LE

A

LE SPECTATEUR AMÉRICAIN.

L E

A

REM

L'AM

ET

TRE

De Rech

Par M.
Amſterd
en-Breſſ

Seconde Éd
Article

A

Chez De

LE SPECTATEUR AMÉRICAIN,

OU

REMARQUES GÉNÉRALES

SUR

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

ET SUR LA RÉPUBLIQUE

DES

TREIZE-ÉTATS-UNIS;

SUIVI

De Recherches Philoſophiques ſur la découverte du Nouveau-Monde.

Par M. JH. MANDRILLON, Négociant à Amſterdam, & Membre de l'Académie de Bourg-en-Breſſe.

Seconde Édition revue, corrigée, & augmentée de pluſieurs Articles & d'une Table Alphabétique des Matieres.

A AMSTERDAM;

Et ſe trouve à BRUXELLES,

Chez DE LA HAYE & Compagnie, vis-à-vis la rue des Lombards.

M. DCC. LXXXV.

E164
M27
1785

276296

Ce peuple, trop long-tems par l'Anglois abuſé,
Se laſſe enfin du joug, & le joug eſt briſé.

AUX
GRANDS HOMMES
DES
ÉTATS-UNIS.

MESSIEURS,

S'IL appartient à la liberté d'imprimer dans l'ame de ceux qui la chériſſent, cette nobleſſe, ce courage & cette énergie qui caractériſoient les anciens héros de la Grece & de Rome, il n'appartient pas moins aux ſciences & aux arts d'augmenter les liens heureux de la philantropie qui doivent rapprocher tous les humains. Le ſouverain du monde réſervoit au nouvel empire des ETATS-UNIS *de rappeller ces tems mémorables à l'univers, & d'en renouveller l'exemple par le concours heureux des ſavans & des héros qu'il a produits. Puiſſe cet empire acquérir la même célébrité, ſans en éprouver les revers!*

Il a fallu des ſiecles à l'Europe pour ſe civiliſer, & malgré ſon ancienneté, à peine y a-t-il deux ſiecles qu'elle a des Académies. L'Amérique fait mieux; à peine

a-t-elle élevé un temple à la liberté, qu'elle en érige un autre aux ſciences. Si jamais il regne entre les deux hémiſpheres une harmonie parfaite, les deux mondes en ſeront redevables aux ſciences, & les ſciences, MESSIEURS, *vous devront la gloire d'en avoir formé le premier lien.*

Tel eſt le point de vue ſous lequel je conſidere la révolution qui, ſans le ſecours des ſciences, n'eût point été couronnée par des ſuccès auſſi heureux.

J'ai l'honneur d'être avec une vénération profonde,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

JH. MANDRILLON.

INTRODUCTION.

BRISER les chaînes du deſpotiſme au nom ſacré de la liberté, eſt l'acte le plus juſte & le plus digne de l'homme. Si les premiers qui oſerent abuſer de leur puiſſance euſſent été repouſſés & punis, nous n'aurions que le ſouvenir de cette audace & point d'eſclaves. L'hiſtoire de cette dépendance eſt l'hiſtoire de la foibleſſe des uns & du courage des autres, comme elle eſt celle de la premiere inégalité parmi les hommes.

Depuis trois ſiecles l'Amérique eſt eſclave de l'Europe, depuis ce tems les Nord-Américains ſont les ſeuls qui aient eu le courage de relever la ſtatue de la liberté renverſée par les premiers conquérans de cette partie du monde, & montré que c'eſt une infamie de porter des fers. Les Nord-Américains deſcendent, il eſt vrai, d'Européens tranſplantés ſur cette plage, & ſous ce point de vue, cette révolution en Amérique eſt moins étonnante. La juſtice & l'humanité n'en réclament pas moins vivement leurs droits en faveur des malheureux indigenes deſcendans du petit nombre de ceux que le fer barbare de l'Euro-

péen a épargnés ou n'a pu frapper. J'aimerois mieux voir les empires du Mexique & du Pérou retomber ſous la domination de leurs légitimes maîtres, héritiers naturels de ces ſouverains détrônés & égorgés, que de voir ſecouer le joug de l'Eſpagne aux Européens établis dans ces deux empires. En effet, que peuvent gagner à cette révolution les naturels de ces pays dont les mains reçoivent des chaînes dès le berceau, & dont les cœurs flétris par l'eſclavage ignorent même s'ils ſont faits pour être moins malheureux?

Les faſtes de l'univers ne préſentent, preſque par-tout, que des traits d'injuſtice & de barbarie. Quel eſt le peuple ſur la terre qui n'ait ſouffert ou fait ſouffrir? Quel eſt le ſiecle qui n'ait pas été témoin de ces ſcenes d'horreur, de dévaſtation? Quel eſt le coin de terre qui n'ait été arroſé de ſang humain? Le fils du premier homme donna le premier ſignal du crime & de la perfidie, & depuis, les loix, ſecondées des ſciences, n'ont pu encore préſerver l'humanité du fléau deſtructeur des guerres & des autres maux qui la déſolent.

La malheureuſe Amérique a été plus qu'aucune autre partie du monde le théâtre de ces déſolations, parce que depuis

ſa découverte elle a conſtamment été l'objet de l'inſatiable cupidité des Européens. Les ſecouſſes violentes qui ont bouleverſé les empires du Mexique & du Pérou ſont du nombre de ces événemens qui déchirent l'ame de l'homme ſenſible : comment n'être pas touché du ſort affreux de ces ſouverains dont le ſeul crime étoit de poſſéder de grands tréſors? Les Cortez, les Pizarre ont, il eſt vrai, développé tout ce que le génie, le courage & l'héroïſme inſpirent de plus grand : on eſt forcé de les admirer, ſur-tout Cortez, qui eſt, ſans doute, après Colomb, le plus grand homme que l'Eſpagne ait envoyé dans le Nouveau-Monde. Solis, dans ſa belle hiſtoire du ſiege de Mexico par Cortez, donne une idée ſi grande des talens de cet heureux aventurier, qu'on prend part à ſes ſuccès, malgré les flots de ſang mexicain qu'il fit couler. Cependant, quels que fuſſent ſon courage & ſon habileté, il eſt à préſumer que ſans les ſecours des Tlaſcalans & des Caciques qu'il ſut attirer dans ſon parti, il n'auroit pu conquérir le Mexique. C'eſt à des circonſtances non moins heureuſes que Pizarre dut ſes victoires ſur les Péruviens ; ces peuples adoroient, comme l'on ſait, le ſoleil, & reſpectoient leurs Incas comme

les fils de cet aſtre ; cette ſuperſtition fut cauſe de leur ruine : ils crurent les Eſpagnols également fils du ſoleil, & le préjugé fit qu'ils n'oſerent preſque les combattre. D'un autre côté, les Eſpagnols, habiles à profiter de la malheureuſe diviſion qui ſubſiſtoit entre l'Incas Atahualpa (1) & ſon frere Huaſcar, la firent également ſervir au ſuccès de leur entrepriſe.

Dès que les Eſpagnols eurent aſſuré leurs conquêtes, ils s'occuperent de la converſion de ces peuples à la religion chrétienne ; mais ſi l'on doit louer leur zèle, l'on ne doit pas moins blâmer la maniere dont ils l'exercerent. En effet, la douceur & la patience, vertus ſi néceſſaires pour porter la conviction dans les cœurs, furent malheureuſement celles que les miſſionnaires négligerent le plus. Comment n'être pas révolté contre le fanatique Valverde ? Ce prêtre inſenſé aborde l'Incas Atahualpa, une croix à la main, lui adreſſe un diſcours très-long ſur les myſteres de la religion chrétienne, où ce prince n'entend rien. Furieux de ce que l'on ne croit pas à tout ce qu'il a dit, il menace auſſi-tôt Atahualpa, & finit par lui dire que s'il s'endurciſſoit, il pé-

(1) Ou par corruption Atabaliba.

riroit comme Pharaon. Enfin le fanatiſme acheva ce que la cupidité avoit commencé. Cependant les Européens détruiſoient l'affreuſe habitude qu'avoient les Mexicains de ſacrifier à leurs dieux des créatures humaines, en leur inſpirant de l'horreur pour ces dévouemens ſanguinaires. On ne pourroit concilier un tel égarement chez un peuple qui avoit déja fait tant de progrès dans les arts, ſi dans notre Europe on n'avoit vu juſqu'où l'empire de la ſuperſtition peut égarer les hommes même les plus civiliſés. Enfin, ſi l'on conſidere à quel prix l'Amérique eſt redevable des lumieres qu'elle a acquiſes, la queſtion propoſée par l'Académie des ſciences de Lyon : *Si la découverte de l'Amérique eſt un bien ou un mal*, ne préſente à l'eſprit que des doutes affligeans, une ſolution plus affligeante encore.

La découverte de l'Amérique eſt certainement un bien ſi nous en conſidérons les ſuites par rapport à la révolution actuelle, & ſur-tout à l'accroiſſement des ſciences, qui du nord de l'Amérique vont étendre au midi leurs bienfaiſantes influences. Mais la philoſophie ne devant conſidérer dans cet examen que le bonheur de l'humanité, les philoſophes doivent n'avoir que ce ſeul objet pour principe

& pour but. Ajoutons que ce ne ſera jamais qu'après avoir comparé les réſultats de ces biens & de ces maux, qu'après les avoir peſés dans la balance de la juſtice & de la raiſon, qu'on pourra prononcer. De quel côté penchera-t-elle? On l'ignore encore. Il eſt douteux qu'il en réſulte un équilibre, encore moins une apparence en faveur de la ſomme des biens.

Cependant, malgré mes foibles lumieres & les ſoins de mon commerce (1), je n'ai pas craint de travailler ſur cette grande queſtion: mais ne préſumant pas pouvoir la réſoudre à la ſatisfaction de l'académie, je me contente, en attendant l'ouvrage intéreſſant qu'elle doit couronner dans ſon aſſemblée publique de 1785, de préſenter au public mes réflexions. Quoique ces recherches paroiſſent au pre-

(1) Je dois à ma famille, à mes amis, à la vérité, l'aveu de n'avoir jamais ſacrifié au plaiſir de m'inſtruire aucun des momens conſacrés à mes devois: autrement, quelque penchant, quelque goût que je me ſente pour les lettres, avec quelques délices que je les cultive, j'y aurois renoncé. Je me réſerve ſeulement de donner à mes récréations littéraires plus d'agrément, de méthode & d'utilité: & mes mémoires, qui en ſeront la clôture, ſeront peut-être pour ma famille & mes amis une conſolation, ſi je mérite les regrets de l'une & le ſouvenir des autres, quand je ne ſerai plus.

mier coup-d'œil étrangeres au *Spectateur Américain*, elles n'en ſeront pas moins un appendice utile à ceux de nos lecteurs qui aiment ces diſcuſſions philoſophiques.

Le Spectateur, après voir promené ſes regards ſur l'Amérique en général, les fixe avec intérêt ſur cet eſpace immenſe où la liberté paroît avoir établi ſon empire, où les bonnes mœurs paroiſſent être reſpectées, où les loix n'ont pour objet que de conſerver à l'homme les droits qu'il tient de la nature, où le commerce ſurtout jouit de tout ce qui peut enrichir la patrie & le citoyen, & cet eſpace immenſe eſt la république des Etats-Unis.

Diviſion de cet Ouvrage.

La premiere partie du Spectateur offre un précis de tout ce qui a rapport à la poſition, au ſol & aux productions différentes de l'Amérique ſeptentrionale; ſa diviſion géographique, ſes latitudes & ſes longitudes, (1) ſa population, ſon hiſtoire naturelle, l'origine des premiers éta-

(1) Quant aux longitudes & aux latitudes des différens pays dans cette partie du Nouveau-Monde, je peux d'autant plus garantir l'exactitude de celles marquées d'un aſtériſque, qu'elles ont été ſoumiſes à l'examen de mon illuſtre ami & ſavant compatriote, M. DE LA LANDE, ce célebre aſtronome qui depuis plus de trente ans eſt l'admiration de ſon ſiecle par ſes talens, & l'ami de tous ceux qui cultivent les arts & les ſciences, par ſon penchant à les encourager.

bliſſemens qui s'y ſont formés; quelles étoient les colonies Angloiſes de l'Amérique avant leur indépendance, la nature & le produit de leur commerce avec la métropole, leurs uſages, leurs monnoies, & enfin une balance ou tableau général de ce commerce, tendant à démontrer quelle eſt la perte réelle que l'indépendance a cauſée à l'Angleterre.

Dans la ſeconde partie, nous conſidérons ce que ſont les colonies proprement dites; ſous quel point de vue l'on doit regarder la liberté américaine; quels ont été la nature, les progrès & les ſuites de la révolution. Vient enſuite le portrait du général Washington qui précede une table chronologique des événemens de cette guerre. Les chapitres ſuivans traitent de tout ce qui concerne les négociations, le commerce & le crédit particulier des Etats-Unis chez les nations de l'Europe. Chaque Etat y eſt examiné ſéparément. Nous avons réuni à ces remarques tout ce qui pouvoit faire connoître ce pays & ſes habitans. Une carte exacte des treize Etats vient à la ſuite de l'ouvrage préſenter l'enſemble des domaines de ce nouvel empire.

Nous nous ſerions plus étendus ſur leurs conſtitutions, ſi cet examen n'eût ſurpaſſé

nos forces. Quand on parle des loix d'un pays quelconque, il ne ſuffit pas d'en faire l'analyſe & la critique ; il faut encore indiquer les moyens les plus ſimples & les plus propres de remédier aux inconvéniens. Les Américains ſauront toujours mieux que nous quelles ſont les loix qui leur conviennent le mieux ; donnons leur le tems de l'examen, & nous verrons ſuivre de près la réforme, ſi elle eſt réellement néceſſaire & poſſible. La fédération des colonies réunies par le lien du congrès continental préſente une aſſociation impoſante. Si les premiers légiſlateurs ont promulgué des loix différentes pour chaque Etat, il ne s'enſuit pas qu'elles doivent ſubſiſter ainſi. Les circonſtances & la guerre les ont peut-être rendues néceſſaires ; la paix les changera ſûrement en un code univerſel. Semblables à un arbre vigoureux dont les rameaux prolongés reçoivent la même ſubſiſtance & contribuent à la beauté du tout, l'on verra les treize républiques n'avoir qu'un ſeul centre & qu'un ſeul rapport. Je ſais que l'étendue du territoire & la différence des mœurs exigent des loix différentes ; les républiques de la Grece n'auroient pu ſubſiſter ſous le même gouvernement. Mais ſi les Américains conſervent, reſpectent,

& récompenſent même avec éclat les bonnes mœurs, s'ils ſont aſſez prudens, aſſez courageux pour réſiſter au luxe, s'ils ſavent ou peuvent ſe garantir des émigrations trop rapides de l'Europe, ſi la grande population de leur empire vient plus de l'agriculture que du commerce, ils ſeront long-tems heureux & puiſſans, & leur gouvernement ſera à l'abri des fureurs du deſpotiſme, des diviſions de l'ariſtocratie, des troubles de l'anarchie, de tous les maux enfin qui tiennent encore à nos légiſlations européennes. C'eſt beaucoup demander & beaucoup attendre ſans doute d'un peuple déja imbu des idées angloiſes ſur le commerce & les richeſſes. Qu'on ne s'y trompe pas : le commerce eſt l'ennemi le plus dangereux des Etats-Unis, & néanmoins celui qu'ils paroiſſent le moins redouter : l'habitude où l'on eſt de regarder une grande extenſion de commerce comme le ſoutien d'un Etat, perpétue cette funeſte erreur.

La poſition topographique des Etats-Unis appelle, il eſt vrai, le commerce des quatre parties du monde, & ſollicite tous les habitans à devenir commerçans; d'un autre côté, je vois toutes les nations de l'Europe ſe diſputer à l'envi la nouvelle branche de commerce que l'indé-

pendance vient de faire éclore. De ce flux & reflux de jalouſie & d'ambition naîtront, ſi l'on n'y prend garde, les maux de l'opulence, du luxe & de la corruption des mœurs. Si les hommes étoient aſſez ſages pour ſe corriger par l'expérience, l'exemple de l'Angleterre ſuffiroit aux Nord-Américains.

Après une guerre de huit ans ce peuple a eu le bonheur de voir renaître la paix dans ſes guérets, de ſe faire reconnoître univerſellement libre & indépendant. Heureux dans toutes ſes entrepriſes, il n'a eu pour alliés que des amis généreux & fideles. Il a forcé ſes ennemis même à l'admirer & à le craindre. L'Angleterre, qui dans la guerre de 1756 prétendoit donner la loi à l'ancien & au nouveau Monde, n'eſt plus aujourd'hui ce qu'elle fut. C'eſt aſſez qu'elle puiſſe ſe dire l'égale de pluſieurs. *Tolluntur in altum, ut lapſu graviore ruant*, eſt une épigraphe applicable à ſa ſituation actuelle. La révolution Américaine eſt un phénomene en politique, une époque unique dans l'hiſtoire, un objet également de ſurpriſe & d'admiration. Les adminiſtrateurs des empires en tireront d'utiles leçons pour gouverner les peuples; ils ſeront plus en garde contre le danger

d'attenter aux droits ſacrés de l'homme, & la poſtérité aura ſans ceſſe un exemple frappant de ce que peut une nation quand elle n'a pas perdu ſon énergie, ſon courage & ſes reſſources. Souhaitons qu'il n'en réſulte qu'un bonheur pour les ſujets, une maxime utile pour les ſouverains, & paſſons à nos remarques ſur l'Amérique ſeptentrionale.

TABLE
DES
CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

DÉDICACE . . . . . *page* iij

INTRODUCTION v

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Division de l'Amérique ſeptentrionale* 1

II. *Population de l'Amérique ſeptentrionale* 6

III. *Hiſtoire Naturelle* 9

IV. *Premiers voyages, & origine des colonies dans l'Amérique ſeptentrionale* 42

V. *Poſſeſſions Angloiſes avant l'indépendance des Treize-Etats-Unis.* 47

VI. *Commerce de la Grande-Bretagne avec ſes colonies avant la révolution.* BAIE-D'HUDSON . . . 51

VII. LABRADOR 63

VIII. TERRE-NEUVE 65

——*Tableau de la péche de morue faite par les Franç. en* 1773. Pag. 69
——*Réſultat des trois péches* . . ibid.
—— ANTICOSTI 72
—— ISLE-ROYALE OU CAP-BRETON 73
—— ISLE ST.-JEAN 77
CHAP. IX. CANADA *ou Nouvelle-France* . 80
X. NOUVELLE-ECOSSE OU ACADIE. 93
XI. NOUVELLE-ANGLETERRE. . . 99
—— NOUVELLE-YORK. . . . 100
—— PENSYLVANIE. 102
—— VIRGINIE ET MARYLAND . . 103
—— LES CAROLINES 106
—— GÉORGIE 108
XII. LA FLORIDE. 109
XIII. *Gouvernement civil & militaire, établi en Amérique par l'Angleterre* 113
XIV. *Uſages de commerce, & monnoies en Amérique avant la révolution* 117
XV. *Tableau ou Balance générale du commerce de la Grande-Bretagne avec ſes colonies depuis* 1697 *à* 1772. 120

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Des Colonies* 123
II. *De la liberté Américaine* . . . 129
III. *Réflexions ſur l'indépendance Américaine* 133
IV. *Conſidérations ſur la nature, les progrès & les ſuites de la révolution américaine*. 137
V. *Portrait du général Washington* 165
VI. *Tableau Chronologique des évé-*

nemens les plus remarquables dans la guerre de la révolution américaine, depuis le 16 Décembre 1773 au 16 Avril 1783 inclusivement. . . . . . Pag. 171
CHAP. VII. *Examen de la conduite & les intérêts respectifs entre la Hollande & les Etats-Unis.* . . 174
VIII. *Commerce actuel, grandeur future & crédit de la République des Etats-Unis* 181
IX. *Exportations propres pour l'Amérique Septentrionale* . . . 202
X. NOUVELLE-ANGLETERRE . . 222
——— *Etats-Unis* 231
XI. NOUVELLE-HAMPSHIRE . . . 235
XII. MASSACHUSET 237
XIII. RHODE-ISLAND. 250
XIV. CONNECTICUT 253
XV. NOUVELLE-YORK 255
XVI. NOUVELLE-JERSEY . . . 259
XVII. DELAWARE 264
XVIII. PENSYLVANIE 266
XIX. MARYLAND 278
XX. VIRGINIE 286
XXI. NORD-CAROLINE. . . . 304
XXII. SUD-CAROLINE. 307
XXIII. GÉORGIE 318
XXIV. *Précis du Mémoire des Etats-Unis* 333
XXV. *Considération sur les traités en général, & en particulier sur ceux entre les puissances de l'Europe & les Etats-Unis.* . 341
XXVI. *Remarques sur les constitutions des Treize-Etats-Unis* . . . 353
XXVII. *Conduite du général Washington envers les officiers & les soldats de son armée* 374

LETTRE CIRCULAIRE, *ſuivie d'une injonction de l'auteur aux Americains* . . . 402

RECHERCHES SUR LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE 422

CONCLUSION. 489

Fin de la Table des Chapitres.

LE SPECTATEUR AMÉRICAIN.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Diviſion de l'Amérique Septentrionale.

L'Amérique Septentrionale, ſéparée de la méridionale (1) par l'iſthme de Panama, qui n'a que 7 lieues d'étendue dans ſa moindre largeur, commence au 7me degré de latitude ſeptentrionale, s'étend juſqu'au 80me degré de même latitude, & comprend le Mexique, la Californie, la Louiſiane, la Virginie, le Canada, Terre-Neuve, les grandes & les petites Antilles. Elle eſt coupée du nord au ſud par une chaîne de hautes montagnes qui s'éloignant & ſe rapprochant alternativement des côtes, laiſſent entre elles & l'Océan un territoire de cent cinquante, de deux, quelquefois de trois cents milles anglais. Au-delà de ces monts eſt un déſert immenſe, dont quelques voyageurs ont parcouru juſqu'à huit cents lieues ſans en trouver la fin. *Etendue.*

(1) Elle s'étend depuis le douzieme degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au 60me degré méridional, & renferme le *Pérou* la *Terre Ferme*, le *Paraguai*, le *Chili*, la *Terre Magellanique*, le *Breſil*, & les pays des *Amazones*.

LE

On penſe que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux ſauvages vont ſe perdre dans la mer du ſud. Cette conjecture n'eſt pas ſans vraiſemblance.

Le Continent embraſſe un très-grand nombre de degrés de latitude & de longitude, depuis les limites de la zône torride, le cercle du tropique ſeptentrional, juſqu'à ces fleuves glacés, ces montagnes de glace, où, engourdie par les rigueurs extrêmes d'un hiver perpétuel, la nature ſemble expirer, faute de facultés végétatives, & où le peu d'êtres humains qu'on trouve dans ces triſtes climats, portent ſi peu les traits que les nations civiliſées attribuent à l'eſpece humaine, qu'on n'oſe leur donner le nom d'hommes.

Le CONTINENT ſe diviſe en dix grandes parties, ſavoir :

DU NORD AU SUD.

CONTINENT.		(1) *Longit.*	*Lat. ſept.*
1°. La Nouv. Bretagne.	*où eſt le fort Yorck.*	* 307°. 16.	55°. 26'
2. Le Canada	*Quebec*	* 307. 47.	46. 55.
	Montréal . . .	305. 30.	45. 47.
3. L'Acadie	*Annapolis* . . .	312. 20.	44. 48.
	Cap de Sable . .	* 312. 10.	43. 24.
	Fort Canzeau . .	* 316. 45.	45. 20.
4. La Nouv.-Anglet. .	*Boſton*	* 307. 3.	42. 23.
	New-Cambridge. .	* 306. 30.	42. 25.
5. La Virginie . . .	*Jamés-Town* . .	300. 5.	57. 0.
6. La Caroline . . .	*Charles-Town.* .	297. 55.	32. 50.
7. La Floride) orient.	*S. Auguſtin.* . .	298. 30.	30. 0.
) occid..	*Penſacole* . . .	290. 50.	30. 55.

DE L'EST A L'OUEST.

8. La Louiſiane. . .	*Nouvelle Orléans.*	* 287. 30.	29. 58.
9. Le Vieux Mexiq. .	*Mexico*	277. 0.	20. 0.
10. Le Nouv. Mexiq. .	*Santa Fé* . . .	271. 0.	35. 32.

(1) Toutes ces longitudes ſont comptées de la partie de l'iſle de Fer qui eſt à 20°. juſte à l'oueſt de Paris, ſuivant l'uſage des géographes François. Celles marquées d'un aſtériſque ſont les ſeuls points bien déterminés. Quand aux autres, quoique nous les ayons meſurées avec le plus grand ſoin ſur l'Atlas de l'hiſtoire de l'abbé Raynal, nous n'oſons aſſurer qu'elles ſoient auſſi exactes que les autres.

Les ISLES de l'Amérique ſeptentrionale ſont en très-grand nombre, & peuvent ſe diviſer en cinq corps. } *Iſles.*

Les Açores, les Iſles de Terre-Neuve, les Bermudes, les Lucayes & les Antilles.

		Longitudes.	*Lat. ſept.*
1°. Les AÇORES, ou *Terceres*, ſont au nombre de 9, & ſituées entre les 35 & 41 d. de lat. ſept.			
Tercere	*Angra*	* 350°. 27'	38°. 39'
Sainte-Marie	*La ville*	* 352. 31.	36. 57.
Pico	*Pic des Açores*	* 349. 11.	38. 35.
Fayal	*La Baie*	* 349. 2.	38. 32.
Flores		* 346. 34.	39. 34.
Gratioſa		* 350. 30.	39. 20.
S. Michel		* 353. 0.	38. 10.
S. George		* 350. 0.	39. 0.
Corvo		* 330. 0.	40. 10.
2°. Les ISLES de TERRE-NEUVE ſont ſituées à l'eſt du Canada. Les principales ſont:			
Terre-Neuve	*Iſle de S. Pierre*	* 321°. 23'	46°. 46'
	Plaiſance	325. 40.	47. 40.
Anticoſti	*Le port aux Ours*	316. 0.	49. 30.
L'iſle Royale	*Louisbourg*	* 317. 45.	45. 54.
L'iſle S. Jean	*Charlotte-Town*	314. 20.	46. 30.
3°. Les BERMUDES vis-à-vis de la Caroline ſont ſituées entre les 30 & 348. de lat. ſeptentrionale. Georges-Town en eſt la capitale.		312. 20.	32. 20.
S. George	*S. Georges-Town*	312. 40.	30. 15.
S. David		319. 0.	28. 20.
Warwich		318. 30.	29. 15.
Sommerſet		317. 20.	29. 5.
4°. Les LUCAYES ſont partie des Antilles & ſont ſituées entre les 23 & 28 degr. de latitude ſeptentrionale, au ſud-eſt de la Floride, dont elles ſont ſéparées par le canal de Bahama. Les principales ſont:			
Rahama		298. 20.	26. 30.
Lucayonique		300. 0.	27. 0.
San Salvador		302. 20.	24. 11.
Bimini		298. 0.	25. 50.
Alabaſtre		301. 0.	25. 30.
Providence		299. 30.	25. 0.
Samana		305. 0.	23. 30.
Iſle-Longue		303. 0.	23. 9.

		Longitudes.		Lat. sept.	
5°. Les ANTILLES se divisent en grandes & en petites. Les *grandes* sont au sud-est des Lucayes au nombre de quatre.					
Cuba. . . .	*La Havane.* . .	295°.	0′	23°.	10′
S. Domingue.	*San Domingo.* .	308.	20.	18.	20.
	Cap François . .	* 305.	22.	19.	46.
	Caye S. Louis. .	* 304.	20.	18.	19.
La Jamaïque.	*Kings-Town* . .	300.	50.	18.	10.
Porto-Rico. .	*S. Jean*	312.	0.	18.	30.
Les PETITES-ANTILLES sont divisées en *Isles du Vent* & *Isles sous le Vent*; elles sont en grand nombre. Les premieres sont directement opposées à celles du Mexique.					
ISLES DU VENT.					
La Martinique.	*Le fort Royal.* .	* 516°.	20.	14°.	36′
	Le fort S. Pierre.	316.	30.	14.	50.
	Le fort de la Trinité	316.	35.	14.	48.
	Le fort de Marigot.	316.	32.	14.	51.
	Le fort du Mouillage	316.	0.	14.	43.
La Guadeloupe.	*Basse-Terre* . .	* 315.	41.	16.	0.
La Dominique.	*Bourg-des-Roseaux*	* 316.	1.	15.	18.
Marie-Galante.	. . . . .	316.	36.	16.	5.
La Desirade. .	. . . . .	316.	58.	16.	18.
Montserrat. .	. . . . .	315.	25.	15.	55.
S. Christophe.	. . . . .	315.	10.	17.	50.
La Barboude.	. . . . .	316.	25.	17.	40.
Les Barbades.	*Cap S. Michel, ou Bridge-Town* . .	317.	45.	13.	20.
La Grenade. .	. . . . .	315.	46.	12.	15.
S. Vincent. .	. . . . .	316.	15.	12.	50.
Tabago. . .	. . . . .	317.	0.	11.	10.
La Trinité. .	. . . . .	317.	50.	10.	6.
Antigue. . .	*Ville S. Jean.* .	* 315.	31.	17.	4.
Ste. Lucie .	. . . . .	316.	40.	13.	50.
Redonde. . .	. . . . .	* 315.	7.	16.	54.
S. Eustache. .	*Le Bourg* . . .	* 314.	30.	17.	29.
Saba. . . .	. . . . .	* 314.	19.	17.	39.
S. Martin . .	*Pointe de l'Ouest* .	* 314.	21.	18.	20.
Sombrero . .	. . . . .	* 314.	3.	18.	38.

		Longitudes.	Lat. sept.
ISLES SOUS LE VENT.			
Elles sont moins nombreuses que les premieres & sont situées le long des côtes de la Terre Ferme.			
La Marguerite.	. . . . .	313°. 10′	11°. 5.
Bonaire. . .	. . . . .	309. 20.	12. 20.
Curaçao. . .	. . . . .	308. 25.	12. 10.
Oruba . . .	. . . . .	307. 30.	12. 18.
Quoique les listes suivantes n'appartiennent point à notre plan, leurs rapports & leur utilité, eu égard aux voyages pour l'Amérique, nous ont paru rendre ce supplément nécessaire.			
Entre le Détroit de Gibraltar & les Canaries sont :			
L'isle de Madere	*Funchal*	* 0°. 44′	32°. 33′
Cap S. Laurent.	. . . . .	* 0. 59.	32. 10.
ISLES CANARIES.			
Ténériffe. . .	*Sainte-Croix*, . .	* 1°. 24′	28. 14.
Pic de Ténériffe	. . . . .	* 1. 0.	28. 17.
Isle de Palme .	*Taſſacorte* . . .	* 359. 42.	28. 38.
Isle Gomore. .	*Le Fort*	* 0. 32.	28. 6.
Lancero. . .	*Pointe Eſt* . . .	* 4. 14.	29. 14.
Fortaventure .	*Pointe Oueſt* . .	* 3. 8.	28. 4.
Isle de Fer. .	*Au Pic*	* 0. 0.	27. 57.
ISLE DU CAP VERD.			
S. Jago	*Porto Fraya* . . .	* 334. 7.	14. 54.

CHAPITRE II.

Population de l'Amérique Septentrionale.

C'EST à l'agriculture encouragée, c'eſt à la néceſſité d'avoir des enfans pour la faire fleurir & en augmenter les produits, que l'Amérique ſeptentrionale eſt redevable de ſa grande population. On y compte environ trois millions d'habitans. Le nombre des noirs s'y éleve à quatre cens mille, ſi les calculs du congrès ne ſont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou ſeize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres.

Sur le mariage.

Le peuple, dit le docteur Franklin, s'accroît par-tout en raiſon du nombre des mariages, & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à ſoutenir une famille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe marier. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches, effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, ſe déterminent le plus tard qu'ils peuvent à un établiſſement difficile à former, coûteux à maintenir, & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trop ſouvent trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domeſtiques n'en ont point, & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſenſible, ſur-tout dans les grandes villes, où les générations ne ſe reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon

niveau, & où l'on voit conſtamment plus de morts que de naiſſances. Heureuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à peu-près dans leur plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de ceux qui les poſſedent. La concurrence qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix, & la modicité du gain leur ôte le deſir, l'eſpérance & les facultés de ſe reproduire par le mariage. Telles ſont les triſtes ſuites de la dépravation des mœurs, de la pareſſe & du goût pour les plaiſirs.

Chez un peuple cultivateur les mœurs ſont ce qu'elles doivent être; les femmes ſont douces, modeſtes, compatiſſantes & ſecourables, elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes ſont occupés de leurs premiers devoirs du ſoin & du progrès de leurs plantations, qui feront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union comme une certaine égalité d'aiſance; comme la ſécurité qui naît de la propriété; comme l'eſpérance & la facilité d'augmenter ſes poſſeſſions; comme la dépendance réciproque où tous les hommes ſont pour leurs beſoins, leurs commodités & leurs plaiſirs. A la place du luxe qui traîne la miſere à ſa ſuite, au lieu de ce contraſte affligeant & hideux, un bien-être univerſel, réparti ſagement par la premiere diſtribution des terres, par le cours

Caractere des femmes.

de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le deſir de ſe plaire mutuellement, deſir plus ſatisfaiſant, ſans doute, que la ſecrete envie de nuire qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & dans les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſir, quand on n'eſt ni dans un état d'éloignement réciproque, qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui eſt près de la haine. On ſe rapproche, on ſe raſſemble; on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la premiere deſtination de l'homme, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de l'eſpece humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouiſſances recherchées, dont l'apprêt & les frais uſent & fatiguent tous les reſſorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les ſoupirs de la volupté; mais les plaiſirs domeſtiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour ſi pur, ſi délicieux pour qui ſait le goûter. C'eſt là le ſpectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique ſeptentrionale : c'eſt là qu'on peut aimer toute ſa vie ce qu'on aima pour la premiere fois; c'eſt là que l'innocence & la vertu ne laiſſent jamais périr la beauté toute entiere. C'eſt aux bienfaits attachés à la pureté de ces mœurs que l'on doit attribuer l'extrême population de l'Amérique ſeptentrionale. Mais il eſt à craindre que ce nombre prodigieux d'émigrans Européens, qui, avec l'envie de s'y enrichir, y portent leurs vices & le dangereux poiſon de la ſéduction, n'operent en peu une révolution funeſte dans les mœurs de

Bonheur de la vie champêtre.

ce peuple vertueux (1). La contagion du mauvais exemple n'eſt pas moins à craindre pour les peuples que pour les individus.

CHAPITRE III.

Hiſtoire Naturelle.

Sous quelque point de vue qu'on enviſage la nature, ſon étude eſt intéreſſante. C'eſt par le rapprochement de ſes différentes productions que nous pouvons la ſuivre dans ſa marche, augmenter nos connoiſſances.

L'hiſtoire naturelle du monde eſt encore imparfaite, & les travaux journaliers des naturaliſtes nous prouvent l'immenſité des richeſſes qui nous reſtent encore à recueillir. L'Europe eſt la ſeule partie du globe où l'on ait feuilleté ce livre précieux avec ſuccès. Nos ſavans, il eſt vrai, ont fait pluſieurs voyages en Aſie, en Afrique & en Amérique; mais ces voyages toujours trop courts, trop gênés par les circonſtances, ou la néceſſité de repartir, ont rendu leurs obſervations imparfaites, & nous ignorons encore la plupart des productions de la nature dans ces régions éloignées dont on ne connoît guere que les côtes. Malheureuſement pour la philoſophie les habitans de ces trois parties du monde ont ou trop peu de zèle, ou trop peu de lumieres pour s'occuper d'un pareil travail, & nous ne ſavons à cet égard que ce que les voya-

Obſtacles pour parvenir à une connoiſſance plus exacte de l'Amérique & de ſes productions.

(1) Les Nord-Américains.

geurs européens n'ont ſouvent fait qu'entrevoir.

Animaux qui fourniſſent les pelleteries du Canada. Les animaux les plus précieux au commerce ſont ſans doute ceux que l'on trouve dans le Canada & dont les fourrures & les peaux ſont ſi recherchées des Européens; nous allons en faire une courte analyſe pour l'inſtruction de ceux qui ne connoiſſent ces pelleteries que de nom.

Le Caſtor. Le Caſtor : cet animal qui poſſede les dons ſecourables de la ſociété ſans en éprouver comme nous les vices & les malheurs, cet animal à qui la nature donne le beſoin, inſpire le deſir de vivre avec ſes ſemblables pour la propagation & la conſervation de ſon eſpece, cet animal, touchant, plaintif, dont l'exemple & le ſort arrachent des larmes d'admiration & d'attendriſſement au philoſophe ſenſible, le caſtor qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'eſt ni carnacier, ni ſanguinaire, ni guerrier, eſt de tous les animaux celui que le chaſſeur pourſuit avec le plus d'ardeur & d'activité à cauſe de la richeſſe de ſa peau.

Cet animal long d'environ 3 à 4 pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre 50 à 60 liv. de peſanteur, qu'il doit ſur-tout à la groſſeur de ſes muſcles; le caſtor a la tête comme un rat, il la porte baiſſée avec le dos arqué comme une ſouris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en ſervir, mais qu'il a des mains & qu'il s'en ſert : de même le caſtor a des membranes aux pieds de derriere, & il nage; il a des doigts ſéparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à travailler, à traîner des fardeaux; il a quatre dents inciſives & tran-

chantes, & il en fait des outils de charpenterie.

Tous ces inſtrumens, qui ne ſont preſque d'aucun uſage au caſtor quand il eſt ſeul, ou qui ne le diſtinguent point alors des autres animaux, lui font développer une induſtrie ſupérieure à tous les inſtincts, quand il vit en ſociété.

Sans paſſions, ſans violence & ſans ruſe, dans l'état iſolé, à peine oſe-t-il ſe défendre, à moins qu'il ne ſoit pris, il ne ſait pas mordre: mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état ſocial tous les moyens de ſe conſerver ſans guerre, & de vivre ſans faire ni ſouffrir d'injure. Cet animal paiſible & même familier, eſt d'ailleurs indépendant, & ne s'attache à perſonne, parce qu'il n'a beſoin que de lui-même; il vit en communauté, mais il ne veut ni ſervir, ni commander: un inſtinct muet au dehors, mais qui lui parle au dedans, préſide à ſes travaux.

On trouve des caſtors en Amérique depuis le 30e degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au 60e, toujours clair-ſemés au midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au nord. Ils ſont jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtains un peu plus haut, couleur de marron au nord du Canada. On en trouve enfin de tout noirs, & ce ſont les plus beaux; cependant ſous ce climat, le plus froid qui ſoit habité par cette eſpece, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs, d'autres tachetés de gris ou de roux ſur la croupe.

Il ne paroît pas que les véritables teſticules de cet animal aient été connues des anciens, ſans doute parce qu'ils ſont fort petits & cachés ſous les aines. Le vrai caſtoreum, renfermé *Caſtoreum*

dans ces deux gouſſes, contient une matiere réſineuſe, molaſſe, adhérante, de couleur griſâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, déſagréable, pénétrante, & qui s'enflamme aiſément. Il durcit à l'air dans l'eſpace d'un mois; il devient brun, caſſant & friable; ſi l'on eſt preſſé de le faire durcir, on le met dans une cheminée. Les droguiſtes préférent le caſtoreum de Dantzick à celui du Canada, par des raiſons apparemment connues d'eux ſeuls.

La Loutre. La loutre, animal vorace, courant ou nageant ſur les bords des lacs & des rivieres, vit ordinairement de poiſſons, & qui, quand il en manque, mange de l'herbe & même l'écorce des plantes aquatiques. Il eſt plus grand & plus commun dans le nord de l'Amérique; ſa fourrure y eſt auſſi plus belle & plus noire que par-tout ailleurs. Son ſéjour & ſon goût dominant l'on fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans l'air & dans l'eau: mais c'eſt improprement, puiſque la loutre a beſoin de reſpirer à-peu-près comme tous les animaux terreſtres.

La Fouine. La fouine y eſt de trois eſpeces, commune, viſon & puante; elle a le poil brun, & plus ſoyeux que celle d'Europe.

Le Rat. Le rat: il y en a de deux eſpeces dont la dépouille entre dans le commerce; l'un qu'on appelle rat de bois, a deux fois la groſſeur de nos rats; ſon poil eſt communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. L'autre rat s'appelle muſqué, parce que ſes teſticules renferment du muſc; il a toutes les inclinations du caſtor, dont il paroît même un diminutif, & ſa peau ſert au même uſage.

L'hermine, qui eſt de la groſſeur de l'écureuil, mais un peu moins allongée, a, comme lui, les yeux vifs, la phiſionomie fine & les mouvemens ſi prompts, que l'œil ne peut les ſuivre; l'extrémité de ſa queue longue, épaiſſe & bien fournie, eſt d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des moiſſons ou des fruits, devient en hyver blanc comme la neige: cet animal vif, léger & joli, fait une des beautés du Canada: mais, quoique plus petit que la martre, il n'y eſt pas auſſi commun. *L'Hermine.*

La martre ſe trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation: c'eſt un animal chaſſeur & vivant d'oiſeaux. Quoique la martre n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait ſur la neige, paroiſſent être d'un animal très-grand, parce qu'elle ne va qu'en ſautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure eſt recherchée, quoiqu'infiniment moins précieuſe que celle de la martre ſi diſtinguée ſous le nom de Zibeline. Celle-ci eſt d'un noir luiſant. La plus belle, parmi les autres, eſt celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos juſqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables que tous les deux ou trois ans; les naturels du pays en augurent un bon hiver, c'eſt-à-dire beaucoup de neige, qui doit produire une bonne chaſſe. *La Martre.*

Un animal, que les anciens appelloient Lynx, connu ſous le nom de Loup-Cervier, ne s'appelle que Chat-Cervier dans le Canada, parce qu'il y eſt plus petit que dans notre hémiſphere. Cet animal à qui l'erreur populaire n'auroit *Chat Cervier.*

pas donné des yeux merveilleuſement perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de ſentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper & qu'il pourſuit juſqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que ſa chair eſt blanche & d'un goût exquis : mais on ne le recherche à la chaſſe que pour ſa peau; quoique le poil en ſoit fort long & d'un beau gris blanc, elle eſt moins eſtimée pourtant que celle du renard. Celui de Moſcovie a le poil tout-à-fait noir & d'un mérite plus rare que celui du Canada.

On tire de l'Amerique ſeptentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil, des peaux de rennes ſous le nom de Caribou; des peaux d'élan ſous le nom d'Original.

L'Origin. L'Orignal eſt de la groſſeur du cheval; il a la croupe large, la queue d'une petiteſſe extrême, puiſqu'on ne lui donne que la longueur du doigt, le jarret fort haut, les jambes & les pieds du cerf; un long poil lui couvre le garrot, le cou & le haut du jarret: ſa tête a plus de deux pieds de long, & ſa maniere de l'étendre en avant lui donne une mauvaiſe grace; ſon muſle eſt gros & rabatu par le haut, ſes nazeaux ſont ſi grands, qu'on y peut fourrer la moitié du bras, enfin, ſon bois eſt beaucoup plus large que celui du cerf, & n'eſt guere moins long; mais il eſt plus fourchu; comme celui du daim, il ſe renouvelle tous les ans. Outre les chaſſeurs, il a deux autres ennemis qui ne lui laiſſent pas plus de repos. Le plus terrible eſt le Carcajou ou Quincajou, eſpece de chat ſauvage d'un poil roux & brun, dont la queue eſt ſi longue qu'il s'en fait plu-

sieurs cercles autour du corps. Lorsqu'il peut s'approcher ou sauter du haut d'une branche sur un original, il s'attache à son cou qu'il entoure de sa longue queue, & de ses dents il lui coupe la veine jugulaire. La peau de ces animaux, forte, douce & moëlleuse, sert à faire d'excellens buffles qui pesent très-peu.

L'Ours. Les sauvages font la chasse de l'ours, qui le plus communément est noir, comme dans tout climat froid & rigoureux.

Loup marin, amphibie. Il y a deux sortes de loups-marins; ceux de la grosse espece pesent jusqu'à deux mille livres, & semblent avoir le nez plus pointu que les autres; on les prend très-aisément.

Les petits, dont la peau est communément tigrée, sont plus vifs & plus adroits à se tirer des pieges qu'on leur tend. Le loup-marin a la peau dure & couverte d'un poil ras; il naît blanc, mais il devient noir ou roux en croissant; quelquefois il réunit les trois couleurs.

La peau du loup-marin servoit autrefois à faire des manchons; mais on l'emploie à présent à couvrir des malles, à faire des souliers & des bottines; lorsqu'elle est bien tannée, elle a à-peu-près le même grain que le maroquin: si d'une part elle est moins fine, elle en conserve plus long-tems sa fraîcheur. On ne pêche cet amphibie qu'au *Labrador*.

Veau marin, Il ne faut pas passer sous silence le veau-marin, animal remarquable par ses dents: il en a deux principales aux deux côtés de la mâchoire inférieure, longues & grosses comme le bras d'un homme, qui font une très-belle ivoire.

Ecureuils ou petits gris. Les écureuils de Virginie sont plus gros que ceux d'Europe. Leur couleur est un gris cen-

dré. On les apprivoiſe très-aiſément : la fourrure de l'écureuil eſt d'uſage ſous le nom de petit-gris, animal que l'on voit en Laponie. Il ſe tient ordinairement ſur les pins ; il ſe nourrit de fruits & de graines, dont il fait proviſion pour l'hiver, & qu'il dépoſe dans les creux de l'arbre où il a coutume de ſe retirer pour paſſer la mauvaiſe ſaiſon. On connoît trop la gentilleſſe, l'adreſſe & la vivacité de ce joli animal pour en faire la deſcription. Il eſt moins quadrupede que les autres ; preſque toujours il ſe tient aſſis, même debout, & lorſqu'il veut manger, ſes pieds de devant lui tiennent lieu de mains pour porter à ſa bouche. Dans cette attitude le corps eſt dans une poſition verticale. Au lieu de ſe cacher en terre, il eſt toujours en l'air : ſa légéreté tient de celle des oiſeaux ; perché comme eux ſur la cime des arbres, il parcourt les forêts en ſautant de l'un à l'autre, c'eſt là qu'il fait ſon nid & ſes petits ; il écaille les graines, boit la roſée, & ne deſcend à terre que quand les arbres ſont agités par la violence des vents ; il ſe plaît particuliérement ſur les arbres de haute futaie.

L'abus des noms n'eſt que trop fréquent dans l'hiſtoire naturelle : on en a un exemple frappant moins dans l'écureuil gris de Virginie que l'on dit être auſſi gros qu'un lapin, que dans l'écureuil volant, qui a paru à M. *de Buffon* ſi reſſemblant à de certains rats, qu'on ſeroit tenté de croire que ceux qui l'ont nommé écureuil, n'avoient jamais vu ni écureuils, ni loirs, ni lérots. Il eſt à ſuppoſer que la promptitude avec laquelle l'écureuil ſaute d'un arbre à un autre, a ſeule cauſé cette mépriſe dans les voyageurs :

Ecureuil volant.

geurs : cependant l'écureuil qu'on appelle volant, a quelque différence de l'autre dans sa conformation, en ce que sa peau très-lâche & plissée sur les côtes, reçoit une grande extension au dehors ; lorsqu'il veut s'élancer, cette peau paroît former des especes d'ailes ; mais, pour croire qu'il vole, il faut ignorer qu'il n'est pas né pour cela.

Oiseaux de proie.

Les régions septentrionales étant ordinairement la patrie de l'aigle, il n'est pas étonnant d'en trouver dans le nord du Nouveau-Monde : on y en voit de deux especes ; les plus gros ont la tête & le cou presque blancs ; ils donnent la chasse aux lapins & aux lievres, les enlevent dans leurs serres & les emportent. Les autres sont gris & se contentent de faire la guerre aux oiseaux, & tous la font aux poissons.

L'Aigle.

Le faucon, l'autour & le tiercelet étant de la même espece que ceux de France, nous n'en parlerons pas.

La Perdrix.

On voit en Amérique trois sortes de perdrix, des grises, des rouges & des noires, toutes plus grosses que celles d'Europe. Elles ont toutes de belles & longues queues, qu'elles ouvrent en éventail comme les coqs d'Inde.

Canards, Becassines &c.

Les becassines, les becasses, les corbeaux, les chats-huants, les merles, y sont aussi communs que chez nous. On y compte jusqu'à vingt-deux especes de canards ; ceux que l'on nomme canards-branchus reçoivent cette dénomination de leur habitude à se percher sur les branches des arbres, leur plumage est d'une variété fort brillante.

Oiseaux de riviere.

Excepté vers les habitations dont on ne les voit point approcher, les oiseaux de riviere

ſont fort communs : de ce nombre les principaux ſont les cignes, les poules-d'Inde, les grues, les poules-d'eau, les cercelles, les oies, les outardes & tous les grands oiſeaux de riviere.

Oiſeaux des bois.

Le pays a des grues de deux couleurs, les unes blanches, les autres gris de lin ; on vante beaucoup leur chair par le goût délicieux qu'elle donne au potage. Les piverts ſont en Amérique d'une grande beauté par la diverſité & la vivacité de leurs couleurs.

L'Étourneau.

Dans un des Etats-Unis, (Connecticut) il y a une eſpece d'étourneau, dont le centre des ailes eſt d'un rouge foncé ; c'eſt ſans doute celui que l'on trouve dans la Louiſiane. Le ſerin y eſt de la même couleur qu'en Europe, mais un peu plus gros.

Le Serin.

Le Poliglotte ou Moqueur.

Le poliglotte que l'on voit en Virginie, eſt l'oiſeau que les Mexicains nomment *Conconttlatollis*, c'eſt-à-dire qui a quarante langues. Il eſt de la grandeur d'un étourneau, il a le ventre blanc, le dos brun, mêlé de quelques plumes blanches, principalement à la tête & à la queue, ce qui forme une eſpece de couronne de couleur d'argent. On prétend que ſon chant eſt ſi doux & ſi mélodieux, qu'il ſurpaſſe en agrément celui de quelque autre oiſeau que ce ſoit. On aſſure même qu'il contrefait la voix des autres oiſeaux, avec une exactitude ſurprenante. M. Barrington, vice-préſident de la ſociété royale de Londres, dit avoir vu cet oiſeau contrefaire dans l'eſpace d'une minute le chant de l'alouette des bois, du pinçon, du merle, de la grive & du moineau : cet avantage lui a mérité le nom de moqueur.

Oiseau-mouche ou Colibri.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts du Nouveau-Monde, l'oiseau-mouche est un des plus singuliers. Son nom vient de sa petitesse; il a le bec long, pointu comme une aiguille; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable; sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses ailes & sur sa queue. Le duvet qui regne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement. Le printems est l'unique saison de cet oiseau charmant. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur sur un pouce environ de diametre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois.

Semblable aux abeilles, ce léger volatile ne se nourrit que du suc des fleurs sur lesquelles on le voit souvent voltiger; quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement pareil à celui d'un rouet à filer. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui jusqu'à huit ou dix pieds. Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colere & querelleur? Souvent ces oiseaux se font entre eux une guerre acharnée; dans leur colere ou dans leur impatience, ils poussent un cri semblable

à celui du moineau. Tous les êtres ont une espece ennemie ; celle de l'oiseau-mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs, contre laquelle il ne les défend pas sans peine.

Si l'oiseau-mouche est le plus joli oiseau de l'Amérique Septentrionale, le rossignol, dont il me reste à parler, en est le plus intéressant.

Le Rossignol. Le rossignol de Virginie est plus commun à mesure qu'on avance vers le midi ; il ne ressemble en rien au nôtre ; il est plus gros, sa tête & son ventre sont d'un rouge semblable à celui d'un bouvreuil. Si la nature l'a mieux partagé du côté du plumage, il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ait donné un gosier aussi mélodieux.

Le rossignol de la Louisiane est le même qu'en Europe ; il differe seulement en ce qu'il est plus familier, & chante toute l'année. Lecteur sensible, arrêtez-vous un instant sur ce chantre de la nature, & partagez avec moi le plaisir que j'ai eu de tracer ici son éloge & son histoire. Les choses d'agrément rendent les choses utiles, encore plus intéressantes, quand on les réunit avec sagesse & discrétion.

On sait que le rossignol franc est en Europe un oiseau de passage qui tient le premier rang entre les oiseaux chanteurs. Autant l'alouette est recherchée pour la force & la facilité de son chant, autant le rossignol la surpasse par la douceur de sa voix, par la variété de ses tons doux, mélodieux, par ses fredonnemens & son gazouillement harmonieux. Cet oiseau est un peu plus petit qu'un moineau, quoiqu'il paroisse plus long. Il ne pese qu'une once, son bec est longuet, tendre, flexible & noirâtre ; quand il l'ouvre, il fait voir un large gosier

Sa description.

(1) Dans le
pontes chaque
ment que deux
dinaire de qua
fruit de leurs
de femelles,

de couleur jaune orangée; il a l'œil grand & vif, la tête, le cou & le dos ſont couverts d'un plumage fauve qui eſt plus brillant aux ailes & ſur-tout à la queue; la gorge, la poitrine & le ventre ſont d'une couleur cendrée, les jambes longuettes & les ongles déliés. La femelle a le port du mâle, mais elle eſt d'une couleur plus cendrée de même que les jeunes roſſignols. Cet oiſeau eſt ſolitaire, craintif & ſauvage quand il n'eſt pas apprivoiſé.

Son hiſtoire & ſon éloge.

L'auteur du traité du roſſignol franc a appris par expérience que la femelle de cet oiſeau eſt muette. Il n'y a point d'oiſeau auſſi jaloux; rarement on en voit deux enſemble, ſoit pour chanter, ſoit pour voyager, ſoit pour être en ſociété. Au retour du printems le mâle chante continuellement pendant quinze jours & plus; ſes accens animés par l'amour, annoncent la ſenſibilité de ſon ame. Après quoi ſon ramage n'eſt plus varié, ni vif, ni harmonieux, mais tout ſimple. Son chant dans l'automne eſt ſi différent de celui du printems, qu'on ne ſauroit s'imaginer qu'il vienne du même oiſeau. Le roſſignol aime éperdûment ſa femme, il a pour elle les petits ſoins de l'amant le plus aſſidu, & la complaiſance d'un mari fidele. Quand une fois les petits ſont éclos (1), il ſuſpend pour quelques jours ſon ramage, il s'occupe du ſoin de les nourrir, & fait toujours compagnie

(1) Dans les climats chauds, cet oiſeau peut faire quatre pontes chaque année: dans ce pays-ci, il n'en fait communément que deux à cauſe du froid. Chaque ponte eſt pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze: voilà le fruit de leurs amours; ces œufs produiſent plus de mâles que de femelles, comme dans preſque tous les autres oiſeaux.

à sa femelle. Les rossignols ont grand soin de leur postérité ; les peres veillent à l'éducation des petits, il leur apprennent à chanter, & ces petits éleves les écoutent avec beaucoup d'attention & de docilité, répétant ensuite leur leçon.

On ne sait point où le rossignol se retire dans l'hiver ; ce qu'il y a de certain, disent les voyageurs, c'est qu'il n'y en a dans aucun tems en Afrique. Quoi qu'il en soit, cet agréable oiseau se place ordinairement dans les lieux écartés & paisibles, aux environs de quelque colline, ou d'un ruisseau, s'il s'en trouve, & sur-tout dans les endroits où il se rencontre un écho ; c'est là qu'il se plaît à chanter ; il coupe son ramage par mesures & par pauses, pour s'écouter & se répondre en quelque sorte à lui-même, par le moyen de l'écho des environs ; de-là vient qu'il n'a que deux ou trois endroits favoris pour chanter. On croiroit, dit M. Pluche, qu'il sait combien valent ses talents ; il se plaît à chanter quand tous les autres oiseaux se taisent. Rien ne l'anime tant que les lieux solitaires, le calme de la nuit, & le silence de la nature ; c'est alors qu'il compose & exécute sur tous les tons ; il varie ses modulations, & la souplesse de son gosier se prête à tout. Il va du sérieux au badin, d'un chant simple léger au gazouillement le plus bizarre, des tremblemens & des roulemens les plus légers à des soupirs tendres, languissans & lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle : il fait des cadences perlées, des sons filés pleins de goût, de finesse & d'expression. C'est avec raison que Pline

lui a donné le titre glorieux de chantre de la nature. Cet aimable muſicien fait entendre ſes plus beaux ſons dans le tems que ſa femelle couve, il double alors la durée de ſon chant; & pour rendre ſes ſons extrêmement éclatans, il met en jeu toutes les forces de ſes organes. Lorſqu'il donne à ſon ramage toute ſon étendue, il le commence & le finit ſur ſeize tons différens avec une variété ſucceſſive & des notes intermédiaires d'un choix ſi juſte, que l'oreille en eſt charmée.

Poiſſons du fleuve & du golfe St. Laurent.

On trouve dans les parties du fleuve S. Laurent dont l'eau eſt ſalée, toutes les eſpeces de poiſſons qui vivent dans l'Océan (1), le ſaumon, le thon, l'aloſe, la truite, la lamproie, l'éperlan, le congre, le maquereau, la ſole, le hareng, l'anchois, la ſardine, le turbot & quantité d'autres. Dans le golfe, on y trouve en abondance le flottan, trois ſortes de raies, le lencornet & la goberge (de l'eſpece des morues,) la plie, le requin & le chien de mer, qui eſt une eſpece de requin.

Poiſſons des lacs.

Sur toutes les côtes de l'Acadie, les huîtres ſont en grand nombre, les étangs ſont remplis de truites ſaumonées longues d'un pied. On y trouve des tortues de deux pieds de diametre dont la chair eſt excellente & l'écaille ſupérieure, rayée de blanc, de rouge & de bleu. L'eſturgeon eſt ici un poiſſon de mer & d'eau douce, que les Canadiens prennent pour le dauphin des anciens: le poiſſon blanc que

(1) Je ne parle point ici des morues; ce qui les concerne ſe trouve à la ſuite du Chap. 8e. 1ere partie, où je parle des pêches de Terre-Neuve.

la Hontan met au-dessus de toutes les especes connues, est un manger délicieux.

Poisson armé. Le poisson armé, nommé par les sauvages *Chaouserou*, est trop curieux pour ne pas en faire une description particuliere. Il ressemble, à-peu-près au brochet; mais il est couvert d'une écaille à l'épreuve du poignard. Sa couleur est un gris argenté; il lui sort de dessous la gueule une arrête plate, dentelée, creuse & percée par le bout, ce qui fait juger que c'est par là qu'il respire. La peau qui couvre cette arête, est tendre, & sa longueur est proportionnée à celle du poisson dont elle fait environ le tiers; sa largeur dans les plus petits est de deux doigts. Non-seulement ce poisson est un vrai pirate pour les habitans de l'eau, mais il fait aussi une guerre terrible à ceux de l'air, & sa méthode le rend un animal fort singulier. En chasseur habile, il se cache si bien dans les roseaux, qu'on ne peut voir que son arme qu'il tient élevée perpendiculairement au-dessus de l'eau. Les oiseaux qui cherchent à se reposer, la prennent pour un morceau de bois & s'y perchent: aussi-tôt le monstre ouvre la gueule & ravit si subtilement sa proie, que rarement elle lui échappe. Les dents qui bordent l'arête sont assez longues & fort pointues.

Insectes. Les chenilles de l'Amérique sont absolument différentes de celles de l'Europe. Celles que

Chenilles de Virginie. l'on voit en Virginie paroissent n'avoir ni têtes, ni pieds. Leur corps est presque entiérement couvert d'une espece de houpettes, longues, serrées, comme si on les avoit ébarbées avec des cizeaux. Les unes sont d'une seule couleur, les autres d'un rose très-vif; il y en a de sy-

métriquement tachetées. Mais il en eſt une eſpece très-rare & plus remarquable par ſa groſſeur & ſa beauté, longue d'environ 4 pouces ſur 7 à 8 lignes de diametre; ſa peau fine d'un vert tendre, laiſſe appercevoir l'agitation de ſes arteres : ſes criſtallins ſont de la groſſeur d'un pois & ſa queue d'un jaune vif. Chacun de ſes anneaux à quatre petites cornes rameuſes, dures & d'un noir de jais d'environ deux lignes de longueur. Sa tête eſt ornée de huit autres cornes longues de plus d'un pouce, fortes, recourbées ſur elles, jaunes, noires aux extrémités & du poli le plus brillant. Ce ſuperbe inſecte ſemble dans la ſûreté de ſes mouvemens annoncer qu'il connoît la nobleſſe de ſa parure & ſa ſupériorité ſur ſes ſemblables.

Araignées C'eſt encore en Virginie qu'on trouve une eſpece d'araignée très-dangereuſe par la ſubtilité étonnante de ſon venin. Il cauſe à la perſonne qui en eſt piquée, une tenſion, une irritation cruelle dans toutes les parties du corps. Comme le genre nerveux paroît être principalement attaqué, au lieu de ſe ſervir de l'alkali volatil, le meilleur remede eſt celui de l'eau tiede.

Abeilles. Les abeilles ſont très-abondantes dans le nord de l'Amérique; mais l'on croit que cet inſecte y a été apporté d'Europe. Depuis que les bras de l'induſtrie ont fertiliſé la terre dans cette région, on a vu qu'elle pouvoit donner aux cultivateurs les mêmes plantes ou les mêmes fruits que l'Europe, & ce bienfait n'eſt pas le moins conſidérable dont ils aient été récompenſés.

Serpent à ſonnette. Le Nouveau-Monde contient néceſſairement un grand nombre de reptiles. Entre les ſerpens

du Canada, on ne parle avec distinction que du ſerpent à ſonnette. On en voit d'auſſi gros que la jambe d'un homme, quelquefois même plus gros, & d'une longueur proportionnée; mais les plus communs ne ſont ni plus gros, ni plus longs que nos plus grandes couleuvres de France. Leur figure eſt fort bizarre : ſur un cou plat & très-large, ils ont une aſſez petite tête. Leurs couleurs ſont vives ſans être brillantes : le jaune pâle y domine avec de belles nuances. La queue eſt écaillée en cotte de maille, un peu applatie; elle croît, dit-on, tous les ans, d'une rangée d'écailles, de ſorte qu'on connoît l'âge du ſerpent à ſa queue, comme celui des chevaux à leurs dents. En rampant il fait le même bruit que la cigale (1), & la reſſemblance eſt ſi parfaite, qu'on y eſt trompé; c'eſt de ce bruit que ce reptile tire ſon nom.

Une des principales raiſons pour leſquelles je m'arrête de préférence à ce ſerpent, c'eſt afin de guérir les terreurs qu'il inſpire à ceux qui ne le connoiſſent que par la relation peu fidele de quelques voyageurs ignorans. Ce reptile eſt naturellement peureux, jamais il n'attaque les paſſans; mais ſi on l'irrite, ou qu'on ait le malheur de mettre le pied ſur lui, dans l'inſtant on eſt piqué. S'il eſt pourſuivi, pour peu qu'il ait le tems de ſe reconnoître, il ſe replie en rond, la tête au milieu, & s'élance avec roideur & rapidité ſur ſon ennemi. Sa morſure eſt mortelle, ſi on n'y remédie ſur le champ; on l'avoit toujours regardée comme incurable,

(1) Ce qu'on appelle ordinairement le chant de la cigale, n'eſt qu'un bruit qu'elle fait avec ſes ailes.

juſqu'à la découverte qu'on fit, il y a quelques années, dans la Nouvelle-Ecoſſe, d'une plante que ſa propriété fit appeller plante du ſerpent, & que les François nomment Seneka; la poudre de cette plante étant appliquée ſur la plaie en forme de cataphlaſme, eſt un véritable antidote. Cette plante eſt facile à diſtinguer : la tige en eſt ronde, un peu plus groſſe qu'une plume d'oie, de 3 ou 4 pieds de hauteur: elle ſe couronne d'une fleur jaune d'une odeur agréable, qui reſſemble à une marguerite commune, tant par ſa forme que par ſa grandeur. Ses feuilles, qui ſont d'une figure ovale & étroite, ſont ſoutenues par un pédicule d'environ un pouce de long qui ſort des nœuds de la tige : chaque pédicule a cinq feuilles comme un pied de bled de Turquie.

Plante propre à guérir ſa morſure.

A meſure qu'on approche des parties méridionales des Treize-Etats, on remarque un changement ſenſible dans les productions; elles y ſont meilleures & en plus grande quantité qu'au nord. Les plantes y ſont preſque toutes odoriférantes; les champs ſont remplis d'immortelles blanches, & le parfum qu'elles exhalent eſt admirable. Un botaniſte laborieux pourroit y faire une moiſſon abondante & curieuſe. Le développement des ſciences dans cette république nouvelle nous promet des hommes qui en feront l'hiſtoire.

Plantes.

La culte n'ayant point encore procuré aux terres de l'Amérique le degré de force & de bonté dont elles ſont ſuſceptibles, il n'eſt pas étonnant que dans certains endroits les arbres y périſſent ſouvent par leurs racines qui, pénétrant trop peu, ſont plus expoſées aux in-

Nature des bois.

tempéries de l'air. C'eſt ſans doute pourquoi leurs bois ſont plus légers & durent moins que les nôtres.

Agriculture. Dans les Etats-Unis l'uſage eſt de labourer les terres pendant l'automne, de ſemer depuis le milieu d'Avril juſqu'au 10 de Mai, & de couper les bleds depuis le 15 Août juſqu'au 20 Septembre. Les terres qui n'ont été labourées qu'au printems, rapportent moins, dit-on, parce que les parties nitreuſes de la neige ne s'y inſinuent pas bien.

Dans les grandes forêts du Nouveau-Monde, vraiſemblement auſſi anciennes que la terre qui les porte, on n'a jamais entrepris de connoître toutes les eſpeces d'arbres dont elles ſont compoſées ; mais de longues obſervations ont fait acquérir des lumieres que les voyageurs ont pris ſoin de recueillir. Ce qui les frappe *Pins, Sapins.* le plus en arrivant en Amérique c'eſt la hauteur & la groſſeur ſurprenante des pins, des ſapins & des cedres. On y diſtingue quatre ſortes de pins ; l'une reſſemble à la nôtre ; les trois autres ſont l'épinette blanche, l'épinette rouge, & la péruſſe : les deux premieres produiſent une réſine fort propre à faire le brai & le goudron.

Le chêne. Le chêne, le plus grand, le plus beau, le plus durable & le plus utile des végétaux qui croiſſent dans les forêts, eſt ici très-abondant ; on en trouve même de différentes eſpeces ; les uns ont leurs feuilles extrêmement découpées, d'autres les ont longues & étroites comme celles du pêcher. En Virginie le bois de chêne eſt remarquable par ſes veines rouges ; il y a une eſpece de chêne toujours vert, dont le

feuilles ſont oblongues & ſans ſinuoſités, une autre dont le gland eſt très-long. Les Indiens font uſage de celui-ci, qui eſt doux, pour épaiſſir leur ſoupe; ils en retirent auſſi une huile très-bonne. Le chêne du Canada & de la Caroline a ſon écorce blanchâtre, & le bois eſt vert; il porte des glands auſſi doux que la noiſette. Cette eſpece croît un tiers environ plus vîte; il eſt très-robuſte & s'accommode des plus mauvais terreins.

Le bois de chêne réunit tant d'excellentes qualités, tant d'avantages, qu'il eſt le plus recherché de tous les arbres pour un très-grand nombre d'ouvrages; pour la ſtructure des moulins, des preſſoirs; pour la menuiſerie, le charronage; pour des treillages, des échalas, des cercles & notamment pour la conſtruction navale. On appelle merrain le cœur du chêne dont on fait des douves. Que de motifs propres à en faire deſirer la multiplication! *Merrain.*

Arbres particuliers du pays.

Le Tulipier, ou arbre aux Tulipes, ou bois jaune, eſt de Virginie; c'eſt un des plus beaux arbres qu'on puiſſe cultiver, il croît dans preſque toute l'Amérique Septentrionale depuis le cap de la Floride juſqu'à la Nouvelle-Angleterre. Il devient fort grand, & quelques-uns ont juſqu'à trente pieds de circonférence. Cet arbre eſt remarquable par ſes branches pliées en toute ſorte de ſens. Ses feuilles ont la figure de celles de l'érable. Ses fleurs ont toujours été comparées aux tulipes, d'où l'arbre a pris ſon nom; mais elles approchent plus de celles de la Tritillaire : elles ſont d'un vert pâle, teintes à la partie inférieure de rouge & de jaune. On a obſervé que le calice eſt compoſé de *Le Tulipier.*

trois pieces : la corole a neuf pétales & renferme plusieurs étamines. Aux fleurs succédent des capsules oblongues, qui toutes réunies forment un fruit écailleux comme les cônes du sapin.

Cet arbre se plaît particuliérement dans les terrains humides ; il est très-propre à former des massifs & de superbes avenues. (On en voit un très-beau à Paris dans le jardin des pépinieres du roi.) Le bois est d'un très-grand usage pour les bâtimens ; il passe dans le pays pour être le meilleur dont on puisse faire des pirogues ou des canots d'une seule piece. Ainsi l'Américain jouit de l'agrément de voir par millions cette fleur charmante pour laquelle nos fleuristes prennent tant de peine, afin d'en orner leurs jardins.

Erable. L'érable sert à faire des chaises, des tables & autres meubles semblables. Sa seve est d'un grand usage dans les festins ; elle est blanche, très-claire, extrêmement rafraîchissante, laissant dans la bouche un agréable parfum, d'ailleurs salutaire & pectorale. C'est au moyen d'une incision qu'on extrait cette seve ; pour l'amener à l'état de sucre, on la fait évaporer par l'action du feu jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop épais. On la verse dans des moules de terre ou d'écorce de bouleau ; le sirop se durcit en se refroidissant, & se change en un sucre roux, presque transparent & assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment ; mais cette préparation en altere le goût. Ce sucre sert au même usage que le sucre de cannes : mais pour en avoir une livre, il ne faut pas

moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainſi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. L'érable tient lieu de cannes aux ſauvages de l'Amérique. Cet arbre croît juſqu'à la hauteur du chêne & ſe plaît ſur le bord des ruiſſeaux dans des lieux humides; l'inciſion ſe fait dans le mois de Mars, au bas du tronc, à deux ou trois pouces de profondeur. La liqueur des jeunes arbres eſt ſi abondante qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Pour conſerver l'arbre il faut n'y faire qu'une ou deux inciſions.

Cirier.

Le cirier eſt un arbriſſeau rameux, tortueux, irrégulier, qui ſe plaît dans un ſol humide. Ses feuilles diſpoſées alternativement, ſont étroites, entieres ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés preſque imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur deux individus différens. Les premieres forment des chatons, dont chaque écaille porte ſix étamines; les ſecondes diſpoſées de même ſur les jeunes rameaux, ont, au lieu d'étamines, un ovaire ſurmonté de deux ſtyles, qui devient une coque très-petite, dure, ſphérique, recouverte d'une ſubſtance grenue, blanche & onctueuſe. Ces fruits, dont l'aſſemblage a l'apparence d'une grappe, ſont ramaſſés à la fin de l'automne & jetés dans l'eau bouillante. La ſubſtance dont ils ſont enduits, ſe détache, ſurnage & s'enleve avec une écumoire: lorſqu'elle eſt figée, elle eſt communément d'un vert ſale. On la fait fondre une ſeconde fois pour la purifier. Elle devient alors tranſparente & d'un vert agréable. Cette matiere, mitoyenne entre le ſuif & la cire, pour la conſiſtance &

la qualité, tenoit lieu de l'un & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Elle brûle plus lentement que le ſuif, eſt moins ſujette à ſe fondre; & comme l'odeur n'en eſt pas déſagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer ſans la payer trop cher; mêlée avec un quart de ſuif, elle brûle beaucoup mieux. Outre cette propriété, on en compoſe d'excellent ſavon & de bons emplâtres pour les bleſſures. On s'en ſert même pour cacheter.

Noyer. Le noyer eſt très-commun dans l'Amérique Septentrionale. Celui de la Virginie & de la Louiſiane a le bois plus coloré que le nôtre; il eſt quelquefois preſque noir, mais ſes pores ſont très-larges. Ce ſont de fort beaux arbres, dont les feuilles ſont très-longues, quelquefois chargées d'onze follioles. Mais le fruit des noix noires n'eſt bon qu'en cerneaux, parce qu'en mûriſſant le zeſte en devient trop dur; cependant les naturels du pays en font une eſpece de pain. Voici leur méthode: ils écraſent les noix avec des maillets, & lavent cette pâte dans pluſieurs eaux; le bois ſurnage avec une portion d'huile. A meſure qu'ils remuent la pâte avec les mains, il ſe précipite au fond une eſpece de farine; c'eſt celle dont ils font uſage. Dans le Canada on trouve une ſorte de noyer qui fournit, mais en petite quantité, une liqueur auſſi épaiſſe & auſſi ſucrée qu'un ſirop, mais cette liqueur eſt moins agréable que celle de l'érable. Parmi les noyers de cette contrée on en trouve dont le bois veiné ſert à faire de très-beaux meubles, exhalant une odeur de citron.

L

Le châtaignier de Virginie, ou le chinkapin, a ſes feuilles larges & porte un très-gros fruit, le tronc de l'arbre y eſt à-peu-près de la groſſeur de ceux d'Europe; ſon écorce liſſe & tachetée tire ſur le gris : il paroît que les Américains n'ont pas encore tiré de ce fruit autant d'utilité que les Européens; ils ignorent même l'art de le préparer pour en faire une nourriture dans le beſoin : c'eſt ſans doute parce qu'ils ont le bonheur d'ignorer les horreurs de la diſette. *Le Châtaignier.*

Le cerifier n'y eſt preſque pas connu, à moins qu'on ne donne ce nom à une eſpece de ceriſes à grappes, petites & ameres. Il en eſt de cet arbre comme de la vigne que l'on voit ſerpenter en Virginie preſque ſur tous les arbres. Quand la population aura fait plus de progrès, les connoiſſances journalieres augmenteront, & les Américains en tirant meilleur parti de la bonté de leur ſol, acquerront la propriété de toutes les productions européennes. *Le Cerifier.*

Le ſaſſafras, ou laurier des Iroquois, que les Floridiens nomment Palamé ou Pavanea, eſt un bois ou plutôt une racine d'un roux blanchâtre, ſpongieuſe & légere, de couleur cendrée, rouſſâtre en dehors, d'un goût âcre, douceâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante qui approche de celle du fenouil, ou de l'anis. Celui qui croît dans le Connecticut, eſt une eſpece de laurier roſe couvert de fleurs, dont le coup-d'œil eſt charmant. Le tronc du ſaſſafras eſt nud, fort droit & peu élevé. Ses branches s'étendent à ſon ſommet comme celles d'un pin ébranché; ſes feuilles ſont à trois lobes comme celles du figuier, vertes en deſſus, *Le Saſſafras.*

blanchâtres en deſſous ; ſes fleurs ſont en grappes, découpées en cinq parties : il leur ſuccede des baies ſemblables à celles du laurier. Il produit un petit fruit dans un calice laiteux ; quand il croît il eſt vert, & devient violet dans ſa maturité. Sa propriété eſt ſudorifique ; on en retire une huile eſſentielle, & cependant ſon bois a de la peine à brûler.

Le Vinaigrier. Au nombre des arbriſſeaux particuliers à ce pays, il en eſt que l'on ne ſauroit paſſer ſous ſilence. Tels ſont, le vinaigrier, arbriſſeau très-moëlleux qui produit un fruit aigre en grappes, de couleur de ſang de bœuf ; on fait infuſer ce fruit dans de l'eau pour en faire du vinaigre dont la qualité eſt aſſez bonne.

La Pémine. La pémine, autre arbriſſeau qui croît le long des ruiſſeaux & des prairies. Son fruit eſt en grappe & d'un rouge très-vif ; ſa qualité eſt aſtringeante.

L'Atoca. L'Atoca, qui donne un fruit à pepins de la groſſeur des ceriſes : cette plante rampe dans les marais ; ſon goût eſt âcre, mais on peut en faire de très-bonnes confitures en l'adouciſſant par le moyen du ſucre.

Le Cotonier à ſucre. Le cotonier, eſt une plante qui pouſſe comme l'aſperge à la hauteur d'environ trois pieds & qui ſe termine par pluſieurs touffes de fleurs. Si l'on ſecoue ces fleurs le matin avant que la roſée ſoit tombée, il en ſort avec l'eau une eſpece de miel qui ne demande que d'être bouilli pour ſe réduire en ſucre. La graine ſe forme dans une gouſſe qui contient une ſorte de coton.

Le Groſeiller. Quoique les Américains ignorent l'art de faire la gelée de *groſeilles*, ils ſont cependan

dans le cas de se procurer ce rafinement dans leurs desserts; mais le goût de ces sortes de préparations tient trop au luxe de nos tables, pour penser qu'il reste long-tems inconnu. Les trois sortes de groseillers qu'on y voit sont semblables aux nôtres, & croissent sans culture.

Le Maïs ou bled de Turquie.

Lorsque les Anglois aborderent dans l'Amérique Septentrionale, les vagabonds de ces contrées solitaires ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs. Cette plante a le port du roseau, ses feuilles d'un beau vert, assez larges & fort longues, entourent à leur base, la tige qui est ronde & noueuse par intervalles. Un panicule de fleurs mâles la termine : chacun des paquets dont il est composé, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines renfermées entre deux écailles propres : à l'aisselle des feuilles inférieures se trouvent les fleurs femelles, disposées en épis très-serrés sur un axe épais & charnu, caché sous plusieurs enveloppes. Le pistil de ces fleurs entouré de quelques petites écailles & surmonté d'un long style, devient une graine farineuse, presque sphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité est annoncée par la couleur & par l'écartement des enveloppes qui laissent appercevoir l'épis. Cette espece de bled, ignorée alors en Europe, étoit la seule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile; les sauvages se contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jetter dans chacun un grain de maïs qui en produisoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Ce fruit est rempli d'une moëlle blanche qui a un goût sucré;

c'eſt dans cet état, c'eſt-à-dire avant ſa maturité parfaite, qu'on le fait griller. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées que la culture. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre, & après l'avoir réduit en pâte, on le cuiſoit ſous la cendre, ſouvent même on le grilloit ſeulement avant de le manger (1). Le maïs réunit bien des avantages : ſa feuille eſt très-bonne pour la nourriture des beſtiaux, choſe infiniment précieuſe dans les contrées où les prairies ne ſont pas communes.

La tige fraîche de cette plante contient un ſuc de même que la canne à ſucre; on peut en faire un ſirop très-doux, & qui a le véritable goût du ſucre. On a propoſé dans les mémoires de l'académie d'eſſayer s'il ne pourroit point ſe criſtalliſer comme le ſuc de la canne à ſucre.

---

(1) Les avantages que l'humanité retire de ce grain ſont infinis; une grande partie des hommes & des animaux privés en font leur nourriture. Cette plante eſt avantageuſement cultivée en France, principalement dans la *Province de Breſſe* où l'on engraiſſe des volailles qui profitent à vue d'œil avec cette ſeule nourriture. Les chapons de Breſſe, ſi fort en réputation pour leur extrême délicateſſe & leur groſſeur, ſont preuve de l'excellence de ce grain. Il n'eſt pas rare de voir de ces chapons peſer juſqu'à douze livres. Les fameux cochons de Naples qui peſent juſqu'à cinq cens livres, ne ſont engraiſſés qu'avec ce grain.

Il eſt peu de pays où l'on faſſe une nourriture plus générale de ce grain qu'en Breſſe; les payſans lui donnent le nom de *panei* ou *pani*; *panouille* eſt le terme qui déſigne l'épi en entier. Les bourgeois même font de la farine de ce grain une bouillie aſſez épaiſſe que l'on délaie enſuite avec du lait; dans cet état cette bouillie ſe nomme *Gaude*. Je connois des Breſſans aiſés à Paris qui font venir de cette farine pour en régaler leurs amis. Si l'on laiſſe froidir cette bouillie, elle prend une conſiſtance ferme; on la coupe par tranche; miſe ſur le gril avec du ſucre en poudre, elle devient un mets excellent.

Les Américains tirent un très-bon parti des tiges desséchées ; ils les taillent en plusieurs filamens dont ils font des paniers & des corbeilles de différentes formes & grandeurs. On a même trouvé le moyen d'en faire un mets délicat : on écaille les jeunes grappes lorsqu'elles sont de la grosseur du petit doigt, & encore vertes : on les fend en deux, & on les fait frire avec de la pâte comme des artichauts. Elles peuvent aussi se confire très-bien dans du vinaigre, comme les cornichons. Elles sont de même très-agréables dans la salade. Outre ces diverses manieres de se servir de cette plante, les Américains retirent encore de ces grains pilés & macérés dans de l'eau, une liqueur vineuse qui enivre, & dont on peut extraire un esprit ardent.

Un terrain maigre, léger & sabloneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printems, même à deux ou trois reprises, sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin, c'est de tous les grains celui qui peut soutenir plus longtems la sécheresse & l'humidité ; aussi les Anglois se déterminerent à le conserver & à le multiplier dans leurs établissemens (1). Ils en

(1) Le *maïs*, qui est le nom américain, est le même que le bled que l'on connoît en France sous celui de *bled de Turquie* ou *bled d'Inde*. Il est très-douteux que ce soient les Anglois, comme ils le prétendent, qui l'aient transporté de l'Amérique dans les différentes parties du monde : car plusieurs auteurs célebres s'accordent à dire que l'on donne à cette précieuse plante le nom de bled d'Inde, *Frumentum Indicum*, parce qu'elle tire son origine des Indes, d'où elle fut apportée en Turquie, *Triticum Turcicum*, & de-là dans toutes les autres parties de l'Europe, de l'Afrique & de l'Amérique. On donne à cette

envoyerent au midi de l'Europe, dans les Indes occidentales, & s'en ſervirent pour leur propre uſage.

Simples. Entre les ſimples, on vante l'*Apoyomroſi* ou *Patſifiranda*, qui croît dans la Floride & dont on fait la deſcription ſuivante : ſes feuilles reſſemblent à celles du poireau, mais ſont plus longues & plus déliées ; ſon tuyau eſt une eſpece de jonc plein de poulpe, noueux & d'une coudée & demie de haut. Sa fleur eſt petite & étroite, ſa racine déliée, fort longue, ſemée de nœuds ou de boulettes rondes & velues. C'eſt ce que les Eſpagnols nomment *Chapelets de Sainte Héleine* & les François *Patenotres*. Ces boulettes coupées & expoſées au ſoleil deviennent très-dures, noires au dehors & blanches en dedans. Elles ont une odeur aromatique, qui approche de celle du *Galanga*. Elles ſont ſeches & chaudes au troiſieme degré & plus, un peu aſtrigentes & réſineuſes ; cependant elles ne ſe trouvent que dans les lieux humides. Les ſauvages broient les feuilles entre deux pierres, en tirent un ſuc & s'en frottent le corps, après s'être baignés, dans la perſuaſion qu'il fortifie la peau & qu'il répand une odeur agréable. Les Eſpagnols ont appris d'eux auſſi à réduire ce ſimple en poudre, qu'ils prennent dans du vin comme un remede pour la pierre & pour les obſtructions

---

plante dans l'Angoumois & dans le Limouſin, le nom de bled d'Eſpagne. J'ai conſulté divers Américains inſtruits, ſur le nom de maïs, pour ſavoir ce que ſignifioit ce nom que les ſauvages lui ont donné, mais ils ignoroient ſon étimologie. C'eſt ſans doute ce qui eſt cauſe qu'on croit le maïs originaire de l'Amérique.

des reins. Ils le broient & le prennent en bouillon pour les maux de poitrine. Ils l'appliquent en emplâtre pour arrêter le ſang, pour fortifier l'eſtomac & pour les douleurs de l'uterus.

L'Amérique Septentrionale doit ſur-tout intéreſſer les naturaliſtes; elles doit offrir un champ vaſte à la curioſité, & le peu que nous en connoiſſons, fait deſirer que les ſavans des académies de la Philadelphie & de Boſton nous éclairent ſur les productions indigenes de leur ſol. En attendant ce travail de leur part, arrêtons-nous un inſtant ſur celles qui ont déjà fixé l'œil des Européens dans le nord de cette partie du monde, & bornons-nous aux plus eſſentielles.

Montagnes.

La plupart des hautes montagnes dans le territoire des Etats-Unis ſont des granits hétérogenes & très-adhérans. L'eau forte n'y cauſe preſque aucune efferveſcence. Les pierres calcaires pures, criſtalliſées ſous différentes figures, & que l'on déſigne ſous le nom général de Spath, y ſont très-abondantes. L'enſemble de ces montagnes paroît être un compoſé, un mêlange de pluſieurs ſubſtances réunies, & feroit croire qu'elles ſont hétérogenes; mais elles ne ſont indubitablement telles qu'à leur ſuperficie. Ces montagnes, que l'on doit placer dans la claſſe des primitives, n'ont dû être formées que par une matiere vitrifiée, en fuſion bouillonnante pendant des miliers d'années, & ſont néceſſairement homogenes d'origine. Mais la grande révolution qu'elles ont dû éprouver, les ont couvertes de parties hétérogenes; les crevaſſes qu'on y apperçoit dans différens endroits, les blocs immenſes qui paroiſſent avoir été jetés ſur leur ſommet & qui ne s'y ſoutiennent que par

leur énorme peſanteur, atteſtent ces révolutions qui ont tant de fois changé la face du globe.

Si l'on parcourt les monticules dont le Maryland eſt rempli, on s'apperçoit que ce pays n'eſt pas aſſez découvert, & que les monticules ſont trop bas pour ſaiſir aiſément leurs directions générales. Les naturaliſtes du pays les placent dans la claſſe des montagnes ſécondaires. Pour adoucir la pente des montagnes & rendre les chemins plus commodes, les habitans ont entaſſé des pierres dans les bas-fonds & rempli les interſtices d'une terre végétale peu adhérente. Les limites des poſſeſſions reſpectives ne ſont preſque toutes déſignées que par des pierres amoncelées aſſez négligemment en forme de muraille. Ces pierres dont les angles ſont briſés & effacés, leur arrondiſſement, tout atteſte d'une maniere authentique le long ſéjour des eaux dans ces contrées, principalement dans la province de New-York.

Marbres. Les carrieres de marbre ſont très-abondantes dans l'Amérique Septentrionale, le Maryland ſur-tout en fournit de très-beau & en quantité.

En parcourant l'état de Maſſachuſet & celui de Penſylvanie, il n'eſt pas étonnant de rencontrer des rivieres de communication dont le lit eſt creuſé dans des bans de pierres ſitueuſe, griſe & rouge : on y trouve des blocs d'argile pétrifiée renfermant des galets, ou cailloux roulés, qui en les frappant ſe détachent facilement & y laiſſent l'empreinte de leur forme.

La main bienfaiſante du Créateur n'a pas voulu répandre par-tout les mêmes dons ; elle n'a pas voulu que tous les pays produiſiſſent les mêmes plantes, les mêmes fruits ; de pareils

rapports auroient nui à la communication des peuples, parce que le véhicule puiſſant de l'induſtrie, de l'admiration & de l'ambition des hommes, eſt la poſſeſſion des objets nouveaux. La fécondité merveilleuſe de la terre préſente ſous chaque climat la nature ſous un point de vue toujours nouveau, toujours intéreſſant. Le ſoleil qui vivifie à ſon gré tous ces tréſors, lance ſes feux différemment, & c'eſt des divers degrés de ſa chaleur que naiſſent ces nuances, & cette variété infinie.

L'Amérique en général contient ſeule plus de la moitié du globe, & l'on ſent combien ſa découverte a dû enrichir nos connoiſſances & notre hémiſphere. Mais ce n'étoit point aſſez pour nous, que l'Amérique eût produit de l'or, de l'argent & des pierres précieuſes, on a prouvé que ces poſſeſſions ont plus appauvri l'Europe qu'elle ne l'ont enrichie : & quant à l'Amérique, ces riches productions n'euſſent été d'aucune conſidération, ſi elle n'eût en même tems offert à ſes habitans une mine plus précieuſe que les autres : c'eſt le fer. Nous devons à l'Amérique des objets d'autant plus intéreſſans, plus agréables & plus utiles, qu'ils enrichiſſent notre commerce, & ſervent en partie à ſoulager la nature par l'art de les mettre en uſage. Tels ſont par exemple, le ſucre, le tabac, l'indigo, la cochenille, le café, le gimgembre, la caſſe, le maſtic, l'aloës, le coton, le cacao, l'écaille, le quinquina, les bois de teinture, les épiceries, les beaumes de Tola, de Capahu, du Pérou, le bezoard, l'hypécacuana, le ſang de dragon, l'ambre, les gommes, le vif-argent, les ananas ; & des toiles précieuſes par leur fineſſe & leur beauté.

Productions générales de l'Amérique.

CHAPITRE IV.

Premiers voyages & origine des Colonies dans l'Amérique Septentrionale.

A PEINE la ſoif de l'or & l'eſprit des conquêtes éloignées avoient dépeuplé ſous le fer des Pizarre & des Cortès les riches empires du Mexique & du Pérou, que les horreurs du fanatiſme ſous le glaive de Charles IX & de Jacques premier chaſſerent de leurs Etats tous les habitans qui ne vouloient être ni leurs complices ni leurs victimes. C'eſt ainſi que par deux crimes on vit les deux mondes en proie à la barbarie & à la perſécution, ſe dépeupler en Europe & ſe peupler dans le nord de l'Amérique. Mais hâtons-nous de tirer le rideau ſur ce ſpectacle affreux; c'eſt aſſez & même trop d'avoir eu l'idée d'en parler un inſtant.

Heureuſement les contrées déſertes & ſauvages de l'Amérique Septentrionale n'avoient rien dont l'aſpect pût ſéduire les Européens; auſſi ne furent-elles point ſouillées par leurs vexations. Le deſir de trouver un paſſage par la mer du nord à celle du ſud fut la premiere cauſe du voyage de Cabot en 1497, qui découvrit l'iſle de Terre-Neuve & revint en Europe. Le bruit de ce voyage détermina des pêcheurs baſques, normands & bretons, à tenter en 1504 la pêche de la morue ſur ce grand banc & autour des iſles du continent voiſin. Juſqu'alors on n'avoit eu que des connoiſſan-

Cabot découvre Terre-Neuve.

ces très-bornées sur cette partie du Nouveau-Monde ; mais la carte de ces côtes que Jean Denis de Honfleur publia en 1506, répandit plus de lumieres, & fit naître de plus grands projets : c'est à cette époque que, suivant Vincent le Blanc, un Espagnol nommé Velasco remonta l'espace de deux cents lieues le fleuve St. Laurent. A la suite de la superstition marchent toujours l'ignorance & le délire : l'espoir des conquêtes avoit bouleversé toutes les têtes, & l'on n'est plus étonné de voir des hommes se repaître d'idées chimériques. En 1512 Ponce de Léon, persuadé qu'il existoit un troisieme monde dans le continent duquel devoit se trouver la fontaine de Jouvence, conçut le projet extravagant d'y aller recouvrer sa premiere jeunesse pour avoir le tems de suivre son projet ; mais s'il revint dans sa patrie plus vieux qu'il n'en étoit parti, son voyage ne fut pas tout-à-fait infructueux : il découvrit la Floride (1). C'est ainsi que le hazard immortalisa le nom d'un aventurier qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimere. La Floride n'ayant point offert aux Espagnols ce qu'ils cherchoient, ils l'abandonnerent. Le Florentin Verazzani, dans un voyage qu'il fit en 1523, par les ordres de François Ier, découvrit plus de sept cents lieues de côtes dans le nord de l'Amérique, & donna au pays le nom de Nouvelle-France. L'histoire dit qu'il fut assassiné par les sauvages. Quelque jugement qu'on doive

Cartes de Jean Denis.

Velasco.

Ponce de Léon découvre la Floride.

Verazzani découvre la Nouvelle-France.

(1) Ainsi nommée parce qu'elle fut découverte le jour de Pâques fleuri.

porter sur les relations de ce malheureux voyageur, il est certain que les fruits de cette expédition n'ayant pas répondu à l'attente de François I, ce prince & la nation parurent oublier quelque tems l'Amérique. Le regne malheureux de Charles IX & de sa mere ayant plongé la France dans tous les maux qui peuvent naître des disputes de religion & d'intolérance, il n'est pas étonnant que cette nation soit restée tranquille spectatrice des conquêtes des Espagnols & des Portugais dans le Nouveau-Monde. Un seul homme enfin lui ouvrit les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui aient jamais illustré leur siecle.

Jean Ribaud conduit la premiere colonie dans la Floride.

Soixante-dix ans après l'expédition du célebre Colomb, c'est-à-dire en 1562, Coligny envoya Jean Ribaud de Dieppe dans la Floride, contrée immense qui s'étend depuis le Mexique jusqu'à la Caroline. Si l'on eût suivi les ordres de Coligny, si la subordination eût été maintenue entre les Européens; le temps & la patience auroient rendu cette premiere tentative & les suivantes une source intarrissable de gloire & de prospérité pour la France; mais on ne fit rien de ce qu'on devoit faire, & les entreprises furent sans succès : d'ailleurs, les Espagnols qui y possédoient déjà le fort Saint-Augustin, se trouvoient par-là plus en état de traverser les entreprise des François qui ne durent leurs premiers établissemens qu'à la patience la plus opiniâtre; mais à peine cette colonie naissante cherchoit à se dédommager par son industrie du malheureux abandon dans lequel on la laissoit; à peine espéroit-elle

tirer quelques fruits de ſon travail, que le Néron du midi, Philippe II, tout occupé de l'Amérique, & accoutumé à s'en attribuer excluſivement les poſſeſſions, irrité que l'amiral Coligny, & ſur-tout un proteſtant, eût oſé fonder une colonie dans cette région nouvelle, fit partir de Cadix une flote pour l'exterminer. Menendez qui la commandoit, digne d'exécuter les ordres du tyran, en fit un horrible maſſacre, & tous ceux qui échapperent au carnage, furent pendus à un arbre avec cette inſcription : Non comme François, mais comme hérétiques.

La colonie eſt exterminée.

Le miniſtere de France eut la lâcheté de garder le ſilence & de ne point s'en plaindre : ſans doute qu'il ne faut attribuer ce ſilence qu'au fanatique plaiſir des catholiques d'alors, qui n'avoient d'autres jouiſſances que dans les crimes & les horreurs de la perſécution. Quoique l'humanité ne puiſſe ſe conſoler dans le fiel de la vengeance, il ſemble cependant que l'humanité ſe trouve ſoulagée quand l'oppreſſeur éprouve le même genre de ſupplice dont il a uſé envers autrui.

L'honneur de la France demandoit en ſecret juſticé de cette atrocité, & Dominique de Gourgue, né au Mont-Marſan en Gaſcogne, parut ſur la ſcene du monde pour laver cet opprobre. Ce navigateur habile & hardi vend ſon bien, conſtruit des vaiſſeaux, choiſit des compagnons dignes de lui, part, arrive dans la Floride, attaque les meurtriers, les pourſuit, les défait par-tout, & pour oppoſer dériſion à dériſion, les fait pendre à des arbres avec cette inſcription : Non comme Eſpagnols,

Vengance qu'en tire un François.

mais comme assassins. Cet intrépide Gascon ne quitta la Floride qu'en 1567.

Raleigh conduit une colonie à la Caroline.

Les découvertes du chevalier Walter Raleigh en 1584 & 1585 engagerent l'Angleterre à former des colonies dans la baie de Roenoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Cette colonie détruite en partie par les sauvages, étoit sur le point de périr de misere & de faim, lorsque le celebre Drake, envoyé par Elisabeth, vint donner aux habitans une nouvelle vie, en leur apportant des secours.

Secourue par Drake

James-Town.

En 1606, les Anglois fonderent James-Town en Virginie, & ces nouveaux habitans, de 500 qu'ils étoient, réduits par la famine à 60, alloient s'embarquer pour Terre-Neuve, lorsque le lord Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade & des provisions de toute espece.

Le lord Delaware porte du secours à la colonie de Virginie.

Hudson.

Pendant qu'en 1607 Henri Hudson, cherchant aussi ce fameux passage par la mer du nord, découvroit pour l'Angleterre la baie à laquelle il donna son nom; Samuel de Champlain, après avoir remonté bien avant le fleuve Saint-Laurent, jetoit sur ses bords les fondemens de Quebec, qui devint le berceau, le centre & la capitale de la Nouvelle-France ou du Canada. Ces deux établissemens devinrent pour l'Angleterre & pour la France les sources d'un bénéfice considérable.

Champlain fonde Quebec.

La Virginie se peuple.

C'est à cette époque que la Virginie commença à se peupler, & que de son sein sortit la colonie de la Nouvelle-Angleterre, qui produisit ensuite par un démembrement de cette même contrée sous le nom de Virginie septentrionale les quatre principaux établisse-

mens de Maſſachuſet-Bay, Connecticut, New-Hampshire & Rhode-Iſland.

Tel eſt la marche des voyages, des découvertes & l'origine des premieres colonies dans l'Amérique Septentrionale; nous allons les préſenter chacune ſéparément avec leurs avantages reſpectifs de commerce, telles enfin qu'elles étoient ſous les Anglois avant la révolution. Voyons auparavant quelles étoient alors les poſſeſſions Angloiſes dans cette partie du monde.

CHAPITRE V.

Poſſeſſions Angloiſes avant l'indépendance des treize Etats-Unis.

PLUS il eſt flatteur d'exercer une immenſe domination, plus il eſt douloureux de la perdre; plus le degré de gloire où l'on eſt parvenu eſt éminent, plus la chute en eſt ordinairement rapide & honteuſe. Les Carthaginois, les Romains & après eux les Anglois offrent des exemples frappans de cette triſte vérité. En ſuppoſant que les fleuves qui coulent à l'extrêmité des déſerts immenſes au-delà des Apalaches, aillent ſe perdre dans la mer du ſud, la Grande-Bretagne auroit embraſſé par ſes colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En paſſant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ſes propres terres, elle auroit touché, pour ainſi dire, à la fois aux quatre parties du

Ce que les Anglois pouvoient eſpérer.

monde ; des poſſeſſions qu'elle avoit dans les mers orientales, elle auroit pu ſe tranſporter aux Indes occidentales par la mer pacifique. Une fois qu'elle eût eu découvert les langues de terre, ou le bras de mer, l'iſthme ou le détroit qui lient l'Aſie à l'Amérique par l'extrémité du ſeptentrion, elle auroit probablement aſpiré à prédominer ſur les deux mondes par le commerce & par le nombre de ſes flottes. Mais la fortune ſe joue de l'ambition des hommes en leur laiſſant entrevoir ces jouiſſances, & le tems en prouve la chimere.

La Grande-Bretagne, avant ſa malheureuſe guerre avec ſes colonies, étendoit ſon autorité ſur la plus grande partie du continent de l'Amérique Septentrionale ; ſavoir ſur

La Baie d'Hudſon.
La Nouvelle-Bretagne, ou le Labrador.
Le Canada.
La partie de la Louiſiane ſituée à l'eſt du Miſſiſſipi.
L'Acadie ou la Nouvelle-Ecoſſe.
La Nouvelle-Angleterre.
La Penſylvanie.
La Virginie.
La Caroline.
La Géorgie.
La Floride.

ISLES.

Terre-Neuve.
L'iſle-Royale ou Cap-Breton.
La Jamaïque.

Nombr

Nombre des petites Antilles, dont les principales sont :

La Grenade.	L'Anguille.
La Desirade.	Newis.
La Barbade.	Ste. Lucie.
S. Christophe.	Montserrat.
Antigoa.	Tabago.

Ces possessions faisoient toutes, plus ou moins, un commerce direct avec les colonies Américaines du continent ; mais le commerce des Etats-Unis doit nécessairement prendre un autre cours. La liberté leur procurera des rapports & des communications sur lesquels le tems seul pourra nous éclairer.

Le but de cet ouvrage n'étant que de développer la naissance, la marche & les progrès du commerce dans le continent septentrional de l'Amérque, nous n'entrerons dans aucuns détails sur le commerce de ces isles à l'exception de Terre-Neuve, dont les pêches tiennent si fort aux spéculations des deux mondes.

On ne peut assez s'étonner de la quantité de marchandises qui passoient des colonies Angloises dans la Grande-Bretagne avant la révolution, quelque limité que fût le commerce par le monopole, les prohibitions, les vexations, les entraves de toute espece. Aujourd'hui que cette nation altiere s'est mise dans l'impuissance de le circonscrire & de dire comme autrefois au colon Américain : » Tu ne travailleras que » pour nous, nous mettrons le prix à ton ou- » vrage, nous te défendons de le vendre à » d'autre qu'à nous, & de le porter ailleurs

Perspective du commerce des Etats-Unis.

» que chez nous : » aujourd'hui que les colons Américains ne ſont plus en ſous-ordre, mais forment un peuple reſpectable ; ce commerce auparavant ſi borné, reſſerré dans un ſeul canal, n'ayant qu'une direction unique, va s'épandre ſur toutes les parties du monde commerçant, & toutes les nations concourront à l'écoulement des productions de l'Amérique, y exciteront une activité, une émulation & une induſtrie qui dans peu feront d'un peuple naiſſant, un peuple puiſſant & riche, & pour lequel il n'y aura point eu proprement d'enfance. Examinons pour combien chacune portoit de ſes productions à l'Angleterre, & de l'enſemble formons un réſultat qui nous éclairera & ſur ce qu'a été l'Amérique étant eſclave, & ſur ce que nous devons juger qu'elle deviendra étant libre.

CHAPITRE VI.

Commerce de la Grande-Bretagne avec ſes Colonies avant la révolution.

Baie d'Hudson.

LA Baie d'Hudſon eſt ce grand golfe de la mer du Nord, entre la Nouvelle-Bretagne & les Terres Arctiques, elle eſt ſituée entre les 50 & les 64 degrés de latitude ſeptentrionale.

Sa deſcription.

Dans les régions éloignées du nord de l'Amérique, l'Océan forme ce détroit dont la profondeur eſt de ſix degrés, & l'embouchure de ſix lieues de largeur. Les montagnes de glaces, auxquelles les voyageurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaiſſeur, rendent l'entrée de cette baie preſque impraticable, excepté depuis le commencement de Juillet juſqu'à la fin de Septembre; encore ne ceſſe-t-elle pas d'être dangereuſe (1).

Sous cette zone glaciale, tout y reçoit l'empreinte de la ſtérilité de la nature, & la terre gercée par la rigueur du froid, refuſe aux végétaux les ſucs dont ils auroient beſoin pour croître. Les hommes même y ſont en très-pe-

(1) Le plus ſûr moyen d'éviter ce péril eſt de ranger le plus près qu'il eſt poſſible la côte du nord, que la direction des vents & des courans tient ſans doute plus libre ou moins embarraſſée. Le vent du nord-oueſt, qui regne preſque continuellement durant l'hiver & très-ſouvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables; elles ſont d'autant plus à craindre que les bas-fonds y ſont très-communs.

tit nombre & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds: dans leurs traits, on y voit une altération totale. Tels ſont les Eskimaux qui habitent non-ſeulement ces parages, mais le Labrador, où ils ont pris leur nom. Ces peuples s'étendent encore depuis la pointe de Belle-Iſle juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales de l'Amérique. Croiroit-on que ces peuples paſſent l'hiver ſous des huttes conſtruites à la hâte de cailloux liés entre eux par un ciment de glace, ſans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poiſon dont ils ſe nourriſſent? La chaleur de leur ſang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légere flamme, ſuffit pour changer leurs caſes en étuves.

Ses habitans, les Eskimaux

Si nous n'avions des relations authentiques de ces contrées, nous aurions de la peine à croire que cette nation foible & dégradée par la nature, fût aſſez intrépide pour braver une mer continuellement périlleuſe avec des bateaux faits & couſus, pour ainſi-dire, comme des outres: ces bateaux ſont ſi bien fermés que l'eau n'y peut entrer, même par deſſus: c'eſt avec ces ſecours qu'ils vont affronter les baleines & les chiens de mer au riſque même de leur vie, puiſqu'une baleine d'un ſeul coup de ſa queue peut culbuter à la fois une centaine de ces barques: mais la faim des Eskimaux & ſur-tout leur paſſion pour l'huile de baleine ſont plus fortes que la rage des monſtres marins.

Leurs barques.

Une exiſtence auſſi pénible, des reſſources auſſi dangereuſes paroiſſoient au commode Européen, le comble de l'infortune; mais qu

dira-t-il, ſi à ces privations il doit encore ajouter deux fléaux dont ce peuple eſt conſtamment la victime, la perte de la vue & le ſcorbut. Une neige continuelle, la réverbération des rayons du ſoleil ſur la glace éblouiſſent tellement leurs yeux, qu'ils ſont obligés de porter preſque toujours des gardes-vue fait de deux planches minces où l'on pratique avec une arrête de poiſſon deux petites ouvertures au paſſage de la lumiere. Ces peuples environnés d'une longue nuit de ſix mois voient obliquement l'aſtre du jour, encore ne ſemble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux préſent de la nature, la lumiere, eſt pour eux un don funeſte. La plupart en ſont privés de bonne heure. Un mal plus cruel encore les tourmente & les conſume à petit feu, c'eſt le ſcorbut; il s'attache à leur ſang, en altere, en épaiſſit, en appauvrit la maſſe, abrege la durée de leur vie. Malgré ces incommodités, ces miſeres, aucun peuple n'eſt plus paſſionné pour ſa patrie que les Eskimaux.

Leurs maux phyſiques.

La Baie d'Hudſon, découverte par les Anglois en cherchant un paſſage à la Chine, auroit dû être une ſource de richeſſes conſidérables pour la nation; elle ne l'a été que pour quelques particuliers, ſoit négligence, ſoit connivence du miniſtere; car il eſt conſtant qu'avec des ſoins, de la prudence & de l'honnêteté dans les procédés avec les Indiens, on en eût pu retirer des fourrures pour des ſommes immenſes. L'expédition de M. de Peyrouſe, en 1782, qui s'y eſt acquis une gloire immortelle en ſurmontant des obſtacles ſans nombre, oppoſés par tous les élémens combinés

Commerce de la Baie d'Hudſon.

Expédition des François en 1782.

contre lui, & sur-tout par son humanité exaltée par les ennemis même de sa nation ; l'expédition de ce guerrier philosophe, en rendant son nom cher à sa patrie comme à tous les peuples civilisés, nous dévoile entiérement la fourberie des agens de la compagnie d'Hudson, qui, cachant soigneusement le produit de leur commerce, trompoient également & leurs compatriotes & les Indiens. Qu'on se rappelle qu'on compte par millions ce qu'il remporta de la Baie d'Hudson après son expédition qui fut terminée après 36 heures de débarquement, & l'on ne craindra pas de conclure qu'il reste aux Anglois dans cet établissement une possession très-précieuse.

Le commerce s'y est fait entiérement par échange, & s'y fait encore en plus grande partie. Cette baie n'est, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce de pelleteries ; c'est le marché, le rendez-vous des naturels du pays, qui viennent y troquer le produit de leur classe. Quoique les fourrures de ces cantons soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les a à beaucoup meilleur marché, puisqu'ils donnent souvent dix castors pour un fusil, un pour une hache ou une livre de tabac, &c. Séparés de la partie la plus instruite du globe, réduits à vivre dans un pays inculte, les peuples de ces régions lointaines bornoient leurs besoins dans le cercle étroit des nécessités indispensables de la vie, sans penser à quoi que ce soit qui auroit pu leur faire naître l'idée, encore moins l'envie de se procurer rien de plus.

Avantages du Le commerce d'échange est d'un avantage

manifeſte pour ceux qui ſavent en profiter, & à cet égard les Anglois ne ſont en arriere d'aucune autre nation. C'eſt un moyen de ſe défaire à bon prix des denrées & marchandiſes ſurabondantes chez ſoi, & qui par conſéquent y ſont de peu de valeur. Ceux à qui on les porte n'étant pas en état de ſe les procurer ailleurs, ne les demandent pas à meilleur marché, quelques abondantes qu'elles ſoient, & n'exigent pas qu'elles ſoient d'une délicateſſe & d'un fini qui les enchériroient beaucoup pour le vendeur, ſans être d'une grande utilité pour l'acheteur; ils font même peu d'attention aux defauts d'une marchandiſe que d'autres rejetteroient. Cependant celui qui les leur porte, a en retour des effets que les natifs lui abandonnent à très-bas prix, & d'autant plus volontiers qu'ils leur ſont inutiles; ceux-ci ſe trouvent même fort heureux de pouvoir ainſi les échanger par d'autres dont ils ont beſoin & qu'ils ne ſauroient avoir autrement. *commerce d'échange.*

Ainſi l'on ne peut aſſigner le bénéfice d'un tel commerce; & tant que les Indiens de la Baie d'Hudſon demeureront dans l'ignorance de leurs vrais intérêts, leurs productions continueront à enrichir les Anglois, ſans que leur propre ſort en ſoit beaucoup meilleur. Ils ſe ſont dans les derniers tems apperçus de l'inſigne fourberie des agens, qui tous les ans changeoient le tarif de leurs marchandiſes, de façon qu'elles faiſoient toujours la balance de celles des Indiens, quoique celles-ci fuſſent de beaucoup ſurabondantes. Ils ſe ſont à leur tour réglés ſur les marchandiſes qu'on leur portoit pour n'en préſenter eux-mêmes qu'une quantité pro- *Fourberies des agens de la compagnie.*

portionnée, mais ils n'en ont pas été moins la victime de la mauvaise foi des agens, une partie leur restant en pure perte. Les marchandises de la Baie d'Hudson consistent en peaux, fourrures précieuses & autres articles, comme castors, martres, loutres, fouines, renards, loups, lievres, ours noirs, ours blancs, pêcheurs, orignaux, gazelles, plumes de lit, plumes d'oie, côtes & huile de baleine, poil de castor, peaux d'élans & de bêtes fauves, castoreum, articles qui année commune sont payés aux Indiens sur le pied de 29,340 liv. sterl. Taxons le bénéfice au plus bas à deux mille pour cent, cela forme une somme annuelle de 586,800. liv. sterl. Cependant ce commerce est infiniment au-dessous de ce qu'il pourroit être, & si une fois l'intérêt général de la nation peut l'emporter sur celui de quelques individus, le commerce de la Baie d'Hudson la dédommagera en partie de la perte de ses autres possessions en Amérique.

Productions.

Nature des échanges.

Pour rapprocher d'autant mieux les opérations mercantiles de la compagnie, suivons ici les exposés qu'elle a donnés au parlement. De 1697 à 1773 les exportations d'Angleterre pour la Baie d'Hudson s'élevent à 227,622 liv. 2½. d. & les importations à 681,582 liv. 18 s. 2 d. ce qui porte l'excédent des exportations à 6,350 liv. 13 s. 7½ d. & celui des importations à 460,311 liv. 9 s. 9 d. sterl. Qu'on juge à combien plus haut monteroit l'excédent en faveur de l'Angleterre, si la compagnie adoptoit d'autres principes. Observons que ce commerce n'a été jusqu'à ce jour qu'un objet de pelleteries & de fourrures, & qu'il est susceptible de
pêche, le
La bale
dans les B
pourroit
à trois cen
velles rich
état mariti
une classe
fister aux
brité de ce
Mercantille
1781, je d
Groënland
» tion trop
» servir à n
» classe d'h
» des milit
» réellemen
» de guerre
» des écueil
» robustes à
» vre, & p
S'agit-il d'u
ment du co

(1) Un des pr
dont je respecte
bataille glorieus
tendoit d'après
les matelots pê
l'expérience avo
nœuvre sur des v
que ce défaut p
que leurs fibres
de travail, elles
que souvent les
aux causes mora

tible de beaucoup d'autres articles, tels que la pêche, le cuivre, &c.

La baleine & le veau marin ſont ſi abondans dans les Baies d'Hudſon & de Baffin, qu'on y pourroit occuper vingt mille matelots & deux à trois cents vaiſſeaux pêcheurs. De-là de nouvelles richeſſes & de nouvelles forces pour un état maritime. Il ſe formeroit dans ces parages une claſſe d'hommes robuſtes, capables de réſiſter aux intempéries des élémens, à l'inſalubrité de certains climats. Dans les *Réflexions Mercantilles ſur la Hollande*, que je publiai en 1781, je diſois, au ſujet de la pêche dans le Groënland: » qu'on ne ſauroit porter une attention trop ſcrupuleuſe ſur tout ce qui peut » ſervir à multiplier les matelots pêcheurs. Cette » claſſe d'hommes eſt bien plus utile que celle » des militaires: en tems de paix, ils ſervent » réellement & enrichiſſent leur pays; en tems » de guerre (1) ces hommes élevés au milieu » des écueils, accoutumés aux périls, ſont plus » robuſtes à la fatigue, plus agiles à la manœuvre, & plus intrépides dans les combats. « S'agit-il d'une expédition qui exige non-ſeulement du courage & de l'habileté, mais de la

Utilité des matelots

(1) Un des principaux chefs de l'amirauté à Amſterdam, dont je reſpecte les opinions, m'a dit depuis, que dans la bataille glorieuſe des Hollandois au *Doggers-Banck* on s'attendoit d'après cette idée, à trouver plus de ſecours dans les matelots pêcheurs qu'on avoit pris à bord, mais que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient peu propres à la manœuvre ſur des vaiſſeaux de guerre. Il faut donc en conclure que ce défaut peut venir de leur premiere éducation, & que leurs fibres ayant contracté l'habitude d'un autre genre de travail, elles ſe refuſent à un nouvel exercice; c'eſt ainſi que ſouvent les cauſes phyſiques ſe contrarient & nuiſent aux cauſes morales.

fatigue, de la force & de la patience, l'on n'a qu'à jeter les yeux sur ces marins pour l'exécuter avec succès. Le climat de la Baie d'Hudson est dur & le froid excessif, même insupportable à ceux qui sont nés dans les pays chauds ou sous des zones tempérées; mais en faisant un sort honnête à ceux qui forment l'établissement, cette difficulté ne subsiste plus; il naîtra une génération d'hommes vigoureux sur qui le froid ne fera qu'une légere impression. Mais les douceurs de la liberté doivent être pour les habitans le premier dédommagement d'une vie aussi pénible; la justice & non la faveur doit leur en assurer la jouissance & la durée. Quel fruit voudroit-on retirer d'un peuple chez qui l'on iroit porter l'alarme ou le trouble? Toute colonie a besoin d'être protégée; elle le sent, elle tiendra compte des services par reconnoissance & par raison. Si l'on prétend, au contraire, la maîtriser & l'asservir pour se payer du bien qu'on lui a fait, elle secouera le joug, & l'on perdra le fruit des services rendus. Anglois, soyez fideles à vos principes. Sur quelque partie du globe que vos freres forment des établissemens, ne méconnoissez jamais le sang anglois, soyez vous-mêmes les défenseurs de leur liberté, & si quelque ambitieux dénaturé vouloit y donner atteinte, élevez vos voix contre lui, forcez-le au silence, c'est à coup-sûr un ennemi de la nature. Vous faites trophée de votre liberté, vous proscrivez les tyrans, ne faites donc pas vous mêmes des actes de tyrannie. Portez dans les domaines qui vous restent, (ils sont encore très-considérables) un esprit de fraternité, d'hu-

Nécessité de protéger les colonies.

manité, & vous recueillerez le fruit de votre modération. La distance des lieux n'affoiblira point les liens de l'amitié, & votre empire sera sinon redoutable, au moins respectable. L'esprit de domination est dangereux, & si vous croyez ne pouvoir être heureux qu'en cherchant à vous faire craindre, tremblez, votre chute est inévitable.

Mines de cuivre.

Les colons de la Baie d'Hudson foulent aux pieds le cuivre, métal précieux pour l'usage immense qui s'en fait de toutes parts. Il paroît par les échantillons qu'on en a trouvés à fleur de terre, & même totalement hors de terre, qu'il est de la meilleure espece. Mais la cupidité des agens de la compagnie s'est opposée à une recherche à laquelle elle auroit dû exciter les colons; elle a même eu soin de n'en pas instruire le ministere qu'elle a intérêt de tenir dans l'ignorance des productions de ce pays. Toutes les fois qu'on rencontre en blocs quelque métal sur ou proche de la surface de la terre, c'est une preuve certaine qu'elle en récele plus profondément une grande quantité; ces blocs ayant été lancés de la masse du métal, comme les étincelles le sont d'un grand feu. Il n'est pas non plus déraisonnable d'espérer qu'en faisant des fouilles, on pourra découvrir des métaux encore plus précieux, puisque les plus riches mines d'or, dans les contrées orientales, sont toujours mêlées avec celles de cuivre, comme le cuivre l'est lui-même avec l'or en proportion de sa finesse.

Prétendre que telle est l'intensité du froid dans ces climats, qu'il ne seroit pas possible d'y faire des fouilles, ou au moins que le travail seroit

si difficile & même si meurtrier pour les mineurs, que la chose n'en vaudroit pas la peine; c'est-là un raisonnement puéril. Qui ne sait que la gelée ne pénetre que peu avant dans la terre, & pas plus que l'action immédiate de l'atmosphere; la gelée cesse donc ou cesse cette action; le plus ignorant des laboureurs sait que plus il fouille profondément dans la terre, plus l'air qui en sort est brûlant.

Préjugé sur la gelée.

Les Anglois, possesseurs depuis long-tems de la Baie d'Hudson, ne la connoissent que très-imparfaitement, sur les rapports insidieux de la compagnie qui a intérêt d'empêcher le ministere de la prendre en considération, & l'on continue de la regarder comme peu importante. Mais la perte que la Grande-Bretagne vient de faire d'une grande partie de ses possessions continentales, lui fera porter un œil plus attentif sur ce qui lui reste, & la Baie d'Hudson sera probablement mieux appréciée.

Moyens pour acquérir la connoissance des indigenes.

Pour acquérir une connoissance exacte de quelque pays que ce soit, il faut y porter un esprit observateur & qui voie en grand. Tout homme guidé par l'intérêt particulier n'est pas propre à ces observations. Son but est rempli dès qu'il a découvert le moyen de s'enrichir; tout le reste lui est assez indifférent. Pour un tel homme, le *moi* est tout, & la nation n'est rien. Voilà la compagnie d'Hudson caractérisée. Il faut donc jeter les yeux sur quelqu'un qui aux connoissances & à l'intégrité joigne le désintéressement le plus noble & l'amour le plus vrai pour le bien public. Un tel homme à la tête de la Baie d'Hudson y opéreroit des merveilles. Son premier soin seroit de s'y concilie

la bienveillance des naturels, en écartant tout ce qui pourroit leur inſpirer de la méfiance & du ſoupçon. Traités avec douceur & bonté, on ſeroit sûr de tout obtenir d'eux; ils s'attacheroient à la nation Angloiſe en l'enrichiſſant. Bien loin de ſouſtraire une partie de leurs peaux & fourrures, ils en porteroient de plus en plus au marché. » Voici, diroient-ils, nos richeſſes que nous ne ſavons pas apprécier; nous vous les abandonnons volontiers, qu'elles augmentent la maſſe des vôtres & contribuent à votre proſpérité. Nous ne vous demandons que d'en uſer avec franchiſe en nous donnant en échange une partie de vos productions pour nous dédommager des fatigues de nos chaſſes; ſoyez avec nous ce que vous devez être, & nous ſommes à vos pieds. Vous diſpoſerez du fruit de nos ſueurs & de nos travaux. Vos facultés intellectuelles ſont plus développées que les nôtres; aidez-nous de vos lumieres; vous trouverez en nous des diſciples dociles, & le ſuccès de vos ſoins rejaillira ſur vous-mêmes. Quant aux qualités du cœur, vous ne tarderez pas à être convaincus que nous l'emportons ſur vous. La reconnoiſſance raiſonne, calcule, analyſe chez vous; il n'en eſt pas de même ici: c'eſt une affaire purement de ſentiment, & la reconnoiſſance va bien loin quand elle n'eſt point arrêtée par la froide raiſon. « Telle eſt l'invitation qu'ont fait mille fois les Indiens de la Baie d'Hudſon aux Anglois; s'ils y avoient répondu, ſi loin de mépriſer ces enfans de la nature, ils euſſent ſçu les mettre à leur prix, ils en auroient fait les inſtrumens de la félicité publique en les traitant comme des amis, des

Et mériter leur confiance.

alliés, des freres, des concitoyens; car la nation en les civilisant doit penser à les incorporer, en abjurant à jamais la funeste ambition de dominer. Rien de mieux pour parvenir à ce but. En condamnant le motif, on ne pourroit qu'applaudir aux moyens. Quel accroissement de puissance n'en resulteroit-il pas après quelques années. Mais encore une fois, pour opérer ce grand bien, il faut mettre à la tête de l'établissement un homme habile & désintéressé, dont la politique soit fondée sur l'humanité, en chasser les intrigans & les monopoleurs qui, sans amour pour leur patrie comme pour les indigenes, ne brûlent que de la soif de s'enrichir.

CHAPITRE VII.

LABRADOR.

Position du Labrador.

A l'Oueſt de la Baie d'Hudſon l'on trouve en allant au ſud la terre du Labrador ſituée au nord du Canada & au ſud-oueſt du Groënland, elle a au nord-oueſt le détroit d'Hudſon & une partie de l'Océan atlantique; au ſud-eſt, elle eſt ſéparée de Terre-Neuve par le détroit de Belle-Iſle; au ſud elle a le golfe & la riviere de S. Laurent avec une partie du Canada. Le Labrador s'étend depuis le 50 juſqu'au 63e. degré de latitude ſeptentrionale, & depuis le 51 juſqu'au 79e. degré de longitude occidentale (Mer. de Lond.) Cette contrée, ainſi que la baie d'Hudſon, fut cédée par la France à la Grande-Bretage par le traité d'Utrecht en 1713. En 1764 la côte de Labrador fut démembrée du Canada & réunie à l'iſle de Terre-Neuve.

mal à propos négligé.

On ne peut concevoir pourquoi l'on a négligé de former quelque établiſſement dans le Labrador : il eſt vrai qu'il ne produit point immédiatement l'or, l'argent, les pierres précieuſes, ou ce qui ſert à alimenter le luxe & l'oſtentation, qui excitent ſi vivement nos deſirs : mais dans les fruits de l'induſtrie qui augmente & ſe fortifie avec les richeſſes d'une nation, le Labrador offre un tréſor plus ſolide, plus permanent & plus utile pour la ſociété. Le travail y eſt récompenſé par l'abondance, qui, en donnant de la vigueur à la génération

actuelle, augmente la population & transmet aux générations suivantes l'aisance, la force & la santé.

Le climat sur la côte du Labrador est moins rude que celui du pays qui continent la Baie d'Hudson ; la contrée est couverte de forêts de bois de construction, où abondent différentes sortes d'animaux, dont les fourrures sont excellentes, la chair en général très-saine, & d'un goût délicieux, aussi bien que celle des oiseaux divers dont le pays est rempli. Le sol bien cultivé, donneroit du bled, des racines & végétaux de la meilleure espece ; les rivieres & les bords de la mer foisonnent, au-delà de ce qu'on peut imaginer, en poissons, aussi bons pour la nourriture, qu'utiles au commerce. On ne connoît que les côtes & le voisinage des côtes de la mer : jusqu'à ce jour on a peu avancé dans les terres ; mais il est de la plus grande vraisemblance qu'en pénétrant dans l'intérieur du pays, on y découvriroit beaucoup d'autres avantages ; le peu de natifs qu'on en a vus, en donnent la plus forte présomption.

Ses productions.

La seule entreprise qu'on ait formée jusqu'ici pour établir quelque commerce, c'est la pêche, dont l'exportation annuelle pour la Grande-Bretagne, le Portugal, l'Espagne & l'Italie, forme un objet annuel de commerce de 49,050 liv. sterl.

Son commerce.

De sorte que le Labrador est à-peu-près nul pour l'Angleterre, quoiqu'il pourroit être de la plus grande importance ; mais il faudroit pour cela suivre les mêmes maximes que nous avons posées pour la Baie d'Hudson.

Le pays bien cultivé fourniroit en abondance aux premiers beſoins de la vie : qu'on y établiſſe un gouvernement doux, ce ſera aſſez pour qu'on ſe plaiſe dans le Labrador ; le climat au ſurplus y eſt moins dur qu'à la baie d'Hudſon.

CHAPITRE VIII.

TERRE-NEUVE.

Sous cette dénomination l'on comprend les iſles qui ſont à l'eſt du Canada entre les 314 & 325 degrés de longitude & les 46 & 49 degrés de latitude ſeptentrionale, (mérid. de Paris) ſavoir, Terre-Neuve, Anticoſti, l'iſle-Royale & l'iſle de S. Jean.

Terre-Neuve.

L'iſle de Terre-Neuve la plus conſidérable de toutes, n'eſt ſéparée de la côte du Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu ſous le nom de détroit de Belle-Iſle. Elle eſt ſituée par les 321 d. 23′ de longitude & 46 d. 40′ de latitude ſeptentrionale. Sa longueur eſt de 100 lieues, ſa largeur de 50, & ſa circonférence d'un peu plus de trois cens lieues. Sa forme eſt triangulaire. Les rochers eſcarpés, les montagnes couronnées de mauvais bois, les vallées étroites & ſablonneuſes dont elle eſt remplie, n'ont point été des objets aſſez ſéduiſans pour attirer les voyageurs, enſorte que l'intérieur de ce pays eſt très-peu connu. Ces lieux inacceſſibles ſont remplis de bêtes fauves qui s'y multiplient d'autant plus aiſément, qu'on ne ſauroit les y pourſuivre. Jamais on n'y a vu d'autres ſauvages que quel-

Sa poſition.

ques Eskimaux venus du continent dans la saiſon des chaſſes. La côte eſt par-tout remplie d'anſes, de rades, de ports, en quelque endroits couverte de mouſſe, mais plus communément de petits cailloux qui ſemblent deſtinés à ſécher le poiſſon qu'on prend aux environs.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497, comme nous l'avons déjà dit, par Jean Cabot. Le climat de cette iſle ne differe que très-peu de celui du Labrador; le froid y eſt un peu moins rude, mais cela vient de ce qu'il y regne un air épais & humide la plus grande partie de l'année: ainſi l'on ne peut pas dire que cette différence ſoit en ſa faveur. Le ſol y eſt ſi pauvre, ſi peu propre à la végétation, que, malgré les chaleurs de l'été qui y ſont très-grandes, rien n'y vient en abondance, ni même à maturité.

Le climat.

Nature du ſol.

Cet expoſé n'eſt rien moins qu'attrayant. Il eſt cependant probable que cette ſtérilité n'a lieu que ſur les côtes de la mer, ou dans quelques cantons qui les avoiſinent; & qu'en pénétrant plus avant dans les terres, l'on y trouveroit un ſol plus fertile, un air plus ſain & beaucoup d'autres avantages dont on n'a pas même d'idée.

Mais ce n'eſt ni cette iſle, ni ſes productions qui intéreſſent les nations de l'Europe. C'eſt la pêche de la morue qui s'y fait ſur les côtes, ou, comme on les appelle, les bancs de Terre-Neuve, pêche la plus conſidérable & la meilleure qui ſoit dans le monde connu.

Sa pêche.

Après pluſieurs voyages que les Anglois y firent, la pêche de la morue leur parut mériter toute leur attention, & ce fut pour proté

ger ces commencemens d'un nouveau commerce, que la reine Eliſabeth envoya, en 1582, dans ces parages, le chevalier *Hampshrée* avec cinq navires, pour aſſurer à perpétuité à chaque pêcheur la partie de la côte qu'il auroit choiſie. Ce nouvel ordre de choſes multiplia tellement les expéditions pour Terre-Neuve, qu'on y vit en 1615, deux cents cinquante navires anglois, dont la réunion pouvoit former quinze mille tonneaux: quelques années après il s'y forma des habitations fixes. Ces pêcheurs, placés à différentes diſtances les uns des autres, prirent S. Jean pour leur point de réunion; ils trouvoient là des armateurs venus de la métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fourniſſoient à tous leurs beſoins.

Baleine. La pêche de la baleine ſe fait dans le golfe S. Laurent & dans les parages qui l'avoiſinent ſur des mers moins orageuſes, moins embraſſées de glaces que le Groënland, ce qui fait qu'elle commence plutôt & finit plus tard.

Morues. La pêche de la morue ſe fait toute l'année ſur le grand banc, & les petits bancs voiſins, excepté ſeulement depuis le milieu juſqu'à la fin de Juillet, tems auquel ce poiſſon diſparoît. La morue dans ces parages eſt plus délicate que celle des mers du nord de l'Europe, mais elle eſt moins blanche. Lorſqu'elle eſt fraîche, elle n'eſt pas un objet de commerce. Son unique deſtination eſt alors de ſervir de nourriture à ceux qui la pêchent, mais ſalée & ſéchée, ou ſeulement ſalée, elle devient précieuſe pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'eſt que ſalée ſe

nomme morue verte, & ſe pêche au grand banc. Cette bande de terre eſt une de ces montagnes qui ſe forment ſous les eaux des débris du continent; les deux extrémités de ce banc ſe terminent tellement en pointe qu'il n'eſt pas aiſé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent ſoixante lieues de long ſur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, eſt une eſpece de baie qui a été nommée la Foſſe; le ſoleil ne s'y montre preſque jamais, & le ciel y eſt, le plus ſouvent, couvert d'une brume épaiſſe & froide.

Rivalités pour cette pêche.

La France, l'Angleterre, l'Eſpagne voudroient chacune poſſéder excluſivement cette pêche. (*Hinc fomes invidiæ.*) Elles ont déjà fait beaucoup d'arrangemens; chacune d'elles en a eu tantôt plus tantôt moins; & dans aucun tems aucune n'a été ſatisfaite & a cherché par des voies ouvertes ou cachées à augmenter ſa portion, quand elle ne pouvoit prétendre au tout. Quoi qu'il en ſoit, l'iſle de Terre-Neuve eſt, pour le ſeul article de la pêche, un objet de la plus grande importance.

Lorſqu'à la paix de 1763, la Grande-Bretagne réduiſit les établiſſemens des François à l'iſle de S. Pierre & aux deux iſles de Miquelon, qu'il ne leur fut pas même permis de fortifier, cette puiſſance s'empara de la majeure partie de cette pêche. Pour apprécier d'autant mieux le ſacrifice de la France, préſentons le tableau de ſes pêches en 1773, d'après cet expoſé on jugera ce qu'elles ont pu être antérieurement à cette époque.

Tableau de la Pêche de Morue faite par les François en 1773.

CÔTE DE TERRE-NEUVE.

190,060 Quintaux de morue seche à 18 liv.	L.	3,421,080.	3,816,580.
2,825 Barriques d'huile . . . à 140 liv.		395,500.	

ST. PIERRE ET MIQUELON.

36,670 Quintaux de morue seche à 21 liv.		770,070.	805,490.
253 Barriques d'huile . . . à 140 liv.		35,420.	

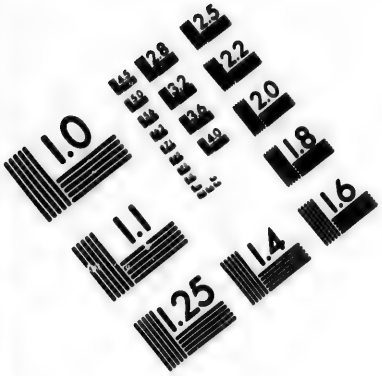
GRAND BANC DE TERRE-NEUVE.

2,041,000 Morues vertes les 100 à 67 liv. 10 s.		1,377,675.	1,421,615.
641 Barrils de morue à 40 liv. . . .		25,640.	
122 Barriques d'huile à 150 liv. . . .		18,300.	
	liv.	6,043,685.	

Réſultat des trois Pêches.

Navires	264.	*Pêche des François.*
Tonneaux	27,439.	
Hommes	9,403.	
Bateaux de pêche	1,387.	
Quintaux de morues . . .	226,630.	
Morues vertes	2,041,000.	
Barrils de morues	641.	
Barriques d'huile	3,200.	
Produit en argent	6,043,685.	

Iſle St. Pierre. L'iſle S. Pierre a 25 lieues de circonférence; un port où trente petits bâtimens trouvent un aſyle ſûr; une rade qui peut contenir une quarantaine de vaiſſeaux de quelque grandeur qu'ils ſoient, des côtes propre à ſécher beau-



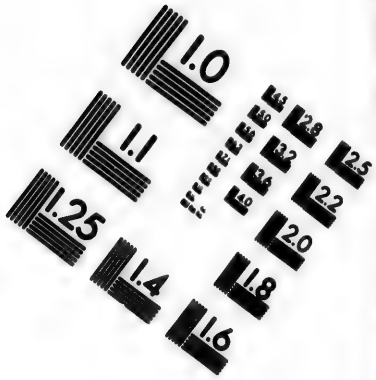
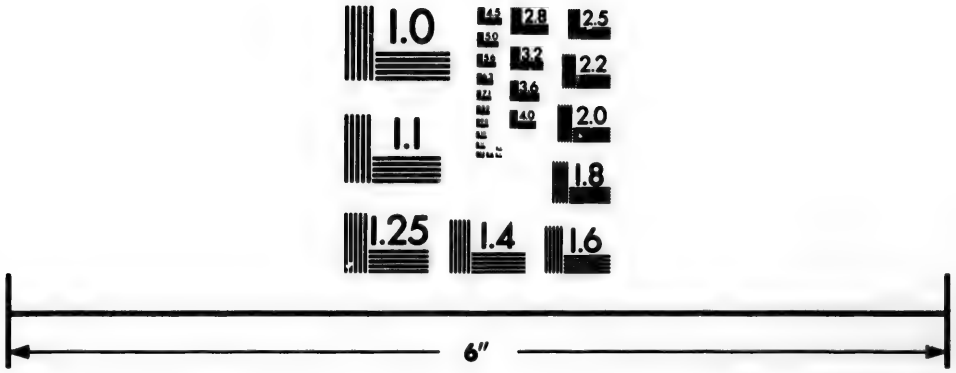
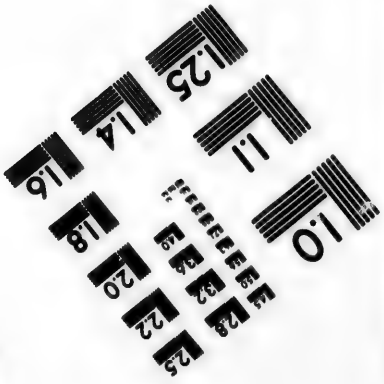


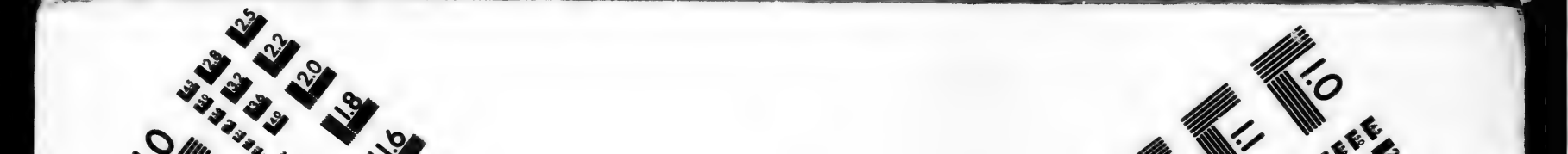
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


1.0
1.1
1.25
1.22
1.20
1.18
1.16

coup de morue : en 1773 on y comptoit ſix cents quatre domiciliés, & un nombre à-peu-près égal de matelots y paſſerent l'intervalle d'une pêche à l'autre.

Les deux Miquelons

Les deux Miquelons, moins importantes ſous tous les points de vue, ne comptoient que ſix cens quarante-neuf habitans, & cent vingt-ſept pêcheurs étrangers ſeulement y demeuroient pendant l'hiver. Les travaux de ces inſulaires, joints à ceux de quatre cens cinquante hommes arrivés d'Europe ſur trente-cinq navires, ne produiſirent (comme nous venons de l'indiquer par le tableau) que trente-ſix mille ſix cens ſoixante-dix quintaux de morue & deux cens cinquante-trois barriques d'huile, qui furent vendus 805,490 liv. Cette valeur ajoutée à celle de 1,421,616 liv. que rendit la morue verte priſe au grand banc, à 3,816,580. liv. qu'on tira de la morue ſéchée ſur l'iſle même de Terre-Neuve, éleva cette pêche à 6,033,685 livres.

Balance de ce commerce.

Ces iſles ne ſont éloignees que de trois lieues de la partie méridionale de Terre-Neuve : par les traités les poſſeſſions des côtes emportent cette étendue. L'eſpace devoit donc être en commun, ou partagé entre les pêcheurs françois & les pêcheurs anglois, dont le droit étoit le même. La force prend rarement conſeil de la juſtice, & s'approprie tout ; mais enfin, ſoit raiſon, ſoit politique, on adopta des ſentimens plus modérés ; & en 1776 on conſentit à une diſtribution égale du canal. Ce changement mit S. Pierre & les Miquelons en état de pêcher l'année ſuivante ſoixante-dix mille cent quatre quintaux de morue & ſoixante-

Diſtribution de la pêche.

seize mille sept cens quatre-vingt quatorze tonneaux de morue verte. Mais cet accroissement ne mit pas laFrance en état de fournir, comme elle le faisoit vingt ans auparavant, les marchés étrangers. A peine la pêche suffisoit-elle à la consommation du royaume, il ne restoit rien ou presque rien pour ses colonies, dont les besoins étoient si étendus. Au reste, notre principal but n'étant ici que développer nos remarques sur le commerce effectif de la Grande-Bretagne, nous nous bornerons à ces seules discussions sur la France.

Pêche des Anglois.

Année commune, le produit de cette pêche pour les Anglois, est évalué 345,000 liv. sterl. & n'est cependant pas porté aussi loin qu'il pourroit l'être.

Suivant les registres du parlement, les exportations d'Angleterre pour Terre-Neuve se sont montées depuis 1697 à 1773, c'est-à-dire pendant soixante-seize ans, à 2,329,833 liv. 15 s. 4 den. & les importations de Terre-Neuve en Angleterre à 2,248,947 liv. 2 sous 5 deniers; ensorte que l'excédent des exportations est de 476,779 liv. 12 sous 4 den. & celui des importations, de 395,892 liv. 19 sous 6¼ den. sterl. Cet exposé doit suffire pour montrer l'étendue des avantages que les établissemens de Terre-Neuve présentent fl l'Europe.

La plupart de ceux que les Européens ont fondés en Amérique ont été un théâtre odieux d'injustice, d'oppression & de carnage : bien loin d'avoir été le tombeau de ses premiers colons, celui de Terre-Neuve a procuré des ressources & des forces à plusieurs autres que des climats moins sains avoient épuisés.

Il n'eſt donc pas étonnant que cette iſle ſoit un objet de convoitiſe pour les nations de l'Europe. Les Etats-Unis voudront probablement avoir part auſſi à cette pêche, à laquelle leur poſition ſemble leur donner naturellement plus de droit qu'aux Européens. Mais en leur en cédant une partie ceux-ci pourront encore s'y pourvoir abondamment des poiſſons qu'ils y vont chercher depuis la découverte de l'iſle. Puiſſe une longue harmonie ſubſiſter entre les nations des deux hémiſpheres qui fréquenteront cette plage!

Prétention des Etats-Unis.

ANTICOSTI.

L'iſle d'Anticoſti, appellée par les François iſle de l'Aſſomption, a trente lieues de longueur; elle avoiſine l'iſle de Terre-Neuve; Quebec en eſt éloigné de 140 lieues. Cette iſle eſt dans le golfe S. Laurent à l'embouchure du grand fleuve de ce nom; elle eſt pleine de forêts. Par le Traité d'Utrecht les François en reſterent poſſeſſeurs; mais celui de 1763 qui leur fut ſi funeſte pour le commerce, les obligea de céder aux Anglois cette poſſeſſion. Quel eſt le François qui puiſſe ſe rappeller ſans attendriſſement le trait de bienfaiſance d'une famille ſauvage envers des matelots de ſa nation.

Un bâtiment françois s'étoit briſé à l'entrée de l'hiver ſur les rochers d'Anticoſti. Ceux qui échapperent aux horreurs de la faim & aux rigueurs des frimats, formerent des débris de leur navire, un radeau qui les conduiſit dans le continent. Un ſauvage à la porte de ſa cabane, s'offrit à leurs regards expirans.

Touché de leur situation, il leur dit affectueusement : « Entrez ici, mes freres; les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance, nous sommes hommes, & les miseres de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes. » Quelle grandeur d'ame ! Européens, soyez plus justes & moins orgueilleux de votre civilisation contre des peuples que la vanité vous fait appeller sauvages. Vous pouvez y puiser le précepte & l'exemple des vertus sociales. Ils n'ont pas, il est vrai, vos manieres polies, mais ils ignorent vos duplicités & votre corruption.

Le Port aux Ours.

Le Port aux Ours, dans l'isle d'Anticosti, situé sous le 49ᵉ degré 30′ de latitude septentrionale, & par le 316ᵉ degré de longitude, est le lieu principal de cette isle, qui, comme Terre-Neuve, est un rendez-vous pour les pêcheurs, & quoique de moindre importance, n'est pas moins, proportion gardée, une possession essentielle pour le commerce de morue.

Isle-Royale ou Cap-Breton.

Situation de l'Isle Royale ou Cap-Breton.

Le Cap-Breton, troisieme isle de Terre-Neuve, est situé entre les 45 & 47 degrés de latitude nord, à l'entrée du golfe S. Laurent. Terre-Neuve, à son orient, sur la même embouchure, n'en est éloignée que de 15 à 16 lieues, & l'Acadie, à son couchant, n'en est séparée que par un détroit de deux à trois lieues. Sa longueur est d'environ trente-six lieues & sa plus grande largeur de vingt-deux : cette isle a quatre-vingt-cinq lieues de circonférence. Tous ses ports sont ouverts à l'est en tour-

nant au ſud. On ne trouve ſur le reſte de ſon enceinte que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anſes ou entre des iſles: mais ſon havre eſt important pour la navigation de la riviere S. Laurent.

Son climat Le climat eſt très-froid & la prodigieuſe quantité de lacs long-tems glacés, qui couvrent une grande partie de toute l'iſle, l'étendue de ſes forêts qui la rendent inacceſſible aux rayons du ſoleil, bornent ſon commerce à la pêche: on pourroit y ajouter le bois de chêne propre pour toute ſorte de conſtructions. La ſtérilité du ſol fait que les habitans de l'iſle ne ſe ſont jamais occupés de l'agriculture; les premiers grains qu'on eſſaya d'y ſemer n'ont pu parvenir à leur maturité.

Les François quittent Terre-Neuve pour s'établir dans l'Iſle-Royale. Long-tems avant que les François euſſent pris poſſeſſion de cette iſle (en 1713) il y alloit tous les étés quelques pêcheurs; mais le nombre n'en paſſoit guere vingt ou trente. C'eſt à cette époque que les pêcheurs françois quitterent Terre-Neuve pour venir s'y établir, en ſorte qu'on peut les regarder comme les premiers habitans de cette iſle, qu'ils appellerent dès-lors l'Iſle-Royale. Son importance conſiſte principalement dans ſa ſituation. Tant que la France l'a poſſédée, elle en a ſçu profiter pour protéger ſes pêches & nuire à celles des Anglois ſur les bancs de Terre-Neuve; mais cette importance a ceſſé dès qu'elle eſt tombée entre les mains de ceux-ci, d'autant qu'on les reconnoiſſoit pour maîtres de la pêche entiére; auſſi ont-ils démoli tous les forts que les François avoient élevés, leur utilité n'étant pas proportionnée aux frais de leur entretien.

Lorſque les François s'établirent dans l'Iſle-Royale, ils jetterent les yeux ſur le Fort-Dauphin pour y fixer le principal rendez-vous; mais n'ayant pu vaincre les difficultés qui s'y oppoſoient, leurs vues ſe tournerent vers Louisbourg dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la ſûreté.

Louisbourg. Le port de Louisbourg eſt ſitué ſur la côte orientale de l'iſle, ſa profondeur eſt au moins d'une lieue, & ſa largeur dans l'endroit le plus étroit a plus d'un quart de lieue. Le fond en eſt bon, on y trouve ordinairement depuis ſix juſqu'à dix braſſes d'eau, & il eſt aiſé d'y louvoyer, ſoit pour entrer, ſoit pour ſortir, dans les plus mauvais tems. Son havre eſt excellent, & ſa ſeule incommodité eſt de ſe trouver fermé par les glaces depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de Mai, même ſouvent en Juin.

Sa deſcription. Louisbourg, édifié ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer, eſt de figure oblongue. Cette ville a environ demi-lieue de tour; ſes rues ſont larges & régulieres; on n'y voit guere que des maiſons de bois, les ſeuls édifices en pierres ont été bâtis par le gouvernement pour y loger les troupes. On fixe à l'année 1720 l'époque des fortifications de Louisbourg; elles furent exécutées ſur des très-bons plans, & rendent cette ville très-reſpectable. La France y dépenſa trente millions, on ne crut pas que ce fût trop pour ſoutenir les pêcheries, pour aſſûrer la communication de la France avec le Canada, & pour ouvrir un aſyle en tems de guerre aux vaiſſeaux qui viendroient des iſles méridionales.

La priſe de Louisbourg par les Anglois en 1758 entraîna la perte de toute l'iſle, & cette conquête leur ouvri le chemin du Canada. Cette iſle eſt devenue depuis 1772 partie de l'état particulier que forma dès-lors l'Iſle S. Jean. Louisbourg, la terreur de l'Amérique Angloiſe, il y a vingt ans, n'eſt plus qu'un amas de ruines. Les quatre mille François qu'une défiance injuſte & peu raiſonnée diſperſa après la conquête, n'ont été remplacés que par cinq ou ſix cens hommes, moins occupés de pêche que de contrebande. On a même ceſſé de penſer aux mines de charbon de terre. Louisbourg eſt à 260 lieues de Quebec, 90 d'Annapolis & 65 de Terre-Neuve.

L'Iſle-Royale eſt d'autant plus utile par ſa poſition, qu'elle ſert à préparer les poiſſons qu'on prend ſur les bancs de pêche qui l'environnent dans toute ſa circonférence. La pêche des morues occupe ſeule les habitans de l'iſle, le produit de la chaſſe ne ſuffiſant pas pour ſubvenir à leurs beſoins. Une peuplade ſauvage de Mikmaks, de ſoixante hommes ſeulement, qui s'étoient établis dans l'iſle avec les François, n'apporteroit qu'un très-petit nombre de peaux de loup-cerviers, d'orignaux, de rats muſqués, de chats ſauvages, d'ours, de loutres & de renards rouges & argentés. Les mines de charbon de terre ſont très-communes dans l'iſle; & ſi le gouvernement les eût encouragées, il auroit été facile d'en tirer un meilleur parti: mais les habitans, toujours abandonnés à eux-mêmes, ne purent ſortir de l'état de miſere où ils étoient à la naiſſance de cette colonie.

Depuis 1745 jusqu'à 1773 les exportations d'Angleterre se sont montées à 58,439 liv. 7 s. 2 d. & les importations de-là en Angleterre à 2,909 liv. 18 s. 4 d. ce qui porte l'excédent des exportations à 55,899 liv. 9 s. 9 d. & celui des importations à 370 liv. 7 den. sterl.

ISLE S. JEAN.

Sa position.

Cette isle, plus avancée dans le golfe S. Laurent, à 22 lieues de long & n'en a qu'une dans sa plus grande largeur. Elle est à 10 lieues à l'oueſt de l'Isle-Royale. Sa courbure naturelle, qui se termine en pointe aux deux extrémités, lui donne de la forme d'un croissant. Les François, qui d'abord n'avoient examinés cette isle que superficiellement, en jugerent la possession peu avantageuse; mais la perte de l'Acadie & de Terre-Neuve leur ouvrit les yeux sur ce qu'elle pouvoit valoir, & ils penserent aux moyens d'en tirer parti. Si l'hiver y est long, le froid excessif, la neige abondante & la quantité d'insectes prodigieuse, ces désagrémens sont puissamment compensés par une côte saine, un port excellent & des havres commodes. On y vit un pays unique que la nature avoit enrichi; des prairies abondantes, coupées par une infinité de petits ruisseaux qui les traverserent; un sol extrêmement varié, propre à la culture de toutes les especes de grains, du gibier & des bêtes fauves sans nombre, un grand abord des meilleures sortes de poissons, enfin une population de sauvages plus considérable que dans les autres isles.

Son climat & son sol.

Ces avantages firent naître le double projet de défricher cette isle & d'y établir une grande

pêche de morue : mais ces commencemens d'industrie ayant été limités & gênés par des prohibitions & sur-tout par des privileges exclusifs, source naturelle du dépérissement de toute nouvelle entreprise, il ne résulta de ces dépenses & de ces projets que le regret de les avoir faits.

L'Europe n'envoyoit annuellement à l'isle qu'un ou deux petits bâtimens qui abordoient au Port-la-Joie. C'est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins ; elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses bœufs & ses moutons. Lorsque les Anglois s'emparerent de cette isle, ils eurent la mauvaise politique d'en chasser quatre mille François, qui depuis peu y avoient formé des établissemens. Dès que les traités eurent assuré cette propriété aux vainqueurs, en 1756, le gouvernement en fit des concessions ; on imagina de partager à divers particuliers le sol de Saint-Jean sous la condition qu'après dix ans d'une jouissance gratuite, ils paieroient chaque année au fisc, comme dans la plupart des provinces du continent américain, 2 liv. 10 sous 7½ den. pour chaque centaine d'acres qu'ils posséderoient : soit paresse ou découragement, ces nouveaux propriétaires céderent pour plus ou moins de tems, pour une rente plus ou moins forte, leurs droits à des Irlandois, ou à des montagnards Ecossois. Le nombre des colons ne s'éleve pas encore au-dessus de douze cens. Ils n'ont aucune liaison avec l'Europe, c'est avec Québec, c'est avec Hallifax seulement qu'ils commercent. St.-Jean fut une dépendance de la Nouvelle-Ecosse jusqu'en 1772, qu'il

Prix des terres.

Population.

devint, comme nous l'avons dit, un état particulier.

Les regiſtres publics ne font mention de ſon commerce que depuis 1764 juſqu'en 1767. Les exportations pendant cet intervalle ſe ſont montées à 3,365 liv. 11 ſous 7 den. & les importations de-là en Angleterre à 259 liv. 9 ſous 10 deniers. Les premieres ont un excédent de 3,186 liv. 18 ſous 11 den. & les ſecondes, celui de 80 liv. 17 ſous 2 den. ſterl. *Son commerce*

Charlotte-Town, autrefois nommée le Port-la-Joie, eſt le chef-lieu de la colonie; nous ignorons quelles ont été les cauſes de la faveur dont elle a joui depuis. Les iſles de la Madeleine, habitées par un petit nombre de pêcheurs de morues & de vaches marines, firent partie de la colonie de St.-Jean. On y attacha encore l'Iſle-Royale ou le Cap-Breton, fameux autrefois, mais qui a perdu ſon importance en changeant de domination. Revenons maintenant aux autres colonies angloiſes dans le continent. *Port-la-Joie ou Charlotte-Town.*

CHAPITRE IX.

Canada ou Nouvelle-France.

LE Canada (1) pays preſque auſſi grand que l'Europe, fut découvert en même-tems que Terre-Neuve & une partie du Labrador, par Jean & Sébaſtien Cabot en 1597. Juſqu'à préſent perſonne ne leur a conteſté l'avantage d'avoir été les premiers qui apperçurent ces contrées inconnues. Le Canada eſt borné à l'eſt par l'Océan, à l'oueſt par le Miſſiſſipi, au ſud par les Etats-Unis, & au nord par des pays inconnus. Il a plus de 600 lieues d'étendue de l'orient à l'occident, & plus de 250 du nord au ſud; l'air y eſt froid, mais fort ſain (2). Le premier établiſſement & le plus conſidérable en même-tems que les François y formerent, fut Québec. Samuel de Champlain après avoir remonté bien avant le fleuve St.-Laurent, jetta les fondemens de cette ville en 1608.

Sa poſition & ſon étendue.

Les Européens trouverent ce pays couvert de forêts immenſes & arroſé par des rivieres

(1) Ce nom vient de quelques Eſpagnols qui, étant venu chercher en cet endroit des mines d'or & d'argent, & n'en ayant point trouvé, s'écrierent en s'en allant: *Aqui-Nada*, il n'y a rien ici.

(2) On a attribué la cauſe du froid violent & long qu'on éprouve dans ces contrées, aux bois, aux ſources, aux montagnes dont ce pays eſt couvert: mais d'autres obſervateurs ajoutent à ces cauſes du froid, l'élévation du terrein, un ciel tout aérien & rarement chargé de vapeurs, & la direction des vents qui viennent du nord au midi par des mers toujours glacées.

ſans

ſans nombre qui leur offroient des cauſes toujours actives d'émulation & d'induſtrie, tandis que la chaſſe & la pêche qui faiſoient les principales occupations des ſauvages, fourniſſoient à ceux-ci les marchandiſes contre leſquelles ils échangeoient leurs importations.

Energie des langues du Canada.

Il y a dans le Canada trois langues principales, l'Algonquine, la Siouſe & la Hurone; elles ſont d'un énergie & d'une préciſion dont on a peine à donner une idée; les métaphores en ſont plus hardies, plus familieres dans la converſation qu'elles ne le ſont dans la poétie même épique des langues de l'Europe. Ces peuples étoient diviſés en pluſieurs nations dont le gouvernement étoit à-peu-près le même. Quelques-unes reconnoiſſoient des chefs héréditaires; d'autres s'en donnoient d'électifs; la plupart n'étoient dirigées que par leurs vieillards. C'étoient de ſimples aſſociations fortuites & toujours libres, mais ſans aucun lien. On peut ſe faire aiſément une idée de leur gouvernement, ſi l'on ajoute que la volonté générale n'y aſſujettiſſoit pas même la volonté particuliere.

Gouvernement des Canadiens

Ceſſions de la France.

Louis XIV ſur la fin de ſon regne fut forcé de céder aux Anglois la baie d'Hudſon, Terre-Neuve & l'Acadie, trois poſſeſſions qui, avec le Canada, formoient l'immenſe pays connu ſous le nom de Nouvelle-France.

Ces pays, après avoir été tour à tour conquis par les Anglois & par les François, après avoir éprouvé tous les inconvéniens qu'entraîne après ſoi le changement de maître, furent finalement cédés à la Grande-Bretagne par le traité de Verſailles de 1763.

Nous ne nous arrêterons pas à diſcuter ſi

ç'a été une mauvaiſe politique de la part des Anglois d'avoir conquis le Canada ſur les François. Il s'agit ſeulement ici de ſavoir ſi le Canada, ſagement gouverné, eſt un domaine qui puiſſe ajouter aux richeſſes de la nation qui le poſſede, & quels ſont les articles qu'il peut verſer dans le commerce.

Réflexions ſur la conduite à tenir envers les Canadiens.

Le gouvernement du Canada, engagé dans de grands frais, & juſqu'à ce qu'on ait pris des tempéramens ou pour chaſſer les Indiens du voiſinage des colons, ou pour en faire de bons & fideles amis en uſant envers eux de procédés humains & honnêtes, le Canada ſera à la charge de la nation propriétaire. La premiere choſe que doit ſe propoſer le miniſtere anglois, eſt donc d'inſpirer de la confiance aux naturels, & faire de façon qu'ils aient intérêt à entrer dans ſes vues. Il n'eſt point de nation, quelque féroce qu'on la ſuppoſe, dont, avec de la douceur & de la bonté, l'on ne puiſſe venir à bout. Les Canadiens, comme les autres Indiens de l'Amérique, ſeront aux ordres des Européens, dès que ceux-ci n'abuſeront pas de la ſupériorité d'un peuple civiliſé ſur un peuple ſauvage.

Mauvaiſe politique des Européens.

Comment eſpérer jamais une harmonie générale & durable entre les Européens & les Sauvages, ſi les premiers ne travaillent eux-mêmes à ſe concilier entre eux? Depuis la découverte du Canada, la jalouſie a ſans ceſſe tyranniſé les François & les Anglois; ils ont fait pis: ils ont ſéduit tour-à-tour les ſauvages pour les attacher à leur parti. Les Anglois ſe ſont alliés avec les Iroquois pour faire la guerre aux François, qui avoient pour eux les Illinois & les

Hurons. Ainſi, au lieu de donner à ces peuples des exemples de modération, d'humanité & de concorde, ils ont pour venger leurs querelles, mieux aimé les rendre ennemis les uns des autres. On jugera plus ſainement du caractere naturel du ſauvage, & de ce qu'on peut en eſpérer ou en craindre par les traits ſuivans.

Des François & des ſauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les proviſions leur manquerent en chemin; les Hurons chaſſoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chaſſeurs. Ceux-ci vouloient ſe défendre de cette générosité. « Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre, leur dirent les ſauvages, il eſt juſte que nous partagions avec vous les moyens de ſubſiſter; nous ne ſerions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes ». Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des ſauvages. *Traits de grandeur d'ame dans des ſauvages.*

Un corps d'Iroquois averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces ſupérieures, ſe diſperſa précipitament. Un *Onnontagué*, qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir & préféra de tomber entre les mains des ſauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel ſpectacle ce fut de voir quatre barbares acharnés autour d'un vieillard qui, loin de pouſſer un ſoupir, traitoit les Européens avec un profond mépris & reprochoit aux Hurons de s'être rendus eſclaves de ces

vils mortels! Un de ſes bourreaux, outré de ſes invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'inſultes. » Tu as tort, lui dit froidement l'Onnontagué, d'abréger ma vie; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme «. Et ce ſont de tels hommes que les Européens conſpirent tour-à-tour à détruire depuis un ſiecle! Anglois & François, vous tous Européens, vous auriez apparemment trop à rougir de vivre au milieu de ces modeles de grandeur d'ame & d'héroïſme! Quand ceſſeront vos injuſtices & vos cruautés envers un peuple ſi digne d'indulgence & d'humanité?

La conduite vicieuſe des Européens a inſpiré aux ſauvages tant de méfiance, la haine eſt ſi fort enracinée dans leurs cœurs, qu'on ne peut eſpérer d'en triompher qu'à force de patience & de bons procédés. Mais, du moment qu'on ſera parvenu à les gagner, le Canada ſera une ſource inépuiſable de richeſſes pour la nation qui le poſſédera.

Commerce. Les productions du Canada, en tant qu'articles de commerce, conſiſtent uniquement en fourrures & pelleteries, en cétacées, comme baleines, marſouins, & quelque peu de bled & de plantes médicinales. Le produit, année commune, eſt de 105,500 liv. ſterl.

Perſonne n'ignore que la plus grande partie des pelleteries répandues dans l'Europe, viennent du Canada. On en pourroit tirer une quantité plus conſidérable encore, s'il ſubſiſtoit une bonne intelligence entre les Anglois & les Indiens. Ceux-ci ſe livreroient avec beaucoup plus d'ardeur à leur chaſſe, & porteroient des

peaux en abondance à ceux-là. Alors ce commerce resteroit entiérement entre les mains des Anglois, les Russes ne pouvant en soutenir la concurrence. Les principales pelleteries du Canada, consistent en peaux de castor, d'ours, de loutres, de martres, de fouines, d'orignaux, de gazelles, de lapins, d'élans, toutes d'une excellente qualité. Ajoutons à ces articles le castoreum dont on retire annuellement plus de deux mille livres pesant. *Pelleteries.*

Les Anglois se plaignent de l'ascendant que les François ont acquis sur l'esprit des Indiens sauvages & ignorans. Au lieu de s'en plaindre, il seroit plus simple & plus naturel d'imiter leur douceur, leur aménité, leur affabilité; ils acquerroient par ce moyen le même ascendant. Ce n'est pas l'Indien qui est indomptable, c'est le caractere de l'Anglois (1). Comment ce fier insulaire pourroit-il se résoudre à s'humaniser avec le sauvage, tandis qu'il regarde avec hauteur & dédain les nations les mieux civilisées? Cependant son empire & son commerce dans le Canada ne peuvent subsister, s'il ne vit en paix au moins avec la plus grande partie des natifs voisins, & dans le cas contraire, ce vaste continent sera toujours, comme il est encore, plus à la charge qu'à l'avantage de la Grande-Bretagne.

Le Canada offre donc des avantages réels

(1) Qu'on ne m'accuse pas, comme François, de vouloir rendre odieuse la nation angloise: je suis la vérité, & n'adopte ni préjugé, ni haine nationale. Je me fais un plaisir même d'avouer que, parmi les Anglois, il en est dont je suis jaloux de conserver l'amitié. Mais ce sentiment particulier ne doit point étouffer la justice; leur histoire est mon guide.

& conſidérables aux Bretons ; mais il faut qu'ils ſuivent d'autres erremens que ceux qu'ils ont ſuivis juſqu'à préſent. Qui croiroit que, ſous le miniſtere du célebre lord Chatam, dans un tems où l'eſprit d'intolérance eſt méconnu preſque par tout, l'on ait pu propoſer de chaſſer du Canada tous les prêtres & les eccléſiaſtiques françois de toutes les dénominations, pour les remplacer par des miniſtres de l'égliſe anglicane ? Une telle propoſition, renouvellée même de nos jours, décele en même-tems une haine profonde pour la nation françoiſe, & un caractere intolérant que la politique & la raiſon condamnent également. Et c'eſt un peuple qui ſe targue de philantropie & de bienfaiſance, qui veut ravir à l'homme le droit de penſer comme il lui plaît ſur la religion, ou qui le privera de ſon état & le dépouillera de tout. Cette méthode ne peut rendre le Canada floriſſant ; le colon gêné dans ſon culte, fuivra ſes prêtres & fuira ſes oppreſſeurs. Il trouvera ſans peine une terre hoſpitaliere (1) où il ſera bien accueilli, & où il pratiquera le culte qu'il préfere. Ainſi le Canada, au lieu d'augmenter ſa population, ſe dépeuplera de plus en plus, & le commerce en ſouffrira d'autant.

En proteſtant contre toute tyrannie ſpirituelle, je penſe qu'il ſeroit avantageux pour la ſociété en général que les Indiens adoptaſſent la

(1) Cette terre hoſpitaliere ſera celle des Etats-Unis, où le tolérantiſme le plus pur répand le bonheur parmi tous les citoyens. Ses progrès ſont ſi grands, que dans l'aſſemblée générale de Rhode-Iſland, on a ſtatué que les catholiques romains auront le droit de devenir officiers tant civils que militaires dans l'étendue de cet état.

religion chrétienne ; mais ils y doivent être attirés par la force de l'exemple plus que par tout autre moyen. Cette démarche faite de leur part, on les associeroit à tous les travaux, à tous les droits de la nation, & l'on ne s'arrogeroit aucun privilege exclusif. Fier d'une telle association, ils feroient tout ce que defireroit d'eux le gouvernement ; en un mot, ils feroient le plus puissant véhicule de la prospérité de l'état.

Les Européens transplantés en Amérique, ne feront de long-tems en état de supporter les fatigues de la chasse des bêtes fauves qui fourniſſent les fourrures. Ce soin doit être laissé aux naturels du pays accoutumés dès l'enfance à supporter le froid, la faim & la soif, à faire des courses de 20 à 30 lieues dans des endroits couverts de ronces & d'épines & à travers des marais fangeux. Mais il faut en outre, autant que faire se peut, leur inspirer le goût de l'agriculture ; dans un terrein neuf on peut faire des récoltes abondantes, même en poſſédant cet art très-imparfaitement. Il suffit d'abord d'en inviter quelques-uns à venir prendre quelques leçons des agriculteurs européens établis dans le pays, & de leur fournir des instrumens.

L'exportation du bled du Canada ne monte annuellement qu'à 12000 quarts (1). En encourageant l'agriculture, en y employant les Indiens, elle seroit décuple en peu d'années, & il est difficile d'assigner le terme auquel elle pourroit monter par succession de tems. Enfin, le Canada mieux connu offrira plusieurs autres

(1) Les 4 quarts font 180$\frac{1}{3}$ setiers de Paris.

branches de commerce & d'induſtrie, qui formeront un enſemble de richeſſes innombrables.

Nous avons dit que Québec fut le premier établiſſement des François dans le Canada, mais il paroît que la colonie françoiſe fit auparavant ſon commerce de pelleteries à Tadouſſac, port ſitué à 30 lieues au-deſſous de Québec.

Poſition de Québec. Cette ville, conſidérée comme la capitale du Canada, eſt à 1500 lieues de la France, à 120 de la mer, & environ 260 de Terre-Neuve, 200 de Louisbourg, 110 d'Hallifax & 90 de Port-Royal, capitale de la Nouvelle-Ecoſſe. Elle eſt bâtie en amphithéâtre ſur une péninſule formée par le fleuve St. Laurent & par la riviere St.-Charles. Elle domine d'un côté ſur de vaſtes campagnes qui l'enrichiſſent, de l'autre ſur une rade très-ſûre, ouverte à plus de deux cents vaiſſeaux. Son enceinte eſt de plus de trois milles. Au commencement de 1759 on y comptoit environ dix mille ames. C'étoit le centre du commerce & le ſiege du gouvernement.

Sa population.

Voyons rapidement les révolutions qu'elle a éprouvées dès ſon origine juſqu'à nos jours. Le détrônement de Jacques II fut une occaſion que les Anglois ne laiſſerent pas échapper pour ſe brouiller avec la France. Leur conduite fit voir que le vrai motif de cette rupture venoit d'une jalouſie de commerce. Habiles à profiter des diviſions qui régnoient alors entre les François & les ſauvages du Canada, ils envoyerent contre Québec, en 1690, une flotte conſidérable pour en faire le ſiege. Déjà les troupes Angloiſes étoient débarquées & s'a-

Guerres & Révolution du Canada.

vançoient dans les terres pour arriver en même-tems que la flotte; ces troupes étoient conduites par les Illinois : mais soit que ces sauvages fissent un retour sur eux-mêmes en pensant à la bonne harmonie qui avoit ci-devant régné entre eux & les François, soit qu'ils aimassent mieux ne pas changer de maître, les Illinois abandonnerent les troupes angloises dans l'intérieur des terres, & cet événement arrêtant les opérations de la flotte, les Anglois furent forcés d'abandonner honteusement leur entreprise après des dépenses aussi grandes qu'inutiles. La colonie fut délivrée, & ce fut aux sauvages, à ses ennemis même, qu'elle dut son salut. La paix de Riswick vint assurer pour quelque tems son repos, & favoriser son commerce.

Cet intervalle ne dura que jusqu'en 1756. Une flotte Angloise de trois cents voiles, commandée par l'amiral Saunders, parut sur le fleuve St.-Laurent & vint ménacer Québec. Les François, à la faveur d'une nuit obscure & d'un vent favorable, lancerent huit brûlots pour réduire en cendre cette flotte. Tout eût péri infailliblement homme & vaisseaux, si l'opération eût été conduite avec l'intelligence & le sang-froid qu'elle exigeoit; mais les François, naturellement impatiens, se hâterent trop de mettre le feu aux bâtimens dont ils avoient la direction, & d'assurer leur retour à terre; l'assaillant, averti du danger, s'en garantit par son activité & son audace; il ne lui en coûta que deux foibles navires. L'amiral, soutenu d'une armée de dix mille hommes, bombarda la ville, qui fut prise dans un assaut donné

au milieu de la nuit du côté opposé au bombardement. Ce fut M. Murray qui donna cette idée heureuse & brillante. Le carnage fut horrible de part & d'autre, les Anglois & les François s'y distinguerent par des traits de courage inouis. Ce fut dans cette action que l'intrépide Wolf, général anglois, perdit la vie; la victoire ne put consoler les vainqueurs de cette perte. Ce fut dans cette même action que le brave Montcalm fut blessé mortellement: si les François eussent suivi les conseils que leur donna ce grand homme avant d'expirer, ils eussent évité leur défaite & conservé la ville. Mais lorsque le chevalier de Levi accourut de son poste pour remplacer le général Montcalm & suivre ses conseils, Québec avoit déja capitulé.

Mort de Wolf

& de Montcalm.

Le 23 Avril 1760, les François, qui s'étoient retirés à dix lieues au-dessus de Québec, se présenterent devant cette ville pour la reprendre; mais ne recevant point les secours qu'ils attendoient de France, ils furent forcés de lever le siege le 16 Mai suivant, après des actions de grande valeur. Cependant, malgré le défaut de secours, malgré la disette affreuse de toutes choses où se trouvoit depuis long-tems la colonie, il est à présumer que, sans un accident singulier, & qui prouve combien les grands événemens dépendent souvent des petites causes, les François n'auroient pas fait une attaque infructueuse. Je ne saurois passer ce fait sous silence.

Le fleuve St.-Laurent étoit alors couvert de glaces, qui venant tout-à-coup à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrirent un

petit canal. Les François firent gliſſer les bateaux à force de bras pour les mettre à l'eau ; l'armée toute compoſée de citoyens & de ſoldats qui ne faiſoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, ſe précipita dans ce courant ; déja elle touchoit à une garde avancée de 1500 hommes, déja elle touchoit à la victoire, & ce gros détachement alloit être taillé en pieces & la ville priſe, lorſque le hazard voulut qu'un canonier en ſortant de ſa chaloupe tombât dans l'eau. Un glaçon ſe rencontra ſous ſes mains, il y grimpa & ſe laiſſa aller au gré du flot. Le glaçon, en deſcendant, raſa la rive de Québec. La ſentinelle angloiſe placée à ce poſte, voit un homme prêt à périr, & crie au ſecours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve ſans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un ſoldat françois, détermine à le porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs ſpiritueuſes le rappelle un moment à la vie ; il recouvre aſſez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François eſt aux portes de la place ; & il meurt. Cette foibleſſe, ou plutôt cette trahiſon, fut le ſalut des Anglois. Sans doute le courage des François dans cette occaſion méritoit plus de bonheur. *Sed qui potuit*.... Le traité de paix de 1763 vint aſſurer cette poſſeſſion à l'Angleterre & augmenter la maſſe de ſes poſſeſſions dans le nord de l'Amérique.

Le montant des exportations d'Angleterre au Canada depuis 1759 juſqu'à 1773, s'éleve à 2,810,085 liv. 2 ſous 8 den. & celui des importations du Canada en Angleterre eſt de 406,972 liv. 11 ſous 1 den. enſorte que l'ex-

cedent des exportations produit la ſomme de 2,313,271 liv. 3 ſous 8 den. & celui des importations 158 liv. 12 ſous 1 den. ſterl.

Mont-Réal & les trois Rivieres.

Après Québec, les deux autres villes du Canada ſont Mont-Real & les Trois Rivieres. Cette derniere, bâtie en 1640 à 25 lieues plus haut que la capitale, devint un ſecond entrepôt; mais avec le tems Mont-Real attira ſeul toutes les pelleteries: on les y voyoit arriver au mois de Juin ſur des canots d'écorce d'arbre. Bientôt les Anglois de la Nouvelle-York, jaloux du commerce des François, tâcherent de détourner une ſi grande circulation. Mont-Réal eſt dans une iſle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve S. Laurent, ſoixante lieues au-deſſus de Québec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en eſt point où le climat ſoit auſſi doux, la nature auſſi belle & la terre auſſi fertile.

Fleuve S. Laurent.

La riviere du Canada, ou le fleuve S. Laurent, traverſe toute cette province du ſud-eſt au nord-oueſt. Elle a plus de 800 lieues de cours, plus de 200 braſſes de profondeur, & à ſon embouchure plus de 80 mille pas géométriques de largeur: elle ſe jette par le golfe S. Laurent dans la mer du nord; ſa ſource eſt encore inconnue.

CHAPITRE X.

Nouvelle-Écosse ou Acadie.

LA Nouvelle-Ecoſſe eſt une preſqu'iſle de l'Amérique Septentrionale bornée à l'oueſt & au nord par la riviere S. Laurent, à l'oueſt par le golfe S. Laurent & la mer du nord, au ſud par la même mer, & au ſud-oueſt par la Nouvelle-Angleterre. Elle eſt ſur les frontieres orientales du Canada entre Terre-Neuve & la Nouvelle-Angleterre; ſa longueur eſt d'environ 120 lieues ſur 40 de large; on détermine ſa poſition entre les 311 & 316 degrés de longitude & les 43 & 49 de latitude. *Sa poſition.* *Son étendue.*

Ce pays, qui embraſſe aujourd'hui trois cens lieues de côtes compriſes depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre juſqu'à la rive méridionale du fleuve S. Laurent, ne paroît avoir déſigné dans les premiers tems qu'une grande péninſule de forme triangulaire, ſituée vers le milieu de ce vaſte eſpace. Cette péninſule, que les François appelloient Acadie, eſt très-propre par ſa poſition à ſervir d'aſyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre des ports excellens, où l'on entre & d'où l'on ſort par tous les vents. On voit beaucoup de morue ſur ſes rivages, & encore davantage ſur des petits bancs qui n'en ſont éloignés que de quelques lieues. L'aridité de ſes côtes offre du gravier pour ſécher le poiſſon; & la bonté des terres intérieures invite à toutes ſortes de cultures, *Elle a nombre de ports excellens.*

ſes bois ſont propres à beaucoup d'uſages. Le continent voiſin attire par l'appât de quelques pelleteries.

Les François s'établirent en Acadie en 1604, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Port-Royal, qui étoit la ſeule défenſe de la colonie, fut appellé Annapolis en l'honneur de la reine Anne, quand les Anglois en prirent poſſeſſion en 1690. Cette ville eſt ſur la côte de la baie des Chaſſeurs, avec un beau & vaſte port défendu par un bon fort.

Annapolis.

L'Angleterre n'a rien ou preſque rien fait pour former de bons établiſſemens dans la Nouvelle-Ecoſſe juſqu'à la paix de Paris, qu'elle y envoya une nombreuſe colonie abondamment pourvue de toutes les choſes néceſſaires, & qu'elle y fit conſtruire pour le ſervice de la marine, ſtationnée dans cette partie de l'Amérique, un chantier excellent, ainſi que des logemens commodes pour les officiers & ouvriers employés à ce ſujet, & des caſernes pour l'armée. Cet enſemble compoſe la belle ville d'Hallifax, ſituée au ſud-eſt de la péninſule d'Acadie, dans un endroit que les ſauvages appelloient autrefois Chibouctou. Cette ville eſt actuellement entourée de bonnes fortifications. Suivant les obſervations & les remarques de M. de Chabert, Hallifax eſt à 65 degrés 51′ 8″ de longit., & à 44 degrés 39′ 4″ de lat. (mérid. de Paris) à 110 lieues de Québec & 120 de Boſton.

Hallifax.

Les dépenſes qu'entraînerent cet établiſſement furent conſidérables pour l'Angleterre &

néanmoins en pure perte (1), si l'on en excepte le service particulier de la navigation. Quant à la culture & à l'amélioration de cette province, on n'a fait d'avances que pour les terres des environs de la ville, & tout ce qui en est à quelque distance est resté dans le même état d'inutilité qu'auparavant. Il suit de-là les habitans, au lieu d'être en état de faire quelque exportation, n'ont pas même une subsistance suffisante, & que pour leur propre entretien, ils sont obligés de dépendre des autres colonies. D'où cela vient-il? De la négligence du gouvernement. La Nouvelle-Ecosse mérite des soins.

Etat de foiblesse de la colonie.

Hallifax est d'une excellente ressource pour la navigation; le havre est commode pour s'y tenir à l'abri & s'y radouber. Les vaisseaux peuvent y rester quand la rigueur de la saison rend la navigation impraticable sur ces parages, & y trouvent de quoi se pourvoir de ce qui leur manque, sans être obligés de s'exposer à la fatigue, au danger & à une perte de tems considérable pour retourner.

Le climat n'est ni agréable ni excellent, cependant on ne peut pas dire qu'il soit mal sain, ni peu propre à la végétation; il n'est question que de bien saisir l'à-propos des saisons; le sol bien cultivé donnera du froment en abondance, ainsi que des plantes & des racines aussi bonnes qu'en Europe.

Le véritable obstacle aux progrès de cet

(1) Le gouvernement lui a donné tous les ans au moins 4000 liv. sterl. En 1757, ses richesses mobiliaires & immobiliaires étoient estimées à près de 300,000 liv. sterl.

établissement vient des hostilités continuelles des naturels, qui, malgré leur petit nombre, sont sans cesse en embuscade pour fondre en toute occasion sur les colons & les massacrer.

Hostilités des sauvages.

Ces hommes féroces ne réussissent pas toujours dans leurs hostilités; mais dans une situation aussi critique & aussi alarmante, il n'est pas possible que les colons donnent tout leur soin pour la culture & l'amélioration de leur terrein.

Quel parti convient-il de prendre? J'entends la voix cruelle de la politique crier qu'il faut les exterminer. — Les exterminer! Et de quel droit? Vous ne pouvez alléguer que celui du plus fort, & c'est celui des brigands. Ce terrein que vous leur disputez appartenoit-il à vos ancêtres ou aux leurs? — Ce sont des hommes féroces, intraitables. — Que je crains que leur férocité ne soit votre ouvrage! Vous n'avez que l'alternative de vous retirer, ou de prendre des moyens pour mériter leur confiance, que vous avez sûrement perdue par votre faute. Renoncez à l'odieux projet de prendre à votre solde d'autres Indiens, afin de mettre aux mains hordes contre hordes. On n'a que trop fait la triste expérience que les soldats Européens sont presque toujours défaits dans les escarmouches avec les Indiens.

Il n'est que des forcénés qui puissent concevoir l'idée d'aller exterminer un peuple chez lui. Les bons procédés font tout pardonner, tout oublier. Dites-leur & sur-tout montrez-leur que vous les regardez comme vos freres, & vous les verrez en peu de tems vous traiter comme les leurs. Un seul prisonnier fait sur eux, qui, au lieu d'être condamné à des sup-

Moyens de gagner leur amitié.

plices

plices recherchés, leur ſeroit renvoyé avec de bonnes paroles & même quelques préſens pour ſa famille, ſeroit un meilleur effet que tous les tourmens rafinés qu'imagine la vengeance. Encore une fois, ſoyez avec les Indiens ce que vous devez être, & vous n'aurez plus à vous plaindre d'eux.

La ſûreté & la proſpérité de la Nouvelle-Ecoſſe dépendent donc principalement de la maniere d'en uſer avec les natifs, & l'on peut avancer, ſans craindre de ſe tromper, qu'il ne tient qu'aux Anglois de rendre cet établiſſement floriſſant. C'eſt ce que l'on doit naturellement attendre de la nouvelle ville de *Shelburne* qu'ils ſont élever dans cette preſqu'iſle. Elle va être peuplée par des gens actifs & induſtrieux, qui ne manqueront pas de tirer parti de ſes ports nombreux & de ſes pêches.

La Nouvelle-Ecoſſe exporte, année commune, pour 38,000 liv. ſterl. de productions en poiſſons & en planches. La Grande-Bretagne, depuis 1749 juſqu'à 1773, fait monter ſes exportations dans la Nouvelle-Ecoſſe à 871,363 liv. 15 ſ. 2 den. & ſes importations de cette colonie à 35,222 liv. 7 ſous 8 den.; ainſi l'excédent de ſes exportations eſt de 836,141 liv. 7 ſous 6 den. ſterl.; mais celui de ſes importations eſt zero.

Moyens d'augmenter ſon commerce.

Ajoutons encore avant de finir, que, ſi l'on y avoit des établiſſemens ſolides & tranquilles, on verroit en peu de tems le produit de la pêche doubler, & celui du bois ſeroit ſans bornes, toute la ſurface du pays étant couverte de forêts. Ces avantages ſont grands ſans

doute; cependant ils ſont peu de choſe comparés à ceux qu'on retireroit des divers articles de culture, dont j'ai déja parlé, ſource nouvelle d'un riche commerce. L'expérience & une connoiſſance plus ſaine des parties intérieures de la contrée, ajouteroient beaucoup encore à cette maſſe de félicité commune.

Les colonies dont il nous reſte à parler faiſant, excepté la Floride, l'enſemble de celles qui depuis leur indépendance paroiſſent ſur la ſcene du monde ſous le nom d'Etats-Unis, nous nous bornerons dans ce Chapitre à l'expoſition ſeule de leur commerce avec la Métropole, avant la révolution. Le Lecteur trouvera ci-après ſous la dénomination générale d'Etats-Unis, les détails hiſtoriques & topographiques qui les concernent ſéparément.

CHAPITRE XI.

Nouvelle-Angleterre.

LA Nouvelle-Angleterre mérite ce nom comme la premiere & la plus considérable des colonies qu'aient fondé les Anglois en Amérique.

Avant la révolution les exportations & les importations de la Nouvelle-Angleterre se montoient, année commune, à 306,037. liv. 10 sous 8 den. sterl. Cette somme est énorme si l'on considere le peu d'encouragement des colons, qui, forcés par la mere-patrie de lui porter leurs denrées, perdoient par cette contrainte la moitié ou plus de ce qu'ils en auroient retiré, s'il leur eût été libre de les porter à tel ou tel marché qu'ils auroient voulu, ou d'ouvrir leurs ports à telle nation qu'il leur auroit plu. La Nouvelle-Angleterre devenue libre, on doit donc s'attendre à en voir sortir des productions sans nombre. Le colon travaillant pour lui-même, pour un nouvel état qui est en partie son ouvrage, redoublera d'activité, sans crainte qu'une marâtre avide s'approprie la meilleure portion du fruit de ses travaux. Il demandera des richesses à la terre, & la terre lui en donnera avec profusion, sans exiger de lui quelques soins. Des terreins immenses couverts de bois ou de ronces & d'épines, le feront dans peu par de riches moissons, de gras pâturages, ou d'excellens vignobles. Aux brouillards mal-sains suspendus sur les marais &

les bois, ſuccédera l'air vif & ſalubre des plaines & des terres en valeur.

Nous verrons dans la ſeconde partie de cet ouvrage combien cette province étoit précieuſe à l'Angleterre, puiſque les trois colonies qui ſortirent de ſon ſein, (la Nouvelle-Hampshire, le Connecticut & Rhode-Iſland) devinrent autant de ſources fécondes qui toutes à l'envi alloient enrichir les ports de la Tamiſe. Ces quatre provinces faiſoient un commerce ſi étendu, qu'en 1769 leurs exportations monterent à près de quatorze millions de livres tournois. Afin de rapprocher les calculs généraux & donner une idée claire de l'étendue du commerce de l'Angleterre avec l'Amérique Septentrionale, il faut examiner la valeur des importations & des exportations. Elles ont été telles, qu'en 1771 il y eut en faveur de la mere-patrie un excédent de 7,295,506 liv. ſterl. & qu'elle exporta ſeule pour l'Amérique 4,706,768 liv. ſterl. de marchandiſes de ſes propres manufactures. Mais je réſerve pour le Chapitre XV tous les détails & les preuves qui atteſtent au juſte la perte de la Grande-Bretagne, dans un tems ſur-tout où cette puiſſance étoit déja écraſée ſous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 de liv. tourn. qui lui coûtoit 111,577,490 liv. d'intérêt. A peine pouvoit-elle alors ſuffire aux dépenſes les plus néceſſaires avec 130 millions qui lui reſtoient de ſon revenu très-précaire.

NOUVELLE-YORK.

La Nouvelle-York, non moins intéreſſante pour l'Angleterre que les autres colonies, pré-

ſente des avantages auſſi conſidérables eu égard à ſon heureuſe poſition & à la facilité qu'elle a de cultiver avec ſuccès généralement toutes les productions de l'Europe. Aux richeſſes de l'agriculture, ſe réuniſſent celles du commerce, qui, malgré les entraves dans leſquelles il étoit reſſerré par la mere-patrie, produiſoit, année commune, une circulation de 190,800 liv. 10 ſous ſterl. Depuis 1697 à 1773 l'excédent des exportations de l'Angleterre s'eſt monté à 9,769,586 liv. 17 ſous 7 den. & celui des importations à 5,514 liv. 13 ſous 5 den. ſterl. Ce ſimple expoſé ſuffit pour montrer combien l'excédent de ces excédens étoit funeſte aux fabrique de la Grande-Bretagne ; mais il ſert à prouver en même-tems que les négocians de la Nouvelle-York ne bornoient pas leurs opérations de commerce avec l'Angleterre ſeule ; car, ſuivant les regiſtres publics, les exportations de cette province, tant en Afrique qu'aux Indes occidentales & au midi de l'Europe, ſe montoient en 1769 à 118,524 liv. & ſes importations de-là à 113,045 liv. ſterl.

Si ces habitans faiſoient un tel commerce avec d'autres ports que ceux de l'Angleterre, il ne faut pas préſumer que c'étoit entiérement à ſon détriment ; loin de-là, les Anglois, trop clair-voyans en matiere de commerce & de finance, ne permettoient cet interlope que moyennant des droits conſidérables ſur toutes les exportations & importations faites par les habitans de la Nouvelle-York, & le fiſc public continuoit de s'enrichir aux dépens d'une circulation que la mere-patrie ne pouvoit empêcher.

Pensylvanie.

Sous quelque point de vue qu'on enviſage cette province, on ne peut diſconvenir que de toutes les colonies anciennes & modernes, il n'en eſt aucune qui préſente un enſemble plus intéreſſant. Douée par la nature du plus beau ſol, peuplée par les amis de la vertu, protégée conſtamment par les loix de la ſageſſe, enrichie par l'agriculture & le commerce, elle a eu le bonheur de conſerver ſes droits & d'être regardée comme le modele & le centre de toutes les colonies de l'Amérique Septentrionale.

Un terrein immenſe à défricher occupoit trop de bras pour en laiſſer un nombre ſuffiſant au commerce, cependant celui que les Penſylvains ont fait avec la métropole depuis 1697 à 1773 ſe monte, exportations & importations réunies, à 10,974,724 liv. 3 ſous, ce qui fait, année commune, une circulation de 142,528 liv. 17 ſous 6 den. ſterl. On ſent naturellement qu'un pays dont la population eſt conſidérable & dont les productions ne conſiſtent qu'en bled & autres grains, en beſtiaux & bois, ne peut fournir un équivalent aux marchandiſes qu'on y importe, auſſi l'excédent de ces dernieres a-t-il été de 9,769,586 liv. 17 ſous 7 den. Pendant cet intervalle la balance fut toujours en faveur de l'Angleterre. Pour établir une idée de comparaiſon de ſon commerce particulier & direct avec l'Afrique, les Indes Occidentales, le midi de l'Europe & l'Angleterre, ajoutons qu'en 1769 la balance de ſon com-

merce montoit en exportations de chez elle à 583,686 liv. 3 ſous 8 den. & en importations de tous ces différens ports à 222,943 liv. 9 ſ. 11½ den. ſterl. (les Jerſeys compris.)

Virginie et Maryland.

Sous la domination de l'Angleterre ces deux provinces paroiſſent n'en former qu'une. La nature a mis tant de reſſemblance à tous égards entre elles ; leurs productions, leur liaiſon intime de commerce ſont ſi analogues, qu'on les prendroit pour deux diſtricts d'une même province plutôt que deux provinces diſtinctes, formant deux gouvernemens particuliers. Si l'on vouloit former une ligne de démarcation dans l'échelle de leur commerce, l'exécution en ſeroit plus difficile qu'avantageuſe ; telle eſt l'idée qu'on doit s'en faire dans le tems qu'elles étoient ſoumiſes à la Grande-Bretagne. La main ſeule de la liberté pouvoit en marquer les limites, en montrer les différentes nuances.

Je vais donc m'arrêter à l'état du commerce de l'une & l'autre comme n'en faiſant alors qu'un. Outre le bled d'Inde, le froment, quelques pelleteries, du bois & de la térébenthine, la Virginie & le Maryland produiſent une quantité conſidérable de tabac, & ce dernier objet eſt le plus important. A l'égard du chanvre & du lin, la récolte commence à devenir plus grande, mais les colons la gardent preſque toute chez eux : on évalue déja à plus de 4000 tonnes de chanvre & 2000 de lin, ce qu'ils mettent annuellement en œuvre pour leur propre uſage.

Le commerce de ces deux provinces préſente un tableau différent des autres : ici les importations en Angleterre excédent de plus de huit millions de livres ſterl. les exportations de l'Angleterre, puiſque les premieres ont monté depuis 1697 à 1773 à 28,909,797 liv. 10 ſous 1 d. & les ſecondes à 20,727,465 liv. 14 ſ. 1 den. enſorte que l'excédent net du premier produit donne 9,879,730 liv. 16 ſous 5 den. contre l'autre qui n'eſt que de 1,697,399 liv. 4 den. Le réſultat de cette circulation pour l'Angleterre ſeule donne en conſéquence, année commune, un total de 644,539 liv. 15 ſ. 8 d. ſterl. Ajoutons à cette évaluation moyenne leur commerce direct avec les autres parties du monde : l'année 1769 nous ſervira d'exemple. Le total de ſes exportations au midi de l'Europe, en Angleterre & dans les Indes occidentales fut de 719,803 liv. 8 ſous 7 den. & celui de ſes importations 498,089 liv. 2 ſous 10 den. ſterl. Ces expoſés ſeuls ſuffiſent pour montrer les reſſources immenſes que ces deux provinces tirent continuellement de leur ſein.

Obſervons que tous les articles exportés de la Grande-Bretagne à la Virginie & au Maryland étoient de ſes productions & manufactures, un très-petit nombre excepté, encore ceux-ci étoient-ils de ſa propre importation, & une des branches les plus lucratives de ſon commerce ; de ſorte que le bénéfice que l'Angleterre en retiroit, égaloit, ou à-peu-près, le prix qu'ils lui avoient coûté de premier achat, tandis qu'une partie aſſez conſidérable des articles exportés de la Virginie & du Maryland à très-bas prix, paſſoit dans les colonies voiſines

pour y être échangée contre d'autres articles de leur crû que l'Angleterre ne pouvoit fournir que de la ſeconde main. Mais le plus grand avantage que l'Angleterre retiroit de ſon commerce avec ces deux provinces, étoit celui du tabac, denrée qui, outre les profits particuliers de commerce pour le marchand, produiſoit immédiatement un revenu public plus grand qu'aucune de celles qui entrent dans le cercle de ſon commerce. Pour rendre cet avantage plus ſenſible, il n'eſt pas indifférent de remarquer que ſi l'on importoit annuellement 96,000 tonnes de tabac de la Virginie & du Maryland dans la Grande-Bretagne, il ne s'y en conſommoit que 13,500, dont l'impôt, à 26 liv. par tonne, montoit à 351,675 liv. & que les 82,500 tonnes reſtantes étant exportées par les Anglois dans les autres parties de l'Europe, la valeur en retournoit à la Grande-Bretagne en argent comptant. (1).

Il ſeroit inutile d'entrer en quelques détails pour prouver les avantages qui proviennent d'un tel commerce. Avec le ſuperflu d'une denrée qui n'entre pas dans le cercle des beſoins, l'on a dans ſes mains la balance contre les choſes néceſſaires que l'on eſt indiſpenſablement obligé d'acheter des autres pays, & par conſéquent à perte. Tel étoit le cas de l'Angleterre : énoncer ces avantages, c'eſt les prou-

(1) Comme les Anglois ne conſommoient pas la ſixieme partie du tabac qu'ils importoient, ils augmentoient, par la vente du ſurplus en argent comptant, leur numéraire de 3 à 9 millions année commune. Aucune autre poſſeſſion même de l'Inde ne leur donnoit, peut-être, un profit plus net.

ver. Disons encore que ce seul commerce donnoit continuellement de l'emploi à 330 navires & à 3960 matelots. La Virginie & le Maryland servoient donc non-seulement à enrichir l'Angleterre, mais encore à étendre la partie la plus essentielle de sa force nationale (1).

Les Carolines.

L'Angleterre comprenoit anciennement sous cette dénomination les districts qu'ils nommerent ensuite Caroline septentrionale & Caroline-méridionale : le premier n'a jamais offert que des produits très-bornés en comparaison de ceux du second, parce que les encouragemens y ont été moins grands pour la culture, & que peut-être la nature du sol ne répondoit pas autant aux soins des colons. Quoi qu'il en soit, nous embrasserons sous un seul exposé le commerce de ces deux districts ou de ces deux provinces.

Lorsque les Anglois s'occuperent des moyens d'augmenter les ressources des colons de la Caroline-septentrionale, ils firent plusieurs tentatives pour cultiver le bled & le vin. Les premiers essais répondirent à leur attente, & l'on vit que le sol étoit également propre à l'une & à l'autre de ces denrées si nécessaires à l'homme. Indépendamment de ces heureuses tentatives, il paroît que les colons, accoutumés à suivre les sentiers battus, renoncerent à un avantage si grand & si manifeste, peut-être par manque d'encouragement, peut-être par manque de débouché. D'un autre côté, l'Angleterre avoit

(1) Voyez le Chap. XIX, 2e. partie.

par devers elle des raiſons d'intérêt & de politique qui ne lui permettoient pas de donner une trop grande extenſion à la culture & au commerce de cette province. Ces raiſons ſe devinent aiſément, quand on conſidere le bénéfice de ſes exportations pour le fiſc public; mais paſſons à la Caroline-méridionale.

Aucune des colonies angloiſes n'a été cultivée avec plus de ſoin que celle-ci; auſſi l'Angleterre a été amplement récompenſée de ſes dépenſes: ainſi que l'agriculture, la civiliſation y eſt au plus haut degré de perfection. Les productions aborigenes y ſont très bien cultivées, & il n'eſt aucune région connue où les exotiques réuſſiſſent auſſi-bien & perdent auſſi peu de leur bonté naturelle que dans la Sud-Caroline. Parmi ſes différentes productions le riz eſt ſans contredit une mine très-riche, très-abondante & le ſoutien immédiat de la colonie.

La Caroline produiſent annuellement à la Grande-Bretagne environ 100,000 barrils de riz; elle en vendoit le ſurplus de ſa conſommation au nord de l'Europe: la poſſeſſion excluſive d'un tel commerce contribuoit pour beaucoup à lui donner & conſerver dans les marchés de l'Europe cette influence, cette prépondérance dont elle ſavoit ſi bien tirer tous les avantages pour s'en prévaloir.

Depuis l'origine de la Caroline juſqu'à 1773, c'eſt-à-dire pendant ſoixante & dix-ſept années, le montant des exportations & des importations faites par l'Angleterre s'élevent à 20,387,528 liv. 14 ſous 6 den. & l'excédent des importations en Angleterre à 3,393,556 liv. 16 ſous; conſéquemment l'excédent des exportations en cette

colonie n'offre que 349,967 liv. 15 ſous 6 den. ce qui produiſoit, année commune, une circulation de 264,773 liv. 10 ſous ſterl.; à cette ſomme il convient d'ajouter celle que les regiſtres publics de la province montrent avoir été produite en 1769 par ſon commerce direct tant en Afrique, qu'aux Indes occidentales, au midi de l'Europe & en Angleterre, retours compris, ſavoir 1,066,914 liv. 15 ſ. 6 den. ſterl. Telles étoient les reſſources que les Carolines offroient à la Grande-Bretagne avant la révolution.

Géorgie.

Avant que l'Eſpagne eût cédé la Floride à l'Angleterre, celle-ci crut qu'il étoit de la prudence d'établir une barriere reſpectable entre les Carolines & la Floride; en conſéquence elle envoya en 1732 ſur le terrein intermédiaire, qu'elle appella Géorgie, une nouvelle colonie d'habitans. Cette barriere étant enſuite devenue inutile par la ceſſion de l'Eſpagne, les Anglois ne s'occuperent pas moins des moyens de faire proſpérer cet établiſſement. On y cultiva du riz, de l'indigo & de la ſoie. Le commerce de la Géorgie a produit dans le cours de 37 ans, la ſomme de 746,093 liv. 11 ſous pour les exportations faites par l'Angleterre, & celle de 622,958 liv. 1 ſous 5 den. ſterl pour les importations: les premieres ont produit un excédent de 221,982 liv. 18 ſous 9 den. & les ſecondes celui de 98,847 liv. 9 ſous 2 den. c'eſt, année commune, un commerce réciproque de 37,001 liv. 5 ſous. Suivant les regiſtres publics de la province pour 1769, ſi l'on ajoute

les importations & les exportations directement faites par cette colonie dans différents ports étrangers, son commerce total sera de 105,664 liv. 19 sous 7 den. Depuis cette époque cette colonie a beaucoup prospéré, nous aurons dans la suite occasion d'en parler plus amplement en montrant ce que peuvent produire sur l'esprit des cultivateurs & du négociant les douceurs d'une existence indépendante & d'un commerce libre.

CHAPITRE XII.

LA FLORIDE.

LA Floride est, comme la Caroline, divisée en deux provinces du même nom, distinguées seulement par leur situation, l'une à l'ouest, l'autre à l'est.

Sa situation.

La partie orientale, dont St.-Augustin est le chef-lieu, est située au 298e degré 30′ de longitude & au 30 degré de latitude septentrionale; la Floride occidentale, qui a Pensacola pour capitale, est sous la latitude septentrionale de 30 degré 55′ & par les 290 degré 50′ de longitude.

Nous avons vu dans le Chap. IV l'histoire de sa découverte; voyons maintenant quels ont été les révolutions & les progrès de ces deux provinces. Sous le nom de Floride, l'ambition espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique qui s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales; mais la fortune qui se joue de

l'orgueil national, a reſſerré depuis long-tems cette dénomination illimitée dans la Péninſule que la mer a formée entre la Géorgie & la Louiſiane.

La Floride ne fut diviſée en deux gouvernemens, que lorſqu'elle paſſa au pouvoir des Anglois par le traité de paix de 1763; cette poſſeſſion devenoit d'autant plus précieuſe qu'elle facilitoit les opérations de commerce avec les colonies eſpagnoles. La nature du ſol le rend propre aux choſes les plus néceſſaires des autres pays, particuliérement à différentes ſortes de drogues médicinales, au vin, à la cochenille, ſur-tout au ſaſſafras & à l'indigo. L'importance de ces objets dans le commerce eſt trop univerſellement connue pour qu'il ſoit beſoin d'en recommander la culture.

Ses productions.

On penſeroit naturellement que l'acquiſition de la Floride auroit mis les Anglois dans le cas de regarder comme inutile la barriere qu'ils avoient formée entre les Carolines, les colonies eſpagnoles & leurs Indiens en Floride; mais cette barriere étoit au contraire indiſpenſable, car il eſt clair que les Eſpagnols ne pouvoient être que très-jaloux d'une colonie ſi voiſine des leurs & ſi bien ſituée pour commercer avec elles; ce qui ne cadre point avec le principe fondamental de leur gouvernement, qui eſt de fournir entiérement lui-même à ſes domaines d'Amérique les marchandiſes d'Europe dont ils ont beſoin. D'ailleurs, c'eût été une faute en politique, de la part des Anglois, de négliger ou de ſe diſpenſer d'avoir des troupes, des fortereſſes, & des places d'armes dans un pays ſi expoſé aux incurſions des Indiens,

qui n'attaquent jamais que par ſurpriſe & mettent tout à feu & à ſang. Il n'y a point de ſûreté contre eux tant qu'on les a pour ennemis. Qu'on en faſſe des amis & l'on n'aura rien à craindre de leur voiſinage; c'eſt le ſeul moyen qui reſte aux Européens; c'eſt en vain qu'ils voudront vaincre ces Indiens par la force (1).

Son commerce.

Le commerce de la Floride n'a pas eu des progrès proportionnés à la bonté de ſon ſol & à ſon heureuſe ſituation. Cela peut venir de l'inquiétude que les Indiens cauſoient aux colons & des principes de jalouſie toujours ſubſiſtans entre l'Eſpagne & l'Angleterre. Quoi qu'il en ſoit, cette colonie n'exporta de ſes denrées en 1769 que pour 29,920 liv. 8 ſous 10 deniers & ſon importation ne paſſa pas 14,693 liv. 13 ſous 1 den. A l'égard de ſon commerce direct avec l'Angleterre, les exportations depuis 1763 juſqu'à 1773 ſe montent à 375,068 liv. 15 ſous 4 den. les importations à 79,993 liv. 10 ſous 3 den. ſterl. Pendant ces dix années l'excédent des importations a été nul, mais celui des exportations s'eſt monté à 295,075 liv. 5 ſ. 1 denier : cette différence annonce un défaut de culture nuiſible à cette colonie. Le réſultat de ces opérations donne pour terme moyen un commerce, année commune, de 45,506 liv. 4 ſous 10 den. ſterl.

Saint Auguſtin.

Saint-Auguſtin, capitale de la Floride orientale, eſt ſitué ſur la côte-EST eſt de la péninſule, baigné par les eaux de l'océan atlanti-

(1) Voyez ce que nous avons dit à ce ſujet dans notre Chapitre VI.

que, à 80 lieues environ de l'embouchure du golfe de la Floride ou du canal de Bahama, & environ 47 de la ville & riviere de Savannah.

Penſacola Penſacola, capitale de la Floride occidentale eſt un havre excellent dans la baie du Mexique à 11 lieues à l'eſt des Port-Lewis & Mobile, & 158 à l'oueſt de l'iſle des Tortues. C'eſt dans ces deux villes que ſe font toutes les expéditions & tout le commerce des deux Florides.

La Floride eſt une poſſeſſion délicate à maintenir par rapport au ſyſtême de l'Eſpagne qui ne permet à aucune puiſſance de faire le commerce direct de ſes colonies, & n'a jamais vu ſans jalouſie cette poſſeſſion dans les mains d'une autre. D'ailleurs l'Angleterre, ſurveillée par cette puiſſance & par les Etats-Unis, ne pouvoit ſans s'expoſer à des tracaſſeries continuelles, conſerver aucune domination dans cet endroit; c'eſt ce qu'elle a compris non-ſeulement en cédant à l'Eſpagne dans l'acte des préliminaires la Floride orientale, mais en lui aſſurant encore la libre poſſeſſion de la Floride occidentale.

Cette ceſſion auroit été plus naturelle & plus convenable, ſi elle eût été faite aux Etats-Unis, dont les provinces ſont contigues à la Floride & terminent à tous égards la pointe ſud du continent ſeptentrional. On ſent très-bien que les Nord-Américains trouvent la Floride ainſi que le Canada trop à leur convenance pour ne pas ſaiſir les occaſions qui pourroient légitimer leurs droits & arrondir ainſi leur empire. Faſſe le ciel que cette acquiſition ne ſoit pas la ſuite & le prix de la guerre!...

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Gouvernement civil & militaire établi en Amérique par l'Angleterre.

DANS les beaux jours du commerce de la Grande-Bretagne avec ſes colonies, la mere-patrie entretenoit aux dépens de ſes enfans un ſi grand nombre de gens en place, que j'ai penſé qu'on en verroit avec plaiſir une énumération authentique, afin de ſe faire une idée des dépenſes énormes que ces charges devoient occaſionner.

ETABLISSEMENT GÉNÉRAL.

1 Commandant en chef de toutes les forces de S. M. en Amérique.
1 Vice-Amiral.
1 Secrétaire d'état, 1 ſous-ſecrétaire, 1 premier Commis en chef.
1 Commandant en chef de tous les vaiſſeaux.
1 Intendant général des forêts, 1 autre dans le Canada.
1 Auditeur général des plantations, 1 député.
1 Surintendant pour les affaires des Indes dans la partie méridionale, 1 autre de même pour la partie ſeptentrionale.
4 Juges de la cour ſupérieure de la vice-amirauté, réſidants à Charles-Town, Philadelphie, Boſton & Hallifax.
6 Commiſſaires à l'établiſſement de la douane

pour le continent de l'Amérique, les Bermudes & les isles de Bahama, 1 secrétaire, 1 caissier, 1 receveur-général, 1 député-caissier, 1 contrôleur-général, 1 solliciteur-général.

2 Inspecteurs-généraux des exportations, 1 inspecteur en chef, 1 garde-minute.

1 Receveur-général pour l'hôpital de Greenwich en Amérique.

1 Député-maître-général des postes pour le sud, l'autre pour le nord.

Pour l'Armée.

1 Général & commandant en chef, 2 aides-de-camp, 1 secrétaire, 1 major-général, 1 aide-de-camp, 2 brigadiers-généraux, 1 député-adjudant-général.

2 Ingénieurs à New-York, 1 à Québec, 1 à Hallifax, 1 à Philadelphie, 2 dans la Floride orientale, 2 dans l'occidentale.

1 Maître-général des barraques, 1 juge-avocat,

1 Chirurgien-général, 1 directeur de l'hôpital.

1 Commissaire-général des magasins & provisions.

1 Député, maître payeur-général.

1 Commissaire-général des revues, 1 prévôt-maréchal, &c. &c.

Qu'on ajoute à cela le nombre prodigieux de subalternes que toutes ces places exigeoient, on sentira aisément combien la caisse des Etats-Unis doit être soulagée depuis qu'ils ont arboré l'étendard de la liberté.

Tel a été le préjugé des Européens contre

les peuples de l'Amérique jusqu'à la révolution actuelle, qu'ils n'imaginoient pas qu'il pût y avoir un sage gouvernement au-delà de l'atlantique. Tout atteste cependant qu'avant cette époque, les provinces qui composent aujourd'hui les Etats-Unis, avoient toutes les sortes d'établissemens qui peuvent contribuer au bon ordre, à l'harmonie, à une communication facile, en un mot, à tout ce qui constitue la félicité publique. Chaque état avoit ses assemblées, sa cour de chancellerie, son tribunal de justice ordinaire, sa chambre pour les causes civiles, ses sessions générales de paix, sa cour d'amirauté, ses assemblées d'amirauté, sa cour d'appel, ses officiers de douane, sa milice provinciale, ses garnisons, ses commissaires pour l'église & pour les écoles, ses officiers de pilotage pour les rades & ports, ses officiers de police pour la propreté & l'entretien des rues, ses commissaires & inspecteurs pour le tabac & autres denrées, ses juges de paix, sa garde de nuit, ses tarifs, ses quayages, ses poids, ses magazins, ses postes, ses relais; en un mot, l'on voit régner tant d'ordre, de décence, de sûreté, de tranquillité dans Philadelphie, Boston, Savannah, Charles-Town, St. Augustin, &c. &c. qu'il n'est personne qui à tous ces égards ne préférât le séjour de ces villes à celui de la ville la mieux policée de l'Ancien-Monde. Osons le dire, l'Amérique Septentrionale a eu son siecle d'or, & cela est si vrai que, sans déroger à la loi, on a vu jusqu'à 15 à 20 ans s'écouler sans qu'il y ait été prononcé un seul arrêt de mort.

Gouvernement civil des Etats-Unis.

Les terres en Amérique sont si fertiles qu'el-

Richesse de l'agriculture.

les fourniſſent toujours au cultivateur beaucoup au-delà de ſes beſoins. La diſette, ce fléau qui déſole ſi ſouvent nos campagnes, ne s'y fait point ſentir. Au contraire, une heureuſe aiſance regne dans tous les villages, & l'œil de l'Européen doit être frappé en voyant aller & revenir de leurs champs ces cultivateurs à cheval. Il eſt même très-rare de rencontrer un voyageur à pied. Ces cultivateurs ne ſont ni ruſtres, ni groſſiers comme les nôtres (1); il n'eſt pas beſoin de ſe mettre en garde contre leur ſoupleſſe & leur diſſimulation; ils ne tiennent point comme eux aux préjugés de la routine & des uſages antiques, & ſont plus adroits à inventer, perfectionner & ſimplifier leurs inſtrumens de ménages & autres. Ils ſavent tous lire, & les affaires publiques les occupent comme leurs affaires particulieres. Ils ont preſque tous la gazette qui s'imprime dans leur bourgade, à qui ſouvent ils donnent le nom de ville.

Peuples de l'Europe, ceſſez donc de regarder l'Amérique comme une région ſauvage, & comme une terre inculte & négligée. Sachez que la civiliſation y eſt parvenue au même degré de perfection que chez vous, & que peut-être elle ſurpaſſera bientôt la vôtre en vous forçant à l'admirer.

---

(1) Les payſans dans la plus grande partie de l'Europe ne ſont tels que par l'aſſerviſſement, la dépendance honteuſe où les tiennent la morgue, l'orgueil, & la cupidité des ſeigneurs de village.

CHAPITRE XIV.

Usages de commerce, & monnoies en Amérique avant la révolution.

QUOIQUE les usages de commerce, pratiqués ci-devant entre la Grande-Bretagne & ses colonies, ne puissent être considérés comme devant subsister toujours les mêmes, ce n'est pas une raison pour les passer sous silence; ils serviront d'éclaircissement à ceux qui y sont intéressés par des opérations anciennes, & d'instruction pour ceux qui cherchent à se former une juste idée de ce commerce. D'ailleurs, puisque c'est cette république nouvelle qui doit probablement un jour changer toute la constitution civile du Nouveau-Monde, il faut être scrupuleux sur tout ce qui la concerne.

Usages de Commerce dans quelques-unes des principales villes de l'Amérique Septentrionale, tels qu'ils étoient suivis en 1774 relativement à leur commerce avec la Grande-Bretagne, & tels qu'ils le sont encore, sur-tout à l'égard du cours des changes.

Pour avoir 100 livres sterlings, la Virginie, la Nouvelle-Hampshire, Massachuset, Rhode-Island, Connecticut, donnoient. 125 liv. cour.
La Nord-Caroline } . . . . . 150. dito.
New-York . . . . }
Les Jerseys . . . . . }
Les Etats de la Delaware } . . . 143¼ dito.
La Pensylvanie. . . . . }
Le Maryland . . . . . }
La Sud-Caroline . . . . . 700. dito.
La Géorgie . . . . . 108. dito.
La Floride orientale . } . . . . . 100. dito.
La Floride occidentale. }

L'intérêt permis étoit de 8 p% par an, excepté en Virginie, où il n'étoit qu'à 6 p%.

Le change à *Charles-Town*, capitale de la Sud-Caroline, étoit avec

Boston L. 541. 13 s. 4 d. pr. 100 l. arg. de permission.
New-York . . 400. . . . . 100 l. ct. de New-York.
Philadelphie . 433. 6. . 8 . . 100 l. ct. de Pensylvanie

Les lettres de change qui revenoient à protêt assujettissoient le tireur dans la Nord-Caroline à 15 p% de rechange & 10 p% d'intérêt.

Les lettres de change se tiroient toutes sur la *Grande-Bretagne*, New-York & Philadelphie à 30 jours de vue; rarement sur quelques autres provinces ou isles des indes occidentales.

Dans la Sud-Caroline. . . 10. . . . dito. }
Dans la Géorgie. . . . . 15. . . . dito. } 8 p% dito.
Dans les deux Florides . 15. . . . dito. }

TABLEAU de la valeur des monnoies d'Angleterre, de Portugal & d'Eſpagne, qui ont cours dans la Sud-Caroline, la Géorgie, &c.

		Grande Bret.			Sud Caroline.			Géorgie.		
		L.	S.	D.	L.	S.	D.	L.	S.	D.
Angleterre.	Guinée	1.	1.	0.	7.	7.	0.	1.	3.	0.
	Ecu	5.	0.	0.	1.	15.	0.	0.	5.	0.
	Schelling	0.	1.	0.	0.	7.	0.	0.	1.	0.
	Six *pences*	0.	0.	6.	0.	3.	6.	0.	0.	6.
Portugal.	Johannes	3.	12.	0.	26.	0.	0.	4.	0.	0.
	Demi-Johannes	1.	16.	0.	13.	0.	0.	2.	0.	0.
	Moëdore	1.	7.	0.	9.	15.	0.	1.	10.	0.
Eſpagne.	Piſtole	0.	16.	6.	6.	0.	0.	0.	18.	0.
	Demi-piſtole	0.	8.	3.	3.	0.	0.	0.	9.	0.
	Piece de 2 piſtol.	1.	13.	0.	12.	0.	0.	1.	16.	0.
	Piece de 4 piſtol.	3.	6.	0.	24.	0.	0.	3.	12.	0.
	Dollar (1)	0.	4.	6.	1.	12.	8.	0	5.	0.
	Demi-Dollar	0.	2.	3.	0.	16.	3.	0.	2.	6.
	¼ dito *milled*	.	.	.	0.	8.	1½.	0	1.	0.
	Dito un *milled*	.	.	.	0.	7.	6.	0.	1.	0.
	⅛ dito *milled*	.	.	.	0.	4.	¾.	.	.	.
	Piſtarine	.	.	.	0.	6.	3.	.	.	10½.

Dans la Floride orientale la piſtole vaut 6 f. 6 d.
le Dollar . . 4. 8.
le Johannes 16 dollars.

Dans la Floride occiden. la Piſtole vaut 4 dollars
le Dollar . . . 4 f. 8 d.
le Johannes 17 dollars.
le Moëdore . 6 dollars.

(1) Le dollar eſt *actuellement* l'argent repréſentatif du commerce des Etats-Unis, dont le change direct avec la France eſt 1 dollar pour 5 liv. tournois, à 30 jours de vue.

CHAPITRE XV.

Tableau ou Balance genérale du Commerce de la Grande-Bretagne avec ſes Colonies depuis 1697 à 1773.

IL eſt malheureux, ſans doute, pour l'Angleterre, qu'elle ait eu la folie de vouloir ſubjuguer un pays que la nature fit pour être libre, & dont l'étendue ſeule devoit lui paroître un obſtacle invincible à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Mais, comme il faut aux empires ainſi qu'aux particuliers des exemples qui les frappent pour leur ſervir de regle & de leçon dans leur conduite, l'arbitre des deſtinées à permis que ce fût une nation fiere de ſes avantages, orgueilleuſe de ſes victoires, qui devint la victime de ſon ambition, & un exemple dans les ſiecles futurs pour les puiſſances qui ſeroient tentées d'avilir leurs ſujets en les rendant eſclaves.

Long-tems avant la reconnoiſſance de l'indépendance, mais dans un tems où l'Angleterre n'oſoit pas revenir ſur ſes pas, les Anglomanes les plus ardens étoient obligés de convenir que l'Amérique étoit à jamais perdue pour l'Angleterre : on peut conſulter à cet égard un ouvrage qui a pour titre : *A view of the evidence relative to the conduit of the American war under Sir William Howe, lord viscount and general Burgoine, as given before a committee of the houſe of commons.*

L'auteur de ce rapprochement des divers témoignages rendus ſur cet objet, après avoir fait tous ſes efforts pour faire tomber le blâme des revers publics ſur la mauvaiſe conduite des généraux, ne peut s'empêcher de terminer ſon ouvrage par ces paroles remarquables : *The conſéquences of this unaccountaly weak and wretchet conduit are, thirty thouſand men lost, thirty millions of money expended, thirteen provinces lost, and a warwith the whole houſe of Bourbon.* C'eſt-à-dire : « Quelles ſont les ſuites de cette conduite foible & déplorable ? Trente mille hommes perdus, trente millions ſterlings ſacrifiés inutilement, treize provinces perdues pour jamais, & une guerre avec toute la maiſon de Bourbon.

Malgré les ſoins que nous avons pris de préſenter fidelement l'état du commerce de l'Angleterre dans l'Amérique Septentrionale avant la révolution, nous croirions notre travail imparfait, ſi nous ne préſentions au lecteur la balance exacte de nos calculs pour démontrer avec évidence & préciſion quelle eſt la perte réelle que l'indépendance des Nord-Américains a cauſée à la Grande-Bretagne. Nous garantiſſons ces calculs avec d'autant plus d'aſſurance que nous les avons ſcrupuleuſement rédigés d'après les regiſtres du parlement. Ce tableau, ou plutôt cette balance générale, devoit naturellement terminer la premiere partie de cet ouvrage.

Pour faciliter l'intelligence de nos calculs à l'égard des excédens, voici la maniere d'en vérifier l'exactitude. Prenons par exemple les

ſommes énoncées pour le commerce de la Baie d'Hudſon, pag. 56.

Import. 681,582. 18. 2.		Exc. des imp. 460,311. 9. 9.	
Export. 227,622. 2. ½.		Exc. des exp. 6,350. 13. 7½.	
Reſte 453,960. 16. 1½.		Total 453,960. 16. 1½.	

Exportations.	227,622. 2. ½.
Excédent des import.	460,311. 9. 9.
Enſemble	687,933. 11. 9½.
Excédent des export.	6,350. 13. 7½.
Reſte	681,582. 18. 2. total des imp.

On aura également un même reſte ſi l'on déduit les excédens des ſommes importées & exportées.

BALANCE GÉ

Du Commerce reſpectif de l'Angleterre &

DE L'AMÉR

DEPUIS 1697 JUSQ

Le compte rendu en Parlement des Exportations & des Importations pendant l'eſpace d
avons cru devoir en faire un examen particulier pou

EXPORTATIONS D'ANGLETERRE EN AMÉRIQUE DEPUIS 1697 à 1773.	IMPORTATIONS D'AMÉRIQUE EN ANGLETERRE DEPUIS 1697 à 1773.	EXCÉDAN D'ANGLETE
liv. 77,087,268. 18. ſ. 6¾. d. ſterlings.	liv. 52,753,479. 2 ſ. 11½ d. ſterlings.	liv. 24,3
ou	ou	
liv. 1,734,463,550. 17. ſ. 7⅞. d. tourn. (1)	liv. 1,186,953,280. 16. ſ. 6¾ d. tournois.	liv. 547,5

Mais il eſt bon d'obſerver que depuis la naiſſance de ce Commerce en 1697 juſqu'à l
ont été tantôt en faveur, tantôt au déſavantage de l'Angleterre. En ſorte qu'on peut
ſa conſiſtance, & que les excédans des Exportations Angloiſes en Amérique ont ét
tations de l'Amérique en Angleterre, comme on le peut voir dans l'expoſé ſuivant.

EXPORTATIONS ANGLOISES EN AMÉRIQUE de 1746 à 1773.	IMPORTATIONS AMÉRICAINES EN ANGLETERRE de 1746 à 1773.	EXCÉDAN D'ANGLETE
liv. 53,622,400. — ſ. 3 d. ſterlings.	liv. 27,936,613. 13. ſ. 1 d. ſterlings.	liv. 25,6
ou	ou	
liv. 1,206,504,000. 5. ſ. 11½ d. tournois.	liv. 628,573,807. 4. ſ. 4½ d. tournois.	liv. 577,5

GÉNÉRALE

gleterre & de ſes Colonies du Continent

MÉRIQUE,

697 JUSQU'A 1773.

pendant l'eſpace de 77 années nous a paru ſi eſſentiel à notre Ouvrage, que nous
en particulier pour en tirer un réſultat ſommaire.

QUE 73.	EXCÉDANT DES EXPORTATIONS D'ANGLETERRE en AMÉRIQ. pendant 77 ans.	ANNÉE COMMUNE Ces excédans d'Exportations répondent à
ings.	liv. 24,333,789. 15. ſ. 7½ d. ſterlings.	liv. 316,023. 4 ſ. 11 d. ſterlings.
	ou	ou
rnois.	liv. 547,510,270. 1. ſ. 1½ d. tournois.	liv. 7,110,522. 19 ſ. 10½ d. tournois.

n 1697 juſqu'à l'année 1745, les excédans des Exportations & des Importations
ſorte qu'on peut dire qu'à l'époque de 1746 ce Commerce paroît avoir pris toute
Amérique ont été de beaucoup plus fortes pendant ces 28 ans que les Impor-
'expoſé ſuivant.

IES .	EXCÉDANT DES EXPORTATIONS D'ANGLETERRE EN AMÉRIQUE en 28 ans.	ANNÉE COMMUNE Ces excédans d'Exportations répondent à
ngs.	liv. 25,685,786. 7 ſ. 2. d. ſterlings.	liv. 917,349. 10 ſ. 3 d. ſterlings.
	ou	ou
ois.	liv. 577,930,193. 1 ſ. 3. d. tournois.	liv. 20,640,364. — ſ. 7½ d. tournois.

Comme nous avons pris collectivement toutes les Colonies Anglo-Américaines, que notre bu
qu'aux seules Colonies indépendantes, il faut déduire de cette somme de . . . . . liv.
l'excédant des Exportations d'Angleterre dans les Colonies indépendantes ; savoir : *la Baie d'Hudson, le Canada, l'Isle St.-Jean, le Cap-Breton, Terre-Neuve, la Nouvelle-Ecosse, les Florides*, formant ensemble, année commune, un Excédant de . . . . . liv.

& donnent pour le véritable excédent des Exportations de la Grande-Bretagne dans ces Colonies actuellement indépendantes un solde annuel pour la mere-patrie de . . . . . liv.

pour le payement duquel les Américains retiroient de leur commerce direct avec le midi de l'Europ
cens mille livres sterlings, à en juger par celui qu'ils firent en 1769, suivant un tableau qui fut fai

EXPORTATIONS
DES COLONIES AMÉRICAINES en 1769.

Aux Indes occidentales	l. 758,574.	4 s.	9 d. sterl.
En Afrique	20,278.	5.	1.
Au midi de l'Europe .	657,577.	6.	6.
liv.	1,436,429.	16.	4.

IMPORTATIONS
DES COLONIES AMÉRICAINES en 1769.

Des Indes occidentales	l. 800,427.	8 s.	— d. sterl.
De l'Afrique . . .	155,613.	—	—
Du midi de l'Europe .	82,657.	1.	6.
liv.	1,038,697.	9.	6.

dont il faut déduire l'excédant du Commerce particulier des Colonies qui sont restées soumises à l'Angleterre ; telles que *Terre-Neuve, le Canada, la Nouvelle-Ecosse*, & *les deux Florides*, qui font ensemble un objet de li
solde en faveur du Commerce des Colonies indépendantes avec l'Europe, l'Afrique & les Indes occidentales li

Du résultat de ces tableaux il paroît que l'Angleterre, comme *corps particulier*, indépendamment d'une somme de li

qu'elle mettoit annuellement en circulation, depuis 1746, dans son Commerce avec les Colonies indépendantes, tant Importations qu'Exportations, retiroit annuellement un solde en sa faveur de . l
Ce solde augmentoit dans la même proportion ses richesses & son industrie, tandis que d'un autre bénéfices généraux que les Colonies indépendantes faisoient avec les autres pays, Commerce étendu, que sans cela les Colonies-Unies n'auroient jamais pu payer leur dette à la métropole. Cette dette d'être en faveur de l'Angleterre.

Si l'on ajoute au bénéfice annuel attaché à cette circulation, la perte pour le fisc public, la p dans les marchés de l'Europe, de ressource dans le Commerce des particuliers, dont les Etats-Uni idée de ce que coûte à l'Angleterre l'indépendance des Américains.

(1) La livre sterling évaluée à 22 livres 10 sous tournois.

ines, que notre but dans les Tableaux ci-deſſus eſt de n'appliquer le réſultat de nos calculs
. . . . . liv. 917,349. 10 ſ. 3 d. ſterlings. ou liv. 20,640,364. — ſ. 7½ d. tournois,
: *la Baie*
lle-Ecoſſe,
. . . . . liv. 173,650. 3 ſ. 3 d. ſterlings. ou liv. 3,907,128. 13. ſ. 1½ d. tournois,
dans ces } . liv. 743,699. 7 ſ. — d. ſterlings. ou liv. 16,733,235. 7 ſ. 6 d. tournois;
c le midi de l'Europe, les Indes occidentales & l'Afrique un ſolde en leur faveur d'environ trois
n tableau qui fut fait dudit commerce ſur les regiſtres particuliers de chaque province.

ONS
ts en 1769.
27. 8 ſ. — d. ſterl.
3. — —
7. 1. 6.
97. 9. 6.

EXCÉDANT TOTAL
DES
EXPORTATIONS
DES COLONIES AMÉRICAINES en 1769.

liv. 397,732. 6 ſ. 10 d. ſterlings. ou liv. 8,948,977. 13. ſ. 9 d. tournois,

reſtées ſoumiſes à
ux Florides, qui
. . . . . liv. 99,713. 11 ſ. 2½ d. ſterlings. ou liv. 2,243,555. 2 ſ. 2 d. tournois.
que & les Indes
. . . . . liv. 298,018. 15 ſ. 7½ d. ſterlings. ou liv. 6,705,422. 11 ſ. 7 d. tournois.
ier, indépendam-
. . . . . liv. 2,912,821. 18. ſ. 4 d. ſterlings. ou liv. 65,538,492. 13. ſ. 6 d. tournois,
avec les Colonies
en ſa faveur de . liv. 743,699. 7. ſ. — d. ſterlings. ou liv. 16,733,245. 7. ſ. 6 d. tournois.

andis que d'un autre côté, comme *corps politique* & chef de l'Etat, l'Angleterre participoit aux
Commerce étendu, & plus utile ſans doute que celui que les Anglois faiſoient avec elles, parce
ropole. Cette dette auroit conſidérablement augmenté ſi l'excédent des Exportations eût continué

le fiſc public, la perte de propriété, d'induſtrie nationale, de concurrence & de prépondérance
, dont les Etats-Unis vont s'enrichir au ſein de la paix & de la liberté; on ſe fera aiſément une

G

erre tinent

É

J U

ant l'esp Ouvrage, que nous

particulier

EXCE COMMUNE
D'AN portations répondent à
liv. 4 ſ. 11 d. ſterlings.
ou

LE SPECTATEUR AMÉRICAIN.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Colonies.

L'HISTOIRE des ſociétés nous apprend que a civiliſation s'eſt étendue de l'orient à l'occi- ent, de l'Aſie vers l'Afrique & l'Europe, & e l'Europe vers l'Amérique. C'eſt ainſi que fondation des colonies a ſuivi preſque pas- pas les progrès de la civiliſation. Les récits uthentiques des événemens les plus reculés aroiſſent indiquer que les peuples de l'Aſie ommencerent à ſe rendre fameux par des éta- liſſemens formés ſur la côte orientale de la er Méditerranée, qu'ils répandirent des co- nies dans la plupart des iſles & ſur pluſieurs ôtes de cette mer, qu'enfin ils introduiſirent es peuplades ou tout au moins l'art de la cul- re juſque dans la Grece. De la Grece les co- nies ſe ſont étendues vers l'Italie, ou la

Origine des colonies.

Sicile : & de l'Italie les Romains en ont envoyé juſqu'aux frontieres occidentales de leur empire. Depuis la deſtruction de l'empire Romain en Europe juſqu'à la découverte de l'Amérique & des Indes, l'établiſſement des colonies paroît avoir été interrompu. La barbarie & l'ignorance qui couvrirent toute l'Europe dans cette longue ſuite de ſiecles l'empire qu'uſurperent la ſuperſtition & l'erreur ſur les eſprits, arrêterent toutes les entrepriſes qui auroient pu contribuer à perfectionner, à éclairer l'eſpece humaine.

Leur utilité. Des pays dévaſtés & dépeuplés par les maux de la guerre ne pouvant offrir aux conquérans qu'une poſſeſſion ſtérile, il étoit néceſſaire qu'on y envoyât des colonies pour les cultiver & les repeupler. L'hiſtoire des colonies n'eſt que l'hiſtoire des uſurpations : & ſi de telles fondations ont contribué à la gloire & à la puiſſance des Phéniciens, des Grecs & des Romains, elles ont été auſſi la cauſe premiere de leur décadence & de leur chûte.

La plus ancienne connue. Carthage, qui ne fut au commencement qu'une ſimple colonie phénicienne, devint par ſon commerce & par le ſentiment le plus exalté de l'amour de la patrie & de la liberté, une ville ſi floriſſante & ſi conſidérable, qu'elle comptoit 700,000 habitans (1) & plus de trois cents villes ſous ſa juriſdiction en Afrique. C'eſt de toutes les colonies celle qui a joué le plus grand rôle ; auſſi les Romains mirent toute leur gloire, employerent toutes leurs reſſources & leur force à la détruire. Il eſt à préſumer qu'elle auroit

(1) Strab. liv. 17.

été victorieuse, même de l'empire romain, si elle n'eût pas aliéné les esprits contre elle en exerçant sur ses colonies un despotisme tyrannique. Quel bonheur pour ce peuple puissant & industrieux si son ambition se fût borné à conserver les territoires, aussi riches que vastes & peuplés, qu'il avoit en son pouvoir! ou bien si, au lieu de pousser ses conquêtes vers le nord, il se fût contenté de les étendre vers le midi, en menant à sa suite chez des peuples plongés dans la barbarie & la paresse, les arts qui servent en même-tems à les occuper & à les civiliser! il auroit long-tems fleuri, comme une des nations les plus puissantes & les plus heureuses qui aient jamais existé. Mais les Carthaginois, entraînés par l'idée orgueilleuse de leur pouvoir & de leur opulence, affecterent la monarchie universelle. Ils se trouverent aux prises avec les Romains, qui, avec un esprit plus opiniâtre & plus belliqueux, épris de la même ambition, réussirent à s'élever sur les débris de Carthage. Aucune nation sur la terre depuis les Carthaginois n'avoit rappellé par son exemple une semblable révolution : à sa chûte près, l'Angleterre présente à l'univers les mêmes progrès, la même grandeur, les mêmes vexations & la même décadence.

Rivale des Romains.

Chez les Carthaginois, c'est un peuple éloigné qui vient donner des fers à la métropole & soumettre ses colonies; chez les Bretons, ce sont ses propres colonies qui, révoltées qu'on veuille leur donner des fers, les brisent sur la tête de leurs oppresseurs, & sur les débris du trône élevent leur puissance. Ainsi le rapport qu'il y a entre Carthage & Albion ne consiste

Comparaison de Carthage avec l'Angleterre.

que dans les ſuites de l'abus du pouvoir. La France, en épouſant le parti des Nord-Américains, eût pu jouer envers l'Angleterre le rôle des Romains envers Carthage, ſi comme les Romains, la France eût voulu employer toutes ſes reſſources à ſubjuguer ſon ennemi, mais les tems étant différens, & le ſyſtême politique des puiſſances de l'Europe contraire à l'extenſion d'un trop grand pouvoir, la France ne pouvoit prétendre dans cette querelle qu'à contribuer à l'indépendance américaine & affoiblir ainſi la Grande-Bretagne; l'événement a juſtifié ſes eſpérances : l'Amérique eſt libre, & l'Angleterre humiliée.

Vues politiques des Anglois en formant ſes colonies.

L'Angleterre, comme toutes les puiſſances de l'Europe qui ont formé des colonies éloignées, paroît avoir eu pour premier objet d'augmenter ſa population & ſes richeſſes, en établiſſant avec elles une communication de commerce d'une utilité réciproque. L'expérience a prouvé que les colonies angloiſes ont parfaitement répondu à la premiere de ces vues, par-tout où l'on en a fait l'eſſai; il eſt à préſumer qu'il en ſera de même ailleurs en ſuivant les mêmes principes; car on ne peut diſconvenir que ſans les encouragemens de la mere-patrie pour tout ce qui tenoit à l'agriculture & au commerce, les colonies américaines ne ſeroient pas parvenues à cet état de maturité qui les a rendues ſi puiſſantes & ſi redoutables en même-tems.

C'eſt en vain que quelques mauvais politiques cherchoient à inſinuer au gouvernement anglois, qu'en multipliant trop les colonies, il étoit à craindre de dépeupler la mere-patrie, les habitans n'en étant pas, diſoient-ils, aſſez

nombreux pour en pouvoir diſtraire pour ces tranſplantations. Le gouvernement plus éclairé, s'eſt conduit ſur de meilleurs principes. Londres abonde en hommes qui, faute d'être employés comme il faut, ſont une charge & pour l'induſtrie de ceux qui le ſont utilement, & pour le commerce de la nation : la conſommation qu'ils font à pure perte des denrées de premiere néceſſité en cauſe la diſette & la cherté ; conſéquemment la main-d'œuvre eſt plus chere, & les marchandiſes portées au marché ſe trouvent à un trop haut prix. Les capitales ont plus de ces hommes inutiles à nourrir, qu'il n'en faudroit pour fournir aux colonies qu'on voudroit établir ou maintenir. Au lieu de laiſſer une capitale chargée d'un poids ſi onéreux, qu'on les envoie peupler de nouveaux établiſſemens, ce ſera un avantage pour l'endroit qu'ils quitteront & pour eux-mêmes.

Moyen facile d'occuper les mendians.

Le nombre des mendians qui infeſtent les capitales, montre qu'elles ont plus de peuple que de moyens pour l'occuper, au moins convenablement, & conſéquemment qu'on en peut envoyer une partie ailleurs. Peut-être dira-t-on que tandis qu'ils fourmillent dans les rues de nos grandes villes, nos bourgs, nos villages ſont déſerts ; mais cela ne change rien à la choſe, parce que c'eſt leur travail & non leur nombre qui eſt un avantage pour le public ; ſi ce travail eſt diſcontinuée, ſemblables au frélon dans la ruche, ils ſont un obſtacle à l'induſtrie, & il vaudroit mieux qu'ils n'exiſtaſſent pas que d'être à ſa charge. En attendant donc qu'on exécute les loix contre les vagabons, ou qu'on en établiſſe d'autres, ſi cel-

les-ci ne suffisent pas pour empêcher les ouvriers de quitter les établissemens où leur travail est nécessaire & d'accourir dans les villes, sur-tout dans la métropole, qui n'a pas de quoi les occuper tous, pourquoi ne pas accueillir tout plan proposé pour les envoyer dans des lieux où leur travail & leur industrie peuvent être utiles ? Ce seroit ajouter à la masse générale du travail & épargner en même-tems la valeur de la consommation des oisifs. Ainsi l'expérience détruit l'idée que l'établissement des colonies nuisoit à la population, & prouve que par-tout où l'industrie est justement encouragée en donnant aux habitans beaucoup d'occupation, elle augmente aussi beaucoup la population ; c'est la ruche d'abeilles dont il sort quelque essaim tous les ans sans qu'elle se dépeuple. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point le grand nombre d'habitans envoyés d'Espagne pour former ses colonies qui a dépeuplé ce royaume ; c'est le manqué d'industrie dont on a cru n'avoir plus besoin quand on y a vu aborder les trésors du Nouveau-Monde.

Les colonies favorisent la population.

A l'égard de la différence des climats, c'est une erreur populaire qui vient de ce qu'on a cru anciennement qu'il y avoit des zones inhabitables. On a prouvé depuis long-tems qu'il n'est aucun climat sous les cieux auquel, moyennant quelques précautions, la constitution humaine ne puisse s'accoutumer. La nécessité même de ces précautions cesseroit avec les premiers colons, & ce climat deviendroit naturel aux enfans qui y naîtroient. D'après ces vérités, il faut conclure que l'établissement des colonies est avantageux à toutes les puis-

sance

sances qui les forment avec sageſſe, qu'il ne ſauroit nuire à la population, puiſqu'elle accroît toujours rapidement par-tout où l'induſtrie encouragée eſt un moyen ſûr de ſe procurer les aiſes de la vie. De plus, l'établiſſement d'un commerce avantageux entre les colonies & la métropole procure à toutes les deux des reſſources infinies & devient une cauſe permanente de proſpérité, ſi la métropole ſait conſerver le mérite de ſes bienfaits, & ne les met pas à un prix trop haut.

CHAPITRE II.

De la Liberté Américaine.

CHEZ tous les peuples de l'univers l'amour de la liberté paroît l'avoir emporté ſur celui même de la patrie; l'un a toujours produit de héros, le plus ſouvent l'autre a fait des victimes. Rarement on a vu ſacrifier la liberté à la patrie, très-ſouvent la patrie a été ſacrifiée à la liberté. Ce ſentiment eſt ſi vif & ſi naturel en l'homme, que, s'il n'eſt flétri, éteint même dès ſa naiſſance ſous l'empire du deſpotiſme & de la tyrannie, l'homme préférera plutôt mourir libre que vivre eſclave. Ce n'eſt point dans nos monarchies ni dans la plupart de nos républiques modernes qu'il faut chercher cet amour exalté de l'indépendance; les premieres en ſéduiſant par le faſte qui les environne, contribuent à énerver les cœurs ſous les charmes dangereux de la moleſſe & de l'indolence.

La liberté eſt un mot vuide de ſens dans les états européens.

Les ſecondes, eſclaves elles-mêmes de l'eſprit de parti qui les diviſent, ſe diſputent pour la liberté ſans ſavoir en jouir. S'il eſt un peuple ſur la terre qui ait ſu garantir & conſerver ſes privileges contre toutes les atteintes, c'eſt ſans doute chez lui qu'il faut puiſer des exemples de la véritable liberté : & ce peuple, quoiqu'il commence à dégénérer, eſt le peuple anglois. Dans la paix comme dans la guerre, ſous des rois féroces comme ſous des rois imbécilles, dans des momens de ſervitude comme dans des tems d'anarchie, il réclama ſans ceſſe ſes droits ; on l'a vu détrôner, décapiter ſes rois pour avoir voulu les enfreindre, ou livrer ſa tête ſous la hache des bourreaux plutôt que d'y renoncer. Il étoit naturel que ce peuple en fondant des colonies en Amérique, portât ſes principes au-delà des mers, & que les mêmes idées ſe tranſmiſſent à leurs enfans. Les Anglois d'Europe devoient donc penſer que c'étoit attaquer leurs propres droits, & bleſſer leurs principes, que d'attaquer ceux des Anglois d'Amérique, qui, après avoir adopté les maximes de leurs ancêtres, après en avoir ſu faire le fondement & la baſe de leur conſtitution, ne ſouffriroient jamais qu'on les détruiſît.

Influence de la révolution ſur le reſte de l'Amérique.

L'Amérique Septentrionale va devenir le berceau de la liberté du Nouveau-Monde, mais il faudra bien des ſecouſſes à la partie qui reſte eſclave, avant qu'elle ſuive un tel exemple. Rien n'eſt plus propre à nourrir dans les Américains les germes heureux de la liberté, que le ſol qu'ils habitent. Diſperſés dans un continent immenſe, libres comme la nature qui les en-

vironne, parmi les rochers, les montagnes, les vaſtes plaines de leurs déſerts, au bord de ces forêts où tout eſt encore ſauvage, & où rien ne rappelle ni la ſervitude, la tyrannie de l'homme, ils ſemblent recevoir de tous les objets phyſiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. Ce n'eſt point comme en Europe où l'on voit l'eſclavage aſſis au milieu des vices, des richeſſes & des arts, où le fanatiſme & la ſuperſtition rétréciſſent les cœurs, où la baſſe flatterie forme & careſſe les tyrans. Tout y porte l'empreinte de l'homme libre & vertueux. D'ailleurs, ces peuples continuellement livrés à l'agriculture, au commerce & à des travaux utiles, ne peuvent que conſerver leurs mœurs & leur énergie.

Les Américains taxés mal-à-propos de pareſſe.

Pluſieurs écrivains ont répété les uns après les autres que le Nord-Américains étoient pareſſeux, j'oſe d'autant plus élever la loix contre une aſſertion auſſi injuſte, que ce préjugé commence à gagner le plus grand nombre de ces eſprits ſuperficiels qui croient volontiers ſur parole. Qu'on examine Washington à la tête de ſon armée, ſans ceſſe actif, ſans ceſſe vigilant, le ſoldat coucher ſur la dure au milieu des champs, & dans la ſaiſon la plus rigoureuſe, faire des marches longues & pénibles ſans ſe plaindre, ſans murmurer. Qu'on réfléchiſſe que la grande révolution qu'ils viennent d'opérer exigeoit des eſprits ſans ceſſe tendus, ſans ceſſe occupés à la conduire à ſa perfection, des loix à former, des précautions infinies à prendre, & l'on verra ſi cet ouvrage eſt celui d'un peuple indolent & pareſſeux. A peine ont-ils élevé un temple à la liberté qu'ils en érigent un

autre aux ſciences. De tels hommes ſont encore bien éloignés de la pauvreté, du luxe & de l'excès des beſoins. En ſuppoſant pour un moment que les Américains ſont indolens plutôt que pareſſeux, leur indolence viendroit de ce qu'ils ignorent encore l'indigence : mais quand, à la ſuite du luxe dont elle eſt la compagne inſéparable, elle ſe ſera fait ſentir à ce peuple, il deviendra moins indolent & plus laborieux. N'anticipons pas les tems, & ne diminuons pas le mérite des Nord-Américains par nos ſuppoſitions ; non-ſeulement nous n'avons pas le droit de les juger, à peine ſommes-nous en état d'apprécier & d'imiter leur courage, leur patience & leur vertu.

CHAPITRE III.

Réflexions sur l'Indépendance Américaine.

Nouveau système de politique occasionné par l'indépendance.

UN des plus grands & des plus mémorables événemens de ce siecle est sans doute l'indépendance américaine. Toutes les puissances de l'Europe ont été en fermentation, & cette explosion a causé un incendie presque général, la guerre s'est allumée de toutes parts; les ports mêmes les plus éloignés de l'Asie en ont ressenti la commotion. Cette révolution étonnante & rapide a changé le système politique & mercantille de l'Europe. Les fastes de l'Angleterre attestent depuis que son existence elle n'avoit jamais éprouvé une situation plus critique. En effet, rien ne pouvoit arriver de plus fâcheux pour elle que l'indépendance de ses colonies d'Amérique; presque toutes les branches de son commerce en souffrent, & cette scission brise à jamais dans ses mains le sceptre des mers qu'elle avoit usurpé. Mais en même-tems, rien de plus heureux pour les autres puissances maritimes & pour la nouvelle république qui vient de se former.

L'exécution des grands projets dépend de la prudence & du génie

S'il est beau de lever l'étendard de la liberté & de s'affranchir des vexations du despotisme, il est dangereux aussi de l'entreprendre, à moins qu'un sentiment intime de confiance, fondé sur la justice des réclamations, n'exalte dans l'esprit du peuple le besoin d'une révolution préparée en secret par la politique prudente &

réfléchie des chefs qui la méditent. Alors cette effervescence devenant générale, on tenteroit en vain d'en détruire les principes & de soumettre un peuple pareil aux loix de l'ancien gouvernement qu'il veut abjurer. Tel est le point de vue sous lequel on doit considérer la cause américaine, & le peu de succès des armées britanniques dans cette partie du monde. Il se passera encore bien des siecles & des scènes de désolation avant que l'indépendance des treize Etats-Unis amene celle de toute l'Amérique; mais elle paroît inévitable. C'est du conflit des biens & des maux des deux hémispheres que doit naître cette scission générale qui ébranlera les trônes de l'Europe, en leur faisant perdre les sources abondantes où ils puisoient leurs richesses. Le Nouveau-Monde en recouvrant son ancienne liberté, & plus de civilisation, deviendra peut-être assez redoutable pour nous intimider jusque dans nos propres foyers.

Les indigenes moins corrompus que les Européens

Les naturels de l'Amérique ne sont sans doute pas sans vices; mais il s'en faut de beaucoup que la corruption soit aussi grande parmi eux que chez les Européens; au lieu que leurs vertus, puisées dans la nature & dans la simplicité des mœurs, ne sont point comme chez nous ou l'ouvrage de l'hypocrisie, ou celui de l'orgueil; c'est la vertu sans mélange, sans ornement, telle enfin qu'elle étoit dans les tems heureux où l'innocence primitive de l'homme n'avoit point à lutter contre l'empire des passions & le danger toujours renaissant du mauvais exemple & de la séduction.

Des fureurs & des dévastations des Euro-

péens dans l'Amérique il réſultera cependant un bien pour les habitans de ce nouvel hémiſphere : l'eſprit de ſociabilité, le développement des lumieres dans les arts & dans les ſciences, ſuccédant à l'ignorance & à la barbarie, les naturels ſe rapprocheront plus entre eux, deviendront plus communicatifs, & ſe prêteront mutuellement des ſecours. Je ſais que les arts & les ſciences entraînent bien des maux après eux, qu'ils ſont l'aliment du luxe, cauſe permanente de la dépravation des mœurs, & dont il ne faut pas eſpérer de s'affranchir jamais. Car ſi les biens doivent toujours être en équilibre avec les maux, ſans qu'il tiennent au pouvoir de l'homme d'en déranger l'ordre immuable & éternel, ne devons-nous pas craindre que les Américains, quoique en général plus ſages que nous, ne puiſſent profiter de leurs lumieres & de notre exemple pour ſe garantir des vices de nos conſtitutions, de nos loix & de nos ſociétés.

Effets heureux de la tolérance.

Le tolérantiſme paroît déja faire la baſe fondamentale des loix des Treize-Etats-Unis, & cette ſage politique prépare le bonheur & la population de cette république naiſſante. Heureux le peuple qui, après avoir adopté ce principe, s'y tiendra fortement attaché ! c'eſt par ſes mains que s'opérera la grande révolution dont l'indépendance de l'Amérique Septentrionale n'eſt que le prélude ; heureux, dis-je, le peuple qui faiſant chérir ſon gouvernement aux indigenes, leur fera quitter leurs retraites pour concourir avec eux à l'accroiſſement de la population du Nouveau-Monde, & à la gloire de briſer à jamais ſes fers. Tous les peu-

ples ſenſibles & bons doivent deſirer que l'Europe voie cette révolution ſans jalouſie & ſans crainte, & que la conſidérant comme un décret éternel & inviolable, elle s'empreſſe d'y donner les mains en ſacrifiant des prétentions imaginaires que la force lui a données & que la force peut lui enlever de même.

Laiſſons à ces nouveaux peuples le droit de nous apporter leurs productions & leurs marchandiſes; laiſſons leur commerce libre ainſi que leur induſtrie, & que la nation Européenne qui les traitera le mieux, ſoit ſeule celle qui puiſſe avoir des droits à leur préférence; deſirons enfin qu'une noble émulation, ainſi qu'une douce fraternité, ſoient à jamais entre eux & nous les liens indiſſolubles de nos rapports & de nos beſoins mutuels. Les traités de commerce & d'amitié (1) que les Etats-Unis ſe propoſent de faire avec les puiſſances de l'Europe ſont fondés ſur ces principes heureux.

(1) Nous donnerons un précis de ces pieces intéreſſantes à la fin de cet ouvrage, c'eſt un code où le lecteur pourra puiſer avec utilité dans le beſoin.

CHAPITRE IV.

Considérations sur la nature, les causes, les progrès & les suites de la révolution Américaine.

La révolution américaine n'est susceptible d'aucune comparaison.

Les siecles antérieurs ne présentent aucun événement qui ait du rapport à la révolution américaine : c'est en vain que quelques auteurs modernes se sont efforcés de la comparer à celle qui donna la liberté aux peuples des Pays-Bas-Unis. C'étoit bien comme en Amérique un joug qu'il falloit briser, mais cette ressemblance de terme est susceptible de tant de nuances, de tant d'acceptations différentes, que, pour peu qu'on ouvre l'histoire des anciens Hollandois, on n'y trouvera ni les mêmes causes, ni les mêmes secours, ni les mêmes ressources, ni les mêmes succès, encore moins les mêmes opérations politiques & militaires qu'en Amérique : c'est bien, si l'on veut, comme en Hollande des provinces séparées qui se réunissent pour une même cause & forment ensemble une confédération pour la sureté de toutes ; mais les droits de ces provinces, la forme de leurs liens respectifs, le centre auquel elles vont toutes aboutir pour former le pouvoir législatif, different en tout de l'acte d'union des Etats-Américains. Au premier coup-d'œil l'un paroît calqué sur l'autre, mais à l'examen on voit que les Américains ont puisé dans tous les côdes pour établir le leur ; ils

paroiſſent avoir étudié dans tous les gouvernemens d'Europe, les moyens d'éviter les vices qui défigurent ces loix, afin de rendre les leurs moins imparfaites; & quoiqu'ils paroiſſent avec leurs précautions & leur ſageſſe pouvoir y réuſſir, ils n'atteindront ce mieux, qu'après avoir diſſipé les entraves & les diſcuſſions dont un nouveau gouvernement eſt ſuſceptible. La nation eſt bien en général libre, mais comme il importe à la plus ſage république de déterminer juſqu'où s'étend le droit qu'a chaque citoyen à cette liberté, il eſt néceſſaire d'en connoître les limites, d'en aſſurer la jouiſſance en proſcrivant les abus. Heureux d'avoir moins de préjugés que nous, les Américains parviendront probablement mieux à concilier la richeſſe de leur empire avec la paix, le bonheur & la liberté de chaque individu. Anticiper ſur les tems, & les juger défavorablement dans les circonſtances actuelles, ce ſeroit certainement ſe tromper, & leur faire injuſtice.

Il en eſt de même de la comparaiſon qu'on a faite des Américains & des Romains, lorſque ces derniers eurent chaſſé les rois de Rome: mais nous penſons qu'à pluſieurs égards les nouveaux républicains ne ſont comparables dans cette révolution à aucun peuple ancien ni moderne. Il n'eſt pas même juſqu'au principe qui leur mit les armes à la main pour recouvrer & défendre leur liberté qui ne ſoit différent. La révolution américaine ne préſente à l'eſprit ni le beſoin d'agrandir ſa puiſſance, de porter le fer & le feu chez leurs voiſins pour en faire des tributaires & des eſclaves, ni ces traits de barbarie, de vengeance & de féroci-

té, dont le nom de liberté n'étoit souvent que le masque & dont les généraux & consuls romains n'ont que trop abusé en causant des guerres intestines. Ces secousses n'ont abouti qu'à briser l'idole de cette liberté qu'ils outrageoient en méconnoissant les bienfaits & les douceurs qu'elle procure toujours aux peuples pour qui la justice, l'humanité sont la base & la regle de leur conduite.

Afin d'établir encore plus mon assertion, que la révolution américaine n'a rien de commun avec toutes celles qui l'ont précédées, j'ajouterai que non-seulement on ne voit ailleurs ni la même origine, ni le même objet, ni les mêmes conséquences, mais encore ni les mêmes hommes; leur maniere de penser, les circonstances du pays, tout est différent. Les révolutions précédentes n'offrent que l'histoire des querelles d'un certain nombre de personnages qui, jaloux de jouer un rôle brillant sur la scene du monde, n'ont qu'eux seuls pour objet dans leurs opérations; le peuple est perdu dans la masse des affaires générales; il n'occupe qu'un rang ordinaire, & le chef du parti triomphant attire toujours sur lui seul la gloire de l'événement; plus occupé de ses droits, vrais ou supposés, que du bien public, peu lui importe si le gros de la nation n'en retire pas la félicité qu'il paroissoit devoir en attendre.

Principes & causes naturelles de la révolution.

L'on convient généralement qu'il a fallu des causes peu communes pour produire une union aussi étendue, aussi ferme, aussi patiente, aussi longue; & si la révolution américaine a différée par les principes de celles qui l'ont précédée, elle devoit également différer par la conduite

Modération & conduite des Américains pendant la guerre.

modérée des chefs & des ſoldats dans le cours de la guerre. Ecoutons ce que dit le célebre auteur du *Common ſens* (*M. Payne*) » Les » victoires ont acquis un nouvel éclat par la » douceur avec laquelle les Américains en ont » uſé ; ils ont laiſſé dormir les loix, lorſqu'ils » ont eu tout droit d'employer leur glaive ; » ni les coups accablans de l'infortune, ni la » main ſanglante de la vengeance n'ont encore » imprimé la moindre tache à leur réputation. » La guerre, qui eſt un métier ailleurs, n'a » été là que l'enfant de la néceſſité ; & quand » cette néceſſité diſparoîtra, leurs propres en- » nemis ſeront forcés d'avouer que, s'ils ont » tiré l'épée pour une juſte défenſe, ils s'en » ſont ſervis ſans reſſentiment, ſans cruauté «.

Une connoiſſance intime du gouvernement, un ſentiment exalté de la dignité de l'homme, un attachement vif & conſtant à ces principes, ont dirigé toutes les démarches des Américians, & la révolution eſt une ſuite de cette conſéquence naturelle ; elle étoit inévitable. Ils n'avoient point comme d'autres peuples de querelles particulieres à venger, de maiſon particuliere à établir ou détrôner, rien n'altéroit la bonté de leur cauſe ; & le fanatiſme, qui preſque toujours a été la cauſe ou le prétexte des guerres chez un peuple inquiet & turbulent, étoit nul en Amérique. C'eſt un peuple entier qui ſoutient ſes droits à la liberté, & dont les ſecours mutuels ſe donnent ſans effort, ſans crainte & ſans prétention particuliere. Cette révolution ne s'eſt opérée que par degré, à meſure qu'ils ſe ſentoient preſſés par le deſpotiſme impérieux de la Grande-Bretagne. On

lit dans leurs papiers publics que même dans leur dernier acte, celui de ſe déclarer indépendans, peu s'en eſt fallu qu'il ne vint trop tard; car s'il n'eût pas été exactement fait au tems où il le fut, il n'eſt pas apparent que dans les circonſtances qui ſuivirent cette déclaration, l'on eût pu la faire avec le même ſuccès; peut-être même ne l'eût-elle pas été du tout. Mais cette heureuſe époque ayant précédé la funeſte campagne de 1776, leur honneur, leur intérêt, tout enfin les appelloit hautement à les maintenir : ce feu de l'ame, cette énergie du cœur qu'inſpire l'amour de la liberté, alimentoient leur eſpérance & ſervoient de guides à leur conduite.

Les cauſes principales qui ont produit la révolution ſont trop connues pour les retracer. L'Angleterre n'a perdu ſes colonies que pour avoir voulu abuſer du pouvoir qu'elle avoit naturellement ſur elles, & le ſouvenir doit en reſter pour apprendre à l'univers combien il importe d'agir avec circonſpection dans les affaires du gouvernement, & que rien n'eſt plus près de la liberté que l'excès du deſpotiſme. Mais examinons un inſtant la conduite ſecrete du cabinet de St.-James. Il y avoit déja long-tems que les chartres & les conſtitutions des colonies faiſoient ombrage à l'Angleterre. Au lieu de ſe glorifier de ſes progrès rapides en établiſſemens, de ſa population, de ſon commerce qui alloit toujours en augmentant; au lieu de chercher & de ſaiſir toutes les occaſions de maintenir une heureuſe harmonie avec elles, l'Angleterre au contraire n'enviſageoit toutes ces choſes qu'avec des yeux jaloux & inquiets;

Politique vicieuſe du miniſtere britannique.

elle voyoit, il eſt vrai, dans ſes enfans, des moyens naturels & propres à l'indépendance; il étoit donc de la bonne politique de prendre les voies de douceur pour détruire la fermentation : certainement les Américains s'y ſeroient prêtés avec complaiſance. Mais le malheureux délire du miniſtere britannique, l'envie de jouer un rôle, tout contribua à bouleverſer ſon empire. L'Angleterre, follement perſuadée que, pour retenir un joug qui s'échappoit de ſes mains, il falloit frapper un grand coup, commença par augmenter ſes prétentions, & ſemer la diviſion de toutes parts. Elle penſa que le ſort d'une bataille dont elle ſe promettoit les plus grands ſuccès, lui aſſureroit ce qu'elle ne pouvoit ni propoſer avec décence ni eſpérer par la voie des négociations. En effet, une victoire auroit aſſuré ſa conquête, & lui auroit procuré & la domination du peuple & la propriété des terres. C'étoit en effet couper l'arbre par la racine. Tous les embarras du gouvernement auroient ceſſé & mis fin à tous les débats. L'Angleterre fut trompée dans ſon attente; elle comptoit ſur des triomphes & n'éprouva que des défaites : il étoit trop tard pour reculer; ſa fierté naturelle la força de continuer & ſoutenir une guerre malheureuſe; & quoique le bandeau de l'illuſion ne couvrît plus ſes yeux, elle dût attendre du tems, le moment favorable de ſe retirer avec moins de honte en cédant le champ de bataille aux opprimés. Mais ſes malheureux deſtins lui préparoient de plus grands regrets, de plus grands déſaſtres. La cour de France, humiliée par la derniere guerre, attendoit en ſilence l'occaſion

Suites funeſtes de cette politique.

de se relever de son abaissement en portant à sa rivale un coup mortel. Elle offrit son secours aux Américains, qui, comptant avec raison sur sa noblesse & sa sincérité, accepterent ses services; & l'histoire de cette guerre, en retraçant les circonstances qui l'accompagnerent, offrira aux siecles futurs des exemples frappans de la fermeté, du courage, du désintéressement & de la grandeur d'ame des deux alliés, & une leçon terrible pour les souverains despotes & pour les ministres trop présomptueux. Voyons maintenant les progrès & les suites de cette célebre révolution.

Il n'est pas indifférent de chercher dans les événemens anciens qui caractérisent les colonies américaines, si les germes de cette révolution n'existoient pas déja long-tems avant qu'elle éclatât. Il paroît nécessaire de suivre pas-à-pas ces époques; elles serviront à mieux apprécier la nation.

La Nouvelle Angleterre a été le berceau de la révolution

En 1643 les quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, Massachuset, Nouvelle-Hampshire, Connecticut & Rhode-Island, qui dans l'origine n'avoient rien de commun entre elles, formerent une confédération sous le nom des Colonies-Unies, pour se garantir de l'insurrection & des attaques des sauvages. En vertu de cette union, deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, suivant les instructions de l'assemblée particuliere qu'ils représentoient. Cette association ne blessoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté. Cette indépendance an-

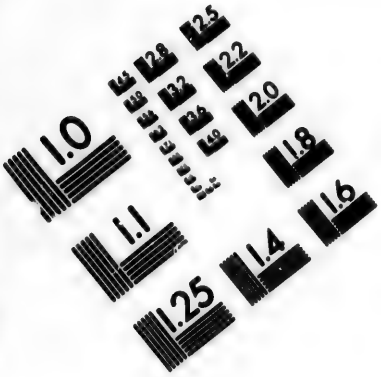
ticipée influoit jusque sur la métropole : cependant elle avoit eu soin de ne consentir à cette confédération qu'après avoir stipulé que ce code nouveau ne blesseroit en rien la législation britannique ; & que le jugement de tous les grands crimes commis sur leur territoire lui seroit réservé : on établit sur-tout expressément que leur commerce viendroit en entier dans les ports d'Angleterre. Malgré ces conventions & ces obligations, les habitans de la Nouvelle-Angleterre refuserent de s'y conformer de même que sur d'autres devoirs moins importans. L'Angleterre auroit déja dû s'appercevoir que l'esprit républicain faisoit des progrès rapides chez ces colons, & que si-tôt qu'ils paroissoient ne point se croire liés par ces arrangemens, ils pouvoient se permettre des libertés plus grandes. L'autorité du souverain même n'y étoit plus reconnue que d'une maniere vague, & très-précaire.

La province de Massachuset, la plus riche & la plus florissante des quatre, agissoit plus ouvertement aussi, & se permettoit des choses plus graves contre le gouvernement britannique. Une conduite aussi fiere lui attira le ressentiment de Charles II : ce prince annulla en 1684, la charte que son pere avoit accordée : il établit une administration presque arbitraire, & pour manifester d'une maniere plus éclatante encore son autorité, il fit lever des impôts pour son propre usage. Le despotisme ne diminua pas sous son successeur, & le mécontentement augmenta tellement qu'à la premiere nouvelle de sa destitution ils arrêterent son lieutenant, le mirent aux fers & le renvoyerent en Europe.

A l'avénement de Guillaume III à la couronne on penſoit généralement qu'étant élevé dans un pays & dans des principes républicains, ce prince reſpecteroit mieux que ſes prédéceſſeurs les droits des citoyens; mais ſon regne a montré que pour bien juger les hommes, il faut attendre qu'ils aient déployé l'autorité dont on les inveſtit, & montré l'uſage qu'ils ſavent en faire. Ce regne fut auſſi deſpotique que le précédent. Le genre d'adminiſtration qu'il introduiſit en Amérique ne fit que gêner encore plus la liberté de la province de Maſſachuſet. Les quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre ſoumiſes à l'autorité d'un ſeul chef n'étoient cependant pas dirigées avec les mêmes maximes, tandis que le pouvoir de la cour s'appeſantiſſoit ſur Maſſachuſet, il ſe relâchoit un peu en faveur du Connecticut & de Rhode-Iſland qui avoient montré moins de fermeté & plus de ſoumiſſion. La Nouvelle-Hampshire étoit traitée comme Maſſachuſet.

Le deſpotiſme de Guillaume III révolte les colonies.

Une des réclamations les plus fortes des colonies étoit d'obtenir de la Grande-Bretagne les mêmes franchiſes pour la pêche de la baleine que ſes propres ſujets. Les Américains devoient payer un droit de 56 liv. 5 ſous par tonneau à leur entrée dans la métropole, & quoique ce droit ne s'élevât qu'à la moitié de celui que payoient les propres navires de la Grande-Bretagne, il ne leur en paroiſſoit pas moins onéreux; & leur eſpérance de s'en voir affranchie fut vaine. En 1699 à ce droit on oſa en ajouter un ſecond de 5 ſ. 7 den. par liv. peſant de ſavons; mais cette nouvelle taxe eût des ſuites ſi funeſtes, qu'il fallut la ſupprimer



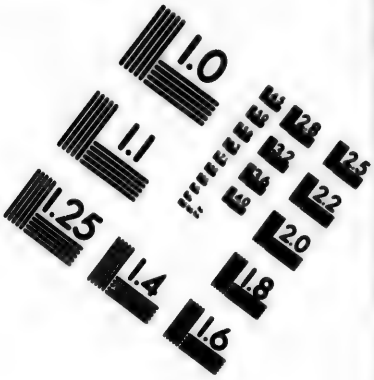
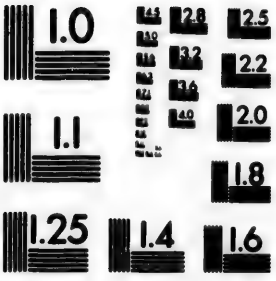
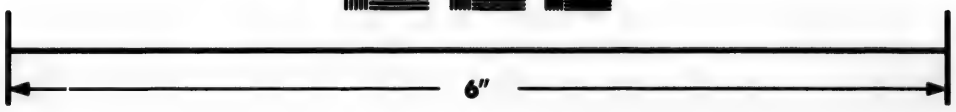


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

en 1723, à l'exception cependant de la pêche du continent septentrional.

A ces réclamations près, rien ne paroissoit annoncer à l'Angleterre l'orage qui devoit l'écraser sous le poids d'une guerre intestine, & la priver pour jamais de ses colonies. Le fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux aucun titre qui ne seroit pas écrit sur du papier marqué & vendu au profit du fisc, renouvella les premiers griefs, & causa en 1764 une explosion qui détruisit tous les liens entre les deux nations. A cette usurpation de leurs droits les plus précieux & les plus sacrés, tous les Nord-Américains poussent un cri d'indignation, & d'un accord mutuel, hommes & femmes renoncent à la consommation des marchandises que leur fournissoit la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait retiré ce bill illégal & oppresseur. Cette résolution ferme & courageuse étonne, interdit le gouvernement, qui, après avoir temporisé, différé en vain, fut obligé, deux ans après, de révoquer l'acte du timbre. Honteux cependant d'avoir plié, le parlement s'occupa des moyens de se procurer une indemnisation de la perte de ce revenu; en conséquence, il y suppléa par un impôt sur le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé, portés d'Angleterre en Amérique. Cette innovation révolta également les Américains: aucune de ces taxes ne fut payée. Il y avoit déja trois ans que ces refus duroient, que l'Angleterre les souffroit, lorsque ces hommes si jaloux de leurs prérogatives demanderent au parlement une rénonciation générale & for-

Explosion causée par l'acte du Timbre.

melle à ce qui avoit été illégalement ordonné, & cette satisfaction si délicate leur fut accordée en 1770. Le parlement en excepta le thé ; mais ce droit ne fut pas plus exigé que les autres.

Le ministere britannique se persuadant trop légérement qu'il pourroit ramener à l'obéissance les habitans de ces colonies, & obtenir enfin à force de persévérance plus de soumission de leur part, trompé peut-être par ses délégués qui les représentoient dans des dispositions plus favorables, ordonna en 1773 la perception de l'impôt sur le thé. A cette nouvelle, tous les esprits se soulevent & l'incendie se manifeste dans toutes les colonies Angloises. Chaque province veut signaler son patriotisme, dans quelques-unes on arrête des remercimens pour les navigateurs qui ont refusé de prendre sur leurs bords cette production : ici ce sont des négocians à qui elle étoit adressée qui refusent de la recevoir ; là quiconque osera la vendre sera déclaré ennemi de la patrie ; ailleurs on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magazins, & tous d'un commun accord jurent solemnellement de se priver de l'usage de cette boisson. Les uns brûlent ce qui leur reste de cette feuille qui faisoit leurs délices, les autres détruisent dans le port trois cargaisons entieres de thé qui arrivoient d'Europe. Le thé expédié pour cette partie du monde étoit évalué cinq ou six millions, il n'en fut pas déchargé une seule caisse. Boston, le centre de ces résolutions vigoureuses, fut le principal théâtre de se soulevement. Cette ville devint l'objet

L'ordre de percevoir l'impôt sur le thé révolte tous les colons.

L'Angleterre sévit contre Boston qui lui résiste.

de l'indignation du parlement, qui, irrité de l'opiniâtreté des Boſtoniens, fit fermer leur port le 13 mars 1774, & défendit par un bill d'y rien débarquer, ni d'y rien prendre. Cette ſévérité auroit peut-être pu produire chez un autre peuple un bon effet, & ſur ce principe, dans cette folle confiance, la cour de Londres s'applaudiſſoit d'une loi ſi rigoureuſe; elle s'attendoit que cette ville altiere fléchiroit enfin, ou que ſes voiſins, alarmés de cet anathême, ou jaloux de profiter de ſa diſgrace, chercheroient à en tirer avantage: mais le miniſtere, cruellement trompé dans ſon attente, s'apperçut trop tard de ſon imprudence, & fut victime de ſa grande ſécurité. (1) Boſton reſte ferme, réſiſte à l'orage & brave la tempête. Les eſprits s'exaltent de plus en plus; le cri de la religion renfonce celui de la liberté; on court aux armes, chacun brûle de ſe ſignaler & de miantenir ſes droits, enfin les

(1) Ce n'étoit point aſſez pour les Boſtoniens que toutes les provinces ſe ſignalaſſent à l'envi pour leur offrir des ſecours d'hommes & d'argent: le trait ſuivant, unique dans ſon eſpece, étoit bien capable de flatter & d'exalter l'ame de ces nouveaux républicains.

Les ſauvages *Masphi*, ayant appris la tyrannie du gouvernement britannique envers la ville de Boſton, ſe piquerent de montrer la part qu'ils prenoient à ſon infortune. Cette horde de chaſſeurs fit une collecte générale de tout l'argent qui ſe trouvoit chez elle: la ſomme ſe montoit à ſeize ſchellings. La maniere dont elle fit ce modique préſent en releve ſinguliérement le prix. Ils ſe préſenterent devant la ſalle du commité. *Tenez*, dirent-ils, en entrant, *voilà tout ce que nous poſſédons; nous comptions en acheter du rhum, nous boirons de l'eau. Adieu, nous allons chaſſer dans le grand bois. Si nous pouvons vendre quelques peaux aux habitans d'en haut, nous viendrons vîte vous en apporter l'argent.*

Peuples civiliſés, voilà encore des ſauvages qui parlent & font honneur à l'homme.

liens qui unissoient encore l'Angleterre aux colonies, sont brisés pour jamais. Les provinces se réunissent, se concertent pour résister à l'ennemi, & dès lors se forme la république (1) des Treize-Etats-Unis dans l'ordre suivant. *Confédération de treize colonies.*

		Longitudes.		*Lat. Sept.*	
1. Nouv. Hampshire.	*Portsmouth*	307°.	30.	43°.	7.
2. Massachuset. . . .	*Boston.*	307.	3.	42.	25.
3. L'Isle de Rhode . .	*New-Port.*	305.	50.	41.	30.
4. Connecticut. . . .	*New-Haven.* . . .	304.	40.	41.	15.
5. Nouvelle-York. .	*New-York*	302.	40.	40.	50.
	Albany	304.	19.	41.	43.
6. Nouvelle Jersey .	*Amboy.*	302.	57.	40.	30.
7. Delaware	*Wilmington.* . . .	302.	37.	39,	22.
8. Pensylvanie. . . .	*Philadelphie* . . .	301.	40.	40.	25.
9. Maryland.	*Baltimore*	300.	30.	39.	45.
	Annapolis.	300.	10.	39.	25.
10. Virginie	*Williambourg.* . .	299.	32.	37.	20.
	Baie de Chesapeak.	301.	15.	37.	36.
11. Caroline Septentr.	*Wilmington* . . .	298.	22.	34.	20.
	Brunswick	298.	15.	34.	5.
12. Caroline Mérid.	*Charles-Town* . .	297.	24.	32.	45.
	Port-Royal. . . .	296.	55.	32.	7.
13. Géorgie	*Savannah*	295.	45.	31.	55.

Ces Treize-Etats choisirent la ville de Philadelphie pour devenir la résidence des membres du gouvernement; ils y envoyerent le 5 de Septembre 1774 des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts; ce sont ces députés réunis qui composent le congrès américain. *Philadelphie devient la résidence du congrès*

(1) L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer n'est que de 67 lieues marines; mais sur la côte leur étendue est en ligne droite de 345, depuis la riviere de Ste. Croix jusqu'à celle de Savannah, comme l'indique la carte placée à la fin de cet ouvrage.

Suivant les observations les plus récentes, les Etats-Unis possedent une étendue de 207,050 milles quarrés, ils ne sont ainsi guere moins grands que l'Allemagne, les Pays-Bas, & la Suisse qui contiennent 20,7483 milles quarrés.

De ce moment ce ne ſont plus quelques particuliers qui oppoſent une réſiſtance opiniâtre à des maîtres impérieux, c'eſt le congrès de l'Amérique qui lutte le parlement d'Angleterre : c'eſt une nation contre une autre nation. D'un côté, l'on fait des préparatifs de guerre, des armemens ; de l'autre, on s'occupe des moyens de repouſſer l'ennemi, & ce qui pouvoit reſter d'affection pour le gouvernement primitif eſt étouffé. Il ne manquoit plus que de donner de l'énergie aux eſprits : un ouvrage intitulé ; *Sens commun*, produit cet effet.

Préparations de guerre.

Manifeſte

» Jamais, diſoit l'auteur de cet écrit célebre, (M. Payne,) jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'eſt pas celui d'une ville ou d'une province, c'eſt celui d'un continent immenſe & d'une grande partie du globe. Ce n'eſt pas l'intérêt d'un jour, c'eſt celui des ſiecles. Le préſent va décider d'un long avenir ; & pluſieurs centaines d'années après que nous ne ſerons plus, le ſoleil en éclairant cet hémiſphere, éclaira ou notre honte, ou notre gloire. Long-tems nous avons parlé de réconciliation & de paix ; tout eſt changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la premiere goute de ſang a coulé, le tems des diſcuſſions n'eſt plus. Un jour a fait naître une révolution ; un jour nous a tranſportés dans un ſiecle nouveau, &c. «

Commencement des hoſtilités.

Dans la nuit du 18 Avril 1775, Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boſton un détachement chargé de détruire un magaſin d'armes & de munitions qu'avoient les Américains à Concorde : elles y réuſſiſſent ; mais à leur retour elles ſont aſſaillies par la mi-

lice. Quelques mois après ſe livrent des combats plus réguliers, & c'eſt dans un de ces combats que la brave Warren devient une des premieres victimes de la liberté. Le congrès honora ſa cendre, & ſon oraiſon funebre fut prononcée avec cette nobleſſe, cette énergie & cette décence qui caractériſent des ames libres.

Mort & éloge de Warren.

En voici quelques traits.

» Le ſignal du carnage eſt donné, le ſalpêtre s'embraſe; la foudre part; elle atteint un héros, il tombe. — Citoyens, il n'eſt point mort; non, il ne mourra point; c'eſt l'homme obſcur qui périt tout entier; le grand-homme ſe ſurvit à lui-même dans l'ame de ſes compatriotes....

Approchez, peres & meres de famille, du corps ſanglant de Warren; contemplez ſe bleſſures honorables & funeſtes; allez raconter à vos enfans la cruauté des tyrans & les ſuites affreuſes de l'eſclavage. Qu'ils s'animent à ces peintures ſanglantes, & qu'ils ne forment qu'un cri d'indignation & de vengeance. Donnez-leur des armes.... envoyez-les aux combats..... ils reviendront vainqueurs, ou périront, comme Warren, dans les bras de la gloire & de la liberté. «

Trait hardi des habitans de New-York.

Animés par ces exemples, les habitans de New-York ſe ſignalerent par un trait hardi, en s'emparant des canons de toutes les batteries royales. Ils monterent la nuit aux retranchemens dans le plus grand ſilence; & malgré le feu des vaiſſeaux de guerre, ils les emporterent en lieu de ſûreté. Juſqu'alors les Américains n'avoient point eu un corps d'armée réguliere; leurs attaques & leur maniere de ſe défendre n'étoient point ſoumiſes aux regles de la tac-

tique ; ſans uniforme, ſans engagemens formels, les Américains ne paroiſſoient encore que comme de fideles citoyens, de paiſibles laboureurs, qui, dans les vêtemens de leur profeſſions, quittoient bruſquement leurs foyers, leur charrue, pour repouſſer des aggreſſeurs injuſtes & une ſoldateſque mépriſable. Cependant l'amour de la liberté, la confiance dans la bonté de leur cauſe, les rendent tous ſoldats ; inſtruits par quelques défaites, ils apprennent à leur tour à vaincre. La néceſſité de repouſſer vivement l'ennemi avec des ſuccès plus éclatans, inſpire au congrès d'aſſembler une armée ; chacun veut s'enrôler ; tous les veulent partager le ſort des combats, vaincre ou mourir pour la liberté. Mais il falloit à ce corps donner une ame pour en diriger les mouvemens, & le choix heureux que l'on fit de George Washington, juſtifia pleinement l'eſpérance de la nation. Il eſt devenu le Fabius de l'Amérique, & comme un autre Cincinnatus, nous ne verrons ſuſpendre ſon bouclier & ſes lauriers aux arbres que ſa main avoit plantés, & reprendre avec autant de nobleſſe & de ſimplicité ſes délaſſemens champêtres, qu'il les avoit quittés avec courage & généroſité pour le ſalut de ſa patrie. Mais reprenons le fil des événemens, nous reviendrons enſuite à ce grand homme.

Washington eſt nommé général de l'armée Américaine.

Washington à la tête de ſon armée vole à Maſſachuſet, preſſe, enferme l'ennemi dans Boſton, & force enfin ſix mille ſoldats à fuir : Boſton eſt évacué le 24 Mars 1776. Cette victoire fut le ſalut de la patrie, & le préſage heureux d'un triomphe conſtant. Le vœu

Il délivre Boſton & force ſix mille hommes à fuir.

général de l'indépendance fut accéléré, & le congrès, profitant ſagement de cette heureuſe circonſtance, la prononça ſolemnellement le 4 Juillet 1776, jour mémorable où les colonies briſerent le joug & rompirent tous les liens qui les uniſſoient à l'Angleterre.

Actions des deux armées.

Si l'on examine avec impartalité les premieres opérations des deux armées, on verra que ſi les Bretons ont triomphé à Brooklyn, à Cambden, les ſuccès furent balancés à Brandy-Wyne, équivoques à Bunkershill, à White-Plains, à German-Twon, & que les Américains ont été inconteſtablement victorieux à Benington, à Nantasket, à Stil-Water, à Beaumont-Edge, à Saratoga & à Kings-Mountain, &c. &c.

Idée qu'on doit avoir des Américains.

Les habitans de l'Amérique Septentrionale ne ſont point ces Américains ignorans, qui, comme affectoient de le dire les Anglois dans leurs papiers, combattent machinalement pour la liberté, ſans pouvoir repréſenter leurs droits & juſtifier leurs actions : c'eſt au contraire un peuple chez qui la philoſophie a répandu ſes heureuſes influences. Dès que le congrès eut prononcé l'acte de l'indépendance, on vit ſortir auſſi-tôt de la preſſe des ouvrages qui tendoient à développer aux nations policées la juſtice de la cauſe américaine & la néceſſité de tout ſacrifier plutôt que de l'abandonner.

Premiers chefs de la révolution

Les principaux acteurs de cette révolution mémorable furent le docteur Franklin, Hancok, Washington & les deux Adams ; ils ne furent pas les ſeuls qui manifeſterent leur zele patriotique ; l'Amérique doit être trop jalouſe de ſa gloire pour ne pas recueillir avec ſoin tous

ces noms précieux : le marbre & le bronze les offriront en exemple à leur siecle & à la postérité. Tandis que le premier de ces héros, le favori des sciences, recevoit dans Paris les hommages que l'on doit au génie, il travailloit à gagner le cabinet de Versailles en faveur de sa nation ; aussi heureux dans ses négociations politiques que dans ses méditations philosophiques, il eut la gloire d'allier la France à l'Amérique, & ce traité signé le 6 Février 1778, fut signifié le 14 Mars de la même année à la cour de Londres. Rien ne caractérise mieux ce grand homme que ce vers si énergique & si précis que l'on grava au bas de son buste :

Traité avec la France.

Eripuit fulmen cælo, sceptrumque Tyrannis.

Ces négociations heureuses étoient soutenues en Amérique par le célebre Hancok, l'ame du congrès, & d'une maniere plus efficace encore par le courage, l'habileté & les victoires du général Washington. La défaite des Hessois à Trenton le 26 Décembre 1776, la bataille de Prince-Town le 3 Juin 1777 n'étoient que les préludes de la fameuse journée du 17 Octobre de la même année, qui devoit amener aux pieds du général américain, le général Burgoyne & son armée à Saratoga. Quoique des détails militaires n'appartiennent qu'indirectement au sujet de cet ouvrage, je ne puis résister au plaisir de narrer les actions mémorables de Trenton & de Prince-Town.

Victoires importantes du général Américain.

L'attaque & la prise du fort Washington avec une garnison de deux mille cinq cens

hommes, l'évacuation précipitée du fort Lée, qui fut la ſuite de cette perte, occaſionnerent en grande partie la retraite à travers les Jerſeys juſqu'à la Delaware : cette retraite, qui fut une marche d'environ quatre-vingt-dix milles, a de quoi étonner, ſi l'on conſidere qu'elle ſe fit dans la ſaiſon la plus rigoureuſe de l'année ; que les deux armées furent quelquefois à la vue & à la portée du canon l'une de l'autre, l'arriere-garde de l'une étant occupée à rompre les ponts pendant que l'avant-garde de l'autre les relevoit. M. Payne dit que c'étoit une époque de calamités, une criſe, un danger qui paroiſſoient devoir être le tombeau de l'indépendance. Une deſcription fidele de ces événemens ſeroit même difficile aux acteurs même qui y ont joué un rôle ; ils ne ſavent pas comment ils ont pu échapper, comment ils pourroient rendre raiſon de cette énergie d'eſprit, de cette chaleur d'ame avec laquelle ils réſiſterent à toute la force de ces revers accumulés.

L'armée américaine n'avoit dans ſa retraite ni tentes, ni linge, aucun uſtencile même pour apprêter ce dont elle avoit beſoin. Malgré cet état de détreſſe pendant une marche auſſi pénible, le général qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, eut l'adreſſe & la politique d'y employer dix-neuf jours. L'Anglois victorieux pénétroit dans le cœur du pays ſans qu'on eût d'armée à lui oppoſer, ni d'autres ſecours à attendre que de la bonne volonté de chaque citoyen. Dans une conſternation pareille, le rentier, le négociant, le cultivateur, l'ouvrier, le laboureur abandonnent comme de concert

toutes les commodités de la vie pour endoſſer la cuiraſſe, défendre leurs propriétés, leurs droits les plus précieux. La lenteur que Washington mit dans ſa marche, donna le tems à ces volontaires de le joindre ſur la Delaware. Je tiens la confirmation de ces détails d'un Américain (1) de mes amis, auſſi recommandable par ſon caractere ſocial & ſes vertus patriotiques, que par le courage qu'il montra dans l'armée, & les ſacrifices qu'il fit d'une partie de ſa fortune pour ſoulager quelques victimes malheureuſes des brigandages de la ſoldateſque.

Affaire de Trenton & de Prince-Town.

Pour donner une idée juſte de l'affaire de Trenton, il eſt néceſſaire de décrire la place même. Trenton eſt ſitué ſur un terrein qui s'éleve à environ un quart de lieue de la Delaware ſur la rive orientale du Jerſey : il eſt coupé en deux par une petite crique ou ruiſſeau où il coule aſſez d'eau pour faire tourner un moulin qui s'y trouve, après quoi il ſe décharge, en formant à-peu-près deux angles droits, dans la Delaware. Le bras ſupérieur qui eſt au nord-eſt, contient environ ſoixante-dix à quatre-vingts maiſons, & le bras inférieur environ quarante à cinquante. Le terrein de chaque côte de la crique ſur lequel ſont ſituées les maiſons, s'éleve en amphithéâtre ; & les deux bras ſont, à l'égard l'un de l'autre, dans une poſition pittoreſque ayant la crique entre deux, ſur laquelle eſt un petit pont de pierre d'une ſeule arche.

C'eſt ce poſte que le général américain vou-

(1) M. E. Brush, négociant à New-York.

loit ſurprendre & attaquer ; en conſéquence il traverſe la Delaware, dans l'épaiſſeur de la nuit & dans les horreurs d'une tempête à travers la neige & les glaces. A peine eut-il pris ſon poſte dans ce lieu, avant même que les différens partis de milice qu'il avoit détachés ou qui étoient encore en route fuſſent raſſemblés, que les Bretons laiſſant derriere eux une forte garniſon à Prince-Town, firent une marche ſubite & entrerent à Trenton par le quartier ſupérieur au nord-eſt. Un parti d'Américains engagea une eſcarmouche avec l'avant-garde britannique, pour donner le tems d'enlever les munitions & les bagages, & profiter du pont pour ſe retirer.

En peu de tems les Bretons ſe virent maîtres d'une moitié de la place, & le général Washington de l'autre : la crique ſeule ſéparoit les ennemis. Jamais ſituation ne fut plus délicate, & ſi jamais le deſtin de l'Amérique dépendit de l'événement d'une journée, ce fut là le moment critique. La Delaware charrioit des maſſes énormes de glace ; on ne pouvoit plus la traverſer ; toute retraite en Penſylvanie étoit coupée. D'ailleurs, quelle poſſibilité de paſſer un fleuve de cette largeur en préſence de l'ennemi ? Des chemins rompus & couverts de neige, tous les défilés gardés, les Américains ſembloient ne pouvoir ſortir de ce poſte qu'avec la mort ou la honte d'une défaite.

Sur les quatre heures, les Anglois s'approcherent du pont pour s'en emparer ; mais ils furent repouſſés ; & quoique le paſſage de la crique entre la Delaware & le pont fût facile,

l'ennemi n'osa plus former d'entreprise. Ce fleuve roule ses eaux sur un lit naturellement irrégulier & raboteux, & dans quelques endroits une personne peut le franchir aisément; cependant il est en général très-profond & son cours très-rapide. Le soir approchoit, & les Bretons, se fiant trop aux circonstances, se préparoient à jouir le lendemain d'une victoire signalée, la prise du général leur paroissant assurée; mais ce lendemain devoit avec l'aurore déconcerter les Anglois & préparer une scene aussi brillante qu'inattendue. Les Anglois étoient sous les armes & prêts à marcher à l'attaque, lorsqu'un soldat de leur cavalerie légere arriva à bride abbatue de Prince-Town, dans les rues de Trenton, apportant pour nouvelle que le général Washington avoit attaqué ce matin même & emporté le poste britannique de Prince-Town, déja même étoit en route pour enlever le magasin de Brunswick. A cette nouvelle, les Bretons, qui se préparoient à fondre sur le camp des Américains, sont comme frappés de la foudre; ils retournent en arriere, & dans un accès de consternation, ils marchent vers Prince-Town. Les siecles futurs seroient tentés de regarder comme une fable une retraite aussi singuliere, si elle n'étoit constatée dans les fastes du Nouveau-Monde. Cet événement doit être placé au rang des cas les plus extraordinaires de la guerre. On aura peine à croire que de deux armées, dont les mouvemens étoient prêts de produire des événemens d'une conséquence aussi grande, renfermées dans une espace aussi resserré que Trenton, l'une des deux à la veille d'un engagement

Retraite célebre.

décisif, lorsque toutes les oreilles doivent être ouvertes, tous les postes exactement gardés, ait pu abandonner la place aussi complettement avec tout son bagage & artillerie, sans que l'autre s'en soit apperçue, sans même en avoir eu des soupçons. Les Bretons étoient cette nuit dans une sécurité si grande, qu'au bruit du canon & de la mousqueterie entendu de Prince-Town, ils crurent, qu'oiqu'au milieu de l'hiver, que c'étoit le tonnerre.

Le héros de l'Amérique, afin de mieux couvrir & masquer sa retraite de Trenton, avoit fait allumer des feux au front de son camp en forme de ligne. Ces feux servirent non-seulement à faire croire que les Américains alloient se livrer au repos, mais encore à éclairer leurs opérations & les cacher à l'ennemi en prolongeant cette erreur. On sait que la flamme n'a pas plus de transparence qu'une muraille; on ne peut voir à travers: effectivement les Anglois n'apperçurent rien de ce qui se passoit derriere: & l'on peut dire à cet égard que cette flamme fut une colonne de lumiere pour les uns & un voile épais pour les autres. Les Américains firent une marche circulaire d'environ six lieues pour gagner Prince-Town, où ils arriverent à la pointe du jour.

Après avoir fait deux à trois cens prisonniers, Washington se retira, & lorsque les Anglois y arriverent il y avoit déja une heure qu'il en étoit parti. Ces infatigables & braves guerriers ne ralentirent point leur marche; ils la continuerent toute la journée, & le soir ils camperent dans un poste avantageux à environ quatre lieues & demi de Prince-Town,

& loin de la grande route qui conduit à Brunſwick. Mais ils étoient dans un tel épuiſement ; leur ſervice avoit été ſi continu ; ils étoient ſi harraſſés d'une fatigue de deux jours & d'une nuit, d'actions qui s'étoient ſuccédées ſi rapidement, ſans abri & preſque ſans aucun rafraîchiſſement, qu'ils s'eſtimerent heureux de pouvoir ſe repoſer ſur la terre encore glacée, & ſans autre couvert que le ciel. C'eſt ainſi que les Américains fermerent glorieuſement cette campagne & réparerent tous leurs déſaſtres précédens. Le congrès retourna à Philadelphie, les eſprits reprirent courage, l'armée de Washington s'augmenta, les affaires des Américains changerent de face, & comblerent de joie tous les véritables amis de la patrie & de la liberté.

Médailles frappées par ordre du congrès

C'eſt à-peu-près à cette époque que le congrès ordonna que l'on fît frapper des médailles pour récompenſer le courage de ceux qui avoient le plus contribué aux victoires brillantes des Américains (1) ; mais il n'a pas avili cette diſtinction honorable en la multipliant. Pendant neuf années de guerre, M. de Fleury eſt le ſeul étranger qui l'ait reçue. Et il n'y

(1) La cour de France & les Etats-Unis viennent, dit-on, de donner leur ſanction à l'idée de créer ſous le nom de *Cincinnatus* un ordre militaire dont le général Washington ſera le grand-maître ; il ne ſera permis qu'aux véritables défenſeurs de la liberté d'en porter la décoration. On aſſure que la modeſtie du moderne Fabius a eu de la peine à ſe déterminer à accepter cet hommage ; il ſait que dans une république où tous les hommes ſont égaux, les diſtinctions particulieres peuvent produire des nuages ſur le bonheur & le repos public, mais cette décoration n'étant point héréditaire en Amérique, elle ne ſauroit préſager rien de défavorable pour les chevaliers actuels ; les militaires porteront le cordon à la boutonniere & les autres en ſautoir.

n eu en tout que huit médailles accordées ; ſavoir, au général Washington, pour la priſe de Boſton en 1776 ; au général Gates, pour la priſe de l'armée de Burgoyne, à Saragota en 1777 ; au géneral Wayne, pour la priſe du fort de Stoney-Point en 1779 ; au lieutenant-colonel de Fleury, & au lieutenant-colonel Stewart, déja mort ; pour la part que chacun d'eux a eue au même événement ; au lieutenant-colonel Lée, pour la priſe de Paulus-Hook en 1779 ; au général Morgan, pour la priſe du corps du colonel Tarleton en 1781 ; au lieutenant-colonel Howard pour la part qu'il eut au même événement.

Opiniâtreté du miniſtere Anglois.

Malgré les revers qui accompagnoient par tout les Anglois ſur le continent des Etas-Unis, l'Angleterre ne ſe laſſa point, & continua d'y envoyer des troupes. Le général Cornwallis part pour le Nouveau-Monde & ſe met à la tête d'une armée bien diſciplinée, pour faire face aux François & aux Américains réunis. Mais l'arrivée de trente-ſix vaiſſeaux de ligne de la Baie de Cheſapeak, commandée par le comte de Graſſe, trois mille hommes de troupes de débarquement qui établiſſent leur communication avec le marquis de la Fayette, répandent une joie univerſelle. Cette allégreſſe ſe manifeſte ſur-tout à Philadelphie où la nouvelle arriva le 15 Septembre 1781, préciſément le jour que l'armée du comte de Rochambeau fit ſon entrée à Philadelphie (1), & à l'heure où les

L'arrivée des ſecours françois cauſe une vive allégreſſe aux Américains.

(1) La France s'eſt trop intéreſſée aux affaires de l'Amérique, elle a eu trop de part à la révolution & à l'indépendance des Nord-Américains ; ſes ſervices ont été trop

officiers-généraux alloient se mettre à table chez M. le Chevalier de la Luzerne, ministre plénipotentiaire de France. Un nouvel enthou-

---

appréciés, soutenus avec trop de noblesse, pour ne pas nous arrêter un instant sur l'entrée des François à Philadelphie. Cette narration puisée dans la vérité servira à donner au public une idée de la bonne harmonie qui a constamment régné entre ces deux nations.

L'armée du comte de Rochambeau devant passer par Philadelphie pour se rendre dans le Maryland & la Virginie, fit halte à un demi-mille de la ville. Le soldat s'approprie, se pare, & paroît en un clin-d'œil aussi frais & dans le même état où il seroit dans une garnison pour une revue. Ce jour paroissoit être un jour de triomphe pour le soldat & pour les spectateurs.

Les rues de Philadelphie étoient inondées de peuple; les dames étoient parées de leurs plus beaux ajustemens. Les troupes françoises traversèrent la ville, précédées de leur musique guerriere, ce qui ajoutoit un effet brillant à cette marche: on ne pouvoit se lasser d'admirer la propreté, l'air fier & intéressant du soldat, qui, flatté lui-même des applaudissemens généraux, s'en appliquoit une partie. Après avoir défilé devant le congrès & le ministre de France, les troupes furent camper dans une vaste plaine sur les bords du Schulkill. Le régiment de Soissonnois fit le lendemain l'exercice à feu. Vingt mille personnes & quantité de voitures élégantes embellissoient ce spectacle; la situation pittoresque du lieu, la sérénité du jour, le poli des armes, tout contribuoit à rendre ce coup-d'œil brillant. On admira sur-tout la rapidité des évolutions & cette précision dans la manœuvre dont on n'avoit qu'une très-foible idée en Amérique. Un autre objet non moins intéressant pour les Américains, fut de voir dans l'un des chefs, l'ami & l'allié du marquis de la Fayette, de ce jeune héros à qui ils doivent tant, & pour qui ils ont tant de vénération. Il payoit depuis quelques jours à la nature le tribut d'une ame sensible; il étoit pere, & la perte de son fils ne s'accordant pas avec l'allégresse & les charmes de Philadelphie, il étoit resté dans sa tente plongé dans la tristesse & la douleur. Semblable à Achille, il n'y eut que le bruit des armes qui put l'en tirer.

On assure que les Etats-Unis sont dans l'intention d'élever une statue à Louis XVI, que l'on y appelle le Libérateur de l'Amérique. Voici les paroles qu'on doit graver sur ce monument de reconnoissance d'autant plus flatteur qu'il seroit érigé par un peuple libre & républicain.

Post DEUM
Diligenda & servanda est libertas

fiasme s'empare de tous les esprits; les guerriers, impatiens de signaler leur courage, comptent & supputent tous les momens qui doivent enfin les conduire à l'ennemi; leur imagination échauffée voudroit les abréger. Une santé se succede rapidement à l'autre, & le cœur les inspire toutes. La France, son roi, ses ministres, le congrès, les généraux des deux nations, tous ont part à ces libations. Les cris de joie rempliſſent toutes les rues; le peuple monte sur des trétaux & prononce l'oraison funebre de Cornwallis. Cette bouffonerie devint une vérité : le 19 Octobre suivant, le général Cornwallis fut fait prisonnier avec un corps de plus de 6000 hommes de troupes réglées, 22 drapeaux, 1500 matelots. Dans le même-tems les Américains & les François prirent aux Anglois plusieurs vaisseaux stationnés à York & à Glocester, un grand nombre de munitions navales, &c. *Ardeur des troupes.*

Maximis empta laboribus,
Humanique sanguinis flumine irrigata
Per imminentia belli pericula,
Juvante
Optimo galliarum Principe Rege
LUDOVICO XVI.
Hanc statuam Principi Augustissimo
Consecravit
Et æternam pretiosamque beneficii memoriam
Grata Reipublicæ veneratio
Ultimis tradit nepotibus.

C'est-à-dire:

Après DIEU, il faut aimer & maintenir la liberté, achetée par les plus grands travaux, arrosée par des fleuves de sang humain, au milieu des dangers imminens de la guerre: avec l'aide du très-bon prince LOUIS XVI, Roi de France. C'est à ce très-auguste Prince que la vénération reconnoissante de la République a consacré cette statue pour en transmettre le souvenir éternel & précieux à la derniere postérité.

Le patriotisme exalté des Hollandois favorise les offres des Américains.

Les affaires de l'Amérique étoient dans cet état, lorsque M. J. Adams, envoyé de la part du congrès comme ministre plénipotentiaire près la république des Provinces-Unies, présenta à cette puissance un mémoire (1) tendant à obtenir son alliance & son amitié : jamais ministre n'a peut-être été plus heureux ni mieux secondé dans sa mission. Les négocians de la Hollande desiroient depuis long-tems que les Etats-généraux se déclarassent en faveur des insurgens ; ils avoient déja manifesté leur zèle par différentes requêtes énergiques & patriotiques ; aussi le mémoire des Etats-Unis ne pouvoit-il paroître plus à propos. Le ton de candeur, l'énergie qui regnent dans ce discours prouvent combien les Etats-Unis s'en promettoient d'heureux effets. Le choix des expressions, les comparaisons heureuses, les allusions adroites & séduisantes, tout y respire la noblesse & la vérité ; enfin, rien n'étoit plus capable d'enchaîner les cœurs & de faire naître la plus grande confiance dans une nation qu'ils disoient avoir pris pour modele (2). Après plusieurs délibérations, les Etats-généraux, toujours attentifs à tout ce qui peut affermir & augmenter le bonheur de leurs sujets, se décidérent à reconnoître comme la France, les Etats-Unis libres & indépendans. Cette déclaration se fit le 19 Avril 1782. Ces deux républiques contracterent ensuite ensemble un traité de commerce & d'amitié, signé le 7 Octobre, & ratifié le 23 Juin 1783.

L'indépendance reconnue par les Etats-généraux.

(1) Nous en donnerons un précis à la fin de cet ouvrage.

(2) Voyez ce que j'ai dit dans mes lettres au politique Hollandois, entre autres celles dans les N°. 51, 109, 112.

La reconnoiſſance univerſelle de cette indépendance en Europe devant être la baſe de la paix, il faut eſpérer pour le bonheur de l'humanité, que toutes les puiſſances ſe réuniront bientôt pour concourir à cette fin heureuſe, & couronner ainſi glorieuſement la révolution américaine du prix de la liberté.

CHAPITRE V.

Portrait du général Washington.

QUE n'ai-je reçu en naiſſant le génie & l'éloquence des célebres orateurs de la Grece & de Rome! Que ne puis-je dérober un inſtant leur pinceau pour tracer rapidement le portrait du plus grand homme que l'Amérique ait vu naître, & un des plus célebres qui aient jamais exiſté! Avec quelle énergie, avec quel enthouſiaſme ne parlerois-je pas de ſes brillantes vertus! Quel eſt l'homme qui ſera jaloux des hommages que je lui rends? Quel eſt l'homme qui pourra les taxer de flatterie?

Nous ne ſommes plus dans ces ſiecles barbares où l'on encenſoit les tyrans, & où l'on oſoit appeller du nom de héros, des hommes qui avoient tous les vices, & que l'on redoutoit trop pour offenſer. Nous ne ſommes plus dans ces ſiecles où des ſouverains cruels avoient des écrivains à leurs gages pour pallier leurs crimes, & leur ſuppoſer des vertus. Notre ſiecle plus éclairé nous préſente dans l'hiſtoire les ſouverains & les hommes tels qu'ils ont été :

la vérité en eſt le caractere. La vénération publique pour le général Washington eſt le fruit précieux de l'examen le plus ſévere de ſa conduite Jaloux de ſa gloire & des ſuffrages de ſes contemporains, il en jouit ſans orgueil, & ſans prétention ; & s'il ſe rend aſſez de juſtice pour croire qu'il mérite ſa célébrité, il ſait auſſi que la poſtérité qui éleve & briſe les ſtatues ne ſouillera jamais les trophées que ſon ſiecle lui aura érigées. La main ſeule d'un barbare qui ne ſaura pas lire, ou d'un ſauvage qui ignore nos hiſtoires, pourra briſer d'un coup de hache ſa ſtatue, en la prenant pour celle d'un deſpote. Mais, quand des débris de l'inſcription on ne pourroit recueillir que le nom de Washington, le chef de ce barbare ou de ce ſauvage inſtruit par la tradition ſeule de la révolution américaine, le vengeroit de cet attentat, en faiſant relever ce monument, au bas duquel on lira : l'ignorance l'avoit renverſé, & la juſtice le releve : mortels révérez ſa mémoire ! (1).

(1) Cet ouvrage étoit deja livré à l'impreſſion, lorſqu'une lettre particuliere de Philadelphie, en date du 20 Août, nous informe que les Etats-Unis aſſemblés en congrès ont réſolu à l'unanimité, qu'une ſtatue équeſtre ſeroit érigée à l'honneur du général Washington dans l'endroit où réſideroit le congrès. Nous nous félicitons d'avoir eu le tems d'inférer cette note ſi intéreſſante, & d'avoir eu dans notre admiration la même idée que le congrès

Cette ſtatue ſera de bronze, & repréſentera le général dans le coſtume romain, ayant à la main droite le bâton de commandement, & la tête ceinte d'une couronne de laurier. La ſtatue ſera miſe ſur un piédeſtal de marbre, où ſeront repréſentés en bas-relief les événemens les plus remarquables de la guerre, dans leſquels le général a commandé en perſonne; ſavoir, l'évacuation de Boſton par les Anglois; l'affaire des Heſſois faits priſonniers à Trenton; la bataille de Prince-Town; le combat de Monmouth,

Après avoir été l'ame & le ſoutien d'un des plus grands événemens du ſiecle, il eſt juſte que Washington coule des jours ſans nuages au ſein du repos, de l'honneur, & de la vénération publique. Quelquefois la nature met dans un corps débile l'ame d'un héros; mais quand on parle des brillantes actions d'un homme dont on ignore les traits & la ſtature, on aime à ſe peindre cet homme doué de tous les dons de la nature, & l'on ſe plaît à croire que ſes traits portent l'empreinte du génie qui le diſtingue & l'éleve au-deſſus de ſes ſemblables.

& la reddition d'York-Town, où lord Cornwallis fut fait priſonnier. Sur le frontiſpice du piédeſtal on gravera l'inſcription ſuivante.

Les Etats-Unis, *aſſemblés en congrès, ont, en l'an du Seigneur* 1783, *ordonné d'ériger cette ſtatue à l'honneur de* GEORGE WASHINGTON, très-illuſtre *commandant-général de l'armée des* Etat-Unis *de* l'Amérique, *durant la guerre, qui défendit & aſſura leur ſouveraineté & leur indépendance.*

Cette ſtatue ſera exécutée en France par le meilleur artiſte de l'Europe, d'après le portrait le plus reſſemblant qu'on pourra ſe procurer du général Washington. Les frais en ſeront payés du tréſor des Etats-Unis.

En attendant qu'une plume plus délicate trace l'inſcription qui convient à la ſtatue de ce grand homme, qu'il me ſoit permis d'en donner ici une idée.

Peuples de l'univers, célébrez *Washington*,
Célébrez ſes vertus, ſes talens & ſon nom:
Politique & guerrier, ſauveur de la patrie,
Il honora ſon ſiecle, & fit taire l'envie.

On aime à voir que, dans la jouiſſance d'une paix glorieuſe, un des premiers ſoins de ces peuples ſoit d'acquitter la dette de leur reconnoiſſance en élevant la premiere ſtatue qu'aura porté la terre du Nouveau-Monde. Auſſi hardi que Condé, auſſi prudent que Turenne, auſſi adroit qu'Eugene, auſſi déſintéreſſé que Catinat, Washington fera dire encore de plus à la poſtérité, qu'avec tant de qualités brillantes, il ſut reſter modeſte, & qu'à la fin d'une longue guerre civile, il n'eut rien à ſe reprocher.

Qualités & talens de Washington.

Perſonne n'eſt plus fait que Washington pour entretenir cette opinion. Une taille avantageuſe, noble & bien proportionnée, une phyſionomie ouverte, douce & tranquille, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ſes traits, & qu'en le quittant il reſtera ſeulement le ſouvenir d'un bel homme & d'une belle figure, un extérieur ſimple & modeſte, un caractere inſinuant & ferme ſans rudeſſe, un courage mâle, une pénétration peu commune pour ſaiſir l'enſemble des choſes ſoumiſes à ſon jugement, une expérience conſommée dans la guerre & dans la politique; également grand, également utile dans le cabinet comme dans les champs de Mars, l'amour de ſa patrie, l'admiration de l'ennemi qu'il fait combattre & vaincre; modeſte dans la victoire, grand dans les revers, que dis-je les revers! bien loin d'en avoir été abattu, ils les a tout fait tourner à l'avantage de la choſe publique. Il ſait obéir comme il ſait commander, & n'a jamais fait ſervir ſon pouvoir & la ſoumiſſion de ſon armée, pour déroger aux loix de ſa patrie, ou changer les ordres qu'on lui donnoit. Habile dans l'art de connoître les hommes, il a ſu gouverner en paix des hommes libres, & par ſon exemple, ſon activité, ſon énergie, il leur a fait aimer la gloire & braver les périls, malgré l'âpreté du climat & les rigueurs de l'hiver. Le ſoldat, jaloux de ſes éloges, redoutoit juſqu'à ſon ſilence; jamais général ne fut mieux obéi ni mieux ſécondé. Plus jaloux de la gloire de ſa patrie que de la ſienne (1), il n'a jamais rien riſqué au

(1) Voyez à la fin de cet ouvrage ſa lettre circulaire où il s'eſt peint lui-même.

hazard; ſes opérations marquées au coin de la prudence avoient toujours le ſalut de la patrie pour objet unique; il paroiſſoit ne vouloir tenir ſa gloire que d'elle ſeule : ſa maxime fut toujours de gagner du tems, d'être ſur la défenſive; ſans attaquer l'ennemi en face, il a ſu le harceler, épuiſer ſes forces par des excurſions, des ſurpriſes dont un grand homme peut ſeul apprécier l'utilité. Comme Camille il quitte les charmes de la vie champêtre pour voler au ſecours de ſa patrie; comme Fabius, il la ſauve en temporiſant (1); comme Pierre le Grand, il triomphe de ſon ennemi par l'expérience de ſes défaites. Il n'eſt pas un particulier, un monarque même en Europe qui n'enviât la gloire d'avoir joué un rôle auſſi brillant que Washington. On dit que le roi de Pruſſe en lui envoyant une épée mit cette ſeule adreſſe: *Le plus grand général de l'Ancien Monde au plus grand général du Nouveau-Monde.*

Si jamais mortel a joui pendant ſon vivant de toute ſa réputation, ſi jamais citoyen a trouvé dans ſon pays la récompenſe de ſes ſervices & de ſes talens, c'eſt mon héros; partout fêté, admiré, chéri, il ne voit par-tout que des cœurs empreſſés à lui rendre hommage; entre-t-il dans une ville, paſſe-t-il dans un village, vieillards, hommes, femmes, enfans, tous le ſuivent par des acclamations; tout le comblent de bénédictions; dans tous les cœurs il a un temple conſacré au reſpect & à l'amitié. Que j'aime à me repréſenter le général

(1) *Unus homo nobis cunctando reſtituit rem.*

françois (1), également l'amour & le héros de son armée, s'écriant à table, assis auprès de Washington, qu'il n'avoit jamais su ce qu'étoit la vraie gloire, & un vraiment grand homme que depuis qu'il l'avoit connu. Quand l'Amérique, bouleversée par les révolutions effrayantes de la nature, ne subsisteroit plus, on se souviendroit de Washington, qu'il fut le défenseur de la liberté, l'ami des hommes & le vengeur d'un peuple opprimé.

(1) M. de Rochambeau.

CHAPITRE VI.

Tableau Chronologique des événemens les plus remarquables dans la guerre de la révolution Américaine, depuis le 16 Décembre 1773 au 16 Avril 1783 excluſivement.

1773	16	Décemb.	Deſtruction de la Compagnie des Indes orientales pour le thé à Boſton.
1774	1	Juin	Boſton bloqué.
	5	Septem.	Le Congrès ſe fixe à Philadelphie.
1775	19	Avril.	Bataille de Lexington.
	17	Juin	Bataille de Bunker-Hill.
	2	Novem.	Reddition de St.-Jean.
	12	. . . . .	Reddition de Montréal.
	31	Décemb.	Défaite & mort du général Montgomery à Québec.
*1776	17	Mars	Evacuation de Boſton par les troupes Britanniques. (*)
	28	Juin	Bataille de l'iſle de Sullivan.
	4	Juillet	Les Colonies Américaines déclarées par le Congrès Etats indépendans.
	27	Août	Bataille de l'Iſle-Longue.
	15	Septem.	L'armée britannique évacue la ville de New-York.
	29	Novem.	Reddition du Fort Washington aux Anglois.
	26	Décemb.	Défaite des Heſſois à Trenton.
1777	3	Juin	Bataille de Prince-Town.
	16	Août	Bataille de Bennington.
	11	Septem.	Bataille à Brandywine.

(*) Les étoiles indiquent les actions pour leſquelles les Etats-Unis ont acordé des médailles.

1777	4	Octobre	Bataille de German-Town.
	7	. . . . .	Bataille de Still-Water.
*	17	. . . . .	L'armée Britannique sous le Général Burgoyne faite prisonniere à Saragota, par le Général Gates.
1778	6	Février	Alliance conclue entre la France & l'Amérique.
	28	Juin	Bataille de Monmouth.
	22	Août.	Bataille de Rhode-Island.
	7	Septemb.	Prise de la Dominique aux Anglois par les François.
	7	Octobre	Prise de Pondichery par les Anglois.
	13	Décemb.	Les Anglois prennent Ste. Lucie.
1779	11	Février	Les François prennent S. Vincent.
	5	Juillet	Prise de la Grenade par le Comte d'Estaing.
*	16	. . . . .	La garnison Angloise faite prisonniere à Stoney-Point par le Général Waine.
*	18	Août	Surprise de Powles-Kook par le Colonel Lée.
	9	Octobre	Assaut infructueux sur Savannah par le Comte d'Estaing & le Général Lincoln.
1780	12	Mai	Capitulation de Charles-Town.
	23	Juillet	Bataille de Springfield.
	16	Août	Bataille près Cambden dans la Caroline-Méridionale.
	20	Décemb.	Hostilités par ordre du Roi d'Angleterre contre les Provinces-Unies des Pays-Bas.
1781	4	Janvier	Ouverture de la banque de l'Amérique à Philadelphie.
*	17	Janvier	Victoire de Morgan contre Tarleton à Cowpens dans la Caroline Septentrionale.
	3	Février	Prise & pillage de St. Eustache par Rodney & Vaughan.
	15	Mars	Bataille de Guilford dans la Nord-Caroline entre les armées de Cornwallis & Greene.

1781	8		
	3		
	5		
	6		
	8		
	19		
	26		
1782	4		
	12		
	20		
	27		
	19		
	30		
	30		
1783	16		

1781	8	Mai	Reddition de la Floride occidentale par les Anglois aux Eſpagnols.
	3	Juillet	Bataille à Greene-Spring en Virginie.
	5	Août	Bataille ſanglante du Doggersbanck, où l'amiral Zoutman battit l'amiral Parker.
	6	Septemb.	New-London brûlé par les Anglois ſous le traître Arnold.
	8	. . .	Bataille à Entaw-Springs dans la Caroline-Méridionale.
	19	Octobre	Reddition de Cornwallis avec ſon armée: perte des vaiſſeaux Anglois en ſtation à New-York & Gloceſter en Virginie.
	26	Novemb.	Repriſe de St. Euſtache par les François.
1782	4	Février	Priſe de Minorque par les Eſpagnols.
	12	. . .	Priſe de St. Chriſtophe par les François.
	20	Mars	Lord North déclare le miniſtere diſſous.
	27	. . .	Nouveaux Miniſtres Anglois bien intentionnés pour la cauſe américaine, & pour la paix.
	19	Avril	La Hollande reconnoît ſolemnellement l'indépendance américaine.
	30	Août	Priſe de Trinconomale par le bailli de Suffren.
	30	Novemb.	L'Angleterre reconnoît l'indépendance, & nomme des commiſſaires pour traiter de paix avec les Etats-Unis.
1783	16	Avril	Proclamation du Général Washington pour annoncer dans le camp la ceſſation des hoſtilités, & la ratification des articles de paix entre les Etats-Unis & l'Angleterre.

1783	4	Juillet	Investiture de l'ordre de *Cincinnatus*. Les chevaliers choisissent ce jour de la célébration annuelle de l'indépendance, pour leur fête.

CHAPITRE VII.

Examen de la conduite & des intérêts respectifs entre la Hollande & les Etats-Unis.

PENDANT la guerre de la révolution, la France a presque été la seule puissance qui ait participé au commerce des Etats-Unis; elle seule y a porté le produit de ses manufactures & tous les articles nécessaires à cette partie du monde; cela étoit juste & la reconnoissance en faisoit un devoir aux Nord-Américains; mais au moment que l'indépendance a été universellement reconnue & cimenté par la paix, ils ont pu & dû accorder à toutes les nations de l'Europe la liberté de commercer dans les ports des Etats-Unis. Nous avons déja eu lieu de voir que de ce concours général résultent une émulation, une industrie, une concurrence qui ne peuvent qu'élever cet état, à peine naissant, à un degré étonnant de prospérité, de richesse & de puissance.

Plus heureuse dans ses commencemens que la république des Provinces-Unies des Pays-Bas, celle des Etats-Unis a eu moins d'obstacles à vaincre & plus de ressources pour l'é-

galer, si elle la prend pour modele. C'est une vérité consignée dans toutes les histoires, que de tous les peuples commerçans, il n'en est aucun qui ait, avec les seules ressources du commerce, acquis plus de gloire, plus de richesses & de confiance que la Hollande. Le nom des Belges est connu dans toutes les parties du monde; ils ne doivent leur célébrité, leur bonheur qu'au commerce. Leur territoire, en général peu fécond, est incapable, à beaucoup près, de fournir à leurs premiers besoins. Cette circonstance jointe à leur situation, fit qu'ils se livrerent avec ardeur aux opérations mercantilles, dont ils firent leur principale étude. Dans peu de tems, par leur application, leur activité secondées par une sage économie, leurs pays auparavant pauvre, peu connu, devint le rendez-vous & le dépôt général de toutes les productions de l'univers. On chercheroit inutilement un pays où, sans autres secours que le commerce, l'on ait rassemblé autant de richesses que dans les Provinces-Unies. Une si grande prospérité devoit naturellement exciter la jalousie ou l'émulation des autres nations. Ne craignons pas de le dire: si le système de la plupart des puissances européennes a changé, si l'on a jugé que rien ne contribuoit plus au bonheur & à l'opulence d'un empire que le commerce, c'est cette république marchande, le plus beau monument de la sagesse humaine, qui, en leur servant d'exemple, a préparé ce changement. Comme citoyen, je dois faire des vœux pour que nous reprenions nos anciens avantages; car nous ne devons pas nous dissimuler que

Apologie des Hollandois.

Etendue de leur commerce.

la révolution américaine a ouvert aux opérations mercantilles un nouveau cours qui nuit à notre commerce au point que notre activité paroît s'être ralentie, sur-tout depuis le commencement de cette guerre qui nous a été si funeste.

Je laisse aux historiens du pays le soin de tracer à la postérité quel a été le principe, le but & le résultat de la politique des Pays-Bas-Unis pendant cette guerre; ces discussions ne sont point de mon sujet. Mais il me paroît que la Hollande n'a pas osé ou voulu faire tout ce qu'elle auroit pu, ni tout ce qu'elle devoit à elle-même & aux autres: aussi les nations belligérantes profitant de son irrésolution, de ses lenteurs, autant que de sa foiblesse, lui ont imposé des conditions qu'elle n'a pu refuser, malgré la justice & la validité de ses représentations.

Motifs de la lenteur des Hollandois à reconnoître l'indépendance.

Si la Hollande n'a pas soutenu ses droits contre ses ennemis, si elle n'a pas secondé ouvertement & courageusement les projets de ses alliés, sa conduite envers l'Amérique mérite des applaudissemens. D'abord tranquille spectatrice des premieres opérations militaires de l'Amérique, elle attendoit le moment favorable de se déclarer pour la cause américaine & s'assurer un avantage réel en reconnoissant l'indépendance. Il se peut que l'état ait eu quelque répugnance à consentir au desir unanime des négocians; mais le besoin de ménager cette ressource si précieuse & si nécessaire au commerce, le danger de résister trop longtems aux sollicitations des Etats-Unis, la nécessité de suivre l'exemple de la France, de faire

faire cauſe commune avec elle, de ſe venger des dévaſtations, du pillage & des brigandages commis par l'Angleterre dans ſes poſſeſſions d'Amérique & des Indes, d'accélérer finalement le grand ouvrage de la paix, ont été tout autant de motifs preſſans pour former un traité de commerce & d'amitié entre les deux républiques.

Ainſi en reconnoiſſant l'indépendance des Américains, la Hollande ne pouvoit agir avec plus de ſageſſe, puiſqu'elle déféroit en même-tems aux vœux de la nation. Mais cela ne ſuffit pas : il faut établir une confiance réciproque. Nos richeſſes & notre crédit ne peuvent manquer de nous attirer celle des Américains. Ils n'ignorent pas que la plupart des emprunts qu'ils ont fait ſe ſont négociés & conclus à la bourſe d'Amſterdam, & que ceux qu'ils devront néceſſairement faire encore, s'y négocieront de même. En leur montrant notre confiance & notre zèle, notre amitié leur deviendra plus précieuſe & nous ne tarderons pas à nous appercevoir combien la leur peut nous devenir utile. Dans peu l'on verra s'établir entre les nations une correſpondance qui, ayant pour baſe une confiance & une amitié réciproques, fera circuler entre elles les tréſors des deux mondes. Ne craignons pas de le répéter : il eſt viſible que la Hollande tirera un parti conſidérable du commerce libre de l'Amérique. La richeſſe de ſes fonds, la quantité des marchandiſes dont ſes magaſins regorgent en tout tems, l'eſprit vigilant & actif des habitans & l'intelligence de ſes négocians lui

Neceſſité aux Américains & aux Hollandois de ſe conſerver une amitié réciproque.

assurent les liaisons les plus avantageuses avec les Américains.

Si l'on ajoute que les Hollandois ont la facilité de se procurer à un prix avantageux non-seulement toutes les productions de l'Europe, mais celles des Indes orientales, les épiceries & même le thé, on concevra aisément quelle étendue ce commerce réciproque peut avoir entre ces deux républiques. Il étoit d'autant plus essentiel à la Hollande de s'attacher l'Amérique, qu'il étoit à présumer que si elle lui eût refusé son aveu, l'Angleterre, habile à profiter de toutes les circonstances, auroit fait les plus grands sacrifices pour se réconcilier avec l'Amérique & traverser les Hollandois dans tout ce qu'ils auroient voulu entreprendre avec elle. Les Bretons auront beau se flatter de regagner promptement l'amitié des Américains, ceux-ci paroissent trop profondément ulcérés pour s'y prêter, au moins de si-tôt; c'est en vain qu'on alléguera qu'ils sont des compatriotes qui, n'étant plus ennemis pour les intérêts respectifs de leurs pays, seront amis pour leurs intérêts particuliers; que si les Américains ont de l'éloignement pour l'Angleterre, ils n'en ont point intérieurement pour les Anglois. Ces assertions paroissent en effet très-naturelles, mais un voile spécieux les couvre aux yeux de ceux qui considérent plus les événemens du côté des probabilités, que de celui de la saine politique : il est vrai qu'ils ont le même langage, les mêmes principes, qu'ils ne sont presque qu'une même famille par leur origine : mais ces liens si sacrés, qui paroissoient indissolubles, ont été irrévocablement

brisés par les mains de l'oppression d'une part, & le glaive de la liberté de l'autre.

Si jamais à la suite des événemens imprévus auxquels toutes les puissances du monde sont également assujetties, l'on voit dans des tems postérieurs l'Amérique unie à l'Angleterre, ce sera l'ouvrage de la politique plus que de la sincere amitié; une telle liaison n'auroit même rien d'étonnant. Qui sait si l'Amérique, malgré sa délicatesse naturelle, sa reconnoissance actuelle, ne se verra pas obligée, par un effet des circonstances, de devenir l'amie & l'alliée d'une nation autrefois ennemie, pour faire la guerre à la puissance qui avoit auparavant avec elle un intérêt commun & une même cause? Qu'on ouvre l'Histoire, on en trouvera vingt exemples. Enfin, abstraction faite de ces considérations, trop éloignées pour influer sur les circonstances actuelles, on peut, je pense, assurer que si jamais l'Amérique est en guerre avec la France, ce ne sera sûrement pas sous le regne de Louis XVI : les Américains sont trop généreux, trop reconnoissans pour devenir ingrats envers ce bon roi; ils aimeront mieux faire les plus grands sacrifices que de s'avilir en devenant parjures.

Probabilité sur une harmonie future entre les Anglois & les Américains.

Quoique la Hollande se trouvât alors dans un état de crise & de détresse, il n'est cependant pas moins vrai que si elle n'eût point reconnu formellement l'indépendance, & qu'elle eût fait cause commune avec l'Angleterre, les Américains, malgré les secours de la maison de Bourbon, seroient encore fort éloignés de jouir du fruit de leurs travaux, de leur patience & de leurs victoires. La France a placé la

liberté sur son piédestal, mais la Hollande en la couronnant l'a rendue inébranlable.

Droit incontestable de la France & de la Hollande à la reconnoissance des Américains.

Les Américains doivent être & seront certainement reconnoissans envers la France; c'est une justice autant qu'un devoir. Mais sous quelque point de vue qu'on envisage la conduite de la Hollande envers eux, il seroit difficile de trouver une circonstance qui puisse jamais affoiblir la reconnoissance qu'ils lui doivent. La France a déployé un caractere de noblesse, de grandeur, de générosité & de désintéressément jusqu'alors inconnu dans l'histoire des nations; elle en a été doublement récompensée, & par les avantages qu'elle a retirés de cette guerre, & par l'applaudissement même de toute l'Europe. La Hollande, moins heureuse, a préféré de s'exposer à tous les dangers, à toutes les pertes, à toutes les humiliations plutôt que de refuser son appui à un peuple opprimé qui sollicitoit son bras pour la cause de la liberté. Que ne doit-on pas à un ami qui se sacrifie pour sauver un ami? Braves Américains, vous sentez mieux que je ne puis le dire, tout ce que la Hollande a fait pour vous; oui, vous le sentez mieux, & mon admiration pour vous me le persuade.

Espoir des Hollandois pour le commerce d'Amérique.

l'Amérique ne pourra pas d'abord donner ouvertement des préférences à la Hollande: ses liaisons actuelles, ses traités motivés par la décence & par l'impartialité ne le lui permettent pas encore. Puisse-t-elle se persuader que de toutes les nations, il n'en est aucune qui soit plus fidele à ses engagemens, plus constante dans ses liaisons & plus noble dans

ſes procédés! A la confiance qu'elle lui inſpirera, l'on verra ſuccéder une eſtime particuliere pour elle. Le commerce de la Hollande recouvrera ainſi ſon ancien luſtre; elle ſera heureuſe par l'Amérique, & verra de nouveau renaître en ſon ſein, l'abondance & la proſpérité. Les deux républiques s'applaudiront de ce qu'elles ont fait l'une pour l'autre; ce gage mutuel d'amitié ſera inaltérable, & mes vœux ſeront accomplis; elles ſauront qu'avec de la prudence, de l'économie, de l'amour pour le travail, on eſt ſûr de réparer ſes pertes & de captiver la fortune, quelque inconſtante & capricieuſe qu'on la ſuppoſe.

CHAPITRE VIII.

Commerce actuel, grandeur future & crédit de la République des Etats-Unis.

Sous la domination britannique, les colonies américaines ne pouvoient diſpoſer des fruits de leurs travaux qu'avec l'agrément de la mere-patrie; actuellement affranchies de ce joug peſant, elles vont répandre leurs denrées chez les différentes nations du globe. La liberté de travailler pour ſoi augmente naturellement dans chaque individu ce courage & cette activité qu'inſpire le plaiſir d'en être récompenſé. La poſition centrale du territoire des Etats-Unis leur promet tous les bienfaits d'une heureuſe agriculture, & d'une nombreuſe population,

deux ſources intariſſables de force & de félicité.

Le commerce des Etats-Unis dépend abſolument de la culture des terres ; & ſon extenſion, du défrichement de celles qui attendent les bras de ces guerriers, qui, pour conſerver la propriété de leurs champs, ont dû les laiſſer en friche. Ainſi les premieres années de la paix vont être employées à réparer les maux de la guerre, rebâtir les maiſons & les cabannes incendiées par l'ennemi, affermir par une ſage adminiſtration le crédit & le bonheur de la république ; ces premiers ſoins, ces premiers devoirs remplis, c'eſt alors que l'Américain paroîtra agriculteur & négociant ; c'eſt alors qu'il s'occupera des moyens d'élever dans ſa patrie des manufactures pour ſe procurer plus commodément les objets de premiere néceſſité ; celles d'aiſance & de luxe ſeront plus tardives, parce qu'il eſt difficile d'atteindre ce degré de perfection & de goût qui diſtingue celles de l'Eurore ; d'ailleurs, l'empire des modes & de la nouveauté aſſure à celles-ci une conſommation qu'on ne ſauroit lui enlever ; elle deviendra même plus conſidérable en proportion de la grande population de l'Amérique. La nature & l'abondance des productions du Nouveau-Monde lui procureront toujours, par l'avantage des échanges, les objets de manufactures européennes à beaucoup meilleur marché qu'elle ne pourroit les fabriquer chez elle. Mais, quand les campagnes auront autant de cultivateurs qu'elles en exigent, que la claſſe des ouvriers, renforcée par les émigrans, ſe trouvera trop nombreuſe, peut-être que le gouvernement encouragera leur induſtrie.

Sources intariſſables de félicité pour le peuple Américain.

Alors, comme il n'y a point de loix pour assigner à un homme une profession plutôt que telle autre, pour lui ôter le choix de l'endroit où il lui plaira de l'exercer, pour fixer le prix de son travail & mettre des bornes à l'étendue de ses entreprises, on verra les manufactures s'établir, se perfectionner & se répandre avec une activité inconcevable.

Les principaux objets du commerce des Américains, qu'ils trouvent sur leur sol, consistent, comme l'on sait, en poisson, froment, farine, riz, indigo, tabac, bestiaux, viandes salées, &c. ajoutons encore les pelleteries, sur-tout les bois & la construction des navires, objets extrêmement importans. Tels sont les principaux articles des échanges qu'ils font avec l'Europe, l'Afrique & les isles de l'Amérique. Les détails qui nous viennent de-là attestent unanimement l'attention du congrès pour trouver les moyens d'augmenter la somme des exportations américaines, & déja il a donné des encouragemens pour la culture du chanvre. Aussi voit-on chaque province à l'envi l'une de l'autre essayer les productions les plus propres à son climat.

Dans la Caroline, par exemple, on cultive les vers à soie avec un succès vraiment admirable. Les mûriers sont taillés en haie, ce qui facilite le dépouillement de la feuille que l'on coupe avec des cizeaux, en même-tems que le brin; par cette méthode l'éducation du ver est infiniment plus facile & plus propre. Les soies provenues de cette culture ont été ouvrées dans la même province, & l'on sait que les étoffes apportées en Europe ont déja obtenu le suffrage de nos manufacturiers.

A l'égard de la province de Maſſachuſet ſituée au nord, les habitans ont particuliérement tourné leur induſtrie vers la pêche de la morue ; la ſituation de cet état lui donne un tel avantage pour ce genre de commerce, qu'aucune nation de l'Europe ne pourra ſoutenir la concurrence avec les pêcheurs de Boſton. Diſons encore que de la différence des latitudes de leurs vaſtes côtes naîtra pour les provinces maritimes un commerce immenſe de cabotage qui formera une pépiniere de matelots pour la grande navigation, lorſque le ſuperflu des productions américaines deviendra un objet d'échange contre celles de l'Europe. Nous réſervons pour le Chapitre ſuivant d'autres détails non moins intéreſſans pour montrer ſur-tout qu'elle eſt l'importance du commerce de l'Europe avec l'Amérique.

Il eſt d'autant plus aiſé d'annoncer la grandeur future des Américains, qu'ils ſauront conſerver ces ſentimens de courage & de nobleſſe qui les caractériſent actuellement. Leur crédit augmentera au point qu'il n'y aura aucune nation chez qui le numéraire ſera plus abondant & l'intérêt à un taux plus bas. L'agriculture, la baſe de la grandeur d'une nation, y ſera portée au plus haut degré de perfection; le commerce qui en eſt la ſuite, offrira des occupations avantageuſes & agréables : les guerres ſeront oubliées ; les peuples, par une correſpondance ouverte & libre dans ce vaſte continent, vivront en freres & ne ſe traiteront plus comme des ſauvages & des monſtres. Les ſiecles de fer diſparoîtront peu-à-peu, & nous verrons renaître dans ce nouvel empire ces

ſiecles d'or dont le pinceau des poëtes anciens fait un tableau ſi touchant.

Si des gens peu inſtruits du climat, de l'étendue & des reſſources de l'Amérique Septentrionale, doutent de ce que j'avance en me taxant d'enthouſiaſte de la révolution, j'ajouterai pour les convaincre, que ſi le Nouveau-Monde ne devoit pas être peuplé dans tous ſes points par des nations civiliſées, à quel but la nature auroit-elle creuſé ſur cette partie du globe ces vaſtes lacs qui jettent le voyageur dans la ſurpriſe & l'étonnement, & qui laiſſant la mer derriere eux à l'eſt, trouvent de nouveaux Océans d'une étendue prodigieuſe dans ces climats où l'imagination n'auroit ſuppoſé que des collines ſans fin, des déſerts inhabitables & des forêts arides? Ces lacs s'uniſſant l'un à l'autre, ſe mêlent enfin à l'Océan vers le nord-eſt, & s'approchant ainſi beaucoup à l'oueſt des diverſes branches navigables du Miſſiſſipi, forment une correſpondance aiſée pour une vaſte étendue de terrein, un lien de communication entre les différentes parties qui, dans la ſuite, auroient trouvé de grandes difficultés pour commercer entre elles. Sans cette variété de longues rivieres enchaînées l'une dans l'autre, attendant depuis des ſiecles à porter les véhicules du commerce, à obéir aux impreſſions de la voile ou aux coups de la rame, ainſi que les terres ſemblent attendre avec impatience les coups puiſſans du ſoc, que ſeroit cette partie du Nouveau-Monde?

Etendue & richeſſe du territoire des Etats-Unis.

Au-delà des hautes montagnes qui bordent les frontieres occidentales des Etats-Unis, ou

a découvert de nouveaux pays d'une beauté, d'une fertilité dont il n'y a point d'idée. Les terres y ſont d'une qualité bien ſupérieure à celles même de la nouvelle république, & ſituées le long des côtes de la mer : les arbres des forêts ſont hauts & droits, les prairies & les pâturages y ſont immenſes : on y voit paître de nombreux troupeaux particuliers à ce pays ; ils n'ont pas de maîtres : ce n'eſt pas la main des hommes qui les entretient. Le climat eſt extrêmement doux & modéré ; les rivieres n'y dirigent pas leur cours à l'eſt vers l'Atlantique ; mais elles coulent à l'oueſt & au ſud, d'un cours agréablement doux, dans des lits que la nature leur a formés ; elles vont ſe rendre dans ce grand réſervoir de mille & mille ruiſſeaux, le célebre fleuve du Miſſiſſipi, qui, tirant ſes eaux les plus lointaines de ſources inconnues, roule à travers les pays glacés du nord, & qui déployant ſes bras à l'eſt & à l'oueſt, embraſſe ces réduits ſauvages où le voyageur n'a point encore pénétrés, que le poëte n'a point encore chantés, & que le compas du géometre n'a pas encore meſurés ; juſqu'à ce que s'uniſſant à l'Ohio & ſe tournant vers le ſud, recevant enſuite le Miſſori & cent autres rivieres, ce roi des fleuves, en comparaiſon duquel le Nil n'eſt qu'un ruiſſeau & le Danube qu'un foſſé, ſe jette avec un volume immenſe dans la mer du Mexique, après avoir baigné les côtes d'une multitude de contrées fertiles, habitées par des nations ſauvages juſqu'aujourd'hui reſtées inconnues & ſans nom.

Cours du Miſſiſſipi.

Sur l'Ohio qui coule en ſerpentant l'on voit régner conſtamment pendant la plus grande

partie de l'année le vent de ſud-oueſt ; & le reſte du tems le courant d'air domine dans cette direction plus que dans aucune autre. Cette direction étant diamétralement oppoſée au cours du fleuve qui coule dans la proportion d'un mille par heure, n'eſt-il pas évident que la Providence a voulu que les vaiſſeaux commerçans obligés de faire voile au nord aient des vents favorables pour remonter ces eaux, & que ces bornes au ſud aient le ſecours des marées pour combattre les vents contraires avec plus d'avantages.

Dette des Nord-Américains.

Avant de parler du crédit de l'Amérique, il convient de préſenter la tableau de la dette nationale & d'obſerver qu'en comptant même l'intérêt de ce capital à ſix pour cent, les Américains après une guerre de ſept ans, ont acquis leur liberté au prix d'une demi-année des dépenſes qu'a fait la Grande-Bretagne pour la leur ravir.

DETTE NATIONALE DES ETATS-UNIS,

Suivant les regiſtres du Congrès, publiée dans le mois de Mai 1783.

	Livres Tourn.	*Dollars évalués à 5 liv. 3 ſols Tournois.*
Dû aux fermiers-généraux de France	1,000,000	
A des particuliers de France, ſur mémoires non liquidés, eſtimés	3,000,000	
A la couronne de France y compris un emprunt de dix millions fait en Hollande ſous la garantie de la France	28,000,000	7,037,037.
Idem pour le dernier emprunt	6,000,000	
	L. 38,000,000	
A divers particuliers en Hollande, reçu en à-comptes d'un emprunt contracté par M. Adams, 1,678,000		671,200.
Emprunté en Eſpagne par M. Jay . .		150,000.
Une année d'intérêt de l'emprunt de dix millions fait en Hollande		26,848.
Total de la dette étrangere en Janv. 1783.		
	Dollars	7,885,085.

Transp. du total de la dette étrang. *Doll.* 7,885,085.

DETTE DOMESTIQUE.

	Dollars.	
Certific. sur le bureau d'emprunt, réduits à la valeur des especes	11,493,802	
Intérêt non payé pour 1781.	190,000	
Idem non payé pour 1782 .	687,828	
Divers articles dûs & portés sur le livre du trésor . .	638,042	
Dette de l'armée jusqu'au 31 Décembre 1782. . . .	5,635,618	
Dette non liquidée, estimée.	8,000,000	34,115,290.
Mutation faite en faveur de l'armée conformément à l'acte du 22 Mars dernier .	5,000,000	
Gratifications dues aux soldats	500,000	
Déficits pour 1783, supposés.	2,000,000	
Totalité de la dette		42,000,375.

INTÉRÊT ANNUEL.

Partie de la dette étrangere à cinq, & partie à quatre pour cent.	369,038. 6
La dette domestique à six pour cent .	2,046,917. 4
Totalité de l'intérêt annuel en *Dollars* .	2,415,956. 0

Aucune puissance en Europe ne peut asseoir son crédit sur des fondemens plus solides, & l'accroître d'une maniere plus rapide que les Etats-Unis (1). Un peuple agriculteur, assez heureux pour jouir des douceurs de la paix,

(1) Ceux qui désireront de connoître d'autres détails & pieces intéressantes qui ont rapport au crédit de l'Amérique, les trouveront répandues dans les différens numéros du *Politique Hollandois*.

n'eſt jamais expoſé à ces dépenſes extraordinaires qui minent ſourdement les empires les plus floriſſans. L'Amérique a contracté une dette, il eſt vrai; ce capital qu'elle a dépenſé, aliene une portion de ſon revenu. On doit donc naturellement conclure que les Etats-Unis ſont maintenant plus pauvres qu'ils ne l'étoient avant ces emprunts : mais une nation riche en productions, qui ſait reſpecter ſes engagemens, qui ſe borne à ſes poſſeſſions & ſe gouverne elle-même, trouvera de l'argent à meilleur marché qu'un empire dont le ſol n'eſt pas abondant, qui eſt déja ſurchargé de dettes; dont les entrepriſes paſſent les forces; qui rend ſes créanciers victimes de leur confiance, & dont le peuple gémit ſous le poids de l'oppreſſion ou dans les entraves d'un gouvernement arbitraire. Les Etats-Unis ſe libéreront promptement envers les nations à qui ils doivent, & probablement ſe paſſeront par la ſuite de ſecours étrangers.

Le congrès repréſente au peuple la néceſſité d'adopter des taxes publiques.

Le ſyſtême fiſcal de l'Amérique ne s'eſt point encore développé avec toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible; il fait cependant un des objets principaux des délibérations du congrès. Bientôt nous verrons ces nouveaux républicains nous éclairer ſur un ſujet ſi délicat & ſi important, nous montrer avec quelle ſagacité, avec quelle ſageſſe, ils ont ſu tirer parti de nos loix & de nos uſages. En effet il ne ſeroit pas juſte que les fautes éternelles de l'ancien continent fuſſent perdues pour le nouveau. Déja l'on a vu paroître de la part du congrès des recommandations adreſſées aux Etats reſpectifs de la confédération Américai-

ne ; elles ont toutes pour but de les engager à se prêter à l'établissement de taxes ou de fonds pour faire face aux engagemens contractés par l'assemblée générale, ou aux dépenses du gouvernement. Ces discours, si patriotiques, si nobles, si pathétiques, étoient bien capables de produire dans les assemblées populaires cette unanimité, cette confiance qui font honneur & à l'administration & au peuple.

Il est moins difficile pour un peuple d'opérer une révolution, de remporter des victoires & de cimenter les premiers fondemens de la liberté, que de trouver des ressources pour maintenir cette révolution, jouir de ses victoires, de sa liberté & sur-tout affermir son crédit : les premiers événemens ne demandent que du courage & de l'unanimité ; le crédit demande de la confiance dans les puissances étrangeres & dans les particuliers. Cette confiance est difficile à acquérir pour un peuple naissant dont on ne connoît encore ni les revenus, ni l'ordre, ni l'économie : on lui doit naturellement supposer de la probité, de l'exactitude à remplir ses engagemens ; mais si l'on ignore ses moyens, s'ils ne sont scrupuleusement démontrés, c'est en vain que ce peuple sollicitera du crédit. Les Américains ont senti ces considérations, & l'on peut s'en convaincre en jettant les yeux sur les différentes recommandations que le congrès a faites au peuple pour l'engager à concourir aux besoins publics. Rien ne paroît oublié pour y réussir, & ils y réussiront probablement. Un de leurs grands principes est qu'une nation sage ne permet jamais que ceux qui soulagent les besoins de

leur pays, ou qui se reposent le plus sur sa bonne-foi, sa fermeté & ses ressources, soient trompés dans aucune de leurs attentes. Dans une de ces recommandations solemnelles, voici comme ils s'expriment :

» Ce sera toujours un objet de gloire & d'orgueil pour l'Amérique, que les droits pour lesquels elle a combattu, aient été les droits de l'espece humaine. Avec la bénédiction de l'auteur de ces droits sur les moyens employés pour leur défense, ils ont renversé toute opposition & jetté les fondemens de treize états indépendans. Il n'y eut jamais d'exemple, il n'y en aura probablement jamais où les formes pures & véritables du gouvernement républicain puissent avoir une aussi belle occasion de se justifier par leurs faits. Sous ce rapport les citoyens des Etats-Unis ont à répondre pour la confiance la plus grande qu'on ait jamais mise dans une société politique. Si la justice, la bonne-foi, l'honneur, la gratitude, & toutes les autres qualités qui ennoblissent le caractere d'une nation & rempliſſent les vues du gouverneur, sont les fruits de nos établissemens, la cause de la liberté acquerra une dignité & un lustre dont elle n'a point joui jusqu'à présent; & elle sera un modele qui ne pourra qu'avoir l'influence la plus favorable sur les droits du genre humain. Si d'un autre côté nos gouvernemens venoient à être malheureusement souillés des vices contraires à ces vertus fondamentales, la cause que nous nous sommes engagés à soutenir, seroit deshonorée & trahie; la derniere & la plus belle épreuve en faveur des droits de la nature humaine nuiroit

roit à ces droits ; & leurs protecteurs & amis ſeroient expoſés aux inſultes & réduits au ſilence par les ſectateurs de la tyrannie & de l'uſurpation «.

Si jamais le beau nom de Majeſté du Peuple dont les Anglois ſe ſont ſervis les premiers, peut convenir aux citoyens d'un empire moderne, c'eſt ſans contredit aux Nord-Américains. Les chefs de cette république ne commandent pas au peuple d'obéir ; mais ils leur inſinuent avec décence qu'il doit ſe ſoumettre à la loi qui eſt ſon propre ouvrage ; également citoyens, membres du ſouverain & ſujets, ils n'ont de différence que celle que produiſent des talens ſupérieurs, des connoiſſances peu communes, pour être les dignes interprêtes de la nation, ſes guides & ſon ſoutien dans toutes les circonſtances qui peuvent ou doivent concourir à la gloire & au bonheur de tous.

Ces recommandations, ces élans patriotiques, ne pouvoient manquer de produire dans tous les eſprits l'effet qu'on pouvoit en attendre.

Les Etats-Unis aſſemblés en congrès prirent à la pluralité la réſolution ſuivante ; elle jette trop de jour ſur les forces reſpectives des Treize-Etats pour nous diſpenſer de la donner en entier. Elle fut publiée le 18 Avril 1783, en ces termes.

» Qu'il ſoit recommandé aux divers Etats, comme une choſe indiſpenſablement néceſſaire au rétabliſſement du crédit public & à l'acquittement honorable & ponctuel des dettes nationales, de revêtir les Etats-Unis aſſemblés en congrès du pouvoir de lever pour l'uſage des Etats-Unis, les impôts ſuivans ſur les marchan-

diſes importées dans leſdits Etats, de tout port, iſle, ou plantation étrangere que ce ſoit.

Sur le Rhum de la Jamaïque pour un gallon. . . .	4.	90mes	d'un doll.
Sur toutes les liqueurs ſpirit.	3.	90mes	. . dito.
Sur le vin de Madere. . .	12.	90mes	. . dito.
Sur tous les autres vins. . .	6.	90mes	. . dito.
Sur le thé bou commun par liv.	6.	90mes	. . dito.
Sur tous les autres thés. . .	24.	90mes	. . dito.
Sur le poivre par livre. . .	3.	90mes	. . dito.
Sur le ſucre brun par livre. .	½	90me	. . dito.
Sur le ſucre en pain. . . .	2.	90mes	. . dito.
Sur tous les autres ſucres. .	1.	90me	. . dito.
Sur les melaſſes par galon. .	1.	90me	. . dito.
Sur le cacao & le café par liv.	1.	90me	. . dito.

Sur tous les autres articles un impôt de cinq pour cent de leur valeur, au tems & à l'endroit de leur importation.

Pourvu qu'aucun deſdits impôts ne ſoit appliqué à d'autres emplois qu'à décharger l'intérêt ou le principal des dettes contractées ſur la foi des Etats-Unis pour le ſoutien de la guerre, conformément à la réſolution du 16 Décembre paſſé, ni pour plus de 25 ans; & pourvu que les collecteurs deſdits impôts ſoient nommés dans les Etats où ils doivent exercer reſpectivement leurs emplois, cependant, de maniere qu'ils puiſſent être appellés & caſſés par les Etats-Unis, ſeuls aſſemblés en congrès, & dans le cas où quelque état n'auroit pas fait cet établiſſement, un mois après qu'ils auront été avertis à ce ſujet, l'établiſſement ſera fait par les Etats-Unis aſſemblés en congrès.

Qu'il ſoit en outre recommandé aux Etats reſpectifs d'établir pour un terme limité de vingt-cinq ans & d'approprier au payement de l'intérêt & du principal des dettes contractées ſur la foi des Etats-Unis pour ſoutenir la guerre, les revenus conſidérables & efficaces qu'ils jugeront les plus propres à les mettre en état de ſatisfaire à leurs contingens reſpectifs d'un million cinq cens mille dollars annuellement, non compris dans les impôts ſus-mentionnés, lequel contingent ſera fixé & réparti de tems à autre, ſuivant la méthode qui eſt ou peut être preſcrite par les articles de la confédération; & dans le cas où les revenus établis par quelque état viendroient à produire une ſomme qui excédât ſa proportion actuelle, cet excédant y ſeroit reverſé, & dans le cas où il y auroit un déficit dans les revenus de quelqu'un des Etats, le déficit immédiat ſeroit réparé le plutôt poſſible par un tel Etat, & l'on pourvoiroit à des déficits ultérieurs en augmentant les revenus établis; bien entendu cependant, que juſqu'à ce que la regle établie par la confédération ſoit miſe en pratique, la proportion de la ſomme d'un million cinq cens dollars ſoit répartie de la maniere ſuivante.

Cadaſtre pour le contingent que doit fournir chaque Etat.

Novelle-Hampshire. . . .	52,708 *Dollars.*
Maſſachuſet.	224,427.
Rhode-Iſland.	32,318.
Connecticut.	132,091.
Nouvelle-York.	128,243.
Nouvelle-Jerſey.	83,364.
Penſylvanie.	205,189.
Delaware.	22,443.

Maryland.	141,517. *Dollars.*
Virginie.	256,487.
Caroline ſeptentrionale. . .	109,000.
Caroline méridionale. . .	96,183.
Géorgie.	16,030.

Précaution pour employer ſagement les deniers publics.

Les revenus mentionnés ci-deſſus ſeront perçus par des gens établis, comme il a été dit; mais ils ſeront portés ſur le crédit ſéparé des Etats où ils doivent être recueillis.

Qu'un compte annuel des procédés & de l'emploi de tous leſdits revenus ſera fait & tranſmis aux divers Etats en diſtinguant les procédés de chacun des articles ſpécifiés & le montant de tout le revenu reçu de chaque Etat, ainſi que les appointemens accordés aux divers officiers employés à la perception deſdits revenus.

Qu'aucune des réſolutions précédentes ne ſortira ſon effet, que tous les Etats n'y aient accédé, & cependant après cette acceſſion unanime, elles ſeront conſidérées comme formant un lien mutuel obligatoire pour tous les Etats, & qui ne pourra être diſſous par aucun ſéparément, mais par le concours du tout ou d'une majorité des Etats-Unis, aſſemblés en congrès.

Que, ſoit pour accélérer l'extinction des dettes, ſoit pour établir l'harmonie parmi les Etats-Unis, il ſoit rappellé aux Etats qu'ils n'ont pas rendu des actes à l'effet de déférer aux réſolutions du congrès du 6 Septembre & du 10 Octobre 1780, relativement à la ceſſion des prétentions ſur des terres, d'en faire la ceſſion généreuſe qui leur y eſt recommandée, & aux Etats qui peuvent avoir paſſé des actes pour n'y déférer qu'en partie, de les ré-

viſer & de montrer une condeſcendance entiere.

Que pour aſſurer, par un méthode plus convenable & plus certaine, les contingens que les Etats reſpectifs doivent fournir au tréſor commun, il ſoit fait & il eſt fait par la préſente les altérations ſuivantes dans les articles de la confédération & de l'union perpétuelle entre ces Etats. Et les Etats divers ſont avertis d'autoriſer leurs délégués reſpectifs de les ſouſcrire & de les ratifier comme partie dudit inſtrument de l'union dans les termes ſuivans, révoquant & annullant à cet égard le huitieme des articles de la confédération. Nous déclarons & arrêtons d'après un arrangement convenu dans le congrès des Etats-Unis, que ce huitieme des articles doit être, & reſter ſans altération dans les termes ſuivans. „ Que toutes les charges de la guerre „ & toutes les autres dépenſes qui ont été „ ou qui ſeront contractées pour la défenſe „ commune ou l'avantage général accordées „ par les Etats-Unis aſſemblés en congrès; à „ la réſerve cependant de ce ſur quoi il aura „ été pourvu autrement, ſeront acquittées du „ tréſor commun qui ſera formé par les divers „ Etats en proportion du nombre de tous les ci- „ toyens libres & habitans blancs & autres, de „ tout âge, ſexe & condition, y compris ceux „ engagés à ſervir un certain nombre d'années: „ & les trois cinquiemes de toutes les autres „ perſonnes non compriſes dans la claſſe pré- „ cédente, à l'exception des Indiens qui ne „ payent des taxes dans aucun Etat; & le „ nombre ſera levé & tranſmis tous les trois „ ans aux Etats-Unis aſſemblés en congrès

» d'après la méthode qu'ils indiqueront & établiront ».

Nous avons dit précédemment que le système fiscal de l'Amérique ne s'étoit point encore développé comme il est susceptible de l'être ; mais celui des finances paroît avoir subi l'examen le plus sévere ; l'économie dans les deniers publics prouve cette assertion. Suivant le journal des Etats-Unis du 17 Juin 1783, il paroît que l'administration des finances ne pouvoit trop mériter les applaudissemens de la nation.

En examinant les réformes qui ont été faites dans les dépenses publiques, l'attention du comité est nécessairement tombée sur les dépenses des années précédentes. En comparant ces dépenses avec celles qui se font aujourd'hui, & en faisant à la différence de tems & de circonstances l'attention qu'elle mérite, on ne peut se refuser de donner aux administrateurs les éloges les plus grands : ils ont géré depuis l'érection de ce bureau avec un ordre, une économie dont il seroit à souhaiter de trouver des exemples en Europe. L'épargne de l'argent public entraîne après soi les conséquences les plus heureuses ; produit le plus grand des bienfaits aux peuples qui s'enrichissent par leur industrie. Les abus qui se glissent si aisément dans tous les genres d'administration, sont toujours plus grands, plus multipliés & plus difficiles à détruire dans la partie des finances que dans toute autre. Qu'on juge combien ces abus doivent être considérables chez un peuple indolent, esclave du luxe & du faste des Cours, puisque chez les Nord-Américains,

Abus dans les finances détruits.

où ces vices n'existent pas, il y eut dans le département seul du commissaire des fournitures au-delà de 250 personnes congédiées, dont la paie (exclusivement des rations pour eux-mêmes & pour leurs chevaux) montoit à la somme de 126,300 dollars par an : que dans un cas il a été fait une demande de 1000 tonneaux de foin pour le poste de Philadelphie, dont seulement 10 tonneaux furent accordés, le reste ayant été rendu non nécessaire par le nouvel arrangement. Une telle conduite, de telles précautions préparent naturellement les esprits à trouver dans le compte que les Américains donneront un jour de l'état de leurs finances, de leurs dépenses & de leurs ressources, non-seulement un sujet d'admiration, mais une leçon peut-être pour l'Europe.

En attendant que les Américains éclairés nous fassent jouir du fruit de leurs travaux en nous développant d'une maniere lumineuse le plan qu'ils suivront pour asseoir avec solidité le crédit de leur nation, je vais présenter aux lecteurs un extrait des méditations de M. le baron de Grothaus (1) sur les avantages d'une banque nationale dans les Etats-Unis. Son système est aussi simple dans sa nature que fé-

(1) Ce gentilhomme Hanovrien, qu'un prince illustre honore de la plus grande intimité, est un de ces caracteres extraordinaires, que la nature paroît n'avoir formé que pour marquer combien il lui est facile de réunir dans un seul individu des qualités & des dons qu'elle ne distribue à plusieurs qu'en partie. Une physionomie douce & prévenante, une taille avantageuse, des manieres insinuantes & nobles, un organe sonore, une éloquence naturelle & vive, une facilité surprenante pour parler les langues, une franchise sans rudesse & sans indiscrétion, une amabilité qui met tout le monde à son aise; ses succès dans la carriere des Lettres comme dans les champs de Mars sont autant de moyens qu'il a pour intéresser & plaire; vertueux par prin-

cond dans ſes conſéquences, il eſt abſolument différent de celui de toutes les banques de l'Europe. Ce ſyſtême ingénieux poſe ſur des baſes ſolides & non ſur les propriétés chimériques du fameux Ecoſſois Jean Law, qui ſubſtitua le crédit à la réalité: celui-ci au contraire ne peut qu'augmenter rapidement la puiſſance & la proſpérité d'un empire riche en propriétés foncieres, tels que ceux de France, de Ruſſie & d'Amérique.

Le plan de banque propoſé par M. le baron de Grothaus n'eſt calqué ſur aucun des ſyſtêmes connus. L'utilité en eſt claire, manifeſte pour l'état & le particulier.

La premiere clauſe eſt ſimple: l'Etat emprunte une certaine ſomme ſur le crédit de la foi publique, & il en paie l'intérêt ordinaire.

La ſeconde clauſe eſt ſupérieurement conçue. Elle met en circulation continuelle les quatre cinquiemes des fonds de tout l'état. La banque vient au ſecours de quiconque a beſoin d'argent pour quelque objet d'utilité que ce ſoit, juſqu'à la concurrence de 80 pour 100 de ſa propriété. La difficulté d'avoir de l'argent au beſoin ceſſe pour tout propriétaire foncier; le commerce acquiert de l'activité; les entrepriſes ſe multiplient & ne reſtent plus imparfaites, faute de ſecours.

Par la troiſieme clauſe. Bien différentes des autres banques qui n'allouent aucun intérêt pour

cipe, généreux ſans oſtentation, il fait honneur à l'homme & à l'amitié. Madame de Montbart l'a chanté dans une épître en vers qu'elle lui adreſſa & qui termine le recueil de ſes *Mélanges de littérature*, imprimés à Breſlauw & dédiés au prince royal de Pruſſe. Je jouirois moins du plaiſir de tracer l'éloge de M. de Grothaus ſi ma plume étoit plus guidée par le ſentiment d'amitié qui nous lie que par la juſtice.

l'argent ou les eſpeces courantes, celles-ci ne payera qu'un pour cent de moins que le taux auquel elle emprunte ſes fonds.

La quatrieme clauſe mérite d'être tranſcrite mot à mot: „ La banque prêtera encore ſans „ intérêt, avec les cautions convenables juſ- „ qu'à la concurrence d'une certaine ſomme, „ mais pour un certain tems, paſſé lequel les „ fonds ſeront vendus juſqu'à l'entier rembour- „ ſement de la banque “.

La cinquieme clauſe a pour objet l'établiſſement des comptoirs de la banque nationale; & par la ſixieme la banque doit être établie le premier créancier par la loi.

Aucun établiſſement humain n'eſt ſans inconvénient. Mais il nous ſemble qu'il n'en eſt point en ce genre qui en ſoit moins ſuſceptible que celui-ci. M. Grothaus préſente une belle perſpective de félicité publique. Une banque nationale ſur le plan qu'il propoſe ſeroit une ſource de richeſſe & de proſpérité pour l'état qui l'adopteroit. Elle n'eſt pas d'une égale néceſſité pour tous, mais il n'en eſt aucun à qui elle ne fût d'une très-grande reſſource. Le plan de M. le baron de Grothaus reſteroit ſans exécution, qu'il n'en ſeroit pas moins un monument précieux de génie, & de zèle pour l'humanité.

Tels ſont les fondemens ſur leſquels l'on peut aſſeoir la puiſſance, la population, les avantages du commerce & le crédit de la république des Etats-Unis. Examinons maintenant le commerce particulier de chaque Etat, les rapports reſpectifs qu'ils ont entre eux, & tâchons de ne rien oublier de ce qu'ils offrent d'utile, d'agréable & d'intéreſſant.

CHAPITRE IX.

Exportations propres pour l'Amérique Septentrionale.

LE calme que la paix va répandre sur les deux hémiſpheres ne peut contribuer à affermir les liens que les puiſſances de l'Europe ſe ſont empreſſées de former avec les Etats-Unis. Nous ne devons regarder les traités de commerce que l'on vient de conclure, que comme des articles préliminaires, des traités préparatoires à ceux que l'on formera par la ſuite, parce qu'il étoit impoſſible, dans la confuſion des objets divers qui occupoient les parties contractantes, de ſtipuler avec clarté tous les points eſſentiels. On ignoroit encore quels élémens l'on devoit ſuivre; on ne pouvoit avoir encore cette certitude que donne l'expérience, pour autoriſer des expéditions conſidérables; auſſi avons-nous vu que la plupart ſe ſont croiſées mutuellement, que tous les articles ſont tombés au-deſſous de leur valeur: j'en donnerai un exemple. Les marchandiſes Angloiſes de différentes ſortes étoient en 1782 à bien meilleur marché à New-York qu'à Londres. Je ſuis même informé par des lettres particulieres de Philadelphie, que les marchandiſes d'Europe y ſont actuellement à plus de 25 p$^{0}_{0}$ au-deſſous des prix de fabrique. D'où vient cette baiſſe énorme, ſi ce n'eſt de la trop grande abondance de ces mêmes articles? Si les né-

Cauſes des mauvaiſes ſpéculations avec l'Amérique.

gocians qui se sont empressés d'y faire des expéditions, avoient plus considéré les loix de la prudence que celles d'une ambition démesurée, ils ne seroient pas maintenant dans le cas de regretter le zèle qu'ils ont prétendu manifester pour la bonne cause, zèle qui dans la plupart n'étoit que le masque de leur intérêt particulier. Les négocians bien intentionnés, & peu récompensés, ne doivent cependant pas renoncer au commerce de l'Amérique; la suite les dédommagera probablement de ses essais malheureux. Il importe pour cela de connoître les besoins de l'Amérique & ceux des Européens, les articles que l'on peut fournir & ceux qu'il convient de tirer; il faut considérer quelles nations peuvent fournir à meilleur compte. C'est d'après un tel examen qu'un négociant prudent doit travailler avec l'Amérique.

Moyens de réparer ces pertes.

Après avoir soigneusement détaillé les différentes productions des Treize-Etats-Unis, il est à propos de dire quelles marchandises de l'Europe il convient les plus d'y envoyer, pour se procurer des retours avantageux. Ces articles consistent principalement en

Marchandises propres au commerce de l'Amérique.

Toute sorte d'ouvrages travaillés en fer, acier, cuivre, étain, plomb & bronze.

Clincailleries d'Angleterre, de France & d'Allemagne, articles très-recherchés, surtout les premiers, par rapport à la beauté de la main-d'œuvre.

Soie à coudre de différentes couleurs & qualités.

Toute sorte de draperies, comme drap, demi-drap, flanelle, baye, &c. Les couleurs

les plus recherchées dans les draps ſont le bleu, le gris & le rouge.

Harnois de toute eſpece.

Bonneterie; ſous cette dénomination, je comprends les bas & gants de ſoie; peu de noirs.

Chapeaux de toute qualité.

Galons d'or & d'argent à lame & ſans lame, boutons d'or & d'argent brodés & non brodés. Ces articles de luxe ſont des échanges précieux pour ceux des Nord-Américains qui trafiquent avec les colonies eſpagnoles.

Etoffes de ſoie pour femmes: on ne ſauroit apporter trop de ſoin pour le choix des deſſins & des qualités.

Toiles blanches de toute ſorte, ſur-tout de belles toiles d'Hollande; rouleaux de tapiſſerie en toile & en papier.

Toute eſpece de marquetterie.

Poterie; les ſervices de terre blanche d'Angleterre, ſi bien imités en Hollande, y ſont d'un prompt débit.

Meules à aiguiſer, de toutes grandeurs.

Bijouterie.

Verreries, carreaux de vitres, glaces de miroirs.

Outils de ſerrurier & de charpentier.

Filets pour la pêche, hameçons, &c.

Toutes ſortes d'uſtenſiles propres à la chaſſe, poudre & plomb, &c.

Rubans de ſoie & de fil, padoux, chevliers, &c.

Semences de jardin, oignons de fleurs.

Fromage, ſaumure, bierre forte.

Pipes, tabac préparé, vin & drogueries médicinales.

Articles principaux pour la médecine.

Gommes, Opium.
—— Camphre.
—— Myrrhe.
—— Arabique.
—— Aſſa fœtida.
—— Ammoniac.
—— Gayac.
Racine de Jalap.
—— Gentiane.
—— Hipecacuana.
Sel de Glauber.
—— Epſon.
—— Saturne.
—— Ammoniac cru.
—— de Nitre.
Vif-argent.
Aloës ſuccotrin.
Vitriol romain ou bleu.
Feuilles de ſéné.
Magnéſie blanche.
Manne.
Suc de réglisſe.
Pierre calaminaire préparée.
Crême de tartre.
Canelle.
Quinquina.
Alun.
Tartre émétique.
Nitre d'antimoine.
Antimoine cru.
Huile de vitriol.
—— de Canelle.
Baume de Capahu.
—— de Tolu.
Elixir de nitre anodin.
—— de nitre doux.
Baies ou grains de genievre.
Cantharides.
Muſc.
Fleur de ſoufre.
—— de Benjoin.
Calomel ou panacée mercurielle.

L'empire de l'habitude eſt trop grand chez tous les peuples pour ne pas entretenir chez les Américains même le goût qu'ils ont eu pour les marchandiſes de manufactures angloiſes. C'eſt en vain qu'on oppoſera les motifs de la déſunion des deux empires, c'eſt en vain que les ravages de la guerre rappelleront long-tems

encore aux Américains ces ſcenes de dévaſtations & de cruautés. La paix va répandre ſes pavots bienfaitans ſur les deux hémiſpheres, & le ſentiment qui l'accompagne ſera pour les cœurs ulcérés un baume ſalutaire qui fermera toutes les plaies. On eſt généralement d'opinion que le commerce entre l'Angleterre & les Etats-Unis va devenir conſidérable; avant de juger ſi cette opinion eſt fondée, examinons quels ſont les objets principaux de ce commerce. La comparaiſon des diverſes marchandiſes de fabrique européenne va être la baſe de notre examen.

Examen de la qualité différente de ces exportations.

Draps.

A l'égard des draps, ceux que l'on nomme Abbeville, Louvier, Sédan, ſeront toujours pour la France des qualités à oppoſer aux plus belles de l'Angleterre. Si les qualités ſont égales, le luſtre de ceux de France eſt plus beau. Avouons cependant que dans les draps mélangés, ceux d'Angleterre l'emportent ſur ceux de France.

Avant la guerre la conſommation de l'Amérique étoit principalement en drap de 12 ſchelings la verge (1). Les draps fins y valoient 13 à 14 ſchelings. Mais l'empire de la mode qui fait varier le commerce & dirige la plupart des hommes, conſervera toujours à la France cette prépondérance qu'aucune nation de l'univers ne peut lui diſputer. Combien à plus forte raiſon y prétendroit-elle, ſi elle réduiſoit les droits qu'elle met ſur les laines qui y ſont environ 15 pour cent plus cheres qu'en

(1) Ou 17 liv. 16 ſous 4 den. tournois l'aune de France.

Angleterre. Les manufactures de laines en France exigent une réforme & des soins dignes d'un ministere aussi éclairé qu'il l'est. Les fabricans en France n'ignorent pas que les étoffes de laines légeres d'Angleterre, telles que le camelots, les callemandres, les ras de Châlons, tammis ou étamines &c. pour la doublure des habits sont préférés en France & dans les Pays-Bas Autrichiens, malgré les droits énormes qui en augmentent le prix. Ces articles sont trop essentiels pour ne pas chercher les moyens d'y remédier en les perfectionnant.

Les fabriques de draps, jadis si floriſſantes en Hollande, notamment à Leyde & à Utrecht, ne sont déchues de leur ancienne splendeur que par l'introduction trop rapide des draps d'Angleterre, & sur-tout par la cherté de la main-d'œuvre. On a de la peine à concevoir comment les Hollandois ont perdu cet avantage, eux qui achetoient autrefois leurs laines de l'Angleterre & faisoient presque seuls le commerce de draps dans l'Europe. Ces achats étoient si considérables, que sous Edouard III ils alloient jusqu'à 23,000,000 liv. sterl. Alors les Anglois ne savoient pas travailler leur laines: mais trop actifs pour fermer long-tems les yeux sur les avantages de ce commerce, ils se sont industriés, ils ont essayé, & leurs essais ont amené des progrès. C'est sur-tout après avoir prohibé ces exportations que l'on vit s'élever dans toute l'Angleterre une foule de manufactures pour les draps de toute espece : à l'égard des draps fins, ils les fabriquoient avec les laines d'Espagne.

Dans les Etats septentrionaux de l'Améri-

rique, le prix commun de la bonne laine eſt à 1 ſcheling. Les grands articles de conſommation en laine dans les états méridionaux ſont principalement pour les eſclaves : on y envoye des cotons de Kendall faits dans le Weſtmoreland, de 12 juſqu'à 16 den. ſterl. par verge ; des flanelles du pays de Galles, depuis 16 juſqu'à 20 den. ; des plaindings d'Ecoſſe, ſorte de ſerge ou d'étamine qui ſert aux Ecoſſois de manteau, à environ 6 ou 7 den. la verge ; des bas de la même étoffe, depuis 8 juſqu'à 10 ſchelings la douzaine. Pour les planteurs, de buffles de l'Yorkshire, verge large de $\frac{5}{4}$ de 4 à 5 ſch. ; des friſes dito de 4 à 6 ſch. & des draps étroits de 4 à 5 ſch. La France & la Hollande peuvent imiter avec ſuccès ces articles, & prétendre de même à une certaine conſommation.

Coutellerie, manufactures de fer & d'acier de toute eſpece.

Les Anglois ne ſe ſervent ordinairement que du fer Suédois pour leurs manufactures en ce genre, parce qu'il eſt plus dur & d'une meilleure qualité que d'autre. L'Amérique a toujours préféré les clous de Glaſcow pour cette raiſon, quoiqu'ils ſoient environ 14 p$^{0}_{0}$ plus chers que ceux de Briſtol. Afin de donner aux autres puiſſances des notions claires ſur ce commerce, & un objet de comparaiſon pour examiner les moyens de participer à ce commerce avec l'Amérique, entrons dans quelques détails. Le coût d'un tonneau de fer eſt en Angleterre de 10 liv. ſterl. les droits à 10 ſchelings la charge, le fret, la main-d'œuvre depuis 11 juſqu'à 45 livres ; enſorte que la valeur totale d'un tonneau de fer étranger, quand il eſt travaillé en Angletterre, eſt, ſuivant

vant l'espece de travail, depuis 21 liv. jusqu'à 56 liv. sterl. à-peu-près dans les proportions suivantes.

Verges.	20 Livres.
Cercles.	21.
Verroux.	25.
Ancres.	30.
Cloux	31.
Houes, Essieux. . .	49.
Enclumes.	41.
Acier depuis 26 jusqu'à	56.

L'exportation en ce genre étoit avant la guerre de 15 à 20,000 tonneaux ; ainsi on peut en estimer le prix moyen à 28 liv. par tonneau, puisque le plus bas prix est de 11 liv. & le plus haut de 45, ce qui produisoit annuellement à l'Angleterre un profit de 484,000 liv. Nations rivales de l'Angleterre en industrie, profitez du moment ; imitez sa perfection dans la main-d'œuvre & cherchez à balancer avec elle un commerce aussi lucratif. Aussi long-tems que cette puissance conservera les impôts énormes qu'elle met sur le fer, vous êtes assurées d'obtenir au moins la concurrence ; comme l'impôt tue l'impôt, ce droit nuira toujours à cette partie lucrative de son commerce & finira par l'écraser.

On sait qu'en Angleterre le droit sur les fers étrangers étoit en 1781 de 54 schelings 4 den. par tonneau, & qu'il n'est en Irlande que de 10 schelings. Comme ce royaume peut actuellement, sans violer le traité, envoyer du fer dans les Etats de l'Amérique Septentrio-

nale qui ne ſont plus colonies angloiſes ; que les Irlandois jouiſſent en Amérique de la plus grande conſidération, l'Angleterre paroît ne devoir craindre de plus grande concurrence dans ce commerce que de leur part. Cependant la Ruſſie, l'Allemagne & les autres pays qui ont du fer ſans droit, ne peuvent manquer d'obtenir certaine préférence par rapport à la modicité du prix, ſur-tout depuis qu'on a élevé des moulins pour fendre & à rouleaux.

De leur côté, les Américains, attentifs à ſaiſir tout ce qui peut augmenter leur commerce & leur proſpérité, ne négligeront ſûrement pas les fabriques de fer ; déja leurs eſſais ſont heureux, les eſſieux y ſont meilleurs que dans aucun endroit ; ils y emploient le plus beau fer qui ſert aux Anglois à faire des ouvrages plus délicats, mais ils ſont une fois plus chers.

Porcelaine & poterie. Quoique les eſſais que l'on a faits à Philadelphie pour y établir des manufactures de poteries, n'aient pas eu de ſuccès, ils annoncent un principe d'induſtrie qui conduira probablement à des eſſais plus heureux ; c'eſt aſſez qu'ils aient eſſayé pour penſer qu'ils réuſſiront. Le *Flint*, objet indiſpenſable pour la manufacture de la bonne porcelaine y eſt aſſez abondant : quand cela ne ſeroit pas, la Hollande peut leur fournir à meilleur marché qu'aucune puiſſance, la porcelaine des Indes orientales qui porte le nom de Chine ; & à-peu-près dans les mêmes prix, la poterie blanche que l'on fabrique à Leyde, à l'imitation de celle d'Angleterre.

Verres. Lorſque les manufactures de verreries de Phi-

ladelphie auront reçu les encouragemens dont elles ſont ſuſceptibles, les Américains pourront, à quelques articles près, ſe paſſer des ſecours de l'Europe. En attendant, la Hollande peut jouir de l'avantage de leur fournir à bon compte les miroirs ordinaires. Quant aux belles glaces, la France aura toujours la préférence, depuis ſur-tout que la chymie a dirigé ſes travaux. Le verre pour les fenêtres, qui faiſoit autrefois un objet ſi important pour le commerce de l'Angleterre, ſe fabrique avec ſuccès par des Allemands à New-Jerſey, & ſi l'on parvient à découvrir en Amerique la terre propre à faire les pots dont on ſe ſert dans les manufactures de verres, ſi le flint s'y trouve en plus grande quantité, ce commerce ſera entiérement perdu pour l'Europe.

Bas.

On a de la peine à concevoir l'aſſertion de milord Scheffield qui prétend qu'il n'y a pas en Amérique aſſez de laine pour faire une paire de bas à chacun de ſes habitans. Un territoire immenſe, des campagnes fertiles, des prairies couvertes de troupeaux prouvent évidemment le contraire. Le lord Scheffield veut peut-être dire que les fabriques de bas ne ſont pas aſſez multipliées pour ſuffire aux beſoins des habitans; cela paroîtroit au moins plus probable. La plus grande conſommation en ce genre eſt en bas de laine, de fil & de coton; ceux de ſoie n'y ſont pas d'un grand débit, ce luxe n'y eſt encore que dans ſon enfance.

Souliers.

Quand l'Amérique aura aſſez de fonds pour pouvoir tanner le cuir, & le laiſſer comme en France & en Angleterre trois ans dans la foſſe, les Américains pourront ſe procurer chez

eux des ſouliers auſſi bons que les meilleurs d'Europe. On eſt d'opinion en Angleterre que pour avoir une paire de ſouliers excellens, il faudroit unir une empeigne de cuir anglois avec une ſemelle de cuir américain.....

Chapeaux. La cherté de la main-d'œuvre nuit aux fabriques de chapeaux de l'Amérique. Si c'eſt là le ſeul obſtacle, il ne peut être de longue durée. L'augmentation rapide de la population d'un côté, le grand nombre d'émigrans de l'autre, préparent à l'Amérique les ſecours les plus grands & les ſuccès les plus conſidérables.

Velours, panne & draps de coton. L'Angleterre eſt depuis long-temps en poſſeſſion de ce commerce, & n'a guere eu en ce genre d'autre concurrence qu'avec Rouen, qui depuis quelques années a conſidérablement perfectionné ſes fabriques de coton. Mais on donne la préférence à celles de Manchester. Les laines y ſont à 20 p^{o} meilleur marché qu'à Rouen, mais à Rouen la main-d'œuvre & le coton y ſont à meilleur compte; il ne manque à cette ville qu'une conſommation plus ſuivie & plus conſidérable pour la mettre dans le cas de balancer les fabriques de Manchester, tant en Allemagne, en Hollande & dans les Pays-Bas qu'en Amérique.

Mercerie & modes. Les beaux rubans de fil & le beau fil qui viennent de la Hollande & de la Flandre ſont les meilleurs que l'on connoiſſe. Amſterdam en eſt l'entrepôt général. La France peut fournir auſſi ces articles, ſur-tout ce que l'on nomme rubans de laine, jarretieres, gros fils & ſoie à coudre. Quoique l'Angleterre prétende que les rubans qu'elle fabrique ſont plus beaux que ceux de France, parce qu'elle n'emploie que

de la ſoie de Turquie, du Bengale & de la Chine, la France aura toujours une prépondérance marquée dans ce genre. Elle la conſervera par la variété que les ouvriers mettent dans leurs deſſins & par le ton que ce royaume donne à tous ceux qui l'environnent. Si les gazes d'Angleterre ſont plus belles que celles de France, les taffetas, les ſatins & généralement toute eſpece d'étoffes de ſoie ſont plus beaux, mieux fabriqués, & à meilleur marché en France qu'en Angleterre.

Les épingles, les aiguilles & pluſieurs merceries en ce genre ſont beaucoup mieux finies en Angleterre qu'ailleurs, même à égalité de prix.

Allierer d'étain, plomb en ſaumon & en feuille, cuivre en feuille & travaillé en uſtenſiles de cuiſine & autres.

Le traité de commerce que la Suede vient de conclure avec les Etats-Unis, paroît lui aſſurer la préférence dans le commerce du fer & du cuivre brut. La cherté de la main-d'œuvre en Amérique ſera quelque tems un obſtacle aux progrès de ce commerce; mais il ne peut être de longue durée. Les Américains emploient en batteries de cuiſine & autres articles l'étain en feuille, & le plomb en ſaumon & en feuille qu'ils tirent d'Europe. Mais ces objets d'importations dans l'Amérique Septentrionale ſe reduiront à peu de choſe, lorſque par la ſuite les Américains pourront faire exploiter avec vigueur les riches mines qu'ils ont dans leur territoire tant en plomb qu'en cuivre & en fer. Il y a ſur-tout des mines de plomb dans la Virginie ſur l'Ohio & ſur le Miſſiſipi qui ſont ſi riches, qu'elles paroiſſent près de la ſurface & promettent les plus heureux ſuccès.

Si l'on excepte les grandes villes, la plus

grande partie des maiſons en Amérique ſont conſtruites en bois, & néceſſite comme en Hollande le beſoin de les peindre. L'huile de lin qui ſert à marier les couleurs, ſe tire comme l'on fait du rebut de la graine de lin qu'on met de côté lorſqu'on nettoie cette graine pour l'exportation; ainſi cet article réuni au blanc, ou à la craie, & au blanc de plomb qui forment au moins les trois quarts de toute eſpece de peinture, offrent au commerce des motifs pour la ſpéculation. C'eſt aux pays qui peuvent les fournir à meilleur compte à ſe procurer la préférence chez les Américains.

Couleurs pour peindre.

Cordages & chandelles de vaiſſeau.

Aucune nation d'Europe ne peut fournir aux Américains des cordages meilleurs que ceux qu'ils font chez eux. Les Hollandois en fabriquent comme les Ruſſes d'une qualité auſſi bonne, mais ils la gardent pour leur propre uſage, & n'exportent que les cordages qu'ils font du chanvre le plus médiocre & de vieux cables. Quant aux chandelles de vaiſſeau, la Hollande peut le diſputer à l'Angleterre, ſoit pour les aſſortimens convenables, ſoit pour la qualité, & à cet égard les Américains s'en pourvoiront chez ceux qui leur feront les meilleures conditions.

Toiles.

Les Américains préféreront toujours pour leur uſage les toiles de Gand & de Courtrai, parce qu'elles réuniſſent la beauté à la ſolidité. La toile appellée belle-Hollande, n'aura guere la préférence que lorſqu'elle ſera moins chere que les premieres; mais la Hollande étant à-peu-près l'entrepôt général des belles toiles, elle conſervera toujours l'avantage de l'exportation. Les Anglois envoyoient ci-devant beau-

coup de toiles d'Osnabrugh ; les assortimens s'en faisoient à Brême d'où les négocians de Glascow les exportoient. Le *Beeding-roll* étoit la toile qui servoit dans la Virginie, le Maryland & la Caroline à faire des pantalons pour les negres, des sacs, &c. En 1772 on exporta pour l'Amérique, de la Russie en Angleterre, 15000 pieces de toiles pour draps. Quant aux toiles à voile, il est apparent que la Russie restera en possession de ce commerce, à moins que les fabriques qui sont à Philadelphie, n'augmentent & ne prosperent.

Papier. Le papier commun pour les gazettes se fabrique en Amérique à meilleur marché que par-tout ailleurs ; à l'égard du papier à écrire, les fabriques de Hollande sont trop considérables & trop perfectionnées pour ne pas jouir de la préférence. Celles d'Angleterre sont très-belles, mais le prix en est trop haut. Celles de France sont bien à aussi bon marché que celles de Hollande, mais celles-ci l'emporteront toujours sur les autres par rapport à la blancheur & à la finesse.

Dentelles. La France peut fournir à l'Amérique des dentelles de fil & de soie tant blanches que noires à aussi bon compte que la Flandre ; celles de Marseille ont sur-tout beaucoup de débit en Amérique. A l'égard des dentelles fines de Bruxelles & de Flandre, elles n'y sont point encore devenues nécessaires au luxe ; on en consomme très-peu. Il se fait en Amérique une si grande consommation de dentelles noires, de cravates noires, & de mouchoirs de soie de toute espece, qu'elle égale à peu de chose près celle de tout autre article en soie.

Sel. Le sel en Angleterre est plus beau & à meilleur marché qu'en France ; les Américains paroissent préférer le sel anglois pour saler le bœuf, celui des Indes occidentales pour saler le lard & le beurre, & préférent à tous égards celui de Lisbonne & de St.-Ubes pour saler le poisson.

Marchandises des Indes orientales. Jusqu'à ce que les Américains se soient procuré les moyens d'établir eux-mêmes un commerce direct avec les grandes Indes, ils devront nécessairement s'approvisionner en ce genre chez les nations d'Europe qui se sont emparées de ce commerce. Les compagnies de Hollande & d'Angleterre sont jusqu'à présent celles qui fournissent ces denrées à toute l'Europe; la France n'a pas encore pu parvenir à soutenir la concurrence, elle paroît cependant s'occuper sérieusement des moyens d'y parvenir ; les Américains trouveront plus d'avantage pour le moment à profiter des ventes des compagnies hollandoises & angloises ; c'est par elles qu'ils se procureront le salpêtre des Indes orientales le meilleur que l'on connoisse. Quant au thé & autres marchandises dont ils peuvent avoir besoin, toute indication quelconque seroit ici un hors-d'œuvre, & ce sera toujours le cas quand il s'agira de parler d'un commerce exclusif.

LISTE particuliere des Marchandiſes (1) *les plus avantageuſes & les plus courantes pour les marchés de l'Amérique, ſavoir :*

Draps de la premiere, deuxieme & troiſieme qualité dans les couleurs les plus nouvelles, mais la majeure partie en bleu & brun.

Châlons, ou étoffes de laine pour doublure, mêmes couleurs.

Calamandre, bleu, noir, verd & autres couleurs de drap de 15 pouces anglois de largeur.

Habit de bain en couleurs légeres & rayées.

Durance, bleu, vert, & autres couleurs de drap.

Camelots, fabrique de Bruxelles, bas prix; la couleur brune eſt actuellement fort en uſage.

Moreens, bleu, vert, jaune, noir & couleurs de drap.

Tammiſs, bleu, vert, . . idem.

Ruſſels, noir eſt du plus grand débit, une demi-aune d'Angleterre de largeur.

Ratines, même couleur que celle des draps.

Seans, couleur d'olive.

Hairbines, de 30 yards de longueur, fabrique de Norwich.

Flanelles, rouge, bleu, en blanc de la plus fine forte.

Glacé, peu recherché.

---

(1) Nous avons conſervé pluſieurs termes propres lorſqu'ils nous ont paru de devoir reſter tels pour l'intelligence des fabriquans.

Bougrans, brun & blanc de la manufacture angloiſe la plus eſtimée.

Taffetas des Indes, noir, bleu, léger & foncé, violet, de 15 yards de largeur.

Luſtré, différentes couleurs & dernier goût.

Bengale, moucheté, rayé, uni & en couleurs nouvelles.

Perſes, du dernier goût, une demi-aune d'Angleterre de largeur.

Satins noirs, bonne qualité, blanc qualité inférieure.

Velours & drap de ſoie noire pour veſte & culotte, bonne qualité.

Soie, bonne qualité, olive, brun, bleu, verd & noir; mais les couleurs claires ne ſont plus en uſage.

Mouſſeline unie, pliée en livret de $\frac{1}{4}$, $\frac{5}{4}$ & $\frac{6}{4}$ yards de largeur.

Mouchoirs en aſſortiment, bas prix de 10 à $\frac{15}{16}$ yards; les plus en uſage en ſoie ſont les *Baudant*.

Toiles de coton & cotons des Indes, du dernier goût bien imprimé à petits deſſins & d'un prix ordinaire.

Nankins, jaune premiere qualité; le prix actuel eſt de 11 pences courants.

Checks à petits carreaux & rayés.

Kenting, toiles unies & avec des bords, 12 à la piece, d'une qualité médiocre.

Baſins unis, rayés & piqués blancs, & un prix médiocre.

Ticklenburgs de bonne qualité, la plus grande partie de double fil dit *upperband*.

Oſnabrugs, toiles d'un fil égal, les $\frac{7}{4}$ yards de large ſont les plus recherchés.

Toiles d'Allemagne d'un fil égal & ſerré en aſſortiment.

Padderburns, dito de 10 aunes angloiſes de longueur chaque piece & 27 pouces de largeur.

Heſſens, dito de $\frac{7}{8}$ angloiſ. de large en écru, plus que blanchie.

Rolls, dito bonne qualité comme deſſus, (c'eſt une groſſe toile.)

Dowlas, dito de 32 yards de longueur & $\frac{3}{4}$ de largeur.

Groſſe toile de 64 yards, dito..... $\frac{7}{8}$ dito....

Fandems, (toile de Siléſie) dito double de 18 yards de long & $\frac{7}{8}$ large quadruple, 36. . idem.

Humhuns, (étoffe des Indes) $\frac{6}{4}$ yards de largeur & 10 aunes angloiſ. de longueur, prix médiocre.

Coſſaes, dito.... de 16 aunes de longueur.

Linons unis, fabrique hollandoiſe & allemande en aſſortimens.

Toiles de Cambrai, en piece de 3 yards chaque.

Sheening ou *linon* en aſſortiment écru ou blanchi de $\frac{7}{8}$ yards de large, d'une égale filure & ſerrée.

Diapper, (toile damaſſée) de $\frac{5}{4}$, $\frac{6}{4}$ yards de largeur, & $\frac{7}{4}$, $\frac{8}{4}$, $\frac{9}{4}$, mais les $\frac{5}{4}$, $\frac{6}{4}$ ſont les plus recherchées.

Bed-Ticking (draps de lit) fabrique de Flandre très-ſerrés, d'une bonne qualité.

Bas de fil de coton pour homme & pour femme, bonne qualité.

Coutelerie, manufacture d'Angleterre par aſſortiment.

Mercerie nouveau goût, peu chere & bien aſſortie.

Clincaillerie, manufact. angloiſe bien aſſortie.

Vaiſſelle d'étain en aſſortiment, la plus grande partie en plats, aſſiettes & baſſins.

Porcelaine du Japon. . . dito.

Terre blanche. . . . . dito.

Porcelaine de la Chine, taſſes à café bleues & blanches avec peu de fleurs, de 2 pouces de diametre.

Dito des Indes, de 7 à 8 pouces de diametre, ſervice de thé aſſorti. Celles à petits bouquets ſont fort recherchées.

Verrerie, verres à boire uni de $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{2}$ & 1 pinte; le $\frac{1}{4}$ de pinte eſt plus en uſage.

Vitres de 8 pouces de largeur, 6 pouces de longueur les plus demandés.

Thé, Bohé & Hyſan, ſont d'une très-grande conſommation. Le Bohé ſe vend plus couramment, le prix de $\frac{2}{10}$ à 3 pences la liv. argent courant.

Muſcade bonne qualité; le prix actuel eſt de 18 à 20 ſous courants.

Genievre de Weſp, par caiſſe de 12 bouteilles, le prix actuel eſt de 20 à 32 ſous courans par caiſſe.

L'empire de la mode aſſure à la France un commerce toujours actif chez l'étranger

La raiſon de l'intérêt, la raiſon du bas prix, peuvent porter atteinte aux progrès de la mode; mais comme il n'eſt aucun pays qui puiſſe mieux que la France faire adopter ſes modes & établir des bas prix, les François jouiront toujours d'une conſommation aſſurée chez les Américains. On ſait par exemple qu'en Italie, dans certaines contrées, il eſt des articles de foirie manufacturées ſur le lieu même à bien meilleur compte que les articles de France, mais les grands qui donnent le ton;

les bourgeois qui veulent les imiter, ramèneront toujours en France une consommation sûre. L'on vente actuellement la simplicité du costume chez les Américains : dans peu l'on verra arriver à pas rapides le luxe & le rafinement, suites inséparables de la prospérité du commerce.

Ce que la prudence doit suggérer dans les spéculations pour l'Amérique.

Par les dénominations générales que nous avons données au commencement de ce chapitre sur les exportations à faire en Amérique, nous entendons des assortimens que la mode & le goût doivent prescrire : mais il est prudent d'éviter la concurrence pour des articles que l'on sauroit y être trop abondans pour donner du bénéfice. Dans ce cas, comme dans la maniere de recevoir ses retours, le négociant instruit n'a pas besoin d'éclaircissemens, ni de conseils, & nous terminerons ce chapitre par prévenir, qu'après avoir considéré les habitans des Treize-Etats-Unis comme des hommes également versés dans le commerce & dans la politique, ce seroit entendre peu ses intérêts que de leur envoyer des marchandises hors de mode, ou de mauvaise qualité. Leurs rapports avec la France sont trop étendus, pour ignorer ce que l'on désigne par le beau & bon ; ils savent même jusqu'aux prix de fabrique. Cette derniere connoissance n'est sûrement pas à l'avantage du commissionnaire ; mais l'*unicuique suum* est de tous les peuples, & de tous les pays.

CHAPITRE X.

NOUVELLE-ANGLETERRE.

Sa situation, son étendue, ses ports.

LA Nouvelle-Angleterre, contrée immenſe à l'eſt de l'Amérique Septentrionale, fut découverte au commencement du ſiecle dernier ſous le nom de Virginie Septentrionale. Elle eſt bornée au nord par le Canada, à l'oueſt par la Nouvelle-York, à l'eſt & au ſud par la Nouvelle-Ecoſſe & par l'Océan; elle s'étend à plus de trois cens milles ſur les bords de la mer & à plus de cent cinquante dans les terres; on la trouve ſous la latitude ſeptentrionale entre le 40 & 45 deg., & par les 306 à 307 de longitude. Les principaux ports de la Nouvelle-Angleterre & où ſe traitent toutes les affaires, ſont Falmouth dans la baie de Caſco; Portſmouth dans la Nouvelle-Hampshire, Boſton, Marble-Head, Salem, & Newburry-Port dans la baie de Maſſachuſet; Newport dans Rhode-Iſland, & New-London dans le Connecticut.

Cette colonie doit ſon origine au fanatiſme.

Si la plupart des établiſſemens François & Eſpagnols en Amérique ont été formés par un principe d'intérêt, la plupart de ceux des Anglois l'ont été par le fanatiſme. C'eſt à l'intolérance que la Nouvelle-Angleterre doit ſes premiers colons: c'eſt ainſi, dit Raynal, que ce fléau qui avoit dépeuplé l'Amérique au midi, devoit la repeupler au nord. Juſqu'à l'époque de 1620 où les puritains chaſſés d'Angleterre, quitterent la Hollande, qui leur avoit offert un aſyle, la

Nouvelle-Angleterre n'avoit encore reçu que de très-petites peuplades d'Européens, qui se bornoient à planter des cabanes durant l'été pour faire un commerce d'échange avec les sauvages, & disparoissoient comme ceux-ci, le reste de l'année. D'autres puritains, jaloux de se procurer une existence conforme à leur goût, & de professer librement leur religion, pensèrent ne pouvoir mieux atteindre à leur but qu'en allant se fixer dans un autre hémisphere. En conséquence, ils acheterent les droits de la compagnie angloise de la Virginie, & s'embarquerent au nombre de cent vingt personnes à Plymouth le 6 Septembre 1621.

Cette nouvelle colonie arriva au lieu de sa destination au commencement d'un hiver très-rigoureux; de tous côtés environnés d'épaisses forêts, de lacs & de montagnes arides, ces infortunés eurent à lutter contre les horreurs du froid, du scorbut, de la faim: le plus grand nombre périt accablé de ces miseres; le reste eût éprouvé le même sort s'il ne leur fût venu des secours qu'ils ne devoient attendre ni espérer. Une troupe de sauvages, au nombre de soixante, ayant leur chef à leur tête, arrive au milieu d'eux, & leur donne quelques rafraîchissemens. Les malheureux Européens, prêts à succomber sous leurs maux, se raniment, & l'espérance prend la place du découragement. Contens de trouver dans ces sauvages l'image précieuse de la liberté, ils contractent avec eux un traité d'amitié, & ce premier lien ne devint que plus fort & plus sacré par la suite. Un de ces sauvages qui entendoit un peu l'agriculture & savoit quelques mots anglois, s'of-

frit généreuſement pour leur inſtituteur, il leur enſeigna la maniere de cultiver le maïs & de faire la pêche ſur les côtes. Cette nouvelle colonie ayant fait enſuite l'acquiſition des terres qu'occupoient leurs voiſins, elle ſe vit en état d'attendre les ſecours qu'elle devoit recevoir d'Europe. Cette acquiſition fut nommée la Nouvelle-Plymouth (1). Il faut que les moyens d'établiſſemens qu'elle attendoit ſoient arrivés bien lentement, puiſqu'en 1639 la colonie ne montoit encore qu'à trois cens perſonnes. Mais le fanatiſme recommençant de nouveau ſes fureurs en Angleterre, les Presbytériens, opprimés par le glaive ſpirituel de l'Epiſcopat, ne pouvant réſiſter à tant de perſécutions, prirent le parti d'aller en Amérique ſe réunir à leurs freres. L'émigration fut ſi conſidérable que l'année ſuivante les colons furent dans la néceſſité de ſe diſperſer.

La Nouvelle-Angleterre donne naiſſance à quatre colonies.

Les peuplades qu'ils établirent formerent d'abord la province de Maſſachuſet, d'où ſortirent bientôt les colonies de la Nouvelle-Hampshire, de Connecticut & de Rhode-Iſland, qui par la ſuite formerent autant d'Etats ſéparés, & obtinrent chacune une charte particuliere de la cour de Londres. Uniquement occupés du ſoin de vivre en paix, ces peuples nouveaux négligerent de donner une baſe ſolide à leur bonheur; ils vécurent ainſi l'eſpace de vingt ans, & ce ne fut qu'en 1630 qu'ils ſentirent la néceſſité de donner une forme à leurs colonies reſpectives. A la ſuite d'une aſſemblée générale ils convinrent d'avoir tous les ans un

(1) Voyez le Chap. II.

tems

tems fixe pour se réunir & délibérer sur les affaires publiques. Les députés à l'assemblée devoient être choisis par le peuple ; ils convinrent qu'il n'y auroit que les membres seuls de l'église établie qui pourroient y siéger, & que le chef qui présideroit seroit sans autorité particuliere. On établit un conseil national, chargé de régler toutes les affaires, de juger tous les procès. Les lumieres de la raison, sans le secours d'un code devoient décider tous les différens. Heureuse la Nouvelle-Angleterre, si elle eût su conserver un gouvernement aussi sage, aussi paisible ; plus heureuse encore, si après la triste expérience que ces habitans avoient faite des maux de l'intolérance, ils n'eussent pas été eux-mêmes intolérans ! Mais il est rare qu'un peuple naturellement mélancolique, ne prenne un caractere sombre, farouche & persécuteur. La nouvelle colonie avoit apporté avec elle un malheureux germe de piétisme qui nuit plus à la religion qu'il ne la sert, & dont le voile imposteur & le prétexte spécieux ont caché les vraies causes des plus grandes séditions. De-là les loix religieuses qu'elle fit, ouvrage de la superstition & du fanatisme. Le sorcier, le blasphémateur, l'adultere & le faux témoin furent punis de mort comme l'enfant assez dénaturé pour frapper ou maudire les auteurs de ses jours ; & le délire fut porté à un tel point que la danse & les autres exercices du corps furent prohibés, & punis comme l'ivresse & le mensonge, par le fouet ; les plaisirs innocens y étoient interdits comme le vice & le crime ; les juremens & la violation du dimanche ne pouvoient être expiés que par une amende con-

Gouvernement.

Combien l'enthousiasme ou un zèle immodéré pour la religion peut devenir nuisible

sidérable : & l'on se trouvoit fort heureux de satisfaire avec de l'argent pour une omission de priere ou pour un serment indiscret. On sent combien une telle gêne devoit nuire à l'éducation, aux principes d'une saine morale, au vrai but de la religion ; rien n'étoit plus capable d'entretenir l'esprit dans ce sombre, cette mélancolie qui forment & caractérisent les faux dévots : quoique le tolérantisme soit actuellement la base des loix religieuses dans tout l'empire des Etats-Unis, on prétend cependant que les habitans de la Nouvelle-Angleterre ont encore un reste de cette sévérité ; mais les charmes heureux de la liberté, les voyages en Europe, nos émigrans, acheveront de les en guérir. Craignons plutôt qu'ils ne donnent dans l'excès contraire, je veux dire que leur philosophie ne les garantisse pas de tomber dans ce relâchement de mœurs que l'on reproche à la plus grande partie des Européens, qui, sous prétexte d'adopter le tolérantisme, ne suivent les loix d'aucun culte.

L'esprit d'indépendance a premiérement éclaté dans la Nouvelle-Angleterre.

La Nouvelle-Angleterre, comme la colonie de l'Amérique la plus considérable, devoit être, comme elle l'a été, le centre & le foyer de la révolution qui devoit priver la Mere-Patrie de tous les droits sur le continent. Ces habitans connoissoient mieux qu'aucun autre peuple du monde tout le prix de cet esprit de liberté qui fit déserter à leurs ancêtres leur pays natal & les conduisit dans celui-ci. Ils y jouissoient comme individus de plus d'indépendance à divers égards, particuliérement dans leurs manieres, loix & situation. N'étoit-il pas naturel de penser qu'à la moindre crainte (son-

dée ou non) de quelque atteinte à cette précieuse liberté, ils prendroient l'alarme & se porteroient aux dernieres extrémités pour s'y opposer. C'est donc par un principe louable qu'ils ont mieux aimé se priver de tous les articles de luxe, de convenance ou de commodité, que la métropole leur fournissoit auparavant, pour se borner uniquement aux plus urgens. Ces principes se fortifierent pas la pratique, & ces privations qui dans le commencement devoient leur être pénibles, leur devinrent par l'habitude si familieres, qu'ils n'y firent plus attention.

Cause naturelle de l'indépendance.

Le peuple de la Nouvelle-Angleterre doit cette indépendance d'individus, dans laquelle consiste vraiment l'essence de la liberté civile, & qui en est la meilleure protection, à une loi particuliere d'hérédité qui veut que les possessions d'un pere soient réparties également entre tous ses enfans, afin de les tenir par-là dans une heureuse médiocrité, & les obliger à tourner leurs pensées du côté de l'industrie pour éviter la misere; loi sage qui en leur ôtant & la tentation & les moyens de se procurer les objets de luxe, les garantit de la nécessité de se laisser dépouiller de leur liberté. Comme ce peuple n'avoit point encore pris un goût assez vif pour le luxe, pour hazarder, encore moins échanger contre quelques commodités que ce soit, les avantages inestimables dont ils jouissoient; rien au monde n'étoit plus absurde que de s'imaginer qu'ils sacrifieroient leur indépendance à des besoins purement factices.

J'ai dit précédemment que l'agriculture ne peut être poussée trop loin, parce que les con-

sommateurs augmentent régulierement en proportion des objets nécessaires à leur subsistance; & quand on a un superflu de denrées, on est toujours assuré d'en trouver une vente facile au-dehors. La Nouvelle-Angleterre a mis ces maximes en usage & sa prospérité est montée au plus haut degré. Les défrichemens s'y font avec sagesse & toujours sous l'inspection des loix qui sont immuables à cet égard. Dès que soixante familles offrent de bâtir une église, d'entretenir un pasteur, un maître d'école, l'assemblée générale leur assigne un emplacement & leur donne le droit d'avoir deux représentans dans le corps législatif de la colonie. Le district qu'on leur assigne est toujours limitrophe des terres déja défrichées & contient ordinairement six milles quarrés d'Angleterre. C'est ainsi que s'aggrandit la Nouvelle-Angleterre : sa population, suivant un tableau publié par le congrès, se monte à plus de huit cens mille ames. Plus on y défriche de terres, & l'on y exploite de bois, plus l'air qu'on y respire est pur & sain. Cependant comme l'abondance des récoltes n'a pas rempli les vœux des colons, ils ont dirigé leur industrie vers d'autres objets. Ils construisent des navires pour les navigateurs étrangers; ils ont des fabriques considérables de chapeaux, de toiles de lin & de chanvre, de draps communs, &c. A ces manufactures qu'on peut appeller nationales, les habitans de cette province ajoutent des fabriques d'une eau-de-vie faite avec la mélasse qu'ils vont chercher aux Indes occidentales. Ils vendent des quantités prodigieuses de cette liqueur aux sauvages voisins, aux

Avantages de l'agriculture

Commerce & industrie

pêcheurs de morue, à toutes les colonies ſeptentrionales : ils la portent même juſqu'aux côtes de l'Afrique, où l'on voit juſqu'à quatre-vingt-dix de leurs vaiſſeaux pour la traite des Negres. Ces 90 navires apportent ordinairement 9000 negres qui à 35 liv. par tête rapportent une ſomme de 346,500 liv. ſterl. La conſtruction des navires eſt conſidérable dans cette vaſte contrée. On les envoie aux Antilles, à Surinam, à Démerary, chargés de toutes ſortes de proviſions qui y ſont vendues en retour du produit de ces iſles, qu'ils portent enſuite en Europe, où ils vendent vaiſſeaux & cargaiſons, & expédient de-là des toiles à voile & autres articles pour achever l'équipement d'autres navires déja ſur les chantiers. De cette façon ils s'approprient une partie des denrées de l'Amérique, ſoit méridionale, ſoit ſeptentrionale, & les échanges de ces deux régions ſi néceſſaires l'une à l'autre paſſent par leurs mains.

Le cacao, le café, le coton ſont encore des articles dont ils tirent des partis avantageux. Mais de toutes les reſſources de cette colonie, la pêche eſt la plus eſſentielle : le nombre prodigieux de bateaux qu'elle y emploie en eſt une preuve convaincante. La pêche du maquereau occupe annuellement durant le printems & l'automne environ 1500 bateaux & 3000 hommes ; celle de la morue 500 bâtimens de 50 tonneaux avec 4000 hommes d'équipage. La pêche de la morue eſt au moins de deux cens cinquante mille quintaux. Avant 1763 la Nouvelle-Angleterre faiſoit la pêche de la baleine en Mars, Avril & Mai, dans le golfe

de la Floride ; en Juin, Juillet & Août, à l'eſt du grand banc de Terre-Neuve ; elle n'y envoyoit alors que 120 chaloupes de 70 tonneaux chacune, & montées par 1600 hommes ; mais en 1767 cette pêche occupoit déja 7290 matelots. Sous l'empire de la liberté, ſous les auſpices d'un ſage gouvernement, avec les ſecours d'une population qui augmente chaque jour, cette pêche recevra un accroiſſement qui ne peut manquer de devenir conſidérable.

Productions.

A ces objets de commerce il faut ajouter ſes autres productions, telles que la poix, le goudron, la térébentine, les chandelles de *ſpermaceti*, le tabac, les huiles de poiſſon, la baleine, le ſuif, le cidre, les ſalaiſons, le maïs, les porcs & les bœufs, la potaſſe, les légumes, les mâtures pour les navires marchands & pour les vaiſſeaux de guerre, ainſi que des bois de toute eſpece. Nous avons vu que les exportations réunies de cette colonie ſe montoient en 1769 à quatorze millions de livres tournois, mais elle recevoit annuellement plus qu'elle ne donnoit, puiſqu'elle a dû conſtamment à ſa métropole environ vingt-cinq millions. Sans doute que le bas prix mis à ſes productions, & le prix immodéré des marchandiſes importées par la Grande-Bretagne contribuoient à l'arriérer : mais affranchi de cette ſujétion & de ce monopole, les habitans de la Nouvelle-Angleterre ſauront apprécier & tirer parti de tous les objets relatifs à leur commerce & à leur conſommation.

ETATS-UNIS.

LES deux plus grandes époques de l'Amérique & les deux plus étonnantes du globe ſont, ſans doute, la découverte du Nouveau-Monde & la révolution actuelle. La premiere époque lui donna des fers; la ſeconde les briſe en grande partie. L'une eſt produite par la ſoif de l'or, l'autre par l'amour de la liberté. La liberté! Quel eſt donc cet attrait irréſiſtible, ce charme entraînant, ce pouvoir indicible qui brave tous les obſtacles & produit un changement ſi ſubit dans l'état phyſique & moral du peuple qui en eſt animé? Eſt-ce le ſentiment intime de ſa propre ſûreté, le deſir preſſant de jouir de ſoi-même qui le fait naître? Fait-il partie d'un ſentiment plus noble, la gloire de rendre ſes concitoyens heureux? Eſt-ce elle qui arme le bras du premier qui oſe en parler? Liberté! Exiſte-t-elle réellement ſur la terre, dans toutes ſes acceptions, ſa pureté? En connoît-on bien les limites, les droits & les devoirs? Quelle eſt la région, le peuple, la république où les droits de la liberté aient été pleinement reſpectés? Je n'en connois pas. C'eſt en vain qu'on nous cite les Grecs & les Romains; la liberté ne fut chez eux comme par-tout qu'un mot vuide de ſens, qu'un deſpotiſme réel auquel le peuple romain ſe ſoumettoit volontairement; il obéiſſoit à la liberté & ſe croyoit libre. Les tribuns qui ſoutenoient les droits du peuple contre les infractions des conſuls, n'étoient eux-mêmes que des deſpotes qui commandoient au peuple, & le peuple

La liberté dans ſon vrai ſens.

obéiſſoit, parce qu'il croyoit n'obéir qu'aux loix; obéir au ſénat ou obéir à un roi, eſt également contraire à la liberté. On peut expulſer un roi deſpote, mais on ne chaſſera pas un ſénat deſpotique. Le citoyen dans Rome n'étoit pas plus heureux & plus libre ſous ſes conſuls que ſous ſes rois; mais l'habitude de regarder la royauté comme un titre incompatible avec la liberté, accéléra la révolution ſans changer l'état primitif du citoyen de Rome. Ces mêmes Grecs & Romains que l'on cite pour exemple, dont on nous vante tant la liberté, n'en profanoient-ils pas le nom ſacré en ſe faiſant un luxe, une gloire d'avoir à leur ſuite un grand nombre d'eſclaves? Eſt-ce donc reſpecter la liberté que de donner des fers à d'autres? Et ces temples élevés à cette déeſſe, n'augmentoient-ils pas l'infamie des eſclaves en devenant un attentat horrible à la dignité de l'homme? Un peuple peut être indépendant, s'il n'obéit point à une puiſſance étrangere; mais il ne ſauroit être libre, s'il a des loix. L'état ſeul du ſauvage eſt un état libre; les autres ne le ſeront jamais, parce qu'ils ſont civiliſés.

Quant aux Etats-Unis indépendans, ils ne ſont libres que du joug de la Grande-Bretagne, & dépendent de leur conſtitution à laquelle ils ne ſauroient renoncer ſans s'anéantir entiérement. Il leur reſte une grande tâche, qui demande du tems, de la ſageſſe & de l'unanimité; c'eſt de faire des Treize-Etats-Unis une ſeule & même république, c'eſt-à-dire que la légiſlation ſoit une dans toute ſon étendue. Cette unanimité dans la loi eſt eſſentielle, indiſpen-

ſable même pour ſe garantir des diviſions & de l'eſprit de parti. Il eſt moralement impoſſible que ſans elle il ſubſiſte une harmonie permanente entre ces provinces. Le congrès eſt trop éclairé, deſire trop le bonheur de la nation, eſt trop jaloux de ſa gloire pour ne pas travailler à perfectionner ce qu'il a ſi courageuſement entrepris. Un ſeul code, un ſeul but, le bien public, tels ſont les moyens qui rendront l'empire des Etats-Unis reſpectable aux nations, redoutable à ſes ennemis, & à jamais floriſſant.

CHARLES-TOWN.

Avant de quitter cet Etat il ne faut pas oublier la ville de Charles-Town, dans le comté de Middleſex. Située ſur la riviere de Charles, elle eſt auſſi bien bâtie, plus peuplée & beaucoup plus marchande que celle de Cambridge, dans la même contrée; elle occupe tout l'eſpace qui eſt entre la riviere Miſtick & celle de Charles qui la ſépare de Boſton, dont elle dépend. Elle communique à cette capitale par un bac ſi commode qu'il tient lieu du meilleur pont, excepté pendant l'hiver où l'abondance des glaces ne laiſſe aucun paſſage pour la navigation. Les habitans tirent leur ſubſiſtance du commerce qu'ils font en poiſſons & ſalaiſons. Cette ville a ſur-tout deux grandes & belles rues qui aboutiſſent au bord des deux rivieres & dont l'aſpect eſt intéreſſant. Sa latitude eſt de 42d. 10′ nord, & ſa longitude occidentale de 71d. 15′ (méridien de Londres.)

CAMBRIDGE.

Sa ſituation.

La ville de Cambridge du comté de Middleſex eſt ſituée à ſept milles nord-oueſt de Boſton; ſon premier nom étoit New-Town, c'eſt-à-dire, Ville-Neuve. Elle prit celui de

Cambridge en devenant le siege d'une université ou d'un célebre college. Cet établiſſement dont Cambridge tira ſon importance, fait honneur à la ſageſſe des Boſtoniens. Cette ville eſt ſous la latitude de 42d. 5′ & par 71d. 12′ de longitude occidentale, (même méridien.)

READING. Reading eſt une petite ville aſſez peuplée mais fort mal bâtie, quoique dans une ſituation commode ſur le bord d'un grand lac. On y voit deux moulins, l'un à bled, l'autre à ſcier des planches, articles aſſez conſidérables d'exportations. Waterton eſt renommé pour les foires qui s'y tiennent au mois de Juin & de Septembre. Ce comté n'a point de grandes rivieres, mais le nombre des petites en eſt ſi grand, que répandant de toutes parts la fraîcheur, elles en font un des plus agréables & des plus fertiles cantons de la Nouvelle-Angleterre.

WATERTON.

CHAPITRE XI.

Nouvelle-Hampshire.

LA Nouvelle-Hampshire s'étend depuis la baie de Maſſachuſet juſqu'au fleuve S. Laurent. La ville de Portſmouth en eſt la capitale; elle eſt ſous la latitude ſeptentrionale de 43°. 7′ & par les 307°. 30′ de longitude. Toutes les expéditions de cet Etat ſe font dans ce port qui eſt ſitué dans le havre de Piſtataqua ſoixante milles au nord de Boſton. La population de cet Etat s'éleve à cent cinquante mille habitans. Ses productions & ſon commerce étant les mêmes que celles que nous venons de détailler dans le chapitre précédent, nous n'en ferons pas l'énumération. *Sa ſituation.* *Population.*

La proximité de Maſſachuſet, le plus conſidérable des Etats de la Nouvelle-Angleterre, ſera toujours un obſtacle à l'extenſion du commerce de la Nouvelle-Hampshire; mais il eſt à préſumer qu'à meſure que la population de celle-ci augmentera, le défrichement, la culture des terres augmenteront auſſi ſes productions, & que d'un plus grand nombre de beſoins, naîtra un commerce plus conſidérable avec les ports les plus fréquentés de l'Amérique: d'un autre côté, en ſuppoſant que ſes importations & ſes exportations ſe bornent ſeulement aux ports voiſins de la Nouvelle-Angletetre, l'excédant des échanges n'en ſera pas moins un avantage évident pour la balance du *Commerce.*

commerce de la Nouvelle-Hampshire. Cette conſidération eſt applicable à tous les diſtricts des Etats-Unis qui ſeront dans le même cas que celui-ci.

Dans le comté d'Enfield, qui dépend de la Nouvelle-Hampshire, on compte cinq bourgades, York, Falmouth, Storborough, Walls & Kittery. Celle d'York donne ſon nom à un comté qui fait une petite partie de celui de Main, comme celui de Cornouailles en fait une de la Nouvelle-Hampshire. Au reſte, ce qu'on nomme ici bourgade, eſt quelquefois qualifié du nom de ville, parce qu'on s'y eſt muni de quelques fortifications contre les ſurpriſes des ſauvages, qui, ſans cette précaution, pourroient infeſter le pays en vingt-quatre heures

La fertilité des terres de la Nouvelle-Hampshire n'approche point de celle qui diſtingue les terres ſituées ſur les côtes, cependant elles ſont arroſées par la grande riviere de Connecticut ſur les bords de laquelle toutes ſes bourgades ſont ſituées.

CHAPITRE XII.

MASSACHUSET.

Sa situation. IL n'eſt dans l'Amérique Septentrionale aucun Etat auſſi conſidérable, auſſi floriſſant que celui de Maſſachuſet. Il eſt borné au nord par la Nouvelle-Hampshire, à l'eſt & au ſud par l'Océan atlantique & le Connecticut, & à l'oueſt par la Nouvelle-York. Sa longueur eſt de 112 milles & ſa largeur de 33. Sa population monte à 900 mille ames.

Son étendue. *Sa population.*

Ses productions. Le bled d'Inde, les moutons, les bœufs, les cochons, les poiſſons, le lin, le chanvre, les bois de conſtruction ſont ſes productions les plus conſidérables. Ses manufactures principales ſont celles de toiles, de draps de laine, de cuirs & de chapeaux (1). La quantité des bois & d'autres matieres propres à la conſtruction mettent cet Etat dans le cas de bâtir un grand nombre de navires. Un objet non moins précieux, ſont ſes mines de fer qui l'emporte ſur tous ceux du monde par ſa qualité ductile & malléable; on en va augmenter l'exploitation ainſi que de celles de cuivre. Tous ces articles ſervent à ſes échanges dans les iſles à ſucre où les habitans vont acheter la mélaſſe pour leur fabrique d'eau-de-vie qui eſt conſidérable. Juſqu'à préſent Maſſachuſet eſt de

Son commerce.

(1) Les draps ſont ſerrés & bien tiſſus, mais durs & groſſiers; les chapeaux ont également peu réuſſi; ils ſont épais, ſpongieux & ſans conſiſtance.

tous les Etats américains celui dont le commerce a le plus d'étendue. C'eſt à Boſton qu'eſt le rendez-vous général, c'eſt-là où l'on voit entrer & ſortir continuellement des navires chargés des productions des deux mondes.

Avant la guerre, le commerce des Boſtoniens étoit déja très-étendu : ils fourniſſoient à la Grande-Bretagne des mâts & des vergues pour ſa marine royale ; ils conſtruiſoient par commiſſion, ou pour leur compte, un grand nombre de navires marchands, renommés par la ſupériorité de leur marche. Leur principal objet de commerce étoit la morue qu'ils pêchoient ſur leurs côtes & particuliérement dans la baie de Maſſachuſet. Cette pêche alloit à plus de cinquante mille quintaux, qu'ils exportoient dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, juſqu'en Eſpagne, en Italie & dans la Méditerranée : celle de la moindre qualité étoit deſtinée pour les negres des iſles.

BOSTON.

Boſton, la plus conſidérable ville de l'Amérique Septentrionale, eſt agréablement ſituée dans une péninſule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Maſſachuſet qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'entrée de cette baie eſt défendue contre l'impétuoſité des vagues par quantité de rochers qui s'élevent au-deſſus de l'eau, & par une douzaine de petites iſles, la plupart habitées, qu'on nomme Brewſters. Ces digues, ramparts naturels, ne laiſſent une libre entrée qu'à trois vaiſſeaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit fut élevé à la fin du ſiecle dernier, dans l'iſle du Château, une citadelle réguliere ſous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons du plus gros

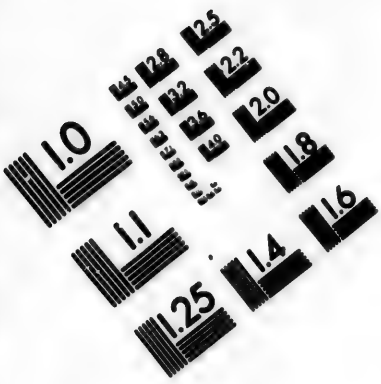
Sa ſituation.

Ses fortifications.

calibre & très-bien disposés. A une lieue en avançant est un fanal fort élevé, surmonté d'un baril de goudron, prêt à être allumé en cas d'attaque, & dont les signaux peuvent être apperçus de la fortereſſe qui les répete pour la côte, tandis que Boston a les siens qui répandent en même-tems l'alarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les momens d'une brume épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les Isles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi : en attendant elle peut en vingt-quatre heures rassembler quarante mille hommes en état de porter les armes (1). Quand même une flotte passeroit impunément sous l'artillerie du château, elle trouveroit au nord & au sud de la place, deux batteries qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup sûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens de se mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boston est assez vaste pour que six cens voiles y puissent mouiller sûrement & commodément. On y a construit un ma-

(1) Dans les Etats Américains tous les habitans depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de soixante sont enrôlés & composent la milice : mais il y en a plusieurs qui, à raison de leurs occupations, ou de leurs emplois, sont dispensés de suivre les exercices qui se font à certains jours marqués ; & cette distinction a donné lieu a établir deux contrôles différens, l'un nommé, *Train-band*, Bande prête à marcher, comprend seulement ceux qui sont tenus à tous les exercices, & à marcher au premier coup de tambour : l'autre nommé *Alarm-List*, Liste d'alarme, comprend la totalité des habitans enrôlés, parce que dans le cas d'alarme, tout le monde doit marcher. La totalité de la compagnie a droit de suffrage pour l'élection des officiers.



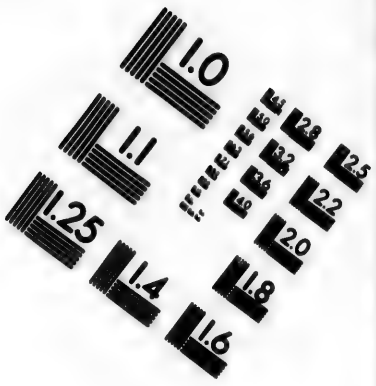
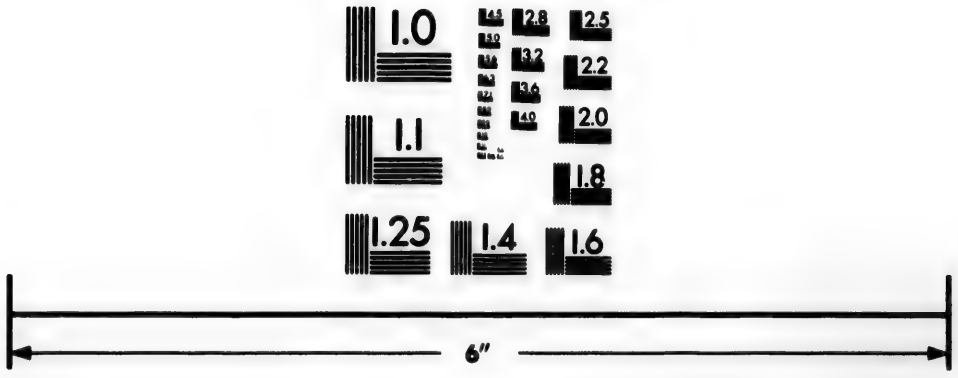


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

gnifique mole, au nord, à près de deux mille pieds dans la mer, assez large & assez avancé pour que les navires, sans le secours de la moindre allege, déchargent dans les magasins qu'on a bâtis au nord. C'est à l'extrémité de ce mole qu'on a élevé la ville de Boston; le terrein en est inégal & en forme de croissant au tour du port. Boston n'est qu'à trois lieues sud de New-Cambridge. Cette ville fut fondée par une partie de la colonie de Charles-Town. Elle est sous le 42°. degré 25′ de latitude & par les 307°. 3′ de longitude. L'air y est sain & si peu variable, qu'on y jouit souvent du temps le plus pur & le plus serein pendant deux ou trois mois consécutifs. Les étés y sont plus courts & plus chauds que les nôtres, les hivers plus longs & plus froids. Le soleil se leve à Boston dans le cours du mois de Juin, à quatre heures vingt-six minutes, & se couche trente-six minutes après sept heures. Le treizieme jour de Décembre qui est le plus court de l'année, il se leve à sept heures 35 minutes, & se couche vingt-sept min. après quatre heures. En arrivant à Boston l'œil est enchanté de voir une magnifique perspective de maisons en amphithéâtre se prolonger en demi-cercle dans l'espace de plus d'une demi-lieue. L'intérieur de la ville répond à l'idée qu'on s'en forme d'abord. Cette magnifique jettée communique à angle droit à la rue principale de la ville qui, large & spacieuse, se courbe dans le sens de la rade : cette rue est garnie de belles maisons élevées la plupart de deux à trois étages; les Européens accoutumés à l'architecture de leur hémisphere, ne peuvent

Sa température.

peuvent qu'être étonnés en arrivant en Amérique de voir la forme des maisons ; elles sont entiérement de bois, mais régulieres & bien percées. Rien n'est plus leste que leur structure ; la charpente extrêmement bien liée, est recouverte en dehors par des planches très-minces & bien polies, superposées à la maniere des tuiles de nos toits : une couleur ordinairement grise sert à cacher les jointures, ce qui donne à l'ensemble un agrément de plus. Une balustrade regne tout autour du toit, sans doute à cause des incendies : ces édifices posent sur un mur d'environ un pied de haut qui leur sert de fondement ; une telle construction ne peut que contribuer à rendre les appartemens plus sains, & à cet égard ils l'emportent sur les nôtres. Un Américain m'a assuré que toutes les parties en sont tellement liées, leur poids si peu considérable relativement à leur masse, qu'il est facile de les changer de place & de les transporter à un demi-quart de lieue. Cette opération me paroît cependant susceptible d'un grand inconvénient & même d'un très-grand danger, sur-tout au moment du déplacement & du replacement, le plus petit défaut d'équilibre suffisant pour rendre vaines les plus sages précautions. La principale rue de la ville, qui vient jusqu'à l'extrémité du mole, offre en face à l'autre bout, l'hôtel-de-ville, grand & bel édifice où l'on a réuni la bourse marchande, la chambre du conseil, celle de l'assemblée générale, & toutes les cours de justice. La bourse est environnée de libraires, qui s'enrichissent de leur commerce. On compte dans Boston jusqu'à cinq imprimeries, dans

Ses édifices publics

l'une desquelles s'imprime une gazette, qui paroît deux fois la semaine. Les presses sont continuellement occupées. Les rues de Boston sont larges, l'on compare le pavé à celui de Londres, c'est-à-dire qu'il est très-mauvais. Aussi est-il défendu sous peine d'amende d'y faire galoper des chevaux. Boston, ville si heureusement située pour le commerce, renferme en son enceinte au-delà de quarante mille habitans de diverses sectes. Ses édifices publics & particuliers sont magnifiques & paroissent être plutôt l'ouvrage d'un ancien peuple illustré par le commeree & les arts, que celui d'un Etat naissant. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la conversation, les mœurs, les usages, tout y ressemble si fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il seroit difficile d'y trouver d'autre différence que celle que présente toujours la population excessive des grandes capitales. Les Dames à Boston commencent à adopter le luxe & les modes françoises; si elles n'ont pas encore autant d'agrément & d'aisance dans leur parure que ces dernieres, elles ont en retour plus de noblesse dans leur extérieur. Le luxe & le goût des ajustemens sont ordinairement les avant-coureurs de la légéreté & de la frivolité, dont les suites influent si fort sur le caractere moral d'un peuple, & tendent à altérer chez lui la pureté des mœurs; cependant les progrès du luxe n'ont point encore produit cet effet; on y observe le dimanche dans le plus grand recueillement & avec la plus grande rigueur. Dans ce jour consacré à la priere, les rues sont désertes, ainsi que les promenades; bien loin de

penſer aux affaires on s'abſtient des récréations mêmes les plus innocentes. Boſton contient dix égliſes, dont les noms marquent la variété des ſectes : telles ſont l'égliſe anglicane, l'égliſe françoiſe, l'égliſe anabaptiſte, l'égliſe quaker, &c. Ce mélange ne nuit point aux douceurs de la ſociété.

Pour l'avantage du commerce de Boſton il s'y tient un marché tous les jeudi, & deux foires par an, l'une le premier mercredi de Mai, l'autre le premier mercredi d'Octobre; chacune de ces foires dure trois jours.

Avantages d'une éducation cultivée.

Rien n'eſt plus propre à maintenir ſur la terre le bonheur dont les hommes ſont ſuſceptibles que les fruits d'une bonne éducation. Sans elle, tous les dons de la nature perdent de leur agrément & de leur beauté : bien plus, ils deviennent ſans ce puiſſant ſecours, les premiers inſtrumens de nos infortunes ou de notre ignominie. Que ſeroient les graces ſans cette décence, cette pudeur qui les rendent ſi intéreſſantes ? Que ſeroit l'eſprit s'il n'étoit ſubordonné, dirigé par les principes de la ſaine raiſon, qui n'eſt elle-même que le fruit de l'éducation ? Que ſeroit le courage, s'il n'étoit dirigé par la prudence ? Que ſeroient les victoires, ſi la clémence des vainqueurs ne les rendoit plus brillantes ? Sans l'éducation, aurions-nous des femmes vertueuſes, des grands hommes, des hommes de bien, des hommes aimables, des héros ? Sans l'éducation nous ſerions privés de ces jouiſſances, & nos ſociétés ne ſeroient que des hordes de ſauvages ; que dis-je ! elles n'en auroient pas même les vertus, parce que le dangereux exemple de la corruption des gran-

des villes détruiroit dans la jeuneſſe, abandonnée ſans frein à ſes paſſions, les germes de vertu que la nature imprime univerſellement dans le cœur de tous les humains. Ce ſont ces germes heureux qu'il faut conſerver, cultiver & faire croître, & l'on n'y réuſſira parfaitement qu'en formant la jeuneſſe loin des cours & des grandes villes. Peres tendres, inſtituteurs honnêtes & bienfaiſans, protecteurs généreux des peuples, ſi votre propre félicité, votre propre gloire vous ſont vraiment cheres; ſi vous êtes les amis de l'humanité, veillez ſur les dépôts précieux que la nature vous confie, & n'offrez à la jeuneſſe le ſpectacle dangereux & brillant des ſociétés & du grand monde, que lorſque leur cœur ſera mûri par l'amour des vertus, par la raiſon, & qu'il pourra réſiſter aux dangers des paſſions. C'eſt ſans doute, d'après ces principes que les Boſtoniens ſe ſont conduits, lorſqu'au lieu de placer leur univerſité à Boſton, ils l'ont fixée à Cambridge diſtante de ſept milles de la capitale: empreſſés de faire mieux que nous, ils ont voulu joindre l'exemple au précepte; & pour donner des preuves encore plus convaincantes de leur tendreſſe & de leur zèle envers leurs jeunes éleves, ils ont été délicats juſques ſur le choix de l'emplacement. L'édifice qui ſert d'aſyle à l'univerſité, eſt ſituée ſur les bords de la riviere de Charles dans un lieu riant & ſain. L'univerſité eſt compoſée de quatre colleges, tout l'édifice eſt conſtruit de brique, ſa forme eſt réguliere & d'une noble ſimplicité. La bibliotheque contient déja plus de cinq mille volumes, parmi leſquels on en trouve de très-rares; l'ordre,

L'univerſité.

la proprété & la diſtribution ſont honneur à celui qui en a la direction. Son imprimerie mérite l'attention des curieux; elle fut originairement conſtruite pour un college indien. Les hommes inſtruits qui ſont à la tête de cette univerſité, ſont en correſpondance avec les hommes de lettres les plus diſtingués de l'ancien monde. Entr'autres ſavans Américains on doit ſur-tout remarquer M. Sewal, qui y profeſſe les langues orientales avec ſuccès & diſtinction. Avec ces précautions, ces ſoins, de tels inſtituteurs, la république ne peut qu'eſpérer de voir augmenter rapidement le nombre des citoyens inſtruits. Ecoutons notre Socrate moderne, dans ſon Emile. » Le développement interne de nos facultés & de nos organes, eſt l'éducation de la nature : l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce développement, eſt l'éducation des hommes; & l'acquit de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes. « Il réſulte que c'eſt de la maniere dont on nous apprend à faire ce développement que dépendent la maniere d'être, de ſentir, de jouir & d'apprécier les moyens de ſe rendre heureux (1).

Maximes de J. J. Rouſſeau.

(1) Il eſt malgré cela des peres qui, après s'être conſtamment efforcés, ſoit par leur bon exemple, ſoit par leurs tendres conſeils, d'inculquer dans leurs enfans les principes de la vertu & la maniere d'en faire le développement, ont eu la douleur de voir tous leurs ſoins infructueux. Que leur reſte-t-il pour conſolation? leur propre conſcience, le mérite d'avoir voulu bien faire, de voir partager leurs larmes à des amis honnêtes & vertueux.

La Chine eſt peut-être de tous les pays de l'univers, celui qui offre le moins ces exemples douloureux pour un bon pere, c'eſt là que le reſpect filial s'obſerve avec la plus grande exactitude. Chez les Chinois il n'y a point de

Education des Chinois

DORCHESTER. Dorcheſter, la ſeconde ville de l'Etat de Maſſachuſet, eſt ſituée à l'embouchure de deux rivieres, fort près de la côte. Roxbury occupe le fond d'une baie qui a fort peu d'eau *ROXBURY.*

---

vertu ſi néceſſaire & ſi ſublime que l'obéiſſance d'un fils, ni de crime ſi énorme que la déſobéiſſance. L'âge, le rang, un mécontentement juſte ou ſuppoſé ne peuvent diſpenſer un fils du reſpect, de la complaiſance & de l'affection qu'il doit à ſes pareus. Ce ſentiment eſt pouſſé ſi loin parmi ce peuple ſage, que les loix accordent aux peres une autorité abſolue ſur leur famille, & juſqu'au pouvoir de vendre leurs enfans aux étrangers, lorſqu'ils ont à ſe plaindre de leur conduite. Un pere qui accuſe ſon fils devant un mandarin, de lui avoir manqué de reſpect, n'eſt point obligé d'en apporter des preuves. Le fils paſſe néceſſairement pour coupable, & l'accuſation du pere eſt toujours juſte. Au contraire, un fils ſeroit regardé comme un monſtre s'il ſe plaignoit de ſon pere. Cette audace même lui coûteroit la vie. » C'eſt le devoir d'un fils, diſent les Chinois, d'obéir & de prendre patience : de qui ſouffrira-t-il, s'il ne peut rien ſouffrir de ſon pere? «

S'il arrivoit qu'un fils maltraitât ſon pere, ſoit par des paroles injurieuſes, ſoit par des coups, ce qui eſt également rare & horrible, que dans un tranſport de fureur il devint parricide, l'alarme ſe répandroit dans toute la province; la punition s'étendroit juſques ſur ſes parens, & les gouverneurs même courroient riſque d'être dépoſés; parce qu'on ſuppoſeroit toujours qu'un miſérable fils n'auroit pu parvenir que par degrés à ce comble d'horreur, & que ceux qui devoient veiller ſur ſa conduite, auroient prévenu le ſcandale, s'ils l'euſſent ſévérement puni dès ſes premiers crimes; mais alors il n'y a point de châtiment trop ſévere pour le coupable. Il eſt coupé en mille pieces, ſa maiſon eſt détruite, & l'on éleve un monument pour éterniſer l'horreur d'une ſi déteſtable action.

Moyens faciles d'extirper les vagabonds. On a coutume d'accorder indifféremment aux voyageurs des paſſeports pour aller librement d'un pays dans un autre, il ſeroit à ſouhaiter que le prince, le miniſtre ou le magiſtrat n'en accordât aux jeunes gens qu'autant qu'ils juſtifieroient de leur bonne conduite par une atteſtation duement ſignée par leurs plus proches parens ou leurs ſupérieurs, à défaut de quoi ils ne pourroient ſortir de leur patrie. Les premiers paſſeports s'appelleroient paſſeports de conduite, les ſeconds paſſeports d'Etats. Par cette précaution ſi ſimple on remédieroit promptement aux plus grands abus. Les enfans, s'ils avoient le goût des voyages, ſoit pour

& qui n'offre pas la moindre retraite aux vaiſſeaux, mais le canton eſt arroſé d'un grand nombre de ſources, & la ville eſt remarquable par une école ouverte à toutes les ſectes. Braintry jouit du même avantage; elle en réunit un autre non moins intéreſſant, c'eſt celui d'avoir vu naître les Adams dont le nom ſe trouve placé dans toutes les pieces qui ont rapport ſoit à l'indépendance Américaine, ſoit aux négociations qui l'ont affermie. Weymouth eſt la plus ancienne ville de cet Etat, mais elle eſt fort déchue de ſa premiere ſplendeur, quoique ſon bac ſoit un paſſage très-fréquenté.

BRAINTRY.

WEYMOUTH.

Maſſachuſet eſt environnée de douze à quinze jolies bourgades, la beauté des vallées, le nombre des rivieres, la fertilité du ſol, les ſites heureux l'ont fait nommer avec raiſon le paradis de la Nouvelle-Angleterre.

La ville de Salem eſt ſituée à dix-huit milles au nord de Boſton dans une plaine entre deux rivieres qui forment deux havres, dont l'un ſe nomme le havre d'été, & l'autre le havre d'hiver. Les premiers colons de Maſſachuſet s'établirent d'abord en cet endroit. Cette ville, célebre pour la conſtruction des navires, fait directement ſon commerce avec les iſles à ſucre; elle eſt par les 42°. 35′ de lati-

SALEM.

Ses havres.

leur agrément, ſoit pour acquérir des lumieres, auroient un double motif de ſe bien conduire. Les peres & les meres ne ſeroient plus expoſés à voir des vagabonds déshonorer à-la-fois chez l'étranger, leur patrie & le nom qu'ils portent. Philoſophes, moraliſtes qui écrivez tant ſur l'éducation ſi peu connue, ſi peu approfondie, voilà un nouveau ſujet pour exercer votre génie & votre amour pour l'humanité.

Conduite courageuse des habitans.

tude septentrionale, & les 307°. 15′ de longitude occidentale (méridien de l'isle de Fer.) Ses habitans se distinguerent sur-tout dans le commencement des troubles & furent les premiers qui offrirent leurs secours aux Bostoniens lorsque la cour de Londres fit fermer leur port: ce fut dans cette ville que les Anglois transporterent leurs bureaux d'administration; quelque haute idée que les habitans de Salem eussent du courage de ceux de Boston, ils publierent néanmoins que si aucuns d'eux quittoit la ville pour venir s'établir à Salem, ils fermeroient leurs maisons & ne les recevroient point; qu'au surplus ils pouvoient compter sur tous les secours qui seroient en leur pouvoir.

Effet terrible de la superstition.

On ne peut nommer cette petite ville sans se rappeller les scenes de désolation & de trouble qu'y causerent anciennement l'ignorance & la superstition (1). Un pasteur fanatique croyant qu'une Indienne, qu'il avoit à son service, avoit ensorcelé ses deux filles, sujettes à des convulsions, souleva la multitude contre tous les Indiens. Ces infortunés, soupçonnés du crime de sorcellerie, devinrent l'objet de la haine publique & furent en grande partie condamnés à mourir du dernier supplice. Après cette horrible exécution, les esprits étant devenus plus tranquilles, le bandeau de l'erreur tomba; ils virent qu'ils avoient trempé leurs mains dans un sang innocent, & à une aveugle fureur, succéderent une consternation affreuse & les regrets les plus amers; on courut aux

(1) On peut lire tous les détails de cette horrible scene dans Raynal, tome IV, p. 237. édit. in-4.

autels implorer la clémence du Tout-Puiſſant, & le ſouvenir de cette erreur a détruit pour jamais le danger d'y tomber.

Le Cap-Cod s'avance dans la mer comme un bras dont la main eſt recourbée; il forme la baie de Maſſachuſet à l'entrée de laquelle il eſt, & la ſépare de celle de Barnſtable au nord de laquelle eſt bâtie la ville de ce nom.

Ce Cap tire ſon nom de la pêche qu'on y fait. *Cod* en anglois, ſignifie morue. Comme ſon commerce, ſes rapports & ſes liaiſons au dehors ſont peu connus, on penſe que ſa proximité de Boſton en eſt la ſeule cauſe; c'eſt ordinairement le ſort de toutes les petites villes ou établiſſemens qui avoiſinent les capitales.

La colonie de New-Plymouth dépendante de l'Etat de Maſſachuſet, s'étend juſqu'à cent milles le long des côtes depuis le Cap-Cod juſqu'à la partie nord, & à près de cinquante milles de largeur; elle fut appellée colonie de Plymouth, du nom de la premiere ville que le conſeil en Devonshire fit batir. La colonie eſt ſubdiviſée en trois comtés, ſavoir: Briſtol, Plymouth & Barnſtable.

La ville de Plymouth eſt aſſez conſidérable, on y compte environ quatre cens familles; elle fut le premier établiſſement des Anglois dans la Nouvelle-Angleterre: les maiſons ſont régulieres & offrent un air de propreté qui plaît; elle ſe trouve par le 41°. 10′ de latitude & à 306°. 35′ de longitude occidentale.

Il nous reſte à parler de la baie de Penobſcot, autre dépendance de Maſſachuſet dans le diſtrict de Sagadahoc; ſon embouchure a vingt-un milles de largeur, la riviere de Pe-

nobscot, formée du courant de trois lacs, vient après un cours de cent trente milles former cette baie.

CHAPITRE XIII.

Rhode-Island.

Rhode-Island ou l'isle de Rhode, le troisieme Etat en rang dans la Nouvelle-Angleterre, est le plus petit des trois. Sa population est de cinquante-neuf mille sept cens habitans.

Sa situation. Cet Etat situé sur le Mount-Hope, doit ses premiers habitans à un ancien établissement de Providence. L'isle qui lui donne son nom est dans la baie de Narrhanguset; elle fut longtems l'asyle de ceux qui souffroient de l'esprit de persécution, nommément de ceux qui furent chassés de Boston en 1639. Les habitans ont deux temples principaux, l'un pour les presbytériens, l'autre pour les anglicans ou les épiscopaux.

Son climat. La fertilité du sol & la température du climat de l'isle de Rhode l'ont fait nommer avec justice le paradis de la Nouvelle-Angleterre. Boston n'en est éloigné que de soixante milles au sud, l'hiver y est moins sensible; l'Océan l'environne, & elle n'est pas si sujette aux vents de terre que des villes du continent.

Son commerce. Son commerce d'importation & d'exportation est considérable en comparaison de son étendue: le beurre, le fromage, les bœufs, les chevaux, les porcs, les bois de construc-

tion & les vaiſſeaux ſont les articles que les habitans vont échanger dans les iſles à ſucre contre du rhum, du ſucre & de la mélaſſe, dont ils ſont de l'eau-de-vie qu'ils portent en Afrique pour la traite des negres.

Sa tolérance.

Une liberté illimitée de religion, la beauté du climat, la ſituation la plus heureuſe, tout invitoit les planteurs à venir ſe fixer dans l'iſle de Rhode; auſſi y accourut-on de toutes parts; mais ſon étendue ne ſuffiſant pas pour tous ceux qui vouloient établir leur domicile dans ce charmant ſéjour, pluſieurs furent obligés de retourner au continent, où ils acheterent un vaſte terrein ſur lequel ils éleverent les villes de Providence & de Warwich.

NEW-PORT.

Sa ſituation.

La capitale de Rhode-Iſland, eſt New-Port, ſituée dans la partie ſud-oueſt de l'iſle, au 41e. degré 30 minutes de latitude ſeptentrionale & au 305e. degré 50 minutes de longitude occidentale. Son havre eſt ſûr & commode, il eſt défendu à l'entrée par un fort régulier, armé de trois cens pieces de canons. C'eſt de ce port que ſe font toutes les expéditions de la colonie: on doit juger par-là de la population, de l'activité, des reſſources & de la proſpérité de New-Port. La magiſtrature eſt compoſée d'un gouverneur, d'un lieutenant-gouverneur, de dix aſſiſtans, d'un ſecrétaire, d'un procureur-général, d'un tréſorier-général & de quatre délégués pour repréſenter cet Etat en congrés.

PROVIDENCE.

La ville de Providence, ſituée près l'embouchure de la riviere de Patuxit, eſt la capitale d'une colonie de ce nom, dont le diſtrict peut avoir environ vingt milles en quarré. Il dépend de l'Etat de Rhode-Iſland. Sa ſitua-

tion à la tête d'un golfe entre les Etats de Maſſachuſet, Rhode-Iſland & Connecticut, met cette colonie en état de faire un commerce avantageux de froment, de bled d'Inde, de bois, de ſalaiſons pour les iſles : la conſtruction des navirés y fait un objet très-eſſentiel de commerce. La ville de Providence eſt grande, peuplée & dans un état floriſſant. Elle eſt ſous la latitude de 41°. 52' & ſa longitude occidentale eſt de 305 degrés 28 minutes.

Tout particulier qui jouit d'un revenu de quatre ſchelings en terres, ou qui poſſede un fonds de cinquante livres ſterlings, eſt réputé citoyen libre, & participe au droit d'élire les membres de l'aſſemblée : ils ſont au nombre de cent. Cette derniere prérogative eſt ſans doute très-avantageuſe pour les étrangers ; mais ne peut-elle pas entraîner à ſa ſuite de grands inconvéniens pour la patrie ?

CHAPITRE XIV.

Connecticut.

Sa situation.

Ce quatrieme & dernier Etat dans la Nouvelle-Angleterre eſt borné à l'oueſt par la Nouvelle-York & la riviere d'Hudſon, ſéparé de Long-Iſland, ou de l'Iſle-Longue par un bras de mer du côté du ſud, Rhode-Iſland eſt à l'eſt avec une partie de l'Etat de Maſſachuſet; au nord eſt le reſte de cet Etat. On évalue le nombre de ſes habitans à cent quatre-vingt-douze mille. La riviere de Connecticut eſt une des meilleures & des plus larges de la Nouvelle-Angleterre. Les deux côtés de la riviere ſont très-abondans en bois; & l'extraction du goudron, de la térébenthine eſt ſi conſidérable, qu'un tiers preſque de ſes habitans s'en occupe. Le terrein y eſt léger, excepté du côté de la rive méridionale de la riviere; il produit du maïs & beaucoup de froment dont on fait du pain, préférable même à celui de France, ſur-tout pour la blancheur & pour le goût; mais ce froment eſt moins farineux & ſe conſerve moins long-tems que celui d'Europe; c'eſt pourquoi celui-ci eſt préféré dans les iſles.

Productions.

Son commerce.

Le commerce de Connecticut eſt du même genre que celui des précédens Etats. Au nombre de ſes productions les plus eſſentielles on doit ſur-tout faire mention des mines de plomb, de fer & de cuivre qui contribuent beaucoup à ſa richeſſe. Lorſque les beſoins de l'agricul-

ture ne ſeront plus un obſtacle à l'induſtrie des Américains, ils pourront s'occuper facilement de l'exploitation de leurs mines & en tirer de grands avantages.

New-Haven. Le port & la ville de New-Haven ſont le rendez-vous général du commerce. La ville eſt ſituée dans l'enfoncement d'une baie dont le détroit ſépare l'Iſle-Longue du continent : elle étoit autrefois la capitale d'une colonie du même nom, mais elle fut réunie au Connecticut en 1664, par une charte de Charles II ; cette ville eſt ſous la latitude de 41 degrés 15 minutes, & ſa longitude eſt de 304 deg. 40 minutes.

Ainſi que dans l'Etat de Maſſachuſet, l'éducation de la jeuneſſe eſt regardée avec raiſon dans le Connecticut comme un objet intéreſſant & de premiere néceſſité. Le college de Yall, un des principaux édifices, eſt un aſyle pour les jeunes étudians, qui y ſont en grand nombre & aſſujettis à des réglemens très-ſages.

Brentford. Parmi pluſieurs villes de ce diſtrict il ne faut pas oublier celle de Brentford ; les ouvrages en fer dont elle approviſionne toute la contrée, la rendent une ville intéreſſante : c'eſt à cette occupation que la majeure partie de ſes habitans conſacrent leur induſtrie. Bientôt l'on verra les Américains porter cet art au même point de perfection que les Anglois.

CHAPITRE XV.

Nouvelle-York.

Cette contrée, qui forme un Etat distingué entre ceux qui composent les treize républiques, fut découverte au commencement du siecle dernier par Henry Hudson, fameux navigateur anglois, qui étoit alors au service de la Hollande. Cette puissance y fonda la Nouvelle-Belge, qui ne prit le nom de Nouvelle-York qu'après que les Anglois en eurent une seconde fois pris possession, & qu'elle leur fut assurée par un traité de paix. *Sa naissance.*

Cet Etat, resserré à l'est par la Nouvelle-Angleterre, & borné à l'oueſt par la Nouvelle-Jersey, n'a que vingt milles d'espace sur le bord de la mer, mais s'élargit insensiblement & s'enfonce jusqu'à deux cens milles dans les terres, d'un côté jusqu'au lac George ou Saint-Sacrement, & de l'autre jusqu'au lac Ontario. La riviere d'Hudson qui sort des montagnes situées entre ces deux lacs, ne porte que de foibles canots durant soixante-cinq milles; encore cette navigation est-elle interrompue par deux cascades qui obligent à deux portages d'environ deux cens toises chacun; mais d'Albani, qui est à cent cinquante milles de New-York, & où l'on compte environ trois cens cinquante maisons, on voit voguer dans tous les tems, sans crainte d'aucun danger, à marée haute, des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, ce qui entretient sur ce magnifique canal une *Sa situation.* *ALBANI.*

navigation continuelle & une circulation rapide dans tout le pays.

Sa population. Suivant les derniers dénombremens, la population de cet Etat eſt de deux cens cinquante mille habitans de diverſes nations, de diverſes ſectes. Les riches pelleteries qu'ils tirent des ſauvages & le ſurplus de celles de leurs propres chaſſes, ſont portées au marché général. Les exportations pour les Indes occidentales conſiſtent en pois, farine, ſeigle, bled, chanvre & lin, (1) pommes, oignons, ais, planches, douves & autres bois, chevaux, moutons, bœufs, porcs, beurre, fromage, ſalaiſons & huitres; les retours ſont en rhum, ſucre & mélaſſe.

Son climat. La Nouvelle-York eſt à tous égards un des ſéjours les plus délicieux de l'Amérique Septentrionale; la ſalubrité du climat & la fertilité du ſol y ſont admirables. Outre ſes productions indigenes abondamment ſuffiſantes pour tous les beſoins de la vie, toutes les productions de l'Europe dont on y a fait des eſſais y viennent parfaitement, & il en eſt pluſieurs qui, avec peu de peine, y parviennent à un degré de bonté infiniment au-deſſus de celui qu'elles ont en Europe après une culture très-ſoignée & très-diſpendieuſe.

Quelque avantageux que puiſſent être pour la Nouvelle-York, les différens articles dont je viens de parler, ce ne ſont pas les ſeuls en quoi elle eſt ſuſceptible d'amélioration. La réuſſite de pluſieurs eſſais ſouvent répétés, a prouvé

(1) On peut juger de l'abondance de cette récolte, puiſqu'outre ce qu'elle envoie, elle en met annuellement en œuvre environ 2000 tonnes pour ſon propre uſage.

qu'elle

qu'elle abonde en métaux précieux. Les quantités de fer & de cuivre qu'on a déja exploités forment des objets eſſentiels de commerce : bien plus, il n'y a guere de doute qu'on ne découvre des métaux de plus grand prix, ſi l'on ſait les chercher. Mais ce qui contribuera le plus efficacement à rendre ſon commerce flotiſſant, ce ſeront les grains dont la bonté égale les meilleurs que l'on connoiſſe en Europe.

NEW-YORK.

New-York, ville importante, déſignée aujourd'hui ſous le même nom que la colonie entiere, fut bâtie par les Hollandois dans l'iſle de Mahanatan qui n'a que quatorze milles de longueur & un mille dans ſa plus grande largeur. La ville de New-York placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudſon, n'a proprement ni port, ni baſſin : mais elle n'en a pas beſoin ; ſa rade, ouverte dans toutes les ſaiſons, acceſſible aux plus grands vaiſſeaux, à l'abri de tous les orages, doit lui ſuffire. Cette ville eſt ſituée au 302e. deg. 40 min. de longitude & ſous le 40e. deg. 50 min. de latitude ſeptentrionale.

Les rues de New-York ſont régulieres, l'air de propreté qui y regne préſente un aſpect intéreſſant. La principale défenſe de la ville eſt le Fort-George, muni de deux batteries, qui regardent la mer ; il eſt en bon ordre & bien gardé.

L'édifice le plus beau de New-York eſt l'Hôtel-de-Ville. Les maiſons, comme celles de Hollande, ſont en briques, & couvertes en tuiles : ſi l'élégance n'égale pas la commodité, ce dernier point dédommage bien les habitans. L'aiſance eſt univerſelle ; les vivres

ſont abondans, d'excellente qualité & à bon marché; la derniere claſſe du peuple a une reſſource aſſurée dans les huîtres dont la pêche ſeule occupe deux cens bateaux. On prétend que cette aiſance univerſelle contribue à la moleſſe & à l'oiſiveté dont on accuſe les habitans, & qui ont ſi fort influé ſur les mœurs & ſur la ſociété en général. Mais ſi j'en juge par les habitans que j'ai connus, par la maniere vigoureuſe dont ils ont défendu leur liberté, par leur patience & leur courage à ſupporter les maux de la guerre, par les ſoins qu'ils prennent de réparer les dommages que les déprédations des Anglois leur ont cauſées, je dois croire qu'en les taxant de moleſſe & d'oiſiveté, on leur fait réellement injuſtice. Cette ville a beſoin de quelques années de repos pour reprendre le degré de conſidération & de proſpérité qu'elle avoit avant la révolution (1).

Isle-Longue. Sa ſituation.

L'Iſle-Longue, (Long-Iſland) appellée quelquefois Iſle de Naſſau, eſt ſéparée du continent par un canal étroit. On lui donne cent vingt milles de long ſur douze de large. Cette iſle a au nord la Nouvelle-York dont elle dépend, au nord-oueſt le Connecticut; à l'eſt & au ſud l'Océan. Elle eſt diviſée en trois comtés, Suffolck, King's & Queen's-County. Son commerce conſiſte en diverſes fourrures, en che-

(1) Suivant un arrêt du roi de France que le conſeil d'Etat a fait paroître en Juillet 1783, l'on s'occupe d'établir une navigation réguliere de paquebots entre le Port-Louis près de l'Orient & New-York; ils partiront tous les mardis de la troiſieme ſemaine de chaque mois. Cette communication ne peut que favoriſer le commerce de cette derniere ville & contribuer à ſa proſpérité.

vaux, bœufs, porcs, pois, froment & toute espece de grains; son sol est propre à la culture de tous les fruits; le lin & le chanvre y croissent aisément, ainsi que le tabac dont la qualité égale celle du Maryland. Comme les autres navigateurs, les habitans de l'Isle-Longue vont dans les Indes occidentales échanger leurs denrées contre du rhum, du coton, du sucre & de l'indigo; ils ont également chez eux des fruits & des légumes en abondance & de la meilleure qualité. Au milieu de l'isle on trouve la belle plaine de Salisbury qui a soixante milles de longueur sur quatre de large, & sur laquelle on ne voit pas une seule pierre qui en dérange le niveau. La latitude de l'Isle-Longue est par 40 degrés 32 minutes, & sa longitude de 304°. 59′ (méridien de l'Isle de Fer.)

Ses productions.

Commerce.

CHAPITRE XVI.

NOUVELLE-JERSEY.

LA Nouvelle-Jersey, qui porta d'abord le nom de Nouvelle-Suede, est dans le voisinage de la Nouvelle-York. Cet Etat a environ cent vingt milles d'étendue du nord au sud, & cent de largeur de l'est à l'oueſt. Avant la guerre de l'indépendance sa population ne s'élevoit qu'à seize mille habitans; c'étoit bien peu en comparaison d'un territoire aussi vaste. Mais depuis elle s'est accrue au point qu'on porte actuellement le nombre des habitans à cent trente mille. C'est sans doute le surplus d'une trop

Son étendue.

Population. grande émigration d'Européens, qui pour l'ordinaire cherchent à ſe fixer de préférence dans les grandes villes, & qui ne trouvant point ou de terres ſuffiſantes à défricher aux environs, ou la conceſſion à un prix trop haut, ſe déterminent à porter leurs vues ſur un pays moins conſidérable. Les adminiſtrateurs de l'Etat des Jerſeys ſont trop intéreſſés à augmenter la proſpérité de leur pays pour ne pas attirer les étrangers par la modicité du prix des terres ſur un ſol auſſi fertile que celui-là. La Nouvelle-

Beauté de ſon ſol. Jerſey n'eſt point, comme le Connecticut, hériſſée de monticules rapprochés, qui retardent la marche des voyageurs, bornent la vue & font diſparoître cet enſemble que l'on aime toujours à remarquer; au contraire, ſes monticules paroiſſent, par leur poſition, être les rameaux de celles des Apalaches; l'intervalle qui les ſépare forme de vaſtes & d'agréables plaines que la nature paroît n'avoir formées que pour offrir le tableau le plus pittoreſque & le plus riant. C'eſt au pied de ces collines, le long de ces plaines, que l'on voit ſagement diſtribuées des maiſons auſſi vaſtes que belles; par-tout on voit l'ouvrage intéreſſant du cultivateur, ici de riches vergers, là d'agréables jardins, plus loin des forêts, & par-tout des champs de maïs. C'eſt là qu'un Virgile à la main l'on peut jouir des douceurs & des charmes de la vie champêtre qu'il chantoit ſi bien, lorſqu'en parlant des troupeaux errans ſur les montagnes, il peignoit ainſi ſes regrets:

Non ego vos poſthàc, viridi projectus in antro,
Dumoſa pendere procul de rupe videbo.

Les habitans Hollandois, Alſaciens & Suédois d'extraction en ont été les premiers colons; bien loin de dégénérer, leurs deſcendans annoncent par leur air d'aiſance & de gaîté l'empreinte d'un bonheur dont les citadins n'ont qu'une foible idée. Les femmes élégantes dans leur habillement ſe permettent un luxe qu'on ne voit nulle part; conduites par des chevaux fringans ſur des chars ruſtiques, elles viennent au marché vendre leurs fruits & leurs légumes, & retournent dans leurs campagnes préparer de nouveau les cauſes de leur aiſance & de leur proſpérité. Leur terrein, ſi fertile en comeſtibles, offre encore une mine d'excellent cuivre, que l'on a ouverte avec ſuccès. *Luxe des habitans.*

La ville d'Amboi, capitale de cet Etat, a un port aſſez bon; le commerce s'y fait, à peu de choſe près, dans les mêmes importations & exportations qu'à la Nouvelle-York; elle exporte de plus des fourrures, du tabac, de la poix & du goudron; les habitans n'ayant aucun commerce direct avec l'étranger, portent la plus grande partie de leurs productions à Philadelphie par le moyen de la Delaware. *AMBOI.*

La Nouvelle-Jerſey étoit en 1682 un établiſſement diviſé en deux parties, l'une à l'eſt & l'autre à l'oueſt; mais elles furent réunies en une ſous le regne d'Anne. Elle a pour limites au nord la riviere de la Delaware juſqu'à celle d'Hudſon dans la latitude de 41°. 4 min. (méridien de Londres) à l'eſt l'Océan atlantique, au ſud la baie de la Delaware & à l'oueſt une partie de la Penſylvanie. Les géographes anglois placent cette contrée entre les 39 & 41 degrés de latitude & les 74 & 76 de lon- *Sa diviſion géographique.*

gitude occidentale. Quatre comtés forment la ſubdiviſion à l'eſt, ſavoir, Montmouth au ſud de la riviere de Raritan, Middleſex & Eſſex au nord, & Bergen ſur la riviere d'Hudſon. La partie occidentale n'eſt pas auſſi conſidérable, & l'on n'y compte que le ſeul Cap-May qui mérite quelque conſidération : à dix ou douze milles plus loin eſt la riviere de Cohazy qui donne ſon nom à une petite ville contenant environ cent familles.

Obſcurité ſalutaire à cette colonie.

Aucun des moyens de proſpérité propres à cette partie du globe ne manque à la Nouvelle-Jerſey ; cependant elle eſt toujours reſtée dans une certaine obſcurité. Son nom eſt preſque ignoré de l'ancien-monde, & ne ſeroit guere plus connu dans le nouveau, ſi cette colonie ne faiſoit partie de celles qui ſont déſignées ſous le nom des Treize-Etats-Unis. La Nouvelle-Jerſey n'a donc pas autant de célébrité que la plupart des autres Etats de la confédération ; mais ſes habitans n'en ſont pas moins heureux, & peut-être ne gagneroient-ils pas à ſortir de leur paiſible obſcurité.

PRINCE-TOWN, réſidence actuelle du congrès.

La ville de Prince-Town eſt peu conſidérable ; mais elle ſera toujours célebre & par le ſéjour & par les exploits guerriers des troupes américaines aux environs, ſous la conduite du brave Washington. La ſituation de cette ville eſt pittoreſque : on y voit quelques belles maiſons ; l'on y remarque ſur-tout un college bâti en brique comme tous les édifices publics ; il a pluſieurs étages, vingt-cinq croiſées de front, & des ſalles très-bien diſtribuées, dans une deſquelles on admire deux chef-d'œuvres de méchaniſme ; le premier préſente le

mouvement des corps céleſtes mis en action d'après le ſyſtême de Newton ; l'autre eſt la même opération du précédent, mais ſuivant le ſyſtême de Copernic : la gloire de ces deux globes appartient à un Américain qui cultive les ſciences & réſide actuellement à Philadelphie. En parlant de ſes talens je ſuis au regret de ne pouvoir le nommer. *Inſtrumens curieux de mécanique*

Nous manquerions le but que nous nous ſommes propoſé dans cet ouvrage, abſolument conſacré à tout ce qui peut faire connoître la république des Etas-Unis, ſi nous ne faiſions mention de la ville de Trenton. Quel eſt l'Américain, quel eſt l'étranger ami de ce pays, qui puiſſe voyager ſur ces rives ſans aller lui rendre hommage ?

TRENTON.

Sa ſituation.

La ville de Trenton joint à une ſitûation heureuſe, l'agrément d'un air extrêmement ſalubre, eſt à vingt-huit milles de Philadelphie ſur les bords de la Delaware. C'eſt à cette poſition qu'elle eſt redevable de ſon commerce, dont la majeure partie conſiſte en comeſtibles qu'elle vend avec avantage. La nature paroît avoir exprès creuſé le lit de la Delaware dans cet endroit pour faciliter la navigation des habitans de Trenton, car à peu de diſtance de-là cette riviere eſt ſi peu profonde que les voitures peuvent y paſſer lors des marées baſſes. L'aſpect riant des rives de la Loire n'a rien qui ſoit préférable à celui que préſentent les bords de la Delaware ; l'œil ne ſe laſſe point de l'admirer, & toujours il eſt récrée par la diverſité des ſites heureux qui l'embelliſſent. Les terres y ſont d'une fertilité peu commune, & le maïs, qui par-tout ail- *Commerce.*

leurs appauvrit le sol, croît ici dans toute sa vigueur : on en voit dont la tige s'éleve à la hauteur de 7 à 8 pieds & plie sous le poids du fruit.

Célébrité de cette ville. Le général Washington en se couvrant de gloire, a donné à cette ville une célébrité qu'elle conserveroit lors même qu'elle cesseroit d'être (1).

CHAPITRE XVII.

DELAWARE.

L'ETAT que l'on connoît sous cette dénomination est composé de trois comtés; savoir, New-Castle, Kent & Sussex, tous les trois situés sur la belle riviere de la Delaware, qui donne son nom à toute la colonie. La *NEW-CASTLE.* ville de New-Castle qu'elle baigne de ses eaux, est à trente milles sud-est de Philadelphie; ses maisons au nombre de cinq à six cens, sont très-bien bâties; son heureuse position ne peut, avec le tems, que produire une augmentation de commerce & de population. Moyennant

(1) Voyez ce que nous avons dit sur cette journée mémorable dans le chapitre IV page 141. On ne sauroit trop y revenir; on ne sauroit trop réfléchir quel auroit été le sort des Américains sans cette victoire. Déjà le congrès avoit quitté Philadelphie pour se retirer à Baltimore dans le Maryland, déjà l'armée britannique enveloppoit l'armée Américaine; l'Amérique consternée attendoit avec effroi le moment qui devoit lui redonner des fers; Washington, que l'amour & le dieu de la patrie inspiroient, paroît, écarte la tempête, & rend la vie & la gloire à ses concitoyens.

de l'émulation & une bonne harmonie avec ſes voiſins, cette ville eſt ſûre de proſpérer. Il en eſt de même des villes de Kent & de Suſſex : cette derniere, ſituée comme les autres ſur la rive de la Delaware, eſt habitée par des colons dont les plantages ſont à des diſtances inégales, parce que le choix n'a été décidé & fixé que par la volonté immédiate & arbitraire des différens habitans qui venoient ſucceſſivement peupler cette colonie. Le ſol y eſt bon, le ciel pur & les ſaiſons bien réglées. Ces trois comtés faiſoient autrefois partie de l'Etat de Penſylvanie : mais à la révolution elles s'en ſont ſéparées pour faire un Etat à part. Cependant leur gouvernement ſe conduit ſur les mêmes principes.

Riviere de la DELAWARE.

La Delaware, après avoir ſéparé dans ſon cours la Penſylvanie de la Nouvelle-Jerſey, va ſe perdre dans l'Océan atlantique entre les Cap-May & Henlopen, où elle forme une large baie. Cette riviere eſt navigable pendant plus de deux cens milles; mais au-deſſous de Briſtol, il y a une chute d'eau conſidérable qui rend la navigation impraticable dans la partie nord du comté de Brucks, un des onze comtés de la Penſylvanie. Tous les articles néceſſaires à l'Etat de la Delaware lui viennent de Philadelphie.

CHAPITRE XVIII.

Pensylvanie.

De toutes les fondations de colonies tant anciennes que modernes, il n'en eſt aucune qui ait eu un concours plus heureux de circonſtances, & qui porte un caractere plus noble & plus intéreſſant. Au ſeul nom de Penſylvanie, quel eſt l'homme qui ne ſe ſente pénétré de reſpect pour celui de ſon illuſtre fondateur! Sa naiſſance, ſes vertus, ſon courage, ſes talens politiques, ſon humanité, le motif qui le fit expatrier, tout enfin ce qui tient à ce grand homme eſt connu & a été répété dans une infinité d'ouvrages où tous les auteurs le repréſentent à l'envi comme un des philoſophes qui honorent le plus l'humanité.

PENN fondateur de cette colonie.

Guillaume Penn partit d'Angleterre en 1681 pour aller fonder cette colonie. Le terrein qu'il choiſit eſt gardé à l'eſt par l'Océan, au nord par la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jerſey, au ſud par la Virginie & le Maryland, à l'oueſt par des terres occupées par les ſauvages; de tous côtés par des amis, & dans ſon ſein par des habitans vertueux. Faſſe le ciel qu'ils ne dégénerent pas, & que dans les deſcendans on retrouve les vertus des ancêtres! Faſſe le ciel que les peuples corrompus qui viendront commercer avec eux leur laiſſent en partant la gloire d'avoir réſiſté au penchant ſéduiſant, mais perfide, des paſſions & des vices!

Les côtes de Penſylvanie ſont reſſerrées & s'élargiſſent inſenſiblement juſqu'à cent vingt milles; ſa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de ſa population & de ſa culture embraſſe déja cent quarante-cinq milles d'étendue. La Penſylvanie propre eſt partagée en onze comtés, Philadelphie, Buck. Cheſter, Lancaſtre, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedfort, Northumberland & Weſtmoreland. Comme l'on n'a défriché qu'environ la ſixieme partie du terrein, l'opulence & les reſſources de l'Etat augmenteront à meſure que la culture fera des progrès.

Son étendue.

Sa diviſion.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, il n'y virent d'abord que des bois de conſtruction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient nettoyées, de nombreux troupeaux, d'arbres fruitiers, de plantations de lin & de chanvre, de légumes & de toutes ſortes de grains. Inſtruits par une heureuſe expérience, combien leurs terres ſont fertiles, les colons ſe ſont occupés ſur-tout à perfectionner la culture du froment & du bled d'Inde, dont ils font tous les ans une moiſſon abondante & lucrative. De tous côtés on pouſſa les défrichemens avec une vigueur & un ſuccès qui étonnerent toutes les nations. D'où naquit cette proſpérité ſurprenante? De la liberté, de la tolérance, qui attirerent dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Cette proſpérité eſt l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Presbytériens, des Moraves, des

Induſtrie des habitans.

Ses différentes ſectes.

Luthériens & des Catholiques. La ſecte des Dumplers eſt une de celles qui attire le plus d'attention par ſa ſingularité. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, ſe retira dans une ſolitude agréable à cinquante milles de Philadelphie, pour ſe livrer à la contemplation. La peuplade ne monte tout au plus qu'à cinq cens, & porte le nom d'Euphrate, par alluſion aux Hébreux qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Unanimité édifiante.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus ſingulier en même-tems dans la conduite de toutes les ſectes qui ont peuplé la Penſylvanie, c'eſt l'eſprit de concorde qui regne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuſes. Quoiqu'ils ne ſoient pas membres de la même égliſe, ils s'aiment comme des enfans d'un ſeul & même pere. Il ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penſer en hommes (1). C'eſt à cette précieuſe har-

(1) C'eſt d'après ces principes d'humanité que les quakers de l'Amérique ont préſenté dernierement au congrès une adreſſe tendante à rendre la liberté à tous leurs eſclaves. » Pénétrés, diſent-ils, de compaſſion ſur l'état affligeant auquel les habitans d'Afrique ſont réduits, animés en outre d'une affection ſincere pour la proſpérité de ce pays, nous croyons que notre devoir indiſpenſable eſt de mettre ſous vos yeux les griefs déplorables de ce peuple opprimé, qui réclame bien fortement l'attention ſérieuſe de ceux qui, étant revêtus de la puiſſance du gouvernement, ſont regardés comme les défenſeurs des droits univerſels de l'humanité & les avocats de la liberté &c. « Le congrès a reçu leur requête avec bonté & l'a remiſe à un comité pour l'examiner. Mais il eſt douteux que ce commerce, tout injuſte & inhumain qu'il ſoit, puiſſe jamais être défendu efficacement dans l'empire des Etats-Unis, ou, malgré l'amour de la liberté, l'avarice milite ſans ceſſe contre celle des malheureux Africains. D'ailleurs, cette défenſe n'empêcheroit

monie qu'on doit sur-tout attribuer l'accroissement rapide de la colonie qui, suivant les calculs du congrès général, portoit sa population en 1774 à trois cens cinquante mille habitans.

Ses productions.

La Pensylvanie recueille beaucoup de chanvre & de lin, qui, avec le coton qu'elle tire de l'Amérique méridionale, servent à entretenir ses manufactures. Du produit des laines de ses brebis elle fabrique des draps grossiers. En échange de ses productions territoriales, qui consistent en biscuits, farines, beurre, fromage, suifs, légumes, fruits, viandes salées, cidre, bierre, toutes sortes de bois de construction, elle se procure des isles des Indes occidentales, du coton, du sucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui sont autant de matieres d'un nouveau commerce avec les nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Espagne, le Portugal, offrent des débouchés avantageux aux grains & aux bois de la Pensylvanie; le payement s'en fait en vins ou en piastres. Avant l'indépendance la Grande-Bretagne recevoit de cette colonie du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fourniſſoit en échange du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la clincaillerie, des galons d'or & d'argent, d'autres objets d'agrément ou de né-

Son commerce.

pas ce brigandage dans le reste du Nouveau-Monde : il la faudroit générale;

Mais le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus foible au crimes du plus fort.
VOLT.

ceſſité. A ces exportations il faut encore ajouter que les Philadelphiens envoient en Europe du tabac, du froment, de la fleur de froment, des douves de chêne rouge pour les tonneaux, de la potaſſe & des fourrures. C'eſt à Philadelphie que ſe font toutes les opérations de commerce; c'eſt-là le centre & le rendez-vous général.

PHILADELPHIE ou la ville des FRERES.

La célebre ville de Philadelphie eſt ſituée ſur une plaine élevée & ſpacieuſe à cent vingt milles de la mer au confluent de la Delaware & du Schuylkill, ſous le 40ᵉ degré 25 min. de latitude ſeptentrionale & par le 301ᵉ degré 40 min. de longitude occidentale. Sa forme eſt celle d'un parallelograme ou quarré long. Ses rues, toutes tirées au cordeau, ſont au nombre de trente-quatre, dont dix-huit ſont coupées à angle droit par ſeize autres moins longues que les premieres & également larges & alignées; on donne aux plus petites environ un mille de longueur. Des poteaux placés à égale diſtance défendent les trotoirs qui regnent des deux côtés. Dans la ſymétrie qu'on a obſervée pour les rues, on n'a pas oublié de ménager des intervalles pour placer avantageuſement les édifices publics. Les deux rues principales de Philadelphie ſont le Hig & le Broadſtreet; elles ont chacune cent pieds de largeur.

Plan d'agrandiſſement.

Penn, qui la deſtinoit à être la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large ſur deux milles de long, entre les deux rivieres. Sa population n'a pu remplir encore un ſi grand eſpace. Juſqu'ici l'on n'a bâti que ſur les bords de la Delaware, ſans

cependant renoncer aux idées du législateur. Chaque maison a son jardin & son verger; elles sont toutes construites en brique & ont communément trois étages; plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs qui se trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Hôtel-de-ville.

L'hôtel-de-ville est de la magnificence la plus somptueuse : c'est-là que les représentans des Treize-Etats-Unis, sous la domination du congrès s'assemblent tous les ans (1), & plusieurs fois l'année s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. On y a placé tous les ouvrages qui peuvent les éclairer sur le gouvernement, sur l'administration. La façade extérieure de l'édifice est de brique, par conséquent sans ordre d'architecture: malgré cela, il est aussi beau qu'un monument de ce genre peut l'être, & présente une masse noble, imposante & réguliere. On ne peut le considérer sans regretter qu'il ne soit pas dans un emplacement plus isolé; comme il est élevé parallelement aux maisons, il perd beaucoup à ne pouvoir être examiné dans un autre point de vue.

Bibliotheque.

A côté de l'hôtel-de-ville est un autre bâtiment qui contient une superbe bibliotheque

(1) La premiere s'y tint le 2 Septembre 1774, & l'acte d'indépendance y fut publié le 10 Décembre 1776.

formée en 1732 par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, & plusieurs livres latins & françois; elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée en jouissent librement dans tous les tems; les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu : c'est avec ces fonds toujours renaissans que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y joint des instrumens de mathématique & de physique avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument en est un autre du même genre : c'est une belle collection des classiques grecs & latins avec leurs commentateurs les plus estimés, & les meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé une vie longue & laborieuse à la former.

College. La ville des Freres a un beau college érigé en 1749 : l'établissement en est dû principalement aux travaux du docteur Franklin, dont le nom se trouve toujours mêlé aux choses grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Philadelphie fournit à tous les besoins de l'humanité; l'industrie y trouve toujours des ressources : c'est sans doute à ces causes qu'elle doit l'agrément de ne voir dans ses rues ni pauvres ni infirmes.

Marché public. Au centre de la ville se trouve le marché dans une place vaste & belle, d'où l'on voit le percé agréable de plusieurs rues qui y correspondent,

reſpondent, ce qui donne à cette place un ton plein d'activité. Les Penſylvaniens, forcés d'avoir des priſons pour intimider les vicieux, ou punir le vice, n'ont pas voulu cependant, que les malheureux, dévoués à l'infamie, ou au ſupplice, fuſſent comme dans nos capitales dans des aſyles infects, image d'une mort anticipée : attentifs à tout, ils ont profité des reproches que l'on nous fait à cet égard, & remédié aux abus qui les occaſionnent. Les priſons pour dettes & pour crimes, ſont vaſtes & fort aérées, ſur-tout celles des priſonniers de guerre : n'eſt-il pas effectivement barbare & honteux que des hommes enchaînés par la ſubordination, innocens à tous égards de leur défaite, après avoir expoſé leur vie, verſé leur ſang pour leur patrie, ſoient traités comme des criminels, & dévorent dans la miſere la douleur qui les conſume ? *Priſons.*

Des républicains vertueux ne peuvent être que des hommes reconnoiſſans, & le ſoldat qui ſe ſacrifie pour la défenſe de la patrie & de la liberté, doit être pour eux le citoyen le plus digne de leurs ſoins & de leur générosité : c'eſt pour remplir ce devoir ſacré qu'ils ont fait conſtruire un bâtiment commode & agréable pour ſervir d'aſyle à ces braves vétérans ou aux infirmes que l'âge ou les bleſſures ne permettent plus de ſervir ſous les drapeaux de Mars & de l'honneur. L'eſpoir de ne point être abandonné, d'avoir pour le reſte de leurs jours une ſubſiſtance honnête & aſſurée (1), enflamme *Hôtel des Invalides.*

(1) Les défenſeurs de la liberté publique, qui, par leur âge & leur ſanté ſont en état de travailler, reçoivent auſſi

leur courage & en fait des héros. Ces soins tendres & paternels sont les mêmes dans les Treize-Etats.

Ses quais. Les quais de Philadelphie sont de la plus grande beauté. Le principal a deux cens pieds de large & présente une suite de magasins commodes, ingénieusement construits. L'on peut dire enfin, que cette ville renferme toutes les beautés de nos plus célebres capitales, sans en avoir les défauts; cet ordre, cette distribution font honneur à la sagesse & à la sagacité des hommes instruits qui la gouvernent.

Sa population. En 1781, l'on comptoit dans cette ville au moins trois mille maisons & vingt mille habitans de toute secte & de toute nation. Il est facile de juger de la rapidité de l'accroissement de cet Etat quand on pense qu'il existoit encore en 1782 à Philadelphie un vieillard qui avoit été témoin de sa fondation.

Douceur de son gouvernement. Je ne connois point d'endroit où le tolérantisme soit plus adopté. Chaque secte a son temple; & la liberté à cet égard est si grande qu'on y laisse parfaitement en paix des citoyens qui n'ont ni prêtres, ni culte; il suffit de remplir les devoirs de la patrie & de la société pour

---

la récompense de leur zèle & de leur courage : le congrès a assuré à chacun une certaine étendue de terre capable de fournir à leur subsistance. C'est ainsi que l'existence de ces guerriers, loin d'être onéreuse à l'Etat, lui deviendra au contraire utile par l'augmentation de la culture générale & des manufactures qui vont alimenter le commerce des Etats-Unis. L'imagination se plaît à voir chaque guerrier cultiver son champ, y élever sa famille, & apprendre à ses petits enfans qu'ils tiennent de la patrie tout ce que les hommes ont de plus cher au monde, leur fortune, leur repos & la liberté.

être sûr de jouir de l'estime publique. La police, en veillant sur les actions & non sur les opinions, a déja plus opéré de bien dans cette partie du nouveau-monde que chez les peuples les mieux civilisés de l'ancien. La république a pris de nos loix ce qu'elles ont de bon & rejetté tout ce qui lui a paru contraire à la loi suprême de la nature, & par conséquent opposé au bonheur public & particulier. La douceur du climat, la beauté du sol, la vie agreste, une existence isolée, tout a favorisé les vœux du législateur qui desiroit avoir des concitoyens heureux, libres, égaux & simples. Nos bibliotheques sont remplies de l'histoire de tous les peuples de l'univers; qu'on les parcoure, on n'en verra aucune qui puisse offrir un empire plus heureux, plus vertueux, plus libre que celui de Philadelphie. La république de Platon, l'Utopie de Morus, les fictions de l'abbé de S. Pierre, les rêves de nos philosophes modernes, n'ont rien qui approche du gouvernement de Philadelphie.

Le bonheur public en est l'effet.

Mais le moument critique approche; tremblez heureux Philadelphiens, que votre félicité ne s'altere à la suite de votre grande population de l'extension de votre commerce, de l'augmentation de vos fortunes, de la féduction d'une vie trop commode & du trop grand nombre d'étrangers; ce sont autant d'ennemis qui vous menacent. Vous savez que l'ambition égare l'esprit, que le commerce rétrécit l'ame & le luxe amollit le corps. Si la marche du luxe est lente, elle n'en est pas moins sûre; une fois établi, ses ravages sont rapides & la misere qu'il traîne

Injonction fraternelle

après lui, renverse les monumens de l'orgueil & de la frivolité, & en fait servir les débris à la honte, à la décadence du peuple qui en a été l'esclave. Si vos mœurs s'altéroient, vous n'offririez bientôt que le spectacle d'un éclatant météore qui ne se seroit montré à l'univers que pour l'éblouir un instant.

Le séjour de Philadelphie est brillant; il est le rendez-vous des députés des Treize-Etats, des principaux personnages, & des ambassadeurs; c'est un centre commun où viennent aboutir les grands intérêts de l'Amérique; c'est un flux & reflux continuel qui lui donnent une activité prodigieuse. Ces causes réunies à son extrême population occasionnent une cherté considérable dans les vivres; les chefs de l'administration l'ont déja senti, & il a été plusieurs fois question de fixer le séjour du congrès & des ministres à quelque distance de cette capitale, précaution d'autant plus sage & plus nécessaire qu'il en résulteroit un grand avantage pour le commerce, & que ce transplacement ne nuiroit en rien aux intérêts des Etats: on désigne sur-tout Prince-Town, ou Annapolis.

Nous avons dit précédemment que chaque Etat avoit ses députés à l'assemblée générale pour y discuter & défendre ses droits particuliers relativement aux intérêts de la république entiere; mais outre ses députés, chaque Etat a son congrès particulier, dans lequel se motivent les instructions à donner aux députés généraux. Le nombre des représentans est proportionné à l'étendue de chaque province; le plus petit est de deux, le plus grand

de sept. Quel qu'il soit, chaque Etat n'a qu'une voix.

L'on n'a rien épargné à Philadelphie pour y faciliter les opérations de commerce ; tout y porte l'empreinte du travail & de l'industrie. Les navires de cinq cens tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. Les marchandises arrivées par la Delaware, par le Schuilkill, sont ensuite transportées dans les terres par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des Etats de l'Europe. C'est ainsi que cette ville bâtie d'après un plan réfléchi, doit devenir une des plus belles du monde. A peu de distance, on rencontre sur le bord du Schuilkill un très-beau bois qui fait les délices des habitans. *Sa navigation.*

La ville de Philadelphie est, comme furent Athenes & Sparte, environnée de plusieurs petites villes très-jolies, telles que Wioco, Teaucum, Abingdon, Dublin & German-Town : on observe, comme une singularité, que toutes les rues de cette derniere ville sont plantées de pêchers. Cette ville, habitée par des Quakers Allemands & Hollandois, contient environ trois cens familles. *Ses environs.* *German-Town.*

Ce seroit ici le lieu de parler de certains usages & coutumes pratiqués tant dans le commerce que dans la vie privée des habitans ; mais comme ces coutumes & ces usages différent peu d'un Etat à un autre, nous les placerons à la fin du XXIIe. Chap. ainsi que les distances exactes des principales villes du continent, à compter de la ville la plus méridionale jusqu'à la plus septentrionale des Treize-Etats. Au moyen d'une soustraction ou d'une addition

facile dans les rapports de ces villes, le lecteur pourra voir promptement leur éloignement respectif.

On compte communément de Portsmouth, capitale de la Nouvelle-Hampshire, Savannah, capitale de la Géorgie, une étendue de 1454 milles en ligne directe. Quoique Philadelphie paroisse occuper en rang le centre du territoire des Etats, elle est beaucoup plus près de la partie nord que de celle du sud, puisqu'elle est à 422 milles de Portsmouth & à 1032 de Savannah.

CHAPITRE XIX.

MARYLAND.

Sa situation. L'ETAT du Maryland est divisé en deux parties au nord de la baie de Chesapeak, l'une à l'orient & l'autre à l'occident. Il est situé entre les 33 & 40 degrés de latitude septentrionale, & les 78 & 74 degrés de longitude occidentale (méridien de Londres). Cet Etat, comme celui de Virginie, est baigné par les eaux de la baie de Chesapeak avec cette singularité pour l'un & pour l'autre, qu'on ne peut dire précisément de quel côté, parce qu'ils y touchent diversement & qu'elle coupe les deux gouvernemens par le centre. La Pensylvanie sert au Maryland de limites au nord ainsi qu'à l'est avec l'Océan atlantique; à l'oueſt il est borné par les monts Apalaches, & au sud par la Virginie. Sa longueur est de 140

milles, ainſi que ſa largeur. Cet Etat eſt ſubdiviſé comme celui de Penſylvanie en onze comtés, ſix à l'oueſt & cinq à l'eſt du côté de la baie de Cheſapeak. Les premiers ſont Ste.-Marie, Charles, Prince-George, Calvert, Anne-Arundel & Baltimore. Les ſeconds ſont Sommerſet, Dorcheſter, Talbot, Kent & Cécil. On fait monter ſa population à trois cens vingt mille habitans. *Ses dépendances.*

Le Maryland eſt arroſé de beaucoup de ruiſſeaux; cinq rivieres navigables le traverſent; cette contrée eſt une des moins conſidérables de l'Amérique Septentrionale. Le fils du lord Baltimore, à la mort de ſon pere, qui fut le fondateur de cette colonie, ſuivit religieuſement ſes projets. Il partit d'Angleterre en 1633, avec deux cens catholiques, tous d'une naiſſance honnête; l'établiſſement fut fixé dans la partie inhabitée de la Virginie qui eſt ſituée entre la riviere de Patowmak & la Penſylvanie. Les ſauvages, gagnés par la douceur & les bienfaits des habitans de la nouvelle colonie, s'empreſſerent de concourir à leurs deſſeins & à leurs progrès. Il ne paroît pas que cette heureuſe harmonie ait jamais été troublée entre eux. C'eſt à cette cauſe, & en grande partie aux eſclaves occupés à plus ou moins de diſtance de la mer dans les plantations de tabac, que le Maryland doit ſa proſpérité. *Son origine.* *Cette colonie doit aux ſauvages une partie de ſes progrès*

Les principales rivieres de cet Etat ſont Patowmak, Patuxent, Severn à l'oueſt, & Chiptouk, Cheſter, Saſſapas, &c. à l'eſt. *Ses rivieres.*

La baie de Cheſapeak, formée par pluſieurs rivieres à l'oueſt, n'eſt ſéparée de l'Océan que par une petite péninſule; elle s'enfonce deux *Baie de CHESAPEAK.*

cens cinquante milles au nord dans les terres. Sa largeur commune eſt de douze milles ; deux caps forment ſon entrée : au milieu eſt un banc de table. Le canal voiſin du Cap-Charles n'ouvre un paſſage qu'à de très-légers bâtimens ; mais celui qui longe le Cap-Henry, admet dans tous les tems les plus grands vaiſſeaux. La profondeur du canal eſt de 9 braſſes qui diminuent en quelques endroits juſqu'à ſept. La partie la plus ſûre eſt proche du Cap-Henry, exactement à trente-ſept degrés ; de ſorte qu'ayant pris cette latitude à midi, le jour qu'on s'attend d'arriver à l'entrée, on peut ſans crainte avancer pendant la nuit & ſuivre le rivage méridional juſqu'à deux lieues au-delà du Cap où l'on ſe trouve dans une excellente rade nommée Lynn-Haven. Les Anglois placent ſon embouchure par les 37 deg. de latitude nord. La navigation par cette baie eſt très-conſidérable ; c'eſt à cette deſtination que ſe rendent la plupart des navires expédiés d'Europe pour le Maryland & la Virginie. Baltimore, Sainte-Marie & Annapolis ſont trois villes ſituées le long de cette baie. Entre les Apalaches & la mer, peu de terres ſont auſſi bonnes que celles du Maryland.

SAINTE-MARIE. Sainte-Marie, autrefois la capitale du Maryland, n'eſt rien aujourd'hui ; elle a perdu cette prérogative depuis que le commerce de Baltimore eſt devenu floriſſant.

ANNAPOLIS. La ville d'Annapolis, capitale du comté d'Anne-Arundel fut déſignée en 1694 pour être un port de mer, & cinq ans après elle fut la réſidence des cours de juſtice & des officiers du gouvernement de la province : on

y fonda pour l'inſtruction de la jeuneſſe une école ſous le nom d'école du roi Guillaume, (king William's ſchool) mais juſqu'à préſent cet établiſſement eſt reſté ſans vigueur & preſque ſans ſuccès. Cette petite ville eſt ſous la latitude de 39 degrés 25 minutes, & par 78 degrés 10 minutes de longitude (méridien de Londres). Elle eſt placée à l'embouchure de la riviere de Saverne dans la baie; les édifices y ſont la plupart très-grands; cette ville ne peut que devenir très-brillante & très-peuplée, par la réſidence actuelle du congrès & des miniſtres étrangers. Ce concours de protecteurs, de protégés, de ſollicitans, va lui donner une nouvelle vie. Avant cette révolution, Annapolis paſſoit déja pour une ville où le luxe avoit fait des progrès rapides, quoique le commerce y fût très-borné. Cependant on a de la peine à ſe perſuader ce qu'un auteur moderne avance ſur le goût des dames d'Annapolis pour la friſure, au point de donner juſqu'à mille écus de gages à un coëffeur. L'édifice le plus beau d'Annapolis, & ſans contredit le plus achevé de tous ceux de l'Amérique, eſt celui des Etats : un ſuperbe périſtile, orné de colonnes, donne un air majeſtueux à ce bâtiment ſurmonté d'un dôme dont les proportions ſont très-bien ménagées pour l'optique. Il eſt à craindre que les plaiſirs raſſemblés dans une ville de cour, les concerts, les ſpectacles, les ſociétés brillantes ne faſſent perdre aux Marylandois le goût qu'ils ont, comme les Virginiens, pour leur plantations.

La ville de Calverton, ainſi nommée de Calvert, comté dans l'Etat du Maryland, eſt *CALVERTON.*

ſur la rive du Patuxent qui la ſépare du comté de Charles; elle eſt trop voiſine d'Annapolis pour tenir un rang diſtingué dans la contrée; elle eſt à cet égard dans le même cas & a les mêmes reſſources que celles des environs des grandes capitales.

BALTIMORE. Baltimore, capitale du comté du même nom & la ville la plus conſidérable, la plus riche & la plus commerçante du Maryland, fût bâtie en 1631 par le lord Baltimore, Irlandois, qui lui donna ſon nom en vertu d'une conceſſion que Charles I lui fit du Maryland. Elle eſt ſous la latitude de 40 degrés 50 minutes & par les 75 degrés 5 minutes de longitude occidentale (méridien de Londres,) Placée preſque à l'entrée de la baie, cette ville eſt à portée de recevoir de la premiere main les denrées de la Penſylvanie & des Etats circonvoiſins. Sa forme eſt un croiſſant, la partie ſeptentrionale avance dans la baie ſur une langue de terre fort étroite; elle paroît en cet endroit ſortir des eaux & montrer en s'élevant qu'elle y tient ſon empire. Le port de Baltimore peut recevoir des navires tirant 17½ pieds d'eau : c'eſt le rendéz-vous général de tout le pays pour les importations & les exportations. C'eſt-là que les Acadiens, chaſſés par les Anglois de leurs domiciles, trouverent un aſyle, des conſolations dans leur détreſſe, & les moyens de réparer leurs pertes. Ces François, quoique éloignés de leur patrie, en ont conſervé le langage & les mœurs, & leur conduite pacifique les a rendus chers à leurs bienfaiteurs.

Son commerce. Le commerce du Maryland, conſiſte en tabac, bled d'Inde, pois, feves, froment,

peaux de bêtes fauves, fer en barre, mâts, planches, ſolives, térébenthine, goudron, ſaſſafras, ſerpentine, lin, chanvre & toutes ſortes de beſtiaux. Le cidre, boiſſon ordinaire des habitans, s'y fait ſi bien, qu'il égale en bonté le meilleur vin blanc. On y fabrique avec ſuccès des bas, des étoffes de laine & de ſoie, des toiles de coton, toutes les eſpeces de clincaillerie, juſqu'à des armes à feu. Les Marylandois tirent du rhum des barbades; Madere leur fournit ſes vins ainſi que l'Europe. C'eſt à ces branches de commerce & d'induſtrie que cet Etat doit ſon importance, ſes reſſources & ſes avantages. Le tranſport entre le Maryland & la Virginie ſe fait à peu de frais par les baies de la Delaware & de la Cheſapeak, diviſées ſeulement par une langue de terre, qui s'étend environ dix milles Angloiſes du port de Chriſtiana, à la tête de la riviere d'Elk; de ſorte qu'à l'exception de cette langue de terre, tous les tranſports ſe font par eau, & conſéquemment à bon marché. Cheſter-Town & quelques places de débarquement peu conſidérables, le long des différentes rivieres, ſont autant de rendez-vous pour les opérations de commerce du pays.

Tabac. Le tabac du Maryland, diſtingué ſous le nom d'Oroonoke, eſt plus fort & plus piquant que celui de Virginie; la récolte en eſt très-abondante & le produit conſidérable. Quoiqu'il ne ſoit placé qu'au ſecond rang, il n'en eſt pas moins très-recherché dans le nord & l'orient de l'Europe par rapport à la bonté de ſa ſeve.

Les meilleurs tabacs du globe croiſſent dans

le nord de l'Amérique. Nous traiterons plus amplement de ce commerce & des revenus qu'il produit dans le chapitre ſuivant.

Son origine. Cette plante âcre & cauſtique, trouvée en 1520 près de Tabaſco dans le golfe du Mexique, tranſportée de-là dans les iſles voiſines, paſſa bientôt dans nos climats, où ſon uſage devint un objet de diſcuſſion entre les ſavans: les ignorans même prirent parti dans cette querelle, & le tabac acquit ainſi de la célébrité. La mode & l'habitude en ont avec le tems prodigieuſement étendu la conſommation dans toutes les parties du monde connu. Les uns prirent du tabac par remede pour diminuer la trop grande abondance d'humeurs dans le cerveau, les autres contre les maux d'yeux: ceux-ci pour réveiller les eſprits trop aſſoupis, ceux-là par contenance & pour remplir le vuide de la converſation; pluſieurs uniquement pour montrer une belle boëte: c'eſt ainſi que la nouveauté d'un côté, la charlatanerie de l'autre & le luxe ſur-tout ont établi l'empire du tabac. Le mal ſeroit moins grand, ſi nos dames & ſur-tout nos demoiſelles avoient ſu réſiſter à la mode, par amour pour leurs graces. Le nez, comme l'on ſait, contribue ſinguliérement à la perfection du viſage & augmente la beauté du profil: ſi malheureuſement ſon épiderme eſt gerſé par le tabac, les narines s'arrondiſſent & l'enſemble ne préſente alors qu'un effet très-déſagréable.

Ses propriétés.

Son effet.

En arrivant dans le Maryland pour voyager dans la partie méridionale des Etats-Unis, on apperçoit un changement de ſites, une différence dans les mœurs & les coſtumes des ha-

bitans. Ce ne ſont plus, comme dans les Etats ſeptentrionaux, des maiſons placées ſur les routes à petites intervalles, bornées au logement ſeul d'une famille & meublée du plus ſimple néceſſaire. Les habitans qu'on y voit annoncent des propriétaires opulens, dont les métairies, les plantations qui les environnent, ſont autant de dépendances. On ſe rappelle en les voyant, ces riches maiſons de campagne, ces châteaux d'Europe autour deſquels ſont les fermes qui font partie des domaines d'un ſeul homme. L'uſage où l'on eſt de ſe ſervir de negres (1), ſoit pour les travaux domeſtiques, ſoit pour ceux de la campagne, annonce dans les particuliers qui les achettent à prix d'or une aiſance, une opulence peu commune. Leurs maiſons ſont magnifiquement meublées. Sortent-ils de chez eux, vont-ils à la campagne, ils ont des voitures élégantes, conduites par des chevaux leſtes & fringans & des eſclaves élégamment vêtus. Cette magnificence éclate ſur-tout dans Annapolis, dont les habitans s'enrichiſſent par leur commerce dans les principaux ports du Maryland.

Obſervation ſur les habitans.

Leur luxe.

(1) Dans le ſiecle d'or de la Grande-Bretagne, c'eſt-à-dire lorſqu'elle s'engraiſſoit dans les riches pâturages de ſes colonies d'Amérique, elle importoit tous les ans dans les ſeuls établiſſemens du Maryland & de la Virginie ſept à huit mille negres, qui lui rapportoient un bénéfice immenſe. A la liberté près, ces eſclaves ſont dans la république des Etats-Unis beaucoup moins à plaindre que dans les Iſles. Traités comme des hommes, ils éprouvent toutes les douceurs qui peuvent adoucir la ſervitude; ils ſont chez les Nord-Américains nourris, vêtus comme s'ils étoient leurs égaux, & ſi la terre qu'ils cultivent eſt arroſée de leurs ſueurs, elle ne l'eſt jamais de leur ſang, pas même de leurs larmes.

CHAPITRE XX.

VIRGINIE.

Sa découverte. LA Virginie fut découverte en 1586, ainſi que nous l'avons dit, au Chapitre IV de la Ie. Partie, par le chevalier Walter Raleigh, ſous le regne d'Eliſabeth. La riviere de Patowmack la ſépare du Maryland au nord-eſt. L'Océan lui ſert de limites à l'eſt. Elle a les monts Apalaches à l'oueſt & la Caroline au ſud. Les géographes Anglois ont déterminé ſon étendue entre les 36 deg. 30′ & les 39 deg. 30′ nord à la partie oueſt de la baie de Cheſapeak, mais à l'eſt du Cap-Charles elle n'eſt que de 37 deg. 13′ à 38 deg. nord. On lui donne environ 100 milles de largeur dans l'eſpace des terres cultivées. Ses limites à l'oueſt ſont indéterminées & le Canada lui ſert de ſûreté. Les deux caps de la Virginie ſont le Cap-Henry & le Cap-Charles, tous deux ſitués vis-à-vis l'un de l'autre à l'entrée de la baie de Cheſapeak.

Sa ſituation.

Quoique la Virginie s'étende entre les 36 & les 39 degrés de latitude, l'hiver y eſt très-rigoureux, la neige fort abondante. L'irrégularité des vents y amene ſouvent les quatre ſaiſons en un jour. Les vents de ſud & d'eſt ſont très-chauds; comme les autres viennent des montagnes & des lacs ſituées au nord & à l'oueſt, ils ſont exceſſivement froids. Malgré ces intempéries, il y regne peu de maladies; les habitans y vieilliſſent & le climat conſerve

la réputation d'être un des meilleurs des Treize-Etats. Les montagnes qui bornent la Virginie à l'oueſt, ſont une partie de celles qu'on nomme Apalaches. Il eſt aſſez ſingulier que toutes les cataractes des rivieres qui en ſortent & qui arroſent la Virginie, ſoient régulierement à quinze ou vingt milles l'une de l'autre, & que les plus proches des montagnes en ſoient à ſoixante ou ſoixante & dix milles.

Sadiviſion Sous la domination Britannique la Virginie fut diviſée en vingt-cinq comtés, ſavoir: Norfolk, Princeſs'-Anne, Nanſemund, Iſle de Wight, Surry, Henrico, Prince-George, Prince-Charles, James, York, Warwick, Eliſabeth, New-Kent, le Roi, la Reine, Middleſex, Eſſex ou Rappahanock, Richmond, Stafford, Weſtmoreland, Lancaſtre, Northumberland, Accomack & Northampton. Ces départemens nombreux n'ont pas tous, à beaucoup près, les mêmes reſſources, les progrès de la culture étant plus ou moins grands dans ces divers diſtricts.

Ses fleuves Les grands fleuves qui arroſent la Virginie, prennent leurs ſources dans les montagnes bleues, dont la chaîne ſe prolonge du nord au ſud. Au-delà ſerpente à travers de grandes prairies l'Ohio, qui vient s'unir au Miſſiſſipi. Sur les bords peu connus de ce fleuve, on trouve les plus belles & les plus fécondes contrées du monde. Le bonheur & la liberté paroiſſent y avoir établi leur empire. C'eſt dans ces endroits ſolitaires & fortunés qu'on prétend que Waſhington avoit choiſi ſon aſyle, s'il n'eût pu rompre les fers de ſa patrie, c'eſt là qu'accompagné d'un grand nombre d'amis, de con-

citoyens, d'admirateurs, il auroit été fonder une colonie. Sous un tel guide, elle eût ſans doute été heureuſe.

Avec le même ſol, avec le même climat, la Virginie a ſur le Maryland quelques avantages; ſon étendue eſt beaucoup plus conſidérable, ſes fleuves reçoivent de plus gros navires & les portent plus avant dans les terres; ſes habitans ont un caractere plus élevé, plus ferme & plus entreprenant. Cet Etat étoit, il y a deux ſiecles, tout le pays que l'Angleterre ſe propoſoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Sous ce nom l'on n'entend plus que l'eſpace borné d'un côté par le Maryland & de l'autre par le Canada.

Religion. La plupart des habitans de la Virginie ſont attachés à la religion anglicane, quoiqu'il y ait liberté de conſcience pour tout chrétien qui veut ſe ſoumettre aux charges de la paroiſſe; on ne connoît dans toute la colonie que cinq conventicules de non-conformiſtes, trois de quakers & deux de presbytériens. C'eſt à la néceſſité de peupler le pays, d'y rendre le commerce floriſſant, à l'amour de la tolérance que les chrétiens de toutes les nations qui viennent s'y établir, doivent les privileges dont ils y jouiſſent. Les étrangers peuvent y obtenir aiſément le droit de naturaliſation; la formalité ne conſiſte qu'à prêter ſerment de fidélité, & le certificat s'en délivre ſimplement ſous le ſceau de la colonie.

Honoraires des Miniſtres. Le nombre des perſonnes qui payent la dîme détermine ſeule la grandeur de l'habitation. Chaque paroiſſe a ſon égliſe; celles dont les paroiſſiens ſont trop diſperſés ont une ou deux chapelles

chapelles de plus, où le ſervice divin ſe fait tour-à-tour. La grandeur de la paroiſſe n'augmente point le revenu du miniſtre, il eſt généralement fixé à ſeize mille livres de tabac. Il tire d'ailleurs quelques droits des mariages, des enterremens, & ſur-tout des oraiſons funebres qui accompagnent toujours la cérémonie des ſépultures, de ſorte que la différence des richeſſes du clergé ne peut venir que de celle du tabac dont le prix varie ſuivant la bonté des terres, & la grandeur des paroiſſes qui donne occaſion à plus ou moins de mariages & d'oraiſons funebres. Le droit d'un miniſtre pour ces diſcours, eſt fixé à quarante ſchelings, ou à quatre cens livres de tabac, & pour un mariage à cinq ſchelings ou cinquante livres de tabac. Lorſque ces appointemens furent accordés aux miniſtres, le tabac n'étoit eſtimé qu'à dix ſchelings le quintal; &, ſur ce pied, les ſeize mille livres revenoient en argent, à quatre-vingts liv. ſterl. (environ dix-huit cens livres) mais le bon tabac ſe vend aujourd'hui le double. Quelques égliſes ont des terres, ſur leſquelles la paroiſſe entretient une certaine quantité de negres & de beſtiaux au profit du miniſtre qui n'eſt reſponſable que du fonds quand il abandonne ſon bénéfice. Il faut obſerver qu'il ne faut pas moins de douze negres pour cultiver le tabac qu'on lui paie, ſur-tout s'il eſt de la meilleure eſpece, que les Anglois nomment *Sweet-ſcented*, c'eſt-à-dire, d'odeur douce & parfumée. Le gouvernement eccléſiaſtique de chaque paroiſſe eſt entre les mains du miniſtre, & de douze principaux habitans; lorſqu'il en meurt un, ce ſont ſes collegues qui lui choi-

siſſent un ſucceſſeur. Dans toute l'étendue du territoire des Etats-Unis, le traitement des miniſtres eſt auſſi doux; & quoique les honoraires y ſoient différens par rapport au genre de productions, ils n'ont pas moins une exiſtence honnête & gracieuſe.

Milices. La défenſe du pays eſt confiée à un certain nombre d'habitans, enrôlés par claſſe; ces troupes ſont déſignées par le nom de milice à pied & à cheval. A peu de différence près, on obſerve chez les nord-Américains en général le même uſage qu'en Virginie. Tout Virginien libre eſt enrôlé dans la milice depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à ſoixante. Tous les ans il ſe fait une revue générale, & les compagnies ſont exercées ſéparément trois ou quatre fois. Il regne une telle ſubordination, un tel patriotiſme chez ces nouveaux républicains, qu'on aſſure qu'en vingt-quatre heures toutes les compagnies de cavalerie & d'infanterie peuvent être raſſemblées. On diſtingue les gens de ſervice en domeſtiques perpétuels & paſſagers. Les negres & leur poſtérité ſont du premier ordre, ſans qu'on en donne d'autre raiſon que la maxime commune, *partus ſequitur ventrem*; c'eſt-à-dire, que les peres & les meres étant achetés pour l'eſclavage, la nature ſemble condamner les enfans au même ſort. Les autres domeſtiques ne ſervent qu'un certain nombre d'années, ſuivant leurs conventions avec les maîtres, ou ſuivant la loi, qui s'exécute littéralement au défaut de contrat: elle porte que les domeſtiques qui s'engagent au-deſſous de dix-neuf ans, doivent être préſentés à la commune, afin qu'elle détermine leur âge, & qu'en-

Différence des gens de milice.

ſuite ils ſeront obligés de ſervir juſqu'à vingt-quatre ans; s'ils ſont plus âgés, leur ſervice ne peut être que juſqu'à vingt-cinq ans.

On n'a pas beſoin d'autres forces militaires dans un pays où les habitans jouiſſent d'une paix profonde avec auſſi peu de crainte de la part des ſauvages qui ne ſont plus en état de leur nuire, que de celles des étrangers, dont ils ne redoutent point les invaſions; car la conquête de leurs plantations qui ſont éloignées les unes des autres, coûteroit plus de peine qu'on n'en tireroit jamais davantage.

Température.

Le climat de la Virginie eſt un des plus beaux & des plus heureux que l'on connoiſſe. Le philoſophe qui ſe plaît à admirer la nature, à l'étudier, à jouir des douceurs de la retraite dans le ſein de l'innocence & ſous les loix du tolérantiſme, ne ſauroit choiſir un aſyle plus fortuné que dans la Virginie. Voici les détails que l'on donne de ſa température.

Les chaleurs de l'été n'y ſont difficiles à ſupporter que lorſqu'elles ſont accompagnées d'un grand calme, qui dure peu, & qui n'arrive au plus que deux ou trois fois l'année. On peut même s'en garantir à la faveur de l'ombre, qu'on trouve toujours ſous les arbres touffus, les grottes & les berceaux des jardins ou dans des chambres & des pavillons expoſés au grand air. Mais le printems & l'automne ſont d'un agrément extraordinaire dans tous les cantons de la Virginie.

Les hivers ſont fort courts. Leur durée n'eſt que d'environ trois mois; & trente jours après on y jouit d'un ſoleil pur & d'un air ſerein. Si la gelée y eſt quelquefois très-rude, elle ne

dure pas plus de trois ou quatre jours, c'eſt-à-dire juſqu'à ce que le vent change ; car il ne gele jamais que lorſqu'il vient des monts Apalaches, entre le nord-eſt & le nord-oueſt. D'ailleurs, rien n'approche de la beauté du ciel pendant ces courtes gelées. Dans l'hiver les pluies ſont fâcheuſes par leur excès ; mais en toute autre ſaiſon elles n'ont rien que de ſain & d'agréable. Rarement celles d'été durent plus d'une demi-heure ; elles ſe font ſouvent deſirer, comme le dédommagement d'une longue ſéchereſſe, pour faire reprendre un air riant à toute la campagne.

Différence des terroirs.

Quoiqu'il y ait une extrême variété de terroir dans un Etat de ſi grande étendue, il réſulte du total, que la Virginie peut porter toutes ſortes de plantes & de fruits, même les plus délicieux de l'Europe. On diſtingue particuliérement trois ſortes de terroirs, celui du plat pays, celui du milieu & le troiſieme vers les ſources des rivieres.

A l'embouchure des rivieres, la terre eſt preſque par-tout humide & graſſe, propre par conſéquent pour les grains les plus groſſiers, tels que le riz, le chanvre, le maïs, &c. Il s'y trouve auſſi des veines froides, maigres, ſabloneuſes, & ſouvent couvertes d'eau, qui ne ſont pas ſtériles, puiſqu'elles produiſent des baies de huckle & de eran, des chincapins &c. D'ailleurs, ces parties baſſes ſont preſque généralement bien garnies de chênes, de peupliers, de pins, de cyprès, de cédres & de diverſes eſpeces d'arbres aromatiques, dont les tiges ont depuis trente juſqu'à ſoixante-dix pieds de haut, ſans aucune branche dans cet eſpa-

ce. On y voit même du houx, du mirthe & quantité d'arbrisseaux toujours verds, dont la plupart n'ont point de nom dans les langues de l'Europe. Le chêne y laisse tomber ses glands pendant neuf mois de l'année, & ne cesse point d'en produire de nouveaux.

Vers le milieu du pays, le terroir est fort uni, à la réserve de quelques petites montagnes & de leurs vallées, qui sont arrosées par une infinité de ruisseaux. En quelques endroits la terre est grasse, noire & forte; en d'autres, elle est maigre & plus légere. Quelquefois le fond offre, à peu de distance, de l'argile, ou du gravier, ou de grosses pierres, ou de la marne commune. Le milieu des langues qui sont entre les rivieres, est ordinairement un terroir pauvre, d'un sable léger ou d'argile, ce qui n'empêche point qu'il n'y croisse des châtaigniers, des chincapins, & pendant l'été une sorte de petites cannes, qui sont une bonne nourriture pour les bestiaux. Les endroits les plus fertiles sont proches des rivieres; ils sont couverts de chênes, de noyers, d'hickories, de frênes, de hêtres, de peupliers, & de quantité d'autres arbres d'une prodigieuse grosseur.

Leur sol.

Vers les sources des rivieres, c'est un mélange de montagnes, de vallées & de plaines, les unes plus fertiles que les autres où l'on trouve une grande variété de plantes, d'arbres & de fruits: dans les endroits marécageux on admire la grosseur des arbres, & l'on doute que dans aucun autre pays du monde, il y en ait d'aussi gros. On regrette en même-tems que leur éloignement de la mer & des grandes rivieres, ne permette point de les embarquer.

Les rivieres & les anſes forment en divers endroits des marais fort yaſtes, où les pâturages ſont excellens. D'autres lieux offrent diverſes ſortes de terres, les unes médicinales, d'autres propres à la poterie. Il s'y trouve de l'antimoine, du talc, de l'ochre jaune & rouge, de la terre à dégraiſſer, de la marne & de l'excellente glaiſe dont on fait des pipes. Le haut pays a du charbon, des ardoiſes, des pierres propres à bâtir, du pavé plat, de la pierre à fuſil.

A l'égard des minéraux, la latitude du pays, & d'autres circonſtances font juger qu'il doit y en avoir en abondance : mais on ne s'eſt point encore occupé de ce ſoin. On aſſure que les pierres tranſparantes qui ſe voient ſur la ſurface des terres, ſont de quelque prix, & que, par leur éclat, elles approchent plus du diamant que les pierres de Briſtol & de Karry : elles n'ont que le défaut d'être molles ; mais, oppoſées quelque tems à l'air, elles durciſſent. Ces pierres n'ont peut-être beſoin que du ſecours d'un artiſte intelligent pour les faire eſtimer.

Pierres tranſparentes,

La Virginie, ſur la réputation de la bonté de ſon ſol & de ſa fécondité, vit augmenter rapidement le nombre de ſes habitans : la paſſion des richeſſes qui infeſtoit de plus en plus l'ancien continent, fut ſur-tout le mobile des émigrations multipliées des Européens. Suivant les calculs du congrès, la population de cet Etat monte à ſix cens cinquante mille habitans, y compris les eſclaves, que l'opinion commune porte à cent cinquante mille. Les Hollandois furent les premiers qui introduiſirent en 1620

Sa population,

les negres dans la colonie. Les travaux des blancs & des noirs donnent aux deux hémiſpheres du bled, du maïs, des légumes ſecs, du coton, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des ſalaiſons, du brai, du bois, des mâtures & ſur-tout des tabacs, dont le meilleur vient de la riviere d'York. Les vers à ſoie y réuſſiſſent très-bien. On doit préſumer qu'ils formeront unjour une des branches importantes du commerce de cet Etat. Quoique dans le Chap. XIe, I^e Partie, nous ayons donné une idée claire ſur le commerce de la Virginie, & le produit de ſes tabacs, nous ajouterons ici quelques obſervations utiles.

Ses productions.

Son commerce.

Il eſt naturel de penſer que les avantages offerts par la fertilité des terres, ſont trop eſſentiels & trop grands pour être négligés. Cependant les habitans ont préféré la culture du tabac à celle des autres denrées, quoique celles-ci les euſſent mis dans le cas de jouir d'une aiſance mieux ſoutenue. Le chanvre & le lin, pour leſquels leur ſol paroît être deſtiné & dont les produits ſont ſi utiles, y ſont auſſi peu cultivés que le bled. Si les Virginiens ſe fuſſent adonnés à ces objets, ainſi qu'aux manufactures d'ouvrages de premiere néceſſité, ils n'auroient pas eu beſoin de les acheter de l'étranger. Il eſt vrai qu'ils ont enfin commencé à s'appercevoir des maux qu'entraîne la négligence de ces articles, & qu'en conſéquence, ils ont fait quelques efforts pour recueillir le bled néceſſaire à leur ſubſiſtance, & ne plus s'expoſer au danger de manquer d'un aliment de tous les jours, en comptant ſur des ſecours étrangers & précaires, tandis que le ciel le

Néceſſité de s'appliquer à l'agriculture.

leur offroit en abondance ſur leur propre territoire. Mais les entrepriſes des individus ſont trop ſujettes à être traverſées, & celles qui le ſont le moins, ne ſont pas pouſſées avec aſſez d'activité : pour remédier à un mal qui a jetté de ſi profondes racines, il faut qu'elles ſoient encouragées par la munificence publique. Dans l'état actuel où ſont les choſes, il ſeroit dangereux de différer à s'occuper ſérieuſement de la culture de ces divers objets ; car le défaut de variété dans les occupations des habitans, ne peut que ralentir beaucoup l'eſprit d'induſtrie, augmenter en eux ce goût déja trop marqué pour la diſſipation & la dépenſe, goût qui commence d'abord par nuire à la proſpérité de quelque pays que ce ſoit, & finit par en cauſer totalement la ruine.

Commerce du tabac. Lorſque la Virginie étoit réunie au Maryland, c'eſt-à-dire en 1674, ces provinces produiſoient au-delà de 130,000 boucauts (1) de tabac ; mais, depuis qu'elles ont été ſéparées, les regiſtres publics de la Virginie montent graduellement ce commerce, & ce tableau n'eſt pas indifférent. Depuis 1752 juſques & compris 1755, l'exportation du tabac fut conſidérable. Dans l'année 1763 & les ſept années ſuivantes, ce commerce diminua au point que dans l'intervalle de ces ſept années ils ſe réduiſit, année commune, à ſoixante-deux mille ſept cens quatre-vingt quintaux, environ un tiers moins ; tandis que la conſommation angloiſe augmenta chaque année de quarante-un mille cent ſoixante-dix quin-

(1) Le boucaut eſt un tonneau de moyenne grandeur d'environ 700 liv.

taux. Cette diminution vient de la culture que la Hollande, l'Alsace, le Palatinat & la Russie font de cette denrée, & sur-tout des frais exorbitans que la métropole faisoit supporter aux Américains, vexation qui fut cause d'une révolution considérable dans la culture des terres de la Virginie & de la Sud-Caroline. La premiere ne donnoit autrefois que du tabac & très-peu de grains, la seconde beaucoup de grains & point de tabac: aujourd'hui le tabac a cédé une partie de ses terres & d'autres grains qu'on y recueille abondamment, & ce changement ayant fait augmenter le prix des terres, les paysans & les petits planteurs de la Virginie, ne pouvant plus se tirer d'affaire, se sont retirés derriere les deux Carolines, dans des terres qui étoient à bas prix; là ils cultivent le tabac avec tant davantage, qu'avant le commencement des troubles on exportoit annuellement de la Sud-Caroline seule, au-delà de 2000 boucauts de tabac, tandis que la Virginie s'enrichissoit par la quantité de grains qu'elle recueilloit. Sans les droits énormes dont on chargeoit le tabac, qui diminuoient considérablement le bénéfice des planteurs, les habitans de la Virginie n'eussent point si-tôt tourné, comme ceux de Philadelphie & de New-York, leur industrie à la culture d'autres denrées. C'est ainsi que d'un mal il résulte presque toujours un bien.

Le produit du tabac étoit une des recettes les plus considérables de la Grande-Bretagne; & si l'on vouloit en faire un examen, il n'y auroit qu'à consulter le petit ouvrage in-8vo. que le docteur Price publia en 1776 sous le

titre : d'*Observations on the nature of the civil liberty, the principles of the gouvernement and the justice & policy of the war with America.* Dans l'excellent discours de Burke sur le commerce des Américains, on lit p. 43 à la suite de ce qu'il exposoit sur une médiation avec les colonies d'Afrique & des Indes occidentales : « que le commerce des colonies Américaines étoit en 1772 aussi considérable que celui de l'Angleterre avec toute l'Europe au commencement de ce siecle ».

« Suivant le compte & la balance des exportations & des importations entre les colonies & la métropole mis sous les yeux du parlement pour onze années, avant 1774, le bénéfice montoit annuellement à environ un million & demi de livres sterlings ».

Produit de ce commerce.

« Le montant annuel du payement à l'échiquier, suivant le tarif des droits sur le tabac depuis 1770 à 1774, c'est-à-dire pendant cinq ans, étoit, sans y comprendre les revenus de l'Ecosse, de 219,117 liv. sterl. La moitié du tabac est importée en Ecosse; de l'autre moitié les ⅔ passent en France, en Hollande, en Allemagne & autres pays. Les autres exportations seules pour la France rapportoient annuellement à l'Angleterre environ 150,000 liv. sterl. en argent. En 1775, les droits sur le tabac en Angleterre rapporterent 298,002 liv. sterl. mais, hélas! cette année fut l'année d'adieu. On peut juger aisément, d'après ce seul produit, de quelle conséquence il eût été pour l'Angleterre d'épargner ses colonies ». Nous prions le lecteur de réunir ces observations à

COMPTE de vente de 131 boucaut à Briſtol, *ſur le navire le* Live *de* M. L. P.

Fret à 32 ſ. 6 d. par tonneau . L.	212.	17.	6.
Prime à	10.	12.	9.
Avarie	9.	16.	6.
Droits d'entrée 109,280 liv. p. vieux & nouv. ſubſ. à $3\frac{3}{4}$ p% . .	341.	10.	0.
Augm. du droit de nouv. ſubſ. $\frac{1}{3}$ ſubſ. 4759, & impôt à raiſon de $7\frac{1}{3}$ rabais 15 p%	2838.	4.	9.
Etrennes à la déclaration, atterrage & ſalaire au chantier . .	5.	17.	0.
Tonnelage $\frac{1}{6}$ par tonneau augm. 7 den.	13.	12.	11.
Magaſinage & ſalaire aux peſeurs	8.	14.	8.
Pour prime d'aſſurance de L. 800 à 2 p%, police 13 ſous	16.	13.	0.
Commiſſion & mauvais débiteurs à raiſon de 3 p%	147.	7.	6.
Produit net	1307.	4.	1
	L. 4912.	10.	$8\frac{1}{2}$.

Nous laiſſons aux Négocians éclairés le ſoi
dans cette commiſſion de 3 p% ſur la ſomme
l'énormité des droits abſorbe près des $\frac{3}{4}$ de
pour le propriétaire que L. 1307. 4 ſous 1
Américains! Quel immenſe profit pour les A
étoit foulé! Combien il doit fleurir, ces en

de 131 boucauts de Tabac envoyés de Charles-Town *navire le* Lively, *cap.* G. Carter, *pour le compte*

au . L.	212.	17. 6.
. . .	10.	12. 9.
. . .	9.	16. 6.
liv. p. $\frac{3}{4}$ % . .	341.	10. 0.
ſubſ. $\frac{1}{3}$ raiſon . . .	2838.	4. 9.
, atter- ier . .	5.	17. 0.
augm. . . .	13.	12. 11.
ux pe- . . .	8.	14. 8.
e L. 800 . . .	16.	13. 0.
ébiteurs . . .	147.	7. 6.
. . .	1307.	4. 1
L.	4912.	10. 8½.

Vendu à divers & livré en différens tems depuis le 15 Novembre 1775 juſqu'au 16 Janvier 1776, au prix de 8¾ d. & de 10½ d. ſuiv. la qualité pour L.	4762.	9. 2.
Pour 9 mois d'eſcompte ſur L. 2,838,49 à raiſon de 7 p% par an	149.	0. 1.
Permiſſion royale ½ d. par livre ſur 575 liv. p. pour dommage de vaiſſeaux	1.	1. 5½
L.	4912.	10. 8½

cians éclairés le ſoin d'examiner la bonne foi du commiſſionnaire 3 p % ſur la ſomme totale, & nous nous bornerons à ajouter que rbe près des ¾ de la cargaiſon, puiſqu'effectivement il ne reſte L. 1307. 4 ſous 1½ den. Quelle énorme perte pour les colons e profit pour les Anglois! Combien le commerce des Inſurgens oit fleurir, ces entraves rompues!

COMPTE de ventwn à Briſtol, *ſur lepte de* M. L. P.

Fret à 32 ſ. 6 d. par tonn	
Prime à	
Avarie	
Droits d'entrée 109,280 vieux & nouv. ſubſ. à	. 2.
Augm. du droit de nouv. ſubſ. 4759, & impôt à de 7 ⅓ rabais 15 p⁰⁄₀	. 1.
Etrennes à la déclaratio rage & ſal re au chan	
Tonnelage ⅛ par tonnea 7 den.	. 5⅛
Magaſinage & ſalaire ſeurs	
Pour prime d'aſſurance à 2 p⁰⁄₀, police 13 ſous	
Commiſſion & mauvais à raiſon de 3 p⁰⁄₀ . .	
Produit net	
	0. 8½

Nous laiſſons aux Négociaire dans cette commiſſion d que l'énormité des droits atteſte pour le propriétaire qulons Américains ! Quel immegens étoit foulé ! Combien il

celles qui terminent la premiere partie de cet ouvrage ; elles n'en ſont que la ſuite.

On ne ſauroit trop mettre ſous les yeux les exemples qui tendent à donner une idée claire du monopole que la Grande-Bretagne exerçoit ſur quelques denrées de l'Amérique ; le tabac ſur-tout en préſente d'extraordinaires. Je parle d'après le témoignage d'un négociant de mes amis, qui a fait dans les colonies une réſidence d'environ 14 ans ; j'écris d'après une facture originale que j'ai ſous les yeux, & que je peux exhiber à ceux qui douteroient de ma véracité. Il eſt bon, avant de tranſcrire ce compte courant, de dire que ce monopole étoit ſi conſidérable, que 131 boucauts de tabac, expédiés en 1775 pour compte de ce négociant, alors à Charles-Town dans la Sud-Caroline, ne lui produiſirent que 1307 livres 4 ſous 1 ½ den. ſterl. par les droits exceſſifs, qui réunis, monterent à 3605 liv. 6 ſ. 7 den. y compris la proviſion de ſon correſpondant qui n'étoit que de 3 p$^{0}_{0}$, c'eſt-à-dire en tout 147. liv. 7 ſous 6 den. Faiſons en l'examen ſur la facture même ci-jointe.

Le premier établiſſement des Européens en Virginie fut à James-Town. Mais cette ville tomba dans un tel diſcrédit, que les habitans déſerterent; & malgré tous les encouragemens de la mere-patrie, elle ne put ſe relever. Au moyen des rivieres, il eût été facile aux colons de former des communications d'une plantation à l'autre, & de multiplier leurs reſſources; mais ils tomberent dans une telle apathie, qu'ils regarderent toute amélioration comme impoſſible.

JAMES-TOWN. James-Town, capitale du comté du même nom, eſt ſituée ſur une péninſule au nord de la riviere de Ponhatan à 42 milles de ſon embouchure; on n'y compte guere plus de ſoixante-dix maiſons, la plupart habitées par des pêcheurs; ſon gouvernement reſſortit de celui de Williamsbourg qui n'en eſt éloigné que de 8 milles au nord. Cette petite ville eſt ſituée ſous le 37e deg. 36$'$ nord & au 76e deg. 51$'$ de long. (méridien de Londres.) Le comté de James eſt ſitué à l'eſt de celui de Charles, & s'étend aux deux côtés de la riviere. Tout ce territoire contient environ 108,362 âcres.

WILLIAMS-BOURG Williamsbourg, capitale de la Virginie, en eſt auſſi la ville la plus conſidérable & la plus importante; c'eſt là que les affaires publiques & mercantiles ſe traitent. Elle fait partie du comté de James, & ſe trouve ſous la latitude de 37 deg. 29$'$ nord & par 76 deg. 36$'$ de longitude occid. de Londres. Cette ville eſt élevée ſur un ſol très-uni; elle n'eſt point comme les autres ſituée ſur les bords d'une riviere; elle eſt à une égale diſtance de deux petites dont l'une ſe jette dans celle de Char-

les & l'autre dans celle d'York : cette ſituation la met dans le cas de manquer ſouvent d'eau ; à cela près on ne pouvoit choiſir un emplacement plus agréable. Comme le meilleur tabac de la Virginie croît aux environs, on ſuppoſe que cette cauſe a déterminé le choix de cet endroit. Ceux qui connoiſſent la marche du commerce de la Virginie, penſent que la ſituation plus commode des villes de Norfolk, de James, d'York & d'Edenton, attirera dans celles-ci les négocians & fera perdre à Williamsbourg une partie de ſa ſplendeur. Il y a une académie ou college fondé en 1692 pour l'éducation de la jeuneſſe, auquel le roi Guillaume & la reine Anne firent une donation de 2000 livres ſterl. & 20,000 âcres de terres avec le droit d'un denier par livre du tabac qu'on exporteroit de la Virginie & du Maryland pour les autres colonies. C'eſt avec ces bienfaits que ce college a proſpéré : trois cens éleves peuvent y être logés commodément ; la bibliotheque peut contenir environ trois mille volumes : le cabinet de phyſique expérimentale eſt aſſez complet ; ce bâtiment eſt à une des extrémités de la grande rue qui coupe la ville en deux & à laquelle on donne plus de cent pieds de largeur : à l'autre bout de cette rue on apperçoit en face l'hôtel-de-ville ; il eſt petit, mais régulier : les habitans en ſont redevables au colonel Nicholſon, ainſi que de quelques rues bien percées. Au centre de la ville il y a une égliſe bâtie en forme de croix, qui mérite d'être vue. L'arcenal eſt près de là ; il y a pluſieurs places ou marchés très-vaſtes, ainſi que deux priſons, l'une pour les crimi-

Son college.

nels, l'autre pour les débiteurs. Les maiſons des particuliers ſont pour la plupart en brique, fort commodes & bien meublées, mais en petit nombre.

Les Virginiens avoient, avant la révolution, contracté une dette énorme, & l'on ne peut trop s'étonner que ce ſoit le luxe & le faſte qui en ſoient la cauſe, ſi l'on conſidere que ce peuple préfere le ſéjour de la campagne à celui des cités. On aſſure qu'au commencement des troubles la dette nationale s'élevoit à vingt-cinq millions de livres tournois. Le mal n'eſt cependant pas ſans remede; ils ont dans la fertilité du ſol de quoi ſe libérer promptement. L'expérience du paſſé fera qu'ils ſe réformeront ſur leurs uſages, leurs goûts & leur adminiſtration, & nous les verrons proſpérer avec rapidité. Leurs exportations ſe font par les rivieres de Patowmack, James & York. Petersbourg eſt encore un port important en Virginie.

La Virginie, d'abord l'aſyle des perſécutés, fut dans la ſuite juſqu'en 1774 celui des perſécuteurs; ces déſordres, ces troubles furent ſur-tout occaſionnés par des gouverneurs ignorans & avides. On ne parle plus aujourd'hui de ces demêlés; cet Etat ſe conduit ſur le même eſprit de douceur & de tolérantiſme que les autres. Mais le ſouvenir malheureux de ces diſſenſions ne peut aiſément tomber dans l'oubli, quand il laiſſe après ſoi un caractere qui frappe & attendrit. Il nous reſte un diſcours de Logan, chef des Shaweneſſes, (1) à Dunmore, gouverneur de la Virginie, qui nous eſt impoſſible de paſſer ici ſous ſilence.

(1) Peuples indigenes de la Virginie.

» Je demande aujourd'hui à tout homme » blanc, ſi preſſé par la faim, il eſt jamais en- » tré dans la cabane de Logan, ſans qu'il lui » ait donné à manger; ſi, venant nud ou tranſi » de froid, Logan ne lui a pas donné de » quoi ſe couvrir? Pendant le cours de la der- » niere guerre, ſi longue & ſi ſanglante, Lo- » gan eſt reſté tranquille ſur ſa natte, deſirant » d'être l'avocat de la paix. Oui, tel étoit » mon attachement pour les blancs, que ceux » mêmes de ma nation, lorſqu'ils paſſoient » près de moi, me montroient au doigt, & » diſoient: Logan eſt ami des blancs. J'avois » même penſé à vivre parmi vous; mais c'étoit » avant l'injure que m'a fait un de vous. Ce » printems dernier le colonel Creſſop, de ſang » froid & ſans être provoqué, a maſſacré tous » les parens de Logan, ſans épargner ni ſa » femme ni ſes enfans. Il ne coule plus au- » cune goutte de mon ſang dans les veines » d'aucune créature humaine. C'eſt ce qui a » excité ma vengeance. Je l'ai cherchée: j'ai » tué beaucoup des vôtres. Ma haine eſt aſ- » ſouvie. Je me réjouis de voir luire les rayons » de la paix ſur mon pays. Mais n'allez point » penſer que ma joie ſoit la joie de la peur. » Logan n'a jamais ſenti la crainte. Il ne tour- » nera pas le dos pour ſauver ſa vie. Que » reſte-t-il pour pleurer Logan quand il ne » ſera plus? PERSONNE. «

Que cela eſt beau, ſimple, énergique & touchant! Démoſthene, Cicéron, Boſſuet, fu- rent-ils plus éloquens que ce ſauvage? Quelle meilleure preuve de cette ſentence ſi connue: que c'eſt le cœur qui rend l'homme diſert?

CHAPITRE XXI.

Nord-Caroline.

Cet Etat, un de plus étendus du continent de l'Amérique, eſt borné au nord par la Virginie, au ſud par la Caroline méridionale, à l'eſt par la mer & à l'oueſt par les Apalaches. Il comprend ſix provinces, ou comtés, Albermale, Clarendon, Craven, Barkley, Colleton & Carteret. Dans le principe, la Nord & la Sud-Caroline ne faiſoient qu'une ſeule & même province; mais depuis la paix que les Anglois firent en 1728 avec les Indiens voiſins, les Cheroques & les Catanbas, elles formerent deux provinces ſéparées, ſituées entre les 31 & 46 degrés de latit. nord : leur étendue eſt de 400 milles, & leur largeur juſqu'aux nations ſauvages eſt d'environ 300.

Le ſol de la Nord-Caroline eſt plat, ſablonneux, rempli de marais, & par cette raiſon ſera toujours un obſtacle à ſes progrès; ſes bois de chêne ſont trop gras pour être employés à la conſtruction des vaiſſeaux; d'ailleurs la quantité des bancs de ſable empêche les navigateurs d'approcher de ſes côtes. Malgré les défauts du ſol, les habitans pourront par une culture opiniâtre ſe procurer toutes les productions néceſſaires à leur ſubſiſtance. Les principales conſiſtent en poix, goudron & riz qu'ils envoient en Europe. Les deux premieres augmenteront infailliblement à meſure que le pays ſe peuplera & qu'on défrichera le terrein pour étendre

étendre les établiſſemens ; & l'aſſurance d'un débit lucratif de la derniere ſera un motif de plus pour la cultiver avec ſoin, comme article de commerce auſſi bien que de conſommation domeſtique (1).

Suivant le congrès, cet Etat compte trois cens mille ames, compris les negres, qui ſont en petit nombre. La plus grande partie des habitans ſont d'origine Ecoſſaiſe (2). Ces colons ſont rarement raſſemblés, auſſi paroiſſent-ils les moins inſtruits des inſurgens, & les moins occupés de l'intérêt public. La plupart vivent épars ſur leurs plantations ſans ambition & ſans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement ſont-ils bons cultivateurs. Le porc, le lait & le maïs ſont leur nourriture ordinaire, & l'on n'auroit rien à leur reprocher ſans leur paſſion démeſurée pour les liqueurs fortes. Telles ſont les notions reçues ; mais, ou elles ſont exagérées, ou ces colons, excités par l'exemple de leurs voiſins & par un changement d'adminiſtration, travailleront à nous donner d'eux une meilleure idée.

Les principaux ports de cet Etat ſont Brunſwick, New-Burn, Wilmington & Edenton. Mais dans toute l'étendue des côtes il n'y a que Brunſwick qui puiſſe recevoir les navires deſtinés aux opérations de commerce. Ceux qui ne tirent que ſeize pieds d'eau abordent à cette ville bâtie preſque à l'embouchure de la riviere du Cap-Fear, vers l'extrémité méridionale de la colonie. *BRUNSWICK.*

(1) Voyez à ce ſujet le Ch. XI. Ie. parr. Art. Caroline
(2) Les premiers colons y aborderent en 1663.

EDEN-TON. Edénton, capitale de cet Etat, placée plus haut ſur le même fleuve, a un havre très-commode qui s'étend au ſud ſur la riviere de *Neus*, mais il n'admet que de petits bâtimens.

Aux articles précédens du commerce de la Nord-Caroline il faut encore ajouter que l'Europe en reçoit des cuirs, un peu de cire, de la térébenthine, des peaux de daims, quelques bois, quelques fourrures, dix ou douze millions peſant d'un tabac inférieur. Elle envoie aux Indes occidentales beaucoup de cochon ſalé, de légumes ſecs, du maïs, une petite quantité de mauvaiſe farine & pluſieurs objets de moindre importance. Cependant les exportations ne paſſent pas douze à quinze cens mille livres tournois. Elle reçoit en échange du nord de l'Amérique des eaux-de-vie, du ſucre dont elle fait une conſommation immenſe; & de l'Europe, des vêtemens & des inſtrumens propres à l'agriculture.

CHAPITRE XXII.

Sud-Caroline.

Il n'eſt aucune colonie en Amérique qui ait été cultivée avec plus de ſoin que la Sud-Caroline, bornée au nord par la Nord-Caroline, au ſud par la Géorgie, à l'eſt par l'Océan & à l'Oueſt par les Apalaches & par les Cherokees, nation Indienne. L'activité de ſes habitans a été couronnée par les ſuccès les plus brillans. La population de cet Etat monte actuellement à deux cens cinquante mille habitans, moitié blancs, moitié noirs. Il eſt peu de régions où la civiliſation & la culture ſoient à un plus haut degré de perfection. Les productions aborigenes y ſont cultivées avec ſoin, & il n'eſt aucune région connue où les exotiques réuſſiſſent auſſi bien & perdent auſſi peu de leur bonté naturelle que dans la Sud-Caroline. *Sa ſituation.* *Sa population.* *Son ſol.*

Elle fournit aux deux mondes du riz, de la poix, du goudron, de la térébenthine, du porc & du bœuf fumés, des fourrures, de l'indigo, des bois propres à la conſtruction, du bled d'Inde, des légumes & toute ſorte de beſtiaux. Elle reçoit de l'Europe toutes les marchandiſes qui tiennent à l'utilité, au luxe & aux agrémens de la vie. Les habitans paroiſſent avoir tourné leurs travaux vers le riz & l'indigo, à quelque diſtance de l'Océan. *Ses productions.* *Son Commerce.*

Les premiers établiſſemens s'étant naturellement faits auſſi proche de la mer qu'il eſt poſſible, c'eſt-là qu'ont dû commencer les amé-

liorations du pays; elles ſe ſont étendues dans la ſuite bien avant dans l'intérieur. Mais on ne compte que le quart du terrain qui ſoit défriché; le reſte eſt inculte par la perſuaſion où l'on eſt que les trois autres quarts ne ſont bons à rien: il eſt certain cependant qu'il ſeroit poſſible d'en tirer un bon parti en y cultivant l'olivier & le mûrier, & de procurer ainſi à cet Etat deux excellentes branches de commerce.

La Caroline eſt capable de nourrir & de contenir ſix fois le nombre de ſes habitans actuels. On y ſeme le bled d'Inde, ou le maïs depuis le premier de Mars juſqu'au 10 de Juin. Un acre de terre commune produit depuis dix-huit juſqu'à trente boiſſeaux. La ſaiſon pour ſemer le riz eſt entre le premier d'Avril & le 20 Mai. On le ſeme dans des ſillons, à dix-huit pouces l'un de l'autre. Chaque acre donne rarement moins de trente boiſſeaux, & quelquefois plus de ſoixante; mais la récolte ordinaire monte ou baiſſe entre ces deux termes ſuivant la qualité du terrain. Cette derniere moiſſon ſe fait en Septembre juſqu'au 8 Octobre.

Les vers à ſoie commencent à y proſpérer; ils ſortent de leurs œufs vers le 6 de Mars qui eſt le tems où les feuilles du mûrier s'ouvrent.

Depuis l'endroit où les collines commencent à s'élever juſqu'à l'extrémité de la colonie, le ciel y a répandu avec profuſion ſes dons les plus précieux; l'air y eſt infiniment plus doux, plus ſalubre que le long de la mer; les collines ſont couvertes de bois de prix, les vallées arroſées de belles rivieres. Il ne reſte donc

qu'à mettre à profit des faveurs ſi marquées. Quelque grande quantité de riz qu'on recueille dans la Caroline, il eſt conſtant qu'on en peut cultiver beaucoup plus, & fournir ainſi à des demandes plus conſidérables. C'eſt de cette culture que la Caroline tire ſes plus grandes reſſources ; auſſi en fait-elle un commerce prodigieux. Suivant le tableau des différens prix du riz de la Caroline publié à Londres, l'on voit que cette denrée n'a jamais été au-deſſous de 37 ſch. 6 den. ni plus haut, que 75 ſch. argent de la Caroline, dont la différence du change avec la métropole eſt ordinairement de 700 p°, puiſqu'une livre ſterl. en fait 7 à la Caroline. Le fret ſe regle toujours ſur le prix du riz ; par exemple, ſi le riz vaut à Londres 13 à 14 ſch. le fret ſera de 25 ſch. par tonnes de 2200 peſant ou 4 tonneaux de riz dans la Caroline, ou de 80 ſch. ſi le prix montoit juſqu'à 25 ſch. Suppoſons qu'à Charleſton (1) le riz coûte 47 ſous 6 den. à combien reviendra-t-il à Londres avec tous les frais que l'on doit faire en raiſon de 50 ſous ſterl. de fret par tonne ? On trouvera en conſéquence qu'il doit être vendu 18 ſous 6 den. ſterl. d'où il ſuit que la différence de ce qu'il coûte à Charleſton vient des frais, dont il faut faire la répartition à qui de droit. *Commerce du riz.*

Voyons maintenant combien feront 1000 tonnes, d'après les prix que nous venons de déterminer.

(1) On appelle cette ville aujourd'hui *Charleſton* & non *Charles-town* : ainſi l'a ordonné l'Etat de la Sud-Caroline.

1000 Tonnes riz de 500 liv. net par tonne font à 18. 6 ſterl. par 100 peſ. . . L. 4625

500,000 l. à 47ſ. 6 ct. de la Caroline font L. 11875, le change à 7 pour. 1 . . 1696,8,6

L. Sterl. 2928,11,6

Le commerce du riz ſera toujours pour la Hollande une ſource de richeſſe.

Le commerce du riz étant depuis l'indépendance un commerce libre pour toutes les nations, la puiſſance qui en exportera le plus avec ſes propres navires, ſera celle qui jouira d'un bénéfice plus grand. Les Hollandois, qui ci-devant étoient les facteurs des deux mondes par le nombre de leurs navires répandus dans tous les ports, ſont ceux qui importeront le plus de riz dans leur pays, ſoit à cauſe de la grande conſommation qui ſe fait de cette denrée chez eux, ſoit par l'habitude où ils ſont de l'importer dans les divers ports de l'Europe. L'Angleterre, qui de ſes colonies faiſoit excluſivement ce commerce chez elle, approviſionnoit les Hollandois & jouiſſoit par-là d'un double bénéfice ; le bas prix de l'achat du riz, le bénéfice ſur les objets d'échange, les droits que l'on devoit payer pour l'exportation & l'importation, le bénéfice enſuite qu'ils faiſoient en vendant cette denrée, étoient autant de ſources fécondes de richeſſes. Suppoſons maintenant que la Hollande importe chez elle 60,000 tonnes de riz au prix ci-deſſus, ce ſera un produit de 175,680 livres ſterlings répandues chez elle, & ſi elle fait ſes importations avec ſes propres navires, cette république en retirera les plus grands avantages, & ſa navigation pren-

dra une nouvelle vie. Avant l'indépendance de l'Amérique le fret étoit à Charleſton à 50 ſous ſterl. par tonne pour Londres, & dans le même-tems à 60 ſous pour Cowes & Amſterdam ou autres marchés. Cette différence de 10 ſous par tonne étoit un gain dont les navires devoient profiter, vu qu'ils étoient ſouvent obligés de reſter à l'ancre 4 ou 5 ſemaines à Cowes pour acquitter les droits qui montoient au-delà de 160 livres ſterl. ſur un chargement de mille tonnes, les 10 ſous de plus non compris. Tous ces frais conſiſtoient en droits d'entrée, décharge, charge, magaſinage, ſalaires aux travailleurs pour le remuage, peſage, tonnelage, étrennes aux officiers de la douane, commiſſion & ports de lettres. Ce commerce ſera ſans doute toujours ſujet à des droits au profit des Etats-Unis; les frais ſeront à-peu-près les mêmes, mais au moins les navigateurs propriétaires & négocians en général, ne ſeront plus forcés de paſſer préalablement par les mains des Anglois, puiſque le monopole & leur puiſſance à cet égard n'exiſtent plus. Ajoutons à ces réflexions, que le commerce du riz eſt ſi avantageux qu'il peut rapporter même un bénéfice net de 100 p°°., puiſqu'une cargaiſon de cette denrée, achetée à Charleſton & chargée ſur un navire hollandois, en Septembre 1738, tous frais faits & rendue à Rotterdam à 35 ſch. la tonne, s'eſt vendue ſur le champ à 70 ſch. Quelle perſpective, quels encouragemens pour une nation qui ne connoît, n'aime que la mer, ne ſe ſoutient & ne s'enrichit que par la navigation!

valeur du fret avant la guerre.

La culture du riz eſt pouſſée ſi loin, qu'en

Récolte immenſe de cette denrée.

1773 les Anglois exporterent 150,000 tonnes de riz, & pour achever de montrer les reſſources de l'Etat de la Sud-Caroline, c'eſt que dans la même année elle recueillit 1,200,000 liv. d'indigo. Ces exportations chargées ſur 507 navires produiſirent une ſomme de cinq cens mille livres ſterlings. Le commerce des negres (1) n'eſt pas moins avantageux ; les Anglois en 1774 en importerent à Charleſton 9000, qui furent vendus 42 liv par tête & produiſirent une ſomme de 378,000 liv. ſterl. Les exportations des deux Carolines ſeulement en riz & en indigo s'éleverent en 1769 à 10,601,336 liv. tournois. Nous croyons ces expoſés ſuffiſans pour prouver l'importance de cette contrée.

Etendue des deux Carolines.

Les deux Etats réunis occupent plus de quatre cens milles ſur la côte & environ deux cens milles dans les terres : c'eſt une plaine généralement ſabloneuſe que le débordement des rivieres, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuſe : le ſol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & l'élévation devient plus ſenſible en avançant vers les Apalaches.

Les habitans de la Sud-Caroline cultivent, comme nous l'avons dit, beaucoup d'indigo, mais il faut en déſigner les eſpeces : la premiere ſe nomme indigo François ou Hiſpagniola ; la ſeconde, Guatimala ou vrai Bahama ;

(1) Je ne ſerois pas ſurpris qu'un ordre émané du congrès, de cette auguſte aſſemblée d'hommes tolérans, éclairés, amis de la liberté & de l'humanité, ne proſcrivît dans peu dans toute l'étendue de ſes domaines, ce commerce infame, qui déshonore à la fois & les ſouverains qui le permettent & les ſujets qui oſent l'exercer.

la troiſieme eſt l'indigo ſauvage, production indigene de cette contrée.

On ne compte dans la Sud-Caroline que trois villes, qui ſont en même-tems des ports. Georges-Town, ſituée à l'embouchure de la riviere de Black, eſt encore peu de choſe; mais ſa ſituation doit la rendre un jour conſidérable. Beaufort, ou Port-Royal eſt un des meilleurs havres de la Caroline; il eſt fort avancé vers le ſud, & ſitué ſur les bords de la Géorgie : c'eſt dans cette ville que ſe firent les premieres opérations de commerce de la colonie : mais elle ne ſortira pas probablement de ſa médiocrité, parce que Charleſton eſt & ſera toujours le rendez-vous général du commerce de la Sud-Caroline. *GEORGES-TOWN.* *PORT-ROYAL*

La ville de Charleſton, capitale de la Sud-Caroline, eſt une des plus conſidérables, des plus riches & des plus commerçantes de la république des Treize-Etats-Unis. Elle doit ſon origine à un François, nommé Jean Ribaut, qui partit en 1562 de Dieppe pour continuer ſes voyages au nord de l'Amérique : il aborda dans cette contrée & y fit bâtir le Fort-Charles, bientôt après les Anglois s'en emparerent, & y éleverent la ville de Charleſton. Le canal qui y conduit eſt ſemé de récifs & embarraſſé par un banc de ſable; mais avec le ſecours d'un bon pilote, on arrive ſûrement au port, qui, dans tous les tems peut recevoir juſqu'à quatre cens navires avec leur chargement entier. Le double avantage qu'à Charleſton d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées, & de tout ce qu'elle peut conſommer *CHARLESTON.*

de marchandiſes étrangeres, c'eſt d'y entretenir un mouvement rapide, qui occaſionne des fortunes conſidérables.

La ville occupe un grand eſpace au confluent de l'*Ashley* & de *la Coper*, deux rivieres navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges; deux mille maiſons commodes, & quelques édifices publics qui paſſeroient pour beaux en Europe même : on diſtingue ſur-tout l'égliſe paroiſſiale qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop grande pour le nombre des habitans.

La bourſe où les négocians s'aſſemblent tous les jours à midi, eſt fort belle; on y monte par des degrès très-commodes; elle eſt entiérement couverte, & décorée en dedans par des piliers comme celle d'Amſterdam. Au-deſſus ſe trouvent les ſalles de l'amirauté & au-deſſous des caves très-ſeches & très-vaſtes. La bourſe & les cafés ſont les rendez-vous ordinaires le dimanche au ſortir de l'égliſe. Charleſton eſt auſſi bien fortifiée par l'art que par la nature, elle a ſix baſtions qui la défendent : outre ces travaux réguliers, on a élevé un fort ſur la pointe de la ville à l'embouchure de la Coper, qui commande ſi bien le canal qu'il ſeroit impoſſible à un vaiſſeau d'y paſſer impunément. Le fort Johnſon eſt garni de 20 pieces de canon placées à fleur d'eau. Charleſton, dans une heureuſe ſituation, offre dans ſes environs de très-beaux ſites, les promenades y ſont belles & très-variées. Elle eſt ſous la latitude ſud de 32 deg. 35′ & de 79 deg. 10 min. de longitude occidentale : (méridien de Londres).

Les habitans vivent avec luxe & magnificence ; ils aiment à jouir du fruit de leur induſtrie ; la plupart ont des voitures & tous des chevaux de ſelle ; rarement ils vont à la promenade à pied. Le ſéjour de Charleſton paſſe pour être nuiſible à la ſanté des étrangers, en ce que dans un même jour on y éprouve quelquefois des chaleurs étouffantes & des vents froids. Tous les environs ſont agréables & fertiles. On vante avec raiſon la beauté des grands chemins, ſur-tout de celui qui ſe nomme *Broad-way*. Les arbres dont la verdure eſt continuelle pendant l'eſpace de quatre milles, forment une promenade ſi réguliere qu'il eſt douteux que l'art en ce genre ait jamais produit rien d'approchant en Europe.

Maniere de traiter les affaires

Les particuliers qui vivent dans leurs plantations, ſe ſervent ordinairement de courtiers pour vendre leurs récoltes ; ces facteurs réſident à Charleſton : dès qu'ils ont reçu les denrées des planteurs, ils vont les offrir aux négocians, & le prix en eſt fixé ſuivant le nombre des chargemens. Le payement s'en fait ſur le champ ; il eſt rare que le négociant demande un terme pour les payer. Cette excellente habitude entretient l'abondance & l'activité chez le cultivateur.

La plupart des payemens ſe font en un ſimple billet de change que l'on appelle *Note* ; jamais on ne les refuſe même pour les plus petites ſommes : ces billets ſont à Charleſton ce que les aſſignations ſur les caiſſiers ſont à Amſterdam.

Les capitaliſtes de cet Etat ont une maniere de faire valoir leurs capitaux qui mérite d'être

connue. Ils achettent autant d'immeubles & au plus bas prix qu'ils peuvent ; comme l'intérêt eſt à 7 p^{o} ils profitent du beſoin que les étrangers ont de ſe loger ; & comme rien ne flatte plus un nouveau venu que de pouvoir acquérir un immeuble ſans payer le capital, les propriétaires s'en prévalent en gagnant ſur le prix de l'immeuble & en retirant l'intérêt de cette ſomme à 7 p^{o}. On fixe un certain nombre d'années pour payer le capital, au défaut de quoi le premier propriétaire rentre dans ſon immeuble & peut même exiger des dommages pour cette réintégration prétendue forcée.

Chambre de commerce.

Les négocians de Charleſton ont établi depuis quelques années une chambre de commerce compoſée des principaux d'entre eux. Tous les ans ils éliſent un nouveau préſident ; ils s'aſſemblent douze fois par an, ſavoir le premier mercredi de chaque mois. On y juge de toutes les conteſtations qui peuvent ſurvenir entre les négocians, & il eſt rare que les parties en appellent au tribunal du haut conſeil ; auſſi cette conſtitution utile a beaucoup éprouvé de difficultés dans ſa naiſſance par les vives réclamations des procureurs & des avocats qui ont perdu par-là une partie de leurs gains déja très-conſidérables, puiſqu'une ſimple conſultation leur vaut quelquefois dix liv. ſterlings ; il en eſt même qui donnent juſqu'à 20 & 30 livres ; le plus ou le moins dépend du genre de la conſultation ou de la généroſité du particulier. Cette chambre de commerce a coutume de nommer pour chaque mois trois députés, uniquement pour régler les conteſtations qui ne peuvent ſouffrir de délai. Ces

députés ont un café attitré où ils se rendent tous les mercredis depuis six heures jusqu'à neuf pour y attendre ceux qui pourroient avoir besoin de leurs lumieres : & dans le cas où ils ne peuvent mettre les parties d'accord, ils les renvoient jusqu'au jour de la grande assemblée dans laquelle on commence toujours par examiner le rapport des trois députés. Les membres qui manquent de comparoître sont mis à l'amende, à moins qu'ils n'allèguent des raisons valables.

Avant de terminer ce chapitre, disons un mot sur une opération de commerce usitée à Charleston, & sans doute ignorée de quelques négocians d'Europe & de la plupart des planteurs de la Caroline. Ces derniers font une consommation immense de vin soi-disant de Madere ; mais comme ils sont peu connoisseurs ou peu délicats, leurs commissionnaires peu scrupuleux leur fournissent du vin de Ténérife, auquel ils donnent le nom de Madere & qu'ils passent en conséquence.

NB. La différence n'est que de 100 p^{o} dans le prix. Je tiens cet aveu d'un négociant de Charleston, qui est, dit-il, forcé de suivre le torrent.

CHAPITRE XXIII.

GEORGIE.

Son étendue & sa position. L'ETAT de Géorgie eſt ſéparé de la Sud-Caroline par les rivieres de Savannah & d'Alatamaba au nord; à l'eſt il a pour bornes l'Océan, à l'oueſt la Floride. Il occupe une langue de terre qui n'a que ſoixante milles le long de la mer, mais qui en approchant des Apalaches embraſſe plus de trois cens milles de largeur. A l'oueſt il a pour limites tout le territoire appellé par les François la Louiſiane, & par les Eſpagnols la Floride. Les côtes de la Géorgie ſont défendues du côté de l'Océan par une chaîne de petites iſles abondantes en bois.

Son origine. La Géorgie doit ſon origine à un trait de grandeur, de bienfaiſance & de généroſité dont il eſt bien peu d'exemples. Un citoyen de Londres, compatiſſant & riche, voulut qu'après ſa mort ſes biens fuſſent employés à rompre les fers des débiteurs inſolvables que leurs créanciers détenoient en priſon. Le gouvernement ſecondant les vœux de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres ſeroient tranſportés dans la terre inhabitée qu'on ſe propoſoit de peupler. Ce pays fut appellé Géorgie en l'honneur du ſouverain qui gouvernoit alors les trois royaumes. La nation voulut avoir part à cette entrepriſe, & le parlement ajouta 325,000 liv. ſterl. au legs ſacré du citoyen. Une ſouſcription volontaire pro-

duiſit des ſommes encore plus conſidérables. Ces premiers colons y arriverent au mois de Janvier 1735. Oglethorpe, citoyen célebre & vertueux, fut leur conducteur & mérita la confiance du gouvernement. Il plaça ſes compagnons à dix milles de la mer, ſur les bords de la Savannah, riviere qui donna ſon nom à la nouvelle ville qu'ils bâtirent ſur ſes bords. La peuplade, bornée d'abord à cent perſonnes, fut groſſie avant la fin de l'année, juſqu'au nombre de 1618, dont 127 avoient fait les frais de leur émigration. On y compte actuellement plus de 30,000 ames, & pour peu que l'agriculture augmente, le nombre des habitans ne pourra que s'accroître avec rapidité.

Sa population.

Ses productions & ſon commerce.

La Géorgie cultive du riz, de l'indigo & de la ſoie; elle fait entrer dans ſon commerce des fourrures, des planches, des bois de conſtruction, des écailles de tortue, & toute ſorte de beſtiaux; elle échange ces objets contre tous les articles de fabriques européennes, ſoit d'utilité, ſoit d'agrément. Cet établiſſement n'étant pas auſſi ancien que les autres, ne peut avoir le même degré de proſpérité; mais ſi l'on examine la marche rapide de ſon commerce, on préſume qu'il ne leur cédera en rien par la ſuite. L'expérience a prouvé que le ſol étoit propre à la culture des vignes, & qu'on pouvoit ſe procurer une qualité de vin auſſi bonne que ceux que lui fourniſſent le Portugal, l'Eſpagne, l'Italie & Madere; il ne manque aux habitans que des encouragemens nouveaux pour y parvenir.

Le riz ſe cultive dans les terres baſſes, tandis que le ſol le plus élevé produit un indigo

Terres propres au riz & à l'indigo.

préférable à celui de la Caroline. Nous avons eu occaſion de donner un état exact de ſon commerce & de ſes progrès dans le Chap. XI de notre premiere partie: nous allons ajouter un exemple frappant de la rapidité de ces progrès. Dans l'année 1772, ſuivant les regiſtres de la douane, il y eut 217 vaiſſeaux qui exporterent les productions dont le montant fut de 121,677 livres ſterl. Qui ne verra avec étonnement que cette augmentation s'eſt faite dans un eſpace de 23 ans! car en 1750, il n'y eut de denrées que ce qu'on voit par la liſte ſuivante, extraite des regiſtres de la douane de cet Etat.

Progrès rapides de commerce.

En 1750,	avec	8	Vaiſſeaux.	L. 2004. ſterl.
51.	. .	11.	. . . .	3810.
52.	. .	17.	. . . .	4841.
53.	. .	23.	. . . .	6403.
54.	. .	42.	. . . .	9507.
55.	. .	52.	. . . .	15744.
56.	. .	42.	. . . .	16766.
57.	. .	44.	. . . .	15649.
58.	. .	21.	. . . .	8623.
59.	. .	48.	. . . .	12694.
60.	. .	37.	. . . .	20852.
61.	. .	45.	. . . .	15870.
62.	. .	57.	. . . .	27021.
63.	. .	92.	. . . .	47541.
64.	. .	115.	. . . .	55025.
65.	. .	148.	. . . .	73426.
66.	. .	154.	. . . .	81228.
67.	. .	154.	. . . .	67092.
68.	. .	186.	. . . .	92284.
69.	. .	181.	. . . .	86480.

En

En 1770	. . 186.	. . . .	99383 ſterl.
71.	. . 185.	. . . .	106387.
72.	. . 217.	. . . .	121677.

C'eſt ainſi que la Géorgie vit augmenter en ſi peu de tems ſon commerce; la population qui en eſt une ſuite naturelle, eut auſſi pour cauſes l'étendue immenſe du pays, la bonté de ſon terroir par-tout arroſé par de belles rivieres, enfin ſa ſituation avantageuſe, ſalubre & montueuſe. Cet Etat, ainſi que celui de la Sud-Caroline, fut peuplé d'abord en grande partie des Allemands qui ayant fini leur ſervice dans les provinces ſeptentrionales, comme Philadelphie & New-York, exercerent leur induſtrie à la culture de l'indigo, du tabac, du chanvre, du lin & de toutes ſortes de grains ſur des terres dont l'acre ne leur coûtoit ſouvent pas 40 ſchelings.

Les Allemands ont été les premiers habitans de cette colonie.

Les habitans de la Géorgie font auſſi commerce avec les Indiens; c'eſt dans ce trafic qu'ils échangent les marchandiſes européennes pour des peaux de cerf, de caſtor, & pour de la cire, objets d'une aſſez grande importance.

Les raiſons que j'ai données pour exciter les colons de la Géorgie à la culture du vin, ſont, en grande partie, applicables à la ſoie; l'uſage en eſt devenu ſi commun, qu'elle eſt preſque regardée aujourd'hui comme une néceſſité de la vie; il ne faut pas croire que ceux qui ſont en état d'en acheter, s'en priveront, quel qu'en puiſſe être le prix. La production de cet article, ne fût-elle qu'en quantité ſuffiſante pour l'uſage de la colonie, ſeroit toujours une épargne importante pour elle, & ſi elle deve-

Propriété des terres pour la culture du vin & de la ſoie.

noit telle qu'on en pût exporter une partie, ce ſeroit une branche de plus ajoutée à ſon commerce.

Le climat de la Géorgie convient, à tous égards, au ver à ſoie. Les végétaux qui ſont la nourriture naturelle de cet inſecte y ſont indigenes. La ſoie de la Géorgie ne cede en qualité à aucune. La ſeule choſe qui ſemble mettre obſtacle à la pourſuite d'un objet ſi lucratif, c'eſt qu'on manque d'un nombre ſuffiſant de mains pour en préparer une quantité qui puiſſe mériter l'attention publique.

Moyens faciles de ſuivre ces cultures.

Pour ſoigner le ver-à-ſoie, il n'eſt beſoin que de femmes & d'enfans qui n'ont pas encore la force requiſe pour des travaux plus pénibles. Il eſt manifeſte que de cette maniere on peut s'appliquer à cette culture ſans nuire à aucune autre qui intéreſſe le bien public. C'eſt un fait connu que la population augmente en proportion des moyens qu'a l'induſtrie de s'enrichir. Tandis donc que, de leur côté, les hommes conſacreroient leur attention & leur tems à des ouvrages qu'ils ſont ſeuls en état d'exécuter, cette partie de leur famille, au lieu d'être une charge ſur leur induſtrie, & de diminuer leurs reſſources, les encourageroit, répandroit l'aiſance dans leurs maiſons, & la joie dans leurs cœurs, vraies & immanquables ſources de population. Cette ſpéculation n'eſt point chimérique; ce commerce peut produire ces heureux effets; nous en avons pour témoignage irréfragable tous les pays où il eſt en vigueur: le peuple qui fait ce commerce, quoique aſſujetti à beaucoup de difficultés & d'entraves inconnues dans les domaines heureux

& libres des Etats-Unis, y a néanmoins un air charmant de santé & de gaîté. Habitans de la Géorgie, puissiez-vous en être persuadés & mettre ces conseils en usage!

SAVANNAH.

Savannah, capitale de la Géorgie, est située sur les bords de la riviere qui lui donne son nom & facilite le commerce de ses habitans en rendant la navigation plus facile & plus avantageuse. Elle est à 118 milles de Charleston, par eau. Les vaisseaux de trois cens tonneaux peuvent entrer dans la ville, & remonter même au plus haut de la riviere. Entre autres édifices, on remarque sur-tout l'église, la maison du conseil, l'hôtel-de-ville, & l'arsenal où l'on voit des canons toujours dressés sur leurs affûts. Les maisons, au nombre d'environ trois cens, y sont bâties avec régularité & à une égale distance l'une de l'autre, elles sont conséquemment très-aérées & très-saines.

Sa situation.

Ses edifices.

Les places y sont vastes, les rues belles. La premiere maison de cette ville fut construite le 9 Février 1733. La ville est en forme de croissant, soixante pieds au-dessus du niveau de la riviere. Le centre de Savannah s'éleve en amphithéâtre, & facilite le coup-d'œil riant d'une riche prairie placée vis-à-vis. Elle est sous la latitude de 32 degrés 5′ nord & par 80 degrés 7 minutes de longitude occidentale (méridien de Londres).

Les Géorgiens font alliance avec les Indiens, & fixent les limites de leurs domaines respectifs.

Il convient beaucoup à un gouvernement sage de vivre en paix avec ses voisins, c'est pour parvenir à cette félicité peu commune que le gouvernement de Géorgie vient de déterminer amicalement avec les nations Indiennes les limites respectives de leurs pays. L'as-

ſemblée eut lieu à Auguſta, petite ville non loin de Savannah. Elle étoit compoſée des commiſſaires de cet Etat & des 36 chefs de la nation Chiroquoiſe. Ce traité de ceſſion fut ſigné le 31 Mai 1783; il porte entre autres articles, que la ligne de démarcation commencera ſur la riviere de Savannah au point où commence la ligne actuelle; de-là en remontant cette riviere juſqu'à un endroit ſur ſa branche la plus ſeptentrionale, communément nommée *Keowe*, d'où l'on tirera au nord-eſt une ligne qui coupera la premiere à commencer du ſommet de la montagne d'*Occuna*, de-là au ſud-oueſt vers la riviere de *Jugelo* juſqu'au ſommet de la montagne de *Cunokee*, & depuis cette montagne juſqu'à la ſource de la riviere d'*Occonee* en la prolongeant dans ſon cours juſqu'à la ligne de Creeks. Une aſſemblée pareille eſt un témoignage authentique de l'heureuſe harmonie qui ſubſiſte entre les Indiens & les habitans de la Géorgie. Ainſi les douceurs de la paix vont répandre dans toute cette immenſe contrée le bonheur & la proſpérité la plus complette: elle ſera certainement de longue durée, parce qu'il n'eſt pas à préſumer qu'aucune puiſſance de l'Europe ait jamais la folie de vouloir la troubler, ni que les nord-Américains aient l'ambition de vouloir étendre leur domination.

Après avoir parcouru du nord au ſud tout l'empire des Etats-Unis, fait connoître leurs différens rapports, & les événemens princi-

paux qui les distinguent, arrêtons-nous un instant sur quelques coutumes & usages parmi les habitans.

Coutumes & usages généraux des Anglo-Américains.

Ces coutumes & ces usages sont à Philadelphie & dans toutes les villes de commerce à-peu-près les mêmes. Les négocians se rassemblent journellement entre midi & deux heures pour traiter de leurs affaires, soit à la bourse, soit dans les cafés, comme à Londres.

Les termes que les négocians s'accordent mutuellement pour payer sont de trois jusqu'à douze mois suivant la nature du commerce; par exemple: dans les villes maritimes les négocians accordent aux marchands & particuliers des autres villes qui viennent acheter des marchandises seches, le terme de douze mois; souvent ce payement se fait sur le champ par l'échange des productions du pays: mais les négocians d'une ville se payent presque toujours comptant, soit par des notes ou billets de banque payables au porteur, soit en papier sur l'Europe, les isles, &c. ou en especes qui consistent comme nous l'avons dit précédemment, en guinées, portugaises & piastres d'Espagne; les François y ont introduit leurs monnoies & & les louis d'or, les écus ont également cours en Amérique principalement à Philadelphie.

L'usage est de vendre la plus grande partie des marchandises en ventes publiques, dans lesquelles les marchands & boutiquiers ont coutume de s'approvisionner; & comme le commerce n'est point sujet aux entraves des maîtrises, les assortimens de marchandises sont généraux dans les magasins, c'est-là où les particuliers vont faire ordinairement leur choix.

La ville de Philadelphie eſt la premiere où l'on a érigé une banque ; elle eſt à-peu-près ſur le même pied que celle de Londres. Quoique cette banque ne ſoit point nationale, elle jouit du plus grand crédit, & les actions montent beaucoup. Cet établiſſement fait honneur aux lumieres de M. Morris qui le dirige en chef : comme il n'y a point de différence entre l'argent de banque & l'argent courant, il n'y a point d'agio ; les porteurs de *notes* ou billets peuvent en aller recevoir le payement tous les jours ſans eſcompte, ainſi les caiſſiers ou payeurs à la banque ne ſont point à la charge du public. A l'égard des obligations, l'eſcompte ſe regle ſuivant la nature de ces mêmes effets. Il eſt défendu par la loi d'exiger l'intérêt au-delà de 7 p°. Les frais de protêt y ſont conſidérables ; ils ſe montent à 20 p°. Quoiqu'il y ait comme en Europe des procureurs, des notaires & des avocats, il eſt rare qu'on les employe en matiere de commerce : les différens entre négocians ſe reglent par des arbitres ; ſi le cas ne peut ſe terminer ainſi, les parties ont alors recours aux loix, & chacune ſe choiſit un avocat pour plaider ſa cauſe ; mais l'on n'y a recours qu'avec peine, à cauſe du haut prix de leurs honoraires. Les ordonnances de commerce ſont enregiſtrées dans chaque Etat ; & lorſque les circonſtances exigent qu'on y faſſe quelque modification, addition ou autres changemens, ils ſont exactement publiés. La loi contre les mauvais débiteurs eſt la même qu'en Europe. On ne refuſe le droit de bourgeoiſie à aucun individu ; il s'accorde gratis. Ceux qui ſe ſont rendus coupables

de quelques crimes, ou dont le caractere eſt connu pour dangereux, ſont généralement exclus de ce privilege.

Dans toute l'étendue des Etats-Unis il y a des voitures publiques pour le tranſport des marchandiſes & des habitans; le prix varie ſuivant la bonté ou la difficulté des chemins; il eſt ordinairement pour chaque voyageur de trois *pences* ſterlings par mille & d'un peny par livre de bagage. Les particuliers voyagent pour la plupart d'une ville à l'autre avec leurs propres chevaux & voitures, mais plus communément à cheval, ſuivis de même par leurs domeſtiques. Ces voyages ſont très-fréquens, & les communications ſont très-grandes d'un Etat à un autre. Dans les belles routes l'on fait juſqu'à ſoixante milles par jour ou environ 20 lieues de France. Il y a par-tout des chemins de communication; aucune barriere, aucune porte aux villes: les chemins publics ſont entretenus avec ſoin par chaque ville ou bourg, cependant ils ſont très-mauvais dans certains endroits par rapport aux montagnes.

Comme le goût des ſpectacles ne s'eſt point encore introduit en Amérique, les récréations des habitans ſont les cafés, les promenades, les aſſemblées & les danſes. L'union conjugale eſt en Amérique un ſujet d'édification pour les Européens; les femmes ſont preſque toujours accompagnées de leurs maris & admiſes dans toutes leurs parties.

Les heures du repas différent peu de nôtres, on déjeûne à huit, on dîne à deux & l'on ſoupe à dix heures.

Cet ouvrage étant abſolument conſacré à l'utilité publique, nous nous faiſons un devoir de recueillir tout ce qui peut intéreſſer le lecteur ſur les coutumes & uſages de l'Amérique. Je dois la plupart des éclairciſſemens que je publie à une perſonne revêtue d'un caractere éminent auprès de congrès, & qui après avoir rendu des ſervices à ſa patrie, ne l'a quittée que pour lui en rendre de plus grands encore dans le Nouveau-Monde. Je me ferois gloire de la nommer ſi ſa modeſtie ne m'impoſoit ſilence, & ſi ma ſoumiſſion n'étoit en même-tems une preuve de mon reſpect & de ma reconnoiſſance pour la confiance & l'amitié dont elle m'honore.

On tient communément les livres dans les Etats-Unis en monnoie courante, ſavoir *Pounds, Schellings & Pences*, dont 166 L. 13 ſous 4 den. égalent 100 L. ſterlings; mais comme le change varie ſuivant l'abondance ou la rareté du papier, on ne peut déterminer une juſte valeur. Par exemple, le 17 Février 1784, on payoit 172 L. 10 ſous pour avoir 100 L. ſterlings, & 3 ſch. 2 pences pour un florin de Hollande.

Le Dollard paſſe à Philadelphie pour 7 ſch. 6 pences, & le demi-Johannes de Portugal pour 8 dollars.

Nous avons dit qu'on ne peut exiger l'intérêt au-delà de 7 p$^{o}_{o}$; mais rarement il paſſe 6 p$^{o}_{o}$: on ſuit en cela la pratique de la banque qui ne reçoit jamais plus de l'argent qu'elle prête. Il n'y point d'autres obligations com-

merçables que celles de la banque, elles ſont ordinairement ſur un papier timbré ou ſceau, mais uniquement ſous le ſceau de la banque.

La valeur de la premiere ſouſcription étoit de 400 dollars par obligation, aujourd'hui on les demande beaucoup & le prix en eſt hauſſé.

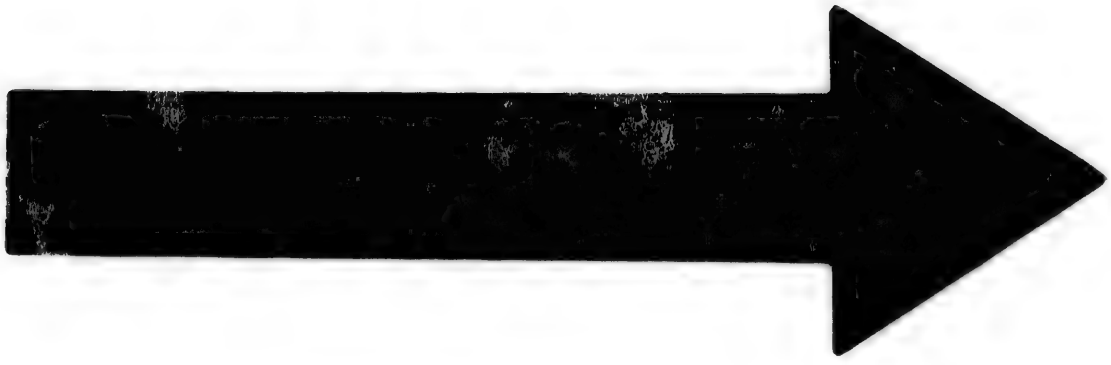
A l'égard des loix contre les mauvais débiteurs, il ſeroit eſſentiel qu'elles fuſſent moins défectueuſes: elles accordent un terme trop long pour terminer les procès, puiſque ſur toutes les dettes qui ſurpaſſent les 5 livres, ils ne peuvent être ſommairement décidés par aucun juge.

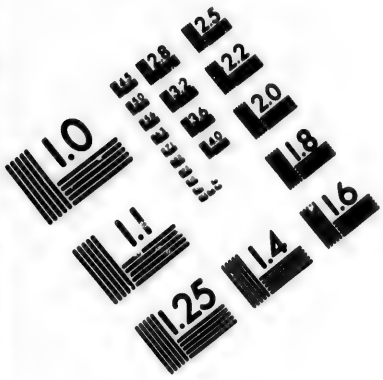
Quand un vaiſſeau marchand arrive, le capitaine doit ſe faire enregiſtrer au *Tonnage-office*, *Health-office & Naval-office*, & quand il part, s'adreſſer encore aux mêmes bureaux; les frais ſont de peu d'importance & cauſent peu d'embarras pour les acquitter.

Il n'y a point de droits d'exportation; le rhum, le brandevin & les autres liqueurs fortes payent 2 pences par gallon d'importation, le vin de Madere 4 pences par gallon, tous les autres vins 2 pences; les vins en bouteilles 6 pences par douzaine; le ſucre en pain $\frac{1}{2}$ p$^{o}_{o}$, le ſucre non rafiné 1 p$^{o}_{o}$, la Melaſſe 1 pence par gallon, le café & cacao 1 p$^{o}_{o}$, le thé verd 6 pences par livre, le thé bohé 1 pence par livre; toutes ſortes de marchandiſes ſeches, comme ſalpêtre, poudre à canon, plomb, paient 1 p$^{o}_{o}$ de la valeur.

Les voitures & les chevaux ſont taxés comme de propriété; mais on ne paye rien pour avoir le droit de s'en ſervir.

Le prix d'achat d'une bonne maiſon bour-





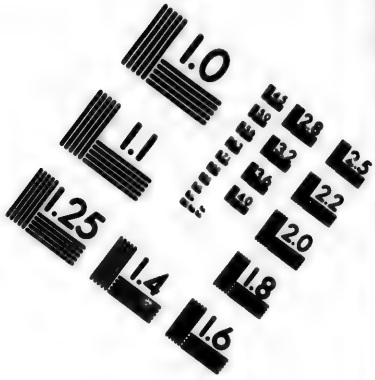
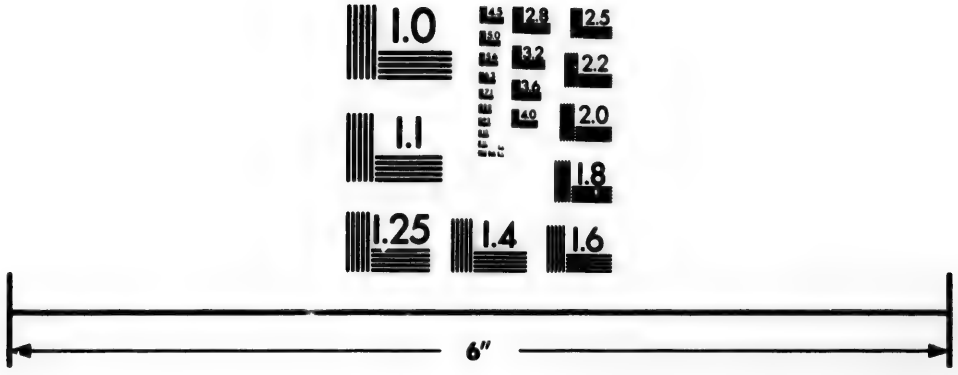
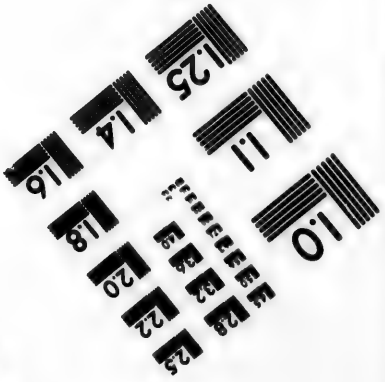


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

geoiſe (il n'y en a point de meilleures) monte de de 40 juſqu'à 80 mille florins de Hollande, & l'on paie 3 à 4 mille florins de loyer : ainſi il paroît que le terrein commence à devenir plus précieux à raiſon des progrès de la population ; cette augmentation ne peut qu'influer auſſi ſur le prix des terres. J'ajouterai que ſi le commerce de l'Amérique n'eſt point encore de nature à procurer un bénéfice fort avantageux pour les étrangers, ils peuvent s'en dédommager en achetant des terres par ſpéculation, & ſe procurer par des défrichemens & une ſage culture un profit conſidérable : mais pour cet effet il importe d'avoir beaucoup de fonds pour faire le ſacrifice des intérêts dans les premieres années. Les conceſſions de terres que les particuliers veulent acheter ſe font ſimplement en vertu d'un acte que l'on fait enregiſtrer.

La marine des Etats-Unis n'eſt point encore ſur le pied où elle doit être, & juſqu'à préſent ils n'ont que deux ou trois frégates & quelques paquebots.

Les officiers de marine n'ont point d'aſſemblées particulieres, leur uniforme eſt un habit bleu, revers & paremens, veſte & culottte rouges, ils ont un ancre ſur le bouton comme les Hollandois, mais point encore de galon ſur les habits ; le corps de la marine ſe déterminera ſûrement à imiter en cela ceux d'Europe, car ils ont déja trois deſſeins ſur leſquels ils doivent fixer leur choix. Le commandant en chef a 125 dollars d'appointement par mois, un capitaine 60 dollars, un lieutenant 30 dollars, ſi le vaiſſeau eſt monté de 20 canons &

au-delà : mais si le vaisseau ne porte pas tant de canons, la paye d'un capitaine est de 48 dollars, & celle du lieutenant de 24.

Quoique nous ayons dit ci-devant p. 327 que les femmes en Amérique sont admises dans toutes les parties, il est bon cependant d'ajouter que l'on y suit les mêmes usages qu'en Angleterre à l'égard du repas, c'est-à-dire que les femmes se levent plutôt de table ; & laissent les hommes entre eux boire leurs *Toast*, ou santés. Vers les sept heures du soir les femmes reçoivent du monde, on boit du thé & l'on cause ; à 9 heures on se retire de ces assemblées.

Le jeu est très-peu en usage parmi les hommes, & quand ils prennent des cartes, ils jouent pour une bagatelle & souvent pour rien.

A l'égard des heures du repas, elles different par rapport à la classe des uns & aux circonstances des autres. L'artisan dîne à une heure après-midi, le marchand à deux, le négociant à trois ; mais lorsque ces derniers donnent à dîner, l'heure du repas est fixée sur les billets d'invitation, & alors on ne se met communément à table que vers les cinq ou six heures du soir.

Quoique le congrès ait fixé sa résidence actuelle à Annapolis, capitale du Maryland, Philadelphie est toujours la plus intéressante ville des Etats-Unis, par sa situation, sa température, & la douce harmonie de ses habitans. Si elle est privée du sénat américain, elle en est dédommagée en quelque sorte par la diminution du prix des denrées que l'affluence des étrangers & la résidence des ministres avoient

fait beaucoup trop augmenter : d'ailleurs une ville de commerce ne ſauroit être une ville de cour.

Lorſque nous avons fait dans le cours de cet ouvrage l'énumération du nombre d'habitans de chaque république, nous n'avons ſuivi que des calculs généraux ; mais nous nous réſervions d'en donner un état plus exact en même-temps que les diſtances réciproques de treize capitales.

ETATS.	HABITANS.	CAPITALES.		*Diſtances du Sud au Nord.*
En Géorgie . . .	25,000.	de Savannah.		
Sud-Caroline. .	170,000.	à Charleston	265	milles
Nord-Caroline .	200,000.	Edenton	370.	
Virginie. . . .	400,000.	Williamsbourg . . .	91.	
Maryland . . .	220,000.	Annapolis *pr. Baltimore*	192.	
Delaware . . .	35,000.	New-Caſtle	84.	
Penſylvanie. . .	320,000.	Philadelphie. . . .	30.	
Nouvelle-Jerſey.	130,000.	Prince-Town . . .	42.	
Nouvelle-York .	200,000.	New-York	55.	
Connecticut. . .	206,900.	New-Haven	88.	
Rhode-Iſland . .	50,400.	Providence	132.	
Maſſachuſet. . .	350,200.	Boſton, ...	45.	
Nouv.-Hampſhire	82,200.	Portſmouth	60.	
2,389,500 habitans.		Enſemble	1454 milles.	

CHAPITRE XXIV.

Précis du mémoire des Etats-Unis.

DANS le IVe chap. de la IIe Part. de cet ouvrage, nous avons promis de donner un précis du mémoire que S. E. M. J. Adams préſenta à Leurs Hautes-Puiſſances, ſur une alliance avec les Etats-Unis de l'Amérique. Cette piece eſt un chef-d'œuvre. Il y regne ce ton ſimple convenable à un Etat naiſſant, cette fermeté républicaine incapable de fléchir ſous les obſtacles qu'on pourroit oppoſer à ſon indépendance. La néceſſité de cette alliance y eſt démontrée par l'hiſtoire, la politique & les avantages réciproques de commerce. Il étoit difficile, nous dirons même impoſſible, que ce mémoire ne fît la plus grande ſenſation ſur les eſprits, & ne les préparât à reconnoître cette indépendance & à former un traité d'alliance & de commerce.

Après avoir juſtifié la conduite des colonies-unies par les provocations & le deſpotiſme de la mere-patrie, la néceſſité de ſoutenir courageuſement leur indépendance, de la rendre ſolide & permanente par une ſage adminiſtration, le miniſtre américain juſtifie ainſi la ſage politique des colonies envers la nation hollandoiſe.

» Quand le congrès, ſuivant les notions de la ſaine politique, imagina d'envoyer des perſonnes chargées de négocier des alliances en Europe, ce ne fut point par un oubli dédai-

gneux ; qu'il n'envoya pas en même-tems un miniſtre à Vos Hautes-Puiſſances ; mais connoiſſant la nature des liaiſons politiques entre la Grande-Bretagne & cette république, ainſi que le ſyſtême de paix & de neutralité, qu'elle avoit cherché depuis ſi long-tems ; il jugera qu'il ne convenoit pas de tenter alors à la brouiller avec ces alliés, à fomenter la diſcorde dans la nation ou à la jetter dans l'embarras. Mais depuis que l'adminiſtration britannique, uniforme & conſtante dans ſes plans d'iniquité, mépriſant ſes alliés comme elle avoit mépriſé ſes concitoyens établis dans les colonies, ſe jouant de la foi des traités, comme elle s'étoit jouée des chartres royales, violant les droits des nations, comme elle avoit violé les loix fondamentales des colonies & les droits inhérens des ſujets britanniques, a ſupprimé arbitrairement tous les traités entre la couronne & cette république, déclaré la guerre & commencé les hoſtilités, après avoir laiſſé longtems auparavant percer les deſſeins qu'elle avoit adopté : tous ces motifs qui ont retenu le congrès, n'exiſtent donc plus ; & l'occaſion s'offre de propoſer des liaiſons telles que les Etats-Unis de l'Amérique ont droit d'en former, telles qu'elles puiſſent ſe concilier avec celles qu'ils ont déja formées avec la France & l'Eſpagne, liaiſons qu'ils ſont tenus par tous les motifs du devoir, de l'intérêt & de l'inclination d'obſerver comme inviolables & ſacrées, liaiſons enfin qui ne ſoient pas contraires à tous les autres traités qu'ils ſont dans l'intention de propoſer à d'autres ſouverains.

» S'il y eut jamais une alliance naturelle entre

les nations, c'eſt celle qui pourroit être formée entre les deux républiques.

» Les premiers colons qui jetterent les fondemens des quatre Etats ſeptentrionaux, trouverent dans cette république un aſyle contre la perſécution religieuſe. En ouvrant nos annales nous apprenons qu'ils reſterent ici depuis l'année 1608 juſqu'en 1620, ainſi pendant les douze années antérieures à leur émigration. Ils ont entretenu conſtamment & tranſmis avec joie à la poſtérité le ſouvenir de la protection & de l'hoſpitalité, & particuliérement de cette liberté religieuſe qu'ils avoient trouvées ici, après avoir cherché vainement tous ces avantages en Angleterre. *Alluſion ingénieuſe & fine.*

» Les premiers habitans des deux autres Etats, la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jerſey étoient ſortis directement de ce pays; & leurs deſcendans conſervent encore la religion, le langage, les coutumes, les mœurs & le caractere de cette nation. L'Amérique en général, avant qu'elle eût formé des liaiſons avec la maiſon de Bourbon, a toujours conſidéré cette nation comme ſa premiere amie en Europe. Les principaux traits de ſon hiſtoire, les grands hommes qu'elle a produits, ſoit dans les différens arts de la paix, ſoit dans les opérations militaires par mer & par terre, ont été regardés comme des modeles & des objets particuliers d'étude, d'admiration dans chacun des Etats de l'Amérique.

» La conformité de religion, quoqu'elle ne ſoit plus conſidérée actuellement comme auſſi eſſentielle à des alliances qu'elle l'étoit autrefois, ne laiſſe pas de paſſer pour une circonſtance *Analogie entre les Américains & les Hollandois.*

heureuſe. On peut donc aſſurer, ſans s'écarter de la vérité, qu'il n'y a pas de nations qui aient plus de reſſemblance pour la religion, les dogmes & la diſcipline eccléſiaſtique, que ces deux républiques. D'après cette conſidération, autant qu'elle peut ajouter du poids à la choſe, l'alliance ſeroit parfaitement naturelle entre les deux Etats.

» La reſſemblance des formes de gouvernement eſt encore ordinairement regardée comme une autre circonſtance qui rend les alliances naturelles. Quoique les conſtitutions des deux républiques ne ſoient pas exactement les mêmes, on n'a pas laiſſé de remarquer beaucoup d'analogie entr'elles ; il y en a du moins aſſez pour faciliter les liaiſons réciproques.

» Quant aux uſages généraux, quant à la liberté des ſentimens ſur les articles importans relatifs aux examens des cultes, au droit du jugement particulier, à la liberté de conſcience, avantages ſi précieux à maintenir & ſi doux à diſpenſer au genre-humain, avantages actuellement plus expoſés dans la Grande-Bretagne par l'eſprit d'intolérance qui ne ceſſe d'y fermenter, que dans aucun autre pays, quelle reſſemblance eſt plus frappante que celle qui ſubſiſte entre les deux nations ?

» L'origine des deux républiques a tant de reſſemblance que l'hiſtoire de l'une paroît n'être que la copie de l'autre : il n'eſt pas dans les Provinces-Unies de citoyen éclairé qui ne ſoit obligé d'avouer la juſtice & la néceſſité de la révolution Américaine, s'il ne veut condamner ce qu'il y a de plus brillant dans les

actions de ſes immortels ancêtres : actions revêtues du ſuffrage & de l'applaudiſſement du genre-humain & juſtifiées par les décrets irrévocables du ciel.

» Il eſt une autre circonſtance qui, dans ce ſiecle, a plus d'influence encore que toutes les autres pour la formation des amitiés nationales. Je veux parler du grand & puiſſant intérêt du commerce. Vos Hautes Puiſſances en connoiſſent le ſyſtême général & les progrès continus dans toutes les parties du globe, d'une maniere trop ſupérieure, pour qu'il me fût poſſible de leur développer à cet égard des choſes qui leur ſeroient inconnues. Il n'eſt cependant pas hors de propos de faire obſerver que la poſition centrale de ce pays, la vaſte étendue de ſa navigation, l'importance de ſes établiſſemens dans les Indes orientales & occidentales, l'intelligence ſupérieure de ſes marchands, le grand nombre de ſes capitaliſtes & la richeſſe de ſes fonds ont inſpiré à l'Amérique un penchant particulier pour ſe lier avec elle. D'un autre côté, l'abondance & la variété des productions de l'Amérique ; les matieres premieres qu'elle offre pour les manufactures, pour la navigation & pour le commerce ; la grandeur de ſes demandes & des conſommations des marchandiſes Européennes, de celles de la Baltique & des Indes orientales & la ſituation des établiſſemens Hollandois dans les Indes occidentales, toutes ces conſidérations levent tous les doutes qu'on pourroit avoir ſur les avantages que cette république retireroit d'une alliance avec les Etats-Unis. Les Anglois ſont tellement convaincus

Enumération des avantages réciproques.

de cette vérité, qu'ils ont toujours regardé cette nation comme leur rivale pour le commerce de l'Amérique : c'eſt cette opinion qui leur inſpira l'idée de rendre & de maintenir ce terrible acte de navigation, également funeſte au commerce & à la puiſſance maritime de ce pays, ainſi qu'au commerce & aux droits des colonies. L'occaſion s'offre actuellement pour les deux Etats de briſer pour toujours ces entraves odieuſes. Si quelque conſidération eût pu jamais empêcher les Anglois d'éclater en guerre avec vos Hautes Puiſſances, c'eût été la crainte d'une alliance entre les deux républiques : il eſt aiſé de prévoir que rien n'eſt plus capable de les obliger à faire la paix qu'une alliance ſemblable, dès qu'elle ſera completement formée. Il ſeroit inutile d'indiquer en particulier les avantages infinies que retireroient les établiſſemens de la république dans les Indes-occidentales d'un commerce ouvert, encouragé & protégé avec le continent de l'Amérique. Il eſt également inutile d'indiquer en particulier les immenſes avantages que retireroit la compagnie des Indes-orientales en envoyant directement ſes denrées dans les marchés de l'Amérique : quelle extenſion on peut donner au commerce même de la Baltique par la liberté de la navigation avec l'Amérique qui a toujours fait de ſi grandes demandes & qui en fera de bien plus grandes encore des chanvres, des cordages, des toiles à voile & des autres articles de ce commerce : quels avantages la navigation nationale retira de la conſtruction & de l'achat qu'elle y fera de vaiſſeaux : combien le nombre de leurs matelots pourroit s'augmenter : enfin, quels

avantages les deux pays retireroient en ouvrant mutuellement leurs ports aux vaisseaux de guerre & armateurs de l'un & de l'autre.

» Si donc, la conformité de religion, de gouvernement, de mœurs primitives; si donc les intérêts de commerce les plus étendus & les plus durables peuvent former un motif & un attrait pour des liaisons politiques, le soussigné se flatte que dans tous ces points, l'union est si évidemment naturelle que jamais la Providence n'a désigné, d'une maniere si frappante, deux nations éloignées, à être unies l'une avec l'autre.

Ces considérations étoient, sans doute, bien capables de faire une impression avantageuse dans les esprits: mais comme l'intérêt doit aller avant tout, il étoit essentiel de tranquilliser sur ce point une nation aussi jalouse de son commerce que la Hollandoise: c'est pour atteindre à ce but que le ministre fait l'énumération suivante des avantages réciproques de commerce.

» Puisqu'il est évident & certain que d'un côté les Américains n'ont aucun penchant à rentrer sous la domination britannique, & que d'un autre côté, les puissances de l'Europe ne pourroient ni ne devroient y consentir avec sécurité, pourquoi laisser cette funeste source de querelle ouverte au hazard d'événemens qui plongeroient les nations de l'Europe dans de nouvelles scenes d'horreur & de sang; lorsque les puissances maritimes n'auroient qu'un pas décisif à faire pour la fermer; en faisant des traités avec une nation qui jouit depuis long-tems de l'avantage d'être souveraine, & qui l'est de fait & de droit. Je crois pouvoir me

flatter que l'exemple de vos Hautes Puiſſances ſeroit imité par tous les Etats maritimes, particuliérement par ceux qui ont eu part à la rédaction du dernier code de marine. L'idée que l'indépendance de l'Amérique pourroit nuire au commerce de la Baltique, eſt une crainte frivole.

» Cette objection eſt non-ſeulement deſtituée de fondement, on peut même aſſurer qu'il arriveroit préciſément le contraire. Le fret, les aſſurances pour les voyages où il faut traverſer l'Atlantique, ſont ſi hauts, la main-d'œuvre eſt ſi chere en Amérique, que le goudron, la poix, la térébenthine & les bois de conſtruction navale ne pourroient jamais être tranſportés en Europe à des prix auſſi modiques que peuvent le faire les pays à portée de naviguer dans la Baltique. Avant l'époque de la révolution, les Anglois ne ſoutenoient ce commerce qu'avec la plus grande difficulté; le parlement ſe vit même obligé d'aſſigner des primes énormes pour encourager la culture de cette branche d'induſtrie. Quant au chanvre, aux cordages, & aux toiles à voile, bien des ſiecles s'écouleront probablement avant que l'Amérique en recueille une quantité ſuffiſante pour ſa propre conſommation. La raiſon eſt de la derniere évidence; c'eſt que ces articles peuvent être apportés, ou d'Amſterdam, ou même de Pétersbourg & d'Archangel à beaucoup meilleur marché qu'ils ne coûteroient dans le pays. L'Amérique ſera, conſéquemment, pendant des ſiecles, un marché des plus avantageux pour la plupart des marchandiſes qui viennent de la Baltique «.

Quand même les esprits n'auroient pas été favorablement disposés, il est douteux qu'ils eussent pu résister à des assertions aussi prépondérantes : c'est au tems à en développer la justesse & les heureux effets.

CHAPITRE XXV.

Considérations sur les traités en général, & en particulier sur ceux entre les puissances de l'Europe & les Etats-Unis.

Ce que sont les traités entre les puissances & ce qu'ils devroient être.

Ministres pacificateurs des querelles des Rois, j'en appelle à vos consciences & non à celles de vos maîtres qui communément ne voient que par vous. Quand vous traitez ensemble de l'intérêt des peuples, leur intérêt est-il bien le vôtre, & mettez-vous votre gloire à augmenter leur félicité ? Employez-vous bien sincérement toute votre sagacité à prévenir les fausses interprétations, à n'employer que les termes les plus clairs pour prévenir toute fausse interprétation ? Quand vous conduisez la main des souverains pour signer ces alliances & ces traités, est-il bien vrai que vous ne travaillez que pour leur gloire & le bonheur de leurs sujets ? Etes-vous bien persuadés, bien tranquilles à l'égard des moyens de prouver l'injustice du premier infracteur ? Pardonnez ces questions à un ami de l'humanité. Et pourquoi vous en offenseriez-vous, puisque vous n'êtes

que des hommes & non des dieux qui ſeuls ne peuvent ſe tromper ? Pourquoi le genre humain eſt-il depuis les premiers ſiecles du monde dupe & victime de l'erreur & de la mauvaiſe foi ?

Ne ſeroit-il donc pas poſſible de juger les procès des rois ſans effuſion de ſang ? Les ſouverains qui promulguent des loix, érigent des tribunaux, conſtituent des juges pour les interpréter, les faire obſerver & terminer les querelles de leurs ſujets, ne pourroient-ils donc pas convenir entre eux de former un code particulier pour terminer en paix ? Verrons-nous donc toujours cette funeſte ſoif de guerres, cette fureur de conquêtes exercer ſes ravages, & porter de toutes parts la miſere, la terreur & le deuil ? Appellons-nous pere du peuple un roi qui pour porter le titre odieux de conquérant ſouffrira ces horreurs pour des cauſes ſouvent ſi ſimples qu'un particulier rougiroit de témoigner le moindre reſſentiment ? Ces milliers d'hommes dévoués ainſi à la mort, peſeroient-ils donc trop ſur la terre, & les créatures que le ciel fait naître doivent-elles être en grande partie détruites par ce fléau ? Souverains, miniſtres, diſpenſateurs des volontés des peuples, vos droits ne viennent que de la volonté publique, & vous ne pouvez en abuſer ſans vous rendre indignes d'une confiance qu'on ne vous auroit pas donnée, ſi l'on vous en eût ſoupçonnés indignes.

Depuis que les nations forment entre elles des traités d'alliance, de commerce & d'amitié, elles paroiſſent n'avoir eu d'autre principe, d'autre but que d'aſſurer les droits, les

propriétés d'un chacun en contribuant à la gloire & à la proſpérité de tous. Cependant l'expérience prouve le contraire. L'intérêt qui leur fait contracter ces engagemens, les leur fait rompre ſans ſcrupule, ſans égard au blâme que méritent les infracteurs de ſermens auſſi ſolemnels. Qu'on conſulte les traités & les manifeſtes des nations, par-tout on y verra des interprétations forcées, des explications inſidieuſes, des ſubterfuges, des tergiverſations, des obliquités. Les traités de paix ne ſont dans l'eſprit des ſouverains & de leurs miniſtres qu'une convention mutuelle d'interrompre des hoſtilités funeſtes aux deux parties, avec les diſpoſitions de les recommencer auſſi-tôt qu'on croira pouvoir le faire avec avantage. Et voilà comment la pauvre humanité eſt en proie à des viciſſitudes éternelles! Faiſons des vœux pour que les traités de paix ne ſe faſſent plus avec de pareilles intentions. Oſons eſpérer que les ſiecles étant plus éclairés, les ſciences plus encouragées, les ſouverains mieux conſeillés, plus libres de développer la bonté naturelle de leur cœur, plus à l'abri de la perfidie des courtiſans, les intérêts de l'homme ſeront enfin mieux connus, plus reſpectés. Oſons eſpérer qu'on trouvera enfin pour le repos de la terre, des moyens de concilier ſans effuſion de ſang les intérêts, la gloire & les beſoins mutuels des nations. D'après ce vœu & la confiance que les traités actuels ſeront purs & inaltérables, je bénis d'avance votre auguſte nom, monarque intéreſſant, bon Louis XVI! Puiſſiez-vous pendant une longue ſuite d'années jouir du fruit de votre ſageſſe, n'avoir

auprès de votre trône que des miniſtres dignes de vous, dans votre empire que des ſujets dans la proſpérité.

Le premier traité que les Etats-Unis aient fait en Europe fut celui qu'ils ſignerent avec la France le 6 Février 1778. Il étoit naturel que leur premiere liaiſon fut avec la nation qui la premiere & la ſeule les ait aidé à conſommer heureuſement cette révolution. En voici les articles principaux.

I. Il y aura une paix ferme, inviolable univerſelle, & une amitié ſincere entre S. M. T. Ch. & les Etats-Unis.

II. Les parties n'accorderont aucune faveur particuliere à d'autres nations en fait de commerce & de navigation, qui ne devienne auſſi-tôt commune à l'autre partie.

III. Les François ne payeront chez les Etats-Unis d'autres ni plus grands droits & impôts de quelque nature qu'ils puiſſent être & quelque nom qu'ils puiſſent avoir, que ceux que les nations les plus favoriſées ſont ou ſeront tenues de payer, & jouiront des mêmes privileges & exemptions quelconques.

IV. Réciprocité en faveur des habitans & ſujets des Etats-Unis.

V. Les Etats-Unis jouiront de l'exemption de l'impoſition de 100 ſous par tonneau, établie en France ſur les navires étrangers, ſi ce n'eſt lorſque les navires des Etats-Unis chargeront des marchandiſes de France dans un port de France pour un autre port de la même nation, dans ce cas ils acquitteront ce droit auſſi long-tems que les nations les plus favori-

sées seront obligées de l'acquitter. Libre aux Etats-Unis d'établir chez eux un droit équivalent.

VI, VII. Les parties se prêteront en mer & dans les ports respectifs tous les secours possibles & naturels entre deux nations amies & alliées.

VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne interposera ses bons offices auprès des puissances barbaresques en faveur des Etats-Unis pour la sûreté, l'avantage & la commodité de la navigation & du commerce desdits Etats-Unis.

IX. Sous peine de confiscation aucune des parties ne pêchera dans l'étendue des mers de l'autre.

X. Les Etats-Unis ne troubleront jamais les François dans la jouissance & exercice du droit de pêche sur les bancs de Terre-Neuve, désigné dans les traités d'Utrecht & de Paris.

XI. Aucuns des sujets des Etats-Unis ne seront réputés Aubains en France, & les François auront la même faveur chez les Etats-Unis, sans qu'il soit dérogé aux loix promulguées en France contre les émigrations. Permis aux Etats-Unis de statuer sur cette matière telles loix qu'ils jugeront à propos.

XII. Les navires marchands des deux nations destinés pour des ports ennemis de l'une ou de l'autre seront tenus d'exhiber, soit en haute mer, soit dans les ports & havres, leurs passe-ports & certificats pour constater si leur chargement n'est pas de la qualité de ceux qui sont prohibés comme contrebande.

XIII. Défense aux navires surpris en contravention de rien détourner, briser ou jetter

en mer. Si le capitaine pris offre de délivrer au corſaire les marchandiſes de contrebande, le corſaire ne pourra empêcher ledit capitaine de continuer ſa route avec les autres marchandiſes qui ſeront réputées ne point être de contrebande. Mais ſi ces marchandiſes prohibées ne peuvent entrer ſur le vaiſſeau capteur, ce dernier ſera le maître de conduire ledit patron dans le plus prochain port, libre enſuite au capitaine de repartir avec ſon navire.

XIV. Mais au contraire toutes marchandiſes quelconques chargées par les ſujets reſpectifs ſur des vaiſſeaux ennemis, ſeront réputées de bonne priſe, à l'exception des effets & marchandiſes mis à bord deſdits navires avant la déclaration de guerre & même après, ſi au moment du chargement on a pu l'ignorer, & dans ces deux cas leſdites marchandiſes ſeront rendues aux propriétaires. Convenu entre les deux parties contractantes que paſſé le terme de deux mois depuis la déclaration de guerre, aucuns des ſujets des deux nations, de quelque partie du monde qu'ils viennent, ne pourront prétexter en leur faveur cauſe d'ignorance.

XV. Défenſe à tout vaiſſeau de guerre ou armateur de moleſter aucun des vaiſſeaux de l'une & de l'autre nation ſous peine aux capitaines des vaiſſeaux de guerre &c. d'être punis & d'en répondre en leurs perſonnes & biens, & de réparer tous les dommages & intérêts.

XVI. Tous vaiſſeaux & marchandiſes quelconques enlevés des mains de quelques pirates en pleine mer ſeront amenés dans les ports

de l'un des deux Etats & remis aux officiers de ces ports, pour être enſuite rendus en entier aux propriétaires qui devront conſtater leur propriété.

XVII. Libre aux vaiſſeaux de guerre ou autres, des deux parties, de conduire ou bon leur ſemblera les priſes qu'ils auront faites ſur leurs ennemis, ſans être obligés de payer aucuns droits ſoit aux amiraux ou à l'amirauté, ſans qu'ils puiſſent être arrêtés ou ſuivis, ni que les officiers des lieux puiſſent prendre connoiſſance de la validité des priſes, leſquelles pourront ſortir & être conduites franchement & en toute liberté aux lieux portés par les commiſſions, dont les capitaines deſdits vaiſſeaux ſeront obligés de faire apparoir. Au contraire, il ne ſera donné aſyle ni retraite dans leurs ports ou havres à ceux qui auront des priſes ſur les ſujets des deux parties. Et s'ils ſont forcés d'y entrer par tempête ou périls de la mer, on les fera ſortir le plutôt qu'il ſera poſſible.

XVIII, XIX. On accordera tous les ſecours poſſibles & des ſauf-conduits pour aſſurer le paſſage & le retour dans leur patrie à tous les vaiſſeaux des deux Etats qui auront échoué, fait naufrage ou ſouffert quelque autre dommage, & pourront ſuivant l'article XIX ſe réparer & fixer leur départ à leur volonté, moyennant qu'ils aient ſatisfaits au payement de ce qu'ils auront eu beſoin.

XX. En cas de rupture entre les deux parties, il ſera accordé ſix mois après la déclaration de guerre aux marchands dans les villes & cités qu'ils habitent pour raſſembler & tranſ-

porter leurs marchandiſes, & s'il en eſt enlevé quelque choſe ou fait quelque injure durant ce terme, il leur ſera donné à cet égard pleine & entiere ſatisfaction.

XXI. Défenſe reſpective de prendre mutuellement des lettres de marque de quelque puiſſance que ce ſoit pour courre ſus à l'un ou à l'autre, à l'effet d'agir comme corſaire. En cas d'infraction, puni comme pirate.

XXII. Les deux nations conviennent de ne laiſſer armer aucun corſaire étranger dans leurs ports, d'y amener les priſes qu'il aura faites ſur l'un ou ſur l'autre, d'y charger ni décharger aucunes marchandiſes ou effets, pas même d'y acheter d'autres vivres que ceux qui lui ſeront néceſſaires pour ſe rendre dans le port le plus voiſin de l'Etat ou du prince dont il tient ſa commiſſion.

XXIII. Excepté les militaires au ſervice de l'ennemi, aucunes perſonnes ſur les navires reſpectifs des deux nations contractantes, ne ſeront ni pourront être enlevés ni troublés dans leur commerce, ſoit qu'ils aillent ou non dans les ports appartenans aux puiſſances ennemies des parties, bien entendu que la contrebande eſt toujours exceptée.

Marchandiſes de Contrebande.

XXIV. Sous le nom de contrebande ou de marchandiſes prohibées doivent être compris les armes, canons, bombes avec leurs fuſées & autres choſes y relatives, boulets, poudre à tirer, mêches, piques, épées, lances, dards; hallebardes, mortiers, pétards, grenades, ſal-

pêtre, fusils, balles, boucliers, casques, cuirasses, cotte-de-mailles, & autres armes de cette espece, propres à armer les soldats, porte-mousquetons, baudriers, chevaux avec leurs équipages, & tous autres instrumens de guerre quelconques.

Marchandises permises.

Toutes sortes de draps & autres étoffes de laine, lin, soie, coton ou d'autres matieres quelconques, toutes sortes de vêtemens avec les étoffes dont on a coutume de les faire; l'or ou l'argent monnoyé ou non, l'étain, le fer, laiton, cuivre, airain, charbon, de même que le froment & l'orge, & toute autre sorte de bleds & légumes; le tabac & toutes les sortes d'épiceries, la viande salée & fumée, poissons salés, fromage & beurre, bierre, huiles, vins, sucres & toute espece de sel, & en général toutes provisions servant pour la nourriture de l'homme, & pour le soutien de la vie; de plus toutes sortes de coton, de chanvre, lin, goudron, poix, cordes, cables, voiles, toiles à voile, ancres, parties d'ancres, mâts, planches, madriers & bois de toute espece, & toutes autres choses propres à la construction & réparation des vaisseaux, & autres matieres quelconques qui n'ont pas la forme d'un instrument préparé pour la guerre, par terre comme par mer, ne seront pas réputées contrebande; & encore moins celles qui sont déja préparées pour quelque autre usage. Enfin toutes les autres marchandises ou effets qui ne sont pas compris & particuliérement nommés dans les articles de contrebande.

XXV. Dans le cas où l'une des deux parties se trouveroit en guerre, les vaisseaux ou bâtimens appartenans aux sujets ou peuple de l'autre allié, devront être pourvus de lettres de mer ou passe-ports qui exprimeront le nom, la propriété & le port du navire, ainsi que le nom & la demeure du maître ou commandant dudit vaisseau pour constater que le même vaisseau appartient réellement aux sujets de l'une des deux parties contractantes; les articles de la cargaison seront détaillés, le lieu d'où le vaisseau est parti sera désigné, & l'on fera une déclaration des marchandises de contrebande qui pourroient se trouver à bord.

XXVI. Permis aux navigateurs mutuels d'approcher des côtes sans avoir le dessein d'entrer dans le port, ou d'y entrer sans avoir le dessein de décharger la cargaison. On se conduira à leur égard suivant les réglemens généraux prescrits à cet égard.

XXVII. Lorsqu'un bâtiment sera rencontré par un vaisseau de guerre naviguant le long des côtes ou en pleine mer, ledit vaisseau de guerre ou armateur, afin d'éviter tout désordre, se tiendra hors de la portée du canon, & pourra envoyer sa chaloupe à bord du bâtiment marchand & y faire entrer deux ou trois hommes, auxquels le maître ou commandant du bâtiment montrera ses passe-ports suivant l'usage, sans lui donner aucun empêchement dans sa course, ou le molester.

XXVIII. Lorsque les marchandises seront chargées sur les vaisseaux, elles ne seront plus sujetes à la visite, à moins qu'on n'ait des indices manifestes ou des preuves de verse-

mens frauduleux, qu'on y embarque de la contrebande, & les fauteurs ſeront punis duement pour cette contravention.

XXIX. Accordé qu'il y aura de part & d'autre des conſuls, vice-conſuls, agens & commiſſaires de marine.

XXX. Les Etats-Unis auront en France un ou pluſieurs ports francs pour vendre leurs productions, ainſi que ceux que le roi leur a accordés dans les iſles françoiſes de l'Amérique, &c.

Les Etats-Unis ont pris pour baſe des traités qu'ils ont conclus avec les puiſſances de l'Europe, l'égalité & la réciprocité la plus parfaite en obſervant d'éviter toutes les préférences onéreuſes, ſource de diviſion, d'embarras & de mécontement. En effet, dans ces traités les parties contractantes ont la liberté de faire relativement au commerce & à la navigation, les réglemens interieurs qui ſont à leur convenance, de ne fonder les avantages du commerce que ſur ſon utilité réciproque & ſur les loix d'une juſte concurrence, & de conſerver ainſi de part & d'autre la liberté de faire participer, chacun ſelon ſon gré, les autres nations aux mêmes avantages.

C'eſt d'après ce ſyſtême d'égalité & de réciprocité que les Etats-Unis firent avec les Etats-Généraux des Pays-Bas un traité d'alliance & de commerce, ſigné à La Haye le 7 Octobre 1782. Ce traité conçu dans les mêmes forme & teneur que celui avec la France, porte cette reſtriction article XXII : » Ce traité ne ſera » point cenſé déroger aux art. 9, 10, 14 & » 24 de celui avec la France, tels qu'ils étoient

» numérotés au même traité conclu le 6 Fé-
» vrier 1778, & qui ſont les articles 9, 10,
» 17 & 22 du traité de commerce ſubſiſtant
» préſentement entre la France & les Etats-
» Unis ; il n'empêchera pas non plus Sa Ma-
» jeſté Catholique d'y accéder & de jouir de
» l'avantage deſdits quatre articles «.

Comme ces traités, ces conventions ſont par-tout, nous penſons pouvoir nous diſpenſer de les tranſcrire ici, en nous bornant à détailler les poſſeſſions reſpectives des puiſſances belligérantes aſſurées à l'une & à l'autre par les préliminaires de paix ſignés entre elles à Paris le 20 Janvier 1783, ſavoir :

LA FRANCE.

En Europe.

Dunkerque affranchi.

En Aſie.

Pondicheri avec 162 Aldées ou villages, (ce qu'on eſtime à 20 & 25 lieues de pays à l'entour.)
Mahé.
Carrical,
& anciennes poſſeſſions.

En Afrique.

Le Sénégal.
Gorée.

En Amérique.

Ste Lucie.
Tabago.
La moitié de Terre-Neuve partagée par une ligne pour l'établiſſement de la pêche.
Des conditions avantageuſes pour les Caraïbes de St.-Vincent.

L'ESPAGNE.

En Europe.

Minorque.

En Amérique.

Les deux Floride.
Mais par une convention elle permettra la coupe du bois de campêche.

L'ANGLETERRE.

En Europe.

Gibraltar.

En

En Amérique.

St. Vincent.
La Grenade.
St. Chriſtophe.
Mewis.
Bahama.
Providence.
Rattan.

LA HOLLANDE.

Excepté Négapatnam, elle rentre dans toutes ſes poſſeſſions, tant dans l'Inde que dans l'Amérique.

LES ÉTATS-UNIS.

Leur indépendance dans la partie la plus vaſte & la plus fertile de l'Amérique. Un commerce libre avec toutes les Puiſſances de l'Europe ; & par-tout où leur induſtrie, la juſtice & la foi des traités les conduiront.

CHAPITRE XXVI.

Remarques ſur les Conſtitutions des Treize-Etats-Unis.

LE principe & la cauſe des vertus ſociales viennent de la ſageſſe & de la bonté des loix, & les bonnes loix ne ſont autre choſe qu'une heureuſe interprétation des loix de la religion combinées avec celles de la nature. Mais ce concours heureux ne ſuffit pas pour procurer aux peuples cette félicité pour laquelle ils ſont ſur le terre. De même que les loix de Lycurgue n'auroient pu convenir aux Athéniens, celle des nord-Américains ne conviendroient peut-être pas à d'autres peuples dont les coutumes & les uſages ſeroient différens. Ce principe adopté, ſi les conſtitutions des Etats-Unis ſont l'ouvrage de la méditation & de l'humanité, ſi la dignité de l'homme conſervée ſous l'autorité des loix eſt protégée par ceux qui

Néceſſité de former les loix ſur le caractere des nations.

rendent en leur nom la juſtice, de telles conſtitutions ne peuvent être meilleures, de tels peuples ne peuvent être ni mieux gouvernés, ni plus heureux.

Un empire vraiment fondé ſur la vertu, devroit être conſtamment dans la plus haute proſpérité. C'eſt-là que l'agriculture, les arts, les ſciences & le commerce encouragés, à l'ombre de la paix, proſcriroient l'oiſiveté, l'ignorance & la miſere. C'eſt-là que le légiſlateur, pour faire le bien particulier, ne ſeroit occupé que du bien général. C'eſt-là que les loix ſimplifiées n'auroient pas beſoin de commentaires pour être ſtables & reſpectées. C'eſt-là que le mot *patrie*, au lieu d'être un vain nom, ſignifieroit le bien public.

Dès qu'un peuple n'a point des loix, ou qu'il veut changer les ſiennes, il doit choiſir dans ſon propre ſein les hommes les plus vertueux & les plus inſtruits pour faire ou réformer le code auquel ils promettent tous d'obéir, & le plus beau jour de cette république eſt celui qui éclaire la premiere aſſemblée de ſes légiſlateurs. Ces hommes reſpectables par leurs fonctions, ſincérement pénétrés d'amour pour leurs concitoyens, n'auront d'autre jouiſſance ſans doute, que de parvenir aux moyens d'aſſurer le bien public. Voilà l'idée que préſente la conſtitution Américaine. Voyons maintenant ſur quoi poſe ſa ſtabilité.

Les Américains inſtruits des cauſes qui ont troublé les anciennes républiques, ſe ſont ſurtout occupés à méditer ſur ces grandes révolutions; ils ont vu que la république romaine ne fut jamais plus brillante & plus reſpectée

que lorſqu'elle avoit Carthage pour rivale & pour ennemie, & ſi le ſévere Caton n'eût pas excité ſes concitoyens à détruire cet Etat, long-tems Rome eût été floriſſante & libre : Céſar n'auroit point aſſervi ſa patrie, & peut-être le trône des empereurs n'auroit jamais été élevé ſur les débris de la gloire & de la liberté du peuple romain. Les Inſurgens, pour aſſurer leur indépendance, n'avoient pas beſoin de détruire Albion ; mais il étoit néceſſaire pour eux de diminuer ſa puiſſance & de s'emparer de ſes domaines, c'eſt ce qu'ils ont exécuté en changeant leurs loix & en devenant ſes rivaux. Au reſte, comme il n'appartient point à notre ſiecle de juger ſi les conſtitutions américaines ſont bonnes ou non, que le tems ſeul développe les événemens que toute la prudence & la ſageſſe humaine ne ſauroient prévoir ou changer, il eſt impoſſible de prononcer, & nous ſerions coupables envers la poſtérité ou de flaterie ou de témérité. Cependant, comme il eſt naturel de deſirer le bien de l'humanité, il faut eſpérer qu'il ſera conſtamment le réſultat des délibérations & du zèle patriotique des membres du congrès : il faut eſpérer qu'elle aura ſes Scipion, ſes Fabius, ſes Camille & ſes Cincinnatus, ſans avoir jamais beſoin des Catons, des Brutus, ni redouter l'ambition des Sylla ni des Céſars.

Le recueil des conſtitutions des Etats-Unis nous inſtruit que les pouvoirs légiſlatif & exécutif ſont émanés du peuple & diviſés entre pluſieurs compagnies. Chaque année ces pouvoirs rentrent dans les mains du peuple qui ſeul a droit d'en faire une diſtribution nou-

velle. Dans la plupart des treize républiques le pouvoir législatif est confié à une assemblée générale composée des représentans de comtés ou districts ; cette assemblée seule a le droit de régler le fisc, d'imposer les taxes, d'ordonner des levées d'argent, &c. Toutes ces loix soumises à l'examen d'un sénat, aussi nommé par la commune ne peuvent recevoir leur sanction sans son consentement. Dans ces mêmes Etats, le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur annuel assisté d'un conseil dont il doit prendre les avis pour agir constitutionnellement. Dans ces mêmes Etats ce gouverneur a le commandement des forces de terre & de mer, dans d'autres, il ne l'a que de l'avis de son conseil & pour peu de tems. Dans l'Etat de New-Hampshire, par exemple, l'assemblée des représentans & le conseil sont revêtus des pouvoirs législatif & exécutif. Le président, le général & les officiers supérieurs sont nommés par les deux chambres. Dans tout l'empire des Etats-Unis les inférieurs sont nommés par leurs compagnies respectives. A l'égard de l'administration judiciaire, l'autorité se partage en différens degrés de juridiction inférieure & supérieure. L'Etat seul paye les juges ; ils sont électifs, & maintenus dans leurs fonctions tant qu'ils se comportent bien. Dès qu'il n'y a point de vénalité dans les charges, il est rare que les loix soient mal administrées, qu'il y ait des oppresseurs & des victimes.

Etablir & fixer les droits naturel & civil du peuple, est le sujet qui sert d'exorde à chaque constitution particuliere des colonies ; c'est

le premier devoir dont ſe ſont occupées les légiſlatures (1), parce qu'il eſt auſſi le plus ſacré. Ces droits ſont ſpécialement détaillés en 30 articles dans la conſtitution de Maſſachuſet qui paroît avoir ſervi de baſe & de regle à celle des autres Etats. Voyons-en les articles principaux.

1°. « Tous les hommes ſont libres (2), égaux,

(1) La légiſlature eſt le corps revêtu de la puiſſance légiſlatrice, & la légiſlation eſt l'action de cette puiſſance.

(2) On ſera peut-être ſurpris de trouver une diſtinction d'hommes libres dans un pays où l'on croit que tous les hommes le ſont. Voici à ce ſujet la note d'un Américain.

Il y a encore en Amérique deux claſſes d'hommes qui ne ſont point libres. L'une entiérement eſclave; ce ſont les negres. A la vérité pluſieurs, & même la plus grande partie des colonies, ont toujours été oppoſées à leur importation, & ſouvent ont fait des loix pour l'empêcher; mais comme le conſentement alors de l'Angleterre étoit néceſſaire pour la conſommation de ces loix, elles n'ont jamais pu être établies, le roi les ayant toujours rejettées comme contraires aux intérêts de la compagnie angloiſe d'Afrique: auſſi la défenſe d'importer ces malheureuſes victimes de l'avarice européenne a-t-elle été une des premieres opérations du congres général; & l'on doit croire qu'il ne tardera pas à ſtatuer ſur le ſort des negres exiſtans dans l'étendue des Treize-Etats-Unis. Car quoique pluſieurs propriétaires en Penſylvanie leur aient donné la liberté, il exiſte encore d'eſclaves même dans cette colonie, & beaucoup dans les colonies méridionales (*).

L'autre claſſe d'hommes non libres, ne gémit pas dans l'eſclavage, mais elle eſt privée de la liberté dans le ſens politique de ce mot qui implique la part dans le gouvernement, & le droit de voter aux élections des officiers publics; cette ſeconde claſſe ſe ſubdiviſe en pluſieurs eſpeces & comprend,

1°. Les enfans mineurs, c'eſt-à-dire qui n'ont pas vingt ans accomplis. Comme ils ſont en général ſans propriétés

(*) Voyez la note du Ch. XVIII, Penſylvanie; elle paroît indiquer cette révolution.

ont certains droits naturels, eſſentiels & inaliénables, parmi leſquels on doit compter d'abord le droit de jouir de la vie & de la liberté, & celui de les défendre; enſuite le droit d'acquérir des propriétés, de les poſſéder & de les protéger; enfin le droit de cher-

---

juſqu'à cet âge, & ſous l'autorité immédiate de leurs parens, on ſuppoſe que ceux-ci auroient trop d'influence ſur leurs ſuffrages.

2°. Les apprentifs attachés à un maître pour apprendre de lui le commerce ou une profeſſion quelconque, on préſume qu'il auroit ſur leurs voix pendant la durée de l'apprentiſſage une influence de même nature que celle des peres ſur leurs enfans.

3°. Enfin les domeſtiques engagés: ce ſont en général des arrivans d'Angleterre, d'Irlande, d'Allemagne, &c. Beaucoup de ces émigrans n'ayant pas de quoi payer leur paſſage, conviennent avec les capitaines qui conſentent à les paſſer, de les ſervir eux & les perſonnes auxquelles ils céderont leur droit pendant une, deux, trois ou quatre années plus ou moins pour leur tenir lieu d'argent; la durée de l'engagement ſe regle ſur l'âge & les talens du domeſtique: des ouvriers déjà formés n'en contractent que de fort courts.

Les capitaines en arrivant en l'Amérique, cedent ces engagemens de ſervice aux habitans qui ont beſoin de domeſtiques; mais il faut que la ceſſion ſe faſſe devant un magiſtrat qui regle l'engagement conformément à la raiſon & à la juſtice, & qui oblige les maîtres de promettre par un acte écrit, que pendant la durée de l'engagement le domeſtique ſera bien & duement nourri, vêtu, logé, &c. qu'on lui apprendra à lire, à écrire & à compter: qu'on lui montrera quelque métier, qu'on l'inſtruira dans une profeſſion qui puiſſe lui procurer par la ſuite de quoi vivre, & qu'à la fin du terme il ſera mis en liberté; & recevra en quittant ſon maître un habillement complet & des hardes neuves. On délivre au domeſtique une copie de cet engagement, & il en reſte une autre ſur les regiſtres entre les mains du magiſtrat à qui le domeſtique peut dans tous les tems avoir recours, ſi ſon maître le maltraite ou n'exécute pas fidelement ſa partie du contrat.

Cette heureuſe coutume facilite aux colonies l'acquiſition de nouveaux habitans, & fournit aux pauvres de l'Europe le moyen de ſe tranſporter dans un pays où on les forme à une induſtrie qui leur aſſure par la ſuite une honnête ſubſiſtance.

cher & d'obtenir leur ſûreté & leur bonheur.

II. » C'eſt un droit, auſſi bien qu'un devoir pour tous les hommes vivans en ſociété, de rendre à des tems marqués, un culte public au grand Créateur & conſervateur de l'univers, & aucun ſujet ne doit être troublé, ni moleſté, ni contraint dans ſa perſonne, dans ſa liberté ni dans ſes biens, pour le culte qu'il rendra à Dieu de la maniere & dans les tems les plus convenables à ce que lui dicte ſa conſcience, ni pour ſes ſentimens en matiere de religion, ni pour la religion qu'il profeſſe, pourvu qu'il ne trouble point la tranquillité publique, & qu'il n'apporte aucun empêchement au culte religieux des autres.

III. » Comme le bonheur d'un peuple, le bon ordre & la conſervation du gouvernement civil dépendent eſſentiellement de la piété, de la religion & de bonnes mœurs, qui ne peuvent ſe répandre parmi tout un peuple que par l'inſtitution d'un culte public de la divinité, & par des inſtructions publiques ſur la piété, la religion & la morale; le peuple de cette république a donc le droit, pour ſe procurer le bonheur & pour aſſurer le bon ordre & la conſervation de ſon gouvernement, de donner à ſa légiſlature le pouvoir d'autoriſer & de requérir; & la légiſlature doit, par la ſuite, lorſqu'il ſera néceſſaire, autoriſer les différentes villes, paroiſſes, diſtricts & autres corps politiques ou ſociétés religieuſes, à faire à leurs propres dépens les fonds convenables pour l'inſtruction du culte public de la divinité, pour le ſoutien & l'entretien des miniſtres proteſtans chargés d'enſeigner la religion & la

morale, & même les en requérir dans tous les cas où ces fonds ne seroient pas volontairement faits. Tout l'argent payé par chacun des sujets pour le maintien du culte public, & pour l'entretien des susdits instituteurs publics, devra, si le contribuable l'exige, être uniformément appliqué à l'entretien de l'instituteur ou des instituteurs publics de sa secte ou de sa communion, pourvu qu'il y en ait quelques-unes dont il suive les instructions; si-non, cet argent devra être appliqué à l'entretien de l'instituteur ou des instituteurs de la paroisse ou du district dans lequel il aura été levé.

» Et tous chrétiens, de quelque communion qu'ils soient, qui se comporteront tranquillement & comme bons sujets de la république, seront également sous la protection de la loi, & la loi n'établira jamais aucune subordination d'une secte ou d'une communion à une autre.

VI. » Aucun homme, y dit-elle, aucune compagnie, aucune association d'hommes ne peuvent avoir, pour obtenir des privileges, des avantages particuliers & exclusifs, distincts de ceux de la communauté, d'autres titres que ceux qui résultent de la considération des services rendus au public: or, ces titres n'étant par leur nature, ni héréditaires, ni transmissibles à des enfans, à des descendans, ou à des parens, l'idée d'un homme né magistrat, législateur ou juge, est absurde & contre nature.

X. » Chaque individu de la société a droit d'être protégé par elles dans la jouissance de sa vie, de sa liberté, de sa propriété, con-

formément aux loix établies. Il eſt en conſéquence obligé de contribuer, pour ſa part, aux frais de cette protection, de donner ſon ſervice perſonnel ou un équivalent, lorſqu'il eſt néceſſaire; mais aucune partie de propriété ne peut avec juſtice lui être enlevée ou être appliquée à des uſages publics ſans ſon propre conſentement; & toutes les fois que les beſoins publics exigeront que la propriété d'un individu ſoit appliquée à des uſages publics, il doit en recevoir une indemnité raiſonnable.

XI. « Tout ſujet de la république doit trouver un remede certain dans le recours aux loix pour tous les torts ou injures qu'il peut éprouver dans ſa perſonne, dans ſa propriété, dans ſa réputation; il doit obtenir droit & juſtice gratuitement & ſans être obligé de les acheter; complettement & ſans qu'on puiſſe les lui refuſer; promptement & ſans délai, conformément aux loix.

XV. « Dans toutes les diſcuſſions de propriété & dans tous les procès entre deux ou pluſieurs perſonnes, excepté pour les cas où il en a été jugé autrement juſqu'à préſent, les parties ont droit à une procédure (1); cette

(1) La procédure par jurés, dit le traducteur des conſtitutions, tire ſon origine de l'ancien droit d'être jugé par ſes pairs. En Angleterre, il n'y a que les francs-tenanciers qui puiſſent être jurés: il en eſt de même en Amérique. Le Schérif (juge de comté) fait tous les ans une liſte de francs-tenanciers du comté; & lorſque les juges ordonnent qu'il ſoit procédé par un juré, c'eſt-à-dire au moins douze pairs aſſemblés, ils choiſiſſent ſur la liſte une certaine quantité de perſonnes enregiſtrées, & toujours beaucoup plus qu'il n'en faut pour compoſer le juré. Dans quelques provinces, comme Maſſachuſet-Bay, c'eſt un enfant qui tire les noms d'une boîte où ils ſont enfermés. Les parties, en matiere

eſpece de procédure ſera regardée comme ſacrée, à moins que la légiſlature ne trouve par la ſuite néceſſaire de la changer dans les cauſes réſultantes des faits qui ſe ſont paſſés en haute mer, ou dans celles qui concerneront les gages des matelots.

XVI. » La liberté de la preſſe eſt eſſentielle pour aſſurer la liberté de l'Etat, elle ne doit donc être gênée en aucune maniere.

XVIII. » Un recours fréquent aux principes fondamentaux de la conſtitution, & une adhéſion conſtante à ceux de la piété, de la juſtice, de la modération, de la tempérance, de l'induſtrie & de la frugalité ſont abſolument néceſſaires pour conſerver les avantages de la liberté & pour maintenir un gouvernement libre. Le peuple doit donc en conſéquence faire une attention particuliere à ces principes dans le choix de ſes officiers & de ſes repréſentans, & il a droit d'exiger de ſes légiſlateurs & de ſes magiſtrats qu'ils les obſervent exactement & conſtamment dans la confection & l'exécution de toute les loix néceſſaires pour la bonne adminiſtration de la république.

XXI. » La liberté des délibérations, de la parole & des débats dans l'une & l'autre chambre de la légiſlature eſt ſi eſſentielle pour les droits du peuple, que l'uſage de cette liberté ne pourra jamais être le fondement d'aucune accuſation ou pourſuite, d'aucune action ou

---

civile, ſont appellées ſur les points de fait, & même quelquefois ſur ceux de droit Leur prononciation s'appelle *verdict*, du mot latin *verè dictum*, *dit véritable*, & eſt portée au juge & puis décidée d'après la loi.

plainte dans aucune autre cour ou lieu quelconque «.

La multiplicité des emplois ſur la même tête ou le même corps eſt un obſtacle trop viſible à l'exercice de leurs fonctions, pour n'avoir pas frappé les premiers légiſlateurs des colonies.

Dans le gouvernement de cette république, dit la convention (1)

» Le département légiſlatif n'exercera jamais le pouvoir exécutif ou judiciaire, ni aucun des deux; le département judiciaire n'exercera jamais le pouvoir légiſlatif ou exécutif, ni aucun des deux, afin que ce ſoit le gouvernement des loix, & non le gouvernement des hommes «.

Avant de paſſer à la ſeconde partie des conſtitutions, nous ne pouvons nous diſpenſer de faire remarquer qu'il n'eſt aucun pays connu où la tolérance ſoit mieux établie que dans les Etats-Unis. On n'y voit aucune religion dominante; chaque individu, quel que ſoit ſon culte, peut également prétendre aux charges & aux emplois. Cette liberté de pouvoir agir ſuivant ſa conſcience, eſt un chef-d'œuvre en politique. Cette liberté eſt naturelle dans un Etat où des citoyens libres ſont convenus de n'admettre parmi eux aucun rang qui exige des préférences, diſtinctions dangereuſes à la tranquillité & à la ſûreté de la nation. A l'égard de l'adminiſtration de la juſtice, notre Europe, toute éclairée qu'elle eſt, n'a pas, à beaucoup près, cette clarté, cette ſageſſe ſi

(1) Du mot latin *Conventus*, aſſemblée, états, diete, &c.

néceſſaires pour faire rimer les loix, la juſtice & les juges. Nous avons vu par le XVI. article qu'il eſt également libre d'écrire, comme de penſer : ces nouveaux ſouverains, inſtruits par le triſte exemple du deſpotiſme inoui exercé ſur les gens de lettres, frappés de l'ignorance & de l'aveuglement dans leſquels le peuple eſt plongé, n'ont pas voulu reſſembler à des tyrans qui craignent la lumiere, ou le cri des opprimés. Par-tout où le ſouverain ne ſouffre pas qu'on s'explique librement ſur les matieres économiques & politiques, il donne l'atteſtation la plus authentique de ſon penchant à la tyrannie & du vice de ſes opérations. Je ſais qu'il eſt des Etats où le maître n'oſe pas l'être à cet égard, puiſque ſous le prétexte ſpécieux que la liberté d'écrire peut nuire aux mœurs, à la religion, il eſt obligé de ſacrifier à cette réclamation frivole & illuſoire : plaignons donc les rois abuſés & n'accuſons que leurs corrupteurs. Un gouvernement ſage ne craint point d'être ſurveillé, critiqué ; il demande au contraire des lumieres pour parvenir avec plus de ſûreté à faire le bonheur de la nation. Paſſons à la ſeconde partie.

Le II art. traite de la forme du gouvernement, & nous préſente les meſures que les pouvoirs légiſlatif & exécutif doivent prendre pour donner la ſanction aux bils ; il eſt conçu en ces termes : » Aucun bill ou réſolution du ſénat ou de la chambre des repréſentans ne deviendra loi, & n'aura force de loi qu'après avoir été préſenté au gouverneur pour la réviſion : & ſi d'après cette réviſion le gouverneur l'ap-

prouve, il fera connoître ſon approbation en le ſignant. S'il a quelque objection à faire contre la paſſation d'un bill ou d'une réſolution, il le renverra, en y joignant ſes objections par écrit, au ſénat ou à la chambre des repréſentans, c'eſt-à dire à celle de ces deux chambres de la légiſlature où l'acte aura pris naiſſance, & la chambre enregiſtrera tout-au-long dans ſes regiſtres les objections envoyées par le gouverneur, & procédera à examiner de nouveau ledit bill ou ladite réſolution; mais ſi d'après ce nouvel examen les deux tiers du ſénat ou de la chambre des repréſentans ſont d'avis, nonobſtant les objections, de paſſer leſdits actes, ils ſeront envoyés avec les objections à l'autre chambre de la légiſlature pour y être examinés de nouveau, & s'ils y ſont approuvés par les deux tiers des membres préſens, ils auront force de loi.... Et pour prévenir tous délais inutiles, ſi quelques bills ou réſolutions ne ſont pas renvoyés par le gouverneur cinq jours après qu'ils lui auront été préſentés, ils auront force de loi.»

On voit par-là qu'en Amérique le conſentement du gouverneur n'eſt pas ſtrictement néceſſaire, & que les légiſlatures Américaines peuvent paſſer outre, tandis qu'en Angleterre, le conſentement du roi, l'aveu, l'attache du prince ſont de rigueur, ou de néceſſité abſolue.

Le ſénat, premiere chambre de la legiſlature, eſt compoſé de quarante francs-tenanciers ou poſſeſſeurs d'une franche-tenue, valant au moins 300 livres ſterlings, ou d'un effet mobilier valant au moins 600 livres ſterlings, ou

dé deux montant enſemble à cette ſomme.

Dans la ſeconde ſection, art. V, il eſt dit:

» Le ſénat choiſira ſon préſident, nommera ſes officiers, réglera ſes formes de procéder, s'ajournera lui-même, mais pas plus de deux jours chaque fois: il fera cour de juſtice avec pleine autorité pour entendre & décider toutes accuſations de crimes d'Etat, ſans pouvoir prononcer que la deſtitution de l'office & l'incapacité de poſſéder aucune charge d'honneur, de confiance ou de profit; mais en vertu d'une plainte, ceux ainſi jugés pourront être condamnés aux punitions conformes aux loix devant les tribunaux ordinaires: il faut ſeize membres pour lui donner ſon activité.

Pour être repréſentant, il faut poſſéder une franche-tenue de 100 livres ſterlings. Pour être électeur il ne faut qu'une franche-tenue de 3 liv. ſterl. de revenus, ou un bien de la valeur de 60 liv. ſterl. mais nous obſerverons ici que les colonies varient ſur la quotité du bien des électeurs & des éligibles pour le ſénat, les repréſentans, les conſeillers du gouverneur, &c. La chambre des repréſentans ſera la grande cour des enquêtes, & toutes les accuſations de crime d'Etat faites par elle ſeront entendues & décidées par le ſénat.

» Tout les bills d'argent, art. VII, troiſieme ſection, prendront naiſſance dans la chambre des repréſentans; mais le ſénat pourra y propoſer des changemens, ou y concourir avec des changemens, comme ſur les autres bills.

» Art. X. Aucun des repréſentans ne pourra être arrêté, ni tenu de donner caution pour une action civile durant ſon voyage pour ſe

rendre à la chambre, ou à ſon retour, ou pendant qu'il ſiégera ».

Quelques colonies n'ont pas jugé à propos d'étendre ſi loin les privileges des repréſentans, ſans doute crainte d'abus : celles où ils en jouiſſent, les ont également accordés au gouverneur, aux membres du conſeil & du ſénat, avec pouvoir de punir ſelon la loi les infracteurs ou auteurs de tous les autres délits contre leur perſonne.

Le gouverneur, titré d'Excellence, eſt annuellement élu par le peuple. Si un ſujet a la pluralité des voix, il eſt proclamé par les deux chambres ; ſi les voix ont été partagées, la chambre des repréſentans en élit deux parmi ceux qui ont eu le plus de ſuffrages, ou parmi les ballotés, le ſénat en élit un au ſcrutin, & il eſt déclaré gouverneur ; il faut lire dans le recueil ſes droits, qui, comme nous l'avons déja obſervé, ne ſont pas exactement les mêmes dans toutes les colonies où il eſt établi.

» Le membres de ſon conſeil, au nombre de neuf, ſans compter ſon lieutenant, & qui doivent toujours être cinq pour donner de l'activité à ſes réſolutions, ſont élus par la chambre des repréſentans & le ſénat réunis, parmi les ſujets nommés par les villes ou diſtricts, & s'il n'y en avoit pas neuf qui acceptaſſent cette charge, les ſuſdits électeurs compléteroient le nombre des ſujets pris dans l'univerſalité du peuple (1) & le nombre des ſé-

(1) On obſerve avec raiſon que cette clauſe eſt un peu obſcure : ſi ces ſujets ſont choiſis dans l'univerſalité du peuple, on ne comprend pas comment ils laiſſent des places

nateurs qui resteroient après ce choix composeroient le sénat pour l'année. Les places des sujets ainsi choisis dans le sénat & qui auront accepté la place dans le conseil, resteront vacantes dans le sénat (1).

Quant au pouvoir judiciaire, nous inviterons encore à voir dans le Chapitre III où il en est traité, la maniere dont il est distribué. Nous observerons seulement ici que toutes les causes de mariages, de divorce & de provisions alimentaires, tous les appels des juges vérificateurs, des testamens, seront entendus & décidés par les gouverneur & conseil, jusqu'à ce que la législature ait fait par une loi d'autres dispositions sur ces matieres, & que ce n'est pas là le seul point sur lequel les législatures des colonies aient encore à statuer par de nouvelles loix.

Après l'énumération des articles les plus essentiels de la constitution américaine, il convient de parler de ceux qui ont quelque nouveauté ou différence dans leurs dispositions. L'Etat de New-York nous en donne un sujet remarquable, dans le XXXVIIe. article.

„ Attendu la grande importance dont il est pour cet Etat, y dit-on, que la paix & l'amitié avec les Indiens y soient dans tous les tems soutenues & maintenues, & attendu que les fraudes trop souvent pratiquées envers lesdits Indiens dans les contrats faits pour leur terres, ont en plusieurs occasions produit des mécon-

(1) vacantes dans le sénat pour cela; il semble qu'il faudroit que ces sujets eussent été tirés du sénat. Peut-être s'est-il glissé quelque négligence dans la traduction. L'original nous manque pour la rectifier.

tentemens

tentemens & des animosités dangereuses, il est ordonné qu'aucuns achats ou contrats pour vente de terres faits depuis le 14 Octobre de l'an de notre Seigneur 1775, ou qui pourront l'être par la suite, desdits Indiens, ou avec eux dans les limites de cet Etat, ne seront obligatoires pour lesdits Indiens ni réputés valables, à moins qu'ils n'aient été faits sous l'autorité & avec le consentement de la législature de cet Etat ».

Dans le XVII art. de la constitution de l'Etat de New-Jersey, la convention abolit un usage bien digne de l'être : « les choses qui pourront occasionner accidentellement la mort de quelqu'un ne seront plus désormais réputés acquises à Dieu, (1) & ne seront plus confisquées sous aucun prétexte à raison de ce malheur ».

L'Etat de Pensylvanie nous paroît avoir fait une disposition bien sage dans l'article XXXVI de la constitution.

« Comme, pour conserver son indépendance, tout homme libre, (s'il n'a pas un bien suffisant,) doit avoir quelque profession ou quelque métier, faire quelque commerce ou tenir quelque ferme qui puissent le faire subsister honnêtement, il ne peut y avoir ni nécessité, ni utilité d'établir des emplois lucratifs dont les effets ordinaires sont dans ceux qui

(1) Autrefois en Angleterre l'épée dont on s'étoit servi pour tuer un homme, le chariot qui l'avoit écrasé, toute chose en général qui avoit contribué à la mort de quelqu'un étoit confisquée au profit de l'église : à la réformation, les seigneurs se sont emparés de ce droit qui s'exerce encore dans la Grande-Bretagne : ils auroient mieux fait de l'abolir.

les poſſédent ou qui y aſpirent une dépendance & une ſervitude indigne d'hommes libres, & dans le peuple des querrelles, des factions, la corruption & le déſordre ; mais ſi un homme eſt appellé au ſervice public au préjudice de ſes propres affaires, il a un droit à un dédommagement raiſonnable. Toutes les fois que, par l'augmentation des émolumens ou par quelque autre cauſe, un emploi deviendra aſſez lucratif pour émouvoir le deſir & attirer la demande de pluſieurs perſonnes, le corps légiſlatif aura ſoin d'en diminuer le profit ».

Les autres Etats Américains ont penſé ſans doute que les corps auxquels les différens pouvoirs étoient confiés ſe ſurveilleroient mutuellement aſſez pour ne point laiſſer craindre d'abus. La république de Philadelphie a été plus loin : elle leur a établi des cenſeurs qui examinent leur adminiſtration.

» Afin, dit-elle, (Art. 47.) que la liberté de cette république puiſſe être à jamais inviolablement conſervée, le ſecond mardi d'Octobre de l'année 1783, & le ſecond mardi d'Octobre dans chaque ſeptieme année après celle-là, il ſera choiſi par les hommes libres, dans chaque ville & comté de cet Etat, reſpectivement deux perſonnes pour chaque ville & comté. Ces différens membres formeront un corps, appellé le Conſeil des cenſeurs, qui s'aſſemblera le ſecond lundi du mois de Novembre qui ſuivra leur élection. La majorité des membres de ce conſeil formera dans tous les cas un nombre ſuffiſant pour décider, excepté s'il étoit queſtion de convoquer une aſſemblée extraordinaire ; pour ce cas ſeulement, il faudra que les deux

tiers de la totalité des membres élus y consentent. Le devoir de ce conseil sera d'examiner si la constitution a été conservée dans toutes ses parties sans la moindre altération, & si les corps chargés de la puissance législatrice & exécutrice ont rempli leurs fonctions, comme gardiens du peuple, ou s'ils se sont arrogés & s'ils ont exercé d'autres ou plus grands pouvoirs que ceux qui sont donnés par la constitution. Ils devront aussi examiner si les taxes publiques ont été imposées & levées justement dans toutes les parties de la république, quel a été l'emploi des fonds publics & si les loix ont été bien & duement exécutées, &c. «

La Caroline-Septentrionale a exécuté dans son gouvernement ce que le parti de l'opposition demande depuis long-temps au parlement d'Angleterre, & ce qu'il n'obtiendra vraisemblablement jamais, que tous les fournisseurs, publicains &c. ne puissent pas en même-tems être représentans du peuple dont ils sont les sang-sues.

» Aucun officier de troupes réglées ou de marine au service & à la paie, soit des Etats-Unis, soit de cet Etat, soit de tout autre, dit la constitution (art. 27.) & aucun traitant ou agent pour les fournitures de vivres ou d'habillemens à des troupes réglées ou à une marine quelconque, ne pourront avoir place ni dans le sénat, ni dans la chambre des communes, ni dans le conseil d'Etat, & ne seront éligibles pour aucune de ces places; & tout membre du sénat de la chambre des communes & du conseil d'Etat qui seroit nommé à quelque emploi de cette nature & qui l'accep-

teroit, feroit pour cela ſeul vaquer ſa place ».

Dans les treize colonies les eccléſiaſtiques, de quelque dénomination que ce puiſſe être, ne peuvent entrer dans aucun des conſeils de la légiſlature. Les colonies n'ont pas été ſi ſéveres envers les citoyens chargés de l'adminiſtration de la juſtice; elles ont laiſſé aux grands juges, aux juges de paix, &c. l'entrée de ces aſſemblées. Il eſt évident que, pénétrés de la grandeur & de l'étendue, de l'importance & de la ſainteté des fonctions des miniſtres de la religion, ils ont cru qu'il falloit qu'ils s'y livraſſent tout entiers; que les emplois civils ne pouvoient leur cauſer que des diſtractions nuiſibles, & n'étoient pas compatibles avec les exercices de piété & de charité, avec le zèle toujours actif du miniſtere.

Le ſeconde ſection du Chap. V, des conſtitutions de l'Etat de Maſſachuſet eſt uniquement conſacrée à aſſurer le progrès des ſciences en honorant en elles les ſavans qui les cultivent. Qu'il eſt beau, qu'il eſt intéreſſant de voir un peuple ſe conſoler du fléau de la guerre, de la perte de ſes biens, de ſes parens & de ſes amis, dans le ſein de la philoſophie ſe perſuader que les ſciences ſont la baſe la plus ſolide du gouvernement, & s'occuper autant de leurs progrès que de ſa propre défenſe. La crainte de nous répéter ſur ce que nous avons déjà dit à ce ſujet Chapitre XII, p. 243, nous diſpenſe d'en dire plus. Ecoutons les légiſlateurs mêmes: leur zèle ſe manifeſte aſſez dans ces paroles.

» Comme il eſt néceſſaire que la ſageſſe & les connoiſſances ſoient ainſi que la vertu, gé-

néralement répandues parmi le peuple pour la conſervation de ſes droits & de la liberté ; & comme il faut pour cela répandre les moyens & les avantages de l'éducation dans les différentes parties du pays, & parmi les différens ordres du peuple, il ſera du devoir de la légiſlature & des magiſtrats, dans tous les tems futurs de cette république, de chérir les intérêts des lettres, des ſciences & de toutes les inſtitutions qui peuvent contribuer à leurs progrès, ſpécialement l'univerſité de Cambridge, les écoles publiques, & les écoles de grammaire des différentes villes ; d'encourager les ſociétés particulieres & les inſtitutions publiques, les récompenſes & les immunités pour les progrès de l'agriculture, des arts, des ſciences, du commerce, du négoce, des manufactures & de l'hiſtoire naturelle du pays ; de maintenir & d'inculquer parmi le peuple les principes d'humanité & de bienveillance générales, de la charité publique & particuliere, de l'induſtrie & de la frugalité, de l'honnêteté & de l'exactitude dans les procédés, de la ſincérité, de toutes les affections ſociales & de tous les ſentimens généreux *.

Cet expoſé ſuffit pour donner une idée générale de la ſageſſe qui a préſidé à la rédaction de ce code immortel. Quoique la prudence paroiſſe n'avoir oublié aucune précaution pour aſſurer le bonheur & la liberté à ces nouveaux républicains, les légiſlateurs ont préſumé avec raiſon qu'il pourroit ſe gliſſer par la ſuite quelque abus dans le gouvernement, & dans ce doute ils ont chargé les légiſlatures ſubſéquentes de réformer leur propre ouvrage, de faire

des loix nouvelles, toutes les fois que les circonſtances, l'intérêt du peuple & le bien public l'exigeroient. Les liaiſons de l'Amérique avec les puiſſances de l'Europe ne peuvent manquer d'influer ſur la légiſlation de la premiere & la rendre dépendante des événemens politiques ou moraux, & ſur-tout des connoiſſances & des opinions. Mais dans ce ſiecle éclairé les loix de l'Amérique n'ont point à ſouffrir comme les nôtres de l'impreſſion qui leur reſtent encore des tems anciens & barbares.

CHAPITRE XXVII.

Conduite du général Washington envers les officiers & les ſoldats de ſon armée.

SI la vraie gloire & le vrai mérite ne ſont point à l'abri de la calomnie, il n'eſt pas étonnant que le général Washington ſe ſoit vu dans la néceſſité de la repouſſer en ſe défendant avec les traits de la vertu. Auſſi ſes ennemis, vaincus par la vérité de ſes aſſertions, par la pureté de ſes ſentimens envers la patrie, ſe ſont-ils vus contraints de l'admirer & de reſter dans le ſilence.

Quelques eſprits gagnés par de mauvais patriotes, exciterent à la fin de 1782 une fermentation dans l'armée qui auroit pu avoir les ſuites les plus dangereuſes, ſi le général n'y eût porté un prompt remede. En voici l'origine, les détails & le réſultat.

Au mois de Décembre 1782, l'armée prit

la réſolution de s'adreſſer au congrès relativement à pluſieurs griefs devenus preſqu'inſupportables. On adreſſa un mémoire, qui fut arrêté par un commité de l'armée. Les demandes ſe réduiſoient aux points ſuivans.

1°. Paie du préſent. 2°. Régler les arrérages du paſſé, & donner ſûreté pour ce qui étoit dû. 3°. Changement de la demi-paie accordée par différentes réſolutions du congrès, pour un équivalent en gros. 4°. Régler le compte du *deficit* dans les rations & les dédommagemens. 5°. Régler le compte du *deficit* dans les habillemens & les dédommagemens.

Le major-général M. Dougal & deux officiers de l'état-major furent nommés pour préſenter ce mémoire au congrès, & faire leur rapport à l'armée de leur diligence à cet effet. Après deux mois de vaines pourſuites, on reçut une lettre des commiſſaires qui informoient l'armée qu'on n'avoit encore décidé rien d'important à cet égard.

Alors parut l'invitation ſuivante :

» On prie les officiers-généraux & l'état-major de s'aſſembler mardi prochain à dix heures aux bâtimens publics; on eſpere que chaque compagnie y enverra un officier, & qu'il y aura une repréſentation convenable de l'état-major. L'objet de cette aſſemblée eſt de prendre en conſidération les dernieres lettres reçues de nos commiſſaires à préſent à Philadelphie, & quelles meſures on doit prendre pour obtenir la juſtice qu'ils ſemblent avoir ſollicitée en vain «.

Premiere adreſſe aux officiers de l'armée.

MESSIEURS,

» Un ſoldat que l'intérêt & l'affection attachent fortement à vous, qui a ſouffert cruellement par le paſſé, & qui n'eſpere pas pour l'avenir une meilleure fortune que la vôtre, vous demande la permiſſion de s'adreſſer à vous. La vieilleſſe & le rang ont des droits pour donner des conſeils, quoiqu'il n'ait pour lui ni l'âge ni les dignités, il ſe flatte que le langage de la ſincérité, de l'expérience dont il va faire uſage, ne ſera pas indigne de votre attention. Comme la plupart d'entre vous, il aima la vie privée & la quitta avec regret; il la quitta avec la réſolution d'y rentrer, lorſque la dure néceſſité qui lui mettoit les armes à la main, n'exiſteroit plus. Alors les ennemis de ſa patrie, les eſclaves du pouvoir, & les ſoutiens mercenaires de l'injuſtice n'avoient pas été forcés d'abandonner leurs funeſtes projets, & de reconnoître que les Américains étoient auſſi terribles ſur le champ de bataille que ſoumis dans leurs remontrances. C'eſt avec cette perſpective qu'il a long-tems partagé vos fatigues, qu'avec vous il s'eſt jetté dans le danger. Il a ſenti la main glaciale de la pauvreté, ſans murmure; il a vu ſe développer l'inſolence de l'homme opulent ſans donner un ſoupir. Long-tems aſſez foible pour ſacrifier ſes deſirs & ſa réſolution à l'opinion, il a juſqu'à ces derniers tems cru dans la juſtice de ſon pays. Il eſpéroit que, lorſque les nuages de l'adverſité ſeroient diſſipés, lorſque le premier rayon de la paix luiroit & feroit eſpérer de plus beaux jours, la froideur & la ſévérité

du gouvernement se relâcheroient; que la reconnoissance surpassant la justice verseroit ses bienfaits sur ces hommes dont les bras vigoureux avoient soutenu l'Etat dans son passage périlleux, de la servitude menaçante, à une indépendance reconnue. Mais la confiance a ses limites comme la modération, & il est un terme qu'on ne peut passer sans que l'une dégénere en crédulité, & l'autre en lâcheté. Telle est votre situation, mes amis: amenés à ce point délicat, un pas de plus vous perdroit à jamais. Etre tranquille & indifférent, lorsque les injustices s'accumulent & pesent sur nos têtes, seroit plus que foiblesse. Se borner à des supplications, sans développer de mâles efforts, seroit dégrader votre caractere & montrer à l'univers que vous méritiez bien ces chaînes que vous venez de rompre. Pour parer à ces maux, considérons le point où nous sommes, & de-là portons nos regards sur la foule d'expédiens qui s'offriront à nous.

» Après sept ans de combats & de peines, l'objet qui vous arma, vient de vous être accordé. Alors mes amis, votre courage qui eut tant à souffrir, déploya toute son activité. Il a conduit à la paix les Etats-Unis de l'Amérique au travers d'une guerre douteuse & sanglante. Il l'a fait asseoir sur le trône de l'indépendance, & le calme renaît pour le bonheur. — De qui? Est-ce d'une patrie qui vous accorde la douceur de rentrer dans vos foyers, en versant sur votre retraite les larmes de la reconnoissance, en l'accompagnant du sourire de l'admiration? Est-ce d'une patrie qui brûle de partager avec vous cette indépendance que lui

donne votre valeur, & ces richeſſes achetées au prix de votre ſang ? N'eſt-ce pas plutôt d'un pays ingrat, qui foule aux pieds vos droits, dédaigne vos cris, inſulte à vos miſereres ? N'avez-vous pas plus d'une fois fait connoître au congrès vos deſirs, vos beſoins ? Ces beſoins, ces deſirs que la gratitude & l'honnêteté devoient prévenir & non pas éluder ? N'avez-vous pas derniérement dans le langage ſoumis d'un mémoire, demandé de ſa juſtice ce que vous ne pouviez plus eſpérer de ſa faveur ? Qu'elle a été ſa réponſe ? Que la lettre qui ſera demain le ſujet des réflexions de l'aſſemblée réponde ici.

» Si tel eſt votre traitement, lorſque les armes que vous portez ſont encore néceſſaires pour la défenſe de l'Amérique, qu'avez-vous à attendre de la paix, lorſque vos cris s'affoibliront & que la ſéparation anéantira votre force, votre influence ? Lorſque ces épées, les inſtrumens & les compagnons de votre gloire, vous ſeront enlevées, qu'il ne vous reſtera d'autres marques de vos travaux, d'autres diſtinctions de vos ſervices, que les bleſſures, les infirmités, les cicatrices ? Pouvez-vous conſentir à être les ſeules victimes dans cette révolution, & en vous retirant du champ de bataille, à vieillir dans la pauvreté, la miſere, le mépris ? Pouvez-vous conſentir à croupir dans la fange de la dépendance, & à devoir à la pitié les miſérables reſtes de votre vie qui a été juſqu'ici employée au chemin de l'honneur ? Si vous le pouvez : — allez, emportez avec vous les railleries des Toris, & les dédains des Whigs, le ridicule, & ce qui eſt pire, la pitié de l'univers. Allez mourir accablés par la faim,

& que vos noms périſſent dans l'oubli. Mais ſi votre courage ſe révolte à cette idée ; ſi vous avez aſſez de ſens pour pénétrer les deſſeins de la tyrannie, quelque maſque qu'elle prenne ; ſi vous avez aſſez de fermeté pour les combattre ; ſi vous avez appris à mettre une diſtinction entre le deſſein & la cauſe, entre les hommes & les principes ; éveillez-vous, quittez votre léthargie, ouvrez les yeux ſur votre ſituation, & réparez vous-mêmes les outrages que vous avez ſoufferts. Si vous laiſſez échapper ce moment, c'en eſt fait de vous pour toujours ; tout effort ſera inutile ; vos menaces ſeront auſſi vaines que vos ſupplications actuelles.

» Je vous conſeille donc de déterminer d'une maniere poſitive, & ce que vous pouvez ſupporter, & ce que vous voulez ſouffrir. Si votre réſolution eſt en raiſon de vos maux, n'invoquez plus la juſtice, mais éveillez les craintes du gouvernement. Laiſſez le ton mielleux des mémoires, prenez-en un plus élevé, plus convenable ; qu'il ſoit décent, mais vif, mais animé, mais déterminé, & défiez-vous des hommes qui vous inſinueroient d'avoir plus de modération & plus de patience. Que deux ou trois d'entre vous, de ceux qui ſentent auſſi vivement qu'ils écrivent, dreſſent une derniere remontrance, car je ne voudrois pas qu'on lui donnât l'épithete trop adoucie & malheureuſe de mémoire. Là qu'on rappelle dans un langage qui ne vous déshonore point par ſa dureté, mais qui ne vous trahiſſe point par ſes craintes, ce que le congrès a promis, ce qu'il a fait ; qu'on y rappelle avec quelle patience, pendant quel

intervalle, vous avez ſouffert; le peu que vous avez demandé, & combien peu de vos demandes ont été accordées! Là, dites-leur que, quoique vous ayez été les premiers à vous précipiter dans le danger, quoique vous deſiriez d'en ſortir les derniers, quoique le déſeſpoir ne puiſſe jamais vous entraîner à un parti déshonorant, il peut cependant vous entraîner hors du champ de bataille. Dites-leur qu'une bleſſure ſouvent irritée, & jamais entiérement guérie, peut enfin devenir incurable, & que la plus légere preuve d'indignité du congrès peut à préſent avoir le terrible effet de la mort, & vous ſéparer à jamais; que dans les événemens politiques l'armée peut avoir ſon alternative; s'ils veulent la paix, dites-leur que rien ne vous ſéparera de vos armes que le tombeau. S'ils veulent la guerre, dites-leur que recherchant les auſpices de votre illuſtre chef & l'invitant à vous commander toujours, vous vous retirerez dans quelque pays inhabité, que là vous ſourirez à votre tour, & que vous les raillerez, lorſque leurs craintes ſeront excitées par de nouveaux dangers. Qu'on repréſente encore au congrès que s'il accede au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il ſe rendra plus reſpectable; que tant que la guerre continuera, vous ſuivrez ſes drapeaux; que lorſqu'elle ceſſera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée, que vous y donnerez à l'univers de nouveaux ſujets d'étonnement & d'admiration, le ſpectacle d'une armée victorieuſe de ſes ennemis, victorieuſe d'elle-même. «

Il parut à cette occaſion un ordre général, conçu de la maniere ſuivante.

Du Quartier-Général le 11 *Mars* 1783.

„ Le commandant en chef ayant appris qu'il devoit ſe faire une aſſemblée générale des officiers de l'armée aujourd'hui même aux nouveaux bâtiments, à l'occaſion de billets d'invitation répandus hier par des perſonnes inconnues, imagine que, quoiqu'il ſoit bien perſuadé que les officiers ne feront aucune attention à une invitation auſſi irréguliere, cependant ſon devoir, la réputation & le véritable intérêt de l'armée, exigent qu'il déſaprouve une pareille conduite : en même-tems il prie les officiers-généraux de l'état-major, avec un officier de chaque compagnie & un nombre ſuffiſant de repréſentans, de s'aſſembler à midi, ſamedi prochain, aux nouveaux bâtiments, pour entendre le rapport du commité de l'armée nommé près du congrès. Après une mûre délibération on arrêtera les meſures les plus convenables pour obtenir l'objet important en queſtion. L'officier le plus ancien préſidera, & rapportera le réſultat de leur délibération au commandant en chef. „

Conformément à l'ordre général du 11 Mars les officiers de l'armée Américaine s'étant aſſemblés, Son Exc. le commandant en chef ouvrit la ſéance par l'adreſſe ſuivante ſur l'objet de cette aſſemblée, laquelle fut avec d'autres papiers ſoumiſe à la conſidération de l'aſſemblée, qui fut préſidée par l'honorable major-général Gates, comme le plus ancien officier préſent.

MESSIEURS,

„ On a tenté par une invitation anonyme,

de vous rassembler ici : je laisse à juger à l'armée combien un pareil procédé contrarieroit tout-à-la-fois les regles de la propriété, de l'ordre & de la discipline. Cette invitation a été accompagnée d'une autre production anonyme, plutôt adressée à la sensibilité, aux passions, qu'à la raison & au jugement. L'auteur de cette piece mérite sans doute des éloges pour la beauté de sa plume : je desirerois qu'à cette qualité il joignît la droiture du cœur ; car ne peut-on pas lui reprocher d'avoir élevé des soupçons injustes & malicieux sur l'ame honnête qui vous porteroit à la modération ? Chacun est-il obligé de voir comme l'auteur lui-même, de penser comme lui ? Et devient-on coupable dès que l'on voit, dès que l'on sent autrement ? Voilà pourtant ce qu'il tente de nous persuader. Il avoit en vue un autre plan sans doute que celui de la pacification, plan que ne caractérisent pas la candeur, la libéralité du sentiment, l'amour de la justice & de son pays. Il avoit raison d'insinuer les plus affreux soupçons pour effectuer le plus noir projet. Que cette adresse soit faite avec beaucoup d'artifice ; qu'elle ait pour objet des desseins insidieux, sur-tout de faire naître dans les esprits l'idée d'une injustice préméditée dans la conduite du congrès, & d'exciter les ressentimens qui doivent infailliblement découler d'une pareille idée ; que le moteur de ce plan, quel qu'il soit, ait eu le dessein de tirer avantage des passions, lorsqu'elles sont encore excitées par le souvenir des calamités passées, lorsqu'il n'y a pas assez de tems pour les laisser refroidir & remplacer par la réflexion, qui seule peut donner de la di-

gnité & de la ſtabilité aux meſures, ce ſont des vérités dont la lecture ſeule de cette adreſſe peut convaincre l'eſprit.

„ J'ai donc jugé, Meſſieurs, qu'il étoit de mon devoir de vous obſerver, de vous montrer par quels principes je m'oppoſois à l'aſſemblée prématurée, irréguliere, propoſée pour mardi dernier, de vous prouver l'inclination que j'avois à ſaiſir toutes les occaſions où, ſans bleſſer l'honneur & la dignité de l'armée, elle pouvoit faire connoître au congrès ſes ſouffrances. Si ma conduite juſqu'à préſent ne vous a pas convaincu que j'ai été un ami fidele de l'armée, ma déclaration dans ce moment ſeroit inutile & ſans effet. Mais comme j'ai été le premier à embraſſer ouvertement la défenſe de ma patrie; comme je ne vous ai jamais quittés que lorſque mon devoir public m'éloignoit de vous; comme j'ai été le compagnon conſtant & le témoin de vos détreſſes, & que je n'ai pas été des derniers à reſſentir & reconnoître votre mérite; comme j'ai toujours conſidéré ma réputation militaire comme inſéparablement liée avec celle de l'armée, que mon cœur s'eſt conſtamment ouvert à la joie quand j'entendois chanter ſes louanges, que je ſentois tout le feu de l'indignation quand la bouche de la calomnie oſoit s'élever contre elle, on ne ſuppoſera pas ſans doute que je ſois indifférent pour ſes intérêts, lorſque nous touchons au terme de la guerre: mais comment doit-on opérer le bien de l'armée? La maniere eſt ſimple, dit l'anonyme, dans le cas de guerre, retirons-nous dans un pays inhabité, formons-y des établiſſemens, & laiſſons notre ingrate patrie ſe dé-

fendre elle-même. Mais qui défendrons-nous ? Nos femmes, nos enfans, nos fermes & nos propriétés, que nous aurons laissés derriere nous ? Ou dans cet état d'hostilité prendrons-nous avec nous les premiers (car on ne peut emporter les autres,) pour périr dans les déserts par la faim, le froid, le manque de toute espece de provisions ? Dans le cas de la paix, continue l'anonyme, ne quittez point vos épées, que vous n'ayez obtenu une pleine & ample justice. Cette effrayante alternative, ou d'abandonner notre patrie dans son malheur, ou de tourner nos armes contre elle, à moins que le congrès n'accede à nos demandes, ne doit-elle pas révolter l'humanité, le patriotisme ? Bon Dieu ! qu'elle a pu être l'idée de l'auteur en prêchant de pareilles mesures ? Peut-il être l'ami de l'armée ? L'ami de son pays ? Ou plutôt n'en est-il pas un insidieux ennemi ? Ne seroit-ce pas quelque émissaire parti de New-York, qui s'étant glissé dans notre camp concerteroit la ruine de cet Etat, en semant la division entre les pouvoirs civil & militaire de ce continent ? Et quel cas fait-il donc de notre intelligence, en nous proposant des expédiens impraticables par leur nature dans l'un ou dans l'autre cas ? Ici, Messieurs, je dois tirer le rideau, parce qu'il seroit aussi imprudent en moi de détailler les raisons qui fondent mon opinion, qu'insultant pour vous, si je croyois que vous en eussiez besoin. Un seul moment de réflexion convaincra tout homme dégagé de prévention, de l'impossibilité physique d'exécuter l'un ou l'autre projet. Peut-être paroîtra-t-il peu convenable que je me sois étendu si longuement dans cette

adresse

adreſſe ſur une production anonyme, mais la maniere avec laquelle elle a été répandue dans l'armée, l'effet qu'on en eſpéroit & d'autres circonſtances juſtifieront amplement mes obſervations ſur le funeſte objet de cet écrit.

» Relativement à l'avis donné par l'auteur à l'armée, de ſuſpecter l'homme qui leur recommandera la modération & la patience, je le mépriſe, comme doit faire tout homme qui aime cette liberté & cette juſtice pour laquelle nous combattons; car ſi de pareils préjugés doivent nous empêcher de propoſer nos ſentimens ſur une matiere auſſi importante, nous devons donc mettre à l'écart la raiſon; la liberté de penſer, de parler, n'exiſte plus pour nous. Muets, & dans une aveugle crédulité, nous devons nous laiſſer conduire au carnage comme des ſtupides troupeaux. Je ne puis, dans ma propre opinion, que j'ai de grandes raiſons de croire être celle du congrès, conclure cette adreſſe ſans vous donner la pleine aſſurance, que ce corps honorable a la plus haute eſtime & reconnoiſſance pour les ſervices de l'armée, qu'il connoît ſes calamités paſſées, qu'il ſe promet de lui rendre juſtice, de l'en dédommager, que ſes efforts pour découvrir & établir des fonds à cet effet ont été infatigables, & continueront juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſurés.

» Mais il en eſt ici comme de tous les corps où la variété des intérêts cauſe une variété d'opinions; les délibérations ſont lentes. Mais eſt-ce une raiſon d'ôter notre confiance, de perdre tout eſpoir? & ſous ce prétexte d'adopter un parti qui terniroit à jamais la gloire que nous avons acquiſe & flétriroit une armée ſi

célebre jusqu'à présent par sa constance & son patriotisme ? Et pourquoi cela ? Pour nous faire accorder plutôt l'objet que nous réclamons. Certainement nous nous en éloignerions d'avantage. Quant à moi, guidé par des principes de gratitude, de véracité, de justice, de reconnoissance pour la confiance dont vous m'avez honoré, par le souvenir de l'appui que vous m'avez prêté, de l'obéissance prompte que j'ai trouvée en vous dans toutes les vicissitudes de la fortune, enfin par l'affection sincere qui m'attache à une armée que j'ai eu l'honneur de commander si long-temps, je me crois obligé de vous déclarer publiquement & d'une maniere solemnelle, que pour faire accorder de justes dédommagemens à vos fatigues, à vos périls passés, que pour faire réussir vos desirs, autant qu'ils pourront se concilier avec mon devoir, le serment fait à l'Etat, l'autorité qu'il m'a confiée, je me dévoue entiérement à vous, & que vous pourrez librement tout exiger de votre commandant.

» Tandis que je vous donne ces assurances, & que je garantis moi-même d'une maniere non équivoque de déployer tout ce qu'on me croit de talens & d'expérience en votre faveur, permettez-moi de vous conjurer, Messieurs, de ne prendre aucun parti qui, envisagé par l'œil froid de la raison, pourroit diminuer cette dignité & flétrir cette gloire que vous avez si bien conservées jusqu'à présent. Qu'il me soit permis de vous prier de mettre la plus grande confiance dans la justice de votre patrie, dans les bonnes dispositions du congrès. Croyez qu'avant votre licenciement, il fera liquider tous

vos comptes, comme il a été arrêté dans les réſolutions publiées, il y a deux jours, & qu'il adoptera les moyens les plus efficaces pour vous rendre juſtice & vous récompenſer de vos ſervices longs & méritoires. Enfin, qu'il me ſoit permis de vous conjurer au nom de notre commune patrie, des droits ſacrés de l'humanité, de cet honneur ſacré que vous révérez, au nom, ce nom ſi cher de l'Amérique, de témoigner la plus grande horreur pour l'homme qui brûle de renverſer ſous de ſpécieux prétextes la liberté de votre pays, & qui peut par une ruſe infâme ouvrir la porte à une guerre civile, & innonder ce pays de torrens de ſang. En prenant cette réſolution, en agiſſant ainſi, vous obtiendrez ſûrement l'objet de vos démarches; vous détruirez les projets inſidieux de nos ennemis, qui, de la force ouverte, [illegible]dent à des artifices ſecrets. Vous donnerez une preuve de plus de ce patriotiſme ſans exemple, & de ce courage ſi patient, ſi ſupérieur au fardeau des maux les plus accablans. Et par la dignité de votre conduite, vous forcerez votre poſtérité à dire, lorſqu'elle célébrera cet évenement ſi glorieux de l'humanité: ſi ce modele n'eût pas exiſté, l'univers n'auroit jamais vu juſqu'à quel degré de perfection l'eſprit humain peut monter ».

Signé, G. WASHINGTON.

Son excellence s'étant retirée, en conſéquence d'une motion faite par le général Knox, & ſecondée par le brigadier-général Putman, on réſolut :

Qu'on feroit parvenir au général en chef,

de la part des officiers de l'armée, des remerciemens unanimes de ſon excellente adreſſe, & de qu'il a bien voulu leur communiquer; & qu'on l'aſſuroit en leur nom de la réciprocité de leur attachement le plus ſincere.

L'Adreſſe de l'armée, au congrès le rapport du commité de l'armée, & la réſolution du congrès du 27 Janvier, ayant été lues.

En conſéquence d'une motion du général Putman, ſecondée par le général Hand, on vota:

De former un commité pour dreſſer immédiatement une inſtruction de l'affaire ſur laquelle l'aſſemblée avoit à délibérer, & pour la rapporter dans une demi-heure. De compoſer ce commité d'un général, d'un officier-général, & d'un capitaine. Enfin on choiſit pour cet effet, le général Knox, le col. Brooks & le cap. Howard.

Le commité ayant fait ſon rapport, & l'aſſemblée l'ayant pleinement examiné, on déclara unanimement: » qu'au commencement de la guerre actuelle, les officiers de l'armée Américaine s'étoient engagés au ſervice de leur patrie, par l'amour le plus pur & l'attachement le plus inviolable aux droits & aux libertés de la nature humaine, motifs qui exiſtent encore chez eux dans le degré le plus éminent, & qu'il n'eſt ni malheur ni péril qui puiſſent les porter à ſouiller la réputation & la gloire qu'ils ont acquiſes au prix de leur ſang & de huit années de loyaux & fideles ſervices. « On déclara avec la même unanimité, » que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du congrès & de la patrie, & étoit pleinement convaincue que les repré-

sentans de l'Amérique ne licencieroient, ni ne disperseroient l'armée, sans avoir liquidé les comptes, donné des assurances suffisantes pour les reliquats, & assigné des fonds suffisans pour le payement. Et que les officiers s'attendent, que les retraites ou un équivalent seront efficacement compris dans cet arrangement «. On résolut encore unanimement, » de prier son exc. le commandant en chef d'écrire à son exc. le président du congrès, de lui demander instamment la décision la plus prompte de la part de cet honorable corps, auprès duquel elle étoit actuellement sollicitée par un commité de l'armée. Ce parti, soit que nous ayons la paix, soit que nous continuions la guerre, étant le plus propre à faire naître la tranquillité dans les esprits des gens de guerre, & à prévenir l'effet des funestes desseins de ceux qui cherchent à semer la discorde entre les pouvoirs civil & militaire de Etats-Unis «.

On ajouta : » que les officiers des armées Américaines avoient vu avec horreur, & rejetté avec mépris, les infâme propositions contenues dans le derniere adresse anonyme aux officiers de l'armée ; & que tous avoient regardé avec indignation les efforts secrets de quelques inconnus pour assembler les officiers, d'une maniere capable de subvertir toute discipline & de détruire le bon ordre «. Enfin, » qu'on feroit au nom de l'armée au commité qui avoit présenté au congrès la derniere adresse, des remerciemens de la sagesse & de la prudence avec lesquelles il avoit conduit les affaires, que copie des réflexions & déclarations de ce jour seroit adressée par le président de l'as-

ſemblée au major M. Dougal, & qu'il ſeroit requis de continuer ſes ſollicitations près du congrès juſqu'à ce qu'il eût accompli ſa miſſion «.

Après quoi l'aſſemblée ſe ſépara.

HORATIO GATES, major-général, préſident.

Réſolution que le congrès prit relativement au payement des troupes américaines.

Réſolu, que le commandant en chef ſera prévenu d'accorder des congés aux officiers ſans commiſſion & ſoldats au ſervice des Etats-Unis, enrôlés pour ſervir dans le cours de cette guerre, & qui doivent être licenciés à la concluſion du traité de paix définitif, enſemble avec un nombre proportionné d'officiers en grade, & que le ſecretaire de la guerre & le commandant en chef prendront les meſures les plus convenables pour faire conduire ces troupes à leurs demeures reſpectives, de maniere à les ſatisfaire & à ne pas nuire aux provinces par leſquelles elles paſſent, & que les hommes ainſi licenciés pourront prendre leurs armes avec eux.

Publié par ordre du congrès.

Signé, CH. THOMSON, ſecrétaire.

A la promulgation de cette réſolution, l'adreſſe ſuivante fut préſentée au commandant en chef.

MONSIEUR,

» Il eſt difficile de vous exprimer le regret que nous ſentons d'être obligés de ſolliciter de

nouveau l'appui de votre excellence. Après la douleur que fait naître en nous la perſpective de notre miſere, eſt celle qui s'éleve dans nos ames de la connoiſſance que nous avons de vos inquiétudes ſur le ſort des hommes qui ont été les compagnons de vos exploits, & qui vous ont conſtamment ſuivi au travers de toutes les viciſſitudes de la guerre. La néceſſité ſeule pouvoit donc nous engager à vous faire des repréſentations qui vous affligeront ſans doute.

» Votre exc. a une connoiſſance ſi intime de l'état actuel de l'armée, qu'il eſt inutile de vous le peindre. Vous avez été le témoin au milieu de nos ſouffrances d'une guerre unique par ſon origine, ſans exemple dans ſes circonſtances; vous l'êtes encore du fardeau que nous ſupportons, par le beſoin de cette proviſion, à laquelle nos ſervices perpétuels nous donnoient des droits. Ayant derniérement exprimé nos ſentimens ſur ce qui étoit dû à notre poſition, ayant cru d'après l'aſſurance de votre exc. que nos comptes ſeroient liquidés, le montant aſſuré que l'on feroit des fonds pour le payement, avant de nous licencier, ayant vu avec plaiſir l'approbation que le congrès donnoit à nos demandes; c'eſt avec un mélange d'étonnement & de chagrin que nous apprenons la derniere réſolution du congrès, qui ordonne de congédier les ſoldats & les officiers, ſans avoir terminé aucun de ces objets importans: & pour mettre le comble à nos maux, ils ſont obligés de quitter l'armée ſans avoir aucune reſſource pour payer les dettes que le ſervice entraîne, pour gratifier ceux qui les ont ſervis

pour ſoutenir leurs familles, & les dédommager d'une ſi longue abſence. Expoſés aux inſultes du dernier valet de l'armée, être arrêtés par un Shérif, privés de la facilité d'aider nos familles, ſans aucune preuve qu'il nous ſoit dû quelque choſe pour notre ſervice, & conſéquemment ſans la moindre eſpérance d'obtenir crédit pour une ſubſiſtance momentanée juſqu'au moment où nous puiſſions gagner de l'argent, quelle reſſource avons-nous? Nous prenons la liberté de le demander à votre exc.; nous ſommes bien perſuadés de l'efficacité des derniers efforts qu'elle fera en notre faveur. Nous appellons donc à votre exc., de la maniere la plus ſolemnelle, l'horreur de l'oppreſſion & de l'injuſtice qui nous a mis les armes à la main, le ſouvenir de nos communs périls, & de ces événemens ſurprenans qui nous rendent la liberté, & que nos forces réunies ont produits, nous autoriſent à ſolliciter votre ſecours, & à vous demander que l'ordre du 2 courant, fondé ſur l'acte du congrès du 26 Mai dernier, puiſſe être ſuſpendu, de façon que nul officier, ni ſoldat ne ſoit obligé de recevoir ſon congé, avant que cette honorable compagnie ſoit informée par l'état miſérable où cette réſolution va nous plonger. Nous eſpérons que votre exc. engagera le congrès, & que d'après les principes de la juſtice commune elle inſiſtera ſur ce qu'aucun officier ou ſoldat ne ſoit forcé de quitter le camp, juſqu'à ce que la liquidation des comptes ſoit effectuée, que les balances ſoient arrêtées, que l'on ait expédié des certificats pour les ſommes dues, renfermant la commutation de la demi-

paye pour les officiers, & la gratification de 20 dollars pour les soldats, jusqu'à ce qu'enfin on accorde à chacun une somme d'argent suffisante pour le transporter du camp à ses foyers.

Nous croyons que cette patrie, au service de laquelle nous nous sommes dévoués, ne regardera jamais avec indifférence les hommes qui ont si essentiellement contribué à reffermir sa liberté, ses propriétés, son empire. Au nom des généraux & des officiers, commandant le régiment & les corps en cantonnement sur la riviere d'Hudson ».

J'ai l'honneur, &c.

5 *Juin* 1783. W. HEATH, major-gén., préſid.

Le général qui s'étoit engagé envers l'armée à lui procurer une satisfaction sur ses justes demandes, fit cette réponse.

Du Quartier-général le 6 Juin.

MONSIEUR,

» Avant que je puisse répondre à l'adresse des généraux & officiers, commandant les corps & régimens de cette armée, je les prie d'être persuadés de ma reconnoissance pour la confiance qu'ils veulent bien mettre en moi; je les prie de croire que comme personne ne connoît mieux que moi les services rendus par eux, personne aussi n'est plus touché de leur situation présente, & ne desire plus vivement d'adoucir ou d'éloigner leurs maux. Il seroit peut-être inutile de détailler ici tout ce que j'ai

fait encore pour remplir cet objet important. Il eſt ſuffiſant d'obſerver que je ne déſeſpere pas du ſuccès; car je ſuis parfaitement convaincu que les Etats ne peuvent pas, ſans ſe précipiter dans une banqueroute nationale, ſans ruiner leur crédit, refuſer d'accéder aux réquiſitions du congrès. Il faut l'avouer, il a fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour obtenir une juſtice complette en faveur de l'armée. Son grand objet, dans le moment préſent, étoit, par une réduction de dépenſe, de mettre l'intendant-général des finances à portée de faire un payement de trois mois à l'armée, jugé comme indiſpenſable & néceſſaire. Pour expliquer davantage ce point, permettez-moi d'inſérer ici l'extrait d'une lettre du ſurintendant, du 29 du mois paſſé. Il y a plus d'un mois que le commité a conféré avec moi ſur cet objet; je lui ai dit que l'on ne pouvoit faire à l'armée aucun payement que par le moyen d'un papier d'anticipation, & même qu'il ne pouvoit être fait ſi l'on ne réduiſoit immédiatement & conſidérablement nos dépenſes. Nos dépenſes ont cependant été continuées, lorſque nos revenus ſe ſont diminuées, les Etats étant très-lents dans leurs remiſes. Il en réſulte que je ne puis faire de payement dans la maniere que j'avois propoſée. Les billets auroient été payables à deux, quatre & ſix mois de date; à préſent ils ne peuvent l'être qu'à ſix mois, & encore faut-il ſur-le-champ retrancher les dépenſes. Je ferai expédier de pareils billets pour la paye de trois mois, & je vous conjure, Monſieur, d'employer toute votre influence ſur les Etats, afin qu'ils ſoient compris dans la liſte de mes autres en-

gagemens qui doivent être remplis par le taxe.

J'ai expédié, il y a trois jours, un exprès pour preſſer l'envoi de ces billets. Dans cet Etat des choſes, je n'ai pas beſoin d'ajouter que la dépenſe de chaque jour pour l'entretien de l'armée, augmentera l'incapacité où eſt le congrès de s'acquitter au moins de tres-long-tems.

Quoique les officiers de l'armée connoiſſent bien ma ſituation officielle, & ſachent que je ſuis le ſerviteur du public, & que je ne puis me diſpenſer d'exécuter les ordres qu'il eſt de mon devoir de remplir, cependant comme les congés, en matiere de ſervice, ſont plutôt affaire d'indulgence que de force; comme le congrès eſt dans les meilleures diſpoſitions pour l'armée; comme les deux principaux articles de plainte ſeront dans peu de tems arrêtés au gré de l'armée, juſqu'à ce que le bon plaiſir du congrès ſoit connu, je n'héſite pas à me rendre à vos deſirs, ſous la réſerve ſeulement que les ſoldats, qui préféreront avoir leur congé ſur-le-champ, ſeront conduits par détachement par un nombre d'officiers ſuffiſant. La néceſſité de cette précaution ſe préſente à tous les yeux; je n'ai pas beſoin d'y inſiſter. Quant aux officiers en grade & particuliers, qui par les circonſtances ne ſouhaitent pas prendre leur congé, ils donneront leurs noms à leurs commandans reſpectifs, afin que ſur le rapport de l'adjudant-général, on licencie un nombre égal d'hommes engagés pour trois ans, ce qui épargnera au public la dépenſe qu'on veut ſauver. J'eſpere que les billets ne tarderont pas à arriver, & que le réglement des comptes ſera terminé par les tréſo-

riers dans peu de jours. En même-tems j'aurai l'honneur d'expoſer au congrès les ſentimens des officiers & des généraux. Il ſont exprimés d'une maniere ſi décente, ſi honnête, & ſi attendriſſante, que je ne doute point qu'ils ne ſoient bien accueillis. J'ai l'honneur d'être, &c. «

Signé, G. WASHINGTON.

Les deux lettres précédentes furent envoyées à Son Excellence le préſident du congrès, avec la ſuivante.

Du Quartier-général, NEW-BURCH, *7 Juin.*

» J'ai l'honneur de joindre à votre exc. la copie d'une adreſſe, qui m'a été faite par les généraux & officiers, commandant l'armée, avec ma réponſe. Ces pieces vous feront voir les conſéquences malheureuſes de l'exécution de la réſolution du 26 Mai. Les deux ſujets de plainte principale de l'armée ſont 1°. le délai du payement du trimeſtre, & 2°. le défaut du réglement des comptes. Je me ſuis cru autoriſé à l'aſſurer que le congrès y feroit une attention particuliere, & j'ai fait quelques changemens relatifs aux congés. Le ſecrétaire de la guerre vous en expliquera les raiſons & la néceſſité. Tandis que je conſidere comme un tribut dû à la Juſtice de vanter ici la conduite modérée de toute l'armée, & particuliérement l'eſprit de docilité & l'ordre avec lequel les officiers ſe ſont prêtés pour le commandement des bataillons qui doivent ſervir pendant trois ans, permettez-moi de vous rappeller leurs

anciennes souffrances & leurs services, & de les recommander aux bonnes dispositions du congrès ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, G. WASHINGTON.

PROCLAMATION *dans le camp Américain.*

La ratification des articles de paix étant arrivée au camp de l'armée Américaine, la joie fut universelle, & le soldat, fatigué d'une guerre longue & pénible, éprouva dans ce moment tout ce que le repos & la douce consolation d'avoir bien mérité de la patrie pouvoit inspirer : le lendemain 16 Avril, le général fit la proclamation suivante :

» Le commandant en chef ordonne que la cessation des hostilités entre les Etats-Unis de l'Amérique & le roi de la Grande-Bretagne, soit proclamée publiquement demain à midi au nouveau bâtiment, & que la proclamation qui sera communiquée par la présente, soit lue demain au soir à la tête de chaque régiment & corps de l'armée ; après quoi, les chapelains, avec les diverses brigades, rendront des actions de grace au Dieu tout-puissant, pour toutes ses miséricordes, particuliérement pour avoir enchaîné la fureur des hommes à sa gloire & fait cesser la rage de la guerre parmi les nations. Quoique la proclamation dont il s'agit se borne à interdire les hostilités & non à annoncer la paix générale, ce doit cependant être une satisfaction bien raisonnable & bien pure pour toutes les ames bien veillantes, que l'épo-

que qui met fin à une conteſtation longue & douteuſe, arrête l'effuſion du ſang humain, ouvre une perſpective plus brillante, &, ſemblable à une autre étoile du matin, promette l'aſpect d'un jour plus éclatant que celui qui, juſqu'à préſent, a éclairé l'hémiſphere occidental. Dans un jour ſi heureux qui eſt le meſſager de la paix, un jour qui couronne une guerre de huit années, il y auroit de la noirceur à ne pas ſe réjouir; ce ſeroit inſenſibilité que de ne pas prendre part à la joie générale.

» Le commandant en chef, bien loin de tâcher d'étouffer les ſentimens de joie dans ſon propre cœur, préſente ſes félicitations les plus cordiales à cette occaſion à tous les officiers de toute dénomination, à toutes les troupes des Etats-Unis en général; & particuliérement à ces hommes braves & fermes qui avoient réſolus de défendre les droits de leur pays envahi, tant que la guerre continueroit. Car, voilà ceux qui doivent être conſidérés comme l'honneur & l'orgueil de l'armée américaine, & qui, couronnés de lauriers bien acquis, peuvent quitter bientôt les champs de la gloire pour les bocages paiſibles de la vie civile. Quand le commandant en chef ſe rappelle la variété preſque infinie des ſcenes par leſquelles nous avons paſſé avec un plaiſir mêlé d'étonnement & de gratitude, lorſqu'il contemple avec raviſſement la perſpective qui s'offre à nous, il ne peut s'empêcher de déſirer que tous les braves gens, de quelque condition qu'ils puiſſent être, qui ont eu part aux fatigues & aux dangers pour opérer cette glorieuſe révolution, pour délivrer des millions du joug de l'oppreſſion, & pour

jetter les fondemens d'un grand empire, ſoient pénétrés de l'idée convenable du rôle auguſte qu'ils ont été appellés à jouer ſous les auſpices de la Providence, ſur le théâtre des affaires humaines; car heureux, trois fois heureux, ſeront dorénavant nommés ceux qui ont contribué en quelque maniere, qui ont rempli l'emploi même le plus mince dans la conſtruction de ce coloſſe étonnant de liberté & d'empire ſur la vaſte baſe de l'indépendance; qui ont donné du ſecours pour défendre les droits de la nature humaine & pour établir un aſyle aux pauvres & aux opprimés de toutes les nations & de toutes les religions. La tâche glorieuſe pour laquelle nous avons volé aux armes étant remplie, les libertés de notre pays étant pleinement reconnues & ſolidement établies par la faveur du ciel ſur la pureté de notre cauſe & ſur les efforts honnêtes d'un peuple foible, déterminé à être libre, contre une nation puiſſante prête à l'opprimer; & la réputation de ceux qui ont perſévéré à travers tous les excès de fatigue, de ſouffrance & de danger, étant immortaliſée par la glorieuſe dénomination d'armée patriotique; il ne reſte plus à préſent aux acteurs de cette ſcene mémorable, que de conſerver un caractere conſéquent & inaltérable juſqu'au dernier acte, afin de terminer ce drame avec applaudiſſement, & de ſe retirer du théâtre militaire avec les mêmes ſuffrages des anges & des hommes qui ont couronné toutes leurs actions vertueuſes. Pour cet effet on ne tolérera aucun déſordre, aucun excès. Tous les ſoldats prudens & bien intentionnés doivent ſe rappeller qu'il doit leur être abſolument néceſſaire d'attendre avec pa-

tience que la paix ſoit déclarée, ou que le congrès ait pu prendre les meſures néceſſaires pour la ſûreté des magaſins publics, &c. Auſſi-tôt que ces arrangemens ſeront faits, le général ne tardera pas à décharger, avec toutes les marques de diſtinction & d'honneur, tous ceux qui ſe ſont enrôlés pour la guerre, qui dès-lors auront fidélement rempli leurs engagemens avec le public. Le général s'eſt déjà intéreſſé en leur faveur; & il penſe qu'il n'a pas beſoin de répéter l'aſſurance de ſes diſpoſitions à leur être utile dans cette occaſion, comme dans toute autre convenable. Dans le même-tems, il eſt réſolu qu'aucune négligence ou deſordre militaire ne reſte impuni, tant qu'il retiendra le commandement de l'armée. L'adjudant-général aura telles parties détachées pour l'aſſiſter à faire les préparatifs de réjouiſſances publiques que le chef-ingénieur jugera propres avec l'armée; & le quartier-maître-général fera ſans délai imprimer tel nombre de licenciemens qui ſera néceſſaire pour tous ceux qui étoient arrêtés pour la guerre : il aura la bonté de s'adreſſer au quartier-général. Une ration extraordinaire de liqueur ſera diſtribuée à chaque homme demain pour boire.

» Paix & bonheur perpétuels aux Etats-Unis de l'Amérique ! *Signé*, G. WASHINGTON.

Egalement propre à briller dans le cabinet comme dans les camps, Washington répand dans ſes écrits une nobleſſe, une énergie que l'éloquence du cœur inſpire. Nous venons de voir avec quelle ſagacité, avec quelle candeur, il diſcute les ſujets les plus délicats; nous allons l'admirer

l'admirer encore plus dans sa modestie (1). Des hommes esclaves de la jalousie & vendus aux ennemis de la patrie, ne rougirent point de répandre, à l'époque des divisions qui régnoient dans l'armée, » que les troupes aux ordres du » général n'ayant point encore été licenciées, » il en étoit résulté beaucoup de jalousie entre » lui & le congrès, vu qu'on craignoit quelque » chose qu'il n'étoit pas encore prudent de dire » jusqu'à présent. « Cette insinuation injuste ne pouvoit paroître qu'invraisemblable à ceux qui ont observé d'un œil attentif & impartial la conduite de cet illustre guerrier pendant toute la guerre. Aussi respectable par les vertus de l'homme juste, & aussi estimable par les qualités du citoyen vraiment patriote, que distingué par les talens militaires, le grand homme

Washington calomnié.

(1) Il est rare que l'enthousiasme n'aille au-delà de la vérité. Un auteur qui entend célébrer de toutes parts le héros dont il veut parler, s'enflamme pour lui; son imagination s'exalte & ne sait plus s'arrêter. L'écrivain mercenaire, ou seulement prévenu, induiroit la postérité en erreur, si la postérité pouvoit se laisser prévenir; mais heureusement elle juge avec sang-froid; elle distingue la basse flatterie de l'écrivain mercenaire, des justes hommages de l'historien honnête, & sait mettre à leurs places les hommes célebres & les grands hommes. Je ne me défends point d'enthousiasme pour mon héros; mais il ne m'entraîne point au-delà de ce qui lui est dû. Je ne puis mieux confirmer ce que j'en ai dit qu'en rapportant les mêmes expressions de Son Exc. M. *P. S. van Berckel*, ministre plénipotentiaire de L.L. H.H. P.P. près le congrès, ce citoyen illustre autant qu'éclairé, dit: » Quand je n'aurois pas reçu de ce général les marques les plus flatteuses de son attachement, je n'en publierois pas moins que tout ce que l'on a dit, & tout ce que l'on peut dire de cet homme célebre, sera toujours au-dessous de l'idée que l'on s'en forme quand on a le bonheur de le voir & de le connoître. « Cet éloge n'est sûrement pas suspect; cependant je ne pense pas qu'on puisse célébrer plus dignement, en aussi peu de mots, le grand homme dont parle M. van Berckel.

qu'on vouloit rendre ſuſpect d'une maniere auſſi indigne, étoit incapable de fonder ſon pouvoir perſonnel ſur les débris de cette liberté qu'il venoit d'aſſurer à ſa patrie au péril de ſa vie & au prix de ſon ſang. Dédaignant conſtamment tous avantages pécuniaires, ſans poſtérité d'ailleurs qu'il pût deſirer d'illuſtrer, eût-il voulu ſouiller le nom immortel qu'il a acquis par le reproche bien mérité de n'avoir travaillé que pour lui-même, en feignant de combattre pour le bien public; eût-il ſacrifié ſa vraie gloire à la vaine ſplendeur d'une dictature perpétuelle? Ceux qui étoient capables de lui ſuppoſer une auſſi baſſe ambition, montroient combien les ſentimens d'un cœur vraiment généreux leur étoient étrangers. Mais M. Washington s'eſt empreſſé de donner la preuve la plus complette de la fauſſeté de leurs inſinuations. Semblable à ces vertueux Romains qui retournoient à la charrue après avoir guidé le vaiſſeau de la république, il déclare vouloir ſe démettre du commandement pour aller bientôt goûter dans la retraite d'une vie privée les douceurs du repos & de ce calme qu'aſſure à l'ame la conſcience d'avoir exactement rempli ſes devoirs; écoutons-le parler lui-même dans cette fameuſe lettre circulaire qu'il adreſſa au général Green.

LETTRE CIRCULAIRE.

Au Quartier-général, Newburg le 18 *Juin* 1783.

Le grand objet pour lequel j'avois l'honneur de gérer un emploi au ſervice de mon pays, étant rempli, je me prépare actuellement à le

réſigner dans les mains du congrès & à retourner à cette retraite domeſtique que je n'ai, comme il eſt bien connu, quitté qu'avec la plus grande répugnance, retraite pour laquelle je n'ai jamais ceſſé de ſoupirer, depuis une longue & pénible abſence, dans laquelle, à l'écart du bruit & des embarras du monde, je puſſe couler le reſte de ma vie dans un état de repos & ſans trouble; mais, avant que je mette cette réſolution à exécution, je penſe qu'il eſt de mon devoir de donner ici mon dernier avis officiel pour vous féliciter ſur les glorieux événemens qu'il a plu au ciel de produire en notre faveur, d'expoſer mes ſentimens ſur quelques objets importans, qui me paroiſſent extrêmement liés avec la tranquillité des Etats-Unis, & de donner ma bénédiction finale à ce pays, au ſervice duquel j'ai conſumé le printems de ma vie, pour le bien duquel j'ai paſſé tant de jours dans l'inquiétude & tant de nuits dans les veilles; & dont le bonheur, m'étant extrêmement cher, formera toujours une partie conſidérable du mien. Pénétré de la plus vive ſenſibilité dans cette agréable occaſion, je demande la permiſſion de m'étendre ſur le ſujet de nos félicitations mutuelles. Quand nous conſidérons la grandeur du prix pour lequel nous avons combattu, la nature incertaine de la querelle, & la maniere avantageuſe dont elle s'eſt terminée, nous avons les plus grandes raiſons poſſibles de gratitude & d'allégreſſe: c'eſt un ſujet qui procurera des charmes infinis à tous les eſprits bienfaiſans & libres, ſoit que l'événement en conſidération ſoit regardé comme la ſource des jouiſſances préſentes, ou la cauſe d'un bonheur futur; & nous

aurons également occaſion de nous féliciter du partage que la Providence nous a aſſigné, ſous quelque point de vue que nous l'enviſagions, naturel, politique ou moral.

Les citoyens de l'Amérique placés dans la poſition la plus digne d'envie, comme les ſeuls ſeigneurs & propriétaires d'une vaſte étendue du continent, contenant tous les ſols & climats du monde, abondant dans toutes les choſes de néceſſité ou d'agrément pour la vie, ſont actuellement, par la derniere pacification ſatisfaiſante, reconnus comme inveſtis d'une liberté, d'une indépendance abſolues. Dès cette époque on doit les conſidérer comme acteurs ſur le théâtre le plus brillant que la Providence ſemble avoir choiſi d'une maniere particuliere, pour le développement de la grandeur & de la félicité humaines : ils ne ſont pas ſeulement environnés de tout ce qui peut contribuer à remplir les jouiſſances privées & domeſtiques ; mais le ciel a couronné toutes ſes autres faveurs, en leur offrant la route la plus facile de bonheur politique, qu'aucune autre nation ait jamais goûtée. Rien ne peut prouver ces obſervations d'une maniere plus frappante, que le ſouvenir de l'heureuſe conjoncture des tems & des circonſtances, ſous leſquels notre république a pris place parmi les nations. Les fondemens de notre empire n'ont pas été poſés dans les ſiecles nébuleux de l'ignorance & de la ſuperſtition ; mais à une époque où les droits du genre humain étoient mieux entendus, & plus clairement déterminés qu'ils ne l'avoient jamais été auparavant. Les recherches de l'eſprit humain ſur la félicité ſociale ont été

portées à une grande étendue ; les tréſors de connoiſſances, acquis par les travaux des philoſophes, des ſages, des légiſlateurs, à travers une longue ſuite d'années, ſont ouverts pour l'uſage public, & leur ſageſſe peut être recueillie avec ſuccès pour l'établiſſement de nos formes de gouvernement. La libre culture des lettres, l'extenſion illimitée du commerce, les progrès perfectionnés des mœurs, l'accroiſſement de la liberté de penſer, & ſur-tout la lumiere pure & bienfaiſante de la révélation ont eu un heureux effet ſur l'amélioration du genre humain & augmenté les douceurs de la ſociété. C'eſt ſous ces auſpices favorables que les Etats-Unis ont acquis l'exiſtence comme nation, & ſi leurs citoyens ne ſont pas parfaitement libres & heureux, le blâme ne pourra tomber que ſur eux.

Telle eſt notre ſituation ; telle eſt notre perſpective. Mais, quoique la coupe du bonheur ſoit à notre portée, quoique la félicité ſoit notre lot, ſi nous ſommes diſpoſés à profiter de l'occaſion, il me paroît cependant que les Etats-Unis ont encore à opter, s'ils veulent devenir reſpectables & heureux, ou mépriſables & malheureux, comme nation ; c'eſt le tems de leur épreuve politique ; c'eſt le moment où les yeux de tout l'Univers ſont tournés ſur nous ; c'eſt le moment d'établir ou de ruiner à jamais notre caractere national ; c'eſt le moment de donner au gouvernement fédératif un ton qui le mette en état de répondre aux objets de ſon inſtitution ; ce moment fatal peut relâcher les nœuds de l'union, détruire le ciment de la confédération, & nous

exposer à devenir le jouet de la politique Européenne qui pourroit soulever un Etat contre un autre, pour empêcher l'accroissement de leur importance & servir ses vues intéressées. Car, d'après le système de politique que les Etats adopteront dans cet instant, ils se soutiendront ou tomberont; & d'après leur affermissement ou leur chûte, il sera à décider si la révolution doit être, après tout, considérée comme un bonheur ou un malheur, non pas seulement pour le tems présent; car notre destin doit entraîner la destinée de millions qui ne sont pas encore nés.

Dans la conviction de l'importance de la crise actuelle, le silence seroit un crime à moi; je tiendrai donc à votre excellence le langage de la liberté & de la sincérité, sans déguisement. Je prévois, cependant, que ceux qui diffèrent avec moi d'opinion, pourront observer que je m'écarte de la ligne de mon poste; & peut-être attribueront-ils à l'orgueil & à l'ostentation ce que je sais n'être que l'effet de l'intention la plus pure; mais la droiture de mon cœur dédaigne ces motifs indignes. Le rôle que j'ai joué jusqu'à présent, la résolution que j'ai formée de ne prendre plus aucune part aux affaires publiques, le desir ardent que j'éprouve & que je continuerai à manifester, de jouir dans la tranquillité d'une vie privée, après toutes les fatigues de la guerre, des douceurs d'un gouvernement sage & libre, convaincront, je m'en flatte, tôt ou tard, mes compatriotes, que je ne pouvais avoir des vues sinistres, en exposant, avec si peu de réserve, les opinions contenues dans cette adresse.

Il y a quatre choſes que je regarde humblement comme eſſentielles au bien-être, & je pourrai haſarder de dire, à l'exiſtence des Etats-Unis comme puiſſance independante. 1°. Une indiſſoluble union des Etats ſous une autorité fédérative; 2°. un reſpect ſacré pour la juſtice publique; 3°. l'acceptation d'un établiſſement de paix convenable; & 4°. parmi les peuples des Etats-Unis l'empire de ces diſpoſitions pacifiques & amicales, qui les engagent à oublier leurs préventions & leur politique locale, pour ſe faire ces conceſſions mutuelles, qui ſont requiſes à la proſpérité générale, & pour ſacrifier, à quelques égards, leurs avantages individuels à l'intérêt de la communauté.

Voilà les colonnes ſur leſquelles l'édifice glorieux de notre indépendance & de notre caractere national doit être ſoutenu. La liberté en eſt la baſe; & quiconque oſeroit en fapper les fondemens ou en bouleverſer l'architecture, ſous quelque prétexte ſpécieux qu'il le tente, mériteroit l'exécration la plus amere, & la punition la plus rigoureuſe qu'un pays outragé pourroit lui infliger.

Je me bornerai à faire ſur les trois premiers articles un petit nombre d'obſervations, laiſſant le dernier au bon eſprit & à la conſidération ſérieuſe de ceux qui y ſont intéreſſés immédiatement.

Quant au premier article, quoiqu'il ne ſoit ni néceſſaire, ni convenable à la place où je ſuis, de faire une recherche particuliere des principes de l'union, & d'élever la grande queſtion, ſi ſouvent agitée, s'il ſeroit expédient & requis que les Etats déféraſſent une portion plus

considérable de pouvoir au congrès, ou non; cependant il est de mon devoir, ainsi que de celui de tout vrai patriote, d'assurer sans réserve, & d'insister sur les propositions suivantes; que si les Etats ne veulent pas permettre au congrès d'exercer ces prérogatives qui lui sont indubitablement dévolues par la constitution, tout doit acheminer rapidement vers l'anarchie & la confusion. Qu'il est indispensable pour le bonheur des Etats en particulier, qu'il y ait quelque part un pouvoir suprême pour régler & diriger les intérêts généraux de la république confédérée, sans quoi l'union ne sauroit être de longue durée. Qu'il y ait de la part de chaque Etat une complaisance fidele & ponctuelle aux dernieres propositions & demandes du congrès, sans quoi les conséquences les plus fatales auront lieu. Que toutes mesures qui tendent à dissoudre l'union, ou contribuent à violer ou affoiblir l'autorité souveraine, doivent être considérées comme ennemies de la liberté & de l'indépendance de l'Amérique, & les auteurs traités comme tels. Et finalement, qu'à moins que le concours des Etats ne nous mette à même de partager les fruits de la révolution & de jouir des avantages essentiels de la société civile sous une forme de gouvernement, aussi libre, aussi pure, aussi heureusement garantie contre les dangers de l'oppression, que celle combinée & adoptée par les articles de la confédération, il y aura sujet de regretter que tant de sang & de trésors aient été répandus pour aucun effet; que tant de maux aient été soufferts sans récompense, & que tant de sacrifices aient été faits en vain. On pour-

roît exposer ici plusieurs autres considérations, pour prouver que sans une entiere adhésion à l'esprit de l'union, nous ne pouvons exister comme puissance indépendante. Il me suffira pour mon objet de mentionner un ou deux points qui me paroissent de la plus grande importance. Ce n'est que dans notre caractere réuni, comme dans un seul empire, qu'on a reconnu notre indépendance, que notre puissance peut être respectée ou notre crédit soutenu parmi les nations étrangeres. Les traités des puissances Européennes avec les Etats-Unis de l'Amérique n'auront aucune validité à la dissolution de cette union. Nous serons abandonnés à-peu-près à l'état de nature; nous pourrons voir par notre propre expérience qu'il y a une progression naturelle de l'extrême de l'anarchie à l'extrême de la tyrannie; & ce pouvoir arbitraire est établi de la maniere la plus facile sur les ruines de la liberté abusée jusqu'à la licence.

Quant au second article qui regarde l'exécution de la justice publique, le congrès, dans sa derniere adresse aux Etats-Unis, a presque épuisé le sujet; il a exposé ses idées si pleinement; il a prouvé l'obligation où sont les Etats de rendre justice complete à tous les créanciers publics, avec tant de dignité & d'énergie, que, dans mon opinion, aucun ami sincere de l'honneur & de l'indépendance de l'Amérique ne peut hésiter un moment sur la convenance de condescendre aux mesures justes & honorables qu'il a proposées. Si ces argumens ne produisent pas la conviction, je ne sache rien qui puisse avoir plus d'influence, spécialement quand nous

nous rappellons que le syſtême auquel on ſe réfere, étant le réſultat de la ſageſſe raſſemblée du continent, doit être regardé, ſinon comme parfait, certainement comme le moins ſujet à des inconvéniens qui puiſſe être imaginé; & que s'il n'eſt pas mis immédiatement à exécution, une banqueroute nationale aura lieu avec toutes ſes conſéquences déplorables, avant qu'il ſoit poſſible de propoſer ou d'adopter quelque autre plan, tant les circonſtances actuelles ſont preſſantes; & telle eſt l'alternative offerte actuellement aux Etats.

L'habileté du pays à décharger les dettes que l'on a contractées pour ſa défenſe eſt au-deſſus du ſoupçon. Je me flatte que la bonne volonté ne manque pas non plus. Le ſentier de notre devoir eſt ouvert devant nous; la probité, après toutes les épreuves, eſt encore la meilleure, la vraie politique. Soyons donc juſtes comme nation; rempliſſons les contrats publics que le congrès a indubitablement eu le droit de faire à l'effet de pourſuivre la guerre avec la même bonne foi croyons-nous en engagés à ſatisfaire à nos engagemens particuliers. Dans le même-tems qu'une attention à remplir de bon cœur notre propre tâche, comme individus & comme membres d'une ſociété, ſoit ſérieuſement inculquée aux citoyens de l'Amérique; alors il renforceront les mains du gouvernement & ſeront heureux ſous ſa protection. Chacun recueillera les fruits de ſes travaux; chacun jouira de ce qu'il aura acquis, ſans moleſtation & ſans danger.

Dans cet Etat de liberté abſolue & de ſécurité parfaite, qui voudroit héſiter de céder une

portion légere de ſa propriété pour maintenir les intérêts communs de la ſociété & aſſurer la protection du gouvernement ? Qui ne ſe rappelle les déclarations faites ſi ſouvent au commencement de la guerre ? Alors nous aurions été complétement ſatisfaits, ſi nous euſſions pu conſerver la moitié de nos poſſeſſions aux dépens du reſte. Quel homme trouveroit-on qui voulût reſter redevable de la défenſe de ſa perſonne & de ſa propriété, aux efforts, à la bravoure & au ſang des autres, ſans faire un effort généreux pour ſatisfaire à la dette de l'honneur & de la gratitude ? Dans quelle partie trouverons-nous un homme ou un corps d'hommes qui ne rougiroit de ſe lever pour propoſer des meſures directement combinées pour dépouiller le ſoldat de ſa ſolde & le créancier public de ſa dette ? Et s'il étoit poſſible qu'il arrivât un pareil exemple d'injuſtice, n'exciteroit-elle pas l'indignation générale ? N'attireroit-elle pas ſur les auteurs de ces meſures la vengeance redoublée du ciel ? Si après tout l'eſprit de déſunion ou un caractere d'obſtination & de perverſité ſe manifeſtoit dans quelqu'un des Etats ; ſi des diſpoſitions auſſi fâcheuſes tendoient à faire échouer tous les heureux effets qu'on pourroit attendre de l'union ; ſi l'on refuſoit de déférer aux demandes de fonds propres à ſatisfaire à l'intérêt annuel des dettes publiques, & ſi ce refus venoit à reſſuſciter toutes les jalouſies & à produire tous ces maux qu'on a ſi heureuſement fait diſparoître, le congrès qui, dans toutes ſes tranſactions, a montré beaucoup de magnanimité & de juſtice, reſtera juſtifié

aux yeux de Dieu & des hommes ! Et l'Etat ſeul qui s'oppoſe à la ſageſſe raſſemblée du continent & qui ſuit des conſeils auſſi erronés & auſſi pernicieux, ſera reſponſable de toutes les conſéquences.

De mon côté, convaincu d'avoir agi, lorſque j'étois ſerviteur du public, de la maniere la plus propre à favoriſer les intérêts réels de mon pays; m'étant en vertu de mes principes fixes, engagé en quelque façon envers l'armée, que la patrie lui rendroit juſtice ample & complette; & ne voulant pas cacher un ſeul trait de ma conduite officielle aux yeux du monde, j'ai jugé convenable de tranſmettre à votre exc. la collection ci-incluſe de papiers, relativement à la demi-paye, & aux tranſports concédés par le congrès aux officiers de l'armée : ces communications feront comprendre clairement mes ſentimens décidés, ainſi que les raiſons perſuaſives qui m'ont engagé de bonne heure à recommander l'acceptation de cette meſure de la maniere la plus ſérieuſe & la plus preſſante. Comme les opérations du congrès, de l'armée & de moi-même, ſont ouvertes à tout le monde, & contiennent dans mon opinion des informations ſuffiſantes pour faire diſparoître le préjugé & les erreurs que quelques-uns peuvent avoir conſervés, je juge qu'il eſt inutile d'en dire davantage, & qu'il eſt juſte d'obſerver que les réſolutions du congrès auxquelles on fait illuſion ; ſont indubitablement & abſolument obligatoires pour les Etats-Unis, comme étant les actes les plus ſolemnels de la confédération ou de la légiſlation.

Quant à l'idée qui, j'en ſuis informé, a

prévalu à quelques égards, que la demi-paye & le transport ne sauroient être envisagés que sous le jour odieux de pension; c'est ce qu'on doit rejetter à jamais. Que la provision soit regardée, comme elle étoit réellement, une compensation raisonnable offerte par le congrès, dans un tems où il n'avoit rien autre à accorder aux officiers de l'armée pour des services à remplir. C'étoit le seul moyen de prévenir un abandon total du service; c'étoit une portion de leur salaire; & l'on peut me permettre d'ajouter, c'étoit le prix de leur sang & de leur indépendance. C'est donc plus qu'une dette commune; c'est une dette d'honneur; on ne sauroit plus la considérer comme une pension, une gratification, ni la retenir jusqu'à ce qu'elle soit bien acquittée.

Quant à la distinction entre les officiers & les soldats, il suffit que l'expérience constante de toutes les nations du monde combinée avec la nôtre, prouve l'utilité & la convenance de cette distinction. Des récompenses proportionnées au secours que le public retire d'eux, sont indubitablement dues à tous ceux qui le servent. A quelques égards les soldats ont eu peut-être une récompense aussi ample pour leurs services, par les primes considérables qu'on leur a accordées, que leurs officiers en recevront dans le transport mentionné; pour les autres, si outre la donation des terres, le payement des arrérages d'habits & de gages, articles sur lesquels toutes les parties qui composent l'armée doivent être sur le même pied; nous faisons entrer dans l'estimation les primes que plusieurs des soldats ont reçues & la gratification de la paye entiere d'une

année qu'on a promiſe à tous; peut-être leur ſituation (toute circonſtance duement conſidérée) ne ſera pas regardée comme moins à envier que celle des officiers. Si toutefois on jugeoit de l'équité d'accorder une récompenſe altérieure, je hazarderai d'aſſurer que perſonne ne goûtera une ſatisfaction plus grande que moi, ſi une exemption de taxes pour un tems limité que l'on a demandée pluſieurs fois, ou quelque autre indemniſation ou immunité étoit accordée aux braves défenſeurs de la cauſe de leur pays: mais ni l'acceptation ni le refus de cette propoſition, n'affectera en aucune maniere ni ne militera contre l'acte du congrès, par lequel il a offert une paye entiere pendant cinq ans, au lieu d'une demi-paye pour la vie qui avoit été promiſe auparavant aux officiers de l'armée. Avant que j'acheve le ſujet de la juſtice publique, je ne puis m'empêcher de faire mention des obligations que doit ce pays à cette claſſe méritante de vétérans, les officiers & ſimples particuliers, qui, ſans être revêtus de commiſſions, ont été déchargés pour inhabileté, en conſéquence de la réſolution du congrès du 23 Avril 1782, avec une penſion annuelle pour la vie: leurs ſouffrances, leur mérite & leurs prétentions particulieres à cette proviſion n'ont beſoin que d'être connus, pour intéreſſer les ſentimens d'humanité en leur faveur: rien qu'un payement ponctuel des conceſſions annuelles qu'on leur a faites, ne peut les délivrer de la miſere la plus compliquée; il n'y auroit pas d'aſpect plus mélancolique & plus déſaſtreux que de voir ceux qui ont répandu leur ſang, ou perdu leurs membres au

ſervice du pays, ſans aſyle, ſans amis, & ſans les moyens d'obtenir aucune des conſolatons ou des choſes néceſſaires à la vie, contraints à mendier leur pain quotidien de porte en porte. Permettez-moi de recommander ceux de cette claſſe qui ſont de votre Etat, à la protection la plus vive de votre exc. & de votre légiſlature. Il n'eſt beſoin que d'ajouter quelques paroles ſur le troiſieme ſujet qui a été propoſé & qui regarde particuliérement la défenſe de la république. Comme il n'eſt guere à douter que le congrès ne recommande un établiſſement de paix convenable pour les Etats-Unis, où l'on donnera l'attention due à l'importance de placer la milice de l'union ſur un pied régulier & reſpectable; ſi tel eſt le cas, je demanderai la liberté d'en expoſer le grand avantage dans les termes les plus forts. La milice du pays doit être conſidérée comme le Palladium de notre ſécurité & le premier reſſort eſſentiel en cas d'hoſtilités: il eſt donc eſſentiel que le même ſyſtême ſe répande dans le tout; que la formation & la diſcipline de la millice du continent ſoit abſolument uniforme; & que la même eſpece d'armes, d'habits, & d'appareil militaire ſoit introduite dans toutes les parties des Etats-Unis. Perſonne, à moins qu'il ne l'ait appris par l'expérience, ne pourra concevoir la difficulté, la dépenſe & la confuſion qui réſultent d'un ſyſtême contraire, ou des arrangemens vagues qui ont prévalu juſqu'ici.

Si, traitant des matieres politiques, on s'eſt étendu plus que de coutume dans cette adreſſe, l'importance & la grandeur des objets en diſcuſſion doivent ſervir d'apologie. Ce n'eſt

cependant ni mon ſouhait ni mon attente que les obſervations précédentes exigent aucune attention, excepté autant qu'elles paroîtront dictées par une bonne intention, conformément aux régles immuables de la juſtice, combinées pour produire un ſyſtême libre de politique & fondées ſur tout ce que l'expérience peut avoir acquis d'une attention exacte & longue aux affaires publiques. Je pourrois ici parler avec plus de confiance d'après mes obſervations actuelles: & ſi ce n'étoit pas groſſir cette lettre déja trop prolixe au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites, je pourrois montrer à tous les eſprits ouverts à la conviction, qu'en moins de tems & avec beaucoup moins de dépenſe que nous n'en avons conſumé la guerre, auroit pu être amenée à la même iſſue heureuſe, ſi les reſſources du continent euſſent été développées convenablement; que les détreſſes & les revers qui ſouvent ſont ſurvenus, ont trop ſouvent réſulté plus d'un manque d'énergie dans le gouvernement continental, que d'un défaut de moyens dans les Etats particuliers: que l'inefficacité des meſures réſultant du manque d'une autorité convenable dans le pouvoir ſuprême, d'une condeſcendance partielle aux réquiſitions du congrès dans quelques-uns des Etats, & d'un manque d'exactitude dans d'autres; ce qui tendant à ralentir le zèle de ceux qui étoient de bonne volonté, à ſervi également à accumuler les dépenſes de la guerre, & à faire échouer les plans les mieux concertés; & que le découragement occaſionné par les difficultés & les embarras compliqués où nos affaires ſe trouvoient plongées par ce moyen, auroient depuis

puis long-tems produit la dissolution de toute autre armée, moins patiente, moins vertueuse & moins persévérante que celle que j'ai eu l'honneur de commander. Mais pendant que je fais mention de ces choses, qui sont des faits notoires, comme des défauts dans notre constitution fédérative, particuliérement pour la poursuite de la guerre, je demande qu'on entende que comme j'ai toujours pris plaisir à reconnoître avec gratitude l'aide & le support que j'ai tirés de toutes les classes de citoyens, ce sera toujours une satisfaction pour moi de rendre justice aux efforts non-pareils des Etats particuliers dans plusieurs occasions intéressantes.

C'est ainsi que j'ai découvert, avec franchise, ce que je desirois avoir fait connoître avant que je rendisse le dépôt public qu'on m'a confié : la tâche est actuellement finie ; je dis actuellement adieu à votre exc. comme magistrat en chef de cet Etat : dans le même-tems je dis un éternel adieu aux offices & à tous les emplois de la vie publique. C'est encore ma seule & derniere requête que votre exc. communique ces sentimens à à votre législature, à la premiere assemblée, & qu'ils soient considérés comme le legs d'un quelqu'un qui a desiré ardemment, dans toutes les occasions, d'être utile à sa patrie, & qui même, à l'ombre de la retraite, ne manquera pas d'implorer la bénédiction divine sur elle. C'est actuellement ma priere la plus ardente que Dieu vous ait, ainsi que l'Etat, sur lequel vous présidez, dans sa sainte protection ; qu'il veuille engager les cœurs des citoyens à

cultiver un eſprit de ſubordination & d'obéiſſance au gouvernement, d'entretenir un amour fraternel l'un pour l'autre pour leurs concitoyens des Etats-Unis en général, & particuliérement pour leurs freres qui ont ſervi dans leurs campagnes; & finalement qu'il ait gracieuſement la bonté de nous diſpoſer tous à rendre juſtice, à aimer la miſéricorde, & à nous conduire avec cette charité, cette humilité & cette diſpoſition pacifique d'eſprit qui caractériſoient le divin auteur de notre ſainte religion, ſans l'imitation de l'exemple duquel nous ne pouvons, dans ces choſes, jamais être nation heureuſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, G. WASHINGTON.

Pour achever nos détails ſur le général Américain, voici les remercîmens publics de la nation, & ceux que le général fit en quittant le commandement pour aller jouir en paix de ſa gloire.

En l'aſſemblée générale le 9 Décembre 1783.

MONSIEUR,

Rentrant du commandement ſuprême des armées des Etats-Unis dans la condition de ſimple particulier, agréez les témoignages de cette gratitude & de ce reſpect, que votre conduite ſans exemple fait naître à juſte titre dans les cœurs d'un peuple libre & heureux. En notre propre nom, *Monſieur*, & au nom

des citoyens de Penſylvanie, que nous repréſentons dans l'aſſemblée générale, nous ſaiſiſſons cette occaſion de tranſmettre à la poſtérité le ſentiment juſte & profond dont nous ſommes pénétrés pour ces talens éminens & ces vertus, qui, ſous l'influence de la divine providence, ont été des inſtrumens ſi ſignalés pour établir la liberté & l'indépendance de ce pays. En même-tems nous ne ſaurions manquer de reconnoître les obligations que nous avons à votre exc. pour le legs ineſtimable que vous avez laiſſé à votre patrie dans votre lettre circulaire. Lorſque votre épée ne fut plus long-tems néceſſaire pour notre défenſe, vous nous avez montré, comment nous devions conſerver, par ſageſſe & par juſtice, cette liberté & cet honneur, que nous avons défendus par la voie des armes, comme notre héritage national.

Puiſſe le ciel épargner long-tems les jours de votre exc. pour le bien de ce pays! & puiſſiez-vous, parmi les douceurs domeſtiques d'une vie privée, avoir le bonheur de voir un empire naiſſant, ſage, juſte & uni! Ce bonheur, nous en ſommes convaincus d'après la connoiſſance que nous avons de votre caractere, ſera la maniere la plus agréable, dont on pourra récompenſer les ſervices fideles & déſintéreſſés que vous avez rendus à ces Etats-Unis, & à l'humanité en général. Rien moins que cela, Monſieur, ne ſauroit vous rendre heureux.

A Son Exc. le général WASHINGTON. *Signé par ordre de la chambre* GEORGE GRAY, *Orateur.*

A cette adreſſe le général *Washington* répondit en ces termes :

A l'honorable Aſſemblée générale de l'Etat de PENSYLVANIE.

MESSIEURS,

Je conſidere l'approbation des repréſentans d'un peuple libre & vertueux comme la récompenſe la plus digne d'envie, qui puiſſe jamais s'accorder à une perſonne revêtue d'un caractere public. Un ſentiment de devoir m'a porté à contribuer tout ce que mon épée ou ma plume pouvoient effectuer pour l'établiſſement de notre liberté & de notre indépendance. Puiſſent les regards propices de l'Etre-Suprême ſur les Etats-Unis les faire profiter de l'heureuſe occaſion & conſerver par ſageſſe & par juſtice cette liberté & cet honneur, qu'ils ont ſi noblement défendus par les armes ! Anticipant d'avance ſur le bonheur croiſſant & le luſtre de cet empire, qui prend ſans ceſſe de nouveaux accroiſſemens, je rentrerai dans la condition d'un ſimple particulier avec un dégré de ſatisfaction qu'on peut plus aiſément concevoir qu'exprimer.

Comme c'eſt ici la derniere fois que j'aurai l'honneur de vous voir, MESSIEURS, dans ma qualité officielle, je ne ſaurois vous dire un

adieu final, sans reconnoître la grande assistance que j'ai souvent tirée de votre Etat, & le plaisir que j'ai reçu en dernier lieu par l'illustre exemple que le corps législatif a donné, en adoptant les recommandations du congrès avec tant de promptitude & d'unanimité. Puissent les représentans & les citoyens de cette république continuer à posséder les mêmes bonnes dispositions; & puissent-ils être aussi heureux dans la jouissance de la paix, qu'il est possible de l'être pour un peuple sage, juste & uni!

A PHILADELPHIE, le 9 Décembre 1783.
Signé, G. WASHINGTON.

Braves Américains, ô vous, que l'amour sacré de la liberté a seul dirigés dans cette célebre révolution, continuez & perfectionnez l'ouvrage que vous avez commencé; imprimez de bonne heure dans le cœur de vos enfans que la servitude est un opprobre, qui avilit & dégrade l'espece humaine. Vous devez l'apothéose aux hommes respectables qui ont combattus & sont morts pour leur pays. Placez leur image dans vos temples, un philosophe du siecle l'a déja dit: que ce soit le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros. Quelle gloire pour vous & quelle joie pour vos descendans de lire un jour avec un saint respect ces noms si précieux, & de se dire: Voilà ceux qui ont brisé les fers du Nouveau-Monde & mérité l'admiration de l'Ancien; ce sont eux qui nous ont

affranchi pour jamais de l'eſclavage ! Votre poſtérité dira comme vous : ſi rien n'eſt plus juſte que de combattre pour la liberté, rien n'eſt plus doux que d'en jouir. Cette révolution de la liberté eſt une leçon pour les deſpotes ; elle les avertit de ne pas compter ſur une trop longue patience des peuples & ſur une éternelle impunité. C'eſt ainſi que l'Etre-Suprême prépare aux oppreſſeurs ces événemens terribles, qui confondent l'orgueil des tyrans, & briſent ſur leurs têtes les temples qu'ils avoient élevés par les mains de l'injuſtice & de la cruauté. L'homme de bien ſe trouve conſolé par ces revers, & ſon ame affaiſſée par la crainte, reprend une nouvelle vie, & un nouveau courage. Telle eſt la ſource de ce vif intérêt qui donne lieu à toutes les guerres de liberté & fait reprendre à l'homme ſa premiere dignité.

Fin du Spectateur Américain.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LA DÉCOUVERTE
DE
L'AMÉRIQUE,
OU
DISCOURS

Sur cette Queſtion, propoſée par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon :

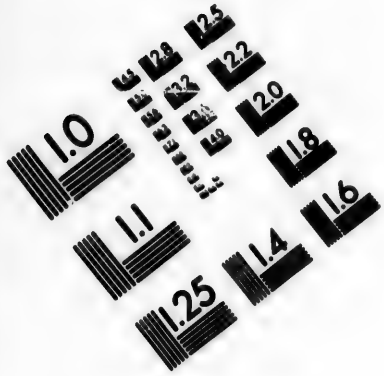
La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuiſible au genre humain ?

S'il en eſt réſulté des biens, quels ſont les moyens de les conſerver & de les accroître ?

Si elle a produit des maux, quels ſont les moyens d'y remédier ?

Par M. JH. MANDRILLON,

Négociant à Amſterdam & Membre de l'Académie de Bourg-en-Breſſe.



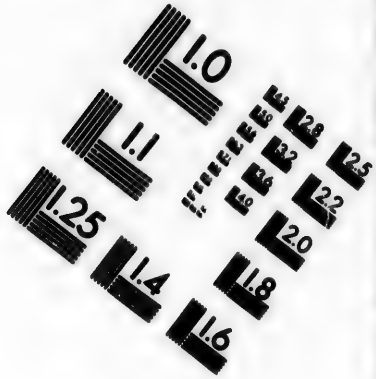
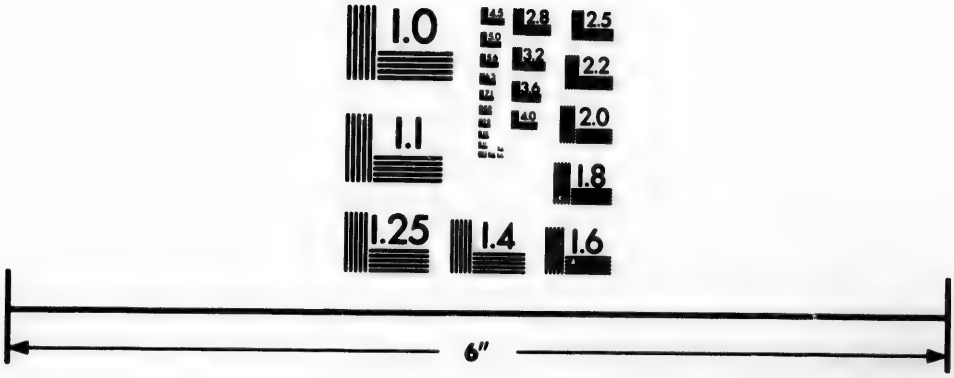


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Venient annis ſæcula ſeris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet & ingens pateat tellus,
Thyphiſque novos detegat orbes,
Neque ſit terris ultima Thule.

SENEC.

PRÉFACE.

Depuis la découverte de l'Amérique on a vu des ſavans de toutes les claſſes & de toutes les nations faire de cet événement important le ſujet de leurs diſcuſſions : mais aucun juſqu'à préſent, ſi l'on en excepte MM. Raynal & Robertſon, ne m'a paru l'avoir conſidéré ſous le vrai point de vue philoſophique.

Cette découverte préſente à l'eſprit une carriere immenſe à parcourir, des obſtacles infinis à ſurmonter. D'un côté, l'aſpect d'un nouveau monde enrichi des productions les plus brillantes de la nature, ſéduit & frappe d'admiration. De l'autre, un peuple nombreux, encore dans ſon enfance par rapport aux progrès du génie, laiſſe entrevoir à l'homme ſenſible tous les devoirs pénibles de la civiliſation. Les biens & les maux, également répandus ſur la terre & continuellement en conflict les uns avec les autres, ne permettent guere à l'homme, qui en eſt le jouet, de montrer quel eſt le réſultat de cette découverte pour les deux hémiſpheres. Le philoſophe, peut être le plus en état d'en faire la recherche, a ſenti toute la difficulté de l'entrepriſe. Content

de propoſer à ſon ſiecle cette queſtion importante & d'en ſoumettre l'examen à une célebre Académie, il veut laiſſer ſans doute à d'autres la gloire du ſuccès. Il y a, je l'avoue, de la témérité dans un homme peu exercé, d'entreprendre cette ſolution; mais comme elle intéreſſe tous les amis de l'humanité, cet intérêt ſeul réclame l'indulgence en faveur de ceux dont les connoiſſances trop bornées n'auront pu percer le nuage qui leur dérobe la vérité.

Incapable de préſenter mes idées dans un ſtyle brillant, je me ſuis contenté de les rendre avec préciſion & ſimplicité. S'il s'en trouve une ſeulement dont il puiſſe réſulter quelque bien, je ſerai aſſez payé de mes recherches & de mon premier eſſai.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuiſible au genre-humain?

S'il en eſt réſulté des biens, quels ſont les moyens de les conſerver & de les accroître?

Si elle a produit des maux, quels ſont les moyens d'y remédier?

Effodiuntur opes, irritamenta malorum.

OVID.

EXAMEN DE CES QUESTIONS.

UNE matiere ſi importante, qui tient ſi fort aux qualités phyſiques & morales des premiers navigateurs qui découvrirent cette partie du monde, & des hommes qui y furent ſucceſſivement envoyés pour y faire obſerver les loix européennes, exige préliminairement le développement des ſections ſuivantes.

1°. Quels ſont les maux que cette découverte a produits ?

2°. Quels ſont les avantages que l'humanité en a retirés ?

3°. Quels ſont les réſultats d'une juſte comparaiſon de ces maux & de ces biens ?

On ſent que dans la ſomme de ces biens & de ces maux, l'on doit faire entrer non-ſeulement les maux paſſés & actuels, mais encore les biens & les maux futurs que cette découverte peut produire. C'eſt d'après ce réſultat qu'on connoîtra les moyens de conſerver le bien & d'obvier au mal.

PREMIERE PARTIE.

AVANT de donner la nomenclature douloureuſe des maux, il n'eſt pas indifférent de rechercher d'abord :

Quel fut le but qu'on ſe propoſa en cherchant à découvrir un nouveau continent ?

Quels moyens l'on prit pour ſoumettre ces peuples & conſerver cette conquête ?

La découverte d'un Nouveau-Monde à l'occident du globe, ſurpaſſe toutes celles que les Portugais peuvent avoir faites dans l'Afrique & même dans les Indes. A l'éclat de ces navigations hardies, Colomb ſentit ſe réveiller en lui le deſir de pénétrer dans cette région inconnue en faiſant route à l'oueſt. Il part, & quand il croit toucher aux Indes, arrive au continent de l'Amérique. Telle au moins pa-

roît avoir été la véritable cauſe de ſon entrepriſe. De tous les événemens, il n'en eſt aucun qui ait excité plus d'étonnement & d'admiration.

Si l'on conſidére l'eſpace que l'Amérique occupe ſur le globe, qu'elle prépare naturellement la connoiſſance de terres encore inconnues (1), on eſt tenté de croire qu'un jour nos neveux, guidés dans l'objet de leurs recherches par l'hiſtoire de nos entrepriſes & par nos lumieres, annonceront enfin à leur ſiecle ce paſſage ſi deſiré de la mer du nord à celle du ſud, ou probablement des terres qui le rendent impoſſible. On ſent d'après ces réflexions ſeules combien cet événement peut devenir néceſſaire & eſſentiel aux peuples de l'Europe.

Le motif principal qui porta les hommes à chercher un Nouveau-Monde, ne paroît pas avoir été celui d'y porter les germes de la félicité, ou d'y aller puiſer les moyens de devenir meilleurs. Si ce principe eût été le mobile des découvertes, on ne ſe ſeroit pas attaché à parcourir ſeulement les côtes, on auroit cherché à pénétrer avec ſoin dans l'intérieur des terres, & l'étude des hommes auroit été l'objet le plus important; mais depuis plus de deux ſiecles & demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique, & qu'ils ont porté le commerce dans la plupart de ſes ports, ils ont trop négligé les recherches utiles dans ces contrées intérieures.

(1) Peut-être un troiſieme monde.

Quoique les miſſionnaires Jéſuites les aient traverſées en pluſieurs endroits de l'eſt à l'oueſt, & qu'il y ait même encore actuellement des voitures réglées qui tranſportent des marchandiſes du Paraguay au Pérou, nos connoiſſances à cet égard ſont toujours très-bornées. Cette ſeule remarque ſuffit pour montrer que l'eſprit de commerce & l'eſpoir du gain ont été les ſeuls motifs de ces voyages. De tout tems, l'avarice & l'ambition ont étouffé l'amour du bien public. Le plus grand nombre de ceux qui par leur influence & leur autorité auroient pu répandre ces heureuſes diſpoſitions, n'y ont pas mis aſſez de prix : c'eſt l'hiſtoire morale de tous les âges & de tous les peuples. En effet, le bonheur de l'humanité, tant vanté, tant prêché dans les ouvrages anciens & modernes, ne ſe préſente encore à nous que comme une ombre qui nous échappe à l'inſtant que nous eſſayons de nous en ſaiſir.

Si l'on excepte Colomb, l'eſprit naturellement inquiet des premiers navigateurs en Amérique, la ſoif brûlante des richeſſes plus encore que de la célébrité, ont toujours été le véhicule puiſſant de leurs tentatives. Ils n'ont conſidéré cette région que comme le centre des plus riches métaux; &, pour s'en rendre maîtres, ils ont fait autant de victimes ou d'ennemis qu'ils y ont trouvé d'habitans. On ne peut diſconvenir que des ſouverains ou des compagnies particulieres ne ſe feroient jamais déterminés à favoriſer, à ſeconder les projets de ces aventuriers, s'ils n'euſſent eſpéré, par l'augmentation de leurs richeſſes ou de leurs poſſeſſions, trouver un ample dédommagement

aux riſques & aux dépenſes qu'exigeoit une pareille entrepriſe. Cette aſſertion paroîtra plus vraiſemblable, ſi l'on réfléchit ſur les prérogatives & les bienfaits dont la cour d'Eſpagne gratifia Colomb ainſi que ſes deſcendans, pour le récompenſer de ſes ſervices & de ſes conquêtes, prérogatives & bienfaits qui n'ont pu être accordés que dans l'eſpérance d'un avantage dont on ſe faiſoit une idée bien plus grande. Il ſuit de ces réflexions préliminaires, que l'amour des richeſſes, joint à l'ambition de devenir plus puiſſant & de commander à des peuples éloignés, pouvoit ſeul déterminer à ces riſques & à ces dépenſes. D'ailleurs, le ſiecle de Colomb n'étant point encore aſſez éclairé pour ſecouer les chaînes du fanatiſme & de la ſuperſtition qui tenoient l'Eſpagne aſſujettie, ç'eût été révolter tous les eſprits de propoſer la découverte d'un Nouveau Monde, uniquement pour porter à des peuples nouveaux les principes d'un bonheur dont on n'avoit pas d'idée, & d'une religion dont on défiguroit le caractere auguſte. Auſſi, Colomb, bien ſupérieur à ſon ſiecle, ne préſenta ſes projets que ſous l'unique point de vue d'enrichir la patrie qu'il venoit d'adopter. Sans cela, comment auroit-il pu triompher des obſtacles des courtiſans, diſſiper les craintes d'Iſabelle, & braver les mépris inſultant de ſes miniſtres? mais il eût l'habileté d'intéreſſer la gloire de l'une en flattant l'ambition des autres. Il eſt même apparent que ſans ces ſages meſures, ce grand homme n'auroit jamais pu mettre ſes vaſtes projets à exécution, & qu'il auroit emporté dans le tombeau ſes connoiſſances & ſes moyens. De tels

obſtacles euſſent peut-être retardé de quelques ſiecles la découverte de l'Amérique : je dis de quelques ſiecles, parce que la nature, avare de ces génies créateurs, n'en offre que très-rarement à l'univers pour opérer ces révolutions qui l'étonnent & l'inſtruiſent. (1)

(1) Sur quelques relations fabuleuſes, on a prétendu que les Phéniciens & les Carthaginois avoient voyagé en Amérique ; mais cette opinion eſt auſſi peu fondée ſur les monumens hiſtoriques que ce qu'on a dit de nos jours des prétendues navigations des Chinois vers les plages du Mexique & du Pérou. A l'époque de 1491 les Chinois n'avoient fait aucun voyage de long cours. Leur ignorance géographique étoit même ſi grande que l'iſle Formoſe qui n'eſt cependant qu'à dix-huit lieues de leurs côtes, leur étoit inconnue : ſans nos miſſionnaires ils n'auroient pas même aujourd'hui la carte de leur empire. On ne ſauroit donc ſans injuſtice diminuer par ces ſuppoſitions la gloire que Colomb mérite à tant de titres. Il n'eſt donc pas apparent que l'Amérique ait été peuplée par les Chinois. Les Péruviens, il eſt vrai, leur reſſemblent en bien des points ; mais comment peut-on croire un moment qu'ils aient fait le traiet immenſe par mer de la Chine au Pérou ? S'il y a un peuple en Europe qui ait effectivement fréquenté quelques côtes de l'Amérique Septentrionale avant Colomb, ce ne peut être que les Iſlandois & les Norwégiens, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir que les uns & les autres n'aient fait avant le XVe ſiecle des établiſſemens au Groënland, regardé aujourd'hui comme une partie du nouveau continent. Mais il en eſt des Groënlandois comme des Kamſchatkadales chez qui les glaces empêchent de voyager fort avant dans les terres & d'avancer beaucoup vers le pole. Ces obſtacles, joint à la dureté continuelle du climat, ſuffiſoient pour rebuter les navigateurs les plus déterminés, qui auroient voulu faire des découvertes. Enfin, de quelque maniere que l'Amérique ait été peuplée, de quelque maniere qu'elle ait pu communiquer dans le principe avec un autre continent, dont peut-être elle fut ſéparée par de violens tremblemens de terre ; de quelqu'ignorance dont on puiſſe accuſer ſes habitans lors de la découverte, il eſt certain que ces peuples méritoient d'être mieux connus & plus épargnés. Quand nos voyageurs ſeront plus occupés du deſir d'étudier & de connoître les hommes que d'amaſſer des richeſſes, ils tenteront des voyages dans l'intérieur de l'Amérique ; peut être y trouveront-ils des peuples nombreux & civiliſés, des royaumes puiſſans, & nos doutes ſeront levés.

Grand

Grand homme! ſi des demeures céleſtes où tes vertus & ton courage ont dû te placer, tu daignes agréer mon foible hommage; Colomb, la juſtice que je te rends ſera pour moi un des devoirs les plus doux! Le ciel en te formant te deſtina à nous ouvrir des routes nouvelles ſur l'Océan: c'étoit ſans doute pour former les liens de fraternité entre les deux mondes! Si tes deſtins euſſent été couronnés par des ſuccès plus heureux, tes deſſeins moins traverſés, & ta vie plus longue, tu nous aurois enſeigné l'art de faire de ces peuples un Nouveau-Monde d'amis; mais tant de gloire ne pouvoit embellir les jours d'un ſeul homme. Tu devins victime de ta confiance & de la baſſe jalouſie des courtiſans; ton ouvrage, continué par des mains moins habiles, au lieu d'être achevé & perfectionné, ne fut plus qu'une opération hériſſée d'obſtacles toujours renaiſſans & accompagnée de maux dont le ſouvenir ſeul attendriroit les cœurs les plus durs & les plus inſenſibles.

Quand la découverte de l'Amérique ſeroit un mal pour l'Europe, nous ne devrions pas moins reſpecter la mémoire de Colomb, parce qu'il n'a jamais terni ſa gloire par des actions indignes d'un grand homme; loin de lui en imputer la cauſe, nous n'en devons accuſer que notre imprudence & notre méchanceté. Si cette découverte eſt un bien, il a de nouveaux droits à nos hommages & à notre reconnoiſſance.

Après avoir montré le but qu'on ſe propoſa dans la découverte d'un nouveau continent, voyons, pour parvenir au développement des

maux qui en réſulterent, quels moyens l'on prit pour ſoumettre ces peuples, & conſerver cette conquête.

Si l'on eût ſuivi le ſyſtême de Colomb, l'on n'auroit employé que les moyens les plus doux ; mais bientôt ſon autorité fut mépriſée ; & l'on ne mit en uſage que ceux dictés par la barbarie, l'inhumanité & la plus inſatiable cupidité. La plus grande partie des peuples indigenes (1) fut exterminée, & l'on réduiſit le reſte à un eſclavage odieux qu'on augmenta par le tranſport des negres.

Chriſtophe Colomb, revêtu des pouvoirs les plus étendus, s'occupa du ſoin de conſerver les terres dont il venoit de prendre poſſeſſion au nom de ſon ſouverain, & d'y faire adopter & chérir les loix de ſon nouveau gouvernement. Semblable à un pere de famille qui veille au bonheur de ſes enfans, ce ſage légiſlateur fit publier divers réglemens aſſignant aux Américains le genre d'occupation à laquelle ils pouvoient être propres. Il ſe portoit ſucceſſivement dans les divers diſtricts pour les encourager au travail ; la douceur fut toujours le moyen dont il ſe ſervit pour ſe faire obéir, & s'il s'en écarta quelquefois, ce fut par un principe d'ordre, de prudence & de juſtice, plutôt que de ſévérité. Les momens de repos étoient employés à cultiver leurs eſprits, à éclairer leurs conſciences dans les voies du ſalut. Pendant le ſéjour de Colomb, les Américains ſu-

(1) Ce ſera toujours de ce peuple indigene dont je voudrai parler dans la ſuite de ce diſcours, ſoit que je me ſerve du terme d'*Américain* ou d'*Indien*.

rent traités avec bonté ; la préſence du chef en impoſoit à ceux qui, moins humains que lui, auroient pu abuſer de leur autorité & de la foibleſſe des Indiens. Tout enfin paroiſſoit promettre à cet illuſtre navigateur l'avenir le plus flatteur & le plus conſolant; heureux d'avoir augmenté les poſſeſſions de ſon maître ſans effuſion de ſang, content des réglemens qu'il avoit faits pour maintenir le bon ordre & l'harmonie la plus heureuſe, il crut pouvoir retourner en Eſpagne pour rendre compte de ſes opérations. On eût dit, quand il partit, qu'il emportoit avec lui tout le bonheur des Américains : ils ſuivoient triſtement des yeux le vaiſſeau qui le portoit ; mais quand la rapidité de ſa courſe le leur eût entiérement dérobé, un ſecret preſſentiment s'empara de leurs eſprits & ſembloit leur annoncer tous les maux. Ce preſſentiment, hélas! n'étoit que trop vrai.

A peine Colomb eût-il quitté l'iſle d'Hayti, que les premiers Eſpagnols qu'il y laiſſa, furent les premiers tyrans qui ſouillerent cette contrée malheureuſe. Toutes les loix humaines furent mépriſées, le deſpotiſme le plus cruel adopté, & l'arrêt de mort prononcé contre tous les Américains.

Séduits par l'appas de l'or, unique but de leurs recherches, les Européens ne virent dans les propriétaires de ce riche métal que des hommes d'autant plus indignes d'en jouir, qu'ils n'en faiſoient d'autre uſage que celui auquel nous deſtinons le cuivre ou le fer. Ces peuples attachoient ſi peu d'importance à cette riche, mais funeſte production, que négligeant de l'aller puiſer dans le grand foyer des mines,

ils ne daignoient ramaſſer que celui que les torrens détachoient de la maſſe & entraînoient après eux dans les plaines. L'Américain, naturellement bon, doux & confiant, quand on n'étouffe pas en lui ces heureuſes qualités, enchanté de prévenir les Européens & de ſatisfaire leur impatiente avidité, s'empreſſa de leur découvrir la ſource de ces tréſors immenſes que la terre recéloit (1). Mais que cette condeſcendance coûta cher à ce peuple! Elle devint le principe & la cauſe de tous leurs malheurs, en même-tems que la décadence de l'Eſpagne. Si les Eſpagnols euſſent mieux connu leurs intérêts, ils ſe ſeroient contentés de former avec les Indiens des liaiſons conformes aux loix de l'humanité, en établiſſant entre eux une dépendance & un avantage réciproque: les échanges des manufactures d'Europe contre l'or & l'argent brut des Indes auroient été utiles & avantageux aux deux

(1) Dans toutes les excurſions des Eſpagnols en Amérique, on les a continuellement vus guidés par le deſir de ſe procurer de l'or. Que l'on réfléchiſſe ſur le courage de Balboa & de ſes compagnons, lorſqu'inſtruits par un Cacique qu'il y avoit un pays peu éloigné du Darien où ils étoient alors, qui produiſoit une quantité immenſe d'or & de perles, ſans être rebutés par les fatigues & les dangers d'une marche longue & pénible, épuiſés, tombant preſque d'inanition, rien ne fut capable de ralentir leur projet, tant la ſoif de l'or leur faiſoit braver toutes les ſouffrances. On eût dit, à les voir aſſis ſur ces mines précieuſes, qu'ils en faiſoient leur ſubſiſtance. Quand la nouvelle de cette découverte parvint en Eſpagne, elle y produiſit une auſſi grande joie que celle qu'on avoit éprouvée lors de la découverte du Nouveau-Monde; la fermentation fut ſi grande dans les eſprits, qu'il s'enſuivit une émigration conſidérable. On vit juſqu'à 1500 gentilshommes abandonner leur patrie pour aller dans un pays où la renommée publioit qu'il n'y avoit qu'à jetter les filets dans la mer pour en retirer de l'or.

nations, & les heureux fruits de cette confiance mutuelle auroient été la ſource & la baſe d'une intimité dont l'Eſpagne auroit tiré les plus brillans avantages. Le ſang des deux nations, au lieu d'arroſer les champs de l'Amérique auroit été épargné, & le Mexique ainſi que le Pérou ſeroient également tombés au pouvoir de l'Eſpagne : quelle différence de gloire & de proſpérité pour cette puiſſance ! Elle auroit vu les rois & les empereurs de ces régions lointaines apporter leurs richeſſes au pied du trône d'Eſpagne ! N'eût-il pas été plus doux, plus avantageux de rendre ces ſouverains tributaires, que de les égorger pour ſatisfaire la plus indigne avidité & la plus cruelle des dominations, que de prétendre régner ſur des terres arroſées de ſang, & ſur des palais réduits en cendres !

Mais, au mépris des loix divines & humaines, les officiers de Colomb braverent la honte dont ils ſe couvroient, & la crainte même des châtimens qu'ils méritoient : malheureuſement perſuadés que les Indiens n'étoient que des hommes avilis & dégradés par la nature entiérement privé des dons les plus ordinaires à la qualité d'hommes, ils ne les regarderent que comme des brutes, & les traiterent comme tels. Le ſoldat, eſclave par ſubordination, & moins éclairé que le chef, devint machinalement l'inſtrument de la barbarie de celui-ci, & fut dupe de ſon propre aveuglement. L'exploitation des mines étant l'unique objet des Européens, on les vit condamner à ce travail de mort ces habitans timides & dociles : privés de la lumiere du jour dans ces gouffres creuſés par l'avarice, ces malheureux Indiens ne révoyoient

le ſoleil que pour ſe montrer mutuellement leurs larmes. Replongés de nouveau dans ces abîmes, ſouvent le pere périſſoit à côté du fils ſans avoir au moins la conſolation qu'il lui fermât les yeux... C'eſt dans ces antres ténébreux que fut enſévelie la plus grande partie des natifs. Qu'on juge de la douleur de ceux qui venoient remplacer les premiers victimes, lorſqu'avant d'arracher l'or des fentes des rochers, ils devoient ou porter les cadavres de leurs proches hors de ces ſoutcrrains infects, ou les fouler aux pieds pour obéir à l'avide impatience des barbares qui ſans ceſſe les harceloient. Bientôt tout le pays devint un déſert. La plupart des habitans préférant la miſere à l'eſclavage, quitterent leurs maiſons, leurs propriétés, pour s'enfuir dans le fond des forêts, dans des montagnes inacceſſibles où la rigueur du climat les rendit ſauvages. Heureux encore de n'être pas arrêtés dans leur fuite, car *Las Caſas* dit qu'il a vu cinq Caciques brûlés pour s'être enfuis avec leurs ſujets.

Tel eſt le tableau de la conduite que tinrent les officiers de Colomb pendant ſon abſence. Le mal étoit déja trop enraciné & la plaie trop profonde, pour que Colomb par ſon retour pût y porter du remede. Cette terre qui peu d'années auparavant avoit été pour lui la récompenſe de ſon courage, de ſes talens & de ſon humanité, cette terre dont le premier aſpect lui fit verſer des larmes de joie, & ſur laquelle enfin il avoit fondé ſes plus belles eſpérances, cette terre dont les habitans lui étoit ſi chers, ne paroît plus à ſes yeux que couverte de morts & de mourans; ce n'eſt plus

qu'un déſert jonché de membres & d'oſſemens épars. Au bruit de ſon retour les Indiens quittent leurs travaux, accourent au rivage & ſemblent en l'abordant lui redemander un pere & un vengeur. Le reſte de ces malheureuſes victimes ne s'offre plus à ſes yeux que comme des ſpectres hideux dont les larmes & l'abattement ſemblent lui reprocher d'avoir oſé franchir les limites que le ciel paroiſſoit n'avoir mis entre eux & lui, que pour en interdire à jamais la communication. Emu, pénétré d'un ſpectacle ſi touchant, Colomb tombe évanoui; rappellé quelques momens après à la vie par l'abondance des pleurs qui ſe font paſſage, il paye à la nature le tribut que lui rend dans la douleur & l'amertume toute ame tendre & compatiſſante. Mais ranimé par ſon courage, il cherche les moyens de réparer ces injuſtices & ces barbaries en faiſant ſévérement punir les coupables.

Tandis qu'il vengeoit ainſi l'innocence opprimée, dont il ſe déclaroit le pere & le protecteur, la baſſe jalouſie, l'envie & la calomnie le peignoient à la cour d'Eſpagne comme un tyran, un ambitieux, un homme indigne des faveurs & des bontés du ſouverain. Bientôt on obtient du prince, ou plutôt on lui arrache les ordres les plus précis de s'en ſaiſir & de le conduire en Eſpagne pour examiner ſa conduite & lui faire ſon procès. En conſéquence, des vils miniſtres ſe tranſportent dans le Nouveau-Monde, & à la honte de l'eſpece humaine, ils oſent charger de fers le mortel dont elle devoit le plus s'honorer. Qu'on ſe repréſente ce grand homme ſi reſpectable &

si digne d'être respecté, Colomb qui méritoit des statues, accusé d'un crime qui n'étoit pas le sien, se voir conduire comme un criminel devant des juges iniques qui connoissoient son innocence! Qu'on se représente cet homme célebre, traîné honteusement devant un souverain qui auroit dû ceindre son front du bandeau royal & l'associer au trône. Mais, sans égard à ses services & ses vertus, il fut traité comme coupable. En récompensant Colomb, la gloire du monarque auroit été aussi grande, aussi méritée que le sera dans tous les siecles celle de ce navigateur à jamais célebre. Cette injustice fut en quelque sorte le préfage fatal de toutes les barbaries dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Je passe sous silence les autres événemens de la vie de Colomb, quelque intéressans qu'ils aient été jusqu'à sa mort, parce que ces détails sont très-connus, & que je n'écris point la vie de ce grand homme. Je me bornerai, sans m'arrêter aux dates, à rapprocher les actions des Européens dans le Nouveau-Monde; car, malgré mes regrets & ma sensibilité, je dois exposer encore certains traits qui mettent un grand poids dans la balance des maux. J'en appelle à vous, Montezuma, Guatimosin, Atahualpa, victimes infortunées des Cortez, des Pizarre & de leurs successeurs.

Les efforts des Caciques, pour se soustraire aux horreurs de la tyrannie & recouvrer leur liberté, occasionnerent de nouvelles scenes de désolation & accélererent l'entier esclavage des Américains. Parcourons les fastes de l'histoire, nous verrons avec douleur, que ni l'esprit de

bienfaiſance & d'humanité, ni le caractere ſacré de la Religion (1), encore moins le deſir d'éclairer l'Amérique, d'en rendre les habitans plus heureux, n'ont dirigé le projet de faire des découvertes. L'or ſeul enchaînoit tous les eſprits & dirigeoit toutes les opérations. *Auri ſacra fames.....!*

Depuis le golfe de la Trinité juſqu'aux extrémités du Mexique la dépopulation fut prompte & conſidérable (1). Les Eſpagnols & les Portugais porterent à l'envi dans ces régions nouvelles avec tous les fléaux qui déſoloient l'Europe, l'exemple de tous les crimes. D'un côté je vois des hommes autant pervers qu'avilis, commander une multitude d'aventu-

(1) Pluſieurs hiſtoriens qu'on ne peut ſoupçonner de vouloir flatter Iſabelle, s'accordent à dire que le principal motif des encouragemens que cette reine donna à l'expédition de Colomb, fut le deſir d'étendre la foi chrétienne, de porter la connoiſſance de la vérité & des conſolations à des peuples privés des lumieres de la religion. Mais l'événement répondit ſi peu à ces intentions chrétiennes que, s'il n'eſt pas permis de révoquer en doute le témoignage de ces hiſtoriens, il faut convenir que les ſouverains ſont rarement obéis quand ils commandent le bien, ſur-tout quand l'ambition & la cupidité étouffent dans les miniſtres de leurs volontés tous les principes de juſtice & d'humanité, & qu'ils peuvent en impoſer à leurs maîtres par de perfides rapports. Auſſi-tôt que le cri des opprimés vient frapper leurs oreilles, les ſouverains doivent penſer qu'ils ſont ſervis par des traîtres. Il eſt de leur devoir & de leur religion de remonter à la ſource du mal. C'eſt alors qu'ils doivent ſévir contre les coupables & n'accorder leur confiance qu'à des hommes integres dont ils ſe ſont aſſurés : s'ils ne veulent ou n'oſent réprimer ces abus, ils n'en ſont pas moins reſponſables à leur ſiecle & à la poſtérité.

(1) Las Caſas dit qu'en parcourant toutes les petites iſles Lucayes il n'y trouva qu'onze habitans, reſte de plus de cinq cents mille; il compte plus de deux millions d'hommes détruits dans Cuba & dans Hiſpagniola & dix millions dans le continent. *Voyez la note page 448.*

riers encore plus pervers & plus vils; des loix de ſang, & des réglemens infâmes autoriſer le vol, le brigandage & la cruauté; d'un autre côté le foible Indien courbé ſous le poids des travaux, ſuccomber à la fatigue & périr ſous les coups de fouets de ſes barbares tyrans. Ici ce ſont des milliers de malheureux que l'on force à excaver les plus hautes montagnes pour en tirer ce métal funeſte, cauſe toujours renaiſſante de déſordre & de diviſion; ce ſont des rochers qui, imprégnés des larmes, des ſueurs & du ſang de ces victimes, ſemblent perdre leur dureté naturelle pour offrir plus promptement à l'œil les richeſſes qu'ils recellent, principe unique de leur malheur & de leur ſervitude. Là c'eſt le rafinement des ſupplices exercés ſur des créatures innocentes, qui déja dévorées à demi par des chiens dreſſés à ces horreurs, ſe voient enſuite mourir à petit feu ſur un bûcher qui leur ſert de ſépulture. Par-tout ce ſont des campagnes fertiles entiérement dévaſtées, des villes réduites en cendres, des citoyens autrefois heureux & paiſiles qui, dénués de ſecours & d'aſyle, perdent leurs droits & leur liberté; des trônes renverſés, des temples profanés, des rois égorgés ſous le diadême, des enfans poignardés ſur le ſein palpitant de leurs meres, des prêtres maſſacrés ou brûlés ſur les autels mêmes qui ſervoient à leurs cultes, à leurs ſacrifices. En un mot, les Européens ſe ſont ſouillés de tant de crimes dans cette partie du monde, que près de trois ſiecles n'ont encore pu effacer ni adoucir ces barbaries aux yeux de la poſtérité. Telle fut la conduite que tinrent les vainqueurs du Nouveau-Monde; & tels furent les moyens dont

ils se servirent pour s'assurer la possession entiere de leur conquête. Enfin, le sang ne cessa de couler que lorsqu'il ne resta plus de victimes ou de résistance. Le reste infortuné de ce peuple indigene ne pouvant plus suffire aux besoins des Européens, il fallut s'occuper des moyens de remplacer ce vuide affreux, & ces moyens furent de même un crime de leze-humanité. L'importation des negres dans cette région mit le comble & le dernier sceau à la perversité du cœur humain.

Il importe infiniment à la suite de ces résultats d'examiner les conséquences qu'ils eurent respectivement pour l'Amérique & pour l'Europe : commençons par l'Amérique.

Nous venons de voir que la cupidité des Européens fut la premiere cause des maux des Américains : mais il me reste à montrer qu'il est des causes encore plus grandes qui les étendirent en les perpétuant. Ce furent les loix auxquelles on assujettit cette partie du monde, & qui devinrent une source intarissable & permanente de destruction.

Des hommes ignorans, paresseux & dissipés, chargés de l'administration de ces nouveaux domaines, ne pouvoient sentir l'importance de leurs devoirs, encore moins le prix d'une sage industrie & d'une culture réguliere. Aussi laisserent-ils les terres en friche, & perdirent ainsi tout ce que pouvoient leur promettre la bonté du sol & la docilité des Indiens. Uniquement occupés de l'exploitation des mines, ils sacrifierent à leur intérêt particulier celui de leur patrie. La cour d'Espagne éblouie, aveuglée par l'appas d'une moisson abondante d'or

& d'argent, que les adminiſtrateurs en Amérique faiſoient eſpérer encore plus conſidérable par la ſuite, donna volontiers les mains à toutes leurs inſinuations. Par les premiers réglemens les Indiens furent diviſés par claſſe pour les occuper plus aſſiduement au travail des mines : ces réglemens eurent lieu, malgré les réclamations de quelques individus qui en ſentoient tout l'injuſtice & l'inconvénient. Semblables à des bêtes de ſomme, l'on vit ces malheureux Indiens preſſés, pouſſés, écraſés ſous le poids des travaux.

Une conduite auſſi déshonorante ne pouvoit manquer de révolter ceux qui, par état autant que par humanité, déploroient le ſort de tant d'infortunés. Privés des conſolations de leur religion, ces malheureux Indiens en périſſant dans la miſere & les tourmens, ne pouvoient que maudire leurs oppreſſeurs, & blaſphémer contre le Dieu des Européens : quelques miſſionnaires envoyés dans cette région pour y propager la religion chrétienne & diriger la conſcience de ces peuples vers ſes principes ſalutaires & conſolans, éleverent fortement la voix contre ces abus, & porterent même des plaintes à la cour d'Eſpagne. Las Caſas, l'ami des Américains, mais dont malheureuſement la politique n'égaloit pas le zèle, fut de tout les miſſionnaires le ſeul qui oſa ſoutenir & défendre la cauſe des opprimés. Il le fit avec d'autant plus de confiance & de fermeté que perſonne n'étoit plus convaincu que lui de l'injuſtice des chefs de l'adminiſtration en Amérique & de la ſituation déſeſpérée de ſes habitans.

Fatigué des plaintes qui perçoient quelquefois jusqu'au trône, le roi d'Espagne, longtems abusé par des ministres intéressés à favoriser sourdement les rapines de leurs protégés, voulut enfin s'éclaircir sur ces matieres pour travailler, s'il étoit possible, au bonheur de ses nouveaux sujets. Ce sentiment, sans doute, cette tendresse paternelle font honneur à son ame; & si Charles-Quint, avec sa prévoyance & son pouvoir n'a pu opérer ce grand ouvrage, on doit lui tenir compte de l'avoir voulu. L'idée généralement reçue en Espagne que les Américains étoient ignorans, méchans, indociles & sur-tout incapables de connoître, sentir & apprécier les ineffables mysteres de la religion, contribuoit beaucoup à tolérer en Espagne les vexations qu'on leur faisoit éprouver. Mais lorsque Las Casas eut décillé les yeux de la cour, on commença à réfléchir, & l'on vit qu'il étoit des moyens de remédier aux maux des Indiens, sans nuire aux avantages qu'on pouvoit espérer de leurs travaux.

La cause fut plaidée au tribunal même de Charles-Quint entre Las Casas & Quevedo, évêque du Darien : ce dernier osa avancer & soutenir en présence du souverain que les Indiens étoient des brutes, des hommes que la nature avoit marqués du sceau de la servitude. Las Casas combattit vivement cette assertion, & démontra avec évidence que ce peuple au contraire n'étoit pas moins doué des facultés intellectuelles que les Européens, & qu'en se servant des moyens de la douceur & de la patience, on pouvoit en faire non-seulement de bons chrétiens, mais encore des citoyens uti-

les. Charles-Quint, perſuadé, édifié des raiſonnemens de Las Caſas, le chargea de nouveaux ordres, de nouveaux réglemens, & lui donna ſes pleins-pouvoirs pour travailler au bonheur de ſes nouveaux ſujets. De retour en Amérique, ce généreux défenſeur s'occupa du ſoin de promulguer les nouvelles ordonnances & d'en faire jouir ceux en faveur de qui elles étoient formées. Mais il rencontra tant d'obſtacles, tant d'ennemis puiſſans, que ne pouvant ſurmonter les uns & vaincre les autres, ſes plans reſterent ſans exécution. Le ſort des opprimés fut d'autant plus douloureux que, ſur le zèle & les aſſurances de leur protecteur, ils avoient eu quelque lueur d'eſpérance de voir bientôt, ſi non finir leurs maux, au moins adoucir leur ſervitude. D'après cette expoſition, on ne ſauroit donc attribuer ces maux uniquement à l'intolérance, au fanatiſme des miſſionnaires, puiſqu'il paroît que pluſieurs furent les défenſeurs des Indiens, & que l'avidité, la barbarie des chefs de l'adminiſtration civile en furent les cauſes principales.

Ce n'étoit point aſſez de faire de nouveaux réglemens, il eût fallu rappeller tous les hommes qui étoient ſuſpects & les remplacer par des citoyens vertueux, des juges integres dont on auroit été ſûr ; il eût fallu, (s'il étoit donné à un homme, ſur-tout à un roi, de bien voir & de bien juger du cœur humain) il eût fallu, dis-je, que le ſouverain, uſant de ſon autorité ſuprême, au lieu de ſe laiſſer entraîner & ſéduire par les brigues & les cabales de ſes courtiſans & de ſes miniſtres, eût dit : *je le veux*, il auroit ainſi fait taire la jalouſie, l'envie &

l'insatiable avidité, & en sacrifiant une centaine de coupables, il auroit sauvé un million d'innocens. Au lieu de ces opérations vigoureuses, on se contenta de recommander plus de justice, plus de modération à ces administrateurs; mais accoutumés à abuser de la confiance & de l'autorité du souverain, au mépris des menaces du parti opposé, ils n'en continuerent pas moins leurs vexations. A ces vices de l'administration il faut ajouter encore la maniere qu'employoient les missionnaires pour assujettir ces peuples aux dogmes de l'Europe, en exigeant qu'ils compriſſent des myſteres que les instituteurs ne pouvoient expliquer eux-mêmes. Quoi de plus absurde, quoi de plus opposé à la saine raison & à la bonté du Créateur, que d'user de menaces & de violences pour forcer les hommes à honorer Dieu d'un culte particulier à telle ou telle société! N'étoit-il pas plus naturel de chercher à les leur persuader avant de vouloir les leur faire croire? Et ne devoit-on pas penser qu'au défaut de persuasion, il n'y avoit que l'empire seul de la douceur & du bon exemple qui pût établir en eux le don de la foi, don si nécessaire & si précieux pour les humains, sur-tout pour les malheureux? Nous avons dit ci-devant que les missionnaires défendoient la cause des Indiens contre leurs oppresseurs, & l'on auroit raison de réfuter maintenant ce que nous venons de dire sur la conduite peu chrétienne qu'ils tinrent en les instruisant en matiere de religion, si l'histoire ne nous apprenoit que dans le grand nombre de ces instituteurs, il n'y en avoit qu'une partie naturellement por-

tée aux voies de la douceur, & qu'il y eût autant de factions & d'animosités entre eux que parmi les chefs de l'administration civile. Enfin le zèle immodéré de la religion coûta presque autant de sang & de larmes aux Indiens que les chaînes du despotisme & la tyrannie des loix. On évalue à douze millions d'hommes le nombre des Indiens massacrés dans le vaste continent du Nouveau-Monde. Cette proscription, dit M. de Voltaire, est à l'égard de toutes les autres ce que seroit l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages (1).

Plusieurs de ces malheureux, ou par ignorance, ou par abrutissement, eurent à souffrir des maux affreux, & préférerent de mourir plutôt que d'adopter un culte qui permettoit tant de vexations. D'autres moins fermes & moins courageux, mais plus dissimulés, parurent être pénétrés des vérités qu'ils ne comprenoient pas, afin de conserver par-là leur existence & quelque adoucissement dans les travaux publics : c'est de cette crainte ou de cette nécessité que l'on vit naître pour la premiere fois chez ce peuple, jadis si franc, un mal presque aussi

(1) Quoique ce ne soit point du nombre plus ou moins grand des victimes que nous devions tirer nos conséquences pour ou contre, il n'est pas indifférent de rectifier cette évaluation. Quelques auteurs ont osé la porter à cinquante millions, sans considérer que tout l'empire d'Allemagne, l'Espagne & la France ensemble contiennent à peine aujourd'hui ce nombre d'habitans. D'ailleurs, au moment de la découverte de l'Amérique, la population de tout le Nouveau-Monde ne pouvoit guere être portée au-delà de quarante millions, ce qui ne fait que la vingtieme partie de la totalité de l'espece humaine dans la supposition de ceux qui donnent à notre globe huit cents millions d'individus.

funeste

funeſte que la ſervitude dont il cherchoit à s'affranchir : je veux parler de l'hypocriſie. Croiroit-on, qu'à l'exemple des Européens, il ſe fût trouvé parmi ce peuple indigene des hommes qui donnant tout à l'extérieur oſoient ſe mentir à eux-mêmes, ſe parjurer, devenir les délateurs infâmes & les oppreſſeurs de leurs propres concitoyens ! C'eſt ainſi que des mains qui auroient dû s'armer contre le fanatiſme devinrent les inſtrumens de ſes fureurs. Non content de leur avoir inſpiré des mœurs perverſes & perfides, on altéra encore leur conſtitution phyſique en leur fourniſſant en abondance des liqueurs fortes, préſent fatal, poiſon mortel, cauſe toujours renaiſſante de querelles & de diviſions entre les familles indienn s.

Pour balancer ces maux, que n'ai-je à préſenter maintenant la ſomme des biens que cette découverte peut avoir produits à l'Amérique ! Mais, malgré mes recherches, & le deſir que j'aurois eu d'en faire l'énumération, je n'en ai vu d'aucune eſpece ni en morale, ni en politique pour les indigenes. Avant l'arrivée des Européens, les peuples du Nouveau-Monde vivoient heureux & paiſibles ; leurs deſirs ne paſſoient point les bornes de leur pouvoir. Leur ſol, il eſt vrai, étoit en partie hériſſé de ronces & couvert de forêts ; la culture étoit ou ignorée, ou négligée. Ces mêmes terres, fécondées par une culture réguliere, ſont maintenant des terres productrices ; l'air y eſt plus pur & plus ſalubre, le ſéjour plus agréable & moins pernicieux. Ces peuples ignoroient le ſecret de forger le fer, ce qui les privoit

de beaucoup de commodités, & les mettoit dans l'impoſſibilité d'exploiter leurs forêts, de perfectionner la culture des terres. C'eſt ſans doute à l'Europe que l'Amérique eſt redevable de cette amélioration : mais n'eſt-il pas vraiſemblable que les Mexicains & les Péruviens, dont les empires étoient ſi brillans, qui avoient déja fait tant de progrès dans les arts & dans la civiliſation, auroient perfectionné leurs connoiſſances & communiqué leurs lumieres au reſte de l'Amérique? Et certainement ces peuples n'euſſent pas vendu leurs ſervices auſſi cherement que les Européens; les avantages réciproques auroient été bien mieux établis & plus conſidérables; il eſt donc évident que l'Amérique ſauvage ſe feroit tôt ou tard civiliſée ſans le ſecours de l'Europe. Au ſurplus

On ne peut déſirer ce qu'on ne connoît pas,

& l'Indien, pour être moins bien inſtruit, n'en auroit pas été plus malheureux; puiſque ſes connoiſſances lui ſuffiſoient pour être content. Examinons l'état des ſauvages de l'Amérique, & des autres indigenes : nous verrons qu'ils ne ſont ni mieux inſtruits, ni mieux civiliſés, quoiqu'il y ait près de trois ſiecles que les Européens paroiſſent s'en occuper. Au contraire, ils nourriſſent contre nous une méfiance naturelle & une haine implacable qui leur ſont tranſmiſes de génération en génération (1). Ils croient,

(1) Le ſouvenir ſeul de la perfidie des Eſpagnols, lors du maſſacre de la reine de Xaragua & de preſque tous ſes ſujets dans l'iſle de ce nom, ſuffiroit pour exciter leur haine

comme leurs ancêtres, que nous ne ſommes venus chez eux que pour les chaſſer de leur propre domaine & détruire le bonheur dont ils jouiſſoient. N'eſt-il pas naturel en effet qu'ils ſe regardent comme les ſeuls vrais propriétaires de cette région immenſe, & qu'ils ne voient par conſéquent en nous que d'injuſtes uſurpateurs ? (1).

Maintenant qu'une partie de l'Amérique eſt cultivée, que chaque diſtrict a ſes productions particulieres, dont l'avantage eſt reverſible aux deux mondes, je le demande : à qui ces productions ſont-elles utiles ? Eſt-ce aux peuples indigenes ? Non ſans doute, puiſqu'on ne peut point appeller de ce nom ceux qui y naiſſent d'un ſang européen, & que de l'ancien peuple il ne reſte qu'un très-petit

(1) Il eſt difficile d'imaginer comment il a pu tomber dans l'eſprit du pape Alexandre VI de donner au roi d'Eſpagne, par une bulle de l'an 1493, tout le continent & toutes les iſles de l'Amérique. Quand il auroit ſuppoſé que cette partie du monde fût inhabitée, qu'ainſi la priſe de poſſeſſion auroit paru légitime au premier occupant, encore eſt-il vrai que l'on ne peut donner ni ce qu'on ne connoît pas, ni ce qui ne nous appartient pas. Il paroît, au contraire, qu'il croyoit ce pays habité & cultivé, puiſqu'il ſpécifie dans ſa donation les villes & les châteaux, *civitates & caſtra, in perpetuum, tenore præſentium, donamus.* Depuis on a vu des juriſconſultes avancer que les peuples chaſſeurs de l'Amérique n'étoient pas véritablement poſſeſſeurs du terrein, parce que, ſuivant Grotius on n'acquiert pas la propriété d'un pays en y chaſſant, en y faiſant du bois, ou en y puiſant de l'eau : ce n'eſt que la démarcation préciſe des limites & l'intention de cultiver, ou la culture déja commencée qui fondent la poſſeſſion. Ces juriſconſultes, Grotius, &c. auroient dû réfléchir que les peuples chaſſeurs de l'Amérique avoient raiſon de ſoutenir qu'ils étoient poſſeſſeurs abſolus du terrein, parce que dans leur maniere d'exiſter la chaſſe équivaut à la culture, & la conſtruction de leurs cabanes eſt un titre contre lequel on ne pouvoit s'élever.

nombre : les uns vivent ſous la dépendance européenne ; les autres, attachés aux anciens uſages de leurs peres, vivent retirés & iſolés dans des bois, des montagnes & ſur des terres où les Européens n'ont point encore oſé les aller troubler. Leur méfiance pour tous les étrangers eſt même ſi grande que dès qu'ils en rencontrent quelques uns, ils les traitent toujours comme ennemis. Ainſi la culture de l'Amérique n'ayant point rendu ſes premiers habitans plus heureux, il faut conclure que le bénéfice des défrichemens n'eſt utile & avantageux qu'à l'Europe & aux Européens tranſplantés ſur cette terre : car on ne peut pas appeller indigenes ces derniers, quoiqu'ils y naiſſent, ni les negres qu'on y tranſporte d'Afrique, & qui ſont ſans propriété ni liberté : moins encore ces mulâtres, qui par leur naiſſance reçoivent un caractere d'opprobre & d'infamie, ſuite de l'union de deux individus ſans mœurs & ſans principes, union que le ciel a voulu dénoncer publiquement par cette teinte qui, en les diſtinguant, déshonore en même-tems & les peres & les meres, & les fruits honteux de leur libertinage. Peut-être la philoſophie permet-elle de tolérer l'union des Européens & des negreſſes. Tous deux également émanés de la même nature, & tous deux également doués d'une intelligence particuliere à leurs beſoins & à leurs devoirs, ſont des êtres également précieux aux yeux du Créateur ; mais la morale & les loix de la ſociété rejettent l'idée ſeule d'un commerce illicite & contraire à la foi conjugale : funeſte déréglement qui ſe tranſmettant des peres aux enfans, perpétue ainſi

de génération en génération le crime du premier ſéducteur, du premier époux infidele & du premier mauvais pere.

Nous venons de montrer les maux que cette découverte a cauſés à l'Amérique, le peu d'utilité qu'elle en a retiré : voyons maintenant les maux qu'elle a cauſés à l'Europe.

1°. » Par cette découverte la dépopulation fut conſidérable en Europe, & ſur-tout en Eſpagne.

2°. Les Européens rapporterent d'Amérique la maladie honteuſe qui fait de ſi grands ravages parmi eux.

3°. La quantité d'or & d'argent qu'on en a tirés a fait hauſſer le prix des choſes de pure néceſſité, ſans que le ſalaire des ouvriers ait été augmenté à proportion. «.

Je vais m'arrêter ſur chacun de ces objets afin d'établir avec plus de clarté mes preuves & mes conſéquences.

Quoiqu'il ſe fut écoulé près de deux ſiecles, depuis que les tréſors de l'Aſie avoient ſéduit l'eſprit des Européens & cauſé une dépopulation conſidérable, ce laps de tems n'avoit pas ſuffi pour en réparer la perte, lorſqu'un événement qui frappa d'admiration toute l'Europe, vint augmenter d'une maniere plus ſenſible encore ſa dépopulation. L'Amérique découverte, tous les ſpéculateurs dirigerent leurs vues de ce côté. La plupart n'aſpirerent qu'aux moyens d'aller faire une prompte fortune : ce motif eſt ſi vrai, qu'il ſubſiſte encore dans toute ſa force : l'on peut dire que ſi l'Améri-

que n'eût offert aucune mine, aucune de ces productions séduisantes pour les avides Européens, les Américains n'auroient jamais perdu leur liberté, pas même leur tranquillité. C'est ainsi que les liens du sang & de la patrie furent rompus par ceux de l'ambition. Si ce pays n'eût présenté qu'un sol aride, des peuples ignorans & grossiers, aucun objet enfin pour flatter la cupidité, jamais, non jamais les Européens n'auroient cherché à en faire la conquête; nous aurions, il est vrai, moins de lumieres, & un commerce moins étendu, mais en serions-nous plus à plaindre? Revenons à ce qui fait l'objet particulier de cette section.

A la perte que l'Europe fit par l'émigration de tant d'individus, si l'on ajoute les enfans qu'ils auroient pu conduire en s'attachant par les loix de l'hymen à leur patrie, on sentira encore plus combien la population dût en souffrir. Une partie des émigrans périssoit dans la traversée, une autre succomboit à l'intempérie d'un climat étranger à sa constitution, & le plus grand nombre, entraîné par la douceur de la mollesse & de l'oisiveté, contractoit un penchant si violent pour les plaisirs, que si la satiété plutôt que l'amour de la patrie les rappelloit en Europe, c'étoit pour y consumer le reste de leurs jours dans la dissipation, & sans autres soins, sans autres desirs que de réveiller par des jouissances nouvelles leurs sens émoussés par la débauche. Contens d'étaler un luxe révoltant, ils pensoient peu à des liaisons honnêtes, encore moins au plaisir de donner des citoyens à l'Etat; ensorte que

chaque émigrant pouvant d'après les loix moyennes de la nature, donner au monde quatre citoyens, il en réſultoit un déficit de cinq perſonnes dans la population, ce qui préſente un vuide immenſe, en calculant le nombre des milliers d'Européens qui ſont allés ſe fixer en Amérique depuis ſa découverte juſqu'à nos jours. Pluſieurs hiſtoriens célebres s'étant appliqués à donner des détails ſur la dépopulation de l'Europe auxquels on peut facilement recourir, nous nous croyons diſpenſés de les rapporter. A l'égard de l'Eſpagne d'où les émigrations ont été conſidérables, il eſt quelques auteurs, ſur-tout Eſpagnols, qui prétendent que ce n'eſt point à l'Amérique que l'on doit attribuer ſa grande dépopulation, mais aux vices de la conſtitution phyſique, ainſi qu'au défaut d'induſtrie nationale. Ces cauſes paroiſſent probables, mais nous leur demanderons s'il eſt à préſumer que la nation Eſpagnole qui découvrit l'Amérique, & que la ſoif de l'or aiguillona ſur-tout, ait eu un moindre nombre d'émigrans que les autres nations de l'Europe? Diſons hardiment que l'Eſpagne a plus perdu de ſes habitans qu'aucun autre royaume, proportion gardée, parce qu'elle a été longtems ſeule maitreſſe de ſes découvertes, & n'a eu de concurrens dans cette partie du monde qu'après y avoir cauſé & éprouvé tous les maux attachés à la guerre & à l'avidité des richeſſes.

Une des principales cauſes de la dépopulation de l'Europe à cette époque (1) eſt cette

(1) Nous diſons à cette époque, parce que les ravages

maladie honteuſe que les Européens rapporterent du Nouveau-Monde, & qui, filtrant comme un poiſon ſubtil dans le ſang, ſe communiqua avec d'autant plus de rapidité, que l'irritation du mal dans les parties génératrices provoquoit encore avec plus d'empire en eux la fureur du plaiſir & accéléroit ainſi leur perte. Il ſemble qu'un Dieu vengeur ait réſervé ce fléau à l'Europe pour la punir de ſes crimes. Les deux mondes furent déſolés par ce commerce honteux & illicite. Tandis que les Européens pompoient des Américaines ce ſuc de mort, les Américaines en recevoient un autre des Européens, qu'elles tranſmirent enſuite à leur nation, & qui cauſa parmi elles des ravages auſſi grands, que le mal vénérien: c'eſt la petite vérole. Quand de la découverte de l'Amérique il ne ſeroit pas réſulté les cruautés inouies tour-à-tour exercées ſur les vainqueurs & les vaincus, les ravages ſeuls de ces deux maladies, étoient capables de détruire un nombre conſidérable d'habitans. Si le ſang des Américains n'eût pas été naturellement infecté

ſerribles de cette maladie étant parvenus à leur comble, il s'enſuivit une habitude moins grande de fréquenter les lieux publics, & un motif de plus pour le mariage. Ce ſeroit donc une grande queſtion à diſcuter, ſavoir ſi cette maladie peut avoir influé dans la ſuite ſur la réforme des mœurs & ceſſé de nuire à la population. Il eſt certain que les femmes publiques n'ont plus autant de partiſans qu'elles en avoient lorſque leur commerce n'offroit aucun péril. Le nombre des célibataires étoit alors extrême, tous les moraliſtes & les hiſtoriens en font des plaintes ameres. Actuellement un homme qui ne peut malheureuſement dompter l'attrait du plaiſir, & qui veut ménager ſa ſanté, eſt obligé de s'engager dans le mariage, ou du moins dans un mariage apparent, d'où il ſort des rejetons, avantage que détruit la proſtitution publique.

par le germe meurtrier du mal vénérien, la petite vérole ne leur auroit pas été ſi funeſte: mais cette derniere maladie achevant de détruire en eux les ſucs nourriciers qui tempèrent l'effet du mal même, il en périt un grand nombre. On ſait que parmi les Européens la petite vérole n'a jamais de ſuites funeſtes pour ceux qui ont un ſang pur, mais qu'elle eſt affreuſe & mortelle dès que la conſtitution eſt vicieuſe, même dans les enfans!

Par ſon commerce avec le Nouveau-Monde, l'Europe a acquis, il eſt vrai, une quantité immenſe d'or & d'argent. Cette acquiſition paroît au premier coup-d'œil un avantage d'autant plus conſidérable que l'on dit en général, que plus on a d'argent, plus on a de reſſources & d'aiſance: mais les moyens, les reſſources & les richeſſes des particuliers ne pouvant ſervir de regle & de comparaiſon pour les empires, dont la félicité ſeule fait l'objet de ce diſcours; nous allons examiner ſi cette acquiſition leur a été utile.

Depuis 1493 juſqu'en 1775, ce qui fait une période de 283 ans, la quantité d'or & d'argent que les mines du Pérou, du Mexique & du Bréſil ont produites à l'Europe ſe monte à ſix (1) milliards quatre cens vingt-deux mil-

(1) C'eſt au moins le ſentiment du docteur Don Sanche Moncade, après lequel M. Raynal & l'auteur du ſupplément de l'Encyclopédie d'Yverdun paroiſſent s'être réglés, qui éleve la ſomme à neuf milliards. Mais l'auteur des ſavantes recherches ſur le commerce tom. I, part. 2, chap. X, après avoir ſagement diſcuté cette matiere, trouve qu'on a fait monter beaucoup trop haut les ſommes apportées par fraude en Europe, & que c'eſt ſe rapprocher beaucoup plus de la vérité en la fixant à 6 milliards 422

lions de piaſtres fortes, ou de 10½ réaux. Cette quantité d'argent ayant donné une grande extenſion au commerce en général, il en a dû néceſſairement réſulter une circulation qui a réflué dans toutes les parties du monde. Les différentes productions du commerce de l'Aſie ont ſur-tout contribué à diminuer en Europe cette même quantité qu'elle avoit reçue de l'Amérique ; faiſons en l'examen. Si de ces 6 milliards 422 millions apportés en Europe par les Eſpagnols & les Portugais on déduit 1375 millions pour tout l'or & l'argent envoyé d'Europe par les négocians & les compagnies commerçantes tant dans les Indes orientales, le Levant, l'Egypte & la côte de Barbarie, que dans l'Aſie par les caravanes & les Ruſſes, & qu'à cette exportation on ajoute 1500 millions pour l'or & l'argent travaillé & employé en meubles, ornemens, bijoux, étoffes, &c. en ne l'évaluant qu'au quart ou environ, ce ſera enſemble 2 milliards 875 millions de piaſtres, qui réduiront la ſomme venue de l'Amérique à 3 milliards 547 millions de piaſtres ou 19 milliards 262 millions de livres de France (1). Cette ſomme prodigieuſe étant venue augmenter celle qui étoit déja en Europe avant la découverte de l'Amérique, il dut néceſſairement y avoir une augmentation ſenſible dans le numéraire. Elle a été telle en effet, que depuis cette époque juſqu'à nos jours,

millions ; ſes raiſons m'ont paru trop concluantes pour ne pas les adopter.

(1) Chaque piaſtre eſt comptée pour 500 as d'argent fin & la livre pour 92 as ſuivant la valeur intrinſeque des monnoies actuelles d'argent dans les deux royaumes.

on la ſuppute en Hollande en raiſon de 1 à $3\frac{1}{4}$, enſorte qu'un particulier qui avant 1493 avoit un revenu de 4000 florins, auroit aujourd'hui en gardant la proportion de l'augmentation dans le numéraire des eſpeces une ſomme de 13000 florins. Mais le prix des choſes ayant augmenté dans la proportion de 1 à 12 (1), il en réſulte que ce même particulier ſe trouveroit réellement appauvri: car avec ſes 13000 florins il ne peut ſe procurer aujourd'hui ce qu'il étoit alors à même d'avoir avec ſes 4000 florins: ajoutons qu'il eſt d'autant plus appauvri que ſes beſoins augmentés par le luxe, rendent encore ſes revenus plus inſuffiſans.

Si les denrées de premiere néceſſité n'étoient augmentées qu'en proportion du numéraire, & que le déficit ne fût ſupporté que par les objets de luxe & de frivolité, le mal ſeroit moins grand en ce qu'il ne rejailliroit que ſur la claſſe de ceux qui ne ſouffrent pas. Mais, hélas! la claſſe la plus indigente eſt celle qui en eſt la premiere victime, puiſque le ſalaire même des ouvriers peut fournir à peine à leur ſimple ſubſiſtance.

N'étant point à portée de prendre mes exemples en France, je vais offrir ceux que la Hollande me fournit; ils ſont puiſés dans les documens les plus authentiques, & ſuffiront

(1) Il faut entendre par-là que ce qui avant 1492 valoit 1 ſou vaut aujourd'hui 12 ſous, mais que comme 1 ſou d'alors valoit autant que $3\frac{7}{32}$ ſous d'à préſent, le prix des choſes n'a augmenté réellement depuis cette époque que dans la proportion de 1 à $3\frac{3}{4}$, ou pour parler plus juſte de 1 à $3\frac{75}{103}$.

pour démontrer ce que je viens de dire. Avant la découverte de l'Amérique, un garçon couvreur gagnoit 3 sous (argent d'Hollande) par jour avec la nourriture, ou 4 sous sans nourriture; l'argent fin étoit alors à 8 florins le marc, & ces 4 sous étoient en poids d'argent 4 esterlings ou 128 as. Aujourd'hui que ce même ouvrier gagne 20 sous par jour, l'argent fin est à $25\frac{3}{4}$ florins le marc, ce qui fait $6\frac{22}{103}$ esterlins en poids d'argent. Il résulte de ce calcul que l'ouvrier n'a réellement en poids que $\frac{57}{103}$ de plus de ce qu'il gagnoit autrefois; tandis qu'en numéraire il a réellement 4 fois plus; les conséquences sont faciles à tirer (1). On vient de voir que l'on payoit 1 sou de plus par jour aux ouvriers qui préféroient de se nourrir eux-mêmes, c'est-à-dire 4 sous, ce qui sert à nous prouver que les ouvriers recevoient en proportion une plus forte paye qu'aujourd'hui, puisque leur nourriture n'étoit évaluée que le quart de leur salaire journalier. Boxhorn, historien hollandois, vient à l'appui de cette observation dans le détail qu'il donne des dé-

(1) Pour donner plus de clarté à cet exposé, entrons dans quelques détails.

En gagnant 4 sous par jour, le premier ouvrier (l'argent fin à 8 flor. le marc) gagnoit $\frac{4}{160} = \frac{1}{45}$ de marc ou 4 esterlings. Le second ouvrier en gagnant 20 sous par jour (l'argent fin à $25\frac{3}{4}$ florins le marc) gagne $\frac{20}{515} = \frac{4}{103}$ de marc ou $6\frac{22}{103}$ esterlings. Pour voir les rapports du poids d'argent qu'a chaque ouvrier, je réduirai leur poids respectif à même dénomination $\frac{1}{45} \cdot \frac{4}{103} = \frac{103}{4120} \cdot \frac{160}{4120}$; ainsi les rapports sont de 103 à 160, ou ce qui est la même chose, l'un a $\frac{103}{4120}$, & l'autre $\frac{160}{4120}$ du marc d'argent fin pour leur journée. Le second ouvrier a donc 160 contre l'autre 103 ou celui-ci $\frac{103}{160}$ de l'autre.

penſes que pouvoit faire alors un journalier avec ſon ſalaire de 6 ſous. Pour 2 ſous (1), il pouvoit acheter environ un demi-ſac de froment, & maintenant avec les 20 ſous qui ſont le prix ordinaire des journées, il peut ſe procurer à peine le tiers d'un ſac de ſeigle, qui, à 84 florins d'or le laſt de 36 ſacs, fait 65 ſous pour un ſac. Si la denrée la plus néceſſaire à l'homme differe auſſi prodigieuſement en prix de la valeur du ſalaire, combien à plus forte raiſon les autres denrées moins urgentes, mais abſolument néceſſaires, doivent-elles augmenter ſa détreſſe.

Ainſi la quantité d'or & d'argent venus de l'Amérique en Europe, loin d'avoir produit un bien à l'eſpece humaine, n'en a que plus accélérée la miſere, parce que nous n'avons pas eu aſſez de prudence & de ſageſſe pour prévoir toutes les viciſſitudes dont nous avons été accablés. Les eſpeces d'or & d'argent devant ſervir de ſignes dans les échanges, on auroit dû prévoir que lorſqu'on altéroit ou diminuoit les ſignes, il étoit abſolument néceſſaire que le prix des choſes variât en proportion, & que la progreſſion de la valeur de l'un répondit préciſément à la progreſſion du prix de l'autre.

(1) Ces 2 ſous d'alors étant de nos jours environ $6\frac{1}{2}$ ſous, les 72 demi-ſacs à ce prix feront 17 fl. d'or, qui, dans la proportion de l'augmentation des choſes, donnent 68 fl. d'or. On ſait que dans les années abondantes on peut acheter du froment de qualité inférieure à ce dernier prix, ce qui eſt encore une preuve de ce que je viens de dire que l'augmentation des choſes a été de 1 à $3\frac{1}{4}$, au lieu que le ſalaire ne l'a été que dans la proportion de 1 à $1\frac{1}{2}$.

Mais la cauſe qui fait altérer le ſigne, produit dans les ſociétés tant de changemens qui tous ont leurs rapports avec le prix des choſes, qu'il eût été bien difficile de parer aux inconvéniens qui en ſont réſultés. D'ailleurs, le prix des denrées n'ayant éprouvé dans l'origine que des changemens très-lents, ils ont été preſqu'imperceptibles, & n'ont frappé que par la ſucceſſion des tems. Les ſouverains en permettant dans leurs Etats l'altération dans les eſpeces, n'ont augmenté leur avoir que pour le moment ſeul de l'opération; & bientôt retombés dans leur ancienne indigence, ils n'ont pu remonter aux ſources du mal, parce qu'il avoit déja jetté de trop profondes racines. Ajoutons que moins un empire altere ſa monnoie, plus il eſt riche & plus ſon crédit eſt ſolide.

Pour nous tirer du cahos affreux des maux cauſés par la découverte de l'Amérique, nous avons été obligés de partager ce ſujet, malheureuſement trop abondant, en pluſieurs branches différentes; mais hélas! la ſomme des biens eſt ſi petite que nous n'avons à les préſenter que ſous un ſeul point de vue. Heureux, ſi ces biens ſont ſuffiſans pour adoucir par leur utilité les tableaux affligeans que nous venons de tracer!

SECONDE PARTIE.

QUELS biens la découverte du Nouveau-Monde peut-elle avoir procurés?

» Tous ces biens conſiſtent dans l'acquiſi-

tion des productions principales de l'Amérique, tels que le caſtor, l'indigo, les bois de teinture, la cochenille, le coton, le cacao, le ſucre, les plantes médicinales, l'or, l'argent, les perles & les pierres précieuſes, articles qui ont donné la plus grande extenſion au commerce. Nous devons ſur-tout à l'Amérique nos progrès dans la géographie, la conſtruction des vaiſſeaux, la navigation, l'aſtronomie & l'hiſtoire naturelle ».

La plupart des productions de l'Amérique ſont à la vérité des objets qui nous ſeroient inutiles ſans le luxe : car ils ſont ou indifférens ou inutiles aux beſoins de l'humanité ; mais puiſque le bonheur des hommes tient ſi ſouvent aux choſes de pur agrément, nous ſommes forcés de conſidérer certaines productions comme faiſant partie de la félicité de l'homme, tant il vrai que l'empire de l'habitude peut devenir un beſoin de premiere néceſſité.

Le caſtor eſt de tous les animaux de l'Amérique celui qui a le plus exercé l'eſprit du philoſophe, il eſt auſſi celui qui approche le plus de l'homme par ſon intelligence & par ſon induſtrie. Doué d'une patience & d'un principe d'ordre peu commun, ſes travaux ſont notre admiration. Comme nous il a un penchant pour la ſociété, & paroît avoir fait à cet égard plus de progrès que le ſauvage avec qui il vit. Pourquoi faut-il que les folies du luxe aient porté l'homme à briſer les édifices admirables qu'il conſtruiſoit pour la ſûreté, & qu'il ait porté le fer & le feu chez cet animal induſtrieux ? Pourquoi faut-il que dans la nature une eſpece ne puiſſe ſubſiſter qu'au détriment de

l'autre ? Le caſtor avoit fait des progrès dans les arts, dignes de notre admiration, mais la cupidité a fait taire ce ſentiment, & la beauté de la peau de cet animal a cauſé tous ſes maux. Nos fabriques enrichies de cette précieuſe dépouille, paroiſſent lui devoir le degré de fineſſe & de perfection qu'elles ont aujourd'hui. Le caſtor eſt utile aux vieillards par ſa chaleur naturelle, agréable aux riches par ſa ſoupleſſe & ſa beauté, ſalutaire aux infirmes par les propriétés qu'on lui attribue, ce qui fait qu'il eſt extrêmement recherché. Mais le commerce, qui atténue tout en voulant tout étendre, a employé le caſtor en tant d'objets différens, qu'il eſt méconnoiſſable par la quantité de mélanges qu'on lui a aſſimilés. La connoiſſance du caſtor a perfectionné nos fabriques de draps & de chapeaux par les ſoins que nous avons pris d'imiter ſa couleur naturelle, juſqu'au point même de tromper les yeux; le tact ſeul nous eſt reſté pour diſſiper l'erreur. Ainſi tous ce qui peut contribuer à perfectionner notre induſtrie eſt un bien, & c'eſt ſous ce ſeul point de vue qu'il faut conſidérer celui que le caſtor peut avoir procuré à l'Europe.

Avant Chriſtophe Colomb, l'Europe tiroit ſon indigo de l'Indoſtan, mais depuis l'époque de ſes voyages, la bonne qualité de celui du Nouveau-Monde lui fait donner la préférence. Comme les bois de teinture, il eſt un objet eſſentiel au commerce. On a trouvé par la décompoſition de cette plante & de ces bois, un moyen admirable & facile de colorer & d'embellir nos marchandiſes.

La cochenille, cet inſecte deſſéché qui nous

eſt

eſt apporté du Mexique, s'emploie avec ſuccès dans la teinture en écarlate, au cramoiſi, & ſert à faire le carmin. Cette fécule d'un rouge tendre ſi amie de l'œil, ſi précieuſe en peinture, ſi propre à nuancer, rehauſſer par une heureuſe illuſion les foibles couleurs de la pommette des joues de quelques dames, ajoute un nouveau prix à cette production : c'eſt à la toilette qu'on admire cet art : c'eſt-là que le pinceau armé du carmin, devient rival de la nature. On a calculé qu'il entroit en Europe chaque année huit cens quatre-vingts mille livres peſant de cochenille, dont on évaluoit le commerce à plus de quinze millions tournois année commune. A meſure qu'on a ſu varier les couleurs & les nuances, que nos modes & nos goûts leur ont donné un plus grand mérite & un plus grand prix, la conſommation en a été plus grande. C'eſt à cette facilité de varier & de nuancer les couleurs que la France eſt redevable de ces ouvrages magnifiques & immortels, dont l'art eſt porté à un tel degré de perfection, que même il ſéduit l'homme prévenu. Sans le ſecours des bois de teinture, les tapiſſeries des Gobelins, malgré l'habileté des ouvriers, ne feroient point, comme elles ſont, l'admiration de l'Europe entiere. Au reſte, ces propriétés ſont trop connues pour qu'il ſoit néceſſaire de m'étendre davantage ſur ce ſujet. Paſſons à l'article du coton.

Plus doux & plus poreux que le fil de chanvre, le fil de coton eſt plus ſuſceptible de s'imprégner des couleurs & de prendre les nuances dont on veut le revêtir ; ſans cela, comment ſerions-nous parvenus à imiter les toiles des

Indes ? Il eſt vrai que l'art du teinturier y contribue pour beaucoup, parce que c'eſt la ſolidité & ſur-tout l'éclat des couleurs qui font qu'on y attache plus de prix. Mais cet art eût été ſans ſuccès, ſi le fonds de l'étoffe n'y eût eſſentiellement contribué. Le coton, de quelque maniere & pour quelque uſage qu'on le fabrique, conſerve long-tems ſa blancheur & ſa ſoupleſſe, deux cauſes qui contribuent à le rendre un objet conſidérable de commerce. Il eſt d'autant plus précieux à l'induſtrie, que le beſoin qu'on en a, entretient continuellement la plus grande émulation dans les villes qui ſe ſont comme excluſivement approprié cette branche de commerce.

Le cacao, nouvelle production pour nous, eſt d'un uſage ſi commun qu'il ſeroit ſuperflu d'entrer à cet égard dans quelques détails. L'habitude où l'on eſt aujourd'hui du chocolat dans toute l'Europe a rendu ce fruit très-recherché.

La quantité de ſucre que produit l'Amérique ſuffit pour approviſionner toute l'Europe. Cette grande abondance en a conſidérablement diminué le prix, & fait entiérement tomber celui que nous recevions auparavant des grandes Indes. Cette denrée, qui reçoit chaque jour de nouveaux accroiſſemens par l'uſage immodéré qu'en fait le luxe, forme aujourd'hui une branche conſidérable de commerce en Europe.

Parmi les plantes médicinales de l'Amérique il en eſt peu, ſi j'oſe m'en rapporter à l'avis d'un médecin connu par ſes talens & ſa philantropie, qui ne puiſſent être remplacées par celles de l'Europe, ſi l'on en excepte le kinkina, la racine de jalap, & le bois de quaſſi,

dont la médecine se sert dans des cas particuliers avec des succès connus. La premiere de ces productions est d'un secours si grand dans la médecine, qu'elle peut balancer à cet égard les avantages que procurent le mercure, l'opium, la rhubarbe & l'ipécacuana, dont l'Europe étoit auparavant en possession.

Le commerce doit à la découverte de l'Amérique une étendue, une énergie qu'il n'auroit jamais eu autrement, & le commerce devenu par le relâchement des mœurs le nerf & la richesse d'un Etat, en maintient la prospérité s'il ne surpasse pas les moyens qui doivent le soutenir : il en est donc résulté que la nation qui a eu le plus de moyens pour augmenter ses rapports avec le Nouveau-Monde, a dû devenir aussi la plus puissante : j'en excepte l'Espagne & le Portugal, parce que ces deux royaumes n'ayant qu'un sol pauvre & peu cultivé, peu ou point de manufactures & de productions territoriales, ils n'ont pu soutenir long-tems la concurrence des nations industrieuses : c'est en vain qu'on y voyoit refluer le produit des mines du Nouveau-Monde. Cette possession a seule détruit l'émulation, & augmenté le nombre des bras inutiles ; aussi sont-ce ces deux royaumes qui ont le plus souffert par la quantité d'or & d'argent qu'ils ont reçus. Je n'entends par commerce que l'exportation des productions & marchandises de l'Europe échangées contre celles de l'Amérique, dont le luxe rendoit la possession nécessaire (1). Un pareil

(1) On m'objectera comment une chose inutile & même pernicieuse peut rendre l'acquisition d'une autre chose né-

échange produit ſans doute une circulation plus abondante, une aiſance plus générale, en même-tems qu'il occaſionne, ſoit par les émigrations, ſoit par un plus grand beſoin d'induſtrie, une diminution ſenſible & conſidérable dans la claſſe des gens déſœuvrés, qui ne ſert jamais qu'à appauvrir & déshonorer un Etat. Un autre bien que la découverte d'un Nouveau-Monde a procuré au commerce, c'eſt d'avoir donné une nouvelle vie à tous les genres d'induſtrie de l'Europe. A meſure que ce commerce réciproque s'eſt étendu, que les voyages ont été plus fréquens, le nombre des vaiſſeaux plus grand, il a fallu pourvoir à un plus grand nombre de denrées & d'objets, pour approviſionner & armer les navires. Les terres ont été mieux cultivées; beaucoup ont été défrichées, & le cultivateur aſſuré d'une conſommation plus grande, a redoublé de ſoins pour augmenter ſon bien-être.

Le commerce entretient une activité néceſſaire à l'homme, augmente ſes connoiſſances, guérit ſes préjugés, le rend plus communicatif & plus humain. Le commerce nous procure la plupart de nos agrémens, augmente notre population, fait naître les ſciences & les arts, & devient la ſource de l'abondance & de la proſpérité des Etats bien gouvernés.

L'or, l'argent, les perles & les pierres précieuſes ſont autant d'objets utiles au commerce. Ces riches productions, que le luxe, la fantaiſie ont fait monter à un prix exorbitant, nous

ceſſaire. A cela je répondrai que l'émulation dans les arts rend le luxe utile.

ont mis plus à même de nous procurer les productions & manufactures des Indes, que nous ne pouvions avoir avant d'être en poſſeſſion de ces riches métaux. Ces productions & marchandiſes des Indes importées en Europe, occaſionnent une circulation d'autant plus grande, qu'elles procurent au-delà du double de la valeur premiere, excédant qui n'appauvrit ni la nation, ni le commerce, puiſque le bénéfice reſte dans l'Europe, & ſert à ſe procurer de nouveau & avec plus d'aiſance les moyens d'augmenter les importations en ce genre. Si nous n'euſſions eu dans le commerce, ni perles, ni pierres précieuſes, & moins d'or & d'argent pour employer les uns & les autres à flatter le goût, fournir à la magnificence des ſouverains & des cours, la poſſeſſion de ces métaux ne ſeroit dans les mains du négociant ou des compagnies qui les procurent à l'Europe, qu'un ſurnuméraire indifférent au commerce & à l'art. Mais avec le ſecours d'un artiſte intelligent, ces matieres brutes ſe métamorphoſent, & prennent un éclat, un brillant qui en augmentent prodigieuſement la valeur premiere. C'eſt de ce changement opéré par l'art, & de cette augmentation cauſée par le faſte, que réſulte une activité immenſe dans le commerce, & une circulation d'eſpeces qui répand l'aiſance parmi ceux qui en ſont leur principal objet. C'eſt encore un moyen pour conſerver & repréſenter, en un très-petit volume, un capital conſidérable.

Le commerce de l'Europe s'eſt encore enrichi d'un très-grand nombre d'articles dont il étoit privé avant la découverte du Nouveau-Monde. La nature, toujours ſage dans ſes diſtribu-

tions, a donné à chaque région des propriétés qui lui ſont particulieres. Les forêts de l'Amérique produiſent en abondance pour la conſtruction des vaiſſeaux, des bois que ceux de l'Europe ne peuvent ſurpaſſer ni même égaler; de ce nombre ſont l'Acajou, le bois de fer & ſur-tout l'Acomat, qui caché en terre ou expoſé à l'air, ſe conſerve long-tems, ſans ſouffrir des vers, ni de l'humidité : tel eſt encore le Mapou dont le tronc de 4 à 5 pieds de diametre ſur une fleche de 40 à 50 ſert à former des canots d'une ſeule piece. Ces forêts de bois de conſtruction ſont d'autant plus précieuſes pour l'Europe, que ſans leur ſecours, notre marine éprouveroit une diſette & un dépériſement ſenſible. Qu'on ſuppoſe en effet qu'il n'y ait dans cette partie du monde aucun bois propre à la conſtruction des vaiſſeaux, il s'enſuivroit une perte ſi conſidérable pour l'Europe, que faute de pouvoir réparer les navires délabrés par les tempêtes, ou uſés par vétuſté, les voyageurs éprouveroient une perte de tems irréparable, s'ils étoient obligés d'attendre ces ſecours de l'Europe.

Les produits de la chaſſe & de la pêche en Amérique ſont de plus des ſecours très-eſſentiels à l'Europe; la premiere, en augmentant nos fourrures procure encore à nos artiſtes pluſieurs objets également de commerce & de curioſité. Les produits de la ſeconde, par la diverſité des poiſſons qui peuplent les mers, offrent une carriere immenſe à l'induſtrie; les uns nous fourniſſent leurs huiles & leur graiſſes, en même-tems que la chair marinée ou ſéchée des autres devient une proviſion pré-

cieuſe pour les gens de mer. Sans ce puiſſant ſecours ils ſeroient ſouvent expoſés à périr dans les horreurs de la famine au milieu d'un voyage, dont le but auroit été de rapporter dans leur patrie des lumieres & des connoiſſances utiles. Ces ſecours m'ont paru trop eſſentiels pour les paſſer ſous ſilence, quoiqu'en général on ne les conſidere pas comme tels.

L'activité & l'émulation dont les ſciences ont beſoin, les ſecours de toute eſpece que les hommes retirent de la perfection des ſciences, ne pouvoient qu'augmenter par la découverte de l'Amérique. Les hommes auroient honte ſans doute de ne pas connoître le globe qu'ils habitent; or, qu'étoit la géographie à l'époque de 1492?

La ſcience de la navigation, qui réunit les hommes de tous les pays, n'a commencé à ſe perfectionner que depuis la découverte de l'Amérique. Le beſoin d'entreprendre des voyages plus longs, & de diminuer les dangers de la mer, néceſſita un examen plus réfléchi de la conſtruction des vaiſſeaux; la ſphere du génie s'aggrandit, & la réforme fut générale dans les chantiers; les vaiſſeaux moins lourds & plus ſolides, marcherent avec plus de rapidité. Ces progrès s'étendent juſqu'à l'agrément, & dès-lors il y eut un luxe particulier pour les navigateurs, qui, à quelques commodités près, ont ſur l'Océan celles dont ils ont coutume de jouir dans leur patrie. Mâts, voiles, cordages, tout fut calculé & ſoumis aux proportions; & des regles certaines, invariables devinrent la baſe & le principe de toutes les opérations de l'architecture navale. La manœuvre des vaiſſeaux

ne fut point oubliée, on connut la maniere de les diriger avec ſûreté, promptitude & facilité. La tactique fut employée avec art pour attaquer & défendre; tout devint pour les marins l'objet d'une théorie lumineuſe & d'une pratique ſavante. La ſcience des longitudes en mer, par le moyen de la lune & des machines d'horlogerie, a produit l'amélioration des cartes marines, la connoiſſance des vents, des courans, des bancs de ſable, des giſſemens des côtes. Enfin, c'eſt du nombre & du réſultat des obſervations qu'on a faites ſur mer, que l'on eſt parvenu à voyager ſur cet élément preſqu'auſſi facilement que ſur la terre (1).

Si Colomb dût à l'aſtronomie les certitudes qu'il avoit de découvrir un nouveau continent, ou d'arriver aux Indes par cette même route, l'aſtronomie doit à cette découverte une partie de ſes progrès. Dès 1671 M. Richer alla à Cayenne pour y connoître les réfractions, l'obliquité de l'écliptique; en même-tems il y fit des remarques fort intéreſſantes ſur la longueur du pendule à ſecondes, & dès-lors l'on commença à ſoupçonner l'aplatiſſement de la terre. Des académiciens célebres furent envoyés en 1735 ſous l'équateur pour meſurer les degrés du méridien, & déterminer la figure de la terre. Au moyen de ces obſervations, on eut une connoiſſance plus exacte des mouvemens céleſtes.

(1) Si le génie parvient à perfectionner l'admirable invention de MM. de Montgolfier, à diriger dans l'air les Aéroſtats, comme les vaiſſeaux ſur mer, peut-être verra-t-on des ſavans propoſer à leurs contemporains la ſolution du même problême qui fait l'objet de ces recherches.

Les paſſages de Vénus ſur le ſoleil obſervés en Amérique en 1761 & 1769 nous ont appris la véritable diſtance du ſoleil & de toutes les planetes à la terre, par conſéquent leurs grandeurs, leurs forces attractives, & toutes les circonſtances du ſyſtême du monde. Il ne faut que parcourir l'aſtronomie de M. de la Lande, pour voir combien les obſervations faites en Amérique ont ſervi aux progrès de cette ſcience.

C'eſt en Amérique où l'on a obſervé la loi des dilatations de l'atmoſphere, par le moyen des hautes montagnes du Pérou. M. Bouguer y trouva une méthode ſimple & commode pour meſurer les hauteurs par le ſecours du barometre. C'eſt dans le même pays qu'il obſerva la force attractive des montagnes par la déviation latérale du fil à plomb, ce qui conſtata d'une maniere viſible la loi générale de l'attraction. Les obſervations du flux & du reflux de la mer qu'on y a faites, ont montré l'univerſalité & les circonſtances de ce phénomene important dans la phyſique & le ſyſtême du monde.

La Botanique a pris une face nouvelle & s'eſt enrichie ſur-tout par les obſervations faites ſur les plantes de l'Amérique par Cornuti, Barelier, Plumier, Catesby, Gronovius, Juſſieu, Commerſon, &c. On ne pouvoit ſe flatter juſque-là de connoître l'étendue de la nature & de ſes productions, tant dans le regne végétal que dans le regne animal. Il eſt inutile même de remarquer combien l'hiſtoire ſeule des quadrupedes, donnée d'une maniere ſi complette par M. de Buffon, avec les additions auſſi curieuſes qu'intéreſſantes de M. Allamand, profeſſeur de Leyde, renferme d'eſpeces ſingulieres originaires de l'Amérique.

TROISIEME PARTIE.

QUELS sont les réſultats à tirer d'une juſte comparaiſon de ces maux & de ces biens ?

Après les expoſés que je viens de préſenter des maux & des biens que la découverte de l'Amérique a occaſionnés aux deux hémiſpheres, il me reſte à plaider la cauſe de l'humanité à celle des arts & des ſciences. Au premier coup-d'œil on voit avec douleur que les hommes ne ſont redevables d'un plus grand nombre de lumieres qu'à des cauſes qui font rougir l'humanité. Pour être plus inſtruit, l'homme eſt-il donc plus heureux & meilleur ? Cet examen ſeul doit décider la queſtion, ou faciliter au moins les moyens de la réſoudre.

Si les arts & les ſciences ne peuvent ſe perfectionner, s'aggrandir, qu'en augmentant la ſomme des maux, il vaudroit mieux ſans doute pour les hommes qu'ils fuſſent plutôt heureux que ſavans ; l'acquiſition la plus précieuſe peut-elle compenſer une ſeule goute de ſang ? Qu'importe à l'univers que Rome ait un tableau de plus parmi ſes chef-d'œuvres, ſi elle n'en doit la poſſeſſion qu'à un forfait ! Excuſerions-nous ce peintre inhumain & perfide, qui, dit-on, pour rendre avec plus de vérité les pâleurs de la mort, tandis qu'il poignardoit d'une main ſon ſemblable, traçoit de l'autre avec un enthouſiaſme barbare l'expreſſion de la douleur & du trépas ! Telle eſt la vanité des hommes que, pour acquérir de la célébrité,

ils mépriſent tout ce qui tient à la pudeur, à la vertu.

J'oſe le dire, la découverte de l'Amérique eſt un mal; jamais les biens qu'elle peut avoir fait naître (ſous quelque point de vue qu'on veuille les enviſager & les peindre) ne pourront compenſer la ſomme du mal qu'elle a cauſé (1).

L'Amérique aura long-tems encore à ſouffrir des ſuites du deſpotiſme affreux que les Européens y ont exercé. Le peu de ſoins que l'on prend de travailler à ſa population, aux progrès de ſa culture, & ſur-tout à ceux de ſa civiliſation, ne permet pas d'eſpérer que jamais les Européens aient le bonheur & la gloire de

(1) Un tel aveu ſans doute eſt pénible pour une ame compatiſſante qui ne peut être accuſée de prévention. S'il eſt douloureux pour l'humanité que les paſſions des hommes empoiſonnent continuellement les biens dont elle pourroit jouir, il n'eſt pas moins honteux pour l'eſpece humaine que les hommes qui méritent le plus de jouir de leurs travaux & de leur gloire, deviennent par ces mêmes cauſes victimes de l'audace & de la jalouſie, & périſſent dans l'infortune & l'abandon. Les faits que je viens de préſenter ne ſont point d'imagination, l'hiſtoire les conſtate. Qui les révoquera en doute? Qui oſeroit les juſtifier? Les faſtes du monde ne parlent d'aucun ſiecle plus célebre que celui de Colomb, & plus funeſte en même-tems par la ſoif immodérée des richeſſes. Que les noms de Colomb & de Gama ſont grands dans l'hiſtoire! Ils rappellent les deux plus belles entrepriſes dont l'eſprit humain puiſſe ſe glorifier. Tandis que le premier conduiſoit les Eſpagnols au-delà de l'Océan occidental, juſqu'à cet hémiſphere inconnu qu'il leur avoit annoncé, le ſecond alloit avec les Portugais chercher de nouvelles terres au-delà des mers de l'Inde & de l'Afrique. Tous les deux enrichirent leurs ſouverains; tous les deux en furent payés d'ingratitude.

Jamais les élans du génie n'ont opéré une révolution auſſi étonnante dans les deſtinées de l'univers & pour les générations futures, qu'à cette époque à jamais mémorable. Rien ne prouve mieux que la richeſſe & la célébrité ſuppoſent le bonheur, & ne le donnent pas.

triompher des obſtacles & ramener dans l'eſprit des ſauvages diſperſés dans l'intérieur des terres, cette confiance naturelle qui fait la baſe de leur caractere primitif. Ce ne ſera point eux qui rendront floriſſans les pays qu'ils ont dévaſtés. Dans l'ombre du ſilence, les deſtins préparoient une révolution qui devoit étonner l'un & l'autre hémiſphere. Un peuple enchaîné dans les entraves d'un monopole tyrannique, la devoit annoncer au nom précieux de la liberté. Ce ſeront les colonies indépendantes qui auront la gloire de civiliſer le reſte de l'Amérique. Leur puiſſance s'accroîtra par degrés; (1) d'autres colonies ſuivront cet exemple, & l'on verra dans cette partie du monde autant d'Etats différens & civiliſés que dans l'Europe.

Le ſouvenir des maux des Européens ſervira probablement un jour d'exemple à de nouveaux navigateurs & de nouveaux conquérans dans leurs découvertes & leurs conquêtes. Ils auront appris de nous que ces peuples inconnus ou ſoumis ſont d'autant plus dignes de leurs ménagemens que ces découvertes & ces conquêtes portent toujours atteinte à leur félicité, quelque médiocre ou bizarre qu'elle puiſſe paroître.

Suivant le caractere & l'éducation des Américains, avant que leur pays nous fût connu, ils jouiſſoient ſûrement comme nous d'un bonheur qui leur étoit propre & qui nous étoit étranger, car la nature étant univerſellement

(1) Diſons même, avec rapidité : par-tout où la culture des terres eſt une loi fondamentale, il s'enſuit toujours une grande population, ſource féconde & permanente de force & de proſpérité.

la mere & l'inſtitutrice du genre humain, autant il y a de conditions différentes parmi les hommes, autant il y a de manieres de jouir & d'être heureux. Chaque pays, chaque peuple, chaque individu ſur la ſurface du globe a ſes biens & ſes maux qui lui ſont particuliers & analogues à ſon exiſtence. Ce qui conſtitue la félicité de l'un fait ſouvent le tourment de l'autre. Le philoſophe eſt heureux dans la ſolitude, l'homme du monde, au contraire, eſt malheureux s'il eſt ſeul. Il ſuit de ces vérités, que les Européens, en voulant rendre les Indiens heureux à leur maniere, n'ont fait que leur malheur. Si dans l'état où ſont les choſes, les premiers pouvoient réparer les maux qu'ils ont ſoufferts & fait ſouffrir aux ſeconds, ce ſeroit au moins un adouciſſement pour les uns & les autres. Ils pourroient, au moyen d'une réconciliation ſincere ſe féliciter des connoiſſances qu'ils n'auroient jamais acquiſes ſans la découverte de l'Amérique, & ſe conſoler de les avoir ſi chérement achetés, par l'eſpérance de les voir ſervir à la félicité commune. Mais, loin de pouvoir remédier à ces maux, à peine les Européens ſont-ils capables d'en diminuer les triſtes effets ; à peine les biens même qu'ils ont acquis, ſont-ils ſuffiſans pour balancer la ſomme de ceux après leſquels leur inquiétude & leur ambition les fait ſoupirer ſans ceſſe. Telles ſont les funeſtes ſuites de la poſſeſſion ; plus les deſirs ont été grands, moins l'on jouit de ce qu'on poſſede.

Selon l'opinion généralement reçue, il regne dans la nature un équilibre parfait entre les biens & les maux, & ſi cet équilibre ne paroît

pas tel à quelques individus, c'eſt que ces biens & ces maux ſont indifféremment répandus ſur la terre ; & qu'accoutumés à ſe faire un bonheur idéal, les hommes ſe croient toujours plus malheureux qu'ils ne ſont. Ils ſe familiariſent ſi bien avec ce qu'ils poſſédent, que la ſatiété ſuit de bien près la jouiſſance. Telle eſt la cauſe de la plupart des maux dont l'homme eſt continuellement tourmenté. Dès que nous reconnoiſſons ces vérités pour exactes, il eſt facile de ſe peindre combien les Indiens, réduits par la force, ont dû ſouffrir de nos vexations : nous avons tellement augmenté leurs maux que nous les avons contraints, par la privation, de regarder comme un bien ce dont ils n'appercevoient pas la jouiſſance. Ils n'ont appris à aimer leur patrie, à chérir leur liberté, que lorſqu'ils ont été privés de l'une & de l'autre. Enfin, hommes & animaux, les Européens ont mis tout à contribution.

Dans l'énumération des biens que cette région nous a procurés, ſi l'on en excepte les ſecours que la géographie, la navigation & l'aſtronomie en ont reçus, je n'en trouve aucun dont l'Europe n'eût pu ſe paſſer : on ſera d'abord étonné de ce que j'avance, mais il s'agit d'en faire l'examen.

L'Europe eſt-elle plus heureuſe avec les productions que l'Amérique lui a fournies & ne pouvoit-elle pas aiſément s'en paſſer ? De ce que plus le commerce eſt étendu, plus grande eſt la circulation, il ne s'enſuit pas qu'on augmente les reſſources d'un Etat en proportion de cette extenſion. C'eſt par ſa trop grande extenſion que nous perdons le fruit de ſes pre-

miers avantages. Quand le commerce eſt parvenu à ſon dernier période, il commence à nous rendre eſclaves des ſuperfluités (1), de l'opulence, de l'avarice; & les hommes écraſés ſous le poids du luxe, amollis par la délicateſſe & les rafinemens de tout genre, perdent le goût des bonnes mœurs; bientôt corrompus & corrupteurs, ils mépriſent la vertu & renverſent ainſi les fondemens des vrais principes. Sans ces rafinemens, qu'avoient beſoin nos fabriques de la riche dépouille du caſtor ou de tel autre animal : en ſommes-nous mieux couverts, & la toiſon de nos brebis, le poil de nos animaux d'Europe n'auroient-ils pas ſuffi ?

Nos artiſtes par leur habileté & le mélange de nos couleurs, n'auroient-ils pas pu ſuppléer

(1) Heureux, dit-on, le laboureur, s'il ſavoit jouir! Plus heureux, dirai-je, le commerçant s'il ſavoit ce que vaut la médiocrité! au lieu de devenir l'eſclave de l'ambition, de conſumer ſes jours à groſſir un tréſor que des ingrats & des fainéans diſſiperont bientôt, il ſe borneroit au plaiſir de travailler pour vivre, au lieu de vivre pour amaſſer. O précieuſe médiocrité, dans toi ſeule eſt le vrai bonheur! Bornée d'abord au néceſſaire honnête, ſi tu deſires plus d'aiſance, c'eſt pour en répandre le ſurperflu ſur les malheureux, & non pour les accabler comme la dédaigneuſe opulence. L'homme de bien qui chérit la médiocrité, ſait que ſi l'induſtrie augmente les richeſſes, elle augmente auſſi l'amour de l'argent : cette paſſion favorite de l'imagination qui nuit tant au ſentiment, eſt peut-être de toutes, la plus dangereuſe & la plus incurable. C'eſt dans les grandes villes de commerce qu'il faut obſerver les viciſſitudes de l'ambition; c'eſt-là où les jalouſies, les haines exercent toutes leurs fureurs, c'eſt là que le riche croit avoir droit d'inſulter par ſon faſte à la médiocrité de ſon voiſin, & qu'oubliant ce qu'il peut devenir par les revers, il ſe targue d'un bonheur momentané; c'eſt-là où l'on peut aiſément ſuivre la naiſſance, les progrès & les ſuites du luxe & de la corruption des mœurs.

la cochenille & l'indigo? Et que ſert à l'humanité que nos peintres & nos teinturiers aient une ou deux couleurs de plus, un plus beau rouge ou un plus beau bleu que ceux dont ils étoient auparavant en poſſeſſion? — Nos dames en ſeroient-elles moins aimables, notre amour moins tendre, nos paſſions moins vives pour elles ſi elles n'avoient point de fard? Peut-être que privées de ce ſecours impoſteur, elles ſeroient plus en garde contre les effets pernicieux des veilles & des mêts recherchés qui portent ſi promptement atteinte à leurs charmes, & font naître les rides dans l'âge où les roſes ne devroient que commencer à s'épanouir. Charmantes villageoiſes, j'en appelle à la fraîcheur de votre teint! Il eſt pour nous une preuve parlante que rien n'eſt plus beau que la ſimple nature. — Sera-ce le coton qui paroîtra une riche acquiſition? Qui ſait ſi ſa découverte & ſon uſage n'ont pas fait négliger les expériences qu'on auroit pu faire ſur le chanvre & le lin à qui certainement le coton a fait tort. Sans lui, peut-être, on auroit déja trouvé, comme on le trouvera peut-être un jour, le moyen de préparer le fil d'une maniere à lui donner autant de chaleur, de ſoupleſſe & de blancheur; trois propriétés qui ſeules ont fait la réputation du coton.

A l'égard des bois de teinture, on ne peut diſconvenir combien ils nous ſont utiles; mais on ne peut en regarder la poſſeſſion comme néceſſaire à l'homme, dès-lors qu'ils ne ſervent qu'à des objets abſolument ſuperflus. — La conſéquence que nous avons tirée ſur l'uſage du cacao, ſuffit pour montrer qu'il nons eſt inutile.

tile. — C'eſt encore à notre exceſſive ſenſualité que le ſucre doit ſa plus grande conſommation. Nos peres en ignoroient l'uſage & s'en paſſoient ſans effort : le travail de nos laborieuſes abeilles leur ſuffiſoit, & vraiſemblablement nous préférerions le miel au ſucre, ſi nous étions aſſez ſages pour ne pas multiplier nos beſoins par de nouveaux deſirs, & réſiſter au penchant pernicieux de boire des liqueurs. Ajoutons que la culture du ſucre (1) a nui prodigieuſement au produit des terres en faiſant tomber celui des ruches à miel. Cette denrée & le café, dont les récoltes Américaines ont beaucoup augmenté la conſommation, ont fait un tort infini aux boiſſons nationales & par conſéquent à l'induſtrie, ſans compter le tort fait à la ſanté.

Quant aux plantes médicinales, ne ſeroit-il donc pas poſſible que des médecins habiles & laborieux ſe paſſaſſent de celles qui nous viennent de l'Amérique ? Nos corps ne ſont-ils pas conformés actuellement comme ils l'étoient il y a trois ſiecles : au défaut de remedes, nos anciens & célebres médecins ſe ſont-ils plaints qu'ils manquoient de ſecours pour ſoulager les hommes ? bien loin de remarquer qu'ils périſſoit plus de perſonnes alors, on peut obſerver que l'homme étoit d'un tempérament plus robuſte & vivoit plus long-tems. Etoit-ce donc parce qu'on avoit moins de remedes & moins de luxe dans l'art de la médecine ? On me répondra que ſi les hommes ſont moins robuſtes & leur vie moins longue, il ne faut en accuſer que le déréglement de leurs mœurs,

(1) Je paſſe ſous ſilence la culture du tabac.

je l'accorde : mais quelle eſt la plante ſalutaire de l'Amérique qui a rétabli leur débilité ou prolongé leurs jours ; qu'on la nomme ?

Quant au quinquina, on pourroit demander ſi la Providence a mis la fievre en nos climats, & le remede en Afrique ?

S'il étoit vrai que le bonheur des humains conſiſte dans les richeſſes, l'extraction ſeule des métaux & des pierres précieuſes ſuffiroit pour nous faire regarder la découverte de l'Amérique comme le plus grand des biens : mais, hélas ! c'eſt du ſein de l'abondance & du luxe que ſont ſortis la plupart des maux qui déſolent la ſociété. On penſeroit que les mines de l'Amérique, en enrichiſſant l'Europe, y auroient répandu plus d'aiſance, plus de proſpérité ; loin de-là, nous en avons démontré tous les funeſtes effets, ſur-tout pour la claſſe la plus pauvre & la plus laborieuſe.

Pour ce qui eſt de la géographie, la navigation & l'aſtronomie, nous ne pouvons diſconvenir que ce ſont des biens ſi utiles au développement de l'eſprit humain, qu'ils ſeroient ſeuls capables de balancer la ſomme des maux cauſés par la découverte de l'Amérique, ſi l'on pouvoit ſe familiariſer avec l'idée qu'il vaut mieux que les hommes ſoient ſavans qu'heureux. Mais, qui oſeroit le dire ? Quel eſt l'homme réfléchi qui ne voit pas combien la marche du mal eſt prompte & rapide, & combien au contraire, la marche du bien eſt lente & tardive ?

Il me reſte à parler de l'hiſtoire naturelle. L'Europe s'eſt enrichie d'un nombre prodigieux d'oiſeaux, d'animaux & de plantes dans

tous les genres, dont nous n'avions aucune idée, & qui tous ont servi à étendre nos connoissances sur les productions de la nature. Jusqu'à présent la curiosité seule y a gagné, puisqu'il importe peu pour notre bonheur que nos herbiers soient plus complets & nos cabinets plus riches en productions froides & stériles. A Dieu ne plaise que je veuille considérer le travail des naturalistes comme inutile ou indifférent! Bien loin de-là, je conviens qu'il est toujours beau, toujours intéressant d'acquérir de nouvelles productions: mieux on connoît la nature, mieux on peut suivre sa marche. D'ailleurs, quand il ne résulteroit de l'aspect de ces variétés admirables d'animaux, de végétaux & de minéraux répandus sur la terre par les mains bienfaisantes du Créateur, qu'un respect plus profond & une reconnoissance plus grande de notre part, le travail seul de ces naturalistes célebres suffiroit pour nous consoler en partie des maux du Nouveau-Monde.

» Pour conserver & pour accroître les biens, causés par la découverte de l'Amérique: « il faut les apprécier & ne point en abuser.

En les appréciant, il est necessaire d'encourager l'agriculture dans toute l'étendue des terres qu'on y posséda, d'y maintenir des hommes integres & doux pour diriger les travaux, & de payer assez généreusement leur zèle pour qu'ils n'aient d'autres soins, d'autres desirs que le bien public; d'y établir des inspecteurs intelligens & honnêtes pour présider aux récoltes, à leur chargement pour l'Europe. L'exactitude de ces hommes employés devant être

néceſſairement juſtifiée par des examens publics, on évitera les dangers des connivences & des infidélités. Afin de récompenſer le zèle & le déſintéreſſement de ces inſpecteurs, le gouvernement leur offrira l'alternative ou de reſter en place ou de ſe retirer au bout d'un terme fixé dans leur patrie avec des honoraires honnêtes. Un autre objet que les puiſſances de l'Europe ne doivent point perdre de vue, c'eſt qu'auſſi long-tems qu'elles poſſéderont quelques domaines dans cette partie du monde, elles s'attachent ſur-tout à civiliſer les peuples ſauvages; & qu'à force de douceur, de patience & de bienfaits, elles méritent en retour une confiance entiere de leur part. Il importe eſſentiellement au bien de tous que l'on faſſe quelques réformes dans les loix & les réglemens particuliers à l'Amérique, que les droits de l'homme y ſoient mieux établis, plus aſſurés & les rapports plus utiles pour les deux hémiſpheres. Ces améliorations faites, il faudra s'occuper des moyens de conſerver à l'Europe tous les avantages que la nature lui a départis à l'égard de ſon ſol; que ni l'empire de la mode, ni la cupidité, ni la trop grande abondance des productions de l'Amérique ne nuiſent en aucune maniere, au moins eſſentiellement, à ſa propre culture, & que le ſuperflu de ces productions n'altere point l'eſpérance & l'avantage du cultivateur en Europe; on ſent que le commerce & l'induſtrie ne pourra plus alors s'étendre que ſur l'excédant de ces productions dont le cultivateur & le citoyen pourront ſe paſſer.

Les biens produits par l'Amérique une fois appréciées, il ſera difficile d'en abuſer, ils s'ac-

croîtront au contraire avec rapidité, & peut-être un jour nos neveux pourront-ils dire : » Malgré les maux causés par le Nouveau-Monde, sa découverte cependant est un bien. « Ces biens seront existans, & ne seront plus chimériques. Enfin, pour conserver & pour accroître les biens que nous avons acquis, il suffit de savoir jouir de nos connoissances, & qu'elles ne soient plus une source intarissable de divisions parmi ceux qui les possédent. Il importe sur-tout d'apprendre à connoître dans les autres le degré de lumieres qui leur est assigné, & de coopérer avec unanimité au progrès des arts & des sciences en général. Cette unanimité est d'autant plus essentielle, qu'elle seroit d'un prix inestimable pour la société. De même que du foyer du soleil partent sans cesse des rayons bienfaisans qui alimentent & vivifient la nature, de même du concours heureux de savans, jailliroient sans cesse des traits de lumiere qui dissiperoient dans le reste des hommes les ténebres de l'ignorance & de l'erreur.

Il importe beaucoup à l'humanité de trouver les moyens propres à remédier aux maux qui l'ont désolée. La tâche est difficile. Le remede exige une réformation dans nos mœurs & dans nos propres loix. Quand nos législateurs seroient unanimement persuadés de la nécessité de cette réformation, que les souverains mêmes encourageroient ce travail, il est douteux qu'il puisse être porté, je ne dis pas à sa perfection, mais seulement à son entiere exécution. Un code universel auquel on pourroit appliquer des observations à portée d'être sui-

vies & pratiquées par tous les peuples qui ont des rapports en Amérique, me ſemble auſſi peu facile que la réalité d'une paix perpétuelle. Cependant ce n'eſt qu'avec une telle unanimité, un tel code qu'on pourra eſſayer les moyens d'obvier aux maux de l'humanité & ſur-tout à ceux produits par la découverte de l'Amérique. Les moyens de conſerver les biens qu'elle a produits, tiennent à la même réforme.

Dès qu'il s'agit de peſer les avantages & les inconvéniens des divers gouvernemens pour en former un tout convenable à divers peuples, de dévoiler toutes les faces différentes ſous leſquelles les biens & les maux de l'Amérique ſe ſont montrés, ce travail immenſe n'eſt point d'un ſeul individu; le tenter ſeroit une témérité. La dépravation de nos mœurs, en nous familiariſant avec le vice, nous rend plus enclins ou mal & plus méchans. Nous penſons que, pour jouir, il importe peu que la paix de quelques individus obſcurs ſoit troublée; & la facilité qu'ont la plupart des hommes d'exercer des droits injuſtes, fait qu'ils comptent pour rien le bonheur d'être juſtes.

Si la plupart de nos loix n'étoient point en contraſte avec celles de la nature, les hommes apprendroient de bonne heure à les reſpecter; il s'en ſuivroit deux grands avantages, une affection bienfaiſante pour les malheureux, & plus de ſageſſe dans la diſtribution des bienfaits; & l'on verroit régner dans la ſociété ces liens affectueux qui, rapprochant les hommes les uns des autres, ſemblent n'en former qu'une ſeule & même famille.

Qu'on faſſe découler les loix des principes que preſcrivent la morale & la nature, alors les dignités, les honneurs ne ſeront plus que la récompenſe du zèle, de la capacité & de la vertu de chaque citoyen : *unicuique ſuum.* C'eſt à la ſcience des choix que tient celle de gouverner les cœurs & les eſprits, de faire aimer le vrai, de maintenir, d'encourager les liens ſacrés de la ſociété, & d'en rétablir l'harmonie, ſi quelque cauſe a pu la troubler. En un mot, il eſt eſſentiel pour donner moins de priſe à l'envie parmi les hommes, qu'ils ne ſoient eſtimés qu'à proportion de leurs vertus; & réputés grands qu'à proportion de leurs ſervices, en ſorte qu'il n'y ait jamais entre eux d'autre émulation que celle de concourir au bien public. Pour lors l'ambition d'aſſervir & d'opprimer les hommes ſeroit regardée comme le plus grand des forfaits, & le dernier des opprobres. C'eſt ainſi que les égards, les honneurs & les louanges ne ſeroient plus un tribut honteux offert par les mains de la crainte ou de la miſere; & l'orgueilleuſe opulence ne ſe targueroit plus des hommages également aviliſſans pour l'idole & l'idolâtre.

Si les Européens euſſent mieux connu la dignité de l'homme, ils auroient été plus vertueux & plus ennemis des déprédations; ils n'auroient vu dans les Indiens que des freres; loin de les traiter avec indignité, ils ſe ſeroient occupés des moyens de s'en faire aimer, en leur inſpirant le deſir de ſe réunir à eux pour ne faire qu'un ſeul & même peuple. De ſages légiſlateurs, au lieu de contrarier les loix, ou d'y déroger, ne ſe ſeroient appliqués qu'à s'y con-

former pour y puiſer les maximes qui d'un peuple ſauvage peuvent faire un peuple doux, humain, ſage & heureux. Ils auroient ſu que ſi ces Indiens, qu'il nous plaît d'appeller ſauvages, ne raiſonnent pas réguliérement & méthodiquement des droits de l'humanité, ils n'en ont pas moins les principes originairement gravés dans leur ame. Les ſauvages ſont moins éloignés que nous des principes d'une bonne civiliſation. Qu'on leur montre l'utilité des vertus, ils les ſuivront avec plus de conſtance & de force que nous, qui, malgré notre fiere arrogance, nos ſophiſmes & nos livres, ſommes forcés d'avouer notre foibleſſe dans la pratique, & ne rougiſſons pas même de juſtifier nos paſſions par des beſoins factices. Ces ſages inſtituteurs auroient commencé par leur apprendre qu'outre les moyens de ſubſiſter du produit de la chaſſe & de la pêche qui peuvent ſouvent leur manquer, il en eſt de plus ſûrs & de moins pénibles, tels que la culture des terres & l'entretien des troupeaux, reſſources propres à leur procurer les commodités de la vie. Voilà ce que les Européens auroient dû faire lors de la découverte du Nouveau-Monde: ce ne ſera jamais qu'en adoptant ces principes qu'ils accroîtront les biens dont ils jouiſſent, & remédieront aux maux qui alterent leur félicité.

CONCLUSION.

Les biens & les maux produits par la connoiſſance d'un nouvel hémiſphere, ne ſont point à leur comble. Les uns & les autres augmenteront encore, & l'on ignorera même après bien des ſiecles, ſi l'on peut eſpérer enfin que la ſomme des biens balance un jour celle des maux, relativement à notre maniere de ſentir & de jouir. En ſuivant la marche du cœur humain, nous avons plus lieu de nous affliger que de nous réjouir. Nos mœurs ſe corrompent de plus en plus; notre conſtitution s'altere de génération en génération; chaque jour nos beſoins deviennent plus nombreux & plus preſſans; l'amour du repos nous rend le travail plus pénible; il énerve nos corps, affoiblit les reſſorts de notre ame. Ce que nous aurons gagné par les arts & les ſciences, nous le perdrons par notre indolence & notre frivolité. Tel eſt le triſte tableau que nous devons nous faire des générations futures. Ce ſera le Nouveau-Monde, jadis notre eſclave, en grande partie peuplé de nos émigrans, qui viendra nous donner des fers à ſon tour. Son induſtrie, ſa force & ſa puiſſance, augmenteront à meſure que diminueront les nôtres; l'Ancien-Monde ſera ſubjugué par le Nouveau: & ce peuple conquérant, après avoir également ſubi les loix de la révolution, périra de même par les mains peut-être d'un peuple qu'il aura eu le malheur de découvrir. C'eſt ainſi que les biens & les

maux en se perpétuant & ne se séparant jamais, iront toujours dans une inégalité apparente, étonner, surprendre, au milieu de ses méditations, le philosophe qui voudra les distinguer, les comparer & décider.

FIN.

PORTRAIT
DE
CHRISTOPHE COLOMB.

Les deſtins de Colomb furent marqués par des événemens ſi extraordinaires & ſi diſparates qu'on ne ſait lequel on doit plus admirer ou ſa modeſtie au faîte des grandeurs, ou ſa patience dans l'adverſité. Également grand ſous tous les points de vue, il inſpire à ſa poſtérité la plus grande vénération. Dans un ſiecle plus éclairé, ſous un gouvernement plus juſte que celui de Ferdinand, Colomb eût joui, vivant, de ſon immortalité. On ne peut lire ſans douleur & ſans attendriſſement les détails de ſa vie par Don Fernand ſon fils. Quel ſpectacle peut inſpirer plus d'horreur pour l'ingratitude que celui où Colomb ſort en cheveux blancs & les fers aux pieds de ces mêmes vaiſſeaux auxquels ils avoit frayé la route glorieuſe d'un Nouveau-Monde! Enfin après vingt ans de ſervice, des fatigues ſans exemple, des ſujets continuels de larmes, accablés d'années & de maladies, la ſeule reſſource de ce vieillard vénérable pour la nourriture & le ſommeil, c'eſt-à-dire, pour les beſoins les plus communs de la nature (1) fut des hôtelleries publiques. Son chagrin fut ſi

(1) *Sic invidiæ virtuti comes.*

vif qu'il en mourut : il avoit alors ſoixante-cinq ans.

» Colomb, étoit d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute ſa perſonne annonçoient de la nobleſſe. Il avoit le viſage long, le nez acquilin, les yeux bleus & vifs, & le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans ſa jeuneſſe, ſes cheveux avoient été d'un blond ardent ; mais la fatigue & les chagrins les firent blanchir avant le tems. Il avoit d'ailleurs le corps bien conſtitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord étoit facile & prévenant, ſes mœurs douces & aiſées. Il étoit affable pour les étrangers, humain à l'égard de ſes domeſtiques ; enjoué avec ſes amis & d'une admirable égalité d'humeur. On reconnoît dans les événemens de ſa vie qu'il avoit l'ame grande & forte, l'eſprit fécond en reſſources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Perſonne ne poſſédoit mieux que lui le ton de l'éloquence du commandement. Il parloit peu & avec grace. Il étoit ſobre, modeſte dans ſon habillement, plein de zèle pour le bien public & pour la religion. Il avoit une piété ſolide, une probité ſans reproche, & l'eſprit orné par les ſciences. « Si des défauts légers ont quelquefois obſcurci tant de qualités rares & brillantes, c'eſt qu'il étoit homme. L'antiquité eût mis Colomb au rang de ſes demi-dieux, & l'encens auroit fumé ſur les autels qu'elle lui auroit érigés.

Fin du Portrait de Chriſtophe Colomb.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIERES

Contenues dans le Spectateur Américain & les Recherches Philoſophiques.

A.

ABEILLES (les) ſont très-abondantes en Amérique, quoique aborigenes, *Premiere Partie, page* 25.

ADAM. (M. John) Un des principaux acteurs de la révolution Américaine, 2. *part.* 153; envoyé miniſtre plénipotentiaire par le congrès près les Etats-Généraux des Provinces-Unies; il leur préſente un mémoire de la part de la nouvelle république, 164; précis de ce mémoire, 333-340.

AGRICULTURE. Tems du labour, des ſemailles & de la récolte dans les Etats-Unis, 1. *part.* 28; richeſſe de l'agriculture, caractere, aiſance, connoiſſances du cultivateur dans ce pays, 117.

AIGLE (l') de l'Amérique eſt un oiſeau chaſſeur & pêcheur, 1. *part.* 17.

AMBOI, capitale de la Nouvelle-Jerſey, quoique ayant un aſſez bon port, ne fait aucune commerce direct avec l'étranger, 2. *part.* 261.

AMÉRIQUE (l') contient plus de la moitié du globe, 1. *part.* 41; articles dont elle enrichit le commerce, *ibid.* Elle a été le théâtre de cruautés ſans nombre, *Recherc. Phil.* 437-348, 441-442, 447-448. Une partie de l'Amérique eſt cultivée & elle doit cette amélioration à l'Europe, mais c'eſt l'Europe qui en profite, 451-452; ſans ſes mines d'or & d'argent les Européens n'auroient pas cherché à en faire la conquête, 454; l'Amérique reçoit de l'ancien monde

la petite vérole en échange du mal vénérien acquis chez elle par les Européens, 456-457; assertion de l'auteur sur ce sujet 455, *en note*.

AMÉRIQUE (l') Septentrionale. Son étendue, I. *part. p.* 1. Outre une partie du continent, elle comprend un grand nombre d'isles, 2-5; sa population étonnante, 6; gouvernement civil & militaire qu'y avoit établi l'Angleterre, 113-116; elle est le berceau de la liberté dans le Mouveau-Monde, 2. *part.* 130.

ANNAPOLIS, capitale du comté d'Anne Arundel dans le Maryland, deviendra probablement brillante par la résidence du congrès & des ministres, 2. *part.* 280; l'édifice où s'assemblent les Etats est le plus beau qu'il y ait dans le Nord-Amérique, 281.

ANNAPOLIS, ville de la Nouvelle-Ecosse sur la côte de la Baie des Chasseurs, a un beau & vaste port, I. *part.* 94.

ANTICOSTI, isle voisine de Terre-Neuve dans le Golphe St.-Laurent, I. *part.* 72; trait de bienfaisance d'une famille de sauvages de cette isle envers des matelots françois, *ibid.* & suivant.

APOYOMROSI, ou Patsifiranda. Description de cette plante, I. *part.* 38; c'est de ses racines que se tirent les petites boules appellées par les Espagnols chapelets de St.-Hélene, & par les François patenôtres, *ibid.* Usages différens que font de sa feuille les Sauvages & les Espagnols.

ARAIGNÉES. Il en est une espece très-dangereuse en Virginie, I. *part.* 25.

ARBRES (les) manquent ordinairement par les racines en Amérique, I. *part.* 27; on n'en connoît pas encore toutes les especes, 28.

ATOCA, plante qui donne un fruit à pepins de la grosseur d'une cerise, d'un goût âcre, mais excellent en confitures, I. *part.* 34.

B

BAIE-D'HUDSON. Sa position, I. *part.* 51; sa description, *ibid.*; ses habitans, 52-53; est un entrepôt de commerce de pelleteries, 54; le commerce s'y fait par échange, 55; nature de ces échanges, 56; utilité de cette baie en ce qu'on y

peut former des matelots robuſtes & capables de réſiſter aux intempéries des élémens, *p.* 57; la baie d'Hudſon eſt mal connue des Anglois, 60; pour acquérir la connoiſſance des indigenes & mériter leur confiance, il faut mettre à la tête de l'établiſſement un homme d'un vrai mérite, 60-61.

BALANCE générale du commerce de l'Angleterre avec ſes colonies avant l'indépendance; réſultat de ces calculs, 1. *part.* 122.

BALTIMORE, capitale du comté du même nom, & la plus conſidérable ville du Maryland, 1. *part.* 282; ſa ſituation, ſa forme, ſon port, *ibid.*

BOSTON, la plus conſidérable ville de l'Amérique, dans la Nouvelle-Angleterre, ſe diſtingue par ſa réſiſtance lors de l'impôt ſur le thé, 2. *part.* 147; la flotte angloiſe en bloque inutilement le port; elle tient ferme & triomphe, 148; ſa ſituation 238; ſes fortifications, *ibid.*; ſa magnifique rade, 239; température de l'air à Boſton, 240; perſpective charmante que préſente cette ville, 241; les maiſons en ſont uniformes; ſes édifices publics, 242; on y vit à-peu-près comme à Londres, *ibid.*; on y compte dix égliſes de différentes ſectes, 243; les Boſtoniens convaincus de la néceſſité d'une bonne éducation ont établi une univerſité & un college à 7 milles de Boſton, *ibid.*

BRAINTRY, petite ville dans l'Etat de Maſſachuſet, ſe glorifie d'avoir donné naiſſance aux deux Adams, dont les noms ont une place diſtinguée dans l'hiſtoire de la révolution, 2. *part.* 247.

BRENTFORT, ville dans le Connecticut, approviſionne tout cet Etat de ſes ouvrages en fer, 2. *part.* 254.

BRUNSWICK, ſeul port de la Nord-Caroline qui puiſſe recevoir des vaiſſeaux propres aux opérations de commerce, 2. *part.* 305.

C

CABOT. C'eſt ce voyageur qui a fait la découverte de l'iſle de Terre-Neuve, 1. *part.* 42.

CALVERTON, ville du comté de Calvert dans le Maryland, ſur la rive du Patuxent, 2. *part.* 281.

CAMBRIDGE dans le comté de Middlesex, siege d'une université & d'un college célebre, 2. *part. p.* 233.

CANADA. Position & étendue de ce pays, 1. *part.* 80. Quebec, fondé en 1608, en est la capitale, *ibid.* énergie des langues principales des indigenes & leur gouvernement, 81; le Canada cédé aux Anglois par le traité de Versailles; quelle conduite doivent tenir ceux-ci envers les indigenes; *ibid.* mauvaise politique des Européens, 82; traits de grandeur d'ame de la part des indigenes, 83; si les Anglois parviennent à leur inspirer de la confiance, le Canada sera pour eux une source inépuisable de richesses, 84; en quoi consiste le commerce du Canada & son produit année commune, *ibid.* c'est injustice de la part des Anglois de se plaindre de l'ascendant des François sur les Indiens, 85; la proposition de chasser tous les prêtres & ecclésiastiques françois de ce pays, & de les remplacer par des ministres anglicans, indique un esprit & un caractere d'intolérance qui n'est presque pas croyable aujourd'hui, 86; il est d'une sage politique d'attirer les indigenes à la religion chrétienne, & ensuite de les faire participer à tous les droits de la société, 87; leur laisser le soin de la chasse comme plus capables d'en soutenir la fatigue; *ibid.* l'agriculture encouragée avec le secours des Indiens, l'on recueilleroit en peu d'années, dans le Canada, du bled en quantité, *ibid.*

CANARDS. L'on en compte jusqu'à vingt-deux especes en Amérique, 1. *part.* 17; il en est qu'on appelle branchus, parce qu'ils se perchent sur des branches d'arbres, *ibid.*

CAP-CODE (le) forme la baie de Massachuset, 2. *part.* 249.

CAROLINES. (les) C'est ainsi que les Anglois nommerent d'abord les deux districts, qu'ils appellerent ensuite Caroline septentrionale & Caroline méridionale, 1. *part.* 106; étendue des Carolines, 2. *part.* 312.

CARTHAGE, la plus ancienne des colonies connues, 2. *part.* 124; rivale de Rome, 125; comparée à l'Angleterre, *ibid.*

CASTOR. Caractere de cet amphibie, 1. *part.* 10; sa

ſa deſcription, *ibid.* uſage qu'il fait de ſes pieds, de ſa queue, de ſes dents, *ibid.* le nombre en augmente & le poil brunit en avançant vers le nord, *p.* 11; de tous les animaux le caſtor eſt celui qui approche le plus de l'homme par ſon intelligence, *Rech. Phil.* 464; ſa dépouille a enrichi nos fabriques, *ibid.*

CASTOREUM, (le) eſt renfermé dans les teſticules du caſtor, ſes qualités & ſon utilité, 1. *part.* 11.

CEDRES (les) ſont d'une groſſeur & d'une hauteur frappantes dans la Nord-Amérique, 1. *part.* 28.

CERISIER, (le) peu connue en Amérique, 1. *part*, 33.

CHAMPLAIN, (Samuel de) a fondé Quebec, 1. *part.* 46.

CHARLES IX, roi de France, fut un fanatique barbare, 1. *part.* 44; perſécute ſes ſujets, les preſcrit par eſprit de religion, tandis que les Portugais & les Eſpagnols font de riches établiſſemens en Amérique, *ibid.*

CHARLESTON, capitale de la Sud-Caroline, doit ſon origine à un François, 2. *part.* 313; avantages de ſa poſition, *ibid.* ſes principaux édifices & ſes fortifications, 314; les habitans de cette ville vivent avec luxe & magnificence, 315; ils ont une chambre de commerce, 316; abus dont il eſt bon que les Boſtoniens ſoient inſtruits, 317.

CHARLESTOWN, ville du comté de Middleſex dans la Nouvelle-Hampshire, eſt placée entre les rivieres Miſtick & de Charles, 2. *part.* 233; ſes habitans tirent leur ſubſiſtance du commerce qu'ils font en poiſſons & en ſalaiſons, *ibid.*

CHARLOTTE-TOWN, autrefois le Port-la-Joie, chef-lieu de l'Iſle-Royale, 1. *part.* 79.

CHATAIGNIER, (le) quoiqu'il porte un très-gros fruit, a juſqu'à préſent été peu conſidéré par les Américains, 1. *part.* 33.

CHAT-CERVIER, (le) appellé Lynx par les anciens, en Europe Loup-Cervier, quoique la chair en ſoit exquiſe, n'eſt recherché en Amérique qu'à cauſe de ſa peau, 1. *part.* 13.

CHÊNE (le) abonde en Amérique, 1. *part.* 28; il eſt propre à une infinité d'ouvrages, 29.

CHENILLES (les) abſolument différentes de cel-

les d'Europe, 1. *part. p.* 24; il en eſt une eſpece en Virginie remarquable par ſa groſſeur, 25.

CHESAPEACK, (la baie de) dans le Maryland, ſa largeur & profondeur, 2. *part.* 279; la navigation en eſt très-conſidérable, 280.

CIRIER (le) fournit une ſubſtance ſemblable à la cire, qui, outre la propriété d'éclairer, ſert à faire du ſavon, des emplâtres, & même à cacheter, 1. *part.* 31-32.

COCHENILLE (la) nous vient du Mexique. *Rech. Phil.* 464; on compte qu'il en entre en Europe 880,000 livres chaque année, 465.

COLIGNY, (l'amiral de) un des plus grands hommes qui aient illuſtré leur ſiecle, 1. *part.* 44; envoie Jean Ribaud dans la Floride, *ibid.*

COLOMB (Chriſtophe) eſt le ſeul qui dans ſes voyages n'ait pas été guidé par la cupidité, *Rech. Phil.* 430; il ne préſente ſes projets à la cour de Madrid que ſous le point de vue d'enrichir l'Eſpagne, 431; apoſtrophe à ce grand homme, 433-434. C'eſt contre le ſyſtême de Colomb qu'on n'employa pas des moyens de douceur envers les indigenes, 435; ſageſſe de ſon gouvernement en Amérique, *ibid.* regrets des Indiens lors de ſon départ pour revenir en Eſpagne, *ibid.* ſa profonde triſteſſe lors de ſon retour en Amérique à la vue des malheureuſes victimes de l'advidité barbare des Eſpagnols, 439; victime lui-même d'une baſſe jalouſie, Colomb eſt chargé de fers ramené en Eſpagne, traduit devant des juges iniques & déclaré coupable, 440; ſon portrait, 491-492.

COLONIES (les) doivent être protégées & non aſſervies, 1. *part.* 6; leur origine, 2. *part.* 123; leur utilité, 124; la plus ancienne connue, *ibid.* vues politiques des Anglois en formant leurs colonies, 126; les colonies favoriſent la population, 128.

COMMERCE (le) de la Nord-Amérique, extrêmement gêné par la Grande-Bretagne avant la révolution, ces entraves rompues, deviendra conſidérable, 2. *part.* 181; il dépend eſſentiellement de la culture des terres, 182.

COMMERCE (le) de l'Europe doit à la découverte de l'Amérique une étendue, une énergie qu'il n'au-

roit jamais eu ſans cela, *Rech. Phil.* 466; & beaucoup d'autres avantages qui en réſultent, 468-469; il s'eſt enrichi dans cette partie du monde de beaucoup d'articles qu'il ne trouvoit pas dans les autres, 440-471.

COMPAGNIE (la) de la Baie-d'Hudſon. Ses agens dans ce pays ſont des frippons qui tous les ans changent le tarif de leurs marchandiſes, 1. *part.* 54-55; expoſé qu'elle a donné au parlement de ſes opérations mercantiles, *ibid.* c'eſt la cupidité de ſes agens qui empêche l'exploitation des mines en ce pays, 59.

CONNECTICUT, 4me. Etat de la Nouvelle-Angleterre. Sa ſituation, ſes productions, ſon commerce, 2. *part.* 253. Cet Etat met un grand intérêt à l'éducation de la jeuneſſe, en conſéquence a érigé le college de Yall, 254.

CONSTITUTIONS (remarques ſur les) des Treize-Etats-Unis. Néceſſité de former les loix d'après le caractere des nations, 2. *part.* 253. Quelles perſonnes doivent être choiſies pour faire ou réformer un code de loix, 254. Selon les conſtitutions les pouvoirs légiſlatif & exécutif émanent du peuple, 255; les loix ne peuvent avoir leur ſanction ſans le conſentement de la commune, *ibid.* Les juges ſont électifs & l'Etat les paie, 256. Articles principaux de la conſtitution de Maſſachuſet, baſe des conſtitutions des autres Etats de l'union 257-259. Les légiſlatures ſubſéquentes ſont chargées de faire les changemens qu'exigera par la ſuite le bien public, 264.

CORNWALIS, général anglois vient dans le Nouveau-Monde pour y commander une armée bien diſciplinée, 2. *part.* 161; il y eſt fait priſonnier avec un corps de ſix mille hommes de troupes réglées, 163.

CORTEZ, commande l'admiration par ſon génie, ſon courage & ſon héroïſme, *Introduct.* vij; il dépeuple le riche empire du Mexique 1. *part.* 42.

COTON (le) dont les deux qualités eſſentielles ſont la blancheur & la ſoupleſſe, eſt précieux à l'induſtrie en ce qu'il forme une branche conſidérable de commerce. *Rech. Phil.* 465.

COTONIER (le) à ſucre donne une eſpece de miel facile à convertir en ſucre, 1. *part.* 34.

CRÉDIT (le) des Etats-Unis eſt aſſis ſur des fondemens ſolides, 2. *part.* 189-190. Ce ſage peuple ſe reſpecte trop pour manquer à ſes engagemens envers les autres peuples qui ſe repoſent ſur ſa bonne-foi, 191; recommandations ſolemnelles en conſéquence, 192-193.

D.

DÉCOUVERTE des premiers navigateurs dans l'Amérique Septentrionale, hiſtoire de leurs tentatives & de leurs ſuccès, 1. *part.* 42-47.

DELAWARE, (l'Etat de) compoſé des trois comtés de Newcaſtle, Kent & Suſſex, faiſoit autrefois partie de l'Etat de Penſylvanie, 2. *part.* 249; il ſuit les mêmes principes de gouvernement, 265.

DELAWARE (la riviere de la) baigne de ſes eaux les villes de Newcaſtle, Kent & Suſſex, 2. *part.* 264, eſt navigable pendant plus de 200 milles, 265-266.

DETTE nationale des Etats-Unis, 2. *part.* 188-189.

DORCHESTER, 2e. ville de l'Etat de Maſſachuſet, 2. *part.* 246.

E.

ECUREUIL (l') de Virginie eſt facile à apprivoiſer; ſa gentilleſſe, ſon adreſſe, ſa vivacité ſont connues, 1 *part.* 15. Le nom d'écureuil volant eſt une mépriſe, 16.

EDENTON, capitale de la Nord-Caroline, a un havre fort commode, mais propre ſeulement à de petits bâtimens, 2. *part.* 306.

EDUCATION. Avantages d'une éducation bien cultivée, 2. *part.* 243-244. Education des Chinois, *en note*, 245-246.

ERABLE. La ſeve de cet arbre eſt une excellente liqueur & très-ſaine, 1. *part.* 30. On en fait auſſi du ſucre, 31.

ESKIMAUX, (les) habitans de la baie d'Hudſon. Genre de vie de ces ſauvages, 1. *part.* 52; leurs barques, *ibid*; leurs maux phyſiques, 53.

ESPAGNOLS, (les) conquérans du Mexique &

du Pérou ſous Cortez & Pizarre, *Introduct.* vij; ſont habiles à profiter des ſuperſtitions & des diviſions des Indiens, viij; ce ſont de ſinguliers convertiſſeurs, *ibid.* qui pourtant détruiſent chez les Mexicains l'habitude de ſacrifier à leurs dieux des créatures humaines, ix; ils avoient été conduits en Amérique par la ſoif des richeſſes; *Rech. Phil.* 430; leur cruel deſpotiſme envers les Américains, 435; conduite qu'ils auroient dû tenir envers ceux-ci, au lieu de les tourmenter & les détruire, 437; tableaux déchirans des maux qu'ils leur firent ſouffrir, 437-438, 441-444. La cour d'Eſpagne, pour faire ceſſer, ou du moins adoucir le ſort des Indiens, eut dû changer leurs adminiſtrateurs à qui elle recommanda ſeulement & vainement plus de modération, 446-447. Douze millions d'Indiens ſont tombés ſous le glaive des Eſpagnols, 448.

ETATS-UNIS (les) voudront probablement avoir part à la pêche de Terre-Neuve, I. *part.* 72; ils ſont du tolérantiſme la baſe de leurs loix, 2. *part.* 135; ſont dans l'intention d'ériger une ſtatue à Louis XVI, 162 *en note*; ordonnent d'en ériger une autre au général Washington, 166-167 *en note*; étendue & richeſſe du territoire des Etats-Unis, 185-186. Le bonheur des Treize-Etats demande qu'ils ne forment qu'une ſeule & même république, 232-233. Dénombrement exact des habitans de chacun des Treize-Etats-Unis, & diſtances du ſud au nord des capitales de chaque Etat, 332. Marchandiſes propres au commerce de la nouvelle république, 202-203. Comparaiſon des diverſes marchandiſes européennes, d'après laquelle l'on peut juger leſquelles ſeront préférées dans les Etats-Unis, 203-216; la gloire de civiliſer le reſte de l'Amérique eſt réſervée aux Etats-Unis. *Recherches Phil.* 476.

EUROPE, (la découverte de l'Amérique cauſe la dépopulation de l') par les émigrations qu'elle occaſionne, *Rech. Phil.* 454; par le mal vénérien contracté dans le Nouveau-Monde & apporté dans l'ancien, 456-457. Somme énorme à laquelle montent l'or & l'argent paſſés d'Amérique en Europe dans l'eſpace de 283 ans, 457. Quoique le numé-

raire ſoit augmenté conſidérablement en Europe, le particulier eſt cependant plus pauvre qu'il n'étoit, les denrées étant augmentées en plus haute proportion; 459-460. Productions de l'Amérique dont l'Europe a enrichi ſon commerce, 463-465; avec l'or, l'argent & les pierreries de l'Amérique, l'Europe ſe procure les productions & manufactures des Grandes-Indes, 468-469. Les bois de l'Amérique propres à la conſtruction des navires ſont d'une très-grande reſſource pour l'Europe, 469-470; il en faut dire de même des produits de la chaſſe & de la pêche, *ibid.* Les arts & les ſciences ſont parvenus en Europe à un degré de perfection qu'ils n'auroient pas ſans la découverte de l'Amérique, 471-472. L'Europe eût pu ſe paſſer de tout ce qui lui eſt venu d'Amérique, 478-479.

F.

FAYETTE. (le marquis de la) A l'arrivée des troupes Françoiſes en Amérique, ce jeune héros reſte dans ſa tente plongé dans la douleur d'avoir perdu un fils, tandis qu'autour de lui tout retentit de chants de joie & d'allégreſſe, 2. *part.* 161-162. *en note.*

FEMMES. Tableau intéreſſant de leur caractere en Amérique, 1. *part.* 7.

FLEURY, (M. de) lieutenant-colonel d'un régiment françois décoré d'une des huit médailles que le congrès fit frapper pour immortaliſer les traits de courage; cet officier s'étoit diſtingué ſur-tout à la priſe de Stony-Point, 2. *part.* 160-161.

FLORIDE. (la) Jean Ribaud y conduiſit la premiere colonie par ordre de l'amiral Coligny, 1. *part.* 44; ſa ſituation & diviſion en deux provinces, 109; ſes productions, 110; ſon commerce pas auſſi floriſſant qu'il devroit l'être, 111; ceſſion de la Floride orientale aux Eſpagnols, 112; elle eſt trop à la convenance des Nord-Américains pour qu'ils ne la convoitent pas, *ibid.*

FRANCE (la) fait un traité d'alliance avec les Américains, 2. *part.* 154; leur envoie des ſecours conſidérables, 161; participe preſque ſeule à leur commerce durant la guerre de la révolution, 174.

FRANKLIN (Benjamin) un des premiers acteurs

dans la grande affaire de la révolution, gagne le cabinet de Verſailles, & par un traité ſigné le 6 Février 1778 allie la France à l'Amérique, 2. *part. p.* 153.

G.

GATES (le général) reçoit une médaille du congrès pour avoir fait priſonniere l'armée de Burgoyne à Saratoga, 2. *part.* 161.

GE'ORGIE. 1er. motif de cet établiſſement, 1. *part.* 108; produit de ſon commerce pendant 37 ans, *ibid.*; ſon étendue, ſa poſition, ſon origine, 2. *part.* 318; ſa population, ſes productions, 319; liſte qui conſtate l'étonnant progrès du commerce de cet Etat, 320-321. Les premiers habitans de la Géorgie furent des Allemands, 321. Le climat en eſt propre pour la culture du ver à ſoie, & les moyens en ſont faciles, *ibid.* Les Géorgiens ont fait un traité d'alliance avec les nations indiennes limitrophes, 323-324.

GERMAN-TOWN, petite ville près de Philadelphie, a toutes ſes rues plantées de pêchers, 2. *part.* 277.

GOURGUE, (Dominique de) vengeur de l'inſulte faite à la France dans le maſſacre de la colonie françoiſe de la Floride, ſe diſtingue par ſon déſintéreſſement, ſon habileté, ſon intrépidité dans la terrible, mais juſte repréſaille qu'il en fait, 1. *part.* 45.

GRANDE-BRETAGNE. A quoi pouvoit aſpirer cette puiſſance avant la révolution américaine, 1. *part.* 47. Etendue de ſes poſſeſſions alors dans le Nouveau-Monde, 48-49; ſon commerce à la baie d'Hudſon, 51; au Labrador, 63; produit de ſa pêche de Terre-Neuve, 71; en s'emparant de Louisbourg les Bretons s'ouvrent le chemin du Canada, 76; avantages que leur offre cette vaſte région, 86; dont ils prennent, en 1756, la capitale, 88. La Grande-Bretagne ne tiroit pas tout le parti qu'elle auroit pu de la Nouvelle-Ecoſſe & de ſes autres poſſeſſions en Amérique faute d'une bonne adminiſtration, 92-112; gouvernement civil & militaire qu'elle avoit établi en Amérique 113-114. Balance générale de ſon commerce avec les colonies pendant 76 ans, 122; politique vicieuſe du cabinet de

St.-James qui croit pouvoir ſuivre impunément l'exemple de Charles II, Jacques II & Guillaume III, *p.* 141-145. L'exploſion cauſée par l'acte du timbre auroit dû lui ouvrir les yeux & le faire renoncer à l'impôt ſur le thé, 2. *part.* 147; opiniâtreté du miniſtere qui, après pluſieurs échecs, envoie le général Cornwalis avec un nouveau corps de troupes pour faire face aux François & aux Américains réunis, 161; ceux-ci rendront difficilement leur amitié à la Grande-Bretagne, 177-178; ou du moins ce ne ſera pas durant le regne de Louis XVI, 179. Gains énormes des Bretons tant qu'ils ont eu le commerce excluſif du tabac, 298, & du ris, 312.

GROSEILLER. (le) Il y en a de trois ſortes en Amérique, où l'on ignore encore l'art d'en faire de la gelée, 1. *part.* 34.

GROTHAUS, (M. le baron de) court éloge de ce gentilhomme hanovrien, 2. *part.* 199 *en note*; il eſt auteur d'un plan de banque nationale parfaitement conçu, 200-201.

GUILLAUME III, contre les principes de la république où il étoit né, ſe montra auſſi deſpote qu'aucun de ſes prédéceſſeurs dans l'adminiſtration qu'il établit pour la Nouvelle-Angleterre, 2. *part.* 145.

H.

HALLIFAX, belle ville de la péninſule d'Acadie, entourée de bonnes fortifications, 1. *part.* 95; eſt d'une grande reſſource pour la navigation, *ibid.*

HANCOK, un des premiers chefs de la révolution, fut l'ame du congrès, 2. *part.* 153

HERMINE, petit animal vif & charmant du Canada, 1. *part.* 13.

HISTOIRE NATURELLE (l') eſt peu connue en Amérique, 1. *part.* 9; la raiſon de cela, *ibid.*

HOLLANDOIS (les) reconnoiſſent l'indépendance des Nord-Américains, 2. *part.* 164; leur apologie 175; il eſt de leur intérêt de vivre en bonne intelligence avec eux, 177; ils ont un droit inconteſtable à leur reconnoiſſance, & ſont fondés à eſpérer que leur commerce ſera favoriſé dans les États-Unis, 180. Le commerce du ris ſera infiniment

plus avantageux pour les Hollandois après qu'avant la révolution, le pouvant avoir de premiere main & l'importer eux-mêmes, *p.* 310. Il eſt de notoriété qu'en 1738 ſur une cargaiſon entiere d'un navire hollandois, de cette denrée, le bénéfice fut, tous frais faits, de 100 pour cent, 311.

HOMMES (grands) des Etats-Unis. l'Auteur leur dédie ſon ouvrage.

HOWART (le lieutenant-colonel) décoré de l'ordre militaire de Cincinnatus pour avoir contribué à la priſe du corps de troupes du colonel Tarleton en 1781, 2. *part.* 161

HUDSON (Henri) découvre en 1607 la baie à laquelle il donne ſon nom, 1. *part.* 46.

I.

IMPÔT (l') établi par les Etats-Unis aſſemblés en congrès, ne l'a été que pour la décharge de l'intérêt & du principal de la dette nationale, 2. *part.* 194; cadaſtre pour le contingent que doit fournir chacun des Treize-Etats, 195-196; précautions pour l'emploi de ces deniers, 196; abus dans les finances détruits, 198-199.

INDÉPENDANCE américaine. Nouveau ſyſtême de politique qu'elle occaſione, 2. *part.* 133; elle eſt l'ouvrage de la prudence & du génie, 133-234; fut prononcée ſolemnellement le 4 Juillet 1776, 153, & reconnue par les Etats-Généraux, 164.

INDIENS. La plus grande partie en a été détruite & le reſte réduit à un eſclavage odieux. *Rech. Phil.* 434. Ce n'eſt pas ce que leur faiſoit eſpérer la conduite pleine de douceur & d'humanité de Colomb à leur égard, 435 : ils ſont perſécutés dès que ce grand homme les a quittés, malgré leur empreſſement à découvrir les mines de leur pays à leurs perſécuteurs, 435-436. Regardés comme des brutes par les Eſpagnols, ils ſont condamnés au travail des mines, où, après des angoiſſes affreuſes, la plupart périſſent, 437: cinq Caciques ſont brûlés pour avoir fui avec leurs ſujets, 438; les efforts de ces princes pour ſe ſouſtraire aux horreurs de la tyrannie, accélere l'entier eſclavage des Idiens, 440 : tableau

des tourmens inouis qu'on leur fit endurer, 441-442; les Indiens diviſés par claſſe, 444; ils ont un ami dans Las Cazas, qui parvient à déciller les yeux de la cour trompée par des adminiſtrateurs iniques, & revient au milieu d'eux pour travailler à leur bonheur, *ibid.* mais il ne peut triompher de la barbare cupidité des chefs qui réuſſiſſent à faire échouer ſes projets, 444-446. On fait un crime aux Indiens de ne pas comprendre nos myſteres, 447; le nombre de ceux qui furent maſſacrés eſt porté à douze millions, 448 : pluſieurs, par haine pour la religion des Eſpagnols, aiment mieux mourir que l'adopter, *ibid.*, d'autres moins courageux ou plus diſſimulés paroiſſent l'adopter & ſe pervertiſſent au point d'être les délateurs de leurs concitoyens, *ibid.* Avant l'arrivée des Européens en Amérique les Indiens étoient heureux, 449; ils nourriſſent depuis trois ſiecles une haine implacable contre eux, 450; parmi les maux qui leur ſont venus d'Europe il faut compter la petite vérole, qui fait de grands ravages parmi eux, 457.

INDIGENES de l'Amérique Septentrionale. Traits de grandeur de leur part, 1. *part.* 83; ils ſont moins corrompus que les Européens, 2. *part.* 134.

INDIGO. Avant la découverte de l'Amérique, l'Europe le tiroit de l'Indoſtan. *Rech. Phil.* 53.

ISLE-LONGUE (l') appellée quelquefois Iſle de Naſſau. Situation, production, commerce de cette iſle, 2. *part.* 258.

ISLE-ROYALE, ou Cap-Breton, troiſieme iſle de Terre-Neuve. Sa ſituation, 1. *part.* 73, ſon climat, 74. Les François s'y établirent en 1713, & lui donnerent le nom de l'Iſle-Royale, *ibid.* elle ſert à préparer le poiſſon qu'on prend ſur les bancs circonvoiſins, 76.

ISLE-SAINT-JEAN dans le golfe Saint-Laurent. Forme & poſition de cette iſle, 1. *part.* 77; ſon climat & ſon ſol, *ibid.* prix des terres, 78; ſon commerce, 79.

ISLE-SAINT-PIERRE (l') n'a que 25 lieues de circonférence, mais un port sûr, 1. *part.* 69; n'eſt diſtante de Terre-Neuve que de trois lieues, 70.

J.

JACQUES I. chaſſe de ſes Etats tous les habitans qui refuſent d'être victimes ou complices de ſon cruel fanatiſme, 1. *part.* 42.

JAMES-TOWN, ville de Virginie, fondée en 1606 par les Anglois, 1. *part.* 46 : ſon état de détreſſe & les ſecours qui lui viennent, *ibid.* Sa ſituation ſur une péninſule à 8 milles ſeulement de Williamsbourg, 2. *part.* 300.

K.

KENT, un des trois comtés de l'Etat de Delaware; il y a auſſi une ville de ce nom qui probablement a donné ſon nom au comté, 2. *part.* 265.

L.

LABRADOR. (le) Sa poſition, 1. *part.* 63 : cet Etat eſt négligé mal-à-propos, *ibid.* Ses productions, ſon commerce, 64. Avec un gouvernement doux, le Labrador, nul aujourd'hui pour l'Angleterre, pourroit lui être d'une grande importance, 64-65.

LAS CAZAS, miſſionnaire dans les Indes, oſe ſeul ſoutenir la cauſe des Indigenes opprimés. *Rech. Phil.* 445; il décille les yeux de la cour, *ibid.* plaide victorieuſement la cauſe des Indiens, *ibid.* part avec des pleins pouvoirs pour leur faire un meilleur traitement, 446; mais il trouve tant d'obſtacles que ſon plan reſte ſans exécution, *ibid.*

LEE (le lieutenant-colonel) reçoit la médaille du congrès pour le récompenſer de la priſe qu'il fit de Paulus Hock en 1779, 2. *part.* 161.

LIBERTÉ. Ce que peut l'amour de la liberté, 2. *part.* 129. Le mot liberté eſt vuide de ſens en Europe, excepté en Angleterre, 129-130. Elle vient d'établir ſon ſiege dans l'Amérique Septentrionale, 130; la liberté dans ſon vrai ſens, 231.

LISTE particuliere des marchandiſes les plus avantageuſes & les plus courantes pour les marchés de l'Amérique, 217.

LOGAN, chef des Shaweneſſes. Diſcours plein d'énergie de ce ſauvage, à Dunmore, gouverneur de la Virginie, 2. *part.* 302.

LOUIS XVI. Les Etats-Unis ſont dans le deſſein d'ériger une ſtatue à ce prince, qu'ils appellent le libérateur de l'Amérique, 2. *part. p.* 162 *en note.* Inſcription latine qui doit être miſe au bas de la ſtatue, 163; Vœu pour ce bon roi, 343.

LOUISBOURG, ville & port de l'Iſle-Royale. Le havre en eſt excellent, 1. *part.* 75. Deſcription de la ville, *ibid.* fortifiée par les françois & tombée en ruine ſous les Anglois, 76.

LOUP-MARIN (le) de la grande eſpece peſe juſqu'à deux mille livres, 1. *part.* 15; la peau de celui de la petite eſpece eſt tigrée & ſert à couvrir des malles, *ibid.*

LOUTRE (la) eſt grande & commune dans le nord de l'Amérique, 1. *part.* 12. C'eſt mal-à-propos qu'on la place parmi les amphibies, *ibid.*

LUZERNE, (M. le chevalier de la) miniſtre plénipotentiaire de France auprès des Etats-Unis, 2. *part.* 162.

LYNX (le) des anciens eſt ce que nous appellons Loup-Cervier, 1. *part.* 13.

M.

MAÏS, ou bled de turquie. Deſcription de cette plante, 1. *part.* 35; c'étoit la ſeule eſpece de bled connue en Amérique avant la découverte de cette partie du monde, *ibid.* uſage de ſa tige fraîche & deſſéchée, 36; terrein qui lui convient le mieux, 37.

MARCHANDISES propres pour le commerce de l'Amérique. Conſeil ſur l'importance des choix, 2. *part.* 203-216.

MARIAGES (les) ſont communs dans les endroits où les moyens de ſubſiſtance abondent, 1. *part.* 6; difficiles à contracter dans les grandes villes, *ibid.* heureux chez un peuple cultivateur, 7.

MARINE, (la) des Etats-Unis eſt peu de choſe, 2. *part.* 330.

MARTRE, (la) animal chaſſeur & vivant d'oiſeaux, ne ſe trouve que dans les pays froids, 1. *part.* 13. ſa fourrure eſt recherchée, *ibid.*

MARYLAND (le) eſt rempli de monticules, 1. *part.* 39, abonde en beau marbre 40: ſituation & dépen-

dances de cet Etat, 2. *part. p.* 278-279; ſon origine, 279; ſes rivieres, *ibid.*, ſon commerce, 282, ſon tabac, 283. Obſervations ſur les Marylandois, 285, leur luxe, *ibid.* Avant la révoluion les Anglois importoient dans le Maryland 7 à 8 mille negres, *ibid* en note.

MASPHI. Acte ſingulier de généroſité de la part de ces ſauvages, lorſque le port de Boſton fut fermé par les Anglois, 2. *part.* 148 *en note.*

MASSACHUSET, la plus riche des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre & le plus conſidérable des Treize-Etats, agit ſi ouvertement contre le miniſtere Britannique, que Charles II lui retire ſa charte, 2. *part.* 144. Jacques II & Guillaume III vexent encore plus cette province, 144-145; ſa ſituation, ſon étendue, ſa population, ſes productions, ſon commerce, 237 : Boſton en eſt la principale ville, 238.

MÉDIOCRITE, ſon éloge, *Rech. Phil.* 479 *en note.*

MENDIANS. Moyen facile de les occuper, 2. *part.* 127.

MENENDEZ, Eſpagnol féroce, extermine la nouvelle colonie françoiſe de la Floride, en maſſacrant une partie & faiſant pendre l'autre, 1. *part.* 45.

MIQUELONS (les deux) ne ſont qu'à trois lieues de Terre-Neuve, 1. *part.* 70. Produit des travaux des habitans de ces iſles, *ibid.*

MISSIONNAIRES (les) Eſpagnols dans les Indes furent la plupart des fanatiques prétendant que les Indiens n'étoient que des brutes, *Rech. Phil.* 447; déraiſonnables au point de vouloir qu'ils compriſſent des dogmes qu'eux-mêmes ne pouvoient expliquer, *ibid.* par leur zèle immodéré ils firent couler des flots de larmes & de ſang indien, 448.

MISSISSIPI. Deſcription magnifique de ce fleuve célebre, 2. *part.* 186.

MŒURS des Nord-Américains, 1. *part.* 7.

MONNOIES. Tableau de la valeur de celles d'Angleterre, de Portugal & d'Eſpagne qui ont cours dans la Sud-Caroline, la Géorgie, &c. 1. *part.* 119.

MONTAGNES. Nature de celles des Etats-Unis, 1. *part.* 39; elles ſont couvertes de parties hétérogenes, *ibid.*

MONTCALM, brave général françois, bleſſé mor-

tellement au ſiege de Quebec, 1. *part. page* 90. La ville eût été ſauvée ſi l'on eût ſuivi les conſeils qu'il donna avant d'expirer, *ibid.*

MONT-RE'AL, ſeconde ville du Canada, eſt ſituée dans une iſle délicieuſe, formée par le fleuve Saint-Laurent, 1. *part.* 92.

MORGAN (le général) décoré de la médaille du congrès pour avoir fait priſonnier un corps de troupes commandé par le colonel Tarleton, 2. *part.* 161.

N.

NEW-CASTLE, ville dans l'Etat de Delaware, eſt ſûre de proſpérer, moyennant de l'émulation & une bonne harmonie avec ſes voiſins, 2. *part.* 264.

NEW-HAVEN, ville & port du Connecticut, eſt le rendez-vous général du commerce de cet Etat, 2. *part.* 254.

NEW-YORK (la ville de) n'a ni port ni baſſin, mais une excellente rade, 2. *part.* 257. On jouit dans cette ville d'une aiſance univerſelle qu'on prétend contribuer à la moleſſe & à l'oiſiveté des habitans en général, 158.

NEW-PLIMOUTH eſt une colonie dépendante de l'Etat de Maſſachuſet, diviſée en trois comtés, 2. *part.* 249.

NEW-PORT, capitale de Rhode-Iſland. C'eſt de-là que ſe font toutes les expéditions de la colonie, 2. *part.* 251.

NORD-AMÉRICAINS (les) relevent les premiers la ſtatue de la liberté, *Introduct.* 1. Leur genre de vie, 1. *part.* 7-8; ils ſont taxés de pareſſe mal-à-propos, 2. *part.* 131; leur noble réſiſtance lors de l'acte du timbre, 146; & lors de l'ordre de percevoir l'impôt ſur le thé, 147; après quelques défaites il ſont eux-mêmes vainqueurs, 152; idée qu'on doit avoir de ce peuple, 153; vive allégreſſe que lui cauſe l'arrivée de l'armée françoiſe, 161 *en note*; il eſt de l'intérêt des Nord-Américains de bien vivre avec les Hollandois, 177-178. Leurs coutumes & uſages généraux, 325-326.

NORD-CAROLINE. Les premiers eſſais de culture réuſſiſſent très-bien tant en bled qu'en vin dans cet

établiſſement, & cependant l'on y renonce, I. *part.* *page* 107; la raiſon de cela, *ibid.* Situation, ſol, productions de la Nord-Caroline 2. *part.* 304-305; population, caractere des habitans, 305; les principaux ports & villes de cet Etat, *ibid.* & *ſuiv.*

NOUVELLE-ANGLETERRE. Ce qu'elle étoit avant la révolution, I. *part.* 99-100. Elle eſt le berceau de la révolution, 2. *part.* 143. Sa ſituation, ſon étendue, ſes ports, 222; elle doit ſes premiers colons à l'intolérance, *ibid.* & *ſuiv.* elle donne naiſſance à quatre colonies, 224 : le gouvernement, ſage d'abord, eſt troublé dans la ſuite par un zele de religion mal entendu, 226. C'eſt dans la Nouvelle-Angleterre que l'eſprit d'indépendance a d'abord éclaté, 226-227. Sage précaution dans les défrichemens, 228; population, *ibid.* Commerce & induſtrie des habitans, 228-229. Le bas prix mis à ſes marchandiſes & le prix exorbitant mis à celles qu'elle recevoit de la Grande-Bretagne, l'avoient arriérée; mais la liberté de ſon commerce la libérera bien vîte, 229.

NOUVELLE-ECOSSE ou Acadie, preſqu'iſle de l'Amérique Septentrionale. Sa poſition & ſon étendue, I. *part.* 93 : elle a nombre de petits ports commodes, *ibid.* Cet établiſſement a peu proſpéré par la négligence du gouvernement, & ſur-tout par les hoſtilités des Sauvages qu'il faudroit gagner par de bons procédés, 95-96. Ses exportations & importations, 101; moyens d'augmenter ſon commerce, 97.

NOUVELLE-HAMPSHIRE, (la) un de Treize-Etats-Unis. Sa ſituation, ſa population, 2. *part.* 235. La proximité de Maſſachuſet nuit à l'extenſion de ſon commerce, *ibid.* Villes ou bourgades qui en dépendent, 235; quoiqu'arroſé de la grande riviere de Connecticut, le terrein de la Nouvelle-Hampshire eſt peu fertile, *ibid.*

NOUVELLE-JERSEY, appellée d'abord Nouvelle-Suede. Son étendue, ſa population, beauté de ſon ſol, 2. *part.* 259-260; aiſance & luxe des colons de cet Etat, 261; diviſion géographique de la Nouvelle-Jerſey, *ibid.* heureuſe obſcurité de cette colonie, 262.

NOUVELLE-YORK, Etat de cette colonie avant la révolution, I. *part.* 100-101; ſa naiſſance, ſa

ſituation, 2. *part.* 255; ſa population, ſon climat, 256; elle a de quoi faire un commerce floriſſant dans ſon cuivre, ſon fer, & ſes grains ſur-tout qui ſont d'une excellente qualité, 257.

NOYER (le) eſt un fort bel arbre très-commun dans l'Amérique Septentrionale : mais les noix n'en ſont bonnes qu'en cerneaux, 1. *part.* 32; procédé des naturels pour en faire du pain quand elles ſont mûres, *ibid.*

O

OHIO. Une ſingularité de ce fleuve c'eſt que preſque en tout tems le vent ſouffle dans une direction oppoſée au cours de l'eau, 2. *part.* 168.

OISEAU-MOUCHE. Deſcription de ce charmant oiſeau, 1. *part.* 19; ſa nourriture, *ibid.* ſon caractere, *ibid.*

OISEAUX (les) de riviere ſont fort communs en Amérique, 1. *part.* 17; parmi ceux des bois on vante beaucoup les grues pour la bonté de leur choix, *ibid.*

ORDRE DE CINCINNATUS. Le Congrès en permet l'inveſtiture, mais non l'hérédité, 2. *part.* 160, *en note.*

ORIGINAL, quadrupede de la groſſeur du cheval. Deſcription de cet animal, 1. *part.* 14; outre le chaſſeur, il a deux terribles ennemis dans le Carcajou & le Quinquajou, *ibid.*

OURS (l') eſt noir en Amérique comme dans tout climat froid, 1. *part.* 15.

P

PAYNE, (M.) auteur d'un écrit célebre intitulé : *Le ſens commun*, 2. *part.* 150; fragment de cèt écrit, *ibid.*

PÉMINE, (la) arbriſſeau. Le fruit en eſt aſtringeant, 1. *part.* 34.

PENN, fondateur de l'Etat de Penſylvanie, fut un des philoſophes qui honorent le plus l'humanité, 2. *part.* 266.

PENOBSCOT (la baie de) dans le diſtrict de Sagadahoc, dépendance de Maſſachuſet, a vingt-un milles de largeur, 2. *part.* 249.

PENSYLVANIE (la) avant la révolution, 1. *part.* 102;

102; eut pour fondateur le plus humain des philosophes, 2. *part.* 266 : étendue, division de cet Etat, 267; industrie, esprit de tolérance des Pensylvains, 268; productions, commerce de la Pensylvanie, 269.

PERDRIX (les) sont de trois sortes en Amérique & toutes fort grosses, 1. *part.* 17.

PEYROUSE, (M. de la) officier francois, s'est acquis une gloire immortelle dans son expédition à la baie d'Hudson en 1782, 1. *part.* 53.

PHILADELPHIE, ou la ville des Freres, résidence du congrès, 2. *part.* 149; description de cette ville célebre, 270; son hôtel-de-ville, sa bibliotheque & son college, 271-272, son marché public, ses prisons & son hôtel des invalides, 272-273; ses quais, 274; Population de Philadelphie, *ibid.* douceur de son gouvernement, *ibid.* injonction aux heureux habitans de cette ville, 275; pourquoi le séjour en est brillant, 276; sa navigation, 277. Philadelphie est environné de plusieurs petites villes fort jolies, *ibid.* La premiere banque de l'Amérique fut établie à Philadelphie, 326.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, voulant s'attribuer la possession exclusive de l'Amérique, envoie une flotte pour massacrer la colonie françoise nouvellement arrivée en Floride, 1. *part.* 45.

PINS (les) en Amérique sont d'une hauteur & d'une grosseur frappantes, 1. *part.* 28.

PIZARRE, dans la conquête du Pérou, développe un génie & un héroïsme qu'on ne peut trop admirer, *Introduct.* viij; il dépeuple ce riche empire, 1. *part.* 43.

PLANTES (les) sont presque toutes odoriférantes dans les provinces méridionales des Etats-Unis, 1. *part.* 27.

PLIMOUTH (la ville de) premier établissement des Anglois dans la Nouvelle-Angleterre, 2. *part.* 249.

POISSONS du golphe & du fleuve St.-Laurent, 1. *part.* 23; des lacs, *ibid.* Description du poisson armé, 24.

POLIGNOTTE, (le) ou Moqueur. Sa description 1. *part.* 18; pourquoi on l'appelle moqueur, *ibid.*

PONCE DE LÉON, en cherchant la fontaine de

Jouvence, découvre la Floride, 1. *part. p.* 43.

POPULATION des Etats-Unis, 2. *part.* 332.

PRINCE-TOWN, ville de la Nouvelle-Jerſey, célebre par le ſéjour & les exploits des troupes américaines dans ſes environs, 2. *part.* 262. On y admire deux chef-d'œuvres de méchaniſme, 263.

PROVIDENCE, (la ville de) capitale d'une colonie de ce nom dans la dépendance de l'Etat de Rhode-Iſland, 2. *part.* 251; elle eſt dans un état floriſſant, 252.

Q.

QUAKERS (les) d'après leurs principes d'humanité, ont demandé par une adreſſe la liberté de tous leurs eſclaves, 2. *part.* 268-269 *en note.*

QUEBEC, capitale du Canada, fondée par Samuel de Champlain en 1607, 1. *part.* 46. Sa poſition, ſa population, 88; entrepriſe infructueuſe des Anglois ſur Quebec en 1690, *ibid.* en 1756, elle eſt aſſiégée & priſe par cette même nation, 89-90. Les François tentent de la reprendre & échouent, 90 & *ſuiv.*

QUEVEDE, évêque du Darien a la lâcheté de plaider contre les Indiens, & d'avancer que ce ſont des brutes, des hommes marqués du ſceau de la ſervitude, *Rech. Phil.* 445.

R.

RALEIG, (le chevalier Walter) après avoir fait des découvertes en 1584 & 1585, eſt chargé de conduire une colonie dans la baie de Roenoque, 1. *part.* 46.

RAT. (le) Il en eſt de deux eſpeces en Amérique, qui entrent dans le commerce, 1. *part.* 12.

READING, petite ville aſſez peuplée, mais fort mal bâtie, de la Nouvelle-Hampshire, 2. *part.* 234.

RÉVOLUTION AMÉRICAINE (la) n'eſt ſuſceptible d'aucune comparaiſon, 2. *part.* 137-138; ſes principes & cauſes, 139-140; ſes ſuites, 141-142. Depuis long-tems les germes de cette révolution avoient commencés à ſe développer, 143 & *ſuiv.*

RHODE-ISLAND, 3me. Etat en rang de la Nouvelle-Angleterre. Population, ſituation, climat,

commerce de cet Etat, 2. *part. p.* 250. Tout concourt à en faire un ſéjour délicieux, 251.

RIBAUD (Jean) conduiſit la premiere colonie françoiſe dans la Floride, 1. *part.* 44.

RIVIERES (les trois) ville du Canada, autrefois le 2me. entrepôt des pelleteries de ce pays, 1. *part.* 92.

ROSSIGNOL (le) de Virginie differe de celui d'Europe par le chant & le plumage, 1. *part.* 20; celui de la Louiſiane, en ce qu'il eſt plus familier & chante toute l'année, *ibid.* deſcription de cet oiſeau, *ibid.* ſon hiſtoire & ſon éloge, 21-22.

ROXBURY, ville de Maſſachuſet a une école ouverte à toutes les ſectes, 2. *part.* 246-247.

S.

SAINTE-MARIE, autrefois capitale du Maryland, n'eſt plus rien aujourd'hui, 2. *part.* 280.

SAINT-LAURENT (le fleuve) traverſe tout le Canada, 1. *part.* 92; ſa profondeur, ſa largeur ſont également étonnantes, *ibid.*

SALEM, à 18 milles de Boſton, ville célebre pour la conſtruction des navires, 2. *part.* 247. Conduite de ſes habitans envers les Boſtoniens au commencement des troubles 248; ſcenes horribles qu'y ont cauſé l'ignorance & la ſuperſtition, *ibid.*

SAPINS (les) ſont en Amérique d'une hauteur & d'une groſſeur ſurprenantes, 1. *part.* 28.

SASSAFRAS, (le) ou laurier des Iroquois a des fleurs en grappe auxquelles ſuccedent des baies ſemblables à celles du laurier, 1. *part.* 33. On en retire une huile eſſentielle, *ibid.*

SAVANNAH, capitale de la Géorgie. Sa ſituation, ſes édifices principaux, 2. *part.* 323.

SERIN (le) de l'Amérique ne differe de celui d'Europe qu'en ce qu'il eſt un peu plus gros, 1. *part.* 18.

SERPENT à ſonnette. Sa deſcription, 1. *part.* 25-26; remede contre ſa morſure, 27.

SHELBURNE, ville nouvelle dans la preſqu'iſle d'Acadie, 1. *part.* 97.

STEWART, (le lieutenant-colonel) reçoit la

médaille du congrès pour s'être distingué à Stony-Point, 2. *part*. *p*. 161.

SUCRE. L'Amérique en produit une quantité suffisante pour en approvisionner toute l'Europe. *Rech. Phil.* 466. La grande consommation de cette denrée vient de notre excessive sensualité, *ibid.*

SUD-CAROLINE. Aucune colonie n'a été cultivée avec plus de soin, 1. *part.* 107; sa principale richesse est le riz dont elle produisoit annuellement à la Grande-Bretagne 100,000 barrils, *ibid.* Montant des exportations & importations faites par l'Angleterre pendant 77 années, 107-108; situation, population, sol, productions, commerce de la Sud-Caroline 2. *part.* 307; il n'y a que le quart du terrein qui soit cultivé par la fausse persuasion que le reste n'est bon à rien, 308; maniere & saison de semer le riz, principale richesse de cet Etat, *ibid.*; commerce & prix de cette denrée, 309; la récolte en est immense depuis quelques années, 312; les habitans de la Sud-Caroline cultivent aussi l'indigo, *ibid.* Maniere de traiter les affaires dans cet Etat, 315; de faire valoir les capitaux, *ibid.*

SUSSEX. Nom d'un comté & d'une ville dans l'Etat de Delaware, 2. *part.* 264.

T.

TABAC. Origine de cette plante, 2. *part.* 150; ses propriétés & effets; 283; produit du commerce du tabac pour les Anglois avant la révolution, 296-297; compte d'un chargement de tabac envoyé de Charleston à Bristol, 299.

TABLEAU chronologique des événemens les plus remarquables dans la guerre de la révolution Américaine depuis le 16 Décembre 1773 jusqu'au 16 Avril 1783 inclusivement, 2. *part.* 171-174.

TERRE-NEUVE. Isles comprises sous ce nom, 1. *part.* 65 position de l'isle de ce nom, *ibid.* Climat, nature du sol, pêche qui se fait sur ses bancs, 66; rivalités pour cette pêche, 68. Tableau de la pêche de morue que firent les François en 1773 sur la côte de Terre-Neuve, à St-Pierre & Miquelon

& sur le grand-banc, 69; produit de la pêche de Terre-Neuve pour les Anglois, 71.

TRAITE'S. Considérations sur les traités en général, & en particulier sur ceux entre les puissances de l'Europe & les Etats-Unis, 2. *part.* 341. Apostrophe aux ministres des rois, *ibid.*; aux rois eux-mêmes, 342. Ce que sont les traités de paix dans l'esprit des rois & de leurs ministres, 343. Articles du traité d'alliance entre la France & les Etats-Unis, 344-351. Prudence des Etats-Unis dans leurs traités, 351; celui avec les Pays-Bas-Unis est conçu dans les mêmes formes & teneur que celui avec la France à quelques restrictions près, 351-352. Possessions respectives assurées aux puissances belligérantes par les traités, 352-353.

TRENTON, ville sur le bord de la Delaware. Sa situation, son commerce, 2. *part.* 263. Le général Washington lui a donné une célébrité qu'elle ne sauroit perdre, même en cessant d'exister, 264.

TULIPIER (le) est un des plus beaux arbres qu'on puisse voir, 1. *part.* 29; une singularité de cet arbre qui a jusqu'à trente pieds de circonférence, c'est que ses branches sont pliées en tout sens, *ibid.*

U.

USAGE de commerce en Amérique, 1 *part.* 123, 2. *partie* 325 & 328-329.

V.

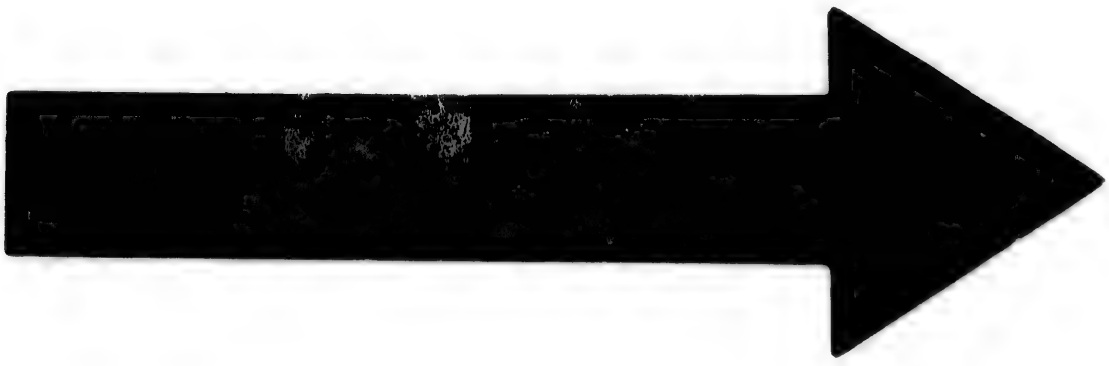
VAGABONDS. Moyens faciles de les extirper 2. *part.* 246 *en note.*

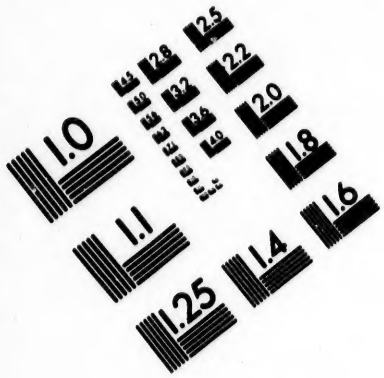
VEAU-MARIN, (le) remarquable par ses dents. 1. *part.* 15.

VELASCO. Dès le commencement du 16me siecle ce voyageur remonte le fleuve St.-Laurent l'espace de 200 lieues, 1. *part.* 43.

VERAZZANI, Florentin. Dans un voyage qu'il fit par ordre de François Ier. il découvrit plus de 700 lieues de côtes, & donna à ce pays le nom de Nouvelle-France, 1. *part. ibid.*

VIE champêtre, son éloge, 2. *part.* 260, 291.





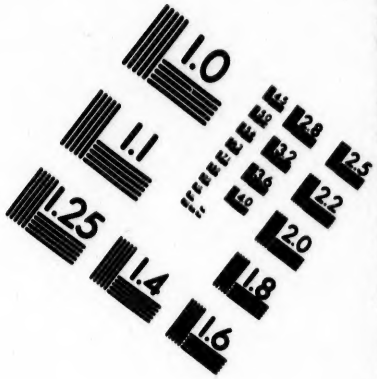
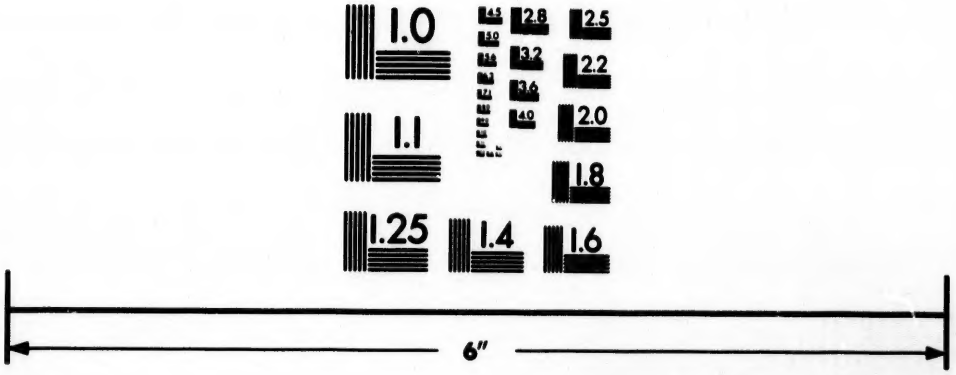
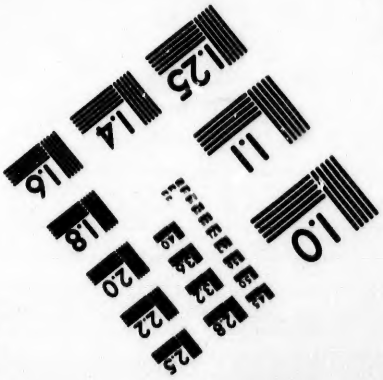


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

VINAIGRIER. Le nom de cet arbuſte indique l'uſage de ſon fruit, 1. *part.* 34.

VIRGINIE (la) commença à ſe pleupler en 1607, & de ſon ſein ſort la colonie de la Nouvelle-Angleterre, 1. *part.* 46. Sous la domination de la Grande-Bretagne elle paroît ne former qu'une même province avèc le Maryland, 103. Etat de ſon commerce alors, 103-104; bénéfice énorme des Bretons ſur les tabacs qu'ils exportoient de cette province, 104; & ſur les negres qu'ils y importoient, 2. *part.* 285. *en note.* La Virginie fut découverte par le chevalier Walter Raleigh, 286, ſa ſituation, *ibid.* ſa diviſion, ſes fleuves, 287. La Virginie n'eſt guere peuplée que d'Anglicans, 288; ſort qu'on y fait aux miniſtres, 289; milices du pays, 290. On diſtingue en Virginie les gens de ſervice en domeſtiques perpétuels & domeſtiques paſſagers, *ibid.* Température de ce pays fortuné, 291; propriété & nature du ſol, 292-293. On y trouve des pierres tranſparentes, 294. Sa population, *ibid.* Ses productions & ſon commerce, 295. La culture du tabac en a fait négliger d'autres eſſentielles, *ibid.* Commerce qu'a fait la Virginie de cette denrée avec & ſéparément du Maryland, 296-297; dette énorme des Virginiens avant la révolution, 302.

W.

WARREN, officier Américain, périt dans un combat au commencement des hoſtilités, 2. *part.* 151. Quelques traits de ſon éloge, *ibid.*

WASHINGTON, (George) élu général des troupes américaines, juſtifie d'abord le choix qu'on a fait de lui, 2. *part.* 152; il enferme l'ennemi dans Boſton & force ſix mille hommes à fuir, 152-153. Victoires importantes de ce général, 154. Détails concernant l'affaire de Trenton & Prince-Town, retraite & coup de main qui décident en quelque façon du ſort de l'Amérique & couvre de gloire Washington, 153-154; il eſt fait grand-maître de l'ordre de Cincinnatus, 160 *en note.* Portrait de ce grand homme, 165-166; ſa conduite envers les officiers & les ſoldats de ſon armée, 381-382. Adreſſe

préſentée à ce général à l'occaſion du licenciement des troupes, 390-393; réponſe à cette adreſſe, 393-394. Lettre du même au préſident du congrès, 396. Proclamation faite par ce général lorſque la ratification des articles de paix fut arrivée au camp, 397-400. Court éloge, mais qui dit tout, de M. Washington, par S. E. M. van Berkel, miniſtre plénipotentiaire de L. H. P. près le congrès, 401, *en note*. Soupçons qu'on veut répandre contre ce grand homme, *ibid.* raiſons qui en montrent l'abſurdité, 402 & *ſuiv.* Lettre circulaire où il fait la démiſſion du commandement des troupes, 402-418. Adreſſe de remercîmens qui lui fut faite en l'aſſemblée générale le 9 Décembre 1783, 418-419. Réponſe du général Washington à cette adreſſe, 420-421.

WATERTON (le comté de) eſt renommé pour ſes foires, 1. *part.* 234. C'eſt un des plus agréables & des plus fertiles cantons de la Nouvelle-Angleterre, *ibid.*

WEYMOUTH, la plus ancienne ville de l'Etat de Maſſachuſet, eſt fort déchue de ſa ſplendeur, 2. *part.* 247.

WILLIAMSBOURG, capitale de la Virginie. Cette ville eſt dans une ſituation agréable, mais court ſouvent riſque de manquer d'eau, 2. *part.* 300. Edifices les plus remarquables de Williamsbourg, 301.

WOLF. Ce général Anglois reçoit une bleſſure mortelle au ſiege de Québec & meurt univerſellement regretté, 1. *part.* 90.

FIN.